



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

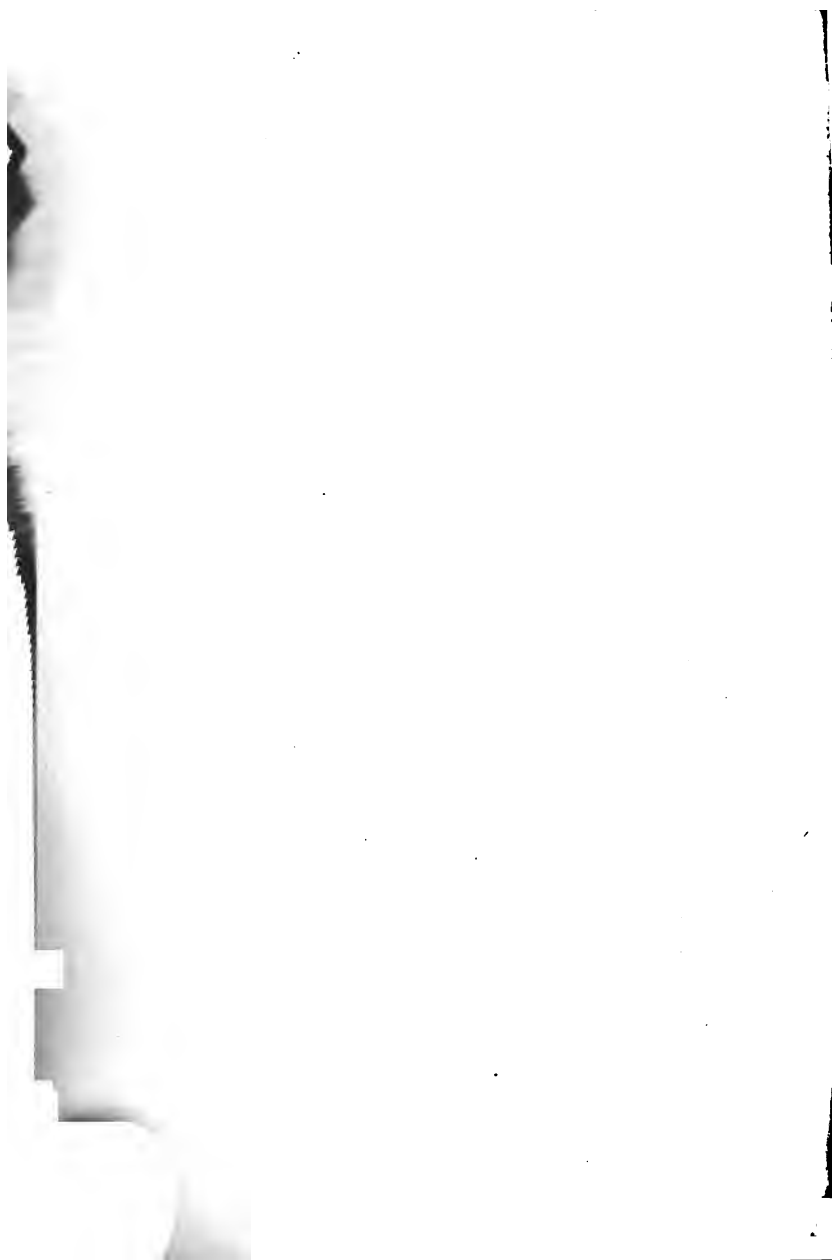
## À propos du service Google Recherche de Livres

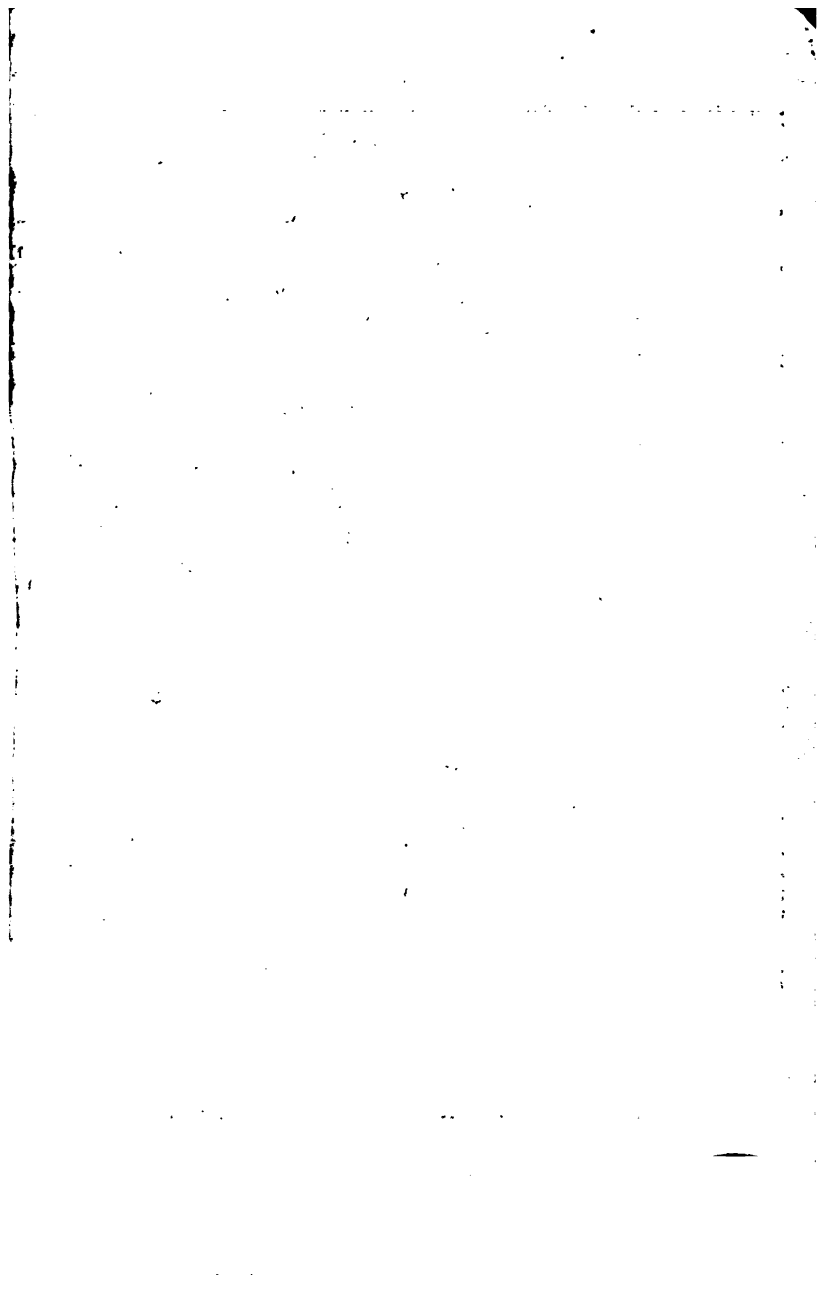
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

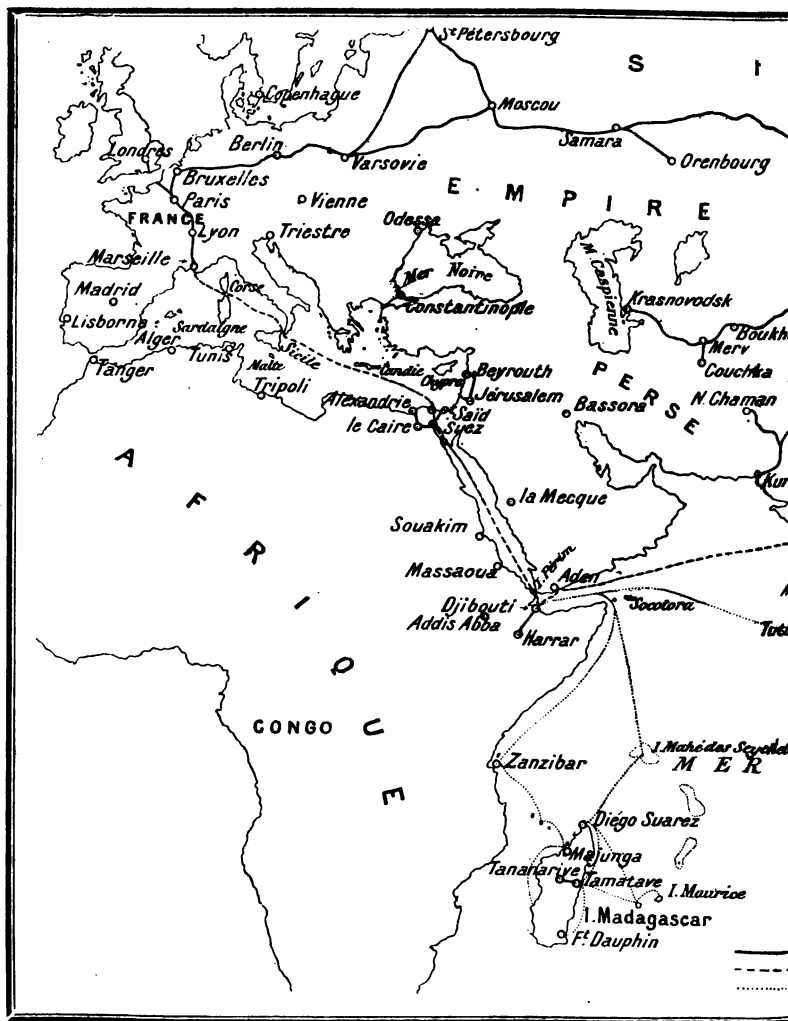


C











Subscription price, Five Dollars Per Annum in Advance. Single Copies, Fifteen Cents.  
Entered as Second-Class Matter, October 3, 1917. Postpaid at Special Rate of \$3.75 Per Annum.  
Acceptance for mailing at Special Rate of Postage provided for in Act of October 3, 1917.  
Postmaster: Send address changes in advance.

Published by THE JOURNAL OF THE AMERICAN MEDICAL ASSOCIATION, 535 North Dearborn Street, Chicago 10, Ill.

Copyright, 1935, by The American Medical Association. All rights reserved.

Reproduction of this journal in whole or in part without permission is prohibited.

Published for the American Medical Association by THE JOURNAL OF THE AMERICAN MEDICAL ASSOCIATION, 535 North Dearborn Street, Chicago 10, Ill.

Subscription price, Five Dollars Per Annum in Advance. Single Copies, Fifteen Cents.

Entered as Second-Class Matter, October 3, 1917. Postpaid at Special Rate of \$3.75 Per Annum.

Acceptance for mailing at Special Rate of Postage provided for in Act of October 3, 1917.

Postmaster: Send address changes in advance.

Published by THE JOURNAL OF THE AMERICAN MEDICAL ASSOCIATION, 535 North Dearborn Street, Chicago 10, Ill.

Copyright, 1935, by The American Medical Association. All rights reserved.

Reproduction of this journal in whole or in part without permission is prohibited.

Published for the American Medical Association by THE JOURNAL OF THE AMERICAN MEDICAL ASSOCIATION, 535 North Dearborn Street, Chicago 10, Ill.

Subscription price, Five Dollars Per Annum in Advance. Single Copies, Fifteen Cents.

Entered as Second-Class Matter, October 3, 1917. Postpaid at Special Rate of \$3.75 Per Annum.

Acceptance for mailing at Special Rate of Postage provided for in Act of October 3, 1917.

Postmaster: Send address changes in advance.

Published by THE JOURNAL OF THE AMERICAN MEDICAL ASSOCIATION, 535 North Dearborn Street, Chicago 10, Ill.

Copyright, 1935, by The American Medical Association. All rights reserved.

Reproduction of this journal in whole or in part without permission is prohibited.

Published for the American Medical Association by THE JOURNAL OF THE AMERICAN MEDICAL ASSOCIATION, 535 North Dearborn Street, Chicago 10, Ill.

Subscription price, Five Dollars Per Annum in Advance. Single Copies, Fifteen Cents.

Entered as Second-Class Matter, October 3, 1917. Postpaid at Special Rate of \$3.75 Per Annum.

Acceptance for mailing at Special Rate of Postage provided for in Act of October 3, 1917.

Postmaster: Send address changes in advance.

Published by THE JOURNAL OF THE AMERICAN MEDICAL ASSOCIATION, 535 North Dearborn Street, Chicago 10, Ill.

Copyright, 1935, by The American Medical Association. All rights reserved.

Reproduction of this journal in whole or in part without permission is prohibited.

Published for the American Medical Association by THE JOURNAL OF THE AMERICAN MEDICAL ASSOCIATION, 535 North Dearborn Street, Chicago 10, Ill.

INDO-CHINE

INDES . . . SIAM

## **GUIDES MADROLLE**

---

**INDO-CHINE.** — DJIBOUTI. — INDES. — CEYLAN. — SIAM.  
— CHINE MÉRIDIONALE. — De Marseille à Canton.  
— 23 cartes ou plans. Edit. 1902. . . . . 18 fr.

---

### **EN PRÉPARATION :**

**L'EXTRÊME-ORIENT.** — CHINE. — CORÉE. — JAPON.  
— SIBÉRIE. — De Hong-kong à Paris par le Trans-  
sibérien.

**L'EMPIRE CHINOIS.** — Toutes les provinces.

---

DE MARSEILLE A CANTON

---

# Guide du Voyageur

PAR

CL. MADROLLE

Publié par le Comité de l'Asie Française

## INDO-CHINE

CANAL DE SUEZ, DJIBOUTI et HARAR

INDES, CEYLAN

SIAM, CHINE MÉRIDIONALE



PARIS

COMITÉ ASIE FRANÇAISE

**19, Rue Bonaparte**

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES D'EUROPE ET D'ASIE

**1902**

*Tous droits réservés.*



STORAGE

DS.

525

,M83

1902

STORAGE

134872-234

SEAsia

6-8-84.

## PRÉFACE

---

Un **Guide** donnant à la fois des renseignements généraux et des indications spéciales et pratiques sur la contrée à parcourir, est le compagnon indispensable du touriste désireux d'employer aussi utilement que possible le temps consacré à son voyage ; il lui facilite le choix des points à visiter et la connaissance des moyens de s'y rendre, lui permet, en un mot, d'arriver au pays étranger déjà fortement renseigné et d'aller droit au but au lieu d'errer dans le vague et l'inconnu en perdant temps et argent.

Cet auxiliaire précieux manquait pour les contrées d'Asie orientale et le désir de voir cette lacune comblée a été souvent exprimé par les voyageurs, de plus en plus nombreux, qui se dirigent vers l'Extrême-Orient et principalement dans l'Indo-Chine où le Protectorat français a produit de si rapides et heureuses transformations.

L'annonce de l'*Exposition de Hanoï, 1902*, a rendu ce désir plus vif et nulle occasion ne pouvait être plus favorable pour y donner satisfaction en faisant paraître ce « Guide », publié avec les encouragements du Gouvernement de l'Indo-Chine et sous les auspices du Comité de l'*Asie française*.

On y a rassemblé, avec toute la précision possible, les indications utiles qui permettront aux touristes, certainement très nombreux, attirés par le désir de constater les étonnants progrès réalisés par la France en Extrême-Orient, de faire des excursions intéressantes à tous les points de vue, d'étudier les monuments anciens d'une esthétique si curieuse,

d'admirer les beautés naturelles surgissant à chaque pas dans ces contrées merveilleuses, de s'extasier devant le prodigieux et prestigieux développement des cités modernes et d'un confortable très européen qui se multiplient dans l'Empire Indo-Chinois.

Le **Guide** décrit chaque escale de l'itinéraire « Marseille à Canton » ; le voyageur désireux d'étendre le cercle de ses excursions pourra gravir les hauteurs de l'Ethiopie, visiter les temples somptueux de l'Inde méridionale, aller dans le sanatoria de Ceylan, parcourir les villes mortes du Siam, étudier les ruines grandioses laissées par la civilisation khmer, remonter le Fleuve Rouge jusqu'en Chine et séjourner à Canton, la cité « la plus chinoise » du Céleste Empire.

L'auteur a puisé les éléments de ce manuel dans les notes prises par lui, au cours d'un long voyage dans les différents pays dont il trace les itinéraires, et, pour la partie scientifique, il a fait appel à des hommes de compétence reconnue. C'est ainsi que M. Henri Cordier, l'éminent professeur à l'Ecole des Langues Orientales, a bien voulu revoir les résumés historiques, et que M. Vissière le sinologue distingué, également professeur à cette école, a donné la clé de la méthode de transcription sino-française, avec une intéressante description de Canton. D'autre part, M. R. de Marguerye s'est montré critique d'art disert et scrupuleux dans l'étude des architectures asiatiques.

Ce **Guide** est un premier effort ; on voudra bien ne pas exiger, pour cette tentative, une exactitude plus absolue, des renseignements plus complets sur des régions encore si peu étudiées. L'auteur compte sur la bienveillance des résidents et des touristes et leur demande de vouloir bien l'aider dans la continuation de ce travail, si nécessaire à plus d'un titre, en lui signalant les erreurs ou les omissions et en complétant le nombre des itinéraires : tout chef-d'œuvre édifié par la nature ou par la main de l'homme mérite une visite et une étude et doit être signalé.

Les prochaines éditions montreront combien il sera tenu compte de cette précieuse collaboration et enregistreront avec soin toutes les rectifications et indications nouvelles que l'on voudra bien faire parvenir à l'auteur.

20 septembre 1902.

# TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface . . . . .	I
Table des matières . . . . .	III
Cartes et plans. . . . .	VII
Abréviations. . . . .	VIII

## PREMIÈRE PARTIE. INDES.

Introduction. <i>Frais de voyage</i> . . . . .	I
Le change. . . . .	V
<b>De Marseille à Djibouti.</b>	
1. Marseille. . . . .	1
2. De Marseille à Port-Saïd . . . . .	6
3. Le Canal de Suez . . . . .	9
4. De Suez à Djibouti. . . . .	13
<b>Djibouti. Aden.</b>	
1. Djibouti . . . . .	18
2. De Djibouti à Addis-Harar. . . . .	19
3. De Addis-Harar à Harar. . . . .	21
4. Aden . . . . .	24
Ouvrages à consulter . . . . .	27
<b>Indes.</b>	
L'Inde au temps des royaumes indigènes. . . . .	29
L'Inde et les Européens. . . . .	33
Les Français dans l'Inde . . . . .	34
Les Anglais dans l'Inde. . . . .	38
Religion. . . . .	40
Les Castes. . . . .	50
Architecture. . . . .	51
Gouvernement. . . . .	58
Saisons . . . . .	58
Quelques conseils. . . . .	58
Monnaie. . . . .	59
Poste, Télégraphe. . . . .	59
Hôtels. . . . .	59

	Pages
Domestiques. . . . .	60
Chemin de fer. Bagages. . . . .	60
Itinéraires dans les Indes méridionales . . . . .	61
Ouvrages à consulter . . . . .	62
1. Bombay . . . . .	63
2. De Bombay à Madras . . . . .	68
3. Madras. . . . .	73
4. De Madras à Tuticorin. . . . .	76
5. De Ceylan à Calcutta par Pondichéry. . . . .	82
<b>Ceylan. — Presqu'île Malaise.</b>	
Historique. . . . .	85
Population. Administration . . . . .	86
Monnaie. Hôtels. . . . .	87
1. Colombo . . . . .	88
2. De Colombo à Kandy. . . . .	90
3. De Colombo à Nuwera-Eliya. . . . .	95
4. De Colombo à Singapour. . . . .	98
<b>Siam.</b>	
Historique. . . . .	103
Gouvernement. . . . .	109
Les Fêtes . . . . .	110
Renseignements économiques . . . . .	111
Ouvrages à consulter. . . . .	112
1. De la barre du Mé-nam à Bang-kok. . . . .	113
2. Bang-kok. . . . .	115
3. De Bang-kok à Ayoutia. . . . .	124
<b>DEUXIÈME PARTIE. — INDO-CHINE.</b>	
<b>Indo-Chine.</b>	
Introduction. . . . .	I
Gouvernement. . . . .	I
Population. . . . .	I
Poste. . . . .	II
Télégraphe, Téléphone. . . . .	II
Colis postaux . . . . .	II
Passeport . . . . .	III
Hôtels. . . . .	III
Domestiques indigènes. . . . .	III
Excursions. . . . .	III

## TABLE DES MATIÈRES

V

	Pages
Climat. . . . .	IV
Plan de voyage. . . . .	IV
Ouvrages à consulter. . . . .	V
Les arts khmer et tiam. . . . .	VI
L'art kmer. . . . .	VII
L'art tiam. . . . .	XII
<b>Cochinchine.</b>	
Historique. Intervention française. . . . .	1
Administration. . . . .	6
Etendue. Population. . . . .	7
Ouvrages à consulter. . . . .	7
1. De Singapour à Saïgon. . . . .	8
2. Saïgon. . . . .	9
3. De Saïgon à Cho-lon. . . . .	16
4. De Saïgon à My-tho. . . . .	18
5. De Saïgon à Pnom-penh. . . . .	20
6. De Saïgon à Bang-kok. . . . .	22
7. De Saïgon à Bien-hoa et à Tan-linh. . . . .	27
<b>Cambodge.</b>	
Historique. . . . .	29
Le Cambodge et la France. . . . .	31
Religions. . . . .	32
Langues. Ecriture. Littérature. . . . .	33
Gouvernement. . . . .	35
Calendrier. Cycle. . . . .	36
Ouvrages à consulter. . . . .	37
1. Pnom-penh. . . . .	38
2. De Pnom-penh à Ang-kor et à Battambang. . . . .	42
3. Les ruines khmer d'Ang-kor. . . . .	51
4. De Kompong Chhnang à Ang-kor. . . . .	61
5. De Pnom-penh à Chaudoc et à My-tho. . . . .	65
6. De Pnom-penh à Khône. . . . .	67
<b>An-nam.</b>	
Historique. . . . .	69
Les Annamites. Religion. . . . .	71
Population. Mœurs. Coutumes. . . . .	73
Gouvernement. Provinces. . . . .	74
-Les Tiam, Historique. . . . .	75
La Race. . . . .	77

	Pages
Religions . . . . .	77
Les Prêtres . . . . .	79
Le Culte. Les Funérailles. . . . .	80
Littérature. . . . .	80
Ouvrages à consulter . . . . .	82
1. De Saïgon à Tourane. . . . .	83
2. De Tourane à Hué. Les Tombeaux royaux. . . . .	94
3. De Tourane à Nong-son . . . . .	102
4. De Qui-nhon à An-khé. . . . .	108
 <b>Tonkin.</b>	
Historique. . . . .	113
Administration. . . . .	125
Ouvrages à consulter. . . . .	126
1. De Thuan-an à Haï-phong. . . . .	127
2. Haï-phong'. . . . .	128
3. De Haï-phong à Hanoi. . . . .	130
4. Ha-noï. . . . .	132
5. De Hanoi à Lang-Son et à la porte de Chine . . . . .	143
6. De Ha-noï à la frontière d'An-nam. . . . .	149
7. De Ha-noï à Lao-kay. . . . .	151
8. De Haï-phong à Dap-cau et à Phu-lang-thuong. . . . .	154
9. De Haï-phong à Hanoi (voie fluviale). . . . .	155
10. De Vietry à Tuyen-quang. . . . .	155
 <b>Chine Méridionale. Yun-nan.</b>	
1. De Lao-kay à Mong-tseu. . . . .	158
2. Le Fleuve Rouge. De Man-hao à Mong-tseu . . . . .	160
3. De Mong-tseu aux mines de Koue-tchao . . . . .	162
<i>Kouang-tong.</i>	
4. De Haï-phong à Hong-kong . . . . .	163
5. De Hong-kong à Canton. . . . .	168
6. Canton . . . . .	169
7. Macao. . . . .	177
Ouvrages à consulter . . . . .	181
INDEX. . . . .	183
SERVICES MARITIMES . . . . .	185
BANQUES. . . . .	205
RENSEIGNEMENTS DIVERS . . . . .	209

# CARTES. PLANS

## PREMIÈRE PARTIE

	Pages
1. Planisphère. De Marseille aux Indes et en Extrême-Orient . . . . .	»
2. Marseille. . . . .	2
3. Canal de Suez. . . . .	8
4. Djibouti et Ethiopie . . . . .	28
5. Indes méridionales. . . . .	60
6. Bombay . . . . .	62
7. Madras. . . . .	72

## DEUXIÈME PARTIE

8. Indo-Chine. Siam. Chine méridionale . . . . .	I
9. Saïgon. . . . .	8
10. Cochinchine. Cambodge . . . . .	18
11. Les ruines khmer autour du Grand lac . . . . .	46
12. Ang-kor et les environs. . . . .	50
13. Ang-kor Vaht. Plan par terre. . . . .	54
14. Ang-kor Vaht. Coupe longitudinale. . . . .	56
15. Ang-kor Vaht. Dessin : La Partie centrale de la façade Ouest. . . . .	58
16. Me-boune . . . . .	60
17. Ha-noï. . . . .	132
18. Lignes de navigation des Messageries Maritimes. . . . .	188
19.       "       "       des Messageries fluviales de Cochinchine. . . . .	200
20.       "       "       des Correspondances fluviales du Tonkin. . . . .	203
21.       "       "       de la C <sup>ie</sup> de navigation tonkinoise . . . . .	205
22. Indo-Chine. Feuille Nord. . . . .	186
23. Indo-Chine. Feuille Sud. . . . .	220



## ABRÉVIATIONS

---

<i>anc.</i> .....	ancien.	<i>kmq.</i> .....	kilomètre carré.
<i>an.</i> .....	anna.	<i>lun.</i> .....	lundi.
<i>B. ou D. B.</i>	bungalow ou Dāk-bungalow.	<i>livr. st.</i> ....	livre sterling.
<i>boul.</i> .....	boulevard.	<i>mar.</i> .....	mardi.
<i>c.</i> .....	cent.	<i>merc.</i> .....	mercredi.
<i>ch. de fer.</i>	chemin de fer.	<i>N.</i> .....	nord.
<i>ch. l.</i> .....	chef-lieu.	<i>O.</i> .....	ouest.
<i>d.</i> .....	droite.	<i>p.</i> .....	piastre.
<i>dim.</i> .....	dimanche.	<i>r.</i> .....	roupie.
<i>doll.</i> .....	dollar.	<i>road.</i> .....	road.
<i>E.</i> .....	est.	<i>R. H.</i> .....	Rest-House.
<i>env.</i> .....	environ.	<i>R. R.</i> .....	Refreshment Room.
<i>frs.</i> .....	francs.	<i>S.</i> .....	sud.
<i>g.</i> .....	gauché.	<i>sam.</i> .....	samedi.
<i>h.</i> .....	heure.	<i>str.</i> .....	street.
<i>hab.</i> .....	habitant.	<i>vendr.</i> ....	vendredi.
<i>hôt.</i> .....	hôtel.	<i>*</i> .....	intéressant ou recommandé.
<i>jeu.</i> .....	jendi.	<i>**</i> .....	important.
<i>kil.</i> .....	kilomètre.	<i>***</i> .....	très important.

---

<i>c.</i> .....	dialecte de Canton.
<i>p.</i> .....	— Pe-king.
<i>h.</i> .....	— Hok-lo.
<i>s.</i> .....	— Sseu-tch'ouan.

# INTRODUCTION

## RENSEIGNEMENTS

**Frais de voyage.** — Les dépenses occasionnées par un voyage en Indo-Chine varient, comme partout, suivant la bourse du voyageur, ses aptitudes, ses goûts et ses habitudes.

Si l'on doit se contenter de la visite des escales, d'un court séjour en Cochinchine, entre deux courriers, pour ne faire également qu'une courte apparition au Tonkin, les frais seront relativement très réduits.

	Francs
De Marseille au Tonkin, aller et retour, valable 34 mois, (transport, logement et nourriture pendant près de 2 mois) 1 <sup>re</sup> classe, 2 813 francs ; 2 <sup>e</sup> classe.....	1.913
Frais divers en escales et sur le paquebot, 50 francs à chaque voyage.	100
Trois semaines en Indo-Chine ou 23 jours à 23 francs (frais d'hôtel et argent de poche).....	500
	<u>2.513</u>

Ce qui représente 1.000 francs par mois, et un déplacement de deux mois et demi.

Si l'on doit entreprendre un voyage d'études, ou tout au moins un voyage d'agrément intelligemment compris, visiter les lieux remarquables qui sont proches des escales, pénétrer même parfois dans l'intérieur du pays, les frais deviennent plus élevés, mais restent cependant dans une moyenne mensuelle sensiblement égale au projet précédent.

Nous présentons l'itinéraire assez complet d'un voyageur consciencieux, actif, sachant où il doit aller, qui d'avance a étudié les routes à suivre pour toujours trouver la correspondance.

Le trajet est de cent jours, plus le retour, c'est-à-dire près de

quatre mois et demi. Le voyageur part de Marseille, traverse les Indes méridionales, visite le Siam, étudie les ruines khmer d'Angkor, fait l'excursion des Montagnes de marbre et des tombeaux royaux d'An-nam, voit en détail le Tonkin et visite les escales de Chine, puis Canton.

Cet itinéraire est très facile à effectuer et, à part une ou deux excursions, les dames elles-mêmes peuvent le suivre. Les paquebots sont tous très confortables, des hôtels sont installés à toutes les escales, ou aux stations importantes des voies ferrées.

Voici le voyage que nous conseillons, et sur lequel nous allons essayer d'établir un chiffre de dépenses.

<b>De Marseille à Djibouti</b> .....	<b>10 jours.</b>
Marseille à Port-Saïd.....	5 jours.
Traversée du Canal.....	1 —
Suez à Djibouti ou à Aden.....	4 —
(Séjour à Djibouti, excursion à Harar et retour avec 1 j. d'arrêt à Harar : 7 j.)	
<b>Djibouti à Colombo ou Aden à Bombay.</b> .....	<b>7 et 6 jours.</b>
<b>Traversée des Indes méridionales</b> .....	<b>12 jours.</b>
Séjour à Bombay.....	2 jours.
Bombay à Poona.....	1 —
Séjour à Poona.....	1 —
Poona à Madras.....	1 1/2
Séjour à Madras.....	1 1/2
Madras à Pondichéry.....	1/2
Séjour à Pondichéry.....	1 jour.
Pondichéry à Trichinopoly.....	1 —
Trichinopoly à Madura.....	1 —
Madura à Tuticorin.....	1 —
Tuticorin à Colombo.....	1/2
<b>Séjour à Ceylan</b> .....	<b>7 jours.</b>
Séjour à Colombo.....	2 1/2
Colombo à Kandy.....	1/2
Séjour à Kandy.....	1 jour.
Kandy à Nuwara Eliya.....	1 —
Séjour à Nuwara Eliya.....	1 —
Nuwara Eliya à Colombo.....	1 —
<b>Colombo à Singapour</b> .....	<b>5 jours.</b>
<b>Singapour à Bang-kok ou Singapour à Saigon</b> .....	<b>3 et 4 jours.</b>
<b>La visite du Siam</b> .....	<b>10 jours.</b>
Séjour à Bang-kok.....	4 jours.
Bang-kok à Ayouthia et retour.....	2 —
Bang-kok à Saigon.....	4 —
<b>Visite de la Cochinchine-Cambodge</b> .....	<b>15 jours.</b>
Séjour à Saigon-Cho-lon.....	4 jours.
Excursion à Ang-kor et retour.....	11 —
<b>De Saigon à Haï-phong par la côte d'Annam</b> .....	<b>10 jours.</b>
Saigon à Tourane.....	3 jours.
Tourane et excursions à Faïfo et retour.....	3 —
Tourane à Hué.....	1 —
Séjour à Hué.....	2 —
Thuan-an à Haï-phong.....	1 —

**Visite du Tonkin..... 15 jours.**

Hai-phong et Do-son.....	2 jours.
Hai-phong à Ha-noï.....	1 —
Séjour à Ha-noï.....	3 —
Ha-noï à Lang-son, la Porte de Chine et retour.....	3 —
Ha-noï à Tuyen quang et retour.....	3 —
Ha-noï à Nam-dinh et retour.....	2 —
Retour Ha-noï à Hai-phong.....	1 —

**La côte de Chine méridionale de Hai-phong à Hong-kong, par Pak-hoi, Hoi-hao et Kouang-tcheou-wan..... 3 j. 1/2.**

**Excursion à Canton et à Macao, retour à Hong-kong..... 3 jours.**

Ce voyage comprendra les frais suivants :

	Francs.
De Marseille au Tonkin, aller et retour valable 24 mois (transport, logement et nourriture pendant près de 2 mois), 1 <sup>re</sup> classe, 2.813 francs; 2 <sup>e</sup> classe.....	1.910
Frais divers en escales et sur les paquebots, 80 francs à chaque voyage.....	160
Traversée des Indes de Bombay à Colombo (par billets Cook pris aux Indes et payable en roupies), 1 <sup>re</sup> classe, 180 francs environ, 2 <sup>e</sup> classe, environ.....	100
Ceylan, Colombo à Nuwara Eliya, par Kandy 1 <sup>re</sup> classe, environ 32 francs; 2 <sup>e</sup> classe, environ.....	22
Saïgon à Bang-kok, aller et retour, 1 <sup>re</sup> classe, environ 200 francs; 2 <sup>e</sup> classe, environ.....	120
Excursions au Tonkin.....	200
Hai-phong à Hong-kong, 1 <sup>re</sup> classe environ.....	110
Hong-kong, Canton, Macao, 1 <sup>re</sup> classe, environ.....	48
60 jours environ à terre, à 25 francs (frais d'hôtel et argent de poche).....	1.500
	4.170

Soit moins de 1.000 francs par mois, et un déplacement de près de 4 mois 1/2.

Si le voyageur part de Paris, il fera bien de faire joindre à son billet de passage d'aller et retour, un billet de Paris à Marseille et retour, valable pour la même durée que le billet délivré par les *Messageries maritimes*, soit : 145 fr. 10 en 1<sup>re</sup>, 104 fr. 50 en 2<sup>e</sup>, 68 fr. 15 en 3<sup>e</sup>. Le prix du billet d'aller est respectivement 96 fr. 65; 65 fr. 25 et 42 fr. 55.

Nous avons parlé des *Messageries Maritimes*, mais il y est d'autres compagnies de navigation qui ont des services partant de Marseille :

La *Compagnie Nationale de Navigation* fait un service mensuel sur l'Indo-Chine. Ses prix de transport sont moins élevés et une réduction de 40 0/0 est accordée sur le prix du voyage de retour pour le billet d'aller et retour.

La *Pentinsular and Oriental Steam Navigation Company* ne fait pas escale à Saïgon, il faudra descendre à Singapour ou à Hong-kong, pour gagner l'Indo-Chine par des voies françaises.

La *British India Steam Navigation Company* ne s'arrête pas en Indo-Chine; elle va en Extrême-Orient à Singapour, à Manille et à Yokohama.

**Monnaie.** L'argent français est partout reçu, et les banques ou les changeurs ne retiennent qu'une très faible commission. Le mieux sera de profiter du bas cours du change pour se munir de billets ou d'argent indigène : de roupies aux Indes ou à Ceylan, de ticaux au Siam, de piastres ou dollars à Singapour, en Indo-Chine et en Chine. La *Banque de l'Indo-Chine* et la *Hongkong and Shanghai Banking Corp.* se recommandent tout particulièrement par leurs nombreuses succursales en Asie.

On pourra se munir de *lettres de crédit* à la *Banque de l'Indo-Chine*, 15 bis, rue Laffitte (à l'angle de la rue Pillet-Will) à Paris.

**Télégraphe.** Tarif des taxes télégraphiques perçues en France.

**SERVICE INTÉRIEUR**, ou prix des dépêches entre la France, la Corse, la Tunisie ou l'Algérie, 5 cent. par mot, sans que la taxe puisse être inférieure à 50 centimes.

**SERVICE EXTÉRIEUR.** De France pour les pays suivants ; taxe par mot :

<i>Régime européen</i>			
Allemagne.....	0.15	Djeddah.....	3.90
Autriche-Hongrie.....	0.20	Assab.....	4.35
Belgique.....	0.125	Birmanie.....	4.75
Danemark.....	0.245	Ceylan.....	4.625
Espagne.....	0.20	Chine.....	6.75
Gibraltar.....	0.245	Cochinchine et Cambodge.....	5.075
Grande-Bretagne.....	0.20	Corée.....	7.70
Grèce continentale.....	0.535	Egypte (le delta).....	1.65
Italie.....	0.20	Souakim.....	7.20
Malte.....	0.40	Indes anglaises.....	4.50
Pays-Bas.....	0.16	Java.....	6.025
Portugal.....	0.20	Sumatra.....	6.525
Russie.....	0.40	Pinang, Singapour.....	5.35
Suisse.....	0.125	Japon.....	7.70
Suède.....	0.28	Macao.....	7.00
Turquie d'Europe et d'Asie.....	0.53	Madagascar.....	7.10
		Massaouah.....	4.45
<i>Régime extra-européen</i>		Obok.....	4.40
An-nam.....	5.075	Seychelles.....	6.25
Aden, Perim.....	4.25	Siam.....	4.575
Cheik Saïd et Hodeïda ...	5.00	Tonkin.....	6.475
		Zanzibar.....	6.25

### Rapport entre les monnaies françaises et anglaises

Le *Franc* est l'unité monétaire en France ; il se divise en 100 centimes.

#### CHANGE ANGLAIS

##### Bronze

	£	sh.	d.
5 centimes valent.....	0	0	0 1/2
10 — — — — —	0	0	1

##### Argent

50 centimes valent.....	0	0	4 3/4
1 franc vaut.....	0	0	9 1/2
2 — valent.....	0	1	7
5 — — — — —	0	4	0

##### Or

10 francs valent.....	0	8	0
20 (le Louis ou Napoléon).....	0	16	0

La *Banque de France* met en circulation des billets de banque valant 50 francs, 100 francs, 500 francs et 1.000 francs.

## INTRODUCTION

V

## Change de la monnaie

	COURS MOYEN (1902)	
	Valeur en francs	Valeur en marcs
Franc.....	»	80
Marc.....	1 23	»
Roupie (indienne).....	1 62	1 30
Piastre ou dollar (argent).....	2 15	1 80
Yen (japonais).....	2 50	2
Taël (chinois) H.K.T.....	3 35	2 75
Shilling.....	1 25	1
Livre sterling.....	25 15	20 35
Dollar américain (or).....	5 20	4 15
Lire.....	95	77
Rouble.....	2 50	2
Rouble or.....	3 80	3 10
Pesetas (argent).....	62	50
25 pesetas (or).....	25	20
Florin hollandais.....	2 06	1 65
Couronne autrichienne.....	1	80
— (or).....	2 50	2
Meilreis portugais.....	3 60	2 90
— brésilien.....	1	80
Livre égyptienne ou 100 piastres égyptiennes.....	25 71	20 55

## Echelle thermométrique

Centigr.	Réaumur.	Fahrenheit	Centigr.	Réaumur.	Fahrenheit
— 10	— 8	14	46	42 8	60 8
— 9	— 7 2	15 8	47	43 6	62 6
— 8	— 6 4	17 6	48	44 4	64 4
— 7	— 5 6	19 4	49	45 2	62 2
— 6	— 4 8	21 2	50	46	68
— 5	— 4	23	51	46 8	69 8
— 4	— 3 2	24 8	52	47 6	71 6
— 3	— 2 4	26 6	53	48 4	73 4
— 2	— 1 6	28 4	54	49 2	75 2
— 1	— 0 8	30 2	55	50	77
0	0	32	56	50 8	78 8
1	0 8	33 8	57	51 6	80 6
2	1 6	35 6	58	52 4	82 4
3	2 4	37 4	59	53 2	84 2
4	3 2	39 2	60	54	86
5	4	41	61	54 8	87 8
6	4 8	42 8	62	55 6	89 6
7	5 6	44 6	63	56 4	91 4
8	6 4	46 4	64	57 2	93 2
9	7 2	48 2	65	58	95
10	8	50	66	58 8	96 8
11	8 8	51 8	67	59 6	98 6
12	9 6	53 6	68	60 4	100 4
13	10 4	55 4	69	61 2	102 2
14	11 2	57 2	70	62	104
15	12	59	71	62 8	105 8
			72	63 6	107 6

**Mesures de longueur**

- 1 mètre = 100 centimètres.
- 1 yard = 3 pieds ou 36 pouces = 0<sup>m</sup> 9144.
- 1 mille marin ou nœud = 1852 mètres.
- 1 mille terrestre anglais = 1.609 mètres.
- 1 mille carré anglais = 259 hectares.
- 1 acre = 40 ares, 47 centiares.
- 1 pied anglais = 0<sup>m</sup> 3047.
- 1 pied français = 0,32484.







## DE FRANCE A DJIBOUTI

1. Marseille. . . . .	1
2. De Marseille à Port Saïd. . . . .	6
3. Le canal de Suez . . . . .	9
Port-Saïd. — Isma'ïliya. — Suez.	
4. De Suez à Djibouti. . . . .	13
La mer Rouge.	

## 1. Marseille.

**Hôtels.** — A la gare même : *Terminus H.*, bon (ch. 4 à 12 fr.) *Gr.-H. Noailles et Métropole*, rue de Noailles, 24, bon (ch. 4 à 16 fr., déj. 4, s. le v.; din. 5 et 6, pens. dep. 12,50); — *Grand Hôtel* (un peu moins cher), rue de Noailles, 28; — *Gr. H. du Louvre et de la Patz*, rue de Noailles, 3.

Puis, *Beauveau*, rue Beauveau, 4, avec faç. sur le vieux port, (pens. dep. 8 fr.); — *des Colonies*, rue Vacon, 15; — *d'Orléans*, 19, rue Vacon, bon (déj. dep. 3 fr., din. dep. 4); *de Genève*, rue des Templiers, 3, près le port, bon; *du Petit Louvre*, rue Noailles, 18; *de la Poste*, à l'angle des rues d'Aix et Colbert, bon; *des Princes*, place de la Bourse 12, et rue Beauveau; pas de table d'hôte (ch. dep. 2 50).

**Restaurants** : *Maison dorée*, rue Noailles, 5 (déj. 4 fr., din. 5); *Roubion*, sur la route de la Corniche (bouillabaisse); — *Café-Glaçon*, place de la Bourse; — *de la Californie*, cours Belsunce, 44, bon, déj. 2,50, din., 2; — *Gourmets*, rue de l'Arbre, 3. La *bouillabaisse*, la *brandade*, et l'*aïoli*, sont des plats du Midi. La cuisine se fait ordinairement à l'huile.

**Cafés** : Les plus renommés sont sur la Canebière et la rue de Noailles.

**Brasseries** : *Taverne Alsacienne*, allées de Meilhan, 36; — *Lyonnaise*, cours Belsunce 28; — *Nationale*, place Castellane, 10; de *Muntch*, rue Paradis, 17.

**Voitures.** — *Le jour*, 1 chev. : course 1 fr.; heure, 2 fr.; 2 chev. : course 1 fr. 25; heure 2 fr. 25. — *La nuit*, 1 chev. : course 1 fr. 50; heure 2 fr. 50; 2 chev. : course 2 fr.; heure 3 fr.

La nuit est de 10 h. du soir à 6 h. du matin. Les colis 25 cent. Prix spécial pour le Prado.

**Tramways** : Ils sont électriques et desservent très bien Marseille et ses environs. Prix à l'intérieur de la ville 10 cent. par section.

**Poste.** Hôtel de la direction, rue Colbert. **Télégraphe.** A l'Hôtel des Postes et dans les bureaux auxiliaires. **Téléphone.** Pour la ville, Nice, Lyon, Paris.

**Marine.** BUREAUX, boulevard au Muy, 47.

**Colonies.** SERVICE COLONIAL, boulevard des Dames, 63.

**Théâtres** : *Grand Théâtre*, faut. d'orch. 6 fr. — *Gymnase*, faut. d'orch. 5 fr. 50. — *Variétés*, faut. 4 fr.

**Cafés-concerts** : *Palais de Cristal*, allées de Meilhan, 32.

(entrée 1 fr. 40); — *Alcazar*, cours Belsunce, 42; — *Alhambra*, place Sadi-Carnot.

**Concerts**: *Sur les allées de Meilhan*, le dim. et le jeudi de 3 à 5 en hiver et de 5 à 7 en été. — *Au Jardin zoologique*.

**Bains chauds**: *B. des Allées*, allées de Meilhan, 64; — *Maures*, allées de Meilhan; *B. des Phocéens*, rue Paradis, 17; — *de mer*: *des Catalans*; *du Roucas-Blanc*; *du Prado*.

**Banques**: *Banque de France*, place Estrangin-Pastré; — *Crédit Lyonnais*, rue Saint-Ferréol, 25; — *Société Générale*, rue Grignan, 43; — *Comptoir National d'Escompte de Paris*, place Saint-Ferréol; — *Société Marseillaise*, rue Paradis, 63.

**Changeurs**: *Bouverot*, rue de la République, 11; — *Lieutenant A. de Toppia*, palais de la Bourse, 3; *Cahn Michel*, *Jourdan A.*, place du Change.

**Librairies**: *Flammarion-Aubertin-Rolle*, rue Paradis, 34, et rue de la Darse, 41; *Lantuéjol*, rue Noailles, 4; *de la Bourse*, place de la Bourse, 5.

**Journaux**: *Le Petit Marseillais*, *le Petit Provençal*, *le Sémaphore*, *le Soleil du Midi*.

**Consulats**: *Allemagne*, rue de Breteuil, 99; *Angleterre*, rue Joseph-Autran, 1; *Autriche*, rue Sylvabelle, 77; *Belgique*, rue Pierre-Dupré, 15; *Confédération suisse*, rue Nicolas, 6; *Espagne*, rue de la République, 31; *Etats-Unis*, rue Breteuil, 59; *Haïti*, rue Lafon, 10; *Italie*, place Sadi-Carnot, 4; *Japon*, rue St-Bazile, 45; *Pays-Bas*, rue de la Darse, 49; *Russie*, rue de la Darse, 27; ouverts ordinairement de 10 h. à midi.

**Cultes**: **CATHOLIQUE**: *La Cathédrale*, sur le Port; *Notre-Dame-de-la-Garde*, sur la hauteur; *Saint-Vincent-de-Paul*, sur les allées de Meilhan.

**RITE GREC**: rue Montaux, 49.

**PROTESTANT**: *Calviniste et luthérien*, rue de Grignan; *Anglican*, rue Sylvabelle, 100; *Évangélique*, cours Lieutaud, 163; *Suédots*, rue Sainte-Claire, 3.

**ORTHODOXE**: *grec*, rue de la Grande-Armée, 23.

**ISRAËLITE**: rue Breteuil, 107 A.

**Curiosités**. — **LE MATIN**: \* *Palais de Longchamps*, *Arc de Triomphe*, \* *Ports*, \* *Nouvelle Cathédrale*, *Vieille ville*.

Déjeuner: chez *Roubion*, plus modeste chez *Basso*, au port; dîner à la *Maison dorée*.

**L'APRÈS-MIDI**: \* *Notre-Dame-de-la-Garde*, *Prado*, *Château Borély*, *chemin de la Corniche*, *Pharo*.

**LE SOIR**: \* *La Cannebière*, théâtre ou concert.

*Marseille* est la seconde ville de France; sa population de 500.000 hab., dont 80.000 Italiens, est gaie et expansive. Son port est le premier de France et le huitième du monde. C'est le siège d'un sous-arrondissement maritime, la résidence du préfet des *Bouches-du-Rhône*, du général commandant le XV<sup>e</sup> corps (les Alpes mérid.), d'un évêque, d'une faculté des sciences.

Marseille a surtout pris de l'extension depuis la conquête de l'Algérie; c'est une des plus belles villes de France et une de celles qui se sont le plus transformées. On remarquera ses nombreux *boulevards* plantés de platanes et d'ormes.

**Histoire.** La fondation de l'ancienne *Massilia* est ordinairement attribuée aux Phocéens qui s'y seraient installés au commencement du <sup>vi</sup> siècle av. J.-C. Mais les débuts de cette cité sont bien obscurs, et il faut atteindre le <sup>ii</sup> siècle avant notre ère pour voir dans les Massaliotes, alors colonie grecque, des marins entrepreneurs; ils sont comme des rouliers des mers, intermédiaires du commerce entre les Romains, les Gaulois et les Ibères. Leur flotte bat les Carthaginois et les Etrusques et contient les pirates liguriens.

Mais la conquête de la Gaule par les Romains, arrête un peu l'essor de la cité grecque, les Romains latinisent le pays et créent des ports à Arles et à Narbonne, tandis que Massilia devient le rendez-vous des lettrés, et une ville de plaisirs. La ville fut séparée en deux par une muraille: la partie romaine ou ville haute avec l'anse de la Joliette comme port, et la cité grecque avec le vieux port. Cette dernière conserva longtemps encore son gouvernement et ses institutions.

Assiégée et prise par César (en 49 av. J.-C.), ravagée par les Visigoths, les Bourguignons et les Sarrasins, enfin annexée à la France en 1481, elle eut encore à résister au connétable de Bourbon en 1524 et triompha.

Jusqu'en 1598, Marseille manifesta toujours son caractère d'indépendance et refusa de reconnaître Henri IV; Louis XIV lui ôta ses franchises en 1680. La peste de 1720 enleva près de 40.000 hab.; plus tard, la ville ayant pris parti pour les Girondins, subit en 1793 le régime de la terreur.

Marseille fut le berceau de Puget et de Thiers.

#### LE MATIN

En partant de la rue Noailles et en se dirigeant vers Longchamp, on remarque à droite sur le boulevard du Musée, l'**École des Beaux-Arts**, fondée en 1752. Dans le même monument est installée la *Bibliothèque de la Ville* (ouverte de 9 h. à midi et de 2 h. à 5 h.) comprenant salles de lecture pour 86 personnes et salles de travail pour 50. Dans une annexe de l'École des Beaux-Arts est installé le *Conservatoire* de musique et de déclamation. On continue par les **Allées** ou promenade de **Meilhan** où l'on voit la statue de *La France armée*, érigée en 1874 en l'honneur des mobiles des Bouches-du-Rhône morts en 1871 pendant l'insurrection d'Algérie.

A l'angle de la rue Thiers et du cours Devillers, l'église *Saint-Vincent-de-Paul*, ornée de deux flèches de 70 mètres de haut. Cet édifice, commencé en 1855, fut livré au culte en 1885. En suivant le *Cours du Chapitre* et le *Boulevard de Longchamp* on arrive au **Palais de Longchamp**.

Placé sur une éminence dominant la ville, ce musée est d'un ensemble parfait et d'une vue agréable. Il est ainsi divisé : au N., le Musée des Beaux-Arts; au S., le Musée d'Histoire naturelle; au centre, le *Château-d'Eau*.

Dans le *Musée des Beaux-Arts* (ouvert de 9 h. à midi et de 2 h. à 4 h.), on remarque dans le double escalier les deux magnifiques compositions de Puvis de Chavannes, « Marseille porte de l'Orient » et « Marseille colonie grecque ».

Le *Musée d'Histoire naturelle* (ouvert le dim. de 8 h. à midi et de 2 h. à 5 h.; les mar., mercr., jeu. et sam. de 2 h. à 5 h.) contient de nombreuses et belles collections d'oiseaux et de reptiles et de jolies peintures à la cire par Durangel.

L'*Observatoire* à 73 mètres d'altit., puis le *Canal de Marseille*, construit de 1839 à 1849.

En sortant de l'Observatoire, faire une courte promenade au **Jardin zoologique** (entrée 1 fr, la sem.; le dim. gratuit).

L'**Arc de Triomphe**, construit de 1825 à 1839, se compose d'une seule arcade; il est élevé de 20 mèt. Destiné en principe à rappeler la victoire du duc d'Angoulême au Trocadéro (Espagne), la Révolution de Juillet en changea la destination et aujourd'hui ce monument porte l'inscription suivante: « A la République, Marseille reconnaissante ». Des sculptures sont à remarquer: celles de *David d'Angers* et de *Ramey*. Monter à la plate-forme d'où l'on a une jolie vue sur les montagnes de Marseille-Veyre et du Mont-Puget. Descendre le boulevard des Dames et la rue de la République à droite, on arrive Place de la Joliette pour visiter le **Port de Marseille**.

Pour gagner du temps et pour juger du coup-d'œil général, visiter à droite les immenses magasins des Docks et Entrepôts; suivre les quais du Lazaret, d'Arenc, de la Madrague jusqu'aux bassins de Radoub; revenir par le même chemin, en examinant à sa droite l'**avant-port N.**, puis le *Bassin National*, le *Bassin de la Gare maritime*, le *Bassin d'Arenc*, celui du *Lazaret* et enfin le *Bassin de la Joliette*; ce dernier est de beaucoup le plus intéressant. On y peut visiter les grands courriers de Chine et d'Australie.

La nouvelle **Cathédrale**. Ce fut en septembre 1852 que le Président de la République, Prince Louis-Napoléon Bonaparte posa la première pierre de ce somptueux édifice. Les pierres les plus rares, les marbres les plus recherchés des Pyrénées, les émaux et les mosaïques de Venise, rien n'a été épargné pour faire de ce monument une des plus belles églises de France. On demandera au gardien, de visiter la crypte où se trouvent les tombeaux de plusieurs évêques

dont les ossements ont été transportés en 1897 de l'ancienne cathédrale. Ce dernier édifice, *la Major*, est relié au nouveau monument par un passage souterrain; on verra l'ancien tombeau de Mgr de Belsunce, un bas-relief en faïence de *Lucca della Robia*, représentant les « Saintes Femmes ». En sortant de l'église jouir du panorama du bassin de la Joliette: sur la gauche, le château du Pharo; puis, en face, le fort Saint-Jean, et derrière, le fort Saint-Nicolas. Près de la cathédrale, la vieille ville, avec ses rues étroites; l'*Evêché*, sur la place de l'Épiscopat, où est dressée la statue de Mgr de Belsunce, héros de dévouement pendant la peste de 1720. Au N. du Vieux port, commencent les rues de la *République* et de la *Cannebière*; cette dernière voie est réputée pour ses nombreux cafés et son animation.

#### L'APRÈS-MIDI

En quittant la rue Noailles et se dirigeant vers la Cannebière, on prendra à gauche la rue Saint-Ferréol jusqu'à la place de la Préfecture, où est situé l'Hôtel de la Préfecture. Il se trouve dans cet édifice de belles peintures.

Sur la *Place Estrangin-Pastré*, la *Fontaine Estrangin* puis la Banque de France.

Sur le *cours Pierre Puget*, le **Palais de Justice**. A l'extrémité de cette promenade on laisse à droite la *Place de la Corderie* et l'on s'engage par le boulevard Notre-Dame vers **Notre-Dame de la Garde**. On peut encore prendre, rue du Dragon, l'ascenseur. Départ toutes les 10 minutes.—Ce lieu de pèlerinage était déjà fréquenté au *xix<sup>e</sup>* siècle; il est situé à une altitude de plus de 150 mètres. L'édifice renferme des trésors de mosaïque, d'onyx, de porphyre, de marbre, d'or, d'argent, que la piété des Marseillais y a entassés. Le panorama est grandiose.

En descendant par l'ascenseur prendre la rue du Dragon que l'on suivra jusqu'à la rue de Rome; tourner à droite, traverser la place Castellane, et on arrive au

**Prado**. Cette promenade favorite, la plus jolie de Marseille, est formée de quatre allées principales.

Arrivé presque à l'extrémité de l'avenue du Prado (3.600 mètres de long), le **Parc Borely**. Dans ce jardin le **Château Borely**, musée d'archéologie (ouvert le dim. et le jeu. de 2 à 4 h. 1/2, excepté les jours de courses; les étrangers peuvent

cependant le visiter en tout temps, moyennant une gratification).

*Diorama* (ouvert de 9 h. du m. à 6 h. du s.; entrée 0 fr. 50); au sommet, panorama sur les environs de Marseille.

Sortir du parc Borely par la porte Bonneveine, tourner à droite et suivre par tramway toute la plage par le **chemin de la Corniche** jusqu'au château du Pharo. Ce trajet est ravissant : à gauche, la plage avec ses bains, cafés, restaurants; à droite, le château Talabot, le Bouscas Blanc, le vallon de l'Oriol, le restaurant Roubion, le *Laboratoire de Zoologie marine* d'Endoume (visible le dim. de 2 h. à 6 h.).

Au tournant de la route, à l'anse des Auffes, on admire le golfe dans son entier; devant soi les *Catalans*, les forts, les tours de la cathédrale, etc.

Le **Pharo**. Don de l'Impératrice Eugénie à la ville de Marseille qui l'avait offert à Napoléon III, ce château ne fut pas habité par la famille impériale. La Ville de Marseille y a installé un institut d'*anatomie* et un institut *antirabique* avec un vaste amphithéâtre, salles de dissection, d'anatomie, de clinique et une bibliothèque. \* Vue sur le port.

Descendre le Boulevard du Pharo en longeant le fort *St-Nicolas*; sur la droite l'église *St-Victor* où est le tombeau du Pape Urbain IV, et un magnifique chemin de croix; dans la crypte (ouverte le sam. de 7 h. 1/2 à 9 h. du m.) les tombeaux des premiers chrétiens et de nombreux martyrs, la croix sur laquelle fut crucifié saint André, la Vierge Noire, tenue en grande vénération par les Marseillais.

Retour par le quai de la Rive neuve qui aboutit au quai de la Fraternité; de là on arrive à la Cannebière. A gauche, la **Bourse**, où est installé le Tribunal de commerce.

## 2. De Marseille à Port-Saïd

Les *Messageries maritimes* (bureau des passagers, 16, rue Cannebière; exploitation, 2, quai de la Joliette) occupent dans le port la Traverse N. de la Joliette. A la descente de la voiture, faire porter de préférence ses bagages par les employés des *Messageries maritimes*. En montant, présenter son billet de passage et prendre possession de la couchette, qu'on a préalablement fait arrêter dans les bureaux de la Compagnie, soit à Paris, soit à Marseille. Choisir sa cabine à babord. — Acheter pour la traversée un fauteuil-pliant.

Prix : De Marseille à Port-Saïd, 425 francs en 1<sup>re</sup> cl. et 325 en 2<sup>e</sup>; à Djibouti, 875 et 625; à Bombay, 1.375 et 900; à Colombo, 1.300 et 875; Calcutta, 1.375 et 925; Singapour, 1.550 et 1.025; à Batavia, 1550

et 1.075; Saigon, 1,700 et 1.125; à Haï-phong, Hong-kong, Chang-hai ou le Japon, 1.875 et 1.275. — Prix de l'aller et retour : De Marseille à Djibouti, 1.343 et 938; à Bombay, 2.063 et 1.350; à Colombo, 1.950 et 1.313; à Saigon et Bang-kok, 2.550 et 1.688; à Haï-phong, 2.843 et 1.913; aux ports de Chine et du Japon, 2,800 et 1.913.

Les départs ont lieu tous les 28 jours pour Bombay; tous les 14 jours pour Ceylan, l'Indo-Chine et l'Extrême-Orient.

A bord des courriers, il y a un bureau des postes.

Les *Peninsular and Oriental S. N. C.* font desservir par Marseille trois de leurs lignes d'Asie. Tous les 14 jours part un paquebot pour Bombay; tous les 14 jours un autre pour Ceylan et Calcutta; tous les 14 jours un troisième pour Ceylan et l'Extrême-Orient.

Prix : De Marseille à Aden, 35 livres et 29; à Bombay, 50 l. et 32 l. 40 sh.; à Colombo, 47 l. 40 sh. et 30 l.; pour Pinang et Singapour, 62 l. et 36; pour les ports de Chine et du Japon, 75 l. et 41. Les billets d'aller et retour sont valables 2 ans : De Marseille à Bombay, 75 l. et 49; à Colombo, 71 et 45; en Chine et au Japon, 112 et 61 l.

Le paquebot s'éloigne de Marseille et se dirige vers les *bouches de Bonifacio*. Après quatorze à seize heures de mer, les côtes de **Corse** sont en vue, les montagnes s'étagent vers l'intérieur, et pendant un court moment on aperçoit le goulet du port de **Bonifacio**, havre naturel mais dont l'entrée est difficile.

*Bonifacio*, 4.000 hab. est un chef-lieu de canton; la ville fut fondée en 838 par Boniface, prince toscan, après une victoire navale, remportée sur les Sarrasins. Les Français, aidés des Turcs, s'en emparèrent en 1554, mais ils la rendirent en 1559, lors du traité de Cateau-Cambrésis.

La ville est mal bâtie et ses rues sont étroites et malpropres. Bonifacio est la seule cité corse qui possède des églises gothiques.

Dans le S., l'île de **Sardaigne** avec de nombreux îlots rocheux; dans un de ces groupes, l'île **della Maddalena** que les Italiens ont fortement armée et organisée en port de guerre. Des deux côtés du détroit des ouvrages d'art militaire ont été accumulés.

On traverse la Mer Tyrrhénienne.

Avant de s'engager dans le détroit de Messine, on aperçoit pendant la nuit les lueurs du *Stromboli*, volcan des îles Lipari.

C'est sur cette terre que les anciens plaçaient la demeure du dieu des vents, Eole; d'autre part, des Croisés crurent entendre dans les grondements du volcan les gémissements des âmes du purgatoire, dont le cratère du Stomboli aurait été l'entrée. Le sommet est à 921 m. d'altitude. — Le phare de Messine est proche. Le *Faro* sur la côte de Sicile, et *Scilla* sur la presqu'île de Calabre commandent le détroit qui est dominé de toutes part par des hauteurs élevées. Cinq kilomètres de terre séparent ici les deux terres italiennes.



Homère, dans l'*Odyssée*, dépeint la violence des tourbillons qui se forment à l'entrée du goulet et qui engloutissent les embarcations qui les affrontent : *Incidis in Scyllam cupiens vitare Charybdin*. Ces remous sont provoqués par les changements de courant qui se produisent alternativement toutes les six heures; ils étaient fort redoutés des marins anciens qui prétendaient qu'en cherchant même à éviter l'un, on était fatalement entraîné dans l'autre.

## RIVE SICILIENNE

Ce fut à *Faro* que les Anglais se retranchèrent pour empêcher les Français, conduits par Murat, de descendre en Sicile.

*Pace*, village de pêcheurs

**Messine**, 90.000 hab., préfecture de Sicile, fut fondée par des Chalcidiens en 782 avant notre ère. Cette cité prit parti tour à tour pour les Carthaginois, puis pour les Romains au temps des guerres puniques. Les Croisés s'y installèrent à plusieurs reprises, puis les Français, sous Louis XIV, y tinrent quelque temps garnison à la demande du Sénat de la cité.

Plusieurs tremblements de terre, le choléra de 1740 et celui de 1848 causèrent de terribles ravages à Messine.

*Galati*, en face Reggio.

*Scaletta* avec un château ancien.

*Ali*, renommé par ses eaux sulfureuses.

La chaîne de montagne qui domine tout le littoral sicilien file dans le S.-O. Un imposant massif se dresse à la suite, c'est l'Etna, haut de 3.312 m. et un des volcans les plus actifs.

A un moment, dans le lointain on perçoit une terre nue c'est l'île de Crète ou de Candie.

## RIVE CALABRAISE

**Scilla**, 8.000 h. L'ancienne cité fut détruite par le tremblement de terre du 5 février 1783. Un château des princes de Scilla, domine la ville.

*Villa S. Giovanni*.

*Catona*, entourée de palmiers, d'orangers, de grenadiers.

**Reggio**, 20.000 hab. Les Messéniens vinrent peupler ce lieu en 723 avant J.-C. La ville est située au pied de l'Aspromonte, montagne de 1974 m. couverte de pins et de hêtres.

*S. Gregorio*, et sur la hauteur *Gallina*.

*Pellaro*.

*Lazzaro*.

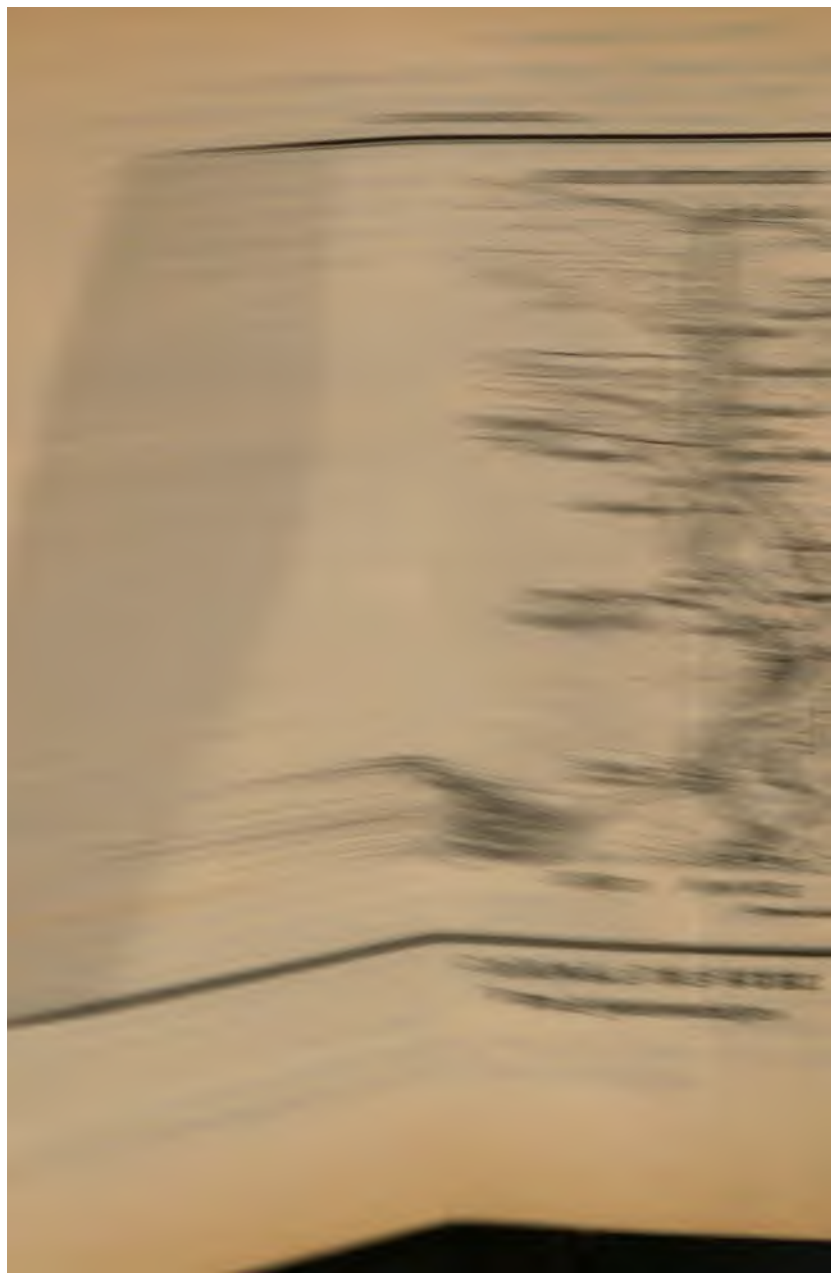
Le *Cap dell' Armi*. Cicéron y débarqua après l'assassinat de César.

*Melito*.

La côte fuit dans la direction de Tarente.

La mer retrouve toute son immensité.





La côte d'Afrique, basse et triste, se montre à peine, seules des touffes de palmiers attirent parfois les regards. Bientôt le phare de *Port-Saïd* se distingue, puis les maisons de la ville apparaissent. Le paquebot s'engage dans le chenal de 800 mètres de large. A l'O., la jetée mesure 2 kil. et demi de longueur, tandis que celle de l'E. s'avance à 1.900 mètres en mer.

### 3. Le Canal de Suez

**Port-Saïd**, 42.095 hab., dont 14.000 Européens, est la résidence du gouverneur général égyptien de la province du Canal. C'est une ville de création essentiellement française, construite sur des bancs de sable à l'époque du percement de l'isthme de Suez.

**Hôtels** : *Continental*, r. du Commerce, pens. 10 fr. ; de l'*Europe*, pl. de Lesseps ; *Eastern Exchange H.*, boul. du Port, 12 fr. ; *Nicoletau*, boul. du Port, 10 fr.

**Cafés** : *Concert Khédivial*, *Eldorado*. — *Se mêler de toutes les maisons de jeux.*

**Monnaie** : 20 fr. valent 77 piastres, et 1 liv. sterl. 97 p.

**Voitures** : 2 fr. l'heure.

**Tramways** : 1<sup>er</sup> pl. de Lesseps aux Bains de Minerve ; 2<sup>e</sup> des bains de mer au quartier arabe et au cimetière.

**Poste française**, boul. du Port. **Poste égyptienne**.

**Télégraphe** : *Egyptien*, r. du Commerce. Tarif intérieur : les 8 premiers mots, 2 piastres, chaque mot en plus 2 millièmes et demi soit une demi-piastre. Pour les localités au S. du Caire, surtaxe de 10 à 20 millièmes. — **Câble Anglais**, *Eastern Tel.*, quai François-Joseph. Tarif extérieur : 74 millièmes par mot pour la France, 83 pour l'Angleterre, 58 pour la Grèce, 65 pour l'Italie, 69 pour la Suisse 76 pour l'Allemagne ; en monnaie anglaise : pour l'Angleterre, 1 sh. 9 d. le mot ; pour les Indes, 6 sh. 6 d. ; Ceylan, 3 s. 8 d. ; Chine, 7 sh. 3 d.

**Cercles** : *Français*, *Anglais*.

**Banques** : *Crédit Lyonnais* ; *Banque Impériale* ; *B. of Egypt*. *Grindlay* ; *King* ; *Watson* ; *Worms*.

**Consulats** : de France, de Belgique, d'Italie, de Hollande, de Russie, de Portugal, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Autriche, de Grèce, des Etats-Unis, de Danemark.

**Cultes** : *Chapelle catholique*, *Chapelle grecque-orthodoxe*, *Mosquée*, *Monastère des Sœurs du Bon-Pasteur*.

**Chemin de fer** : Sur Ismaïliya.

**Lines de navigation** : *Mess. Maritimes* ; *P. and. O.* ; *Lloyd autrichien* ; *Navigazione generale italiana* ; *Norddeutscher Lloyd*.

**Agence de voyage** : *Cook*, quai François-Joseph.

**Librairies** : *Française-Anglaise*, *British Suez Canal*, *Horne*.

L'aspect de la ville est monotone ; les maisons sont construites en briques et quelques-unes en bois ; le port seul est animé.

Sur la *place de Lesseps*, la statue du promoteur du canal ; puis le marché où les fruits abondent.

La langue française domine sur tout le canal, on la parle sur les quais de Port-Saïd, ville très cosmopolite où tous les peuples et toutes les religions ont des représentants; dans les magasins on peut aussi s'exprimer en anglais.

Le port comprend trois bassins : celui du *Commerce*, de 200 m. de côté, spécialement affecté au cabotage; celui de l'*Arsenal*, d'une étendue de 2 hectares, est destiné aux bateaux de l'administration; enfin le *bassin du Chérif*, de 4 hectares, est réservé aux grands vapeurs.

Ces trois bassins donnent dans le port Isma'îl; ce dernier mesure 37 hectares avec un fond de 9 m. Un phare puissant, à éclipse, haut de 53 m., porte ses feux à 23 milles en mer.

Le **Canal de Suez** est l'œuvre d'un Français, Ferdinand de Lesseps. Les études, la formation de la société, les travaux, furent longs et parfois difficiles; la politique étrangère s'en mêla, la Turquie, sur les conseils de l'Angleterre, protesta contre la concession octroyée par le Khédive, et ne donna son autorisation qu'en 1866. Les souvenirs de la campagne d'Egypte (1798-1800) semblaient encore hanter les esprits anglais et un de leurs journaux disait : « Le canal est une invention pour faciliter l'indépendance de l'Egypte et l'invasion des Indes par les Français. »

L'acte de concession fut promulgué le 5 janvier 1856; le canal fut inauguré le 11 novembre 1869 devant l'impératrice Eugénie, les princes d'Angleterre, de Prusse, d'Italie, et les délégués de toutes les cours d'Europe.

Le canal présente une largeur de 100 m. avec une profondeur de 8 à 10 m. Sur les berges sont placés des poteaux; du côté de l'Afrique les distances sont marquées en kilomètres, tandis que sur la terre d'Asie on s'est servi des milles anglais. On compte 13 garages sur une longueur de 160 kilomètres. La traversée est de 20 heures environ.

En quittant Port-Saïd, on passe dans le lac *Menzaléh*. — A *Ras-el-Ech* (kil. 14) un premier garage. — *El Quantara* (kil. 44) est le quatrième refuge. La Compagnie du Canal a créé en ce lieu des abreuvoirs où viennent se désaltérer des troupes importantes de chameaux ou de moutons.

Le lac *Ballâh* est bordé par les collines sablonneuses de *El-Ferdân*. *El Gizr*, village abandonné, où l'on voit encore une mosquée et une chapelle dédiée à la Vierge du Désert,

est situé à une hauteur de plus de 20 m. Une rampe en bois y conduit. On y jouit d'une belle vue sur tout l'isthme; à remarquer le canal d'eau douce relié au canal maritime par une tranchée spéciale. Plus loin on entre dans le lac *Timsah*,

Aussitôt en débouchant dans cette nappe d'eau, on voit à droite Isma' iliya, située à mi-chemin des extrémités du chenal.

**Isma'iliya**, avec ses quelques arbres, apparaît comme une petite oasis au milieu du désert.

**Hôtels** : *Victoria* (succurs. de Shepheard H. du Caire); *de la Gare*; *des Voyageurs*.

**Cercle** : *du Canal de Suez*.

**Consulats** : de France, d'Italie, de Russie, de Grèce, de Danemark, de Hollande, d'Angleterre, d'Autriche.

**Hôpital** de la Compagnie du canal.

**Cultes** : Chapelles catholique, grecque, mosquée.

**Chemin de fer** : 1° Vers le Caire, 2° Suez, 3° Port-Saïd.

Isma' iliya, 4.000 hab., est le chef-lieu d'un des trois districts du canal. La ville fut fondée en 1863; c'est un port de transit et un garage. Les courriers qui traversent le canal ne s'y arrêtent pas ordinairement, sauf les *P. and O.* qui y débarquent les passagers à destination du Caire.

Isma' iliya est un grand rectangle où les rues et les avenues sont disposées géométriquement; au centre la *place Champollion*. Les employés du canal et quelques commerçants forment le noyau de la colonie étrangère.

À l'extrémité du quai Méhémet Ali avec ses plantations d'acacias, se trouvent la mosquée, un bazar et le village arabe; puis la première maison qui fut construite à Isma' iliya, appelée le chalet de Lesseps; près de là, les bureaux de l'administration du canal, l'hôtel du gouverneur, celui du Khédive, enfin le quartier commerçant.

D'*Isma' iliya*, on se dirige vers *Toussoun*; sur la droite, les ruines d'un monument de Darius, appelé *Sérapéum* (80 kil.). Bientôt les *Lacs Amers*, dont le parcours d'environ 40 kilomètres est monotone; immédiatement à droite un phare à l'entrée du grand lac (100 k.), puis un autre au moment d'arriver au petit lac (115 k.), proche de la station télégraphique de *Kabret el Aichoucha*. La station *Chalouf et Terrabèh* un peu avant le kil. 140; ruines d'un monument persan-égyptien.

De Chalouf à Suez la plaine est unie. Vers le kil. 150, on

s'engage sur le côté septentrional du golfe de Suez, puis on traverse la pointe du continent en face de Suez pour mouiller à 4 milles de terre dans le voisinage de Port-Ibrahim, dont la superficie des bassins est de 39 hect.

Ce refuge est protégé par des digues d'une longueur de plus de 2,300 m.; il est bordé de grands quais sur lesquels sont installés de vastes docks. La Compagnie du canal possède un bassin particulier non loin du *Terre-plein* vers l'E, et les bâtiments s'élèvent sur le quai Waghorn, promenade ornée de jardins.

Trois kilom. séparent Pt Ibrahim de la ville de Suez; un chemin de fer, s'embranchant sur la ligne du Caire, relie ces deux groupements. (Trajet en 15 min.; prix 3 et 2 piastres; aller et retour 4 piastres 1/2.— En chaloupe à vapeur 3 quarts d'heure.)

**Suez**, 17.173 hab., fait remonter ses origines arabes au *xv<sup>e</sup>* siècle. Ce n'était encore qu'un petit port de pêche, lorsque le gouvernement anglais choisit cette ville comme lieu de débarcadère de la malle des Indes; cette décision assura pendant quarante ans la fortune de Suez; aujourd'hui cette agglomération située en dehors du canal se meurt faute d'éléments et de moyens d'abordage.

**Hôtels** : *Bel Air*; *d'Orient*; *des Colonies*; *Victoria*; *Khédivial*, tous rue Colmar. — A Pt Tewfik : *Bachet*; *Continental*.

**Poste télégraphe** à la gare; poste près la douane.

**Câble** : Eastern Telegraph. **Téléphone** : Cy of Egypt Ld.

**Banques** : *Crédit Lyonnais*, Tonello, correspondant; *B. Impér. Ottomane*; *Anglo-Egyptian B.*

**Consulats** : De France, de Belgique, d'Espagne, d'Italie, de Grèce, de Hollande, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Autriche, de Russie, de Perse, de Portugal, des Etats-Unis, de Danemark.

**Hôpitaux** : *Français* : D<sup>r</sup> Gauthier; du *Gouvernement égyptien* ou *anglais*, D<sup>r</sup> Creswel.

**Agence de voyage** : *Cook*, à Pt Tewfik.

**Chemin de fer** : A Pt Tewfik et vers Ismaïliya et le Caire.

A Suez on compte 4 stations : 1<sup>o</sup> la gare principale; 2<sup>o</sup> rue de Colmar; 3<sup>o</sup> Terre-plein (pour Pt Tewfik); 4<sup>o</sup> les Docks.

**Lignes de navigation** :

*Mess. Maritimes* (près la douane) : 1<sup>o</sup> Pour la France; 2<sup>o</sup> Pour les Indes; 3<sup>o</sup> Pour l'Extrême-Orient; 4<sup>o</sup> Pour l'Australie; 5<sup>o</sup> Pour la côte orient d'Afrique et Madagascar.

*P. and O.*, à Pt Tewfik.

*Lloyd autrichien*, en face l'hôpital français.

La rue Colmar, avec son bazar sans intérêt, est la principale artère de la cité. Suez n'offre rien de bien intéressant.

Au N. les ruines de *Kôm el Kolzum*, ancienne Klysma,

d'où l'on a un beau panorama s'étendant aux collines de la péninsule Sinaïtique, au golfe dans son entier avec ses flots azurés, au port et à toute la ville; à l'O., la masse du *Gebel Attâqua*. Le spectacle est grandiose et la luxuriante végétation que l'on aperçoit un peu de tous côtés contraste fort heureusement avec la mélancolie des lacs Amers.

A 12 k. au S.-E. les *Sources de Moïse* (Ayoûn Moûsa). Le trajet est de 8 à 4 h. Après avoir passé en barque le petit bras de mer près de l'embouchure du canal, on trouve, au débarquement, sur la côte sinaïtique, des ânes; après 2 h. de monture on arrive à une oasis entourée de palmiers, c'est le lieu dit «les Sources de Moïse.» L'eau qui jaillit de ces trous de 2 à 3 m. de diamètre est saumâtre et ne sert qu'à la culture des jardins installés aux environs et entretenus par des Arabes.

Une seconde promenade : celle au *Monument de Darius* est à 8 k. N. de la ville, à l'intersection de la route des Pèlerins et du canal d'eau douce. Le monument fut élevé, dit-on, par Darius, en souvenir de la réouverture de l'ancien canal des Pharaons reliant le Nil à la mer Rouge.

#### 4. De Suez à Djibouti.

Dans l'E., la presqu'île de Sinaï avec le petit port de *Tor*, dans l'O. le littoral africain avec les ports égyptiens de *Kosseir* et de *Souakim*.

En face, la terre d'Arabie, relevant de la Turquie et quelques rares points de relâche et de commerce.

**Djeddah**, 20.000 hab., est le port de la Mecque; son mouvement maritime s'accroît ou diminue en raison de l'afflux des pèlerins qui subit de brusques écarts : 59.659 pèlerins ont payé la taxe sanitaire de 2 fr. en 1881, 37.785 en 1882, 92.625 en 1883, 49.628 en 1884, etc.

La population est cosmopolite, on y coudoie des Arabes d'Algérie, des nègres de Nubie, des Soudanais du Niger, des Indous (2.000), des Malais, des Chinois, des Cahyaks de Bornéo, attirés soit par la foi, soit par le commerce. Dans ce milieu de musulmans fanatiques, des soulèvements sont parfois à redouter, tels ceux de 1858, pendant lesquels les consuls de France et d'Angleterre furent massacrés, et ceux



de 1896 qui se terminèrent par les meurtres des représentants de la Russie et de l'Angleterre.

Toujours sur la côte arabique le groupe des *Farsan*, où l'Allemagne a obtenu, en 1900, de la Turquie le droit d'établir un dépôt de charbon.

Le retard que met le gouvernement allemand à occuper sa station de la pointe N. de l'île Kumh au S. de Farsan Kebir, semble prouver qu'il cherche un endroit plus favorable, le Khor Seghir peut-être, baie mieux abritée, dans l'E. de Farsan Seghir.

Plus au S., *Hodeïda* et *Moka*, entrepôts des cafés de l'intérieur.

Sur l'autre rivage, appelé **Erythrée**, la France avait acquis des droits territoriaux ou de protection; l'Italie occupe seule aujourd'hui toute cette côte entre Massauah et Assab. La terre est aride et chaude, elle est bordée à peu de distance du rivage maîréporique par une ligne de dunes de sable que les indigènes appellent *Samhar* ou *Sahel*, et dont la monotonie est rompue parfois par des buttes d'origine volcanique. Ce n'est qu'à une grande distance de la mer que les plaines s'élèvent, que le terrain devient productif, et qu'il peut convenir à la colonisation italienne.

**Massauah**, 18.000 hab., dont 2.000 Italiens, est le port principal de la colonie de l'Erythrée. Le commissaire royal réside à Asmara.

**Monnaie** : Les pièces de l'Union latine, avec le thaler érythréen et celui de Marie-Thérèse.

**Consulat** : De France.

**Navigation** : *Rubattino* : 1° De Massauah en Italie (480 fr. et 320), tous les 28 j. escales à Suez, Port-Saïd, Alexandrie, Messine, Livourne, Gènes. — 2° De Massauah pour Assab et Aden, le lundi m.; ret. départ d'Aden le mercredi s.

C. Khédivé ; — Lloyd autrichien.

**Massauah** (Massewa, « lieu d'arrivée »; les Italiens écrivent Massaua) est située par 15°33' de lat. N. et par 37°18' de long. E. C'est une place forte défendue par 8 batteries.

Le port, d'un accès facile, est largement ouvert; les îles **Dahlak**, coraillières et basses, forment brise-lames et défendent les entrées.

La ville est bâtie sur une île de 1.000 m. de long sur 300 de large; une jetée de 440 m. la joint à l'îlot Taolud qui est

lui-même rattaché au continent par une digue de 1.030 m. Le port italien est bordé d'un quai sur lequel ont été élevées des maisons neuves; derrière ces constructions européennes se cache le quartier arabe dominé par ses minarets.

On pense retrouver dans Massaouah le port de Saba de l'époque des Ptolémées. Les Turcs s'installèrent dans cette place en 1557; en 1866 le pavillon égyptien flotta sur la ville; enfin, le 5 févr. 1885, les Italiens débarquèrent à Massaouah; ils s'y sont établis.

Un chemin de fer à voie étroite va de Massaouah à Saati, situé à 25 kil. dans l'E., par Monkullo; une autre voie s'embrancha sur cette artère principale pour desservir Arkiko.

Non loin de Saati, à Dogali, les Abyssins, conduits par le ras Aloula, cernèrent et massacrèrent le 26 janvier 1887 quatre cents Italiens.

Dans une baie bien abritée, **Assab**, dont le port est *Bouya*, à 1 kil. de la cité italienne. Un archipel de 39 îlots madréporiques, dont la base est formée de roches volcaniques, forme digue contre la pleine mer en s'échelonnant sur toute l'ouverture de la baie.

La C<sup>ie</sup> Rubattino acheta en nov. 1869 une partie de la baie au sultan Béhéran moyennant 47.000 liras. L'Italie ne tint aucun compte de la protestation du Khédive formulée en 1870, et créa un établissement commercial en 1879; en 1882, un résident politique y fut installé.

Le ras Doumeïrah, un peu en arrière de Raheita, marque la frontière entre l'Erythrée italienne et les établissements du Protectorat de la côte française des Somalis dont les côtes se développent sur le golfe d'Aden sur 250 k. jusqu'au puits d'Hadou.

La mer Rouge se resserre, l'île de Périm se met en travers du Bab el Mandeb, tandis que sur la côte d'Arabie le massif de Cheik Saïd domine tout le détroit et les terres voisines.

Au milieu du Bab-el-Mandeb, l'île de **Périm**. Elle fut occupée une première fois par les Anglais au moment de l'occupation française en Egypte (1798-1800); le gouverneur d'Aden fit hisser définitivement le pavillon britannique quand il sut que le gouvernement français du second Empire avait l'intention d'en prendre possession. L'île est fortifiée, et une petite garnison anglaise, qu'on ravitaille d'eau distillée venant d'Aden, y demeure en permanence.

Périm est dominée par les cinq hauteurs de **Cheik-Saïd**, dont le territoire est encore considéré comme une possession

française, quoiqu'il n'ait jamais été occupé d'une façon effective. Cheik-Saïd tire son nom du tombeau d'un saint musulman qui se trouve sur le rivage; le mamelon le plus élevé à 270 m. d'altit.

En 1868, une maison de Marseille, Poilay et Mas, acheta le territoire de Cheik Saïd au sultan Ali Thabat-Dourem, et le paya 50.000 fr. La Société marseillaise y installa ses agents en juin 1869; ce fut à ce moment que le gouverneur de Moka ayant voulu placer un poste sur ce territoire, la France envoya aussitôt un navire de guerre le *Bruat* et les intrus déguerpirent: le Sultan, de son côté, ordonna à son fonctionnaire « de ne rien entreprendre à Cheik-Saïd et de ne pas violer le statu quo tant que la question ne serait pas résolue entre les deux gouvernements. » La France installa, pendant la guerre de 1870, un dépôt de charbon qui fut évacué à la fin des hostilités. Depuis, le territoire n'a pas été réoccupé, mais le Parlement français a solennellement affirmé ses droits sur ce pays dans sa session de 1896.

Le rivage africain est morne et désolé; on côtoie les Sept Frères, flots rocheux, sur quelques-uns desquels on a élevé des perches munies de balais.

On double le Ras Bir, et on entre dans le golfe de Tadjoura limité par une succession de dunes ravinées, presque partout nues et desséchées, et dont l'uniformité désolée n'est interrompue que par quelques bourgades:

**Obok**, 300 h., ancien chef-lieu de la colonie, station du câble français allant de Djibouti à Périm.

**Tadjoura**, 500 h., chef-lieu d'un sultanat duquel dépendent les Adaïl et une importante fraction des Assoba.

**Ambabo** au milieu d'un bouquet de dattiers. On y trouve de l'eau douce et quelques pâturages.

**Sagallo**. Dans un petit bois de palmiers apparaissent les restes d'un fortin en pierres. Cette construction abrita autrefois un détachement français dépendant d'Obok; plus tard ce poste étant abandonné fut relevé par une colonie russe en armes dirigée par Atchinof. Cette occupation étrangère, sans attache officielle cependant, donna lieu à une démonstration militaire d'un vaisseau de guerre français qui contraignit les occupants à se réembarquer (1888).

À l'extrémité du golfe, le *Goubet Kharab*, que les Français doivent transformer en point d'appui pour leur flotte.

À 9 kil. dans le N.-O., le lac *Assal*, à 156 m. au-dessous de la mer, comprend un vaste gisement salin. Une société a l'intention d'établir un mode de transport aérien pour monter ce sel au Goubet Kharab.

**Au milieu du golfe de Tadjoura, les îles Moucha.**

Le groupe des **Moucha** est composé de trois îlots rocheux et stériles. La C<sup>e</sup> anglaise des Indes avait acheté ces rochers au sultan de Tadjoura moyennant dix sacs de riz. L'accord franco-anglais de fév. 1888 a attribué les **Moucha** à la France, en échange de Doungareta, petit port situé à l'E. de Zeila qui était donné à l'Angleterre.

Après avoir laissé sur la droite le phare à feu rouge des **Moucha**, on aperçoit, dans la direction de Djibouti, **Mascali** et son lazaret ; on gouverne sur les phares de **Ambouli** et de **Ayabèle**, en laissant au large les récifs du **Météore** et du **Pingouin** ; le plateau du **Héron** est marqué par trois bouées noires, on est peu éloigné du mouillage où l'on jette l'ancre par des fonds de 10 m. ; on est alors à 1 k. de **Djibouti**.

Au premier plan, deux jetées ; au fond une lagune basse. Sur la gauche, le plateau du **Marabout** suivi de celui du **Serpent** ; à droite le plateau de **Djibouti**.

Les négrillons, soit à la nage, soit dans d'étroites pirogues, entourent bientôt le navire ; ils luttent entre eux pour s'emparer du sou que le passager leur lance ; ce sont de véritables courses dans l'eau qui dégénèrent parfois en pugilat.

## DJIBOUTI — ADEN

1. Djibouti . . . . .	18
2. De Djibouti à Addis-Harar. . . . .	19
3. De Addis-Harar à Harar. . . . .	21
Harar.	
4. Aden . . . . .	21

## 1. Djibouti.

**Hôtels :** *des Arcades; de France.* Pension 8 frs. env. par jour.

**Monnaie :** On se sert de la monnaie française à Djibouti, mais les Somali de l'intérieur préfèrent encore la roupie des Indes; quant aux Abyssins, ils emploient les thalers à l'image de Ménélik ou de Marie-Thérèse.

**Cable** sur Obock, Périm et l'Europe.

**Poste; télégraphe** avec la ligne de chemin de fer et avec l'Harar : 0 fr. 50 par mot.

**Téléphone**, 2 frs. par 5 min. L'Abyssinie a des postes téléphoniques à Harar, Kouloubi, Tchalenko. Derou, Kounni, Zaga Hardin, Tchoba, Baetchi, Addis-Ababa.

**Chemin de fer :** Djibouti à Addis-Harar (308 k.); prolongement éventuel vers Addis-Ababa; lignes exploitées par la *Cie impériale des chemins de fer éthiopiens*.

**Lignes de navigation :** a) les *Mess. Marit.* pour 1° l'Extrême-Orient, 2° les Indes, 3° l'Australie, 4° Madagascar, 5° l'Égypte et la France.

b) la *Cie Nationale* pour 1° l'Indo-Chine, 2° la France, tous les mois.

c) la *Cie havraise péninsulaire* pour 1° Madagascar, 2° la France, service mensuel.

d) Djibouti pour Aden, mercredi et dimanche à 10 h. du m.; continué par quinzaine sur Hodeïdah, le mercredi. Les départs d'Aden ont lieu à 5 h. du s. le vendredi et le mardi. Ces services sont faits par le *Binger*, caboteur de la *Cie de l'Afrique Orientale*.

e) *Arabian-Perstan*, serv. anglais d'Europe sur le golfe Persique; l'escale à Djibouti n'a lieu qu'au retour.

**Journal :** *J. de Djibouti*.

**Cultes :** Église catholique dirigée par les Capucins français.

**Djibouti** (16.000 h. dont 2.000 europ.) est le chef-lieu de la colonie; (5.000 h. en 1896, 10.000 en 1899).

La digue du Marabout s'avance à 900 m. en mer, elle sert de quai, des navires y accostent et débarquent leurs marchandises directement sur des wagons. A proximité les bureaux et les bâtiments des Messageries Maritimes et leur

dépôt de charbon. Plus loin pes ateliers, des habitations légères occupées par des mercantis, puis des maisons confortables.

Le plateau du Serpent fait suite à celui du Marabout ; une route de 700 m., qui les réunit, a comblé en partie le marais séparant les plateaux et sur lequel un pont a été lancé. Tout un quartier nouveau s'est élevé sur le Serpent autour de l'hôpital et de la gare du chemin de fer d'Harar.

En contrebas du plateau douze cents paillottes abritent des noirs ; c'est le quartier indigène ; il s'étend jusqu'au plateau de Djibouti qui fut le berceau de la ville actuelle. On y remarque la jetée du gouvernement, la résidence du gouverneur, vaste édifice sans style et sans caractère, et les maisons de commerce, cafés et hôtels donnant sur la *place du Port* et la *place de la Ville* ; c'est ici le centre actif, commerçant et animé.

**Historique.** Le premier établissement français dans cette région fut Obok. Henri Lambert, agent consulaire de France à Aden, fit en 1858, sur les deux côtes qui limitent le Bab el Mandeb, un voyage de reconnaissance pour étudier l'achat d'un port pouvant épargner aux vapeurs français la relâche d'Aden. Il entra en relations avec le sultan de Tadjoura et était sur le point de conclure un arrangement lorsqu'il fut assassiné sur la côte Somali le 4 juin 1859. Son œuvre fut reprise deux ans plus tard par le cap. de vais. Fleuriot de Langle assisté de Schéfer qui, par le traité du 11 mars 1862, se fit céder par le sultan Ibrahim Abou-Bekr le rivage d'Obok et le territoire compris entre le Ras Doumeirah et le Ras Ali ; cette concession fut payée 10 mille thalers. Mais Obok n'était pas un mouillage sûr, et cette côte étendue et désolée ne fut pas occupée.

Ce fut au moment de la guerre de Chine (1883-85) que la France, mise dans l'obligation d'établir des postes de ravitaillement pour ses bâtiments se rendant en Extrême Orient, se rappela sa colonie d'Obok. On installa un gouvernement, et on constitua un dépôt de charbon.

Quelques conventions avec les chefs indigènes ayant agrandi le territoire colonial, la France et l'Angleterre délimitèrent leurs possessions du golfe d'Aden en 1888 ; les îles Moucha et la côte de Djibouti restèrent à la France. Un décret du 20 mai 1894 groupa ces divers territoires sous le nom de *CÔTE FRANÇAISE DES SOMALIS* ; Djibouti, qui venait à la vie, fut la capitale.

## 2. De Djibouti à Addis-Harar

308 kil. — trajet en 16 h. — Prix 308 et 77 frs. env. en 1<sup>re</sup> et 3<sup>e</sup> cl. — All. et ret. 377 et 101 frs. env., valable 15 j. — Nous conseillons aux touristes, qui veulent faire une excursion à Harar d'entrer en rapport avec la Compagnie du chemin de fer à Paris, 80, rue St-Lazare, ou à Djibouti, surtout pendant la période de construction.

La voie de 1 m. d'écartem. est pourvue de rails en acier posés sur traverses en acier à raison de 1300 par kilom., et de 1400 quand les déclivités s'accroissent. Les pentes les plus fortes ne dépassent pas 0,025 par m. ; le rayon minimum des courbes est de 150 m. Les wagons à voyageurs comprennent : la voiture-salon avec fumoir, salon, glacière, lavabo, w.-clos. et 2 comp. de 4 places ouvrant sur un couloir de côté. La voit. de 1<sup>re</sup> cl. avec 2 comp. de 4 pl. avec couloir de côté, glacière, w.-clos. Ces voit. ont des doubles toitures et des glaces et volets aux fenêtres surmontées d'avents. Les 3<sup>es</sup> classes ont 3 compart. de 6 pl. avec passage, plus un compart. réservé aux dames ; w.-clos.

L'empereur Ménélik II accorda en 1896 la concession de la voie ferrée à ses conseillers Chefneux et Ilg, qui la transférèrent à une société française, la *Compagnie impériale des chemins de fer éthiopiens*, au capit. de 18 millions. De son côté la France prit, en 1902, l'engagement de servir une rente de 500.000 fr. pendant 50 ans pour servir l'intérêt d'un nouveau capital-obligataire nécessaire à l'achèvement de la voie ferrée.

Le chemin de fer sera inauguré à la fin de 1902. Par sa situation exceptionnelle et son monopole, il est appelé à drainer tout le commerce de l'Abyssinie.

Les chercheurs de vives impressions ne se sentiront pas suffisamment satisfaits par le parcours de cette voie, ils devront atteindre l'Harar pour trouver des sites grandioses.

*Djibouti.* La voie descend du plateau du Marabout, et passe derrière celui de Djibouti. On quitte les dernières dunes de sable, puis le terrain est jonché de débris de laves roulées, et de fragments de roches.

7 k. *Ambouli* à 11 m. d'alt. Un jardin d'essai ; une briqueterie. La source qui alimente Djibouti est captée dans le voisinage. — Le chemin de fer traverse une région mamelonnée.

19 k. *Chébelé* à 136 m. d'alt. Arrêt facultatif dans une région absolument dépourvue d'eau. La voie franchit un ravin sur un viaduc en acier de 156 m. de long, haut de 10 m. Les autochtones, les Issa, attaquèrent en 1899 et en juin 1900 les chantiers de construction du chemin de fer et firent en ce lieu une trentaine de victimes.

37 k. arrêt facultatif.

52 k. *Holl-Holl*. Un viaduc de 142 m. de long., élevé sur 7 piliers à 30 m. de hauteur, fait franchir à la voie ferrée une profonde coupure par 438 m. d'alt.

60 k. arrêt facultatif. — 70 k. arrêt en pleine voie.

89 k. *Ali Sabiet*, poste frontière du protectorat français à 734 m. d'alt.

106 k. *Daouanlé*. Buffet. Cette gare est à 831 m. d'altit.

108 k. *Daouanlé*, chantier.

132 k. *Adélé*, station à 718 m. d'alt.

On a quitté la région volcanique assez accidentée et on entre sur un immense plateau.

141 k. *Aïcha*, station à 740 m. d'alt.

163 k. *Lassarat*, gare à 732 m. d'alt.

188 k. arrêt.

190 k. Le *Col du Harr*. L'altitude du lieu, 887 m., donne une température plus agréable.

201 k. *Adagalla*, gare à 751 m. d'alt.

247 k. *Mello*, gare à 743 m. d'alt.

264 k. *Araoua*, à 780 m. d'alt.

285 k. *El-Baké* à 902 m. d'alt.

308 k. *Addis-Harar*, (hôt. : en constr.), point terminus actuel de la ligne par 1100 m. d'alt.

### 3. De Addis-Harar à Harar

60 kil. — Trajet en 2 j. — Moyens de transport : montures, chevaux, mulets, ânes, chameaux. Le voyageur trouve à tout moment un cheval comme monture et un ou deux mulets pour ses légers bagages; le prix par bête varie de 3 à 5 thalers.

*Addis-Harar* est située dans une région saine; le sentier gravit un massif élevé et passe par un col à 2.030 m. pour redescendre ensuite à *Harar* qui est dans une vaste plaine 1.856 m. au-dessus de la mer.

Lorsqu'on approche de la ville, on ne distingue tout d'abord qu'une enceinte brune flanquée de tours, le minaret blanc de la mosquée et la résidence du ras. La cité a un aspect arabe avec des toits en terrasse, des ruelles tortueuses et escarpées, où se presse une foule nombreuse et disparate.

Les Abyssins appellent la région *Harar*, la ville *Hararghié*, et la population harari *Qotou*; les Galla donnent le nom de *Adare* à la ville.

*Harar* (hôt. du *Lion*), compte 40.000 citadins, dont 15.000 Abyssins, 17.500 Harari, 6.500 Galla et Somali. 1.000 étrangers Arabes, Turcs, Arméniens, Indous et quelques Européens, surtout des Grecs.

Le pays de *Harar*, par la fertilité de son sol et sa situation, a été de tout temps convoité par les Abyssins, les conquérants musulmans, les Egyptiens, voire les Anglais et les Italiens. Ménélik, alors roi du Choa, s'en empara en jan-



vier 1887. Il fait depuis partie de l'empire d'Abyssinie dont la résidence impériale est Addis-Ababa.

Le Harar était autrefois peuplé d'Abyssins; l'invasion arabe puis la domination galla qui durèrent trois siècles firent cette population musulmane de la secte chiite, mais elle conserva son idiome.

Le harari est le langage spécial à la ville de Harar, il appartient au rameau des langues éthiopiennes dites sous sémitiques; les citadins l'appellent *Gheuy-Sinan*, c'est-à-dire la « langue de la ville », par opposition au galla ou oromo qu'ils désignent sous le nom de *Arghetta Sinan*, ou « langue des paysans ». Partout ailleurs, autour de la ville, on parle galla, sauf vers l'O. où dans un canton d'Abyssins musulmans, appelés Argobba, il s'est conservé un patois amharique; le somali commence à Gueldeïssa, et le dankali ou afar dans le N. de la province, ce qui n'empêche pas l'amharique, le tigrena, voire le gouraghé des régions éthiopiennes de se faire entendre parfois dans l'Harar.

Les Harari sont presque tous marchands; c'est un peuple cultivé, que l'influence arabe a longtemps dominé et que ne parvient pas encore à subjuguier la civilisation chrétienne des Abyssins.

Cette population est monogame, et les femmes jouissent à Harar d'une liberté qu'elles ignorent dans les autres pays musulmans.

Le climat est très doux (15 à 20°); ce pays est appelé à devenir le sanatorium de Djibouti et surtout de la plupart des colonies européennes de la côte orientale africaine.

Harar est le grand entrepôt des pays Galla et du Choâ. Ces régions produisent le café, la cire, l'encens, les peaux, le froment, l'or, l'ivoire. La fertilité du pays même de Harar est extraordinaire, l'étagement en gradins des montagnes, ses chaudes vallées permettent toutes les cultures depuis celles des pays tropicaux jusqu'à celles des zones tempérées. La saison des pluies a lieu de juin à septembre.

Avant la construction du chemin de fer, les prix étaient les suivants : par charge de chameaux de 200 kil. environ; Djibouti à Gueldeïssa, 30 roupies environ (taux 1.30 à 1.75); là les chameliers issa remettaient les marchandises aux aniers abyssins; Gueldeïssa à Harar, 4 thalers (taux 2.25

à 2.60). Si à ces frais on ajoutait ceux des gratifications, des détériorations, parfois la perte des marchandises, on arrivait vite au prix de 1 franc le kilom. La durée du trajet était de 25 j. Aujourd'hui, seules, les marchandises riches paient par la voie ferrée ce prix élevé, et toutes les autres des tarifs bien inférieurs.

### ETHIOPIE OU ABYSSINIE

**Historique. Administration.** Jusqu'au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, les rois de Choa exerçaient en Abyssinie une suzeraineté sans conteste. A cette époque, un chef musulman, Mohamed Gran, s'empara du Choa, et le roi de ce pays dut aller chercher asile chez le roi du Tigré, son ex-vassal du N. Les chefs du Tigré devinrent bientôt les Rois des rois d'Abyssinie, jusqu'au moment où un de leurs premiers ministres, appelé Théodoros, s'empara du trône impérial vers le milieu du xix<sup>e</sup> siècle. L'Ethiopie comprenait plusieurs royaumes : le Choa, le Godjam, l'Amahrah, le Siémen et le Tigré. L'usurpateur dut guerroyer contre quelques-uns de ces rois qui ne voulaient pas le reconnaître, les royaumes de Siémen et d'Amahrah disparurent, puis Théodoros, en guerre contre les Anglais et battu par eux à Magdala se suicida dans sa défaite.

Profitant du désarroi, un ras Jean (Kassa) s'empara de Gondar, la capitale, et se déclara empereur, mais, en 1889, ce chef étant parti en guerre contre les Mahdistes, trouva la mort pendant cette expédition; Ménélik, roi de Choa, ramassa la couronne. De l'ancienne féodalité, il ne restait plus que le roi de Godjam, Técla-Haïmanot; ce vassal mourut en 1900, et depuis lors a disparu le dernier vestige de l'organisation féodale. L'Abyssinie est divisée aujourd'hui en provinces, administrées par des *ras*; ces fonctionnaires sont à la fois civils et militaires. Les provinces sont divisées en cantons que dirigent des maires élus appelés Choum. Un code d'Etat, le *Fêta neghest*, règle toutes les autres conditions de la vie sociale abyssine.

**Populations.** Les Abyssins sont d'origine sémitique; quant aux Galla, on les rattache aux Somali et à la race aryenne; toutes ces populations s'occupent d'agriculture et

d'élevage. L'Abyssin, chrétien, est très assimilable, et nul doute que l'arrivée des Européens ne perfectionne ses procédés de culture.

La population de l'Ethiopie est de 8 à 10,000,000 d'âmes, dont 1,500,000 au Choa.

#### 4. Aden.

La côte d'Arabie apparaît sur la gauche, puis on pénètre dans une vaste baie, de 12 k. de large sur 6 de profondeur, flanquée à l'entrée de deux hauts massifs arides; c'est la rade d'Aden; à l'O., le djebel Hassan ou Pain de sucre; à l'E., le djebel Chamchan ou Promontoire d'Aden. Cette dernière montagne, haute de 351 mètres, est un ancien cratère dont les escarpements tombent à pic et sur lequel les Anglais ont multiplié les ouvrages militaires; un isthme de sable le réunit à la terre d'Asie.

Dans cette rade, *Steamer-Point* que les indigènes appellent *Bender Touvasy*, c'est le port moderne, et le débouché de la ville commerciale indigène d'Aden, dont les constructions s'élèvent en façade sur la mer à 10 kil. de là, de l'autre côté de la presqu'île.

Le vapeur est à peine arrêté qu'il est entouré d'une multitude de pirogues, faites d'un seul tronc d'arbre évidé, et que des nègres et des enfants manœuvrent avec une large palette tenue des deux mains. Les embarcations de la « Police de l'eau » surveillent leurs ébats. Les noirs crient : « A la mer, oh! oh! » et demandent des pièces de monnaie. On leur lance quelques sous. Ces plongeurs abandonnent leur frêle barque, et se précipitent dans la mer à la recherche de la pièce. Ces plongeurs, les luttes et les disputes lorsque la pièce a plus de valeur, divertissent un instant les passagers à l'escale.

Les bâtiments mouillent à  $\frac{1}{2}$  ou  $\frac{3}{4}$  de mille du quai. Des embarcations s'offrent pour conduire à terre les passagers; prix :  $\frac{1}{2}$  roupie par personne pendant le jour, et 1 roupie après 9 heures du soir. Si le vapeur est à  $\frac{1}{4}$  de m., 4 annas.

**Hôtels** : de l'Europe, de l'Univers.

**Monnaie** : la roupie; voir INDES.

**Câbles** : pour les Indes, l'Europe, etc.

**Poste, télégraphe.**

**Bains** dans les hôtels.

**Banques** : *National Bank of India; Luke.*

**Consulats** : de France, Belgique, Italie, Russie, Pays-Bas, Allemagne, Autriche-Hongrie.

**Cultes** : chapelles anglicanes; église catholique dirigée par les missionnaires français.

**Lignes de Navigation** : *Mess. Marit.* pour les Indes, Djibouti, l'Egypte et la France; *P. and O; Florio Rubattino; Lloyd autrichien; Comp<sup>e</sup> franç. de l'Afrique orient.* Voir DJIBOUTI.

**Curiosités** : les *Citernes*; la *Ville indigène*.

**Historique.** — On pense retrouver dans Aden, l'*Eden* mentionné dans la Bible (Ezechiel, chap. xxvii, vers. 23); l'origine de cette cité aurait donc une haute antiquité elle aurait existé à l'époque la plus brillante des Phéniciens, dont elle était probablement une colonie. Les Abyssins, les Persans, les Arabes s'en emparèrent tour à tour. Les Portugais, avec Albuquerque, en tentèrent inutilement le siège en 1513, mais les Turcs sous Soliman le Magnifique, l'occupèrent par surprise en 1538. Au xvi<sup>e</sup> siècle, Aden devint indépendante et fut dirigée par des sultans indigènes. En 1802, la Compagnie anglaise des Indes passa un traité de commerce et d'amitié avec le sultan de Lahedj; c'était un premier pas, avant d'intervenir directement sur les côtes d'Arabie.

Ce littoral était infesté de pirates et de négriers, l'Angleterre profita du pillage d'un de ses vapeurs pour bombarder Aden, puis pour occuper cette ville (1839). Le sultan de Lahedj traita bientôt, et céda Aden contre une indemnité.

Aden relève du gouvernement des Indes et plus particulièrement de la présidence de Bombay. Un brigadier-général en est le gouverneur civil et militaire. Il a sous ses ordres quatre assistants-résidents. La justice est rendue aux Européens comme aux indigènes, d'après le code des Indes. Trois mille hommes de troupes — infanterie et artillerie — tiennent garnison dans cette place forte, chef-lieu d'un territoire de 200.350 kmq. d'étendue, peuplé de 295.800 habit. sujets ou protégés.

Les passagers qui débarquent sur le quai se retrouvent bientôt sur une grande place ensoleillée et au centre de la cité européenne. C'est sur cette esplanade que sont situés les hôtels et les consulats. Derrière se tient le quartier somali avec ses cafés et ses bazars, distinct de l'agglomération arabe, puis sur les flancs des hauteurs les habitations des officiers et des fonctionnaires; à l'extrémité O. du promontoire la demeure du gouverneur. C'est dans cette baie que sont installés les parcs à charbon où sont constamment accumulées, pour les besoins ordinaires, 50.000 tonnes de Cardiff et de houille d'Australie que les Somali disposent en tas réguliers sur le rivage, et amènent à bord des vapeurs.

Le groupe *Steamer-Point Aden* renferme 44.079 âmes de toute race, Arabes, Somali, Danakil, Indous et Banian, Parsis, juifs; tous circulent sans bruit dans les rues et les carrefours, surveillés attentivement dès la chute du jour par des factionnaires cipayes, postés en armes au milieu des chemins.

La vie animée commence vers 5 h., lorsque le soleil disparaît derrière l'écran des montagnes; les résidents, les officiers, leurs femmes, font leur promenade, le plus souvent vont en charrette anglaise à une réunion sportive. Les Anglais importent partout leurs habitudes, et dans les pays chauds plus qu'ailleurs « la méthode de colonisation anglaise, dit Hugues Le Roux, qui attache tant d'importance à la bonne organisation matérielle de la vie, ne se préoccupe pas moins d'entretenir l'esprit de ses fonctionnaires

alertes et les relations cordiales. On y pourvoit par des jeux sportifs et d'ingénieux divertissements pris en commun ; on prépare des « gymkhana » (mot indou qui signifie « esplanade », terrain nivelé et préparé) auquel le chef de la colonie et toute la société d'Aden sont conviés.

De **Steamer-Point** à **Aden** il faut 1 h. 1/2 en voiture. Une belle route relie ces deux villes. Cette voie longe d'abord le rivage de la mer, puis pénètre dans le village de Malla, enfin escalade la montagne. « Le panorama de la baie, dit Mme Dieulafoy, limité par les promontoires violâtres qui s'avancent au milieu des eaux bleues, se déploie dans toute sa beauté. En s'élevant encore, les regards franchissent les premiers plans, dominant les terres basses que blanchissent à l'horizon des dépôts de sel situés entre Aden et Cheik-Othman, distinguent les jardins de ce village semblables à une oasis perdue au milieu des sables, puis les mâtures des nombreux bâtiments à l'ancre dans le port, et se reportent enfin sur les deux sommets rocheux, jambages de la porte colossale qui met la mer en communication avec la baie. » La route passe à travers des éboulements, des travaux d'art, un tunnel, une porte fortifiée, et tout le long on croise des files de chameaux et d'Arabes du Yémen, des équipages de Parsis ou d'Anglais, ou bien des matelots en permission, toujours en fête lorsqu'ils descendent à terre, allant en groupe à pied ou montés sur des ânes, et reprenant leur sérieux à la vue des corps de Cipayes à la toque de toile blanche ombrageant un visage basané ».

Derrière le vieil Aden, les *Parsis*, adorateurs du feu et du soleil comme au temps de Zoroastre, entretiennent le feu sacré, apporté solennellement des Indes et ont élevé une *Tour du Silence*, un pyrée et un club. Sur la droite, et au fond d'un cirque de montagnes que l'on nomme le « Cratère », des **Citernes** ont été aménagées. Quelques-uns de ces réservoirs sont très anciens et il est probable que les Arabes en furent les premiers constructeurs.

En 1854, le lieutenant Playfair les reconnut, et depuis cette époque le gouvernement indien les a fait restaurer et agrandir. Cinquante citernes, dont quelques-unes très profondes, sont situées aux flancs d'une montagne entr'ouverte, qu'une violente commotion sismique aura disjointe; elles s'étagent, se succèdent sur 250 mètres de long, drainant

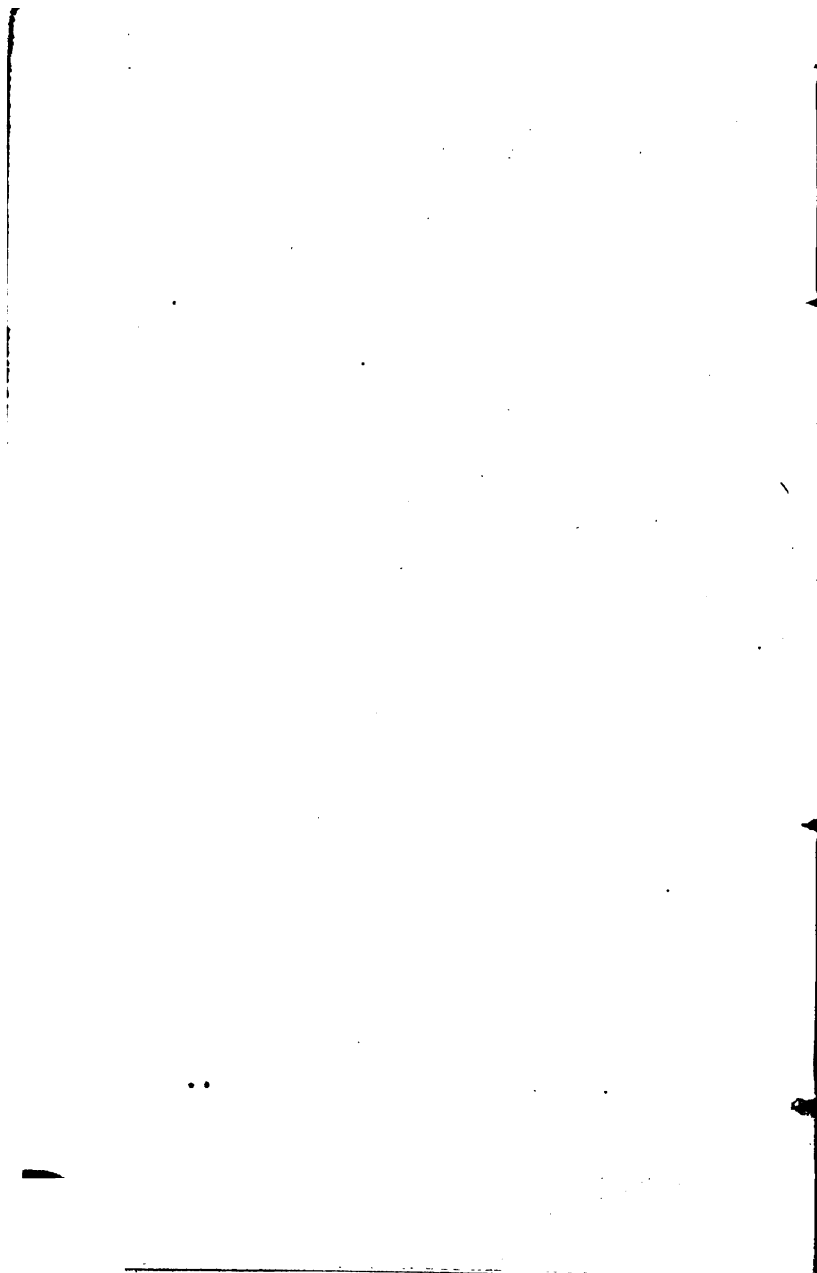
les eaux d'un fortuit orage ; vastes et fortement maçonnées, elles peuvent tenir en réserve quatre-vingt-dix millions de litres (20 millions de gallons). Le principal réservoir est le Playfair Tank ; il a 50 mètres de largeur. Ces citernes contribuent à entretenir dans ce lieu une fraîcheur relative et une végétation qui semble ici délicieuse.

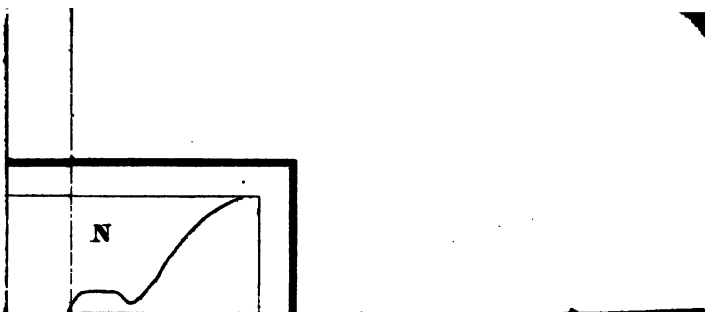
#### Ouvrages à consulter

*Ménelik et nous.* 1901. Hugues LEROUX.

*Mission de Bonchamps.* Vers Fachoda. A la rencontre de la mission Marchand à travers l'Éthiopie. 1900. Charles MICHEL.

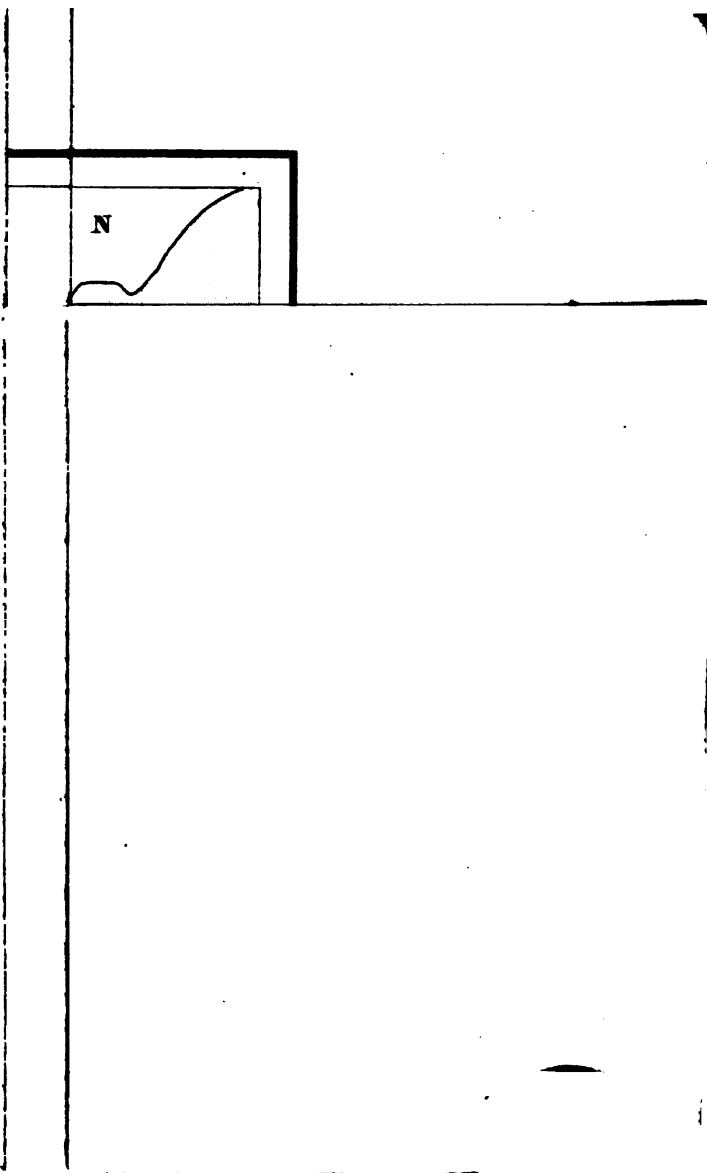
*D'Obock au Choa.* 1883. AUBRY et HAMON.

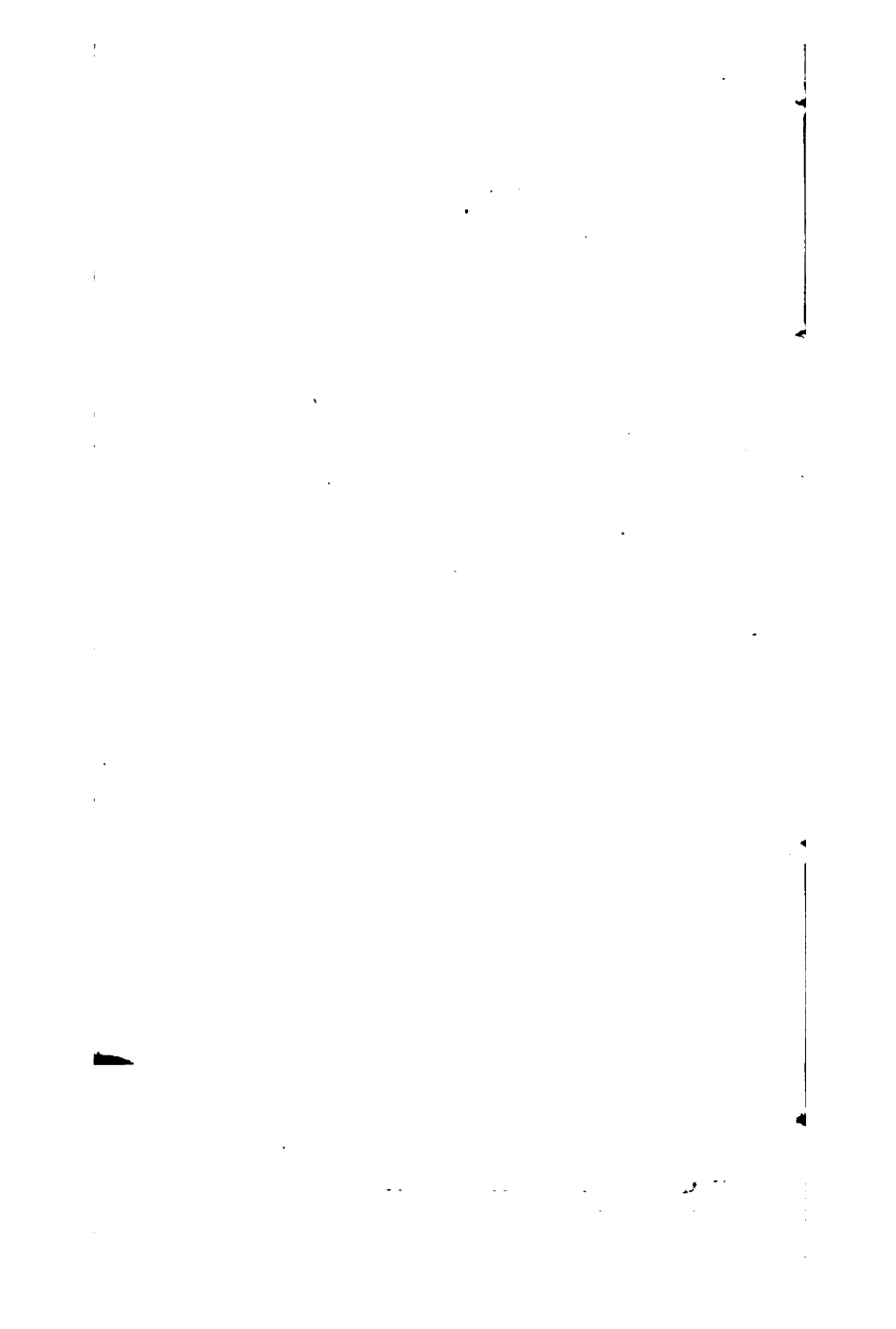












# INDES

---

## INTRODUCTION

---

### HISTORIQUE

L'Inde au temps des royaumes indigènes. La terre indienne a été le théâtre d'invasions répétées et de luttes intérieures incessantes qui semblent avoir façonné le caractère indou à la domination étrangère, sous réserve du maintien de petites souverainetés locales et multipliées. Il s'est ainsi créé sur ce vaste territoire une sorte de féodalité — favorisée d'ailleurs par le système brahmanique des castes — dans laquelle le vassal était assez indifférent au changement du suzerain ; et il est remarquable que malgré l'unité religieuse qui, sous divers modes, régna pendant de longs siècles sur l'Inde, l'unité nationale ne s'y est jamais faite et n'y a même pas été tentée. Si les conquêtes ont été si fréquentes et si faciles, c'est dans ce fractionnement stérile des forces du pays qu'il faut en rechercher les causes.

Les temps primitifs sont du domaine de la légende plus que de l'histoire. On admet généralement une invasion touranienne qui aurait refoulé les autochtones dans les forêts des monts Vindhya, du Dekkan et de Ceylan, où les tribus sauvages des *Gonds*, des *Dasyons* et des *Veddhas* en seraient les descendants.

A cette invasion touranienne succède une immense invasion aryenne qui finit à la longue par se répandre sur l'Inde entière et dont les livres sacrés connus sous le nom de *Védas* donnent la marche progressive. Mais quand ont été composés les *Védas* ? La question n'a pas été résolue et, malgré les études multipliées pro-

voquées par leur mystérieuse origine, la critique historique hésite entre 1.200, 3.500 et même 5.000 ans avant Jésus-Christ ! Admettons une moyenne et ce serait environ 2.500 ans av. J.-C. que les Aryas auraient pénétré dans l'Inde par les vallées de Khaïber, le Kaboul et les plaines de Pendjab ; ils descendirent jusqu'au delta du Gange. Dans ces belles régions, ils se fixèrent et fondèrent une civilisation, une organisation sociale et politique, à laquelle le brahmanisme, modifiant et codifiant la doctrine Védique, donna son caractère principal, la division des castes. Mais il ne donna pas l'unité nationale et les deux grands poèmes brahmaniques, le *Ramâyâna* et le *Mâhâbharata*, racontent l'histoire de deux dynasties différentes, la dynastie solaire et la dynastie lunaire.

Mais tout cela est légendaire plus qu'historique et, en résumé, on sait fort peu de choses des premiers temps de la domination aryenne. Elle eut probablement à lutter longtemps et constamment contre les touraniens et ces époques durent être très peu pacifiques. Un aperçu d'histoire nous est parvenu par le récit, d'un Grec, Mégasthène, ambassadeur de Séleucus Nicator qui, au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. visita une capitale, Patalibotra ou Pataliputra (aujourd'hui Patna) fondée par Tchandra Gupta, et la description qu'il en donne indique une cité à la fois luxueuse et fortement défendue : il parle d'une enceinte de forme rectangulaire dont la muraille, protégée par un fossé large de 600 pieds, était flanquée de 570 tours et percée de 64 portes ; sur une haute terrasse, au milieu de jardins magnifiques, était le palais du roi ; toutes ces constructions étaient en briques, aussi n'en est-il rien resté.

Les richesses de l'Inde étaient faites pour exciter les convoitises des monarques de l'Asie occidentale, des Assyriens, des Perses, et la région du Kaboul vit les entreprises téméraires de Cyrus et de Darius. L'envahisseur le plus puissant et le plus heureux fut Alexandre-le-Grand et c'est de l'époque de son invasion qu'il faut dater les commencements de l'histoire certaine des Indes. Soit par lui-même, soit par ses lieutenants, Héphestion, Perdikkas, Nérarque, il répandit ses colonnes disciplinées et invincibles dans le Nord de l'Inde et ses flottes dans les fleuves, de 326 à 320 av. J.-C., battant l'armée de Porus, brisant la résistance obstinée des populations que Quinte-Curce appelle Malliens et qui sont connues aujourd'hui sous le nom de Radjpoutes, braves gens qui retardèrent pendant six mois de combats journaliers la descente du Macédonien vers le delta de l'Indus. Le conquérant, sur son passage, avait fondé des villes auxquelles il donna son nom, mais c'est à peine si aujourd'hui on en peut reconnaître les emplacements. De Patala, à l'origine du delta, Alexandre arriva à la mer par un bras du fleuve aujourd'hui desséché, aboutissant à la baie de Garrah, où il fit commencer un port et des chantiers de construction.

De là, il regagna par terre ses Etats, tandis que sa flotte se dirigeait sur le golfe Persique.

La mort du puissant monarque ayant disloqué son empire, c'est à Séleucus Nicator, roi de Syrie, qu'échut l'Inde avec la Bactriane. Mais, à ce moment de grands bouleversements se produisaient dans le Nord de l'Inde. Porus qui, après sa défaite, s'était soumis et avait reçu du conquérant la souveraineté d'une partie de ses conquêtes, venait d'être assassiné et, en même temps, un représentant des vieilles races touraniennes Tchandra-Goupta, ennemi des Aryens, groupait les anciennes tribus et fondait un royaume s'étendant de l'Indus au Gange, avec Pataliputra comme capitale.

Séleucus lui déclara la guerre, mais le conflit se termina par un traité de paix et d'alliance; le roi de Syrie épousa la fille de Tchandra et laissa à celui-ci le Pendjab et une partie des Etats de Porus dans la vallée de Kaboul.

Les successeurs de Séleucus revinrent dans les contrées du Gange et de cette époque date une certaine infiltration d'art grec dont quelques très rares monuments ont gardé la trace.

Au 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C., le Pendjab commença à subir les incursions des Gètes (tribu scythe) dont les Djâts actuels sont peut-être les descendants; les princes indigènes luttèrent vaillamment pendant près de 200 ans contre ces invasions, puis l'Inde du Nord et de l'Ouest devint le théâtre de compétitions et de luttes incessantes entre les dynasties aryennes et les tribus touraniennes; il en résulta pendant sept à huit siècles un long état d'anarchie qui facilita les entreprises du dehors.

Aussi, dès le vi<sup>e</sup> siècle de notre ère, on trouve des traces d'incursions temporaires des Arabes, mais ce fut seulement au ix<sup>e</sup> que Mahmoud de Ghazni, venant de l'Afghanistan, établit, après une longue résistance, sa dynastie qui régna sur le Pendjab, à Lahore, pendant près de 200 ans. Elle fut renversée, en 1186, par un autre afghan, Mahmoud de Ghur, qui étendit ses conquêtes jusqu'au Bengale. Après sa mort, un Turc à son service, Koutab, ancien esclave, se rendit indépendant et, renversant la dynastie de Ghur, en fonda une nouvelle connue sous le nom de dynastie des *Rois Esclaves* (1206-1290); sa capitale était à Delhi.

A dater de cette époque, on voit apparaître les symptômes de la décadence afghane; les gouverneurs ou vice-rois entraînent constamment en révolte contre leur sultan et, d'autre part, les Indous se soulevaient fréquemment. Au milieu de ces troubles les dynasties se succédaient, avec des phases diverses qui ne purent conjurer la chute finale. Ce fut d'abord celle des Khildjites qui conquît l'Inde méridionale par les armes d'Allaoud-Din, dans l'armée duquel avaient été imprudemment engagés des mercenaires mogols (1214-1315). La dynastie des Toglak qui régna pendant le xiv<sup>e</sup>

siècle eut deux princes de valeur, Mohamed et Firouz ; le premier (1324-1351) ne craignit pas d'attaquer la Perse et la Chine et réprima, avec une énergie parfois féroce, les rébellions accoutumées des gouverneurs de provinces ; le second, qui régna jusqu'en 1388, signala son pouvoir par de grands travaux publics et fit creuser un canal qui joignait la Djemna au Ghappar. Son successeur, Mahmoud (1388-1414) eut à subir les premières attaques du Grand Mogol Timour (Tamerlan) qui, dans un rapide passage à travers le nord de l'Inde, couvrit la contrée de ruines, pilla Delhi et massacra les débris de l'armée de Mahmoud. Celui-ci, cependant, remonta sur son trône mais, dès lors, la puissance des musulmans afghans était mortellement atteinte.

Les Mogols devaient revenir. Deux dynasties, les Sayid et les Lodi avaient succédé aux Toglak. Ibrahim Lodi eut des difficultés avec son gouverneur de Lahore qui voulait devenir indépendant. Ce rebelle fit appel au petit-fils de Tamerlan, Baber qui avait déjà paru dans l'Inde et nourrissait le projet de s'en emparer. Il trouva l'occasion excellente et arriva avec son armée, beaucoup moins pour secourir le gouverneur de Lahore que pour s'emparer du trône d'Ibrahim qu'il battit en 1526. Bien qu'il rencontrât une vive résistance de la part des princes indigènes, il étendit rapidement sa domination de Moultaço, dans le Pendjab, au Behar, dans la vallée du Gange, et établit sa capitale à Agra où il mourut en 1530.

C'est ainsi que fut fondée la dynastie des Grands Mogols qui devait dominer l'Inde entière et disparaître définitivement sous l'effort de la civilisation européenne.

Dans cette dynastie, il faut distinguer Akbar (1556-1605), qui, monté sur le trône à 13 ans, n'en avait encore que 18 lorsque, par un acte énergique, il secoua la tutelle de son vizir, Baïram, qui s'était emparé du pouvoir et agissait en souverain. Akbar fit preuve des plus grandes qualités ; étant parvenu, soit par habileté, soit par la force, à mettre un terme aux révoltes des princes indigènes, trop portés à transformer leur vassalité en indépendance souveraine, il fit preuve d'un large esprit de tolérance religieuse et s'attacha à faire vivre en bonne intelligence Indous et Musulmans ; il eut des femmes indoues et prit ses hauts fonctionnaires et ses généraux dans les deux races. Son empire se développa et s'étendit sur l'Afghanistan, l'Indoustan central et le Bengale jusqu'à la mer.

Son fils, Jehangir (1605-1628), gouverna selon les mêmes principes, mais il n'en fut pas de même de son successeur Schah-Jehan (1628-1658), musulman fanatique qui mécontenta les Indous ; il fit la conquête d'une partie du Dekkan, mais perdit des provinces en Afghanistan ; il fut un grand constructeur et remit en honneur l'architecture arabe, dont le monument connu sous le nom du *Taj* et destiné à recevoir son corps et celui de son épouse, est un magni-

flque spécimen. Sa puissance prit fin tragiquement par la rébellion de son fils Aureng-Zeb qui, après avoir jeté son père dans une étroite prison, fit périr ses frères et monta sur le trône. Son règne, d'une durée de 50 ans, fut marqué par de continuelles guerres; il eut surtout à combattre la coalition ou confédération des Mahrattes, montagnards du Dekkan, qui luttèrent pendant longtemps pour l'indépendance et auraient peut-être fini par constituer une unité nationale sans les interventions européennes. Ils avaient pour chef Sivadji qui reprit à Aureng-Zeb des provinces dans le sud. Ce prince, malgré de grandes qualités, prépara la ruine de sa dynastie, par son fanatisme musulman et par l'exagération de son système fiscal, il s'aliéna les Indous, les Mahrattes et les Radjpoutes.

Après sa mort (1707), l'empire mogol tomba dans une décadence absolue; les princes indous, peu à peu, se taillèrent de petits royaumes dans les conquêtes d'Akbar et d'Aureng-Zeb; le Dekkan reprit son indépendance en 1720; l'Aoudh en 1732; si le Pendjab ne put reprendre la sienne à la suite de la révolte des Sikhs, les Radjpoutes se séparèrent complètement de l'empire.

Les invasions étrangères achevèrent l'œuvre des rébellions intérieures; en 1739, le chah de Perse, Nadir, arriva jusqu'à Delhi qu'il mit à feu et à sang; les Afghans, de 1747 à 1761, se jetèrent sur le Pendjab et enfin, en 1765, les Anglais, à la faveur de cette anarchie, prenaient à l'empereur mogol le Behar et le Bengale. Les empereurs n'eurent dès lors qu'un pouvoir fictif, nominal et le dernier d'entre eux mourut pensionné par l'Angleterre et privé de toute autorité (1862).

**L'Inde et les Européens.** Les Portugais furent les premiers à s'établir dans les Indes; dès 1497, Vasco de Gama venait à Calicut; plus tard, Albuquerque organisa les possessions portugaises en leur donnant Goa comme capitale, et en 1530 le Portugal avait aux Indes une situation maritime prépondérante, commerçant avec la Chine et le Japon dont les ports n'étaient ouverts aux autres nations qu'avec son consentement.

Les Anglais furent bientôt jaloux de cette situation privilégiée; la prise par leurs flottes, de navires portugais chargés de riches cargaisons excita leur envie et, à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, une association se forma en Angleterre avec l'assentiment de la reine Elisabeth et reçut des privilèges importants pour monopoliser le commerce avec les terres situées au delà du cap de Bonne-Espérance; la durée de ce monopole avait été fixée à 15 ans; il en dura 260 et telle fut l'origine de cette puissante *Compagnie des Indes* qui dota l'Angleterre d'un immense empire.

Elle commença jusqu'en 1613 avec les îles de l'océan Indien; à cette date, Thomas Best vint à Agra, porteur des présents du roi d'Angleterre et obtint du Grand-Mogol un premier traité de com-



merce; plus tard un nouvel ambassadeur, Thomas Roë, obtint de nouveaux avantages et put établir sur l'Hougly le premier comptoir de la Compagnie des Indes, qui dès lors développa ses moyens d'action.

Ce ne fut pas sans rencontrer une concurrence, celle des Hollandais qui, à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, avaient créé, eux aussi, une Compagnie de navigation ayant un comptoir à Java; d'autres Compagnies de même nature se formaient dans les ports de Hollande, se faisant une concurrence peu adroite, à laquelle le gouvernement hollandais mit fin en les groupant sous le nom de *Compagnie des Grandes-Indes*.

Cette Compagnie, ayant pris les Moluques comme base de ses opérations, lutta d'abord contre les Portugais, puis contre les Anglais. Ce fut alors des luttes incessantes entre les trois nations. Les Hollandais s'emparèrent de Ceylan, mais les Anglais prenaient déjà le dessus dans les Indes, traitaient avec les Mogols, achetaient à prix d'or d'Aureng-Zeb et de ses pâles successeurs, des territoires maritimes et notamment Calcutta, qui devint le centre des opérations par lesquelles la Compagnie des Indes se rendit maîtresse de l'Inde entière.

**Les Français dans l'Inde.** Les tentatives de la France sur les Indes furent tardives; Colbert accepta en 1666 les offres de service de Caron qui avait été employé à la Compagnie hollandaise des Indes, et lui confia la direction d'une expédition de la Compagnie française. Caron put fonder deux comptoirs, à Surate et à Mazulipatam; il fit envoyer de France, en 1672, une escadre pour tenter d'enlever Ceylan aux Hollandais; l'expédition ne fut pas heureuse et elle eut pour résultat d'exaspérer les Hollandais qui décidèrent le radja de Golconde à leur venir en aide pour chasser les Français. Le gouverneur, la Haye, qui avait pris San-Thomé, dut le rendre et se retirer à Surate.

Un agent de la Compagnie française, Martin, avait établi dans un village indou, Pondichéry, une factorerie qui, sous son habile direction, devint rapidement une cité européenne. Cet établissement était prospère depuis quelques années lorsque survinrent les Mah-rattes sous les ordres de Sivadji. Ils investirent la ville, mais Martin, qui n'avait que 300 soldats, employa si habilement la diplomatie, qu'il put écarter le danger. Il s'attacha de plus en plus à développer la colonie et à la mettre en état de défense; mais, en 1693, les Hollandais, avec vingt navires, vinrent bloquer Pondichéry. Réduit à ses seules forces, n'ayant autour de lui qu'une trentaine d'Européens, Martin, après avoir résisté pendant 12 jours, dut capituler et Pondichéry passa à la Compagnie hollandaise. La paix de Ryswick le rendit à la France et Martin y rentra avec des ingénieurs, et des approvisionnements, continua les travaux de fortification com-

mencés par les Hollandais, sut se faire des amis parmi les Indous et, à sa mort, en 1706, la colonie, devenue le centre des affaires de la Compagnie des Indes, avait 40.000 habitants et se trouvait en état de soutenir la lutte avec les autres établissements européens.

L'influence française était établie dans les Indes, mais elle eut à subir des phases diverses et le contre-coup des événements qui se produisaient en Europe. En 1720, Le Noir était gouverneur de Pondichéry; il parvint, malgré les difficultés provenant du fameux « système » de Law, à sauver la colonie.

À partir de 1723, la *Compagnie des Indes*, reconstituée sur de nouvelles bases, organisa un service régulier de navigation entre la France et l'Inde française; Pondichéry alla en se fortifiant et s'embellissant. En 1735, un habile colonisateur, Benoît Dumas, qui avait fait ses preuves à l'Île-de-France et à Bourbon, devint gouverneur général des possessions françaises dans l'Inde. Diplomate avisé, il observa avec soin les événements qui se déroulaient dans l'Empire indien depuis que la mort d'Aureng-Zeb avait jeté le pays dans la voie de la décadence. Il se fit un ami de Dost-Ali, nabab du Carnatic, lui vint en aide contre ses adversaires et reçut en retour la concession du territoire de Karikal (1739).

Plus tard, Dost-Ali ayant péri dans une guerre avec les Mahrattes, Dumas recueillit à Pondichéry la famille de son allié et se mit en mesure de défendre la ville contre une attaque possible du vainqueur; il accumula les approvisionnements, accueillit les indigènes qui fuyaient devant l'invasion et organisa parmi eux un corps de cinq mille auxiliaires armés et dressés à l'européenne. Lorsque Raghogi, le chef des Mahrattes, le somma de lui livrer la famille de Dost-Ali, Dumas promena son envoyé dans la ville, lui fit constater les moyens de résistance et le renvoya tellement impressionné que ses rapports décidèrent Raghogi à entrer en négociations pacifiques. Cette victoire purement diplomatique valut à Benoît Dumas une influence considérable sur les Indous; l'empereur de Delhi lui conféra le titre de nabab, avec un commandement militaire et les princes de moindre importance conclurent avec lui des traités qui augmentaient le territoire et la prospérité de la colonie.

Il entra en France et eut pour successeur (1744) le fameux *Dupleix* qui, quelle que soit la diversité des jugements portés sur lui, doit être considéré comme le propagateur de l'influence française dans les Indes et aurait sans doute réussi à l'asseoir solidement et durablement, par des moyens comparables à ceux des Anglais s'il avait eu derrière lui une autre force que cette Compagnie française des Indes dont Voltaire a pu dire qu'elle n'avait jamais su faire ni la guerre, ni la paix, ni le commerce.

Dupleix était au service de la Compagnie depuis 1720; il avait transformé Chandernagor et, de ce poste fondé en 1676 et tombé

dans l'abandon, il avait fait une ville florissante et un port d'un commerce actif. En arrivant à Pondichéry, il prit comme Dumas le titre de Nabab et s'entoura du faste extérieur qu'il savait indispensable pour prendre autorité sur les Asiatiques.

La guerre ayant éclaté entre la France et l'Angleterre, il prit toutes précautions pour fortifier Pondichéry et manœuvra diplomatiquement par l'intermédiaire du Nabab du Carnatic pour en retarder l'attaque. C'est alors qu'arriva Mahé de la Bourdonnais avec son escadre ; sur les instances de Dupleix, il attaqua Madras et s'en empara, mais ce succès fut le point de départ de malentendus et d'antagonisme entre le Gouverneur et l'Amiral ; celui-ci prétendait ne relever que du Roi de France dont les ordres formels lui interdisaient de garder aucune conquête et voulait exécuter une clause de la capitulation par laquelle il devait rendre Madras contre une rançon. Dupleix, qui voulait garder la Ville, répondait qu'il avait, lui, les instructions de la Compagnie l'autorisant à conserver Madras. La Bourdonnais quitta les Indes avec sa flotte. Livré à ses seules ressources, Dupleix se vit en guerre, non seulement avec les Anglais, mais avec son ancien allié le Nabab du Carnatic qui avait passé de leur côté. En août 1746, il vit arriver devant Pondichéry une flotte anglaise de 70 voiles avec 13 vaisseaux de ligne et sept mille hommes de troupe ; le 30 août, la tranchée était ouverte devant la place. Dupleix fit une défense qui le couvrit de gloire ; il fut à la fois ministre et capitaine, ingénieur, munitionnaire, harcela les ennemis, les tint à distance, conservant toujours des batteries extérieures à 300 mètres de la place et gagnant ainsi la saison des pluies qui obligea les Anglais à lever le siège, après 40 jours de tranchée ouverte. Ce fut le triomphe de Dupleix ; son nom retentit dans toute l'Inde et il reçut de France le cordon rouge et le titre de marquis. Le traité d'Aix-la-Chapelle ayant mis fin à la guerre, il fallut définitivement restituer Madras aux Anglais, au grand chagrin de Dupleix.

Il tourna alors son activité vers l'accomplissement du programme qu'il s'était tracé : prendre dans l'Inde l'autorité d'un arbitre et gouverner de fait sous le nom des princes en leur laissant les honneurs et l'apparence du pouvoir. Il se mêla à leurs querelles et intervint, peut-être avec quelque déloyauté, dans la lutte engagée entre Mouzafer et Nazer pour la possession du Dekkan. En fait, il mit le Carnatic et le Dekkan sous l'autorité de la France, en même temps qu'il étendait cette autorité à cinquante lieues de côtes. Malheureusement pour lui il s'était fait des ennemis, il avait des envieux ; la Cour de Versailles, livrée aux plaisirs et aux intrigues ne comprenait pas sa politique ; la Compagnie des Indes, qui ne faisait pas de brillantes affaires, lui reprochait sa gestion financière et trouvait qu'il faisait trop de conquêtes et pas assez de négoce.

En 1754, Dupleix fut brusquement rappelé en France et remplacé par une de ses créatures, Godeheu, qui le traita indignement. Embarqué de force avec sa famille, celui qui avait exercé une autorité presque souveraine sur le Carnatic et le Dekkan, dont la femme ne très intelligente créole, était appelée par les indigènes la régum (princesse) Jeanne, le gouverneur que les Anglais craignaient toujours, arriva en France pour y subir les angoisses de la disgrâce, soutenir un interminable procès et mourir presque dans la misère en 1763.

Godeheu était arrivé aux Indes avec des ressources en hommes et en approvisionnements que Dupleix et son lieutenant Bussy, qui avait si bien guerroyé dans le Dekkan, n'avaient jamais eues ; il n'en fit aucun usage et se hâta au contraire de signer avec les Anglais la Convention de Sadras (25 décembre 1754) par laquelle la Compagnie française des Indes, renonçait à toute dignité indigène, toute intervention dans les affaires indoues et abandonnait nombre de places conquises. D'un trait de plume, l'œuvre de Dupleix était anéantie et la Compagnie française perdait l'empire des Indes. Cette œuvre accomplie, Godeheu retourna en France (février 1755).

Dans la pratique, d'ailleurs, son traité ne fut pas complètement appliqué ; son successeur, Duval de Leyrit, maintint Bussy dans le Dekkan et prêta des troupes au radja de Maïssour contre les Anglais ; c'était la lutte locale avant la guerre qui ne tarda pas à éclater entre la France et l'Angleterre (1756). Les Français reprirent alors la plupart des forteresses du Carnatic mais ils perdirent Chaurannagor, pris par Clive qui jetait les fondements de l'empire britannique au Bengale (1757).

En avril 1758, arrive aux Indes une belle escadre française, commandée par d'Aché et portant Lally Tollendal, lieutenant-général, qui arrivait avec des pouvoirs presque illimités, bien que Leyrit demeurât gouverneur. Lally, d'origine irlandaise, ennemi acharné des Anglais, n'avait qu'une seule idée, les jeter hors de l'Inde ; le commerce, le développement de l'influence française aux Indes ne le préoccupaient pas ; il n'avait d'ailleurs que mépris pour cette contrée et ses habitants qu'il traita et rançonna avec la dernière cruauté ; il manqua bientôt de ressources et dut s'en créer aux dépens des indigènes et par le pillage. Il poursuivit cette politique en rappelant Bussy du Dekkan, se trouva isolé de tout concours indou en présence des Anglais et fut mal secondé par l'escadre. Dans ces conditions, avec des troupes mal payées et désobéissantes, il montra cependant de grandes qualités militaires, fit des prodiges de valeur, mais n'en dut pas moins se retirer et se laisser enfermer dans Pondichéry où il fit une résistance désespérée pendant cinq mois ; il capitula le 16 janvier 1761.

En 1763, le traité de Paris enlevait l'Inde à la France qui ne

gardait que les cinq établissements de la Compagnie, devenus de simples comptoirs sans défense militaire.

Trois ans plus tard, le 9 mai 1766, Lally Tollandal était décapité à Paris, à la suite d'un procès, d'ailleurs inique, et qui fut dans la suite et, grâce à l'énergie de son fils, cassé par arrêt du Conseil.

La France a rarement trouvé dans ses gouvernants l'initiative de l'expansion coloniale et l'esprit de suite qui peut faire réussir de telles entreprises ; à toutes les époques, elle a assez mal reconnu les services qui lui ont été rendus dans cet ordre d'idées par des hommes courageux et dévoués.

**Les Anglais dans l'Inde.** Tout autre est le sentiment des Anglais ; leur conquête de l'Inde fut une œuvre préconçue et méthodiquement accomplie dont la Compagnie des Indes fut l'habile et heureux instrument. Tout d'abord, elle borna son action aux opérations commerciales, restant indifférente aux divisions locales et aux querelles des Nababs, ne visant pas à la conquête de grands territoires ; par le traité de Sadras, conclu avec Godeheu, elle s'interdisait, aussi bien que la Compagnie française, d'en acquérir de nouveaux.

Mais le triomphe remporté sur Dupleix n'eut pas seulement pour résultat de détruire son œuvre ; il en fit constater par les Anglais toute l'importance et ils reprirent à leur profit le système qui lui avait réussi.

Robert Clive fut l'un des premiers ouvriers de cette œuvre qui prit rapidement un développement considérable.

Clive avait combattu Dupleix et ses alliés puis était retourné en Angleterre où il rencontra quelques déboires politiques. Il revint alors aux Indes (1757) en qualité de colonel dans l'armée anglaise. Il fut envoyé dans le Bengale, où Sourghah, un abominable despote qui détestait les Anglais, venait de s'emparer de Calcutta, après avoir massacré les défenseurs du fort Williams. L'expédition vivement conduite eut un plein succès et pour résultat d'amener Sourghah à composer. La Compagnie rentra en possession de ses factoreries du delta du Gange. Plus tard, Clive favorisa sous main un complot contre Sourghah, le trompa par des négociations habiles puis l'attaqua ouvertement, battit son armée et le chassa du Bengale dont il pillait les immenses richesses et dont il devint gouverneur général. Après de nouvelles victoires contre les Français et les Hollandais, il rentra en Angleterre avec une fortune énorme, devint pair d'Irlande et membre de la Chambre des Communes.

Cinq ans plus tard, il retourna aux Indes où un certain désordre s'était établi dans la Compagnie. Le pillage des trésors du Bengale avait porté ses fruits : les agents de la Compagnie se livraient à tous les excès ; maîtres du pays, ils avaient fait des petites souverainetés indiennes des charges vénales dont ils traf-

quaient, faisant et défaisant les Nababs ; ils monopolisaient le commerce à leur profit personnel et s'enrichissaient scandaleusement au préjudice des Indous.

La Compagnie demanda à Clive de mettre fin à ce désordre ; il y consentit, arriva à Calcutta, agit avec son énergie accoutumée. Après avoir remis tout en ordre, il revint en Angleterre où il connut à son tour les amertumes de l'ingratitude. Son immense fortune fit des envieux ; on en rechercha l'origine et sans être dépouillé comme Dupleix ou décapité comme Lally Tollendal, il fut officiellement blâmé par le Parlement, et, dévoré de chagrins, souffrant de maux contractés aux Indes, il eut recours au suicide (1774).

L'intervention du Parlement n'eut pas pour seule conséquence la disgrâce de Clive ; on revisa les statuts de la Compagnie, à la tête de laquelle fut mis un gouverneur général, assisté d'un conseil supérieur. Ce gouverneur avait toute l'autorité d'un souverain ; il commandait les armées et les flottes ; il avait le pouvoir de contracter des alliances, de faire la guerre ou la paix, de légiférer ; il nommait ou révoquait les fonctionnaires, sous le contrôle du gouvernement anglais.

Warren Hastings fut le premier gouverneur général. Il usa et abusa de ses pouvoirs pour rançonner les Indous et amener dans les caisses de la Compagnie le plus d'or possible, sans se montrer scrupuleux sur les moyens à employer.

Sous sa domination, la puissance anglaise s'accrut ; il lutta avec succès contre les Mahrattes et ses armées traversant l'Inde d'une mer à l'autre, conquièrent le Goudjerat. Il rencontra plus de difficultés contre une coalition du Nizam et de Haïder-Ali, roi de Maisour et n'arrêta ce danger que par une convention assez peu glorieuse. Après avoir soutiré d'importants subsides au radja de Bénarès pour payer les frais de ces expéditions, il le détrôna et annexa son territoire aux possessions anglaises ; avec la même absence de scrupules, il s'empara par la force des trésors des Bégums ou princesses d'Oude ; malgré de graves accusations il resta en fonction jusqu'en 1785 et sortit acquitté d'un procès qui dura trois ans.

Hastings avait eu à lutter contre deux ennemis déclarés des Anglais, Haïder-Ali qui s'était fait un empire au Sud, dans le Maisour, et son fils, Tippo-Sahib, qui s'étaient alliés aux Français et notamment au bailli de Suffren en 1781. Haïder étant mort, Tippo hérita de ses haines ; il eut d'abord quelques succès qui l'encouragèrent et il envoya au roi de France, Louis XVI, une ambassade afin d'obtenir le concours de ses armées pour « chasser les Anglais de l'Inde ». Il ne réussit pas et dut continuer la guerre avec, ses seules ressources. Mais il avait devant lui un rude adversaire,

Cornwalis, qui avait succédé à Hastings et qui était à la fois un chef militaire de valeur et un habile administrateur. Il parvint à obliger Tippos-Sahib à s'enfermer dans sa capitale, Seringapatam d'où il ne sortit qu'en acceptant des conditions onéreuses, abandonnant des territoires et payant de grosses indemnités de guerre.

Cet échec redoubla l'irritation de Tippos qui recommença la guerre ; le nouveau gouverneur général, Wellesley, marcha contre lui ; de nouveau Seringapatam fut investi, pris d'assaut et Tippos, ce dernier ami de la France dans l'Inde, fut tué dans la mêlée. Ses territoires furent partagés entre la Compagnie des Indes et ceux des princes indous restés fidèles aux Anglais.

L'Angleterre voyait ainsi sa domination dans l'Inde définitivement établie ; l'histoire de son intervention, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, se résume en développement progressif, soumissions successives des petits souverains, avec la répression de quelques révoltes, telles que celle des Cipayes en 1857, qui fut marquée par d'horribles massacres et des représailles qu'un Anglais, M. Russel, avoue n'avoir pas été moins féroces.

Cette insurrection fut le point de départ d'un nouvel état de choses ; la Compagnie des Indes fut abolie et l'administration de la colonie remise au gouvernement. Le gouverneur général prit le nom de vice-roi et le roi d'Angleterre est aujourd'hui empereur des Indes.

## RELIGION

**Religion.** Pendant deux siècles il a été écrit des montagnes de volumes sur les religions de l'Inde et il en sera encore écrit beaucoup d'autres ; c'est un sujet inépuisable parce que les doctrines sont fuyantes et insaisissables, imparfaitement révélées par des documents et des traditions qui se prêtent facilement à la multiplicité, à la diversité, à la contradiction même des interprétations. Un des savants modernes parmi les plus compétents en cette matière, M. Barth, a pu signaler « la difficulté d'embrasser dans son ensemble et dans ses accroissements successifs, cette vaste construction religieuse, l'œuvre de plus de trente siècles, d'après les suppositions les plus probables d'une histoire sans chronologie, vrai dédale de bâtisses engagées les unes dans les autres, où les premiers explorateurs se sont toujours égarés, tant l'histoire officielle en est menteuse, tant il s'y trouve de ruines d'un aspect vénérable et qui sont d'hier. »

Nous nous contenterons donc — et le cadre de ce travail ne saurait comporter autre chose — d'un résumé très succinct indiquant les grandes lignes du Védisme, du Brahmanisme, du Bouddhisme et du Néo-Brahmanisme plus généralement appelé aujourd'hui Indouisme.

**VÉDISME.** Dès les premiers pas dans cet examen on se trouve en présence des difficultés signalées plus haut; le Védisme n'est connu que par des livres, les *Védas*, qui passent pour les plus anciens que l'on connaisse. Encore faudrait-il se mettre d'accord sur leur âge; certains les reportent jusqu'à 3.500 et même 5.000 ans avant J.-C.; d'autres, s'appuyant sur l'introduction tardive de l'écriture dans l'Inde, ne leur accordent pas une antiquité très antérieure à l'invasion d'Alexandre-le-Grand. Un écrivain très autorisé, M. de Milloué (*Les Religions de l'Inde*) pense qu'il est sage de placer la composition du *Rig-Véda* entre 2000 et 800 av. J.-C. On le voit, il y a une belle marge, et en douze siècles, une religion, œuvre purement humaine, peut et doit subir de sérieuses modifications. Si, du moins, les Védas étaient un corps de doctrine, une somme théologique? Mais il n'en est rien; ce sont des recueils d'hymnes, généralement d'actions de grâce, et ce n'est que par un travail méticuleux et sujet à erreurs, par des rapprochements, des déductions et des probabilités que l'on a pu arriver à composer une silhouette imprécise de la religion apportée dans les Indes par les Aryas.

De ces travaux, on peut tirer les conclusions suivantes : la Religion du Rig-Véda est à la fois naturaliste, polythéiste et panthéiste; elle personnifie et divinise les forces et les phénomènes de la nature, particulièrement ceux de l'ordre astronomique. Le soleil, l'éclair de la foudre, le feu terrestre sont, ou des dieux distincts « Dévas » ou se combinent en un seul dieu sous le nom d'*Agni* « feu terrestre » dont le culte consiste à produire par frictions la combustion de deux morceaux de bois appelés *Arānts*. Agni est le bienfaiteur de l'humanité, le civilisateur, l'inventeur des industries; comme feu céleste, il est le soleil, le créateur; comme éclair d'orage il rend la pluie fécondante, il est le principe donnant la vie à tous les êtres. Dans ses différents attributs, Agni est secondé par *Soma* « feu liquide ». Nous dirions volontiers qu'après Agni vient *Indra*, si la hiérarchie des dieux était nettement établie dans les hymnes védiques, mais il semble toujours que, dans ces chants, le plus puissant est celui dont il est question, si bien qu'*Indra*, classé après Agni, est cependant qualifié de Roi des Dieux. C'est un combattif, bataillant contre la multitude des autres dieux pour le bien de l'humanité: il combat aussi spécialement pour les Aryas, chez lesquels, d'ailleurs, on constate une prétention à se croire d'origine divine.

Sans entreprendre la nomenclature de cette infinité de dieux révélés par les Védas, citons les principaux : *Varuna*, détenteur de la puissance souveraine avant qu'*Indra* la lui ait enlevée; *Dyans-Pitār*, qui personnifie le ciel, dans lequel on croit reconnaître le *Jupiter* du paganisme gréco-latin et qui paraît souvent, lui aussi, être le premier des dieux; *Visnu*, qui jouera plus tard un grand rôle dans le Brahmanisme, mais ne figure aux Védas qu'à titre



secondaire; *Rudra*; dévastateur *Vritra* et *Abi*, ministres des ténèbres et de la sécheresse *Ghandharva*, dieu des eaux; *Vayu*, dieu du vent; les démons ou mauvais génies, *Dasas* et *Dasyons*, qui sont en grand nombre.

En résumé la religion védique divinisait les forces de la nature, ses dieux n'étaient pas représentés par des idoles; il n'y avait ni temples, ni culte public, ni clergé; le culte était purement domestique et consistait en prières, offrandes ou sacrifices présidés par le chef de la famille, le *Grihasta* « maître de maison ». Cependant, on peut voir le germe de l'organisation sacerdotale, si développée plus tard, dans les *Rishis* ou *Purohitas*, chantres ou compositeurs d'hymnes, que l'on voit intervenir aux sacrifices lorsque le *Grihasta* se trouvait empêché.

Les Aryas avaient quelque notion du bien et du mal et de l'immortalité de l'âme, de la récompense et d'une rédemption.

Le BRAHMANISME. Ce qu'il y avait de vague, de peu déterminé, de livré aux incertitudes de la tradition, dans les manifestations religieuses dont les Védas ne sont que l'écho imparfait, se régularisa, se codifia peu à peu, au cours des siècles, en même temps que se développaient la puissance, la sécurité et la civilisation des conquérants aryens, et devint ce que l'on a appelé le Brahmanisme, avec une doctrine plus précise, un culte organisé dont de nouveaux livres sacrés, les *Brâhmanas*, les *Oupanishads*, les *Çastras* et les *Sûtras* nous font connaître les détails. Fixer l'époque de cette transformation est impossible; la seule certitude que l'on puisse avoir c'est que dès le sixième siècle av. J.-C., le Brahmanisme avait, non seulement atteint tout son développement, mais déjà fatigué les esprits, puisque le grand schisme bouddhique, si rapidement répandu sur l'Inde, date de cette époque et n'était probablement pas le premier.

Les *Brâhmanas* et les *Oupanishads*, qui règlent l'emploi des hymnes védiques et les rites des grands sacrifices, forment avec les Védas la *Çruti* « révélation »; les *Çastras*, consacrés à la doctrine mystique, et les *Sûtras*, relatifs aux préceptes journaliers, composent la *Smriti* « tradition ».

Cette littérature sacrée ne révèle pas simplement une évolution religieuse; on y sent l'influence d'une profonde modification sociale et intellectuelle: la philosophie d'une part, la politique de l'autre, avaient fait leur apparition et prenaient leur place dans l'organisation générale des Aryas. L'institution des *Castes* était établie; quelle en fut exactement l'origine? La question est encore à résoudre; mais, si elle n'est pas absolument de l'invention des brahmanes, ils en profitèrent habilement, s'y taillèrent une large place, avec une puissance presque souveraine et, malgré des symptômes visibles de décadence, dans cette étrange constitution sociale, répandue sur

toute l'Inde, résistant aux influences des conquêtes et de l'esprit occidental, ils y conservent encore une situation prépondérante.

Les Brâhmanes, auteurs sans nul doute de la Çruti et de la Smriti, prêtres du culte régularisé, s'étaient probablement recrutés parmi les Rishis, savants interprètes des hymnes védiques que le vulgaire ne comprenait guère; leur influence s'accroissant, ils la consolidèrent en se formant en une Caste spéciale, fermée, et qui s'attribua le premier rang non seulement sur terre, mais aussi dans l'autre vie, eux seuls pouvant arriver au plus haut degré des récompenses éternelles.

L'étude des nouveaux livres sacrés permet de constater que les mythes védiques ont perdu leur sens primitif : le naturalisme disparaît, les dieux prennent une personnalité propre, s'anthropomorphisent et cessent de représenter les phénomènes naturels; l'idée d'un dieu créateur de l'univers n'était pas exprimée dans les Védas puisque alors le monde était dieu; nous la voyons maintenant très précise et personnifiée dans *Brhama*, l'Être existant par lui-même, créateur de tout l'univers, de tous les êtres et même des autres dieux. À côté de *Brahma*, il faut placer *Indra*, dont la puissance est augmentée mais auquel sont attribuées bien des passions humaines; *Viçnu*, qui intervient dans les affaires des hommes, subissant à cet effet de multiples incarnations; *Çiva*, un dieu nouveau qui semble supplanter le Rudra des hymnes védiques; enfin, la plupart des bons et mauvais génies des premiers temps figurent encore dans ce polythéisme toujours un peu trouble.

On trouve aussi dans cette mythologie la croyance à l'immortalité de l'âme, mais alors qu'aux temps védiques on croyait que l'âme n'avait qu'une seule existence terrestre, la nouvelle doctrine inaugure la théorie de la transmigration ou de la métempsycose : l'âme n'arrive dans l'homme qu'après avoir monté, plus ou moins rapidement, l'échelle des êtres et elle était exposée à redescendre plusieurs échelons et même à tomber dans un enfer, le *Naraka*, qui d'ailleurs n'est pas éternel et d'où elle sort pour de nouvelles transmutations.

L'âme du juste trouve sa récompense dans le bonheur éternel du *Moksha* qui est l'absorption dans Brâhma lui-même, l'âme universelle; cette béatitude est réservée aux seuls brahmanes; au contraire, dans les castes inférieures, les Çudras, et à plus forte raison les Hors-castes, dont la condition misérable est l'indice de leur indignité, l'âme n'a d'autre avenir que d'incessantes renaissances.

Le culte comprenait les petits et les grands sacrifices; les premiers étaient célébrés par les chefs de famille, les seconds, offerts suivant des rites d'une extrême et minutieuse complication, ne pouvaient se faire sans l'intervention de brahmanes. Les fruits, les

fleurs, le riz constituaient les offrandes; les victimes des sacrifices étaient les moutons, les boucs et parfois les chevaux ou les bœufs.

Les livres de ce premier brahmanisme ne donnent aucune indication sur des temples ou des images des dieux et on n'en trouve aucune trace dans l'Inde; on rencontre cependant dans les livres bouddhiques quelques allusions pouvant faire supposer que, du moins dans les derniers temps, on avait commencé à représenter les dieux sous des apparences matérielles, mais c'est là une très faible indication.

Avec la marche du temps, des fissures se produisaient dans cet édifice sacerdotal; la philosophie y apportait ses ravages et aboutissait à un pessimisme désespérant qui deviendra l'état psychologique du peuple indou, vivant cependant au sein d'une contrée magnifique, véritable cadre fait pour le bonheur humain. D'autre part, les excès tyranniques, l'intolérance des brahmanes tendaient à développer chez les classes inférieures, si cruellement sacrifiées, des ferments de révolte et chez les esprits d'élite des aspirations vers un état social meilleur, ayant pour base l'égalité et l'amour du prochain. Cette double fermentation qui aurait pu aboutir à une révolution se résolut en schisme, grâce au caractère indou, mystique et plié à la soumission : ce fut la cause du rapide et prodigieux succès du bouddhisme.

**LE BOUDDHISME** Si ce schisme ne fut pas le premier de ceux qu'engendrèrent les excès des brahmanes et les progrès d'une philosophie indépendante dont on connaît les écoles et les maîtres, il fut le plus considérable; il supprima pendant de longs siècles le Brahmanisme et si, par des circonstances autant politiques que religieuses, il disparut de l'Inde, ce fut pour se répandre dans toute l'Asie centrale et orientale, où il est la religion officielle et nominale de plus de 400 millions d'hommes qui au fond, sont de parfaits athées. Le fondateur, *Bouddha* lui-même, ne fut-il pas le docteur d'une morale indépendante, libre-penseuse et dégagée de toute obligation envers un Être supérieur?

Il est absolument reconnu aujourd'hui que dans ce que l'on a écrit et raconté sur Bouddha, il y a beaucoup plus de légende que d'histoire. Le nom, lui-même, n'est qu'un qualificatif; il exprime l'état de celui qui a pu acquérir la *Bodhi* ou « science suprême ». Le fondateur du bouddhisme vivait vers le VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C.; c'était un jeune prince qui s'appela d'abord *Siddhârtha*. Il avait été le disciple d'une école de philosophie, *Sankhya*, dont la doctrine était d'un pessimisme outré, considérant la vie comme le mal même, châtimement des fautes commises dans des existences précédentes; à ce pessimisme, *Siddhârtha* joignait une indifférence complète pour les dieux de l'époque, dont on ne trouve pas mention dans ses nombreux discours; mais il était surtout dominé par un

sentiment alors inconnu, l'amour du prochain, inspiré par la pitié qu'il ressentait pour la triste condition où le brahmanisme laissait les castes inférieures.

C'est sous cette triple inspiration, pessimisme, athéisme plus ou moins déguisé, amour du prochain, qu'il fonda la nouvelle doctrine. Il se retira du monde, reçut le nom de *Çakya Muni* (ascète des Çakyas) et s'entoura de disciples dont le nombre s'accrut rapidement : c'était le germe du monachisme bouddhique qui devint si puissant dans la nouvelle doctrine.

¶ Dans cette doctrine, considérant la vie comme un malheur et la science comme le souverain bien, le salut n'était le privilège d'aucune catégorie; l'homme, quelle que fût sa situation, pouvait y parvenir par ses seuls mérites, sans aucune intervention divine et, puisque la vie était le mal, le salut était l'exemption des renaissances successives et l'anéantissement dans le *Nirvâna*. On a beaucoup discuté sur le point de savoir si dans le Nirvâna l'âme survit ou si l'anéantissement est total. Cette dernière opinion a prévalu; un des piliers de l'érudition indianistique, E. Burnouf, l'adopte et explique, dans les lignes suivantes, comment l'opinion contraire a pu prendre naissance :

« Nous pouvons certainement affirmer que dans les livres primitifs composés par les disciples immédiats de Çakya Muni, c'est l'anéantissement complet et définitif, non pas seulement des conditions de l'existence, parmi lesquelles est comprise la loi de transmigration, mais de l'existence elle-même sous quelque forme qu'on la conçoive. Que par la suite, dans certains pays et dans certaines écoles, on en soit revenu à l'ancienne doctrine brahmanique de l'absorption dans un être infini, c'est ce que l'on peut considérer comme probable, sinon comme absolument certain. (*Panthéon bouddhique au Siam*). »

Un autre savant, Barthélemy-Saint-Hilaire, a la même opinion et juge le bouddhisme « un spiritualisme sans âme, une vertu sans devoir, une morale sans liberté, une charité sans amour. »

Ces qualités négatives expliquent suffisamment le succès du schisme de Çakya Muni, exempt d'obligations gênantes et se prêtant facilement aux combinaisons et fantaisies de l'esprit humain; si bien qu'il ne tarda pas à sortir du moule où l'avait coulé son fondateur et que si celui-ci avait pu revenir de son Nirvâna, lui qui rejetait les dieux des Védas, qui n'avait jamais recommandé de bâtir des temples ou de sculpter des images, qui s'était séparé des brahmanes à cause de leur intolérance, il eût été fort surpris d'entendre parler d'un Panthéon bouddhique où lui-même avait sa place; de voir les temples nombreux dont parlent les voyageurs chinois Fa-hien et Hiouen-thsang, au v<sup>e</sup> et v<sup>e</sup> siècles de notre ère, et dont quelques-uns nous ont été conservés par l'indouïsme; et enfin,

de compter, dans d'innombrables monastères, autant de bonzes qu'il avait pu voir de brahmanes.

Ces bonzes furent tout aussi soigneux que les brahmanes d'accroître leur puissance et surent, dans ce but, accommoder la doctrine, exempte des entraves d'une révélation divine, et les obligations religieuses, peu assujettissantes, aux goûts et aux traditions des races multiples qui composent la mosaïque ethnographique de l'Inde.

Leur pouvoir acquis, ils en abusèrent, ce qui n'est que trop humain, et les brahmanes, qui étaient effacés, mais non disparus, exploitèrent à leur tour le mécontentement qu'ils soulevaient; reprirent peu à peu leur influence et finirent par chasser le bouddhisme de l'Inde.

La puissance de ce grand schisme dura jusque vers le *viii*<sup>e</sup> siècle de notre ère. Les circonstances exactes de sa disparition sont peu déterminées; il est probable que la politique y joua son rôle, comme elle l'avait joué pour son développement, ainsi qu'en témoignent vers l'an 250 avant J.-C., les édits lapidaires d'*Açoka*, roi du Maghada, ou Behar, petit-fils de *Tchandra-Gupta*, fondateur de ce royaume et ennemi des Aryas.

Il y eut aussi, contre le bouddhisme, alliance entre les brahmanistes et les *Djainistes*, autre secte que l'on a longtemps considérée comme un dérivé du bouddhisme mais qui, en fait, paraît antérieure; de cette alliance et du compromis avec les croyances des autochtones anaryens, résulta l'amalgame que l'on appelle aujourd'hui l'*Indouïsme*.

**L'INDOUÏSME.** La réaction brahmanique, œuvre certainement d'une longue période de controverses, et d'un caractère autant politique et social que religieux, produisit, grâce à une large et habile tolérance des brahmanes, l'ensemble passablement incohérent de croyances extraordinaires, de pratiques bizarres qui est encore la religion de l'Inde, d'où le bouddhisme a disparu depuis le onzième siècle, sauf à Ceylan où il conserve une réelle importance.

Le Docteur Le Bon, autour d'une étude sur les *Monuments de l'Inde*, a dit que le génie du peuple indou est le "génie de la déformation" et que cette appréciation peut s'appliquer aussi bien à sa littérature qu'à son architecture. Nous pensons qu'elle peut s'appliquer non moins exactement à sa théologie. L'Indouïsme est en réalité le mélange de plusieurs déformations, celle du brahmanisme védique, celle du djainisme, celle de certaines parties du bouddhisme, auquel a été empruntée l'organisation monacale de ses bonzes; le tout compliqué par une large adaptation des croyances des populations anaryennes disséminées sur le territoire indien. Il n'est pas jusqu'à l'institution des Castes, à la fois force et raison d'être de cette réaction religieuse, qui n'ait subi cette loi de la défor-

mation. Nous ne voudrions pas paraître émettre ici une opinion purement personnelle et nous tenons à fortifier notre appréciation par celle d'un écrivain spécialement autorisé, M. de Milloué, qui a écrit dans son *Histoire des Religions de l'Inde* : « L'Indouïsme est incontestablement brahmanique par ses idées, son dogme, sa philosophie et sa mythologie, en tenant compte toutefois de la *déformation* inévitable et toujours croissante qui résulte de l'obscurcissement des légendes et des superstitions populaires et de la propension à l'anthropomorphisme propre à toutes les religions », et plus loin : « Le Vêda, base de la religion, *torturé et défiguré* afin de l'accorder avec les croyances nouvelles, semble presque avoir perdu tout sens. Le Panthéon, déjà si considérable s'étend encore pour recevoir une foule de divinités locales que l'on s'évertue à identifier avec les dieux brahmaniques par le moyen des incarnations ou Avatars et de filiations des plus fantaisistes ». Ajoutons que de nombreuses sectes et sous-sectes sont venues morceler cette doctrine, que M. de Milloué n'hésite pas à qualifier de « *cacophonie d'idées et de croyances* ». Ces appréciations caractérisent bien tout ce qu'il y a d'artificiel dans la doctrine de l'Indouïsme qui n'a de base solide dans aucune révélation divine et n'est fondée que sur le sable mouvant des imaginations humaines.

Au sommet du nouveau Panthéon se place la *Trimûrti* « trinité indienne » : *Brahmâ*, *Visnu* et *Çiva*. Le premier, Brahma est par le fait, le moins important ; il joue dans la Trimurti un peu le rôle des « présidents d'honneur » de certaines associations européennes modernes.

C'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, un assez pauvre diable de dieu, tout pétri de passions humaines et auquel les belles Apsara, nymphes brahmaniques, font perdre toute dignité et même le fruit de ses actes de vertu car, autre bizarrerie, les dieux de l'Indouïsme sont tenus autant que leurs adorateurs, à de strictes obligations religieuses. Il n'en reste pas moins le protecteur de la religion, le révélateur de la vérité et le président d'un certain paradis, *Brahma loka* ou *Vrûda*, auquel fait concurrence un autre paradis *Svarga*, sans qu'on en sache bien quel est le meilleur des deux : incohérence et cacophonie, même au-delà de ce monde ! Il est d'ailleurs peu honoré ce chef de la Trimûrti et s'il est invoqué dans les prières, s'il figure dans l'ornementation des temples, on n'en connaît qu'un seul à Pouskchara, qui lui soit spécialement consacré. Brahma a pour épouse « çakti » *Sarawati* qui est également sa fille ! Elle est la déesse de l'éloquence et de la science, bien qu'elle n'ait pas réussi à détourner son volage époux des belles Apsara.

Visnu et Çiva sont autrement importants, si importants que chacun d'eux a donné son nom à deux grandes divisions de la nouvelle religion : le *Visnouïsme*, qui domine au nord de l'Inde, et le

*Çivaïsme*, répandu dans le sud. Ces deux dieux se partagent la puissance effective que Brahma est censé détenir ; toutefois le partage est inégal, chaque secte en attribuant la plus grande part à son dieu propre.

Visnu est l'âme universelle, le créateur, celui d'où vient toute vie et où toute vie retourne (on dit la même chose de Brahma, mais il ne faut s'étonner de rien quand on veut pénétrer dans cette « cacophonie »). Il est vrai qu'il est en même temps destructeur ; que n'est-il pas d'ailleurs ? Il a tant de fonctions qu'il en est réduit à passer d'incarnations en incarnations pour y suffire. Le nombre de ces avatars est aussi livré à la fantaisie que le reste ; les livres sacrés sont loin d'être d'accord à ce sujet ; cela varie de dix à trente deux. Visnu est tantôt poisson « matoga » pour sauver la pauvre terre en danger de se noyer ; tantôt tortue « kourma » pour retirer de l'eau les objets perdus pendant ce déluge, opération singulière qui se fait par le *barattement de la mer*, laquelle fouettée par le grand serpent *Çesha*, rejette en guise de beurre l'*Amrita*, ou eau de la vie, une vache, la lune, un éléphant et la plus belle des Apsara etc., etc. ; Visnu est encore sanglier *Varahâ*, lion *Marastmha* ; sous la forme de *Krisna* « le noir », il a 16.000 épouses et 180.000 fils ; on l'a même incarné dans le Bouddha Çakya Muni, afin sans doute de diminuer l'importance du schisme bouddhique. Quant aux noms, il en a par centaines. Sa çakti est Lakshmi qui a également plusieurs noms ; c'est la déesse de la beauté et la mère du monde ; elle suit son mari dans ses incarnations. Le Visnouïsme compte une vingtaine de sectes.

Çiva est le dieu des sacrifices et des ascètes ; il est surtout le destructeur ce qui ne l'empêche pas d'être le médecin et le producteur car, s'il détruit, c'est pour reproduire et, de là, son incarnation dans le *Linga* (mot qui ne peut se traduire qu'en latin) dont le culte si répandu a le caractère le plus licencieux et donnait lieu à des sacrifices humains pratiqués jusqu'en 1866, aux environs même de Calcutta, malgré les efforts des Anglais. On ne compte pas moins de 13 sectes çivaïtes, avec des sous-sectes, et on connaît à Çiva 1.008 noms différents ; son épouse est *Parvâti* ; elle porte quelquefois le nom de *Kali* et est alors la déesse du mal et de la destruction.

A la suite des trois personnages de la Trimurti et de leurs çakti, vient un nombre de dieux trop considérable pour que nous ayons à les énumérer dans ce court exposé : il y en a de toutes les formes et pour toutes les circonstances, sans compter les génies et les démons. Il est douteux que, sauf quelques brahmanes lettrés, les plus fervents indouïstes puissent les connaître tous.

De l'ancien brahmanisme, l'Indouïsme a conservé la croyance à l'immortalité de l'âme et aux transmigrations successives, jusqu'à

l'absorption dans Brahma, qui est le bonheur suprême et éternel, accessible cette fois à tous et non réservé à une caste unique; on ne l'acquiert qu'après des stations dans divers paradis dont la nature varie avec chaque secte. Il y a aussi des enfers gradués et temporaires pour la punition et la purification des âmes coupables.

Si compliquée, si incohérente qu'elle soit, cette religion est fortement établie dans l'Inde, liée intimement à son organisation sociale et elle a marqué sa puissance au cours des siècles par de nombreux et somptueux édifices (V. INDES. **Architecture**). Au culte participent les Brahmanes souvent organisés en monastères ou couvents, *Mâth*, gouvernés comme les bonzeries du bouddhisme, et qui sont à la fois des écoles religieuses, des asiles pour les fidèles voués aux pratiques ascétiques et des auberges ou caravansérails pour les pèlerins. Ces monastères ont à leur tête un brahmane qui ne doit pas être marié; sous sa direction, l'instruction est donnée aux enfants, les moines s'occupent à la copie des livres sacrés ou quelquefois font usage de l'imprimerie; ces religieux ne sont pas cloîtrés et l'accès des *Mâth* est libre. Les cérémonies religieuses se divisent le plus souvent en deux parties, l'une secrète, l'autre publique; les sanctuaires des temples étant de superficie très restreinte, leur accès n'est ouvert qu'aux prêtres et à quelques privilégiés; la cérémonie consiste à laver l'image du dieu avec des eaux spéciales ou du lait; on lui offre des fleurs, des parfums, du riz, puis on égorge des chevreux qui, avec le riz font les frais d'un repas, après la cérémonie. La partie publique est l'exposition en procession de l'image du dieu, portée soit en palanquin, soit sur un char, auquel parfois s'attèlent de fervents dévots; des brahmanes, des chantres, des musiciens et même des bayadères lui font un cortège au milieu de la foule prosternée; souvent ces processions se font la nuit à la lueur des torches. Quant aux obligations quotidiennes imposées aux brahmanes et même aux simples initiés des premières castes, elles sont tellement méticuleuses et multipliées que les heures de la journée ne paraissent pas pouvoir y suffire. On en prend et on en laisse.

Le « génie de la déformation » s'est donné carrière dans la représentation des dieux ou l'ornementation des temples. Les figures sont hideuses; Brahma est représenté à quatre faces; Visnu a huit bras et change d'aspect suivant ses incarnations; Çiva a une, trois ou cinq têtes, avec un troisième œil au milieu du front et quatre ou huit bras et quelquefois avec un corps masculin à droite, féminin à gauche; un dieu inférieur, *Ganeça*, sur un corps humain a une tête d'éléphant; le reste à l'avenant et dans les sculptures des temples on trouve des animaux absolument fantastiques. Ces déformations une fois adoptées restent stables et bravent la loi du progrès dans les arts,



En est-il de même du dogme ? En apparence, oui. Mais on constate dans les hautes classes une tendance au scepticisme que le contact européen ne peut qu'accroître.

**Les Castes.** — La question des Castes dans l'Inde, se rattache essentiellement à la question religieuse; l'origine de cette organisation sociale est obscure et reste soumise à la controverse, mais sa généralisation et sa permanence sont certainement l'œuvre du Brahmanisme védique et il l'avait si fortement constituée, si énergiquement imposée à la mentalité indoue que le bouddhisme, théoriquement basé sur l'égalité absolue, au point de vue religieux et la fraternité sociale, fut impuissant à la faire disparaître et l'adopta avec une résignation illogique équivalente à la capitulation; l'islamisme, un moment tout-puissant aux Indes, n'y apporta que des modifications sans importance. C'est que cette classification en groupes s'isolant volontairement les uns des autres est irréductiblement enracinée dans la conscience des peuples de l'Inde. L'histoire de cette contrée nous montre ce fait singulier que, malgré l'identité et la stabilité des croyances religieuses, il ne put s'y créer d'unité nationale. Envahie tour à tour par les Aryas, les Perses, les Assyriens, les Afghans, les Mogols, les Anglais; voyant se former sur son territoire de vastes souverainetés, elle les a vues avec une même indifférence se fractionner, s'anéantir, alors que les petits groupements conservaient une autonomie sociale, sinon politique, restant peu sensibles aux mutations de suzeraineté. Evidemment, il y a connexité entre ce peu de souci de l'unité nationale et la stabilité de la division en Castes. Un grand pouvoir politique eût pu modifier cet état de choses, mais aux Indes, le véritable pouvoir est d'essence théocratique: il est aux mains des Brahmanes et cette puissance sacerdotale trouve sa force dans le système de Castes, non seulement parce qu'elle y occupe le premier rang, mais parce qu'elle intervient en dernier ressort dans le gouvernement des autres castes.

Théoriquement, il y a quatre castes: celle des *Brahmanes*, se disant d'origine divine et exerçant le sacerdoce; celle des *Khsatryas*, guerriers; celle des *Vačyas*, marchands, et enfin les *Çudras*, artisans et laboureurs. C'est là l'organisation primitive, mais, pratiquement et actuellement, il y a une infinité de castes. Le recensement de 1881 en consigne 1.929 et, en donnant ce chiffre, M. Emile Senart (*Les castes dans l'Inde*) ajoute: « Combien encore ce calcul ne restet-il pas au-dessous de la vérité! Il enregistre sous un seul article près de 14 millions de Brahmanes, 12 millions de Kounbis, 11 millions de Chamôrs, etc. Or, les uns et les autres, bien qu'ils revendiquent une dénomination identique dans le fait se résolvent en une multitude de castes secondaires qui constituent autant de corporations autonomes, qui se méprisent le plus souvent les uns les

autres, et n'acceptent d'ordinaire ni de se marier entre elles, ni de manger en commun. »

Ne pas se marier hors de sa caste, ne pas manger avec un membre d'une caste inférieure, telles sont, en effet, les deux grandes obligations dans toute caste : y manquer constitue un cas d'exclusion, et ces exclusions sont, entre plusieurs autres, un des facteurs du fractionnement et de la multiplication des castes, les exclus se réunissant entre eux pour former de nouveaux groupes.

Malgré ce morcellement, les Indous se divisent en deux grandes catégories : les *Çudras*, comprenant les castes inférieures, et les *Dvijas* ou « deux fois nés » provenant des trois hautes castes; ils reçoivent une initiation religieuse particulière et étendue, interdite aux Çudras; ils participent aux cérémonies religieuses et se distinguent par un cordon de coton tressé qu'ils portent en bandoulière de l'épaule gauche à la hanche droite.

Abstraction faite des fantaisies et des déformations qui s'introduisent dans toute organisation indoue, les éléments essentiels de la constitution des castes peuvent se ramener à des règles générales. Il y a, au sommet, un Chef et un Conseil. Le Chef, dont le nom varie suivant les régions, est le plus souvent héréditaire; il jouit de certains avantages matériels et honorifiques; il préside patrilinéairement aux mariages et aux funérailles et arrange à l'amiable les contestations. Il appuie son autorité sur celle du Conseil ou *Panchâyet*, dont les décisions peuvent être déferées à une assemblée générale de la caste, qui tranche les cas graves et dont la compétence, très étendue, s'applique plus spécialement cependant aux infractions au Statut de la caste; c'est d'ailleurs au nom du dogme religieux que s'exerce cette justice particulière et, le plus souvent, les brahmanes y interviennent souverainement. Il y a là une organisation judiciaire à côté des tribunaux officiels, et si la puissante administration britannique la menace, elle est encore bien éloignée d'en voir la disparition. L'effet du contact européen se produira inévitablement, mais lentement.

## ARCHITECTURE

**Les Monuments.** Peut-être, quand on étudie l'architecture de l'Inde, faudrait-il mettre le mot au pluriel, car plusieurs influences ont agi sur les constructeurs anciens et modernes de cette vaste contrée, imprimant à leurs œuvres des styles assez différents, les réunissant, toutefois, sous un caractère commun, la profusion illimitée et la fantaisie sans frein dans la décoration.

Dans l'impression esthétique donnée par ces monuments, souvent plus étranges que vraiment beaux, la part de l'architecte n'est pas la plus considérable; elle n'implique, en définitive et malgré l'im-

portance des édifices, qu'un génie assez court, qu'une science de la construction assez rudimentaire : en plan, c'est le rectangle plus ou moins allongé; en élévation, c'est — quand on sort des temples creusés dans le roc, dont la nature fut l'architecte — le procédé simple et sommaire de la forme pyramidale, qui est celui des civilisations primitives et qui supprime bien des difficultés. La recherche du beau n'a consisté que dans l'énormité des dimensions et la multiplicité des édifices, enfermés dans des enceintes inscrites elles-mêmes les unes dans les autres, le tout formant un ensemble bien fait pour étonner.

Au contraire, la part du décorateur, du sculpteur est celle qui frappe le plus, dénotant, avec l'horreur de la surface plane et vide, une fantaisie stupéfiante, une imagination que rien n'arrête et une prestigieuse habileté de main pour la couvrir de statues, de reliefs animés, de monstres étranges, d'arabesques, de fleurons.

Le docteur Le Bon, dans un très beau livre, *Les Monuments de l'Inde*, a écrit que « le caractère fondamental de l'architecture indoue... est une exagération débordante; une multiplication infinie de détails, une complication qui est précisément aux antipodes de la simplicité correcte et froide de l'art grec. » Tout le monde ne trouve pas que l'art grec ne soit que correction et froideur.

Le même auteur, qui ne dissimule pas son admiration enthousiaste pour l'architecture indoue et donne ainsi à son livre une saveur spéciale et un charme attachant, dit, des monuments d'El-lora que ces merveilles sont du domaine de l'imagination la plus délirante et sont l'œuvre d'un *peuple de génie*. Il est permis de penser que le délire du génie n'est pas la plus haute expression de l'art.

Ces réserves faites, au nom de l'éducation artistique des Européens, il est équitable de reconnaître que plusieurs des éléments qui constituent le sentiment du beau et justifient l'admiration sont prodigués dans les constructions de l'art indou; qu'on y trouve la grandeur, la majesté même, et souvent aussi l'élégance; que les sculptures si multipliées sont généralement d'inspiration hardie, de dessin énergique et d'exécution ferme et soignée, comme dans les superbes monstres chevalins qui dissimulent plutôt qu'ils n'ornent les piliers du bazar, à la grande pagode de Madura, ou dans les motifs également équestres de la façade du Mantapam de Sriringam. Il y a enfin à considérer le travail énorme que représentent ces curieux temples ou monastères creusés dans le flanc des montagnes, et l'étrange exécution de certains édifices de plein air, sanctuaires monolithes, taillés, eux aussi, à plein roc. Lorsque l'effort humain atteint de telles proportions il s'élève au dessus du métier pour devenir de l'art.

C'est donc à très juste titre que les monuments de l'Inde ont acquis la célébrité.

Quand on étudie une architecture il vient naturellement à la pensée d'en rechercher l'origine; la question est ici d'autant plus difficile à résoudre que — c'est encore le docteur Le Bon qui le déclare: « le génie indou est celui de la déformation ». Mais il faut convenir qu'une fois adopté, un type de déformation reste stable pour longtemps; aussi les styles sont immuables pendant des siècles et le caractère indou s'imprime ineffaçablement sur les monuments, qu'ils aient subi la très courte et restreinte influence grecque ou la longue et très importante influence arabe, particulièrement dans le Nord de l'Inde.

Ce serait à l'Égypte et à l'Assyrie, par l'intermédiaire de la Perse, qu'il faudrait attribuer l'origine de l'art indou, toujours en tenant compte du « génie de déformation ». Mais ne peut-on pas se demander, en présence des monuments et des inscriptions d'extrême antiquité mis au jour en ces derniers temps par les fouilles de M. de Morgan à Suse, si l'Égypte n'est pas menacée de perdre, au profit de la Perse, son auréole de mère des civilisations et des arts ?

Quoi qu'il en soit, on ne trouve plus aux Indes de monuments d'une haute antiquité; tout au plus quelques cavernes privées de tout caractère architectural peuvent être attribuées à des époques reculées et d'ailleurs indéterminées, mais c'est à peine si les plus anciens monuments conservés datent de trois siècles avant J.-C.

Evidemment, avant ces édifices d'autres ont existé et les descriptions qu'en donnent les poèmes indous, le *Mahābhārata* et le *Ramāyāna*, aussi bien que les quelques vestiges qui en restent, obligent à admettre un long passé artistique. On suppose que leur construction en bois et en briques est la cause de leur destruction si complète.

Aux Indes, comme ailleurs, la religion a été la grande inspiratrice de l'architecture et l'histoire religieuse de l'Inde, intimement liée à son histoire politique, se subdivise en plusieurs périodes. De la première, la période Védique et du premier Brahmanisme, il ne reste rien; c'est de la période Bouddhique et d'environ 250 ans avant J.-C. que date l'histoire de l'architecture indoue. Au cours des v<sup>e</sup> et vi<sup>e</sup> siècles de notre ère, le Brahmanisme reprend son influence et finalement prédomine, sous le nom de néo-brahmanisme ou mieux d'indouïsme, et il gardera son influence au Sud tandis que, dès le xii<sup>e</sup> siècle, l'invasion musulmane introduit l'élément arabe et modifie complètement le caractère des monuments dans le nord de l'Inde; plus tard, les Mogols surviennent et, sous leur domination, s'élèvent les pagodes et les palais modernes.

Le cadre de ce travail ne permet ni une classification détaillée

des monuments de l'Inde, ni la description complète de l'un d'eux. Nous nous bornerons à un rapide examen de certaines particularités qui caractérisent cette architecture et peuvent donner un aperçu des travaux gigantesques qu'elle a exigés et du luxe dont elle est revêtue.

Parmi les plus anciens témoins du passé, il convient de signaler les *Lath* ou *Stambha*, colonnes isolées, cylindriques, en pierre polie couvertes d'inscriptions commémoratives du roi Asoka, petit-fils de ce Chandra-Gupta qui, après le départ d'Alexandre le Grand, fonda au nord de l'Inde un royaume dont la capitale était Pataliputra, la Patna moderne. Une de ces colonnes se voit à Allahabad, une autre a été transportée, au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, de Mirat à Delhi; elles ont une douzaine de mètres de hauteur; leurs inscriptions sont consacrées à des actes royaux ou religieux.

Une des étrangetés de l'architecture indoue, c'est la multiplicité des édifices creusés souterrainement. Pendant dix siècles, du <sup>ii</sup><sup>e</sup> av. J.-C. au <sup>viii</sup><sup>e</sup> de notre ère, les Indous ont fouillé leurs collines et les ont peuplées de temples ou *chaitya* et de monastères ou *vishara*. On en compte plus de mille.

A l'époque primitive, le temple souterrain [présente les dispositions suivantes : un vestibule ou verandah à trois faces a été taillé dans le roc; les parois latérales sont ornées d'un motif architectural représentant des alignements de fausses portes surmontées d'une arcade en fer à cheval; cette décoration couronne une sorte de balustrade souvent supportée par des éléphants formant cariatides. Dans la paroi centrale, également divisée en deux étages s'ouvrent, en bas, trois portes et, au-dessus de la balustrade, une arcade monumentale en fer à cheval; ces quatre ouvertures sont les seules qui distribuent la lumière à l'intérieur du temple. Celui-ci se compose d'une salle allongée, divisée en trois nefs par deux rangées de gros piliers très rapprochés; au fond est un autel, *dagoba*, de forme hémisphérique, réduction d'un autre genre de monument appelé *stûpa*.

Au temple de Karli, les piliers sont terminés par des chapiteaux bulbeux, au-dessus desquels des éléphants agenouillés supportent des statues.

Les Vishara sont beaucoup plus simples et se composent d'une salle d'assez faibles dimensions; dans l'un des côtés s'ouvrent les portes de petites cellules, tandis que l'autre est orné de bas-reliefs richement encadrés et représentant des personnages de la mythologie bouddhique.

A Ajunta, toute la montagne est sculptée; il y a deux Chaitya et quatre Vishara d'une richesse inouïe; les dimensions sont énormes et l'ensemble représente huit siècles de travail; on y trouve des fresques relatives à la vie de Bouddha.

Mais le plus célèbre de ces groupes d'édifices souterrains est celui d'Ellora ; il ne comprend pas moins de trente excavations creusées sur une longueur de deux milles mètres dans le flanc de la montagne ; le plus ancien temple remonte à l'an 500 de notre ère, le plus récent n'est pas postérieur à 800. C'est dans cette période que le bouddhisme peu à peu se modifiait pour disparaître devant le brahmanisme renaissant ou indouïsme et, même dans le sanctuaire le plus bouddhique d'Ellora, Bouddha est accompagné de divinités accessoires purement brahmaniques.

Parmi les temples d'Ellora il faut remarquer celui d'*Indra* consacré au culte jainique, latéral au bouddhisme et qui avait au *vi*<sup>e</sup> siècle une importance égale, à en juger par la richesse et le luxe déployés à Indra. Mais le plus étonnant des monuments d'Ellora est le *Kailasa*, édifice de plein air, monolithe, long de 53 mètres, large de 32, haut de 30. On reste confondu en présence de cet énorme bloc de pierre transformé par la volonté humaine en un édifice d'aspect vraiment artistique, d'une belle ordonnance et véritablement admirable.

À côté des temples souterrains, on peut placer les *stûpa* ou *dagoba*, monuments primitifs dont celui de *Sanchi* (250 av. J.-C...) peut fournir le type. C'est une vaste calotte en briques, aplatie au sommet et entourée d'une balustrade en pierres formée de piliers et de traverses entrecroisés, de façon à donner l'impression d'une barrière en bois ; cette balustrade est percée de quatre portes dont la construction rappelle aussi une charpente ; il y a là, sans doute, un souvenir des premières constructions en bois. Certains monuments plus modernes semblent avoir été édifiés sur d'anciennes stûpa dont la calotte hémisphérique aurait été supprimée.

Parmi les temples de plein air, celui de Bouddha-Gaya passe pour le plus ancien ; il serait du *i*<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Il consiste essentiellement en une haute pyramide à base carrée, élevant ses neuf étages au-dessus d'un soubassement vertical de 8 mètres de hauteur sur 15 mètres de côté ; la hauteur totale est de 52 mètres. Cette tour pyramidale, anormale dans le Nord de l'Inde, rappelle les *gopuram* qui devinrent l'ornement type des grands monuments du Sud. À l'intérieur on remarque trois petits sanctuaires jadis peuplés de Bouddhas en or.

Les grandes pagodes pyramidales à *gopuram*, ne datent guère que du *x*<sup>e</sup> siècle de notre ère. Leurs caractères généraux sont les suivants : une ou plusieurs enceintes quadrangulaires ayant sur les quatre faces des portes monumentales surmontées de hautes pyramides tronquées, à base de quadrilatère allongé, couvertes de sculptures, disposées en étages et s'élevant à une grande hauteur quelquefois 60 mètres : c'est ce qu'on appelle les *gopuram*. La forme n'en est pas heureuse, les proportions sont mal combinées ;

ce n'est ni l'élégance svelte du clocher gothique, ni l'élancement du minaret arabe, ni la robustesse harmonieuse du préasat indo-chinois ; il semble que l'architecte de ces hautes protubérances n'ait voulu fournir au sculpteur que de nouvelles surfaces à couvrir de ses fantaisies. Mais quand les enceintes sont multipliées, avec leurs portes situées sur un même axe, il se forme des alignements de gopuram qui ajoutent à la majesté de l'ensemble.

Les enceintes comprennent des logements, des bazars, des bassins sacrés ; ce sont de véritables villes ayant une nombreuse population. La dernière enceinte entoure le temple, pyramide quelque peu analogue aux gopuram ; à l'intérieur une salle fort petite et ne recevant aucune lumière, constitue le sanctuaire.

Ce type général a subi très peu de modifications du <sup>x</sup><sup>e</sup> au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècles et on en retrouve les principales dispositions dans la grande pagode de Madura (1623-1659). C'est une des plus vastes et des plus célèbres de l'Inde méridionale ; on y admire le Bazar ou Puthu-Mantapam, de 100 mètres de long sur 30 de large et dont la toiture est soutenue par 128 piliers disparaissant sous des sculptures d'un dessin particulièrement remarquable, dieux, déesses, génies et surtout animaux monstrueux, que l'on peut rapprocher du cheval et qui sont dressés sur leur arrière train, appuyé au dos d'un éléphant portant sur sa tête un second monstre de petite dimension, du même dessin que le premier ; cet ensemble bizarre n'a cependant rien d'incohérent ; les lignes largement tracées et l'exécution fort nette sont d'un beau sentiment artistique.

Il faut encore admirer à Madura un magnifique bassin, l'étang du Lotus d'or, entouré de portiques à colonnes ; et, à quelque distance de la ville, un autre grand étang sacré, Teppa-Kulam, de 300 mètres sur 200, au milieu duquel, dans un flot, est un fort gracieux petit temple.

A Srirangam, est une immense enceinte, 860 mètres sur 760, avec une pagode analogue à celle de Madura où l'on trouve un temple dit des Milles-Colonnes, de 140 mètres sur 40, et un Mantapam dont la façade est décorée de piliers plus beaux encore que ceux du bazar de Madura : là aussi des chevaux sont cabrés superbement ; leurs cavaliers sont armés de lances et semblent menacer des personnages, prisonniers vaincus sans doute.

L'influence musulmane se fait sentir principalement au Nord de l'Inde dont les monuments offrent la combinaison de trois éléments, l'indou, l'arabe et le persan. Elle s'est exercée durant deux périodes distinctes, celle qui a précédé l'invasion mogole, celle qui l'a suivie.

Dans les plus anciens monuments, ceux de Delhi par exemple, l'influence arabe domine ; plus tard, à Lahore notamment, c'est l'influence persane, et, dans d'autres régions, le caractère indou

a tellement pris le dessus qu'il faut la présence de dômes et de minarets pour révéler l'influence musulmane.

Il faut signaler à Koutab un très curieux minaret conique commencé en 1199, terminé en 1220, et haut de 76 mètres. Il y a de beaux spécimens d'architecture arabe à Bigapour, à Golconde et à Agra où il faut admirer le Taj, tombeau merveilleux élevé pour recevoir les dépouilles de Shah-Jehan et de sa femme Muntaz-Mahal.

Le Taj se compose essentiellement d'un dôme en marbre blanc cantonné de quatre coupes et occupant le centre d'une terrasse de cent mètres de côté, avec quatre minarets également en marbre blanc; ce marbre est si pur que les rayons du soleil pénètrent la coupole et éclairent l'intérieur du monument. Au centre est le double mausolée en marbre enrichi de pierreries et ouvragé comme de l'ivoire.

Le Taj est une merveille que, d'ailleurs, on attribue à un architecte français, Austin, de Bordeaux. Beaucoup de voyageurs le considèrent comme le plus beau monument du monde, mais un brillant écrivain, M. Emile Delmas (*Java, Ceylan, Les Indes*), qui en est enthousiaste, fait cependant sur ce point des réserves et pense qu'il y a d'autres chefs-d'œuvre pour prétendre à la royauté de l'art; il ajoute qu'il ne faut pas comparer entre elles des œuvres d'inspiration et d'expression différentes.

Rien ne saurait mieux clore une étude sur les merveilles architecturales de l'Inde que cette judicieuse réflexion.

## RENSEIGNEMENTS

### Possessions étrangères dans l'Indoustan : LA FRANCE

Le traité de 1814 et celui de 1815 n'ont conservé à la France que les territoires sur lesquels l'ancienne Compagnie des Indes avait des droits de propriétaire; ce sont des fragments épars, semés à travers l'Inde et qui servirent de pivots aux Français du XVIII<sup>e</sup> siècle dans leurs vastes entreprises d'expansion commerciale et politique.

Ces établissements français ont une superficie de 509 kmq. et sont habités par 277.013 âmes (1899).

#### CÔTE OUEST

1<sup>o</sup> Dans le Goudjerate : la factorerie de **Surate** ;

2<sup>o</sup> Sur la côte de MALABAR : le territoire de **Mahé**, la loge de Calicut ;

#### CÔTE EST

3<sup>o</sup> Sur la côte de COROMANDEL : le territoire de **Pondichéry** ; le territoire de **Karikal** ;

4<sup>o</sup> Sur la côte d'ORISSA : le territoire de **Yanaon** ; la loge de Mazulipatam ;



5° Au **BENGAL** : le territoire de **Chandernagor** ; les loges de **Cossimbazar** et de **Patna**, sur le **Gange**, — de **Balassore** sur la mer, — de **Dacca** et de **Yougdia** à l'E. du **Brahmapoutre**.

Le **PORTUGAL**.

Les Portugais ont conservé sur la côte O. trois territoires dont l'étendue est de 3.658 km., habitée par 575.000 âmes.

1° l'Îlot de *Diu* : à l'extrémité du **GOUDJERATIE** ;

2° le territoire de **DAMAO** ;

3° le territoire de **GOA**.

**Gouvernement des Indes anglaises.** L'Empire des Indes est placé sous la souveraineté du Roi d'Angleterre et sur la base de l'union personnelle depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1857 ; l'administration est contrôlée par le Parlement britannique. Les affaires générales de l'Inde sont administrées par un ministère spécial, que préside le *Secrétaire d'Etat de l'Inde* ; il est assisté d'un Conseil. Le pouvoir exécutif est confié à un *Gouverneur général* qui porte le titre de Vice-roi.

L'Empire des Indes est divisé en 9 provinces et en 250 districts généraux ; il y a en outre plus de 600 Etats feudataires dont les actes sont contrôlés par le Gouvernement général.

La population est de 294.266.000 âmes (1<sup>er</sup> mars 1901). L'augmentation a été en 10 ans de 4 millions, soit 1,49 0/0, au lieu de 11,2 0/0 comme entre 1881 à 1891. La présidence de Bombay, l'agence de Rajputâna et les provinces centrales ont accusé à elles seules une diminution de près de 9 millions, due pour une petite partie à la peste et pour l'immense majorité à la famine ; c'est ainsi que Udaypour a perdu 45 0/0 de sa population.

**Saisons.** L'époque la plus favorable pour un voyage aux Indes est la saison froide, de novembre à fin février ; ensuite, la température devient trop chaude, de mars en juin ; enfin il est préférable de se retirer dans les sanatoria pendant l'époque des pluies, de mai à octobre.

Les principales moyennes des températures de l'été et de l'hiver sont respectivement à Agra 34° et 14°, à Bangalore 27 et 20, à Bénarès 35 et 16, à Bombay 29 et 23, à Calicut 29 et 25, à Colombo 28 et 25, à Delhi 32 et 11, à Kandy 23 et 21, à Karikal 31 et 24, à Madras 34 et 30, à Pondichéry 30 et 26, à Pechawar 33 et 11.

**Quelques conseils.** On ne saurait trop recommander aux étrangers que leur plaisir ou leur intérêt obligent à séjourner aux Indes d'y adopter le genre de vie des Anglais.

Toutes les villes un peu importantes ont leur cercle ; quelques-uns sont fort bien organisés ; la plupart ont à leur disposition de vastes terrains, où se trouvent réunis toutes sortes de jeux, tennis, golf, polo, foot-ball.

Les exercices physiques tiennent une large place dans la vie des

Anglais, pas de flâneries inutiles, pas d'heures perdues au café, mais beaucoup de sport.

Il est facile avec des lettres d'introduction de pénétrer dans la société anglaise et auprès des radjas; une fois présenté on est alors parfaitement bien accueilli.

**Monnaie.** L'unité est la *roupie* (rupee) en argent; sa valeur nominale est de 2 fr. 50 ou 2 sh., mais elle est sujette aux fluctuations du change; elle vaut en banque de 1 fr. 22 à 1 fr. 50; son poids est de 11 gr. 664.

La roupie vaut 16 annas.			L'anna se divise en 12 pies.		
1/2	—	8	1/2	—	6
1/4	—	4	1/4	—	3
1/8	—	2	1/12	—	1

Le pie est le tiers du *pice*.

Un *lake* est une somme de 100.000 roupies. Un *crore* 10 millions de r.

Le gouvernement des Indes a en circulation des billets de 5 roupies, de 10 r., de 20 r., de 50 r., de 100 r., de 500 r. de 1.000 r.

**Poste. Télégraphe.** Les tarifs postaux sont :

Pour les Indes et la Birmanie :	
Lettre pour l'intérieur, n'excédant pas 1/2 tola.....	1/3 anna.
Carte postale.....	1/4 anna ou 3 pies.
Imprimés, journaux, etc., jusqu'à 10 tolas.....	1/3 anna.
Pour l'étranger :	
Lettre jusqu'à 1/2 once.....	3 annas 1/3
Carte postale.....	1 anna.
Journaux, livres, jusqu'à 4 onces.....	1 anna.
Papiers d'affaires, jusqu'à 10 onces.....	3 annas 1/3
Pour l'Angleterre et ses colonies :	
Lettre jusqu'à 1/2 once.....	1 anna.
Carte postale.....	1 anna.
Journaux, livres jusqu'à 4 onces.....	1 anna.
Papiers d'affaires, jusqu'à 10 onces.....	3 annas 1/2

Les **télégrammes** pour les Indes sont classés en trois appellations différentes : « Urgent », ils passent de suite; « Ordinary », ils partent d'après leur numéro de dépôt; « Deferred » sont expédiés après les deux précédents, et sont distribués avec les lettres.

Pour les Indes et Birmanie :	
Télégramme « Urgent », les 8 mots 1 r., chaque mot en plus 4 an.	
Télégramme « Ordinary », les 8 mots 1 r. chaque mot en plus 3 an.	
Télégramme « Deferred », les 8 mots 8 an. chaque mot en plus 1 an.	

Pour l'étranger :	
France et Europe.....	3 r. par mot.
Ceylan.....	3 annas.
Egypte.....	2 r. 13 an.
Singapour.....	1 r. 15 an.
Hong-kong et Chang-hai.....	1 r. 15 an.
Yokohama.....	7 r. 1 an.

**Hôtels.** Il n'est pas de lieu intéressant à visiter, où le touriste ne puisse trouver un gîte convenable.

Les hôtels ne sont pas installés comme les « Palaces » modernes, mais leur disposition est bien comprise au point de vue des exigences climatiques des pays chauds et l'on y trouve un confort

très suffisant. Les grandes villes, où le mouvement des voyageurs est très actif, sont mieux favorisées, les installations sont plus vastes, et les aménagements plus luxueux ; mais on trouve partout le nécessaire, et surtout la salle de douche, si appréciée dans ces régions tropicales.

La cuisine n'est pas française, mais elle est bien servie et bonne. On fait ordinairement quatre repas par jour, qui portent les noms de : Chota h'azri, le thé (tea) du matin avec toast ; Burra h'azri, déjeuner, (breakfast) ; Tiffin, (lunch) ; dîner, (dinner).

Cook vend des « Indian Hotel Coupons » ces tickets au prix de 6 s. 9 d. l'un ; sont acceptés dans les meilleurs établissements des Indes, de Birmanie, de Ceylan et de Singapour. Quelques hôtels cependant demandent une taxe supplémentaire, d'ailleurs prévue dans les arrangements (voir la liste spéciale chez Cook). Ce prix, d'un peu plus de 8 francs par jour, est très avantageux. Il donne droit à la chambre, à la lumière, au service, et aux repas (sans le vin).

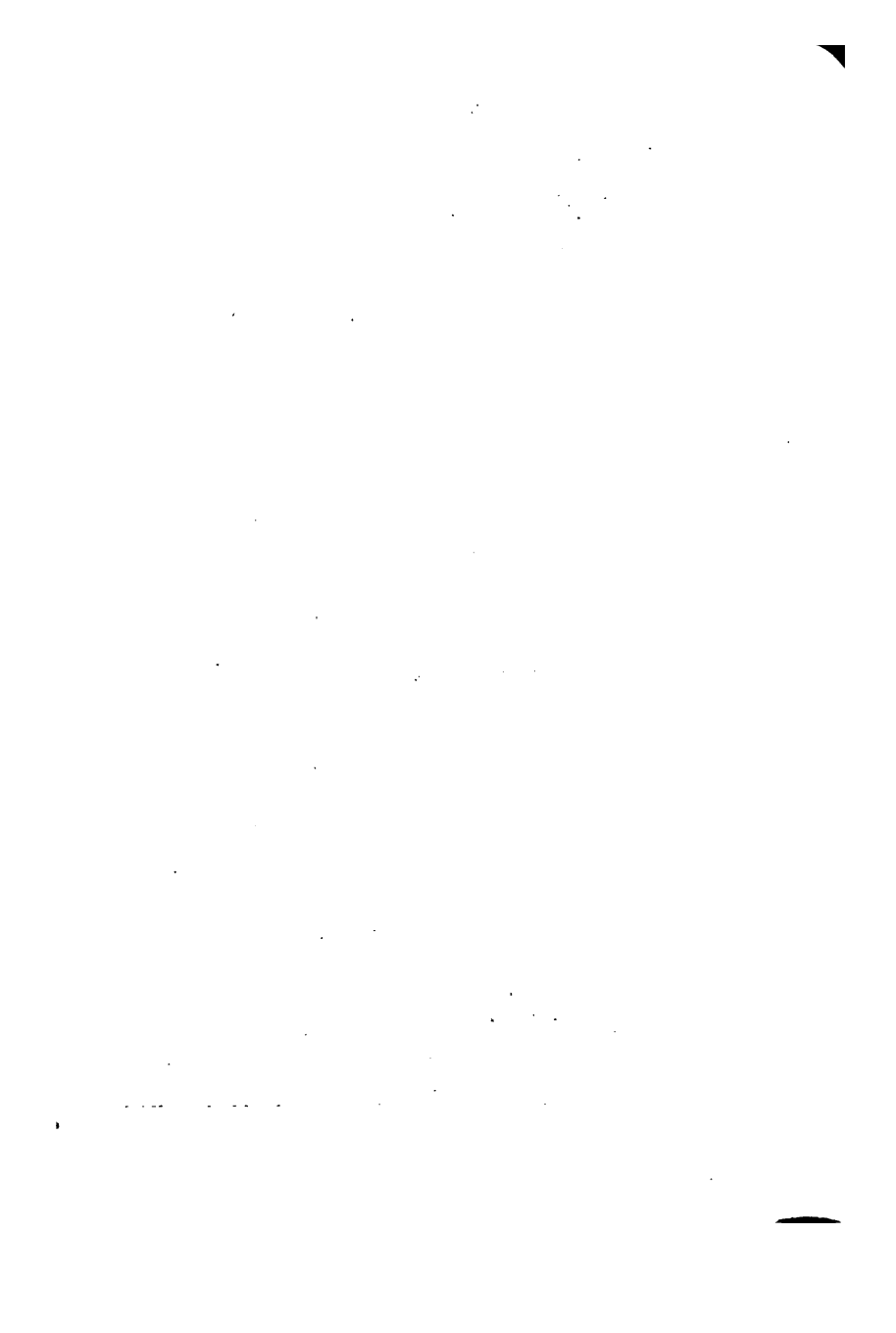
En dehors des villes importantes, le gouvernement a préparé des constructions qui sous le nom de « Dāk Bungalows » donnent asile aux Européens. Sur d'autres points les Compagnies de chemin de fer ont des « Refreshment Rooms » où moyennant une rouble le voyageur peut avoir un lit pour 24 heures.

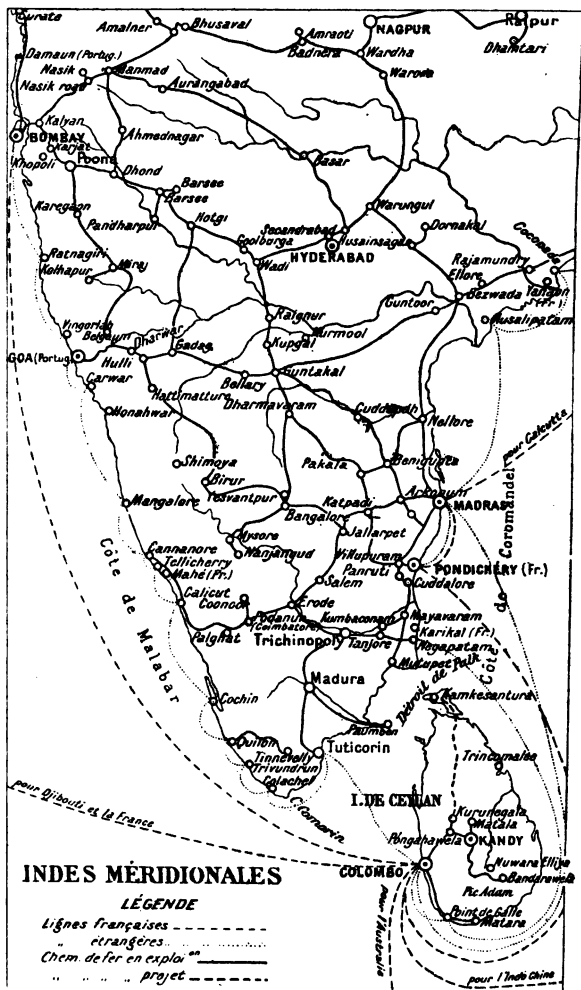
**Domestiques.** Il est nécessaire de s'adjoindre un domestique indou, « native servant », pour être assisté dans les pérégrinations.

On en trouvera facilement si l'on parle anglais, mais s'il faut un serviteur s'exprimant également en français on aura plus de difficultés. Ordinairement on fait venir ces derniers de Pondichéry ; ils sont rares à Bombay, mais si l'on est dans la région de Calcutta on peut en avoir en écrivant à Chandernagor.

Le « boy » est toujours auprès de son maître, il couche souvent à la porte de sa chambre, et dans le train il se place dans un compartiment spécial adjoint aux voitures de 1<sup>re</sup> et de 2<sup>e</sup> classe ; ces serviteurs paient un tarif particulier, très légèrement supérieur à celui de la 3<sup>e</sup> classe. La solde de ce personnel est variable, deux roupies environ par jour, plus une indemnité de transport pour le retour ; ordinairement ils se nourrissent à leurs frais. Dans les dîners, l'invitation amène son serviteur ; ce dernier, au courant des habitudes et des désirs de son maître, fait préparer à la place qu'occupera l'hôte le pain spécial, ou l'eau minérale particulière ; il le sert pendant le repas.

**Chemins de fer. Bagages.** L'Inde est sillonnée par 23.478 milles (1899) de voies ferrées (37.783 kil.), appartenant pour les trois quarts au gouvernement. La voie normale est celle adoptée en Angleterre, 5 pieds 6 pouces d'écartement, soit 1 m. 68, mais on rencontre aussi la voie d'un mètre, (3 pieds 3 pouces 3/8), et même celle de 0 m. 60 comme le chemin de fer qui monte à Darjeeling.





Les wagons sont bien aérés; aux fenêtres il y a une glace blanche ou de couleur et un volet; l'aménagement en est confortable, avec un lavabo-toilette, et deux banquettes très larges qui se transforment en couchettes. Dans un compartiment attenant se tient le « native servant », qui peut correspondre avec son maître au moyen de guichets pratiqués dans la cloison. Pour de longs parcours il est nécessaire d'avoir son oreiller et sa couverture, car s'il fait ordinairement chaud dans le midi des Indes, les nuits sont souvent très fraîches dans la région de l'Himalaya.

Les grandes lignes ont des express, et des arrêts sont prévus aux heures des repas.

Les voyageurs de 1<sup>re</sup> classe ont droit au transport gratuit de 120 livres anglaises (soit 50 kilos environ), ceux de 2<sup>e</sup> classe à 60 livres, mais les bagages doivent être étiquetés et porter le nom du voyageur, son adresse, et sa destination. Les colis se réclament à l'arrivée, au fourgon même des bagages.

Selon les réseaux, les chemins de fer se servent de l'heure de Calcutta, de Bombay, ou de Madras; cette dernière avance de 30 min. sur Bombay et retarde de 33 min. sur Calcutta.

Le jour est divisée en 24 heures, ainsi 1 heure du soir devient sur les horaires la 13<sup>e</sup> heure.

*Prix et Distance par la voie ferrée, de Bombay.*

Vers le nord à :

Agra, via Itarsi, 839 milles, en 32 heures; prix 1<sup>re</sup> classe 52 r. 6 a., 2<sup>e</sup> classe 26, r. 3 a.

Calcutta, via Nagpur, 1279 milles, en 56 heures; prix 1<sup>re</sup> classe 81 r. 11 a., 2<sup>e</sup> classe 40 r. 14 a.

Delhi, via Dijnere, 890 milles, en 41 heures; prix 1<sup>re</sup> classe 53 r. 10 a., 2<sup>e</sup> classe 27 r. 13 a.

Lahore, via Rewari, 1138 milles, en 59 heures; prix 1<sup>re</sup> classe 71 r. 2 a., 2<sup>e</sup> classe 35 r. 3 a.

Vers le sud à :

Madras, via Raichur, 704 milles, en 40 heures; prix 1<sup>re</sup> classe 49 r. 11 a., 2<sup>e</sup> classe 24 r. 14 a.

Poona, 119 milles, en 5 heures et demie; 1<sup>re</sup> classe 7 r. 7 a. 2<sup>e</sup> classe 3 r. 13 a.

Les prix peuvent varier selon le taux du change.

### Itinéraires dans les Indes méridionales. 1<sup>o</sup> *Voyage rapide.*

Le voyageur débarqué des *Mess. martt.* à Bombay qui désire rejoindre le même paquebot à Colombo, dispose d'un délai de cinq jours francs pour traverser le Sud des Indes et franchir le golfe de Manaar (le service entre Tuticorin et Colombo n'a pas lieu le dim.). Sur cinq nuits, le voyageur en passera trois en wagon, la quatrième à l'hôtel et la dernière en bateau.

1<sup>er</sup> jour : (lendemain de l'arrivée du paquebot). Départ de Bombay par le train du matin de 7 h. 40 (heure de Bombay), de façon à visiter Poona, où l'on arrive à 3 h. 35 du s. On y séjourne jusque dans la nuit; on monte alors à 2 h. 17 (h. de Madras) du matin dans le « Mail » pour Madras.

Si on préfère ne pas s'arrêter à Poona, on prendra le « Mail à Bombay à 9 h. du s. (9 h. 30, heure de Madras).

2<sup>e</sup> jour : Passé en wagon; traversée du Nizam.

3<sup>e</sup> jour : Arrivée à 6 h. du m. à Madras; visite de Madras; départ à 6 h. 15 du s. par le « Fast Mail ».

- 4<sup>e</sup> jour : Arrivée à Trichinopoly à 5 h. 54 du m. ; visite de la pagode ; départ à 11 h. 45 du m. Arrivée à Madura 6 h. 55 du s. où l'on couche.  
 5<sup>e</sup> jour . Départ de Madura à 11 h. 19 du m. Arrivée à Tuticorin à 4 h. 05 du s. Embarquement sur le paquebot dont le départ est fixé à 5 h. du s. Nuit en mer.  
 6<sup>e</sup> jour : Arrivée à 8 h. du m. à Colombo. Le courr. des *Messag. Marit.* pour l'Indo Chine ne part que dans l'après-midi.

2<sup>e</sup> *Voyage d'étude.* Les touristes qui ne reprendront à Colombo que le courrier suivant d'Indo-Chine disposent de 22 jours. Ils pourront visiter avec intérêt les Indes du Sud et Ceylan.

On trouvera aux agences Cook — à Bombay, à Calcutta, à Rangoon ou à Colombo — des billets d'itinéraires tout préparés.

Un d'entre eux comprend la route de Bombay à Ceylan par Poona, Wadi (embranchement sur Hyderabad), Madras, Erode, Trichinopoly, Tanjore, Madura, Tuticorin, et la traversée du golfe de Manaar jusqu'à Colombo. Le prix est avantageux (10 0/0 rabais). il est de 121 r. 13 an. en 1<sup>re</sup> cl. ; 67 r. 12 an. en 2<sup>e</sup> cl. (et donne droit à la 1<sup>re</sup> cl. en bateau) ; 25 r. 6 an. pour le boy indou.

Entre Madras et Trichinopoly, cette route traverse des pays qui furent longtemps l'objet de lutte entre les Français et les Anglais mais elle s'écarte de la côte et de Pondichéry. Les Français pourront prendre de Madras un all. et ret. pour la capitale de leurs établissements des Indes :

#### INDES.

- 2 jours à Bombay.  
 1 — à Poona.  
 1 — trajet à Wadi et à Hyderabad.  
 2 — à Hyderabad.  
 1 — trajet jusqu'à Madras.  
 2 — à Madras.  
 2 — trajet et séjour à Pondichéry. —  
 3 — les mouvements de Tanjore, de Trichinopoly, de Madura ; arrivée à Tuticorin.

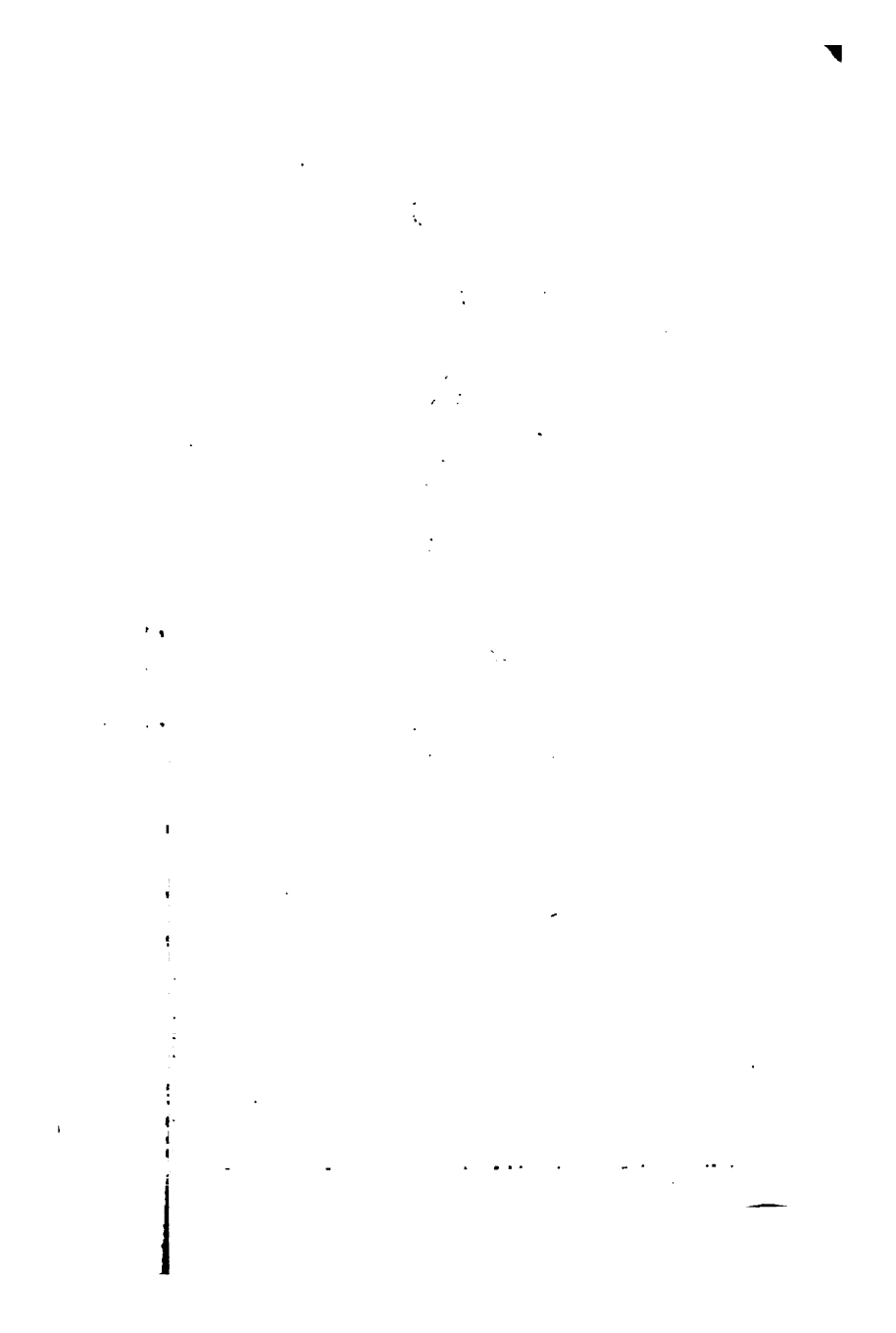
#### CEYLAN.

- 1 — traversé du golfe de Manaar, arrivée à Colombo.  
 2 — à Kandy.  
 2 — à Nuwara-Eliya.  
 1 — descente à Colombo.  
 2 — séjour à Colombo.

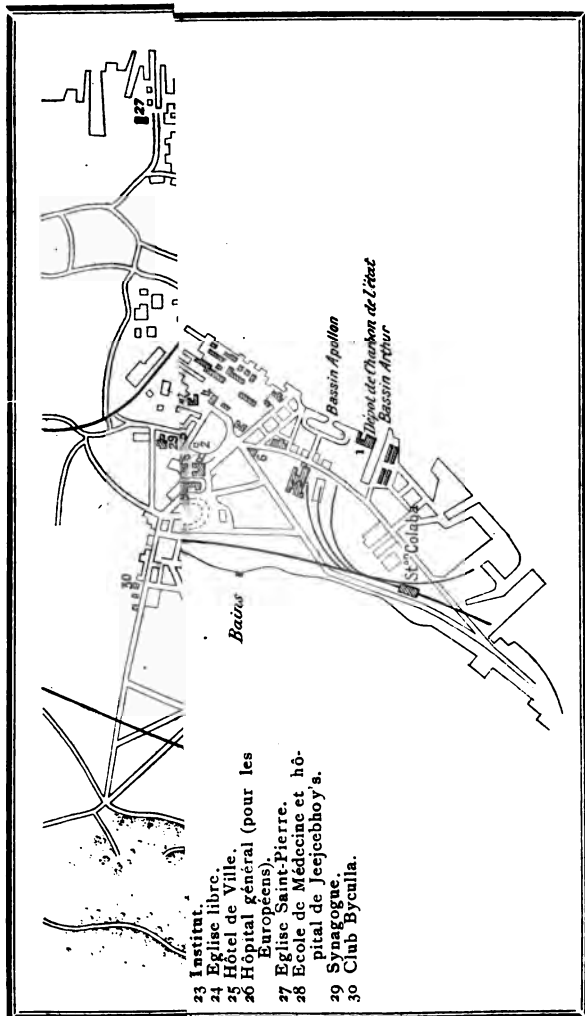
22 jours

### Ouvrages à consulter

- Histoire de la Compagnie des Indes, 1738*, par DUFRESNE.  
*Histoire de la Conquête et de la Fondation de l'Empire anglais dans l'Inde*, 1841, par BARCHOU DE PENHOEN.  
*Les Monuments de l'Inde*, par G. LE BON.  
*En Congé, Egypte, Ceylan, Sud de l'Inde*, 1897, par G. NOBLE-MAIRE.  
*Java, Ceylan, les Indes*, 1897, par E. DELMAS.  
*L'Inde à fond de train*, 1866, par J. DE PONTEVÈS-SABRAN.  
*Lettres d'un Voyageur dans l'Inde*, 1883, par E. HÆCKEL, traduit de l'allemand par LETOURNEAU.  
*Promenade dans l'Inde*, 1889, par COTTEAU.







## INDES

1. Bombay . . . . .	63
2. De Bombay à Madras. . . . . Poona.	68
3. Madras . . . . .	73
4. De Madras à Tuticorin. . . . . Tanjore. — Trichinopoly. — Madura.	76
5. De Colombo à Calcutta. . . . . Pondichéry.	82

## 1. BOMBAY

Le port de Bombay est annoncé à 12 milles en mer par le *phare de Kennerly*, dont la tour, haute de 161 p., fut éclairée en 1868. Un second feu, celui de *Prong* à Colaba, a été construit sur une jetée, dans le prolongement de la pointe méridionale de l'île de Bombay. Bientôt le sommet des tours des édifices municipaux apparaissent, on passe devant les batteries de Colaba, puis on stoppe devant Appollo-Bunder.

Les douaniers montent à bord et visitent les colis de main que les passagers désirent débarquer. Tous les autres bagages doivent passer en douane; les fusils créent toujours quelques ennuis. Les représentants des hôtels se mettent à la disposition des voyageurs, pour faciliter le débarquement des colis.

Le transport en canot ou en « steam launch » du bord au quai, ou entre deux vapeurs, 8 annas.

**Bombay**, 821.764 h. (1891), est le chef-lieu de la présidence du même nom; il est situé dans l'île de Bomba, un des noms de la déesse Mamba Devi. Le général commandant le II<sup>e</sup> corps d'armée des Indes, un évêque catholique, un évêque anglican, le président de la Cour de justice, y ont leur résidence.

**Hôtels** : *Watson's Esplanade*, bon, bien situé, a une annexe *Apollo Bunder*, Apollo str.; *Great Western*, Apollo str., ascens., électricité; *Cumballa*; *Adelphi*; *Gymkhana*.

**Cercles** : *Yacht*; *Bombay*, 26, Esplanade; *Byculla*; *Bombay*; *Gymkhana*; *Français*.

**Agence de voyage** : *Cook*, 13, Esplanade R.

**Banques** : *Comptoir National d'Escompte de Paris*, Rampart row; *Chartered B. of India, Australia and China*; *Hongkong and Shanghai B.*; *The Imperial B. of Persia*; *Mercantile of India*; *National B. of India*; *Yokohama Specie B.*; *Agra B.*; *B. of Bengal*; *B. of Bombay*; *Commercial B. of India*; *Commercial and Land Mortgage B. of Madras*; *Government Savings B.*

**Consulats** : de France, consul N., secrét. Sorabji; de Belgique, d'Italie, de Hollande, de Turquie, d'Allemagne, d'Autriche, du Brésil, du Chili, du Danemark, d'Espagne, des États-Unis, de Libéria, de Perse, de Portugal, de Siam, de Suède.

**Chemins de fer :** Il y a deux gares : **Victoria**, au *Great Indian Peninsula*, pour le Gange et Calcutta, ou pour Poona, Madras et le Sud des Indes. **Colaba**, au *Bombay, Barona and Central India*, pour l'Indus et la haute vallée du Gange.

**Lignes de navigation :** *Mess. Maritimes*, pour Colombo ou Aden tous les 28 jours;

*P. and O.*, pour Colombo ou Aden tous les 15 jours.

*British India*, pour Kurachee le mardi et le vendredi à 2 h. soir; pour la côte de Malabar, Ceylan et la côte de Coromandel, chaque semaine; pour Aden, Mombassa et Zanzibar tous les 28 jours; pour Mombassa (direct) et Zanzibar, tous les 28 jours; pour le Natal et le Cap, tous les mois.

*Anchor Line*; *Asiatic S. N. Austrian Lloyd S.*; *Bombay and Persia S.N.*; *City Line*; *Glan Line of S.*; *German East Africa Line*; *Hall Line of S.*; *Hansa Line*; *Head Line*; *Navigazione generale italiana*; *Shepherd*; *Wilson Line*.

**Journaux :** *Bombay Gazette*, *Times of India*, *Advocate of India*.

**Librairies :** *Thacker*, Esplanade R.; *Combridge*, Esplanade R.; *Atmaram-Sagoon*, 54, Kalbadevi R.; *Anglo oriental Book Depot*.

**Marchands de curiosités indoues :** *Bhicoji*, en face Watson's Esplanade H.; *Tellery*, Hornby Row, Fort; *Ramswamy*, 63, Meadow St, Fort; *Hurjimull*.

**Négociant français :** Meiffre.

**Curiosités :** *Université*, *Secrétariat*, *Palais de Justice*, *Hôte<sup>l</sup> de Ville*, *Gare Victoria*, *Marché Crawford*, *Malabar Hill* et les *Tours du Silence*.

**Historique.** L'infante Catherine en devenant reine d'Angleterre apporta à son époux Charles II l'île de Bombay (1664).

Les termes de l'acte de cession étaient assez vagues : les Anglais prétendaient qu'elle comprenait Salsette et autres dépendances; les Portugais affirmèrent qu'elle se bornait aux rochers nus de l'île de Bao Bahia (Bombay), interprétation à laquelle la couronne d'Angleterre fut obligée d'acquiescer. Mais cette acquisition ne rapportait pas assez pour payer les frais d'occupation; aussi en 1668, le roi céda ses droits de souveraineté à la Compagnie des Indes moyennant une rente annuelle de dix livres sterling. Ce fut la première possession anglaise sur la côte occidentale après Surate. En 1687, la Compagnie en fit le siège des affaires de la côte de Malabar; Bombay est devenu le plus grand, le plus beau et le plus intéressant port des Indes.

Au quai d'**Apollo Bunder** on est en plein quartier anglais; plus au S., c'est le promontoire de Colaba avec ses casernes, sa gare et ses magasins de balles de coton. Mais restons dans la ville européenne dans le quartier du *Fort*.

Sur la gauche, *Esplanade Road* avec ses constructions monumentales.

Le collège *Elphinstone*, de style gothique porte le nom du gouverneur, Mounstuart-Elphinstone, donne une instruction supérieure aux indigènes; derrière les bureaux du *Secréta-*

riat de la présidence de Bombay. C'est un vaste édifice de 343 p. avec deux ailes de 81 p. de long. Le style est gothique; le monument est surmonté d'une tour de 170 p. de haut. Au premier étage, la grande *Salle du Conseil*.

L'*Université*, du style du xv<sup>e</sup> siècle fut terminée en 1874; ses dimensions sont 104 p. sur 44; sa hauteur est de 63 p.

Le *Palais de justice* est un vaste monument de 562 p. d'étendue. Une tour de 175 p. surmonte l'édifice. L'entrée principale donne vis-à-vis Bach Bay. Le monument a coûté 2 millions et demi de francs.

La *Direction des Travaux publics*. La *Direction des Postes* du style du moyen âge. La *Direction du Télégraphe*. Sur la place la statue de la reine Victoria, impératrice des Indes, puis Esplanade Road traverse une grande prairie où sont quelques cantonnements.

A un carrefour, *New Elphinstone High School* est une école supérieure pour les jeunes gens de la bourgeoisie indigène; on y enseigne l'anglais, le marathi, le guzerati, le sanskrit. le latin et le persan. A côté, le collège des PP. Jésuites *Saint-Xavier*.

On entre alors par Candy Road dans le quartier indigène, très mouvementé. On s'y fera conduire pour jouir du spectacle très intéressant de la rue.

Pour aller vers Malabar Hill, tourner à gauche vers Marine Lines station, une belle route suit le rivage de Bach Bay; on passe devant des édifices indous, mahométans, Charni Road Station.

**Malabar Hill** est la résidence des Européens aisés, on n'y trouve que des cottages et de jolis jardins. A la pointe, la *demeure du Gouverneur*, construction fort simple, comprenant une série de bungalows élevés à la suite les uns des autres à des époques différentes. Sir Evan Nepean y résida le premier en 1813.

La colline s'élève; la plus grande hauteur est 30 m., c'est là que les *Parsis* ont construit les **Tours du Silence**. (Pour visiter, se procurer une autorisation chez le président du panchayet, ou tribunal parse, ou parsi).

Après avoir gravi 80 marches on arrive à une enceinte. Un employé accompagne alors le visiteur. A droite est un lieu de recueillement et de prières. Le corps du défunt, porté par quatre brancardiers, est suivi de deux hommes barbus; ces derniers sont les

officiants, ceux qui graviront l'escalier intérieur de la tour et iront exposer le cadavre. « La mort d'un Parse, dit E. Planchet, donne lieu aux cérémonies suivantes. Lorsque l'un d'eux est à toute extrémité, son corps est lavé, puis revêtu de vêtements neufs. Le prêtre assiste à cette opération, et, pour donner quelque consolation au moribond, il récite à son chevet cette prière, extraite du Zend-Avesta : « Puisse le Très-Haut vous pardonner les offenses commises contre sa volonté, les commandements et les lois de la vraie religion de Zoroastre ! Puisse le Seigneur vous donner une bonne place dans le monde où vous allez entrer et avoir pitié de vous ! » Le Parse mort, on croise ses mains sur sa poitrine, ses pieds sont rapprochés ou même parfois liés ensemble. On l'étend sur une pierre, et les parents et amis l'entourent. Jusqu'à l'heure des funérailles, l'officiant ne cesse de brûler des bois de senteur sur un brasier placé à côté du cadavre. Celui-ci est ensuite porté sur une civière au cimetière, le *dockma*, ou la Tour du Silence, et exposé sur une large dalle. On découvre le visage pour que ses parents et amis puissent le contempler une dernière fois.

« La Tour du Silence, dit E. Planchet, a la forme d'un immense réservoir à gaz découvert par le haut. Les murailles circulaires sont construites en pierres dures, peintes extérieurement à la chaux. Elles ont à Bombay, trente pieds d'élévation. Dans l'intérieur du sinistre monument, se trouve une plate-forme de trois cents pieds de circonférence formée de trois rangées de dalles granitiques sur lesquelles les corps sont déposés, nus, la face tournée vers le ciel. Comme il y a la même quantité de dalles dans chaque rangée concentrique, elles diminuent forcément de grandeur en convergeant vers le milieu de l'édifice. Sur les plus grandes sont déposés les cadavres des hommes, sur les suivantes ceux des femmes, et les plus petites reçoivent les corps des enfants. Dans chaque rangée, le granit a été creusé de façon à former de petits canaux qui reçoivent les matières liquides des corps : elles découlent dans une sorte de puits placé au centre de la tour. Lorsque les vautours ont achevé leur œuvre, ce qui s'accomplit en une heure, les ossements, rapidement desséchés par le soleil des tropiques, sont jetés pêle-mêle dans le puits central. Là, ils se transforment en poussière ; riches ou pauvres y sont confondus dans une égalité parfaite. Il est dans les œuvres de Zoroastre, un verset ainsi conçu : « Que la terre, notre mère, ne soit jamais souillée ! » Les Parses, pour éviter cette souillure, livrent leurs corps aux vautours, puis remplissent de chaux vive et de grès filtrants le puits horrible, ainsi que les petits canaux conducteurs. »

En descendant de la colline on entre dans la ville indigène. « Excepté le quartier des Parsis, qui, dit Hübner, offre un caractère particulier, elle se distingue peu de toutes les villes de l'Inde, mais les êtres animés y sont autres. D'abord il y a un grand nombre de femmes, tandis qu'elles sont très clairsemées ailleurs. Ici vous les rencontrez partout. Regardez ce groupe : ce sont des femmes parsis. Vous les reconnaissez aux couleurs éclatantes de leurs robes et de leurs écharpes artistement drapées, à leur taille svelte, élancée gracieuse, aux regards limpides, aux yeux chargés de paupières allongées, à l'ovale des joues, qui comme la nuque et les bras nus, rappellent les chefs-d'œuvre de la

statuaire grecque. Et quelle animation ! Elles causent, elles gesticulent, elles rient. Oui, elles rient. Rien de plus rare dans l'Inde que de voir sourire ; mais rire c'est inouï. J'ai bien vu des domestiques indous contracter leurs lèvres, par déférence pour le maître ; mais c'était une grimace et non un franc sourire. Ici dans la bonne compagnie, on ne rit pas plus que chez nous on ne bâille.

A côté de ce groupe lumineux tout ensoleillé, passent dans l'ombre des maisons, avec une démarche de canéphores, des filles indoues, vêtues de blanc, portant sur la tête un vase aux contours classiques ; vraies déesses qui descendent de l'Olympe déguisées en simples mortelles. Le dervis, ce fléau de la société indigène, avec son aspect sinistre, son regard haineux, ses cheveux hérissés, couvrant sa nudité de quelques oripeaux se glisse parmi la foule d'hommes affairés de toutes races et de toutes croyances. Cette multitude, tantôt embarrassée par des charrettes attelées de bœufs, tantôt refoulée par les cabriolets élégants de négociants européens, s'agite entre deux rangées de maisons en bois peint ou sculpté, devant des temples petits et grands, qui exhibent sur la façade leurs grotesques idoles. Ces sanctuaires ne se cachent pas derrière des enceintes, mais ouvrent leurs portes sur la rue, et les dévots entrent et sortent sans interruption ».

Si, au contraire, on se dirige d'Apollo Bunder vers la gare Victoria, on laisse sur la gauche *Rampant-Row* avec ses maisons à arcades ; le *Comptoir national d'Escompte* y a ses bureaux, puis on longe les quais et les *docks* du Gouvernement. Ces derniers datent de 1735 ; à cette époque, la Compagnie anglaise des Indes transféra ses chantiers de Surate à Bombay. On est en plein quartier du *Fort*, dont les murailles ont été démolies, mais il en reste quelques vieux édifices comme les murs de l'ancien *château-fort*, vers la mer, et la *douane* qui fut une caserne portugaise.

Sur une grande place, l'*Hôtel de Ville*, Town Hall, inaugurée en 1835, est un vaste monument de 260 p. de long ; sur la façade une colonnade d'architecture dorique. Cet édifice abrite une section de la *Société asiatique* dont la bibliothèque est une des plus riches en documents sur les Indes.

(L'étranger peut s'y faire admettre pendant un mois; être présenté par un membre).

A la sortie du Fort, la gare de Victoria, tête de ligne des trains sur Bombay et sur Madras.

On va par Frere Road aux nouveaux docks Victoria et du Prince.

Le marché Crawford, très intéressant à parcourir entre 7 et 8 heures du matin.

#### EXCURSIONS : Les grottes d'Eléphant.

Cook organise des excursions à Eléphant. On s'embarque à Apollo-Bunder au N. du bassin d'Apollon. Prix, 5 roupies. Distance 6 milles. Trajet une heure environ.

L'île d'Eléphant, (les indigènes disent *Garapuri* ou *Cité des Cavernes*), est située dans l'archipel de Bombay. Après avoir longé toute la grande cité indoue, on passe devant l'îlot Butcher dont les cottages disparaissent sous la verdure. Peu après on aborde une jetée et après 20 min. de montée au milieu d'un paysage sauvage, on arrive à l'entrée des grottes. Ces cavernes sont d'un aspect saisissant, mais d'un travail moins hardi que celles de Karli. L'excavation principale a 40 m. environ de côté; sur ses bords se trouvent deux salles de petite dimension. Le plafond, uni, est à 6 m. du sol; il est supporté par 26 colonnes carrées jusqu'à moitié de la hauteur et terminées par des fûts arrondis et cannelés d'un beau travail. Les murailles sont couvertes de bas-reliefs profondément fouillés, mais fort dégradés. Les eaux qui suintent à travers les roches, les Musulmans et les Portugais qui, d'après leur propre récit, mutilèrent ces statues et les inscriptions, sont cause de toutes ces ruines. Au fond de ces grottes on remarque une statue à trois têtes; elle représente la trimurti, Brahma, Visnu et Çiva, ou le créateur, le conservateur, et le rénovateur par la destruction. Une des trois grandes divisions est consacrée au principe créateur, qu'on y honore sous la forme d'un linga ou pierre conique et qu'on remarque dans une petite excavation à droite.

On citait autrefois à l'entrée de l'ancien sentier, une statue colossale, sculptée extérieurement dans la roche, mais il n'en reste plus qu'un informe morceau de fragments de roches; la tête, qui s'était détachée en 1814, fut transportée dans le jardin Victoria à Bombay.

## 2. De Bombay à Madras.

793 milles. — Prix 40 r. 11 a.; et 24 r. 14 a.; 10 r. 25 a. en 3<sup>e</sup> cl. « mail ». — Trajet en 40 heures. — Le *Great Indian Peninsula R.* exploite la ligne de Bombay à Raichur; le *Madras R.* dans la seconde partie du trajet. — L'heure adoptée est celle de Madras; elle avance de 30 min. sur celle de Bombay.

*Bombay.* La gare d'embarquement est *Victoria Terminus*. (R. R.). On trouve quelques stations urbaines: 1 m, *Masjid*. — 2 m. *Mazagaon*. — 3 m. *Byculla*.

On sort de Bombay; la banlieue est encore très peuplée

et les stations se succèdent rapprochées. — 4 m. *Chinchpokli*. — 4 m. *Currey Road*.

5 m. **Parel**. Le gouverneur de Bombay y a une résidence ; c'est une ancienne habitation des Jésuites portugais qui leur fut confisquée en 1726.

L'ancien jardin botanique a été converti en 1867 en cimetière européen.

6 m. **Dadar**. — 7 m. *Matunga*. — 8 m. *Sion*. — On quitte l'île de Bombay, pour celle de Salsette ou Sacti. — 10 m. *Kurla*. — 13 m. *Ghat Kopar*. — 17 m. *Bhandup*.

21 m. **Thana**, dernière station de l'île Salsette. A 6 m. de là les temples souterrains de Kanhari ou Kennery.

On remonte la riche et verte vallée de l'Oulas, dont les eaux sont navigables sur un petit parcours pour les embarcations légères.

25 m. *Mumbra*. — 27 m. *Diva*. — 30 m. *Dombivli*.

34 m. **Kalyan J<sup>n</sup>**, (*R. R.*), embranchement de la ligne de Calcutta. C'est une ville très ancienne, qui fut la capitale du Konkan ; la dynastie des Solanki en fit une cité remarquable et ses palais furent chantés par les poètes du VII<sup>e</sup> siècle ; aujourd'hui la plaine n'est que ruines.

38 m. *Ambarnath* ; on y remarque les restes d'un grand temple, avec des colonnes fort bien sculptées.

42 m. *Badlapur*. — 49 m. *Vangni*.

54 m. **Neral**. Une petite route dessert Matheran (2.300 p. d'altitude), le sanatorium de la présidence de Bombay. Trajet en deux heures et demie. Hôtel.

58 m. *Chinchovli*. — 62 m. *Karjat* (*R. R.*), au pied de la chaîne des Ghattes.

64 m. *Palasdhari*. — La voie s'élève en serpentant le long des pentes boisées du col du Bore Ghâtes, passe sous 22 tunnels ayant au total 2.200 m., et franchit 8 viaducs.

78 m. *Khandala* (*B.*), est presque ausommet, à 545 mètres d'altitude. Cette montée est le parcours le plus pittoresque de la ligne de Madras. Khandala est une des résidences d'été des habitants de Bombay. A un mille de là, une belle cascade, divisée en deux chutes dont la plus grande a 80 mètres de haut. — On a franchi la chaîne des Ghâtes. Au-dessus des cols, les remparts de laves se terminent par des saillies



circulaires, forteresses naturelles qui ont souvent servi de retranchements aux Mahrattes.

80 m. **Lonavla** (*R. R.*), (2.087 p. d'altitude). Aux environs, les caves-temples de Karla ou Karli, de Bairesiah et de Badja ; ce sont des monuments bouddhistes construits il y a 19 siècles, ils sont très intéressants à visiter, et particulièrement le grand *chaitya* de Karli qui est un des plus beaux temples souterrains de l'Inde ; ce dernier est à 6 m. de la gare. On y va à cheval ou en voiture (tonga) ; la route mène jusqu'au pied de la colline, à 1 m. 1/2 des grottes, on gravit alors 180 mètres environ à pied.

85 m. **Karla** (ou Karli) avec une petite garnison.

90 m. **Khadkala**. — Le plateau est très cultivé ; on voit au moment des récoltes de beaux champs de blé et de maïs.

96 m. **Vadgaon**. A la fin de 1778, quatre mille cinq cents Anglais quittaient Bombay pour aller occuper Poona où ils pensaient trouver une fraction mahratte qui leur livrerait la ville ; mais après avoir franchi la chaîne des Ghattes, les envahisseurs ne rencontrèrent que des populations hostiles ; ils durent rétrograder jusqu'à Vadgaon, où les Mahrattes les cernèrent (12-13 janv. 1779). Le lieutenant-colonel Cockburn, ayant perdu tous ses bagages, se rendit. Les Mahrattes imposèrent alors la revision du traité du colonel Upton et la restitution de toutes les conquêtes dans le pays depuis 1756.

98 m. **Talegaon**, — 104 m. **Shelarvadi**. — 109 m. **Chinchvad**, dans un site pittoresque.

116 m. **Kirkee**, où est cantonné le parc d'artillerie du corps de Bombay.

Ce lieu est mémorable par la victoire que remportèrent les Anglais en nov. 1817, sur l'armée du Peschwah des Mahrattes.

119 m. **Poona J<sup>n</sup>**, ou **Pouna**, (*R. R.*), embranchement pour Goa: Cette grande cité de 161.390 hab. (91), est située sur les bords de la Mouta, affluent de la Kistnah qui se jette dans le golfe du Bengale, et au centre d'une vaste plaine presque dépourvue d'arbres, et s'étendant jusqu'aux montagnes de Sattara et de Sahyâdri.

Le gouvernement de la présidence quitte Bombay une partie de l'été, et vient résider dans l'ancienne capitale de la Confédération mahratte.

Sivadji, ancien soldat au service du roi de Bidjapour, sut réunir autour de lui des bandes mahrattes ou habitants du Maharachtra, puis grouper sous le nom de Confédération tous les Indous de l'O. liés entre eux par une communauté de race et de croyances ; ces bandes firent aux musulmans une guerre acharnée, elles les vainquirent, puis se retournèrent contre les Anglais.

A l'époque où l'influence française était prépondérante dans les états du Nizam, Bussy, commandant les troupes de Salabat, nabab d'Auren-Gabad, battit le peschwah des Mahrattes, Balladji, dans les plaines de Poona.

La cité indigène comprend sept quartiers portant chacun le nom d'un jour de la semaine. En dehors de la ville, des temples et même une mosquée se dressent autour d'un étang ; sur la rive opposée une colline consacrée à Parvati. Après avoir traversé un hameau, on gravit un chemin de 80 dalles qui mène à trois temples élevés au sommet du monticule. A côté on voit les ruines du palais des *peschwahs* ou chefs de la confédération mahratte, supprimés par les Anglais après la guerre de 1817.

123 m. *Hadapsar*. — 130 m. *Loni*. — 187 m. *Uruli*. — 145 m. *Yevat*. — 153 m. *Kedgaon*. — 159 m. *Patas*.

167 m. *Dhond Jn (R. R.)*, d'où un embranchement va rejoindre la ligne de Bombay à Calcutta.

173 m. *Boribyal*. — 184 m. *Diksal*. — 189 m. *Katraj*. — 195 m. *Pomalvadi*. — 203 m. *Washimbe*. — 213 m. *Jeur*. — 223 m. *Kem*. — 234 m. *Barsi (R. R.)*, embranchement pour la ville de Barsi.

244 m. *Madha*. — 253 m. *Angar*.

263 m. *Mohol*. A 24 m. de là, *Pandharpur*, 17.000 h., lieu de pèlerinage, fréquenté surtout en juillet et en octobre.

273 m. *Pakni*.

283 m. *Sholapur*, 61.915 h. (91). (*D. B.*), défendue par un fort important.

A 50 m. d'ici, *Biijapur* (Bidjapour), ancienne capitale d'un état musulman fondé en 1489 et conquis en 1636 par Aurengzeb. Cette cité, couverte encore de monuments, est à peine habitée.

292 m. *Hotgi (R. R.)*, d'où part une ligne du « Southern Mahratta » vers le Mysore (Maisour).

On pénètre dans les états du Nizam.

296 m. *Tilati*. — 305 m. *Kadabgaon*. — 314 m. *Baroti*. — 323 m. *Dudhni*. — 329 m. *Kulati*. — 337 m. *Ghangapur*. — 345 m. *Savalji*.

353 m. *Gulbarga*. Centre important de l'islamisme ; on

verra dans la cité murée une vaste et belle mosquée du xv<sup>e</sup> siècle.

368 m. *Martur*. — 370 m. *Shahabad*.

376 m. *Wadi Jn (R. R.)*, où aboutit le réseau du Nizam et qui mène à **Hyderabad** (Haiderabad) et aux ruines de **Golconde**. La première de ces villes (413.039 h.) est peuplée de musulmans fanatiques, ce fut dans cette place que Bussy, un instant écarté de la cour de Salabat, après la disgrâce de Dupleix, y fit une telle défense que le soubab émerveillé le réinstalla solennellement dans tous ses titres (1757).

385 m. *Naivar*. — 400 m. *Yadgiri*. Sur un rocher à pic un curieux château-fort.

415 m. *Saidapur Road*. — 427 m. *Krishna*. — 433 m. *Chik-sugur*. — 437 m. *Raichur*, cantonnement.

443 m. *Raichur Jn. (R. R.)*. On passe du réseau du *Great Indian Peninsula R.* sur celui du *Madras R.*

454 m. *Matmari*.

460 m. *Tungabhadra River*. Ce cours d'eau, affluent du Kistnah, marque la limite de l'état du Nizam; on entre dans la présidence de Madras.

468 m. *Kosgi*. — 477 m. *Kupgal*.

486 m. *Adoni* est un des marchés les plus importants du Dekkan. En 1799, les Anglais acquirent cette place du Nizam.

492 m. *Nagarur*. — 498 m. *Aspari*. — 503 m. *Molagarwall*. — 510 m. *Nancherla*.

516 m. *Guntakal Jn (R. R.)*, à la réunion de 5 lignes se dirigeant vers Goa, vers Bombay, vers Bezvada, vers Madras et vers Bangalore.

520 m. *Timmancherla*. — 528 m. *Patakottachbru*, 536 m. *Gooty (R. R.)*. A 2 m. au S., l'ancienne forteresse, à 950 p. au-dessus de la plaine, fut occupée par Haider-Ali en 1776 après un siège de neuf mois.

543 m. *Jakkulacheruvu*. — 550 m. *Rajalcherudu*. — 558 m. *Penneru*. — 566 m. *Tadpatri*. — 574 m. *Vanganur*. — 579 m. *Regadapalli*. — 583 m. *Kondapuram*. — 588 m. *Mangapatnam*. — 597 m. *Mudadnuru*. — 606 m. *Kallamala*. — 607 m. *Yerraguntla*. — 613 m. *Yerragudipad*. — 617 m. *Kamalapuram*. — 622 m. *Gangayapalli*. — 627 m. *Krishnapuram*.

632 m. *Cuddapah (R. R.)*, cité de 19.000 h.

638 m. *Siddhavattam*. — 646 m. *Vontimitta*. — 656 m.





## Légende

Douane maritime.  
 Direction des postes  
 et télégraphes.  
 Banque de Madras.  
 Ecole de Médecine.  
 Hôpital général.  
 Penitencier.  
 Commissariat de  
 police.  
 Hôpital Vepery.  
 Galerie Victoria.  
 Hôpital Slaughter.  
 Club de Madras.  
 Hôtel de Conne-  
 mara.  
 Hôtel du Jardin de  
 Dent.  
 Royal Hotel.  
 Cathédrale Saint-  
 Georges.  
 Jardin d'Hortical-  
 ture.  
 Bureau de poste.  
 Hôtel Buckingham.  
 Statue de Niel.  
 Palais Nabob.  
 Bureau de poste.  
 Club Cosmopoli-  
 tain.  
 Hôtel du Gouver-  
 nement.  
 Palais Chepauk.  
 Statue de Munro.  
 Collège provincial.  
 Hôtel Capper.  
 Cathédrale de St-  
 Thomé.  
 Ecole.  
 Hôtel Victoria.  
 Branch Elphinstone  
 Hôtel.  
 Observatoire.  
 Hôtel Central.

*Nandalur.* — 663 m. *Razampeta.* — 671 m. *Reddipalle.* — 676 m. *Urampade.* — 684 m. *Koduru.* 690 m. *Peddapadu.* — 699 m. *Mamanduru.*

707 m. *Renigunta (R. R.).*

712 m. *Pudi.* — 717 m. *Taduku.* — 721 m. *Puttur.* — 726 m. *Vepagunta.* — 730 m. *Nagari.* — 736 m. *Ponpadi.* — 741 m. *Tirutani.*

749 m. *Arkonam Jn (R. R.),* à la réunion des voies de Bombay, de Madras, de Chingleput et de Katpadi.

752 m. *Mosur.* — 755 m. *Chinnammamet.* — 758 m. *Manur.* 763 m. *Kedambatur.* — 766 m. *Trivellore.*

772 m. *Sewapet Road.* — 775 m. *Tinnanur.* — 780 m. *Avadi.* — 783 m. *Ambatur.* — 787 m. *Villivakkam.* — 789 m. *Perambur,* dans la banlieue de Madras.

793 m. **Madras (R. R.).** *Central Station* est au centre de la ville et au N. de la *Black Town.*

### 3. Madras.

Cette ville (452.518 h. en 1891) est la grande capitale du S.-E. des Indes, la résidence du gouverneur de la présidence de Madras, du général commandant le 3<sup>e</sup> corps d'armée indoue, d'un évêque catholique (les PP. Jésuites français) et d'un évêque anglican.

**Hôtels :** *Elphinstone; Royal; Buckingham; Victoria; Con-nemara; Branch Elphinstone; Wellington,* au centre des affaires, *Capper House,* vers St-Thomé; *Dent's Gardens; Landsdowne;* dans la ville indigène; *Central; Langham; Albany.*

**Voitures.** V. de place : une journée 1 cheval 4 r.; 2 chev. 7 r. — En location 4 et 5 r., voit. à un chev.

**Tramways** électriques.

**Poste, télégraphe, téléphone,** près le Port.

**Cercles.** *Madras C.* Les membres y trouvent des chambres; *Madras Cosmopolitan C.* fréquenté par les indigènes et les Européens; *Adyar C.*

**Banques :** *Madras B.* Popham's Broadway, dans Black Town; *Mercantile B. of India, London and China,* First Fine, Beach; *National B. of India,* armenian St.; *Deccan B. and Agency; Agra B.,* Esplanade; *Commercial and Land Mortgage B.,* Armenian St.

**Consulats** de France, de Belgique, d'Italie, d'Allemagne, des États-Unis, d'Espagne, du Danemark, du Portugal.

**Hôpitaux :** *General H.* — *Eye H.*

**Cultes :** Églises catholiques, temples protestants, pagodes indoues, mosquées.

**Chemins de fer :** 1<sup>o</sup> *Madras Railway* continué par le *Great Indian Peninsula,* mène à Bombay. — 2<sup>o</sup> *South India* conduit à Madura et à Tuticorin.

**Navigation :** *Messag. marit.* pour Calcutta, d'une part, et pour

Colombo, d'autre part, avec correspondance pour les lignes d'Europe, d'Australie et d'Extrême-Orient, tous les 28 j.

*British India*, pour Calcutta (direct) chaque semaine; pour Rangoon (direct), le mar.; pour la côte, Masulipatam, Coconada, Vizagapatam, Bimlipatam, Gopaulmpore et Calcutta, chaque semaine; pour Negapatam, Pinang et Singapour, tous les 14 j., le vendr.; pour Ceylan, la côte de Malabar et Bombay, chaque semaine; pour Colombo, Aden, Suez, Naples et Londres, tous les 14 j., le samedi.

*Glan Une; Lloyd autrich.; Steamers asiatic.*

**Journaux :** *Madras advertiser; Madras Mail; Madras Standard; Madras Times.*

**Librairies :** *Addison; Higginbotham; Vest;* tous trois dans Mount Road. *Kalyanaramayer*, dans la ville indigène.

**Marchands de Curiosités :** *P. Orr; Framjee Pestonji Bhumgara;* tous deux Mount Road. *Hawes; Tawker.*

**Négociant français :** *maison Deschamps*, représentée par Cornet.

**Curiosités :** *Black Town et Mount Road; Fort St-George, Chepauk Building, Palais du Gouverneur, Musée artistique et commercial, Collège, Palais de Justice, Pospie's Park, Jardin Botanique.*

**Historique.** La Compagnie anglaise des Indes acheta en 1639, d'un radja, un terrain d'une lieue carrée sur lequel elle établit un comptoir que bientôt elle fortifia. Ce rempart solidement armé eut le nom de fort St-George.

La ville était la capitale des établissements anglais des Indes et était peuplée de près de 100,000 Indous lorsque Labourdonnais, gouverneur de l'Isle de France (Maurice), se présenta avec sa flotte. Le 16 septembre 1746 la place fut investie et le 19 Madras n'ayant reçu aucun secours du nabab d'Arcot demanda à capituler; le 20 septembre, Labourdonnais occupait la ville, mais à la condition de la rendre contre rançon. Le gouverneur Dupleix n'accepta pas cette convention et conserva Madras, jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, qui rendit cette cité à l'Angleterre.

Lally-Tollendal, dix ans plus tard, vint mettre le siège devant Madras; la ville noire fut enlevée et une brèche fut ouverte dans la citadelle.

Le 16 février 1759 le chef de l'expédition allait donner l'ordre de partir à l'assaut lorsque la flotte de l'amiral Pocock arriva, amenant aux assiégés d'importants renforts. Lally leva aussitôt le siège et évacua le fort San Thomé où étaient ses approvisionnements.

*Madras* s'étend depuis la rivière Adyar jusqu'au delà du village de Rayapuram, soit sur une longueur de 18 kilomètres.

Le **Port** est en relation constante avec toutes les Indes, Ceylan et Singapour, par son importance c'est le troisième de l'Empire des Indes.

En arrière est la **Ville noire** ou *Black Town*; c'est le centre des affaires et la résidence de toute la population indoue. Ses rues sont étroites, mais ses bazars, ses passages sont animés par une foule toujours compacte, bronzée, et à demi-nue.

A remarquer l'église catholique.

Sur le bord de la mer s'élève le fort historique de *Saint-George*, entouré par une vaste esplanade. Ce fort est une ville militaire, là habitent des troupes, on y voit une chapelle, les bureaux de l'administration militaire, et sur une place la statue de lord Cornwallis qui fut deux fois vice-roi des Indes.

Un pont mène à *The Island*, un véritable parc où s'élève la statue équestre d'un homme d'État, sir Munro, mort en 1827.

Après avoir traversé la rivière Cooum par le *Pont du Gouvernement* on trouve près de là le **Chepauk Building** ou *Palais des Nababs* du Carnatic, spécimen d'une architecture gréco-arabe, et dans un grand parc voisin la *Résidence du Gouverneur* de la présidence de Madras, avec sa belle colonnade de style gréco-romain.

Sur la gauche, le quartier musulman de **Triplicane** avec ses mosquées et ses cases abritées par des cocotiers.

Par **Mount Road**, belle avenue plantée de tulipiers et de multipliantes, on gagne la banlieue avec ses nombreux cottages ; dans la direction du *Long Tank*, le *Club de Madras*, des Hôtels, enfin, la **Cathédrale**, dédiée à St-George en 1678, renferme plusieurs beaux monuments, œuvres du sculpteur anglais Chantrey.

A côté, le *Jardin d'horticulture* ou *Horticultural gardens*, peu étendu, mais où l'on admire de belles plantes rares, originaires de Java, de Madagascar et de l'Amérique Centrale.

De là on va par *Cathedral Road*, immense avenue, au quartier de **St-Thomé** où l'on remarque la *Cathédrale* catholique.

Sur le bord de la mer la belle promenade de la *Marina* où se réunit le soir la société élégante pour jouir de la fraîcheur.

Si nous revenons vers la « Ville noire », on voit derrière la *Central Station*, gare monumentale, le **People's Park** qui s'étend le long du canal Cochrane. C'est un véritable jardin zoologique, où au milieu de pelouses entrecoupées de massifs vivent dans des enclos grillagés une quantité d'animaux particuliers à l'Inde. Au milieu du parc, un kiosque où la musique des Cipayes vient se faire entendre.



#### 4. De Madras à Tuticorin.

443 milles. — Prix 27 r. 14 a., et 13 r. 14 a. ; 5 r. 13 a. pour le boy en 3<sup>e</sup> classe « Mail ». — Trajet en « Mail » en 22 heures. — La ligne est exploitée par le *South Indian R.*

**Madras**, gare d'*Egmore*. La voie contourne la capitale du Sud et passe à *Chetpat*, 2 m., et à *Kodambakan* 4 m.

5 m. *Saidapet*; école d'agriculture dans la banlieue de Madras. — 8 m. *St-Thomas Mount*, — 12 m. **Pallavarán**.

19 m. *Vandalur*. — 23 m. *Guduvancheri*. — 30 m. *Singaperumalkoil*.

35 m. **Chingleput** (*R. R.*), à la jonction de la ligne d'Arcunum chef-lieu de district. Les Anglais firent de cette place le quartier général de leurs troupes, lors des opérations contre le Maïsour. Vers l'embouchure du Palar, les ruines de *Sadras*, célèbre par son traité entre les Français et les Anglais. On y remarque des grottes sacrées et les temples monolithes des *Sept Pagodes*, taillés dans les falaises granitiques.

41 m. *Kolatur*, N. — 43 m. *Padalam*. — 50 m, *Madurantakam*. — 59 m. *Acharapakam*. — 62 m. *Perambair*. — 68 m. *Olakur*. — 76 m. *Tindivanam* (*D. B.*). — 81 m. *Matlam*. — 91 m. *Vikravand*.

99 m. **Villupuram** (*R. R.*), embranchement sur Gudur, et sur Pondichéry (p. 84).

104 m. *Serndanur*. — 111 m. *Panruti*. — 119 m. *Nellikuppam*. — 125 m. *Cuddalore* la neuve.

123 m. **Cuddalore**, la vieille (*R. R.*), fut prise par les Français en 1758. En 1783, Bussy qui s'était enfermé dans cette ville, infligea dans les environs un sanglant échec aux Anglais qui perdirent 14 900 hommes et 62 officiers. Cuddalore, la ville des « confluents », est située au point de jonction des rivières Gouddillam et Paravanur. C'est le chef-lieu du district d'Arcot du Sud, près des ruines de l'ancien fort *St-David*; le port est difficile d'accès.

135 m. *Alapakam*.

145 m. **Porto-Novo**, port à l'embouchure du Vellar. Les Portugais et les Hollandais y eurent des comptoirs au xvi<sup>e</sup> et au xvii<sup>e</sup> siècles. Ce lieu est célèbre par la bataille qui fut livrée, en juin 1781, entre les Anglais et les troupes de Aâider-ali.

148 m. *Kille*.

151 m. *Chidambaram* (18.000 hab.). Les Français, conduits par le cap. de Villeneuve vinrent occuper la ville 1750. Dix ans plus tard, 60 Français et 200 cipayes furent assiégés dans le temple et durent se rendre le 19 mars 1760. La pagode possède le « sanctuaire d'or » de Çiva; elle est entourée d'une enceinte de granit de 1.600 m. de pourtour.

158 m. *Coleroon*. — 162 m. *Shiyali*. — 166 m. *Vaithisvarankoil*. — 170. m *Antandavapuram*.

174 m. *Mayavaram* (R. R.), d'où part la ligne pour Mutupet.

180 m. *Kuttalam*. — 184 m. *Narasinganpet*. — 186 m. *Aduturai*. — 189 m. *Tiruvadamardur*.

184 m. *Kumbakonam*. (R. R. — D. B.), remarquable par sa grande pagode, dédiée à Visnu.

199 m. *Sundaraperumalkoil*. — 203 m. *Papanasam*. — 207 m. *Ayyampet*. — 212 m. *Titta*.

218 m. *Tanjoré* (Tandjour) (R. R.), embranchement sur Negapatam; 54 390 hab. (91).

Après la prise d'Arcot, Dupleix envoya le nabab de Carnatic contre Tanjore, mais le siège mal conduit allait être levé lorsqu'une poignée de Français avec Duquesne, enleva trois fortins ce qui décida la ville à capituler. Le radja de Tanjore céda alors Karikal à la France. Plus tard, en 1758, la ville fut une autre fois assiégée par les Français, conduits par Lally-Tollendal, mais ils durent se retirer quand ils apprirent la défaite de la flotte d'Aché. Les Anglais se firent céder la majeure partie du territoire en 1779, et occupèrent le restant en 1855, à la mort du radja de Tanjore, décédé sans héritier direct.

Le temple de Tanjore a deux enceintes fortifiées; c'est un beau morceau d'architecture, dédié à Çiva.

Dans une grande cour, des bouquets d'arbres et des petites pagodes sont disséminés autour du sanctuaire principal; devant ce dernier un colossal Nandin. Ce taureau, en porphyre brun, est accroupi sous un dais en pierre à double colonnade remarquable par sa légèreté. A côté, le petit temple de *Soubramayen* est un véritable chef-d'œuvre d'orfèvrerie sur pierre.

Au centre, la grande tour pyramidale bien ornementée, comprend seize étages; elle est surmontée d'une petite coupole qu'on dit être d'un seul bloc.

224 m. *Alakkudi*. — 229 m. *Buddalur*. — 243 m. *Tiruverambur*.

249 m. **Trichinopoly** J<sup>n</sup>. (Tritchinpöly), où rejoint la ligne de Erode, (R. R.) ; 90.609 hab. (91).

Trichinopoly est renommée pour ses ouvrages en argent et pour ses soieries. Les Jésuites français y ont transporté en 1883 leur établissement de Negatam, fondé en 1846; le collège de St-Joseph, est situé au bord du Teppa Kulam et au pied du Rocher.

Ce pays du Carnatic est intimement lié à l'histoire des Français dans l'Inde. A l'époque du gouvernement de Dumas, Raghosi-Bhonsla, successeur de Sivadjî, et chef des Mahrattes, vient saccager le S. de l'Inde et particulièrement les terres du nabab Chanda-Sahib qui après trois mois de siège se rend dans Trichinopoly (1739).

Plus tard des troupes indoues se révoltent, une fraction avec Mohammed Ali s'enferme dans cette ville et appelle les Anglais qui se font battre et sont assiégés un instant dans Sriringam, mais une autre troupe, sous Lawrence et Clive, prend Arcote, et marche sur Trichinopoly; là le cap. franç. Law, neveu du financier écossais, laisse prendre la ville et doit s'enfermer dans Sriringam (1752). Duplex envoie des renforts avec le vieux d'Authéuil, mais après un combat acharné, les Français se rendent et Law, bloqué, capitule et livre armes et bagages. D'autres troupes sous Astruc, Brennier, Mainville veulent reprendre ou assiéger la ville, mais elles ne peuvent pas empêcher la garnison anglaise d'être ravitaillée (1754).

Au centre de la ville et au bord d'un petit étang, se dresse un rocher de granit de 72 m. d'altitude et au sommet duquel est une **pagode** dédiée à Qiva.

Une galerie en mauvais état mène à un escalier de 300 marches, taillé dans le roc, tantôt en souterrain, tantôt à jour, qui va jusqu'au sommet. La montée est jalonnée d'idoles encadrées dans les anfractuosités du rocher, et à mi-hauteur d'un sanctuaire; enfin après une ascension un peu fatigante on arrive au point culminant où s'élève un petit pagodon. De ce mirador on embrasse une vue superbe : les sinuosités du Cavery, les pagodes de Sriringam et le pont qui y conduit.

**Sriringam** est à 5 kil. environ de la ville; la route passe sur un beau pont de vingt-cinq arches, et mène dans l'île de Sriringam, située au milieu des eaux du Cavery et du Colérour; cette terre est couverte d'une végétation surabondante, c'est là qu'a été élevé un grand temple en l'honneur de Visnu; la superficie du terrain clôturé est à peu près celle d'Ang-kor Vaht (Cambodge siamois), mais les proportions en sont moins imposantes, c'est cependant un des monuments les plus vastes de l'Inde.

Le temple est du XVIII<sup>e</sup> siècle ; il comprend sept enceintes concentriques avec chemins de ronde et créneaux dissimulés derrière les ornementations. La muraille extérieure ne paraît pas avoir été terminée ; elle forme un rectangle de 880 m. sur 760 ; et un des gopuram est également inachevé, il n'a que 52 m. quand d'après ses proportions il aurait dû atteindre 90 m. d'élévation. Les Indous de castes inférieures ne peuvent pénétrer que dans la première enceinte ; celle-ci renferme un bazar très animé. Le sanctuaire au centre du monument, est interdite aux étrangers, mais parmi les édifices dont l'entrée est libre il y a à visiter dans la cour centrale la **pagode aux mille colonnes**, dont les dimensions sont 137 m. sur 40. Les piliers sont alternativement octogonaux ou carrés et sont chargés de sculptures. Une galerie de quatorze colonnes est particulièrement curieuse avec ses hauts reliefs représentant des chevaux cabrés et luttant contre des pachidermes.

Non loin de ce temple, la **pagode de Jambukaswar**, élevée autrefois pour le culte Jaïna et que les sectaires ont depuis assimilé à Çiva, fut édifiée au XI<sup>e</sup> siècle. On y remarque un mandapam de huit cents colonnes et des peintures du linga. Le sanctuaire a six enceintes.

260 m. *Kolatur*. — 272 m. *Manaparai*. — 280 m. *Vaiyampati*. — 291 m. *Ayyalur*. — 296 m. *Vadamadura*.

306 m. **Dindigul** (*R. R.*), 17.000 habitants, au milieu d'une plaine bien cultivée.

312 m. *Ambaturai*. — 320 m. **Ammayanayakanur**.

332 m. *Sholavandan*. — 337 m. *Samayanallur*.

345 m. **Madura** (*R. R.*, à la gare, et *B.* en ville dans un bois de cocotiers ; ce dernier est mal tenu). La ville a 87.428 habitants (91), elle est anglaise depuis 1801. Les murailles ont été détruites et ont fait place à de beaux et larges boulevards.

On a trouvé des monnaies romaines dans le lit du fleuve qui passe à Madura, ce qui ferait admettre que cette région méridionale de l'Inde était en relations commerciales depuis une haute antiquité avec les Grecs et les Romains.

En 1340 le pays de Madura fut envahi par les Musulmans qui y demeurèrent soixante ans, jusqu'à leur expulsion par les radja de Bidjanagar. Alors il se fonda une dynastie indigène qui régna deux siècles et dont le plus brillant représentant, Tirumal, resta sur le trône de 1623 à 1659. Ce fut sous son règne que les plus beaux édifices du Sud de l'Inde furent édifiés et entre autres ceux de Madura.

Tirumal Naik qui avait comblé le clergé indigène de ses bienfaits fut assassiné par les brahmes lorsqu'il se convertit au christianisme. Sous le prétexte de découvrir un trésor, les brahmes l'attirèrent dans les souterrains d'un des gopuram de la pagode et l'y oublièrent ; pour le peuple, le prince avait été enlevé par la déesse Minatchi.

En sortant de la gare on suit une belle avenue ombragée, plantée de grands figuiers, on arrive à un carrefour où a été élevé un ganeça, à tête d'éléphant, protecteur de la cité.

En ville, le **Palais de Tirumal Naik** est un monument d'art indo-arabe, du **xvii<sup>e</sup>** siècle, dont une partie a été restaurée pour loger les services municipaux et la Cour de Justice ; au temps du radja Tirumal il était occupé par le sérail du prince.

L'ancienne *salle du trône* est devenue le tribunal ; elle mesure 37 m. de longueur, 20 m. de largeur, et 22 m. de hauteur. Ce hall est soutenu par des piliers aux moulures faites de stuc et reliés entre eux par des arcades rappelant un peu le style gothique ; un vaste dôme surmonte le plafond.

A remarquer aussi une belle cour de 252 pieds sur 151, avec un jet d'eau ; elle est entourée d'une colonnade.

Pour beaucoup de personnes, il y a trois merveilles aux Indes, le Taj d'Agra, le Kailas d'Ellora, et la **\*Pagode de Madura**. Cette dernière s'élève au centre de la ville et occupe une superficie de plus de 5 hect. Ce monument, construit à l'emplacement d'un ancien temple, édifié, dit-on, avant notre ère, fut restauré et agrandi sous le règne du grand Tirumal. Il est fermé par une série d'enceintes rectangulaires concentriques, dont la plus vaste, celle de l'extérieure, élevée de 11 m., mesure 257 m. sur 221. ; elles sont surmontées de 9 *gopuram* (vastes tours pyramidales), dont 4 grandes sont surchargées de sculptures. La plus étendue est celle de l'E., elle mesure 46 m. de haut, ses soubassements sont en pierre, le reste en briques, et les statues en terre cuite.

Tout un peuple de marchands s'est installé dans une vaste galerie, *Tchoultry* ou **\*Puthu Mantapam** (le *Spring Hall* des Anglais). Ce portique, de 100 m. sur 30 env., est orné de nombreuses statues, parmi lesquelles on remarque sur le second pilier à droite et dans une demi-clarté celle de Tirumal, entourée des quatre femmes du prince, et, plus loin, les statues des anciens rois de Madura, et celles de monstres fantastiques. Cent-vingt piliers, hauts de 6 m., soutiennent

le plafond; ces colonnes, ordinairement monolithes, sont pour la plupart finement ouvragées; elles sont ornées de chevaux cabrés, de guerriers, plus grands que nature.

Après avoir gravi quelques marches, on pénètre dans la **Galerie des 1.000 colonnes**, (ceux qui les ont comptées en ont trouvé 997, d'autres 1.055.) L'originalité de toutes ces sculptures est véritablement étrange; là les artistes ont donné libre carrière à leur fantaisie.

Le **\*Dhvaya Sthamla Mantapam** avec ses statues taillées dans une sorte de marbre noir, n'est pas facilement accessible aux étrangers.

Dans l'enceinte, *l'Étang du Lotus d'or* a 55 m. de long sur 49 m.; il fut creusé, assurent les Indous, par un coup du trident de Çiva et l'eau du Gange vint l'alimenter. Des pèlerins, les uns tout habillé, les autres peu vêtus, procèdent à leur ab'ution dans cette eau sacrée. Tout autour, une galerie ornée de peintures: Indra est représenté sur un cheval blanc, la déesse Minatchi ou Minakshi, d'abord en bleu, est portée par un nâga (visnu), puis en vert, se tient montée sur un perroquet. Cette décoration est assez grossière.

Ce sanctuaire possède des éléphants dressés pour honorer les dieux; sur leur front on a peint en blanc trois lignes horizontales, symbolisme de Çiva.

A 2 kil., le **Teppa Kulam** est un grand étang sacré, de 303 m. sur 288, creusé sous Tirumal et au centre duquel est un îlot avec un petit temple aux formes gracieuses.

349 m. *Tiruparankundram*; sur un rocher un temple, des statues de Nandin, des cavaliers de granit.

356 m. *Tirumangalam*. — Le paysage est boisé; il y a des bouquets de cocotiers, de palmiers, des ficus.

365 m. *Kalligudi*.

372 m. **Virudupati** (R. R.)

Le pays qui paraissait triste, s'anime, les montagnes se profilent dans le lointain.

381 m. *Tulukapati*.

388 m. *Satur*; on aperçoit un temple indou avec des enceintes rayées blanc et rouge.

402 m. *Koilpati*. — 408 m. *Kumarapuram*. — 415 m. *Kadambur*.

425 m. **Maniyachi Jn.**, embranch. pour Tinnevely.

434 m. *Tataparai*.

443 m. **Tuticorin** (*R. R.*; hôt. : *Royal*); 27.000 h., est une ancienne factorerie hollandaise. Les maisons s'étendent en arc de cercle le long d'une plage sablonneuse.

EXCURSION : De Tuticorin à Colombo — (service journalier par la *British India*, moins le dim. — Prix : 48 r. 14 an. 1/2, 24 r. 6 an. 1/2, et 8 r. 13 an. 6 p. pour le boy. — Traversée en 16 ou 17 h.) — le vapeur franchit le golfe de Manaar, dont les eaux communiquent avec le golfe du Bengale par le détroit de Palk. Mais ce passage est barré par le chapelet des îles de Ramesveram et de Manaar, et il n'existe qu'un chenal étroit qui n'est praticable qu'aux embarcations indigènes.

C'est dans ces parages que le poète Valmiki a placé un des épisodes les plus importants du Rāmāyāna. Ceylan (Lankā) est le refuge du mauvais génie, Rāvāna, qui retint prisonnière la belle Cītā, épouse de Rāma.

Rāma se propose d'attaquer Lankā et envoie Hanouman en éclaireur. Ce dernier découvre Cītā qui a résisté à l'amour de Rāvāna et remet à la princesse l'anneau de son époux Rāma. Hanouman d'un bond franchit le golfe de Manaar et va rejoindre l'armée des singes qu'il entraîne sur Lankā pour détruire les démons. Mais les singes sont moins agiles que Hanouman et ils sont obligés pour parvenir à Ceylan de construire une chaussée en mer. De ces travaux gigantesques il serait resté le chapelet d'îlots du détroit de Palk que les Indous appellent le *pont de Rāma*, et que les Musulmans prétendent être au contraire le *pont d'Adam*.

## 5. De Colombo à Calcutta, par Pondichéry.

1402 m. Les *Mess. Marit.* font tous les 28 j. un service entre Ceylan et le Gange.

Chaque semaine la *British India* fait les ports de la côte de Coromandel.

Le vapeur contourne l'île de Ceylan par le S., puis entre dans le golfe de Bengale.

Les côtes de Coromandel n'apparaissent qu'à la hauteur de Porto-Novo, bientôt on distingue Cuddalore, puis on mouille devant Pondichéry, chef-lieu des Établissements français dans les Indes.

**Pondichéry** est une ville de 48.473 h., dont 1.134 Européens, 1.361 Mulâtres et 45.978 Indous.

**Historique.** La Haye cerné dans San-Thomé par les Hollandais dut se retirer de ce poste (1672); il se rendit à Surate, tandis qu'un détachement de soixante hommes conduit par François Martin allait occuper une concession que la Compagnie française des Indes venait d'acquérir au Nord de la rivière de Coleroun. Ce fut l'origine de Pondichéry ou Ponditcherri.

La ville grandissait lorsque Sivadji, chef de la Confédération mahratte, vint mettre le siège devant Pondichéry. Martin n'avait que 300 soldats ou européens pour résister, il préféra offrir à l'envahisseur des présents et les Mahrattes se retirèrent.

Mais bientôt la flotte hollandaise, forte de vingt vaisseaux, se présenta; après douze jours de siège, Martin dut capituler. La garnison, — 30 Européens et 300 Indous contre 2,000 Hollandais, — se retira avec les honneurs de la guerre, mais Pondichéry devenait un comptoir de la Compagnie néerlandaise.

Le traité de Ryswick (1697) rendit Pondichéry à la France; des Augiers, à la tête d'une flotte importante, y transporta Martin et un personnel nouveau. Martin reprit possession de cette ville et en fit le chef-lieu des établissements français aux Indes. Le gouverneur Le Noir embellit Pondichéry, créa un jardin public, fit planter des avenues, fonda un collège, et creusa un fossé pour séparer la cité européenne de la ville indoue.

Raghosi-Bhonsla, chef des Mahrattes, qui se proposait d'en venir faire le siège, fut arrêté par les dispositions fermes et conciliantes de Dumas (1739). Pondichéry fut alors fortifiée et armée. La guerre ayant éclaté entre la France et l'Angleterre, Mahé de Bourdonnais fut envoyé aux Indes avec une flotte et s'empara de Madras, mais le nabab de Carnatic s'allia aux Anglais et vint mettre le siège devant Pondichéry tandis que l'amiral Boscawen se présentait en rade. Ces démonstrations furent inutiles, les ennemis durent se retirer.

L'année 1759 fut la fin des luttes aux Indes, Lally-Tollendal avec ses dernières ressources fut cerné dans sa capitale et dut se rendre sans conditions.

Pondichéry sans moyens de défense, fut occupée par les Anglais pendant les guerres de la République et de l'Empire, mais elle fut restituée à la France par le traité de Paris (1815).

**Hôtels:** *De Paris et Londres, d'Europe.*

**Postes, télégraphes.**

**Cercles:** *Colonial, Indou, de Pondichéry.*

**Banque:** *Banque de l'Indo-Chine.*

**Ligne de navigation:** *Mess. Marit.* 1<sup>o</sup> vers Calcutta, 2<sup>o</sup> sur Colombo. — *British India*, tous les quinze jours.

**Journaux:** *Patriote, Progrès, Journal Officiel.*

**Négociants français:** Delafon, Dumoulin, Félix, Gallois-Montbrun, Josué, Millet, Poulain.

**Principales curiosités:** *Palais du gouverneur, Place Duplex, Cathédrale Sainte-Marie-des-Anges, Palais de Justice, Hôtel de Ville, Cité indoue, Pagode de Villenour.*

Pondichéry s'étend en façade sur la mer sur deux kilomètres de longueur; vue de la rade, cette ville d'aspect français, a très bon air, c'est même une des plus coquettes cités des Indes.

Un appontement en fer s'avance en mer; à son extrémité huit colonnes monolithes en granit, de 98 pieds de haut, est un cadeau du radja de Djingi à Duplex. Un beau quai borde tout le rivage de la ville européenne.

Tout à côté, la *Place Duplex* avec la statue du grand Français qui tint un moment sous sa direction un tiers des Indes actuelles. Sur cette même place, le *Palais du gouverneur*.

La *ville noire* est élevée au milieu d'une forêt de cocotiers.



**Excursion à la Pagode de Villenour.** — Villenour est un chef-lieu de canton à 9 kil. dans l'O. de Pondichéry. La pagode se compose d'une construction rectangulaire avec des gopuram couverts de sculptures. Au centre un étang, puis un petit temple où les étrangers n'entrent pas.

On peut monter au sommet de la tour, d'où l'on jouit d'un beau panorama sur une plaine couverte de cocotiers. Dans la cour, des chars et des monstres en bois sont remisés; ils sont destinés aux processions dans les fêtes boudhistes.

**De Pondichéry à Villupuram** une voie ferrée ouverte en 1876 met en communication Pondichéry avec le réseau indien.

Avoir soin de faire reconnaître ses bagages par l'employé des douanes anglaises qui se tient à la disposition des voyageurs à la gare de Pondichéry; on évitera ainsi à la sortie du territoire, la douane de Randamangalam.

Le chemin de fer passe devant Villenour, puis après avoir franchi le Pambéar, il longe d'abord à gauche, puis à droite des fractions du territoire français. Un peu avant Randamangalam on est dans la province de Madras.

**Madras** semble perdu dans la verdure, seuls les sommets des palais, les tours des églises, le fort Saint-George apparaissent franchement du large.

Le port de Madras est terminé depuis vingt ans; il permet aux bâtiments d'éviter la houle très forte, et le ressac très violent qui se produit sur toute la côte de Coromandel. On débarque dans la « Ville noire », et les marchandises sont chargées à quai. (V. p. 73).

Pour gagner les bouches du Gange, le vapeur s'éloigne des côtes. Des pontons placés en pleine mer annoncent l'entrée du bras de l'Hougly. La couleur de l'eau est devenue jaunâtre et des bancs de sable nombreux obstruent l'embouchure du fleuve. On longe les terres basses et marécageuses de l'île de Sangor, peuplées encore de tigres, enfin on pénètre dans le grand fleuve sacré des Indous, aux eaux boueuses et clapotantes.

Le vapeur stoppe un instant devant *Diamond Harbour*, puis s'engage dans le Gange dont les rives se rétrécissent, deviennent habitées et cultivées. Bientôt *Calcutta* apparaît, puis défile devant le passager; le paquebot s'arrête en face l'agence des *Mess. Mar.*, à *Garden-Beach* dans la banlieue de la capitale des Indes.

# CEYLAN

## PRESQU'ILE MALAISE

---

### INTRODUCTION

**Historique.** — Tout nous porte à croire que l'autochtone primitif de Ceylan devait être d'origine négroïde; on retrouve encore quelques rares sujets de cette même race dans les Veddha.

La conquête aryenne qui commença en 543 avec Vidjaya, " le Victorieux ", et qui introduisit au siècle suivant le bouddhisme dans l'île, fut la cause principale de la décadence de ces noirs pygmées aborigènes, possesseurs eux-mêmes d'une haute civilisation aujourd'hui disparue, mais qu'attestent les travaux d'adduction, les digues, découverts dans la brousse tropicale.

Les conquérants singalais entreprirent des constructions énormes dont les ruines existent encore; parmi ces rois entreprenants on cite Phakrama; sa capitale, Pollanuara, était dit-on, la ville la plus merveilleuse de l'Orient.

Mais le pouvoir échappa à ses successeurs, vaincus par les Malabars. L'île fut ensanglantée par les guerres civiles et ne put résister aux Européens. Les Portugais arrivés en 1505, se fortifièrent à Colombo à Galle en 1518 et occupèrent peu à peu le littoral jusqu'à Kandy qu'ils pillèrent. Les Hollandais envoyèrent une ambassade en 1595 à Vimala Dharma, souverain indépendant de Kandy, puis commencèrent à s'installer sur le littoral en 1603. En 1656, Gérard Hock s'empara de Colombo; Ceylan changea de maîtres, la Hollande conserva l'île jusqu'à l'occupation des Pays-Bas par la France; Van Engelbeck fut le dernier gouverneur néerlandais de Colombo, il remit la ville aux Anglais le 16 février 1796.

La France qui possédait à Madagascar et aux Indes de nombreux établissements parut à plusieurs reprises à Ceylan. La Haye se pré-

senta à Pointe-de-Galle en 1672, et les Français occupèrent un moment Trincomali (Trinquemale).

Les traités de 1802 et de 1815 abandonnèrent Ceylan aux Anglais, mais ceux-ci durent entreprendre la conquête de l'intérieur. Kandy défendu par ses forêts et ses montagnes, restait toujours le foyer de la nationalité singalaise, l'Angleterre y envoya ses troupes. Quatre mille hommes, formés en deux colonnes, et commandés par le général Macdowall s'emparèrent de Kandy en février 1803. Mille soldats, dont trois cents Anglais, résidèrent dans la Capitale singalaise, mais cette troupe, décimée bientôt par la maladie et la disette, dut quitter le pays; ce fut pendant cette retraite que les Anglais surpris par les Indigènes, se rendirent; tous les prisonniers furent tués. Les Anglais ne reparurent qu'en 1814, ils profitèrent de discordes politiques dans le gouvernement de Kandy pour marcher sur Sri Vikdrama Radja; la capitale de ce monarque fut prise, et lui-même fait prisonnier. L'Angleterre supprima la souveraineté et réunit tous les états de Ceylan sous la dépendance de la Couronne.

#### **Dénomination. Population. Administration.**

Ceylan a porté successivement différents noms; les plus connus sont ceux de Lanka, de Ratna-Dvîpa ou « Ile aux joyaux », et de Sin-hala, ou « Tueur de lions » en sanskrit; les Grecs l'ont appelé Taprobane, les Arabes, Serendib ou Selindib, les Chinois Pao-tchou, ou « Ile des choses précieuses », Seng-kia-lo, et Tchi-sse-tseu-koue, ou « royaume du vainqueur du lion ». Les Anglais écrivent Ceylon.

La population s'élève à 3.448.752 hab. (1898), répartis sur un territoire de 63.976 kmq. (soit 54 h. par kmq.). Les Singalais sont les plus nombreux; ils ne sont pas les aborigènes de Ceylan, mais probablement des métis des races dravidiennes, qui vinrent de l'Inde, avec les naturels du lieu. Quant aux indigènes primitifs, les Veddha, ils ont à peu près disparu, à peine en trouverait-on encore une dizaine de mille. Les Tamouls, émigrés du Carnatic sont un sixième de la population insulaire. Les Malais au nombre de 80.000 environ habitent les ports marchands et les centres commerçants, un grand nombre sont métissés. Les descendants portugais et hollandais, les Javanais, les Chinois ne sont que quelques mille. Le mot Burgher est synonyme de Eurasien, employé aux Indes. Aux 7.000 Européens qui habitent Ceylan il faut ajouter 3.726 soldats qui y tiennent garnison; la plupart sont Anglais, moins les hommes du bataillon des Asiatiques.

A l'époque de la Compagnie des Indes, Ceylan était colonie hollandaise, aussi lorsque les troupes anglaises l'occupèrent, l'Ile fut-elle directement administrée par la couronne d'Angleterre; elle est toujours restée indépendante du gouvernement des Indes. La capitale est Colombo.

Les recettes se sont élevées à 25.139.000 r. en 1898 ; la dette est de 3.266.000 r., plus 3.471.000 livres st. (1898). Le commerce : 200 millions de roupies.

**Monnaie :** La *roupie* indienne ne se divise plus comme aux Indes en 16 annas, mais en 100 cents. La demi-roupie vaut donc 50 cents au lieu de 8 annas, et le quart de roupie 25 cents, au lieu de 4 annas.

**Hôtels.** Le voyageur trouvera d'assez bons hôtels dans les sites principaux, à Colombo, à Kandy, à Hatton, à Nuwara-Eliya ; dans les autres centres, c'est le gouvernement qui s'est chargé d'assurer un gîte au touriste. Dans cette intention il a installé sur les principales routes des hôtelleries, qu'on nomme aux Indes *Dâk-Bungalows*, et à Ceylan *Rest-House*.

L'administration fournit le linge et le mobilier, et place un gérant qui est chargé de fournir à un prix modéré une nourriture convenable. Un registre est à la disposition du voyageur ; il y met son nom et ses réclamations. Cette institution a été créée surtout pour les fonctionnaires et les résidents anglais, mais c'est le touriste étranger qui en profite le plus. Le menu est invariable : pain grillé, œufs, côtelettes de mouton, confiture ; thé, eau minérale, et bordeaux.

**Poste. Télégraphe.** Les tarifs postaux sont :

Pour Ceylan.	Lettre dans Ceylan, par once . . . . .	5 cents.
	Carte postale . . . . .	2 —
	Journaux, jusqu'à 5 onces . . . . .	2 —
	Imprimés et divers, jusqu'à 4 onces . . . . .	4 —
Pour les Indes.	Lettre de Ceylan pour les Indes, par 1/2 once . . . . .	5 —
	Carte postale . . . . .	2 —
	Imprimés, jusqu'à 4 onces . . . . .	2 —
	Papiers d'affaires, jusqu'à 4 onces . . . . .	2 —
Pour l'étranger.	La lettre, par 1/2 once . . . . .	15 —
	Lettre p <sup>r</sup> l'Angleterre et les colonies . . . . .	6 —
	Carte postale . . . . .	5 —
	Journaux . . . . .	3 —
	Papiers d'affaires, jusqu'à 10 onces . . . . .	15 —

Il y a deux tarifs pour les **télégrammes** de l'intérieur ; ceux qui sont pressés et qui partent aussitôt leur réception, puis ceux qui sont expédiés d'après leur numéro d'ordre d'arrivée. Bien marquer ces indications : « Urgent » ou « Ordinary ».

Pour Ceylan.	Pour 8 mots 25 cents pour les ordinaires, 75 cents les urgents.	
—	Chaque mot en plus 5 cents pour les ordinaires, 10 cents les urgents.	
Pour l'étranger.	Indes ; le mot . . . . .	20 cents.
	Birmanie ; le mot . . . . .	28 —
	France et Europe, le mot . . . . .	3 r. 10 —
	(moins la Russie et la Turquie).	

## CEYLAN

1. Colombo . . . . .	88
2. De Colombo à Kandy . . . . .	90
3. De Colombo à Nuwara Eliya. . . . .	95
4. De Colombo à Singapour. . . . .	98

## 1. Colombo.

Le courrier pénètre dans le port. — A peine arrivé en rade, le bâtiment est aussitôt entouré d'embarcations indigènes à balancier, curieux bateaux employés également à Zanzibar et aux Comores ; les équipages à peau foncée recommencent ici leurs scènes de plongeurs comme à Aden ou à Djibouti.

Les *vapeurs* mouillent à 1/4 de mille env. de terre. — Les embarcations prennent 25 cents, par personne pour les conduire à terre, à la jetée, ou d'un bateau à un autre dans la rade ; la nuit 40 c. Pour les enfants de 2 à 10 ans, moitié prix.

Les *bagages* payent, 10, 15 et 25 cents, selon leur dimension ; les colis portés à la main ne sont pas taxés.

La *douane* est ouverte pour les gros bagages de 7 h. 30 du m. à 8 heures du s. ; pendant la nuit, les petits colis sont seuls autorisés à circuler pour être visités.

Le *transport des bagages*, de la jetée en ville, est ainsi fixé :

A la *voiture* : le paq. de main, 2 c. ; le colis lég., 4 c. ; la malle pesante demandant pour la soulever le secours d'un autre couli ou d'une charrette, 40 c.

Au *Grand Orient. H.* : le paquet de m., 3 c. ; le colis lég., 6 c. ; la malle pes., 12 c.

A *domicile* dans le quartier du Fort : le paquet de m., 6 c. ; le colis lég., 12 c. ; la malle, 25 c.

**Hôtels** : *Gr. Oriental*, en face le débarcadère ; *Bristol*, (on parle français) ; *British India* ; *de l'Europe* ; *Galle Face*, près de la mer, dans une jolie situation, mais éloigné du port ; *Mount Lavinia*, bien situé, sur le bord de la mer, mais à 6 m. de la ville.

**Monnaie** : La rouble (rupee), voir CEYLAN, p. 87.

**Poste, télégraphe et câble.**

**Cercle** : *Colombo*.

**Banques** : *B. of Madras* ; *Chartered B. of India, Australia and China Ltd* ; *Hong-kong et Shanghai B. Corporation* ; *Mercantile B. of India Ltd* ; *National B. of India* ; *Freudenberg*.

**Consulats** : De France, d'Allemagne, d'Italie, de Hollande, d'Autriche-Hongrie.

**Voiture** : La journée de 6 h. du m. à 7 h. 30 du s. : voiture de 1<sup>re</sup> cl., à un cheval : 4 r. ; celle de 2<sup>e</sup> cl. : 3 r. — 6 h. consécut. 1<sup>re</sup> cl. : 2 r. ; 2<sup>e</sup> cl. : 1 r. 50 c. — Demi-heure, 1<sup>re</sup> cl. : 50 cents. ; 2<sup>e</sup> cl. : 40 cents. — Une heure, 1<sup>re</sup> cl. : 1 r. ; 2<sup>e</sup> cl. : 75 cents. — Chaque quart d'h. en plus, 1<sup>re</sup> cl. : 25 cents ; 2<sup>e</sup> cl. : 20 cents.

Service de nuit un tiers en plus. — Pour la voiture à deux chevaux le tarif est augmenté de moitié.

**Pousse-pousse ou Ricksha** : Course de jour dans la Cité, ou

Fort : 40 cents. — Chaque demi-h. : 25 c. — Stationnement par demi-h. : 40 c.

**Tramway.** Les voitures électriques traversent toute la ville ; elles circulent : 1° de la jetée aux rives du Kelani ; 2° de la jetée à Borella à 3 m. de Colombo. Prix, en 1<sup>re</sup> cl., 10 c. par mille.

**Agence de voyage :** *Cook*, 1 Victoria Arcade, York Str.

On y trouve des renseignements utiles pour les excursions, des coupons d'hôtels, des billets circulaires un peu moins chers que le tarif ordinaire.

**Navigation :** *Messageries maritimes*, services pour l'Extrême-Orient, pour l'Australie, pour Bombay, pour Pondichéry, pour Djibouti (annexe pour Madagascar) et la France ; *Chargeurs Réunis : Comp. Nationale ; Ceylon Steamship Co.* Excursion chaque semaine autour de l'île. Séjour à bord 8 jours ; 7 escales. Prix 125 r. Agents Walker, Sons ; *Peninsular and Oriental S. N. Co.* Services pour l'Extrême-Orient, pour l'Australie, pour l'Europe, pour Bombay, pour Calcutta ; *Orient Line ; British India.* Service journalier (moins le dim.) pour le Sud des Indes, départ de Colombo pour Tuticorin à 4 h. du soir, arrivée à 8 h. du matin, départ de Tuticorin à 5 h. du soir, arrivée à Colombo à 8 h. du matin. — Autres services sur la côte des Indes, sur Rangoun, sur l'Angleterre ; *Clan Line ; Anchor Line.*

**Curiosités :** *Pont Victoria, Musée, Jardin des Cannelliers, Palais du gouverneur, Casernes, Hôpital, Palais de justice. — La ville Noire, Temple de Kelani, Mount Lavinia* (7 milles).

Colombo, 130,000 h., est la capitale de Ceylan ; elle est située par 6° 57 m. de latitude N., et par 79° 58 m. de long. E. de Greenwich. Sa distance est de 6,703 milles de Londres par Gibraltar, et de 5,459 m. de Marseille.

Le port est vaste et pourvu de grands dépôts de charbon pour les nombreux vapeurs qui fréquentent les routes d'Extrême-Orient et d'Australie.

Colombo comprend la cité européenne élevée autour du **Fort**, et la ville noire « Black Town » appelée **Pettah**.

Dans la banlieue, à **Calpitty** et à *Slave-Island*, les Anglais ont construit de charmantes villas disséminées sous les cocotiers et au milieu de beaux jardins. C'est là, que quittant leurs affaires, les Anglais viennent retrouver leur famille.

Mais la vie intéressante pour le voyageur est loin des *bungalows*, il faut aller la trouver à Colombo, au Fort et surtout à Pettah.

**Pettah** est une immense agglomération de cases et de magasins, encadrée d'une puissante végétation tropicale, et habitée par des Tamouls, des Singhalais vêtus d'indienne de teintes bigarrées, des Malabars coiffés d'un foulard noir, des Malais au jupon brun à ramages, des métis portugais, tous professant des cultes fort différents, civaïque, bouddhique, mahométan, chrétien. Cette « ville noire » est située entre

la mer et de grands étangs d'eau douce, une vaste esplanade la sépare du quartier anglais. Les habitations sont généralement sans architecture, les temples eux-mêmes présentent peu d'intérêt, mais on y vient pour jouir des scènes pittoresques de la rue, où circulent tant de peuples divers.

Le quartier du **Fort** s'est construit autour du château où tinrent garnison les soldats portugais, puis hollandais. Il occupe une belle situation en arrière du port, sur un promontoire bordé de trois côtés par la mer. C'est le centre des affaires.

La *Cathédrale*, dans le quartier chrétien, commencée par les Portugais, est restée inachevée.

Le *Musée* fut fondé par le gouverneur Gregory ; on y trouve rassemblés tous les produits naturels et industriels de Ceylan. La section d'archéologie est au rez-de-chaussée et la partie d'histoire naturelle au premier étage.

**PROMENADES :** Les *Cinnamon Gardens* ou *Jardins des Cannelliers*, que créèrent autrefois les Hollandais, ont été convertis en un parc bien dessiné.

Dans le Sud, Colombo est continuée par une belle route, une des promenades les plus agréables. La route traverse de belles allées, où poussent pêle-mêle des cocotiers, des banians, des palmiers, des bambous ; elle mène à *Mount Lavinia* (7 milles), agréable plage de sable rouge fréquentée par les Anglais et particulièrement par ceux venus des Indes méridionales. L'hôtel qui est une ancienne résidence d'un gouverneur de Ceylan, est élevé sur un rocher faisant saillie sur le rivage. — On s'y rend aussi par chemin de fer.

*Temple de Mahavanso*, à Kelani. On traverse Pettah, puis la rivière de Kelani. Le temple est gardé par des bonzes au costume jaune ; ce lieu contient une statue de Bouddha couché, et une dagoba construite de 1240 à 1267, puis réédifiée en 1801, sur l'emplacement d'un autel qui aurait été élevé par le prince Yatalatissa en 306.

50 c. ou 1 r. au bénéfice de la bonzerie.

## 2. De Colombo à Kandy

74 m. 1/2, Prix 6 r., 4 r., 2 r. ; aller et retour, 9 r., 6., 3 r. — quatre services de jour et un de nuit ; deux le dimanche. — Trajet en 4 et 5 heures. Des trains vont directement à Kandy, d'autres continuent sur Bandarawela ; dans ce dernier cas descendre à Peradeniya Junction où la correspondance attend.

Colombo, — *Maradana*, croisement des lignes vers Kandy et vers Matara. — 3 m. 1/2, *Kelaniya*. — 5 m., *Hunupitiya*. — 9 m., *Ragama*.

16 m. 1/2, *Henaratgoda*, (R. H.).

A un kilom. de la station, le *jardin d'essais* où l'administration acclimatise des cultures tropicales étrangères, le caoutchouc du Para, la gutta-percha de Malaisie, le café du Libéria et d'Arabie, le cacao des Antilles, etc.

22 m. 1/2, *Veyangoda*, (R. H.), à 61 pieds d'altit. — Le pays se couvre de cocotiers. — 30 m. 1/2, *Mirigama* (R. H.), à 161 p.

34 m. 1/2, *Ambepussa*, à 182 p. — La région encore basse est marécageuse et fiévreuse, mais la végétation est superbe et le paysage splendide. Autour des stations, des plantations d'eucalyptus.

40 m. 1/2, *Alawwa*, à 190 p.

45 m. 1/3, *Po'gahawela*, (R. H.), à 244 p. Un embranchement mène à *Kurunegala* (R. H.) à 13 m. dans le N., chef-lieu de la " North Western Province ". Ce centre est situé près d'un sommet isolé de 1.000 p. d'alt. et sur lequel on monte facilement; au pied, un étang artificiel sert à l'irrigation.

Dans le S. E. de Polgahawela, à 10 m., *Kegella*, (R. H.), petite ville dans une jolie situation; belle vue.

Dép. de la station, en coach, à 9 h. 30 du m. et à 4 h. 30 du s.; retour, dép. de Kegalla à 7 h. du m. et à 2 h. du s. Prix: 2 r. et 1 r. 1/2. Trajet en 1 h. 3/4.

52 m., *Rambukkana*, (R. H.), à 290 p. La voie monte fortement en serpentant sur le flanc de hauteurs abruptes, dans une vallée encaissée et tapissée d'une épaisse couche de verdure. Les cascates se font entendre. Le panorama s'étend; il est pittoresque. Au-dessous, une belle vallée, couverte en partie de jungles, d'où s'élance le fameux palmier-talipot, dont les feuilles gravées à l'aide de poinçons, et remplaçant les parchemins, forment le fonds des bibliothèques bouddhiques.

L'ascension est de 1.400 pieds sur une longueur de 13 m.

65 m., *Kadugannawa*, sur un col, à 1.690 p. Très agréable sensation d'une fraîcheur relative. Le Watcher's Rock, ou Colline de Belungala, surplombe la station de 850 p.



70 m. 1/2, *Peradeniya*, à 1.553 p., à la jonction des lignes de Kandy et Matale, et de Bandarawela. Près de la gare, le **jardin botanique**, — 150 acres, — fondé en 1819, est un véritable musée de merveilles végétales.

On peut venir de Kandy en voiture — 4 milles — par une belle route, sur laquelle on rencontre de nombreux cottages entourés de plantes tropicales, de caféiers, de cocotiers, etc.

C'est sous un dôme énorme de vieux arbres à caoutchouc, *Ficus elasticus*, qu'on arrive au jardin.

Dès l'entrée, se dresse un gigantesque bouquet de palmiers, enguirlandé de fleurs luxuriantes. Le parc est divisé par deux chemins, dont l'un mène à l'habitation du directeur, située sur une légère élévation, environnée des plantes les plus rares et de quantité de fleurs aux couleurs éclatantes.

Le jardin des Fougères vaut la peine d'une visite. Elles sont plantées sur les bords d'un ruisseau et à l'ombre de grands arbres; il y en a de minuscules, d'énormes, d'herbacées, d'arborescentes; l'effet est ravissant.

Parmi d'autres espèces exotiques, on remarque le cocotier des Seychelles avec son fruit double, des palmiers-fougères ou *Cycadæ*, des orchidées, des banians énormes.

La partie scientifique du jardin, celle où on acclimater les nouvelles plantes, où se font les essais, les semis qui doivent être cédés aux horticulteurs ou aux planteurs, se trouve dans un terrain reculé.

74 m. 1/2, **Kandy**, à 1.602 p., est peuplée de 20,275 h. (1891), dont 253 Européens, 1,517 Eurasiens, 9,704 Singhalais, 3,712 Tamouls, 3,639 Maures, 1,162 Malais, 388 divers. C'est la capitale d'un ancien royaume indigène, et le chef-lieu actuel de la « Central Province ».

**Hôtels.** *Queen's* (on parle français); *Florence Villas*, bon; *Grand H.*

**Cercle** est situé sur les bords du lac.

**Banques :** *National B. of India*; *Mercantile B. of India*.

**Voitures :** Un cheval. La journée de 6 h. du matin à 7 h. du soir, 5 r.; six heures consécutives, 2 r. 50 cents. La nuit, 3 r. 20. — La demi-heure, 60 cents. La nuit, 75 cents. — L'heure, 1 r. 20. La nuit, 1 r. 50 — La troisième heure et suivantes : 30 cents. La nuit 40 cents.

Pour deux chevaux, moitié en plus.

**Pousse-pousse** ou **Ricksha** : Course, 10 cents. La nuit 15 cents. — La demi-heure, 25 cents. La nuit 30 cents. — L'heure, 50 cents. La nuit 20 cents. — Chaque heure supplémentaire, 10 cents. La nuit 15 cents.

**Cultes :** CATHOLIQUE, *St-Anthony*. PROTESTANT, *St-Paul; Trinity; Scot's Kirk; Wesleyan church*.

**Curiosités :** *Lac. Temple de Dalada, Palais d'Atrai, Bibliothèque, Palais du Gouvernement, Kraal des éléphants.*

Toute la beauté de Kandy réside dans son petit lac, joliment entouré d'ombrages et de pelouses avec leurs riches corbeilles de fleurs aux couleurs vives.

Ce fut sous Prakrama Bahu III, au xiv<sup>e</sup> siècle de notre ère, que l'histoire s'occupa de Kandy. A cette époque il s'agissait de placer une relique de Bouddha dans un lieu sûr; on choisit Kandy et on éleva un temple à cette intention, mais ce ne fut qu'après la destruction de Kotta par Vimala Dharma, en 1592, que cette ville devint une résidence royale. Les Portugais, puis les Hollandais, s'emparèrent de Kandy qu'ils pillèrent et incendièrent, si bien que les monuments actuels sont à moitié modernes. Les Anglais entrèrent à Kandy en 1803, puis l'occupèrent définitivement en 1814.

Le lac, avec son fonds de hauteurs étagées et vertes, est une petite merveille; c'est autour de cette étendue d'eau, retenue par une forte digue, qu'est groupé le quartier anglais. « Sur les rives, dit Cotteau, une chaussée ombragée forme une longue terrasse dont le mur de soutènement est orné d'une rangée de balustres. Au centre, on remarque, semblable à une corbeille de verdure, un flot planté de bambous dont les tiges gracieusement inclinées se reflètent dans une eau calme et limpide. Sur la rive opposée s'élèvent de jolies villas habitées par les Anglais ou de riches indigènes. Une route, semblable à une allée de parc, en fait le tour entier. Cette charmante promenade, qui demande une heure à peine, se fait à l'ombre de beaux arbres, de palmiers et de massifs de bambous dont les troncs, luisants et jaunes comme de l'or, sont rehaussés de légers filets verts. »

Sur la rive N., Queen's Hotel, puis l'*Esplanade*.

Le *Dalaba maligava* ou *Temple de la dent*, se compose de bâtiments irréguliers; c'est le lieu saint du monde bouddhiste. Ces constructions sont modernes; elles furent élevées par des Portugais.

Le *Vihara*, est le sanctuaire où est conservée la dent de bouddha, il communique avec le temple par une porte et un escalier étroits. (Le visiteur paie 1 r.; il est accompagné d'un bonze qui l'introduit.)

La relique repose sur une table d'argent; elle est renfermée dans un *caranda* ou coffret en or, finement ciselé, et étincelant de diamants et de perles; à l'intérieur trois autres

reliquaires en métal précieux sont enchâssés les uns dans les autres ; dans le dernier, la dent de Bouddha repose sur une feuille de lotus en or. Cette relique n'est que très rarement exposée ; on ne la sort qu'aux grands pèlerinages.

Bien des légendes circulent sur le passé de cette *dalaba*, ou dent sacrée, pour la possession de laquelle des potentats indous se sont livré de furieux combats. Cette molaire vénérable fut apportée à Ceylan cachée dans le chignon d'une princesse de Kalinga.

Elle fut prise par les Malabars vers 1315 et emportée sur le continent, mais Prakrama Bahu III, vainqueur, la rapporta à Ceylan. Les Portugais s'étant emparé de Kandy, mirent les palais au pillage, la *dalaba* fut saisie en 1580 et envoyée à Goa, où l'archevêque la fit broyer dans un mortier en présence du vice-roi et de la cour, et jeta la poussière au vent de la mer. Le roi indigène Vikrama Bahu fit ressusciter cette dent ; c'est un morceau d'ivoire décoloré de deux pouces de longueur, qui ressemblerait, d'après les uns, à une dent de crocodile, d'après les autres, à celle d'un bœuf.

Le sanctuaire n'a rien de remarquable, il est petit, irrégulier et obscur ; des fresques y sont grossièrement peintes, et les scènes de luxure y abondent.

\* Dans un pavillon octogonal séparé, on conserve des livres et des écritures sacrés ; il y a là de très belles reliures d'or et d'argent. Les caractères singhalais sont gravés à la pointe sèche sur de minces feuillets allongés ou papier « ola », faits de feuilles de palmier-talipot, cuites, séchées et découpées en bandes étroites, ou bien encore marqués sur des écorces de bambous.

Parfois le moine bouddhiste propose de graver des inscriptions sur de minces bandes d'écorce et remet son pieux labeur au donateur (1 roupie).

A proximité, dans une petite chapelle une statue grossière de Bouddha accroupi. (1 r. pour cette visite spéciale).

L'ancien *Palais royal* fait suite au temple, il est occupé par la Cour de justice. Ce monument fut bâti par Vimala Dharma vers 1600 ; des prisonniers portugais donnèrent un aspect européen à quelques parties de la construction, comme par exemple à la tour octogone voisine.

En face du temple, s'élève en saillie de trois côtés sur le lac la *Bibliothèque*, ou *Library*, avec ses monuments gravés à la pointe sur des feuilles végétales.

Sur la hauteur, l'*Hôtel du Gouverneur* dans un parc bien dessiné et planté de beaux arbres et de plantes rares.

PROMENADE : *Route de Lady Gordon* ; elle donne d'un côté sur Kandy, franchit les hauteurs d'où on a une jolie

vue, et descend dans la large vallée de Dunbera où est le Mahaveli-Ganga; ce fleuve de 216 kilomètres coule vers le N.-E., un des bras de son delta débouche dans la baie de Trincomale (Trinquemale).

De même qu'au Canada, il y a ici des taxes de route payées par ceux qui s'en servent. Un préposé muni de pancartes en anglais, en singalais et en tamoul perçoit un droit; il est, pour cette promenade, de 50 cents par voiture à deux chevaux; le retour est gratuit.

**Excursion : De Kandy aux ruines d'Anurâdhapura.**

De Kandy à Matalé en chemin de fer. — De Matalé à Anurâdhapura en coach; départ de Matalé à 7 h. 30 du m., de Dambulla à midi 10, arrivée à Anurâdhapura à 8 h. 30. du s. Distance 80 m. en 13 h. service de relais bien compris. — Retour, départ d'Anurâdhapura à 6 h. du m., de Dambulla à 1 h. 30 du s., arrivée à Matalé à 8 heures.

### 3. De Colombo à Nuwara-Eliya

Prendre le train jusqu'à Nanu-Oya à 126 m. de Colombo. — Prix 11 r. 97, 7 r. 98, 3 r. 45; aller et retour 17 r. 98, 11 r. 97, 5 r. 18. — Trois services par jour; deux le dimanche. — Trajet en 8 h. 1/2.

De Manu-Oya à Nuwara-Eliya, départs en coach à 7 h. 50 du matin, à 4 h. 15 et à 7 h. du s. — Tarif de jour 2 r. et 1 r.; de nuit 2 r. 50 et 1 r. 50. — Trajet en une heure.

Départs de Nuwara-Eliya pour la station à 8 h. 35 du m., à 2 h. 30 et à 7 h. 45 du s.

Voiture particulière à 2 chevaux, 5 r. pour 3 voyageurs; chaque place supplémentaire 2 r.

*Colombo à Paradeniya* Jonction, v. R. 2.

78 m. 1/4 de Colombo, *Gampola* (hôt.), à 1.572 p. — 82 m. 3/4, *Ulapane*, à 1.846 p. — 87 m. 1/3, *Nawala Pitiya* (hôt.), à 1.913 p. — 94 m. 1/3, *Galboda*, à 2.581 p. — 100 m., *Watawala*, à 3.259 p. — 103 m. 1/2, *Bozelle*, à 3.742 p. — Le pic Adam se dresse comme une pyramide dans le S.-O. 108 m., *Hatton*, (hôt. : *Adam's Peak*, bon.) à 4.141 p.

Hatton dessert les grands districts de thé de Dickaya et Dimbula; autrefois ces vallées produisaient beaucoup de café, mais les insectes attaquèrent ces plants et les colons syndiqués durent remplacer cette culture par celle des arbres à thé.

**Excursions : Ascension du Pic Adam.**

Escalade du *Duke's Nose*.

Promenade aux chûtes du *Devon*.

Coach pour *Norwood*, d'où d'autres mails conduisent à *Maske-tiya*, et à *Bogavantalawa*.

**Ascension du pic Adam.**

On peut constituer à l'hôtel de Hatton son personnel pour cette ascension. On prend une voiture jusqu'à S. Andrews à 12 m., dans le district de Dickaya; de là commence l'escalade.

La montée est assez pénible car la montagne est très escarpée cependant plusieurs Anglaises ne craignant pas le vertige ont tenté l'excursion avec succès; des milliers de pèlerins asiatiques vont déposer annuellement leurs offrandes au sommet. Parmi les voyageurs qui ont escaladé le pic, on cite le savant arabe Ibn-Batouta en 1340 et le cordelier florentin Jean de Marigola quelques années après.

Le panorama est remarquable mais il est sans valeur pittoresque; on aperçoit d'un côté l'immensité de la mer, et de l'autre des élévations revêtues d'une végétation si puissante qu'elle ne laisse rien percer; tout y est rendu trop uniforme.

Il fallait autrefois beaucoup de temps, d'argent et d'énergie pour traverser les forêts vierges, les précipices et les torrents avant d'atteindre le sommet du pic; aujourd'hui une bonne route conduit au pied de la montagne à travers une région cultivée, et d'immenses étendues plantées en thé ont remplacé la brousse épaisse du paradis terrestre, car c'est ici qu'on se plaît à le placer généralement.

Jusqu'à 5.000 pieds, on remarque en forêt des palmiers, des bananiers, des bambous, au delà ces plantes tropicales font place aux myrtes, aux lauriers, aux rhododendrons. Les léopards, les ours, les éléphants n'ont pas encore disparu de cette brousse épaisse.

En pleine forêt, « au milieu d'une allée charmante et toujours verte, écrit E. Heckel, nous avons rencontré une troupe de pèlerins, composée d'environ trente Tamouls ou Malabars noirs, gens à moitié sauvages, de cette intéressante race dravidienne à laquelle appartiennent probablement les premiers habitants de l'Inde. Les pèlerins se rangèrent, pour nous laisser passer, sur un des côtés de l'étroit et raide sentier, et nous pûmes ainsi admirer de tout près la beauté de leurs corps maigres et pourtant vigoureux; d'autant mieux que le costume de la plupart se réduisait à un turban blanc sur la tête et à un pagne rouge autour des reins. Tous les âges étaient représentés dans la troupe, depuis le jeune garçon et la fillette gracieuse jusqu'au vieillard tremblant et à la matrone aux traits flétris; plusieurs des femmes, dans la force de l'âge, avaient à la mamelle un nourrisson, ou à cheval sur leur dos un enfant d'un an. En effet, chez ces Tamouls qui appartiennent à la foi brahmanique, comme chez les Singalais bouddhistes, l'on considère comme très méritoire et très agréable à Dieu d'accomplir dès l'âge le plus tendre le pèlerinage à la sainte montagne; les pieux pèlerins croient s'assurer par là, non seulement une bonne santé et une longue vie, mais une protection contre les mauvais esprits et le pardon de leurs péchés.

« Un intéressant spectacle d'un autre genre nous surprit un quart d'heure plus tard, lorsque, après avoir traversé un ruisseau, séduits par la beauté de quelques balsamines, nous fîmes un petit détour le long du cours d'eau. A un tournant, nous nous trouvâmes soudainement en face d'un bassin ravissant entouré de hautes forêts et fantastiquement orné de guirlandes hardies. Une troupe de grands singes gris des montagnes (*Presbytis Ursinus*), dont nous avions déjà entendu les voix perçantes un instant auparavant et qui s'y livrait à ses ébats, fut si effrayé de notre arrivée inattendue qu'elle s'enfuit en toute hâte du côté opposé. Ces adroits acrobates se servaient des lianes tombantes comme de cordes de gymnastique et passaient d'arbre en arbre avec une agilité merveilleuse.

« Un peu plus tard, après être sortis du fourré ombreux, nous nous trouvâmes en face d'une haute muraille de rochers, vers le haut de laquelle conduisait un long escalier avec des degrés taillés: au-dessus, nous apercevions sur une sorte de plateforme beaucoup d'*ambalam* ou d'auberges de pèlerins. Nous avions déjà passé devant plusieurs de ces auberges. Mais ce groupe était plus considérable et constituait la dernière grande station sur le versant nord du pic. Beaucoup de pèlerins sont si fatigués des efforts qu'il leur a fallu pour gravir le sentier raide et pierreux, qu'ils s'arrêtent à cet endroit pour passer la nuit. Pourtant, il n'y a, de là jusqu'au sommet qu'une grande heure de marche, à la vérité très pénible. D'autres n'y séjournent que quelques heures et se restaurent avec ce qu'on y vend, des fruits ou bien du curry et du riz, qu'ils font cuire eux-mêmes sur un feu en plein air; un feu de ce genre flamboie précisément sous de grands arbres, au-dessus de la muraille de rochers; une troupe de Singalais au teint basané était groupée tout autour dans des attitudes pittoresques.

« Après un court repos dans cet *ambalam*, nous partîmes, rafraîchis par le jus savoureux de quelques bananes, pour accomplir la dernière et la plus rude étape de notre pèlerinage. Là, en effet, commença la partie la plus fameuse et la plus redoutée, l'ascension de la pyramide. Sur une vaste étendue, des marches d'escaliers sont taillées dans le rocher nu, raide et souvent à pic. A côté se trouvent de solides chaînes de fer, auxquelles il faut se tenir fortement quand on monte. Plusieurs de ces chaînes, offrandes de pieux pèlerins, sont vieilles d'au moins mille ans; seulement on remplace de temps à autre les anneaux rongés par la rouille,

De gros piquets de fer, bien enfoncés dans le rocher de gneiss, soutiennent de distance en distance ces chaînes qui oscillent et se choquent bruyamment contre le rocher.

• Pour les ascensionnistes sujets au vertige, ce sentier, malgré ces chaînes, n'est pas une route commode. Nous n'en devons admirer que davantage l'adresse de la noire femme tamoule, qui, déjà chargée de ses enfants et de son nourrisson, se pose de plus sur la tête un panier de vivres, qu'elle balance en avant et en arrière, et qui se soutient seulement avec lesorteils mobiles de ses pieds nus comme si elle avait quatre mains. Bien que cette échelle, comme celle du paradis, soit difficile à gravir et paraisse très dangereuse, elle ne l'est toutefois qu'à un petit nombre d'endroits. En effet, si l'on glisse sur les marches polies, ou si on laisse échapper la chaîne de ses mains, ce qui n'est pas rare, l'on ne tombe pas dans un profond précipice, mais sur un lit de verdure fort doux, où l'on risque tout au plus de se heurter désagréablement à quelques branches proéminentes.

• Enfin cette dernière épreuve fut heureusement surmontée. Après avoir gravi le dernier escalier garni de chaînes, nous pûmes voir, immédiatement au-dessus de nos têtes, la pointe nue et rocheuse de la montagne miraculeuse, et sur ce sommet le célèbre temple de Bouddha, but final de notre fatigant pèlerinage. Encore quelques degrés raides, et nous nous trouvâmes à l'entrée du sanctuaire vénéré. Nous y fûmes accueillis avec empressement par les vieux prêtres bouddhistes à barbe blanche, qui veillent à la garde de ce sanctuaire et reçoivent en échange les offrandes des pèlerins. Ils ne restent sur ces hauteurs que pendant quatre à cinq mois, depuis janvier jusqu'en avril ou en mai. Le reste de l'année, le Samanala est inabordable à cause de l'abondance et de la continuité des pluies.

Le pic Adam se termine comme un pain de sucre et son sommet, à 7,352 p., est si aigu qu'il s'y trouve tout juste assez d'espace pour un petit sanctuaire qui couvre la *ripada*, ou l'empreinte sacrée du pied. Les Tamouls, brahmanistes, les Singalais, bouddhistes, les Arabes, musulmans, y vinrent adorer les uns Civa, les seconds Bouddha, les derniers notre père Adam, on pourrait même ajouter que les Portugais pensèrent y voir un moment l'empreinte de saint Thomas, qui vint prêcher l'évangile en Asie, mais la légende d'Adam a prévalu chez les Européens et ce sommet a pris le nom du premier homme.

• Lorsque Bouddha descendit sur la terre au sein d'une effroyable tempête, dit Heckel, c'est sur l'île verdoyante qu'il prit pied, parmi le tonnerre et les éclairs, et il mit en fuite la troupe farouche des mauvais esprits, qui jusque-là avaient régné sur *Lanka Diva*, l'île sacrée, et il établit son séjour dans ce paradis terrestre. C'est là qu'il proclama son évangile du Nirvana, et qu'il enseigna aux hommes à chercher le bonheur dans le renoncement, à vivre sans désir pour mourir sans crainte. En remontant au ciel, Bouddha laissa, comme souvenir de son passage, non seulement une poignée de cheveux, mais aussi, à la prière spéciale du roi, l'empreinte de son pied. Cette empreinte sacrée, la miraculeuse *rip-pa-da*, se trouve au point précis où le pied de Bouddha s'est, pour la dernière fois, appuyé sur la terre, à la pointe rocheuse la plus élevée du Samanala.

• Depuis ce temps et par conséquent depuis plus de deux mille ans, cet endroit sanctifié est devenu un but de pèlerinage, vers lequel tout le monde bouddhiste accourt en foule de toutes les parties de l'Orient.

111 m. 1/4, *Kotagala*, à 4,065 p. — 115 m. 1/2, *Tala-wakele* (R. H.), à 3,932 p. — 120 m. *Watagoda*, à 4,400 p.

128 m. *Nanu-Oya*, à 5,291 p. La voie ferrée se continue jusqu'à *Bandarawela* (hôt.), 160 m. 1/3, à 4,036 p.

Une bonne route de 4 m. 1/2 mène à **Nuwara-Eliya**, une des résidences d'été du gouverneur de Ceylan et le sanatorium de l'Inde méridionale, à 6,234 p. d'alt.; 2,726 hab. (1891), dont 245 Européens, 122 Eurasiens et Burghers, 1,317 Singhalais, 843 Tamouls, 124 Maures, 27 Malais et 48 divers.

**Hôtels :** *Critterton*, et *Grand H.* sont la propriété de The Nuwara Eliya Hotels Co. Ltd. (Ch. 3 r., déj. 2 r., din. 3 r., thé 50 c.; pens. d'un serviteur indig. accompagnant le voyageur 3 r. par jour); *Keena House*; *St-Andrews*.

**Cercle :** *Hill*.

**Banque :** *National B. of India.*

**Voiture :** La journée de 6 h. 30 du matin à 7 heures du soir, 1 cheval, 6 r. 50 cents ; 2 chev., 10 r. — De 6 h. 30 à midi, ou de midi à 7 h. du soir, 3 r. ; 2 chev., 6 r. — Première heure, 1 r. 50 c. ; 2 chev., 2 r. — Deuxième heure, 1 r. ; 2 chev., 1 r. 50 c. — Chaque heure supplémentaire 75 c. ; 2 chev., 1 r.

Pour les excursions : 2 chevaux voiture à 4 places, 1 r. par mille. Pour un voyageur en plus, un quart en supplément du tarif.

Service de nuit, le prix est augmenté d'un quart.

**Pousse :** Un couli, une heure, 50 cents. — la seconde heure, 25 cents. — Promenade : 25 cents par mille. — 2 coulis, moitié en plus.

Service de nuit, un quart en supplément.

*Nuwara-Eliya*, que les Anglais prononcent *Nourellya*, s'étend avec ses villas parsemées dans le N. d'une vaste prairie légèrement ondulée, continuée par un étang. Tout autour, des bois d'eucalyptus, des pins parasols donnent au paysage un aspect européen. Le climat est du reste froid, et aussitôt le coucher du soleil il est prudent de se couvrir chaudement ; dans les appartements de grandes bûches de bois flambent toute l'année.

**Excursions.** Ascension du *Pidura Talagala*, sommet le plus élevé de l'île. La montée est assez facile. Le sentier traverse d'abord des pâturages verts coupés de torrents, puis il entre sous bois, bientôt la pente s'accroît ; le terrain est souvent glissant. Deux heures d'ascension au milieu de pins, de rhododendrons, de fougères géantes, de rochers sauvages. La vue est, comme au pic Adam, trop vaste ; altitude 8.200 pieds.

Promenade à *Halkgalla*, 4 m., joli jardin d'essai, remarquable par ses fougères arborescentes ; ce parc est situé au pied d'un pic de granit. Les fervents de l'Indouisme assurent que ce fut à *Halkgalla* que *Ravana* aurait fait enfermer *Sita* ; *Hanouman* la découvrit et lui remit l'anneau de *Rama*.

Excursion à *Badulla*, 37 m., par une route de montagne agréable ; on descend 4.000 p. *Badulla* est joliment située au milieu de hauteurs ; c'était autrefois une résidence royale ; il ne reste plus qu'un temple et un dagoba. Trajet en 6 h. 1/2, plus une longue halte à *Etam Pitiya* au R. H. pour le déjeuner.

#### 4. De Colombo à Singapour

4570 milles de Colombo à Singapour. Les *Messag. marit.* font la traversée sans escale intermédiaire en 5 jours ; départ chaque quinzaine. — Le *P. and O.*, et le *Nordd. Ll.* font escale à Pinang : 1278 m. De Pinang à Colombo 395 m.

La côte de Ceylan reste longtemps en vue, jusque par le travers de *Matara*. Sur la gauche, le golfe du Bengale.

On laisse le chapelet des îles *Nicobar* qui se prolonge vers le N. par le groupe des *Andaman*, lieu de déportation pour les Indous. Les Insulaires sont de race *négrito*.

Sur le bord opposé, les Poulo Way, et la pointe d'Atchem au N. de Sumatra, possession hollandaise.

On entre dans le détroit de Malacca, aux eaux ordinairement tranquilles.

**Pinang, Penang**, en angl., ou **Georgetown**, sur la côte E. de l'île du Prince de Galles, Prince of Wales. Port franc.

Pinang fut cédé en 1786 par le sultan de Kédah, à la Compagnie anglaise des Indes, moyennant une rente annuelle de 10.000 piastres. En 1805 cette colonie devint une « Présidence », et Malacca et Singapour relevèrent en 1826 du gouvernement de Pinang, mais en 1837 le gouverneur anglais fut transféré à Singapour.

Georgetown est le chef-lieu de la province de Wellesley dont la superficie est de 1604 km.q. ; 248.207 (1900) individus habitent ce territoire. Le commerce est de 100 à 120 millions de piastres.

Le « Settlement of Pinang » est dirigé par un « Resident Councillor » ; il nomme deux députés au « Legislative Council » qui se tient à Singapour.

**Georgetown**, 45.000 hab., s'est élevée autour du fort Cornwallis, qui fut construit à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle à l'extrémité d'un promontoire de l'île de Pinang ou île de l'Arêque ; sa distance du continent est de 4 milles. On accoste au *Tanjong Pagar Dock*.

**Hôtels** : *Eastern and Oriental*, 10 Farquhar St. ; *de l'Europe ; Sea View ; English*, 28 Beach St.

**Monnaie** : Le dollar.

**Poste** ; télégraphe ; câble sur Madras, sur Rangoun, sur Médan.

**Cercles** : *Pinang ; Pinang Cricket*.

**Banques** : *Chartered B. of India, Australia and China*. 11 ; Beach St. ; *Nederlandsche Handel-Maatschappij ; Hong-kong and Shanghai B.*

**Consulats** : De France (ag. c.), d'Allemagne, de Hollande, de Belgique, d'Italie, de Portugal, de Siam, des États-Unis.

**Journal** : *Pinang Gazette*.

**Cultes** : CATHOLIQUE, *St-François-Xavier* ; collège des Missions Étrangères de Paris à Poulo Tikus. PROTESTANTS : Église d'Angleterre, Presbyterian Church, Methodist Episcopal Mission.

**Excursions**.

Au N. de Pinang, *Alos-stah* est la capitale du sultan de Kéda h entre ces deux villes la traversée en chaloupe à vapeur est de quelques heures environ. Dans cette région les Malais se livrent à l'agriculture et à l'élevage ; ils exportent leurs produits à Pinang et à Singapour. Les Chinois comme partout tiennent le commerce et habitent les gros centres.

A *Vieux-Kédah* part une voie ferrée qui traverse la presqu'île et rejoint à *Song-kia*, ou *Sengora*, le golfe du Siam.

Autour de Pinang les Anglais ont créé sur les hauteurs voisines de nombreux *Sanatoria*, où les Européens vont se retremper et se reposer des fièvres des terres basses.

En face Georgetown, le port de *Butterworth*, sur la rivière de Prye, est réuni au Central malaisien par un chemin de fer.

Quelques îlots cachent *Port-Weld*, tête de ligne d'une



voie ferrée. Dans l'intérieur on rencontre des tribus de noirs, des *Négritos* de taille petite et chez lesquelles l'indice céphalique moyen est sous-brachycéphale.

Au S. de Poulo Pangkor, la rivière de Pérak que l'on remonte pendant quatre heures pour atteindre **Telok-Anson**; Un chemin de fer dessert les centres miniers. Dans cette région vivent des aborigènes au teint plus blanc que les Malais et auxquels on donne le nom de *Indonésiens*. Ce sont des dolichocéphales; ils appartiennent à un groupe de populations répandu dans l'Indo-Chine et la Malaisie, comme les Battak à Sumatra, les autochtones habitant les forêts du N. de la Cochinchine, les Dayak, etc.

**Historique. Gouvernement des Straits Settlements.** L'Angleterre possède dans le détroit quatre Etablissements, ou *Straits Settlements*, Wellesley avec l'île de Pinang, Dinding, Malacca et Singapour, mais son influence est assise dans tout le reste de la presqu'île de Malacca, et devient prépondérante dans le N. de cette péninsule où l'action anglaise s'est assurée de nouveaux avantages par l'arrangement anglo-français de janvier 1896. Les premières conventions avec les radjas indigènes datent de 1874, mais depuis juillet 1895 les états de Perak, de Selangor, de Negri-Sembilan et de Pahang ont conclu une nouvelle convention par laquelle l'administration indigène était placée sous le contrôle des Anglais. Ce traité a donné naissance à un nouveau groupement « la Confédération des Etats malais ». Seul le sultan de Johore a conservé une liberté relative; cependant, par la convention de 1887, il a cédé la représentation de ses affaires étrangères au gouvernement britannique.

Déjà le chemin de fer transmalais est commencé, et d'importants travaux exécutés. La population des territoires de la couronne ou protégés, est de 1,300,000 hab.; plus de la moitié sont des Chinois ou des *Baba* (métis). Les recettes sont de plus de 20 millions de piastres, et le commerce de 200 millions.

*Klang*, dans le sultanat de Selangor, sur une rivière en eau profonde, est un port desservi par un chemin de fer.

*Port-Dickson*, autre tête d'une voie ferrée.

**Malacca**, 16.503 hab., fut la première ville malaise ouverte au commerce européen; ce port, aujourd'hui bien déchu, voit sa population diminuer.

D'après Blagden, Malacca n'aurait été fondée qu'à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle. Les Portugais s'y établirent en 1511; les Hollandais se rendirent maîtres de la place par surprise, en 1641, mais elle passa aux mains des Anglais en 1795, lorsque les troupes françaises entrèrent en Hollande. Aux termes du traité de Vienne (1814), les Hollandais réclamèrent la cité, que les Anglais leur rendirent en 1818. En 1824, une convention anglo-néerlandaise remit Malacca aux Anglais, en échange de Benkulen, sur la côte O. de Sumatra.

Le « settlement » de Malacca a 1.839 km. q.; sa population est de 92.170 hab. L'établissement est dirigé par un « Resident Councillor » relevant de Singapour. Le commerce est de 4 millions de piastres environ.

La ville de Malacca est divisée en deux par la rivière; elle a conservé son cachet portugais et on rencontre encore de nombreux descendants de ces premiers conquérants.

Le détroit de Malacca se rétrécit, les îles deviennent plus nombreuses, les chenaux se resserrent, et les vapeurs se croisent à des distances plus rapprochées. Les navires tiennent la côte de près, rasant les flots; on approche des dépôts de charbon, enfin d'une estacade en bois où l'on accoste, c'est l'escale de Singapour.

### Singapour ou Singapore.

Pour beaucoup de passagers, les Chinois leur apparaissent pour la première fois; ce sont ces Asiatiques qui travaillent le plus dans cette région malaise. Les Célestes, la tresse enroulée autour de la tête rasée, le corps à moitié nu, chargent les bâtiments, arriment les marchandises, portent le charbon. Cette foule de travailleurs est considérable; elle manœuvre avec ordre. — Le voyageur fait la connaissance avec une vie nouvelle, celle du monde d'Extrême-Orient.

Pas de douane. Les *Messag. marit.* accostent au *Tanjong Pagar Dock Cy*; la distance du New Harbour à la ville est de 2 kil. environ. Route monotone et chargée de poussière. Les voitures fermées, dites malabar, attendent près du quai, de même que les pousse-pousse, ou Jinrickshaw en anglais.

*Singapour*, 184.554 h. (1891) — dont 121.908 Chinois, 35.992 Malais, 4.094 Européens — est la capitale des Établissements du Détroit ou *Straits Settlements*. La ville est située dans une île; l'étymologie de son nom est, selon les uns, Singghapura (en malais) « ville de relâche », selon les autres, Singapura (mi-pâli, mi sanskrit) « ville du lion ».

**Hôtels** : de l'*Europe*, sur l'Esplanade; de la *Paix*, 3 Colman str.; *Adelphi*, Colman str.; *Raffles*, 2 Beach R.; *Central*, 77, Brass Bassa R.; *Straits*, 2 Stamford R.; *Union*, Nord Bridge R.

**Monnaie** : le dollar. V. INDO-CHINE.

**Poste, télégraphe, câble**, près le Cavenagh Bridge.

**Banques** : *B. of China and Japan Ld.*; *Chartered B. of India, Australia and China*, près le Cavenagh Bridge; *Hong-kong and Shanghai B.*; *Netherland Trading Society*.

**Consulats** : de France, de Belgique, des Pays-bas, de Russie, d'Italie, de Portugal, d'Espagne, d'Allemagne, de Suisse, du Japon.

**Cultes** : CATHOLIQUE, le *Bon Pasteur* (cathédrale franç.) Brass Basa Road; *Saint-Pierre* et *Saint-Paul* (église franco-chinoise). *Saint-Joseph* (église portug. relevant de Macao). PROTESTANT, *Méthodist episcopal mission*; *Presbyterian church*; *Presbyterian church of England*; *St-Andrews Cathedral*. MOSQUÉES, SYNAGOGUES, PAGODES.

**Journaux** : *Straits Times Press*; *Colonial Press*; *Singapore Free Press*.

**Librairies** : *Kelly-Walsh*, *Raffles Place*; *Fraser-Neave*.

**Lignes de navigation** : les *Mess. Marit.* (Robinson Road) pour 1<sup>o</sup> l'Extrême-Orient, 2<sup>o</sup> Batavia, 3<sup>o</sup> Saigon, 4<sup>o</sup> les Indes et la France;

Une ligne franç. pour Bang-kok;

*Compagnie nationale de navigation.* 1<sup>o</sup> pour l'Indo-Chine, 2<sup>o</sup> la France;

*Chargeurs réunis;*

*British India steam navigation; East Asiatic; Hambourg American Line et East Asiatic Line; Glen Line; Indo-china steam Nav.; Navigazione generale Italiana; Ocean Steam Ship; Netherlands Indian Steam Navigation; Norddeutscher Lloyd; P. and O. Steam Navigation Cy; Straits Steamship Cy; Sunda Line.*

**Négociants français :** Paul (coiffeur); Clouët; Favre; Landau.

**Curiosités :** *Hôtel de ville; Musée; Jardin botanique; Parcs; la ville chinoise; la cité malaise.*

L'île de Singapour fut cédée en 1819 à l'Angleterre par le sultan de Djohor. La ville européenne a l'aspect des cités anglaises; elle est entourée de quartiers asiatiques, chinois et malais, et une rivière la partage en deux; le tout est dominé par le fort Canning où réside la garnison, 1.698 hommes dont un bataillon indigène.

#### Excursion a Djohor.

Une belle route de 20 kil., plantée d'acacias, traverse l'île du S. au N. — A Kranji, on franchit le détroit de Djohor; en « kapal-api », ou chaloupe à vapeur, il faut un quart d'heure pour atteindre Djohor-Bahru; la nouvelle capitale du sultan est enfouie sous la verdure. La demeure du radjah est un grand chalet meublé à l'européenne, auquel est adjoint un vast hall pour les réceptions.

Une ville chinoise s'est élevée dans le voisinage, et une maison de jeu attire dans ce Monte-Carlo malais les riches négociants chinois et les Européens de Singapour.

Dans cette partie méridionale de la presqu'île de Malacca vit une race d'origine négrito mais croisée de Malais; il y a là un bel exemple de la loi de « superposition des caractères » formulée par Quatrefages.

# SIAM

---

## INTRODUCTION

**Historique.** L'histoire du royaume de Siam, aux temps primitifs, est quelque peu confondue avec celle de la péninsule indo-chinoise et son territoire actuel vit ses populations subir les vicissitudes occasionnées par les invasions successives, tantôt violentes, tantôt lentes, qui, venant de l'Inde par l'O., de la Birmanie ou de la Chine par le N., ont fini par refouler sur une étroite bande de territoire, à l'E., sur la mer de Chine, les débris des anciens autochtones, les Tiam dont le pays s'appelait Tcham-pa.

Au Siam, ce sont les *Khmer*, expulsés de l'Inde vers 543 avant J.-C., suivant les chroniques cambodgiennes, en 443 suivant les historiens indous, qui s'établirent dans le bassin du Mé-nam, y apportant la civilisation et les arts déjà avancés de l'Inde. Quelles furent les limites de cette invasion? Quels événements se succédèrent sur le territoire envahi? Cela reste fort obscur pendant près de neuf siècles. Il est permis de croire que s'il y eut des périodes difficiles de troubles et de confusion, il y eut néanmoins de longues époques de prospérité, d'organisation intérieure puissante, de paix, suffisamment constatées et caractérisées par la splendeur des monuments, témoins irrécusables de l'état des

civilisations, qui font l'admiration de tous et l'objet des précieuses études des savants modernes.

A partir du v<sup>e</sup> siècle de notre ère, on commence à voir un peu plus clair dans ce chaos historique. Les Siamois et les Laotiens refoulèrent vers l'Est leurs envahisseurs khmer et, entre 407 et 456 de notre ère, les annales siamoises relatent cet affranchissement des *Sajarna* qui se proclament *Thaï*, « hommes libres », nom que se donnent encore ceux que les Européens appellent Siamois. Leur chef, Phra Pouang, inventa l'alphabet thaï. En 575, les Thaï fondent la ville de Labong et leur influence se développe vers le Sud par une marche lente, leurs capitales se succédant jusqu'à la fondation d'Ayouthia vers le milieu du xiv<sup>e</sup> siècle. Cette ville fut l'œuvre de Phra Rama-Thibodi dont le royaume était plus vaste que le Siam actuel et s'étendait au Ténasserim, à la presqu'île malaise et allait même un instant jusqu'à Java. A partir de Phra-Rama-Thibodi, l'histoire du Siam devient plus précise; elle est faite principalement de luttes incessantes avec les Cambodgiens, toujours repoussés vers l'Est, et, à l'Ouest, de résistances aux invasions des Birmans qui, en 1555, s'emparèrent de la capitale Ayouthia. Douze ans plus tard, en 1567, le roi Phra Naret, le héros siamois, se mit à la tête d'une révolte des populations et chassa les envahisseurs que ses successeurs allèrent battre dans leur propre territoire.

Vers le milieu du xvii<sup>e</sup> siècle arriva à Ayouthia un aventurier Constance ou Constantin Phaulkon, qui devint le favori du roi, gouverna le royaume et s'attacha à nouer des relations avec les nations européennes. Il s'adressa d'abord à la France, et on trouvera plus loin le résumé des différents épisodes de cette tentative qui n'aboutit qu'à un échec, coïncidant, d'ailleurs, en 1688, avec une révolution qui renversa la dynastie, et mit fin aux jours de Constance Phaulkon.

Les Birmans ne se tenaient pas pour battus; leur grand roi, Alaung-Phra, envahit de nouveau le Siam et, en 1767, après un siège qui ne dura pas moins de deux ans, s'empara d'Ayouthia. La domination des Birmans ne fut pas très longue, un chef militaire, Phaya-Takh-Sin, se mit à la tête des débris de l'armée siamoise, chassa les Birmans et reconstitua le royaume en partie. En 1772, le roi Phra-Phout-Chao-

Louang, transporta le siège de son gouvernement à Bangkok. Ses successeurs tentèrent de reprendre aux Birmans le Ténasserim, mais ne purent s'y maintenir.

Le fondateur de la dynastie actuellement régnante fut Phra Paramendr-Maha-Monghout ; très instruit, parlant plusieurs langues, il dota son pays de réformes utiles, se mit en relations avec les grandes nations européennes et les Etats-Unis et contracta avec ces puissances des traités de commerce ; il régna de 1851 à 1868.

Le roi actuel, Chulalongkorn, instruit à l'européenne, s'attache à développer la prospérité de ses Etats et à les débarrasser des institutions barbares.

**Relations avec la France.** — De naturel doux et accueillant, les Siamois ont été généralement plus favorables aux étrangers qu'aucun autre peuple de l'Asie orientale. Mais c'est surtout depuis l'arrivée au pouvoir de Constance Phaulkon, Grec suivant les uns, Génois suivant les autres, favori du roi Phra-Narai, que le Siam entra en rapport avec les Européens et c'est avec la France que le célèbre aventurier entreprit de nouer les relations les plus amicales. Déjà la France était représentée dans ce royaume par ses missionnaires : deux évêques, Pallu et La Motte-Lambert, étaient partis, en 1658, avec quelques prêtres et, traversant toute l'Asie, de la Syrie à la presqu'île malaise, étaient arrivés à Ayouthia en 1662. Le sentiment, général chez les Siamois, qui leur fait considérer toute religion comme bonne, réserva aux missionnaires français un accueil sans violence ; toute liberté leur fut accordée, à la seule condition de n'attaquer ni le gouvernement ni les lois du pays et la mission française fut autorisée à fonder un séminaire. Le roi lui accorda une audience dans laquelle l'évêque d'Héliopolis, Pallu, après avoir parlé de la grandeur du roi Louis XIV, exposa les principes de la foi chrétienne ; le roi l'écouta avec bienveillance et confirma les facilités matérielles accordées à la mission. En 1673, La Motte-Lambert, qui était allé soumettre à Rome la situation de la mission et les projets d'avenir, revint au Siam porteur de lettres du Pape et de Louis XIV, qui furent remises en audience solennelle. C'était un premier pas.

D'autre part, la Compagnie française des Indes, fondée

en 1664, tendait à concurrencer la Compagnie hollandaise, très puissante et exerçant un commerce actif dans l'Océan indien. Elle chargea, en 1680, un de ses agents, Deslandes-Bourreau, de remettre au roi Phra-Naraï une lettre et des présents. Deslandes fut accueilli avec faveur et le roi concéda à la Compagnie la liberté du commerce dans ses Etats et un port à son choix. Ainsi fut fondé le premier Comptoir français au Siam.

On venait d'apprendre la nouvelle du traité de Nimègue, qui marquait l'apogée de la grandeur du règne de Louis XIV, et le roi de Siam se décida à envoyer à Versailles une ambassade qui malheureusement périt en mer, dans une formidable tempête sur les côtes de Madagascar.

Les missionnaires, aussi bien que la Compagnie des Indes, avaient rencontré un appui particulièrement empressé et utile chez Constance Phaulkon, qui était tout puissant à la cour d'Ayouthia. Cet empressement n'était pas désintéressé et, connaissant bien l'histoire du Siam et des révolutions de palais qui en avaient été les principaux événements, le favori ne se faisait pas d'illusions sur le peu de solidité de sa situation et songeait à s'appuyer sur une puissance étrangère dont il s'assurerait la protection en favorisant son établissement dans le royaume. Il connaissait la singulière sympathie de son souverain pour le roi de France; il le savait peu favorable aux Hollandais, il se méfiait des Anglais et c'est vers la France qu'il tourna ses vues. Rempli de prévenances pour les évêques et pour Deslandes, il eut bientôt toute leur confiance. Tandis qu'il devenait bruyamment catholique, il faisait ressortir près de Deslandes l'intérêt de la Compagnie des Indes à garantir le pays de Siam contre des entreprises hollandaises et l'utilité d'une intervention armée de la France dans ce but.

Aussitôt qu'on fut fixé sur le sort de la première ambassade, on en fit partir une nouvelle. L'arrivée et le séjour en France de cette ambassade, en 1684, furent un événement très commenté. Malheureusement, dès le début, les négociations roulèrent sur une équivoque : Louis XIV, mal renseigné, était persuadé que le roi de Siam n'attendait qu'un encouragement du roi de France pour devenir catholique avec tout son royaume. Le chef de la mission siamoise, plus fin qu'on

ne le supposait, resta dans le vague sur ce sujet, mais en prit occasion pour insister sur l'utilité de l'envoi d'une ambassade française au Siam. Il en fut ainsi qu'il le désirait et Louis XIV envoya au roi Phra Narai une mission nombreuse dont le chef était le chevalier de Chaumont, muni d'instructions tendant à hâter la conversion du souverain siamois et aussi à obtenir des avantages commerciaux. Chaumont arriva « à la barre de Siam » le 23 septembre 1685 et fut reçu avec honneur. Il avait pris à cœur la première partie du programme plus que la seconde, ce qui le mit en désaccord avec Constance Phaulkon ; Phra-Narai, au surplus, déclara nettement qu'il n'avait nulle intention de changer de religion.

Quand Chaumont repartit, il laissa à Bang-kok un lieutenant de vaisseau, de Forbin, avec un ingénieur chargés d'organiser la flotte et de fortifier les places maritimes, et il emmena une nouvelle ambassade siamoise dont l'homme important était un jésuite, le P. Tachard, et dont le but, dans la pensée de Constance Phaulkon, était d'obtenir du roi de France l'envoi d'un corps de troupes. Il y réussit et se rembarqua en mars 1687 avec une nouvelle mission française dont les chefs étaient La Loubère, diplomate d'un caractère peu souple, et Céberet de Boullay, commissaire de la Marine, un des directeurs généraux de la Compagnie des Indes, esprit conciliant et plein de finesse. Un corps de 650 officiers ou soldats, sous les ordres de Desfarges, partait avec l'ambassade ; il en avait péri 150 lorsque La Loubère et sa suite arrivèrent à la barre du Mé-Nam, en septembre 1687. La situation était bien changée : Constance Phaulkon avait vu son influence grandir ; il était le véritable maître du Siam et, escomptant l'appui qu'il attendait des troupes françaises, il avait modifié son attitude et accru ses désirs ambitieux. Son autorité était devenue oppressive, aussi bien pour les étrangers que pour les Siamois et il avait obligé Forbin, laissé par Chaumont pour commander les forces de terre et de mer du roi de Siam, à quitter ce pays. Il s'était fait un adversaire déterminé, peu éclairé du reste, de Véret, chef du Comptoir de la Compagnie des Indes. Aussi, dès l'arrivée de la nouvelle ambassade, des désaccords profonds se manifestèrent. Les deux chefs de la mission, très mal impressionnés par les



rapports de Véret, ne tardèrent pas à prendre le favori en méfiance; celui-ci, par contre, sut s'attacher le P. Tachard et Desfarges, et ce défaut d'entente eut de déplorables conséquences. L'audience royale fut longtemps ajournée et se passa en banalités. Sur la question religieuse, que Louis XIV avait toujours à cœur, on s'aperçut bientôt que Constance éludait cette affaire vis-à-vis de son roi et cherchait à aggraver les rivalités existant entre les missionnaires et les Jésuites.

Au sujet des troupes, nouveau motif de dissentiment : La Loubère les voulait répartir dans les places maritimes, notamment à Mergui : Constance les voulait conserver en entier à Bang-kok pour sa sûreté personnelle. Les envoyés français comprirent que toute négociation était devenue impossible. Véret se retira le premier : il avait, toutefois, su négocier une convention améliorant les conditions du traité de Chaumont relatives au commerce et à la Compagnie des Indes, dans lesquelles Phaulkon voulut s'intéresser pour 80,000 livres. La Loubère partit quinze jours plus tard avec le P. Tachard, officiellement commissionné ambassadeur du roi de Siam près du roi de France. Cet habile homme négocia avec la cour de France de nouvelles stipulations dont l'exécution loyale aurait, pour ainsi dire, mis le royaume de Siam entre les mains du roi de France; l'envoi de renforts fut ordonné.

Ils arrivèrent trop tard : une révolution de palais s'était produite à Ayouthia. Un haut dignitaire de la cour, Phra-Phret-Raxa, lassé des procédés autoritaires du favori, se mit à la tête d'une conspiration, fit disparaître le roi Phra-Naraï, massacrer Constance Phaulkon, et monta sur le trône; où il prit aussitôt une attitude hostile aux Français qui durent subir un siège à Bang-kok et finalement évacuer le Siam. De nouveau, l'influence hollandaise devint prépondérante et les catholiques furent traités avec la dernière rigueur.

Les événements qui se produisaient en Europe empêchèrent le roi de France de réparer par les armes l'échec fait à son influence, et ainsi échoua une tentative qui, dès la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, eût donné à la France une magnifique situation dans la presqu'île indo-chinoise.

Au xviii<sup>e</sup> siècle aucun effort ne fut tenté pour le rapprochement des deux pays.

Au XIX<sup>e</sup>, la situation s'améliora; en 1856, Montigny, plénipotentiaire de France, signa un traité de commerce et de navigation. En 1862, une ambassade siamoise fut reçue par l'empereur Napoléon III. Plus tard, l'accroissement de la puissance française en Indo-Chine amena des difficultés de frontières au Laos avec le royaume de Siam, livré à l'influence anglaise, et, en juillet 1893, il fallut faire parler la poudre. Deux bâtiments pouvant franchir la barre, l'*Inconstant* et la *Comète*, pénétrèrent dans le fleuve dans la soirée du 13; canonnés par le fort de la rive droite et par les bâtiments siamois échelonnés dans le fleuve, ils répondirent à cette attaque sans ralentir leur marche, parvinrent, vers 7 heures, à Pak-nam, où ils eurent encore à riposter aux feux des batteries de l'îlot. A travers tous ces obstacles, n'ayant que trois morts et deux blessés et quelques avaries légères, ils mouillèrent à Bang-kok à 9 heures du soir. Le lendemain, ils étaient prêts à bombarder le palais du roi, mais le ministre de France, Pavie, avait obtenu un armistice pour négocier. Il dut, néanmoins, amener son pavillon le 25 et partir avec la flotille française pour rejoindre la rade de Koh Si-Chang où l'amiral Humann avait réuni une importante force navale. Cet acte d'énergie fit réfléchir le roi de Siam, l'ultimatum de la France fut accepté, les troupes siamoises repassèrent sur la rive droite du Mé-kong et les relations redevinrent amicales.

En janvier 1896, la France et l'Angleterre résolurent de faire du Siam un *état tampon* entre leurs possessions asiatiques. La convention qu'elles passèrent avait surtout pour but de délimiter leur marche expansive en Indo-Chine, et divisait en définitive le Siam en trois parties : au centre le Siam proprement dit, limité au bassin du Mé-nam, devenait, seul, un terrain neutre, ce qui revenait à dire que le reste du territoire — les deux tiers — tombait à la merci des voisins; la presqu'île de Malacca sous l'action ultérieure des Anglais, le bassin du Mé-kong dans la zone du Laos français.

**Gouvernement.** Le roi de Siam est S. M. Somdet Phra Paramind-Maha-*Chula-Longkorn*-Chula-Chom-Klao; il est né le 22 septembre 1853 et succéda le 18 octobre 1868 à son père Maha-Mongkut.

Le prince héritier a été désigné le 16 janvier 1895; Maha Vadji-ravudh est né le 1<sup>er</sup> janvier 1881.

Les ministres sont nommés par le roi; les titulaires sont pour la plupart des frères du roi ou des princes. Les ministères sont ceux des Affaires étrangères, de la Guerre, de l'Intérieur, des Finances, de la Maison royale, de la Justice, de la Police, des Travaux publics, de l'Instruction publique, de l'Agriculture.

Le territoire est divisé en provinces, à la tête desquelles sont placés des hauts-commissaire.

**Les Fêtes.** Le peuple siamois a le caractère un peu enfantin et les passions des fêtes. Une habile politique les lui prodigue et c'est une véritable bonne fortune pour le touriste s'il a la chance de se trouver à Bang-kok pour une de ces fêtes. La principale, la fête du *Kathin*, ou visites aux pagodes, a lieu en octobre. Le roi commence ces visites; pendant les trois premiers jours, il se rend aux pagodes, une première fois en voiture, les deux autres jours à pied. Le cortège est très militaire; on débarque les équipages de la flotte siamoise pour faire la haie dans les rues sur le passage du souverain; les habitants ont eu soin d'improviser devant leurs demeures des autels sur lesquels trônent des Bouddhas entourés de fleurs, de cierges et parfois accompagnés de l'effigie royale; les équipages royaux, dont les conducteurs ont une riche livrée de soie bleue garnie de velours noir, sont précédés d'un escadron de lanciers.

Mais la seconde partie du *Kathin* est beaucoup plus intéressante; pendant quatre jours, le roi va visiter les pagodes de la rive droite et ce sont de magnifiques processions sur le fleuve. Ce cortège nautique se déroule dans un ordre parfait: dans une première barque royale ou *Rua Prattnang*, longue de cinquante mètres et conduite par une soixantaine de rameurs, se tient le roi, sous un pavillon ouvert de tous côtés et garni de riches tentures de velours; il est accompagné de sa suite et d'une partie de sa famille. Derrière vient une seconde barque royale portant un trône magnifique; une troisième est réservée aux mandarins du palais; la marche est éclairée par les sampans de la police fluviale et une escorte de trente ou quarante *rua-dang* dont les équipages sont entièrement vêtus de blanc; après les barques du roi viennent les embarcations pavoisées et richement décorées des princes, des hauts dignitaires, avec leurs insignes brodés sur le pavillon qui les abrite et leurs équipages en soyeuses livrées. Le spectacle est féérique et la régularité des alignements, la précision des arrêts et des départs montrent l'habileté des marins siamois; de temps à autre on entend des musiques militaires qui n'interrompent pas les cris rythmés par lesquels les rameurs régularisent leurs mouvements. Ce long et pittoresque défilé se déroule sur une étendue de plus d'un kilomètre.

Quand les fêtes royales sont terminées celles du peuple commencent et la joie, le mouvement, le tapage règnent nuit et jour; les Siamois sont passés maîtres dans l'art de la décoration, de l'illumi-

nation et de la pyrotechnie: avec de l'osier, des bambous, du carton et des étoffes peintes, ils bâtissent des pavillons, érigent des pylônes, fabriquent des animaux étranges; le soir tout cela est brillamment illuminé et de toutes parts jaillissent des feux d'artifices.

Il est difficile de parler du Siam sans parler de l'**Eléphant blanc**; il y a là une tradition brahmanique et le souvenir de la monture d'Indra qui était un éléphant à triple têtes; un autre personnage de la mythologie brahmanique, Gandama s'incarna sous la forme d'un éléphant; enfin, parmi les titres du roi de Siam, figure celui de « Maître de l'éléphant blanc ». A vrai dire, il n'y a pas d'éléphants blancs; ceux que l'on gratifie de cette candeur ne sont que d'un gris notablement plus clair que le commun de la race; mais ils sont très rares et quand on peut en prendre un il est amené en grande pompe aux écuries du palais royal; nouvelle occasion de fêtes.

**Armée.** L'infanterie comprend 8 régim. Les 3 premiers résident à Bang-kok, le 4<sup>e</sup> à Bang-kok et à Ratburi, le 5<sup>e</sup> à Korat, le 6<sup>e</sup> à Oubon, le 7<sup>e</sup> à Bang-doua-ma-Kheng, le 8<sup>e</sup> à Xieng-mai. A chacune de ces unités est attachée une batterie de montagne dépendant du régiment d'artill. de Bang-kok. Un régim. de cavalerie tient également garnison dans la capitale.

La **Population** se répartit ainsi: 8.000.000 dans le Siam proprement dit, 1.800.000 dans le bassin du Mé-kong, et 1.200.000 dans la presqu'île malaise.

Les **Étrangers** sont un millier env.; ils ne relèvent que de leurs consuls; ces derniers ont également sous leur juridiction un certain nombre de protégés.

Les Français résidents sont 205, auxquels il faut ajouter 9.105 protégés inscrits au Consulat de Bang-kok, d'origines différentes: des Chinois, des Laotiens, des Cambodgiens, des Annamites.

On compte 216 Anglais, avec 13.034 protégés, Chinois, Indous-Birmans, Malais, Eurasiens.

Les Hollandais sont 19, avec 745 protégés, Chinois, Malais ou Javanais. Les Portugais 60, avec 330 protégés chinois; les Américains 177, les Allemands 146, les Danois 79, les Japonais 60, les Autrichiens 29, les Russes, 16, etc.

**Renseignements économiques.** Le commerce de Siam a été le suivant:

En 1900 136.294.000 francs dont 75.360.000 à l'exportation;

En 1901 175.604.000 — dont 107.706.000 —

Le budget 1900-1901 a donné 35.611.306 ticaux; le tical valait à ce moment 1 fr. 65, soit 58.750.645 francs.

Les prévisions des recettes pour l'exercice 1901-1902 étaient de 39.000.000 de ticaux.

Le mouvement du port de Bang-kok à été en 1901 de 591 bâtiments étrangers avec 548.000 tonnes; les Allemands avaient eu 272 vap., l'Angleterre 151, les Norvégiens 101, les Français 20 avec 11.000 tonneaux.

**Ouvrages à consulter :**

*Une excursion en Indo-Chine. De Hanoï à Bang-kok*, 1892, par H. D'ORLÉANS.

*Bang-kok*. 1894. Tour du monde, 2<sup>e</sup> semestre, par L. FOURNEREAU.

*Description du royaume thai, ou Siam*, 1854, par PALLEGOIX.

*Le Siam ancien*, 1895, par L. FOURNEREAU.

## SIAM

1. De la barre du Mé-nam à Bang-kok. . . . .	113
2. Bang-kok . . . . .	115
3. De Bang-kok à Ayouthia . . . . .	124

## 1. De la barre du Mé-nam à Bang-kok

La barre franchie, les navires suivent un chenal au milieu de fonds de sables ou de vases molles peuplés de nombreuses pêcheries.

Un bateau feu, mouillé par le travers du fleuve, marque le point où vers 1840, les Siamois, en guerre avec le Cambodge, coulèrent des jonques chargées de pierres. En 1863, les Siamois renforcèrent ce barrage avec des bateaux et des pieux. Les vapeurs laissent à gauche le fort Phra Cham-Kao et s'engagent dans le fleuve fort large et dont les rives ombragées d'une belle végétation forestière où dominent les manguiers et les palétuviers, sont animées par de pittoresques habitations, semées dans la verdure. Sur le fleuve, c'est une navigation très active de petites embarcations, de chaloupes à vapeur et de ferry-boats.

Au milieu du fleuve un fort moderne, dont les feux sont croisés par des batteries de soutien placées à terre, commande la passe, très étroite et longeant l'île à cet endroit. Les Siamois appellent cette forteresse *Sua-son-lek-tin* ou « le tigre qui cache ses griffes ».

En 1893, lors des événements franco-siamois, deux canonnières françaises, l'*Inconstant* et la *Comète*, commandées par le capitaine de frégate Bory et le lieutenant de vaisseau Dartige du Fournet, remontèrent le Mé-nam le 13 juillet à la marée du soir. Ces bâtiments franchirent hardiment le barrage d'aval, essayèrent l'explosion d'une ligne de torpilles, coulèrent quelques-unes des canonnières siamoises qui défendaient la passe et affrontèrent les canons du Sua-son-lek-tin. Les Français eurent devant ce fort 2 tués et 3 blessés, mais tout un pan de muraille croula sous l'action des obus de la flottille ennemie; les Siamois avouèrent une centaine de tués, de blessés ou de noyés. Le soir même, l'*Inconstant* et la *Comète* mouillaient devant Bang-kok.

En amont, un flot où on admire un des plus remarquables monuments religieux du Siam, la pagode de Vant Cham

ou *Chedi-Pak-nam-Chao-Phaya*, beau spécimen de l'architecture asiatique où la fantaisie décorative la plus riche et, en apparence la plus déréglée est cependant soumise à une loi voulue, à des principes architectoniques tels que les détails prodigieusement accumulés ne nuisent en rien à l'élégance des lignes, à l'harmonie des proportions, à la majesté de l'ensemble et l'effet de cette admirable pyramide, se reflétant avec ses *phra*, sorte de clochetons qui caractérisent l'art khmer, dans les eaux profondes du fleuve, est particulièrement impressionnant.

Cette pagode est un lieu de pèlerinage où chaque année, vers le mois d'octobre, à l'époque des fêtes de Thot Kathin, les Siamois viennent offrir des présents à Bouddha. Ce groupe d'édifices comprend le sanctuaire, *bôt*, et le *Phra Chedi*.

**Paknam** s'étend en face sur la rive gauche. C'est un gros bourg, fréquenté surtout pour son *talat*, marché; on rencontre là la première autorité siamoise dont l'habitation est surmontée d'un mât de pavillon au sommet duquel flotte au vent le drapeau rouge avec son éléphant blanc. Les Missions étrangères de Paris qui évangélisent le Siam y ont une chapelle. — Un chemin de fer va de Pak-nam à Bang-kok.

En remontant le fleuve, **Paklat**, petite ville dont les environs sont habités par des descendants de prisonniers birman; là, le lit se resserre et deux batteries, croisant leurs feux en défendent le cours. A Paklat prend naissance un arroyo praticable aux légères embarcations et qui permet d'éviter le long parcours d'une boucle presque circulaire du Mé-nam. Le beau fleuve continue à présenter aux yeux du voyageur un spectacle fort agréable. Ses berges, toujours abritées par de beaux arbres, sont peuplées de groupe d'habitations, cases en bois sur pilotis, entourées de palmiers ou de palétuviers; de temps à autre surgit, à droite ou à gauche l'élégante silhouette d'une pagode.

A mesure que l'on approche de Bang-kok, le pittoresque du paysage s'accroît : les rives sont de plus en plus animées et peuplées et, aux habitations qu'elles portent, s'ajoutent dans les eaux mêmes du fleuve, des maisons flottantes, établies sur radeaux, formant parfois de véritables rues. Toute la vie,

toute l'animation de cette contrée semble se concentrer sur le fleuve.

## 2. Bang-kok

Le courrier français jette l'ancre entre la Légation de France et la Douane siamoise. Les douaniers montent à bord. On devra faire visiter ses bagages et solder les droits d'entrée avant d'être autorisé à les faire débarquer. Les armes sont souvent une cause d'ennuis. De nombreuses barques entourent le vapeur pour conduire à terre passagers et colis.

Pour pénétrer dans le Palais royal ou dans la plupart des principaux monuments (pagodes), il faudra une autorisation spéciale demandée par l'intermédiaire du consulat.

**Bang-kok**, « le Village des Oliviers sauvages », est la capitale du royaume depuis 1768. Sa population est d'environ 320.000 âmes; la moitié est d'origine chinoise, le reste Siamois, Cambodgiens, Annamites, Birmans, Indous, Malais, etc. Sa situation à 30 kilomètres de la mer, sur les rives d'un fleuve praticables aux vapeurs, explique son rapide développement commercial; c'est du reste le premier port du Siam.

Les Français, commandés par Desfarges, occupèrent Bang-kok en 1687-1688, et leur marine s'y présenta le 13 juillet 1893 au soir après le brillant combat de Pak-nam.

**Hôtels** : *Oriental*, sur le bord du fleuve, près de la Légation de France; *Continental*, New Road; *Palace*, New Road, proche du Palais. — Coutumes semi-anglaises : déj. à 9 h., dîners à midi trente, lunch à 4 h., dîner à 7 h.)

**Monnaie** : Le *tical* pèse 15 grammes; il se divise par quart en *salung*, et ce dernier en deux *fuang*; cette monnaie est en argent. Les pièces de cuivre comprennent le *pie* qui vaut la 32<sup>e</sup> partie du tical, et l'*att* la 64<sup>e</sup>; en étain, il existe le demi-pie. Les différents établissements de crédit émettent des « Billets de Banque » au nom de leur comptoir local. — Une piastre vaut 1 tical 40 atts. Dans l'usage on emploie surtout les expressions tical et att.

**Cercles** : *International*; *Allemand*; *Chingma Gymkhana C.*

**Banques** : *B. de l'Indo-Chine*; *Chartered B. of India, Australia and China*; *Hong-kong and Shanghai B.*, *B. of India*; *National B. of China*.

**Légations** : De France, de Belgique, de Russie, de Danemark, de Hollande, d'Angleterre, d'Allemagne, des Etats-Unis, d'Italie, de Suède et Norvège, du Portugal, d'Autriche-Hongrie.

**Cultes** : CATHOLIQUE, Cathédrale de l'Assomption.

PROTESTANT, American Presbyterian mission; American Baptist missionary reunion.

BOUDDHISTE, pagodes nombreuses; plusieurs doivent être visitées.

**Chemins de fer** : Bang-kok à Pak-nam, 20 kil. — Bang-kok à Korat, 265 kil.; trajet en 10 h.; un embranchement part de Bang Padj à 90 kil. de Bang kok sur M. Nakhon-Savan. — Vers le S., une



ligne de Bang-kok sur Rat-Bouri et Petcha-Bouri, 152 kil., est en construction.

**Postes** française, anglaise, allemande. — Par la poste siamoise :

**Carte postale** : intér. 1 1/2 atts ; extér. 4 atts. — **Carte-lettre** : intér. 2 atts. — Lettre, jusqu'à 15 grammes : interurbain 2 atts ; le royaume 4 atts ; Indo-Chine, Chine et Indes 10 atts ; autres pays 12 atts. — Imprimés et papiers d'affaires : intér. 1 att ; Asie Gentale 2 atts les 50 gr. : autres pays 3 atts.

**Télégraphe**. Service intérieur, les 10 premiers mots 32 atts ; chaque autre mot 4 atts. Service extérieur, 3 voies différentes : Saïgon, Tavoy et Pinang. — *Via Saïgon* : Cochinchine et Cambodge 10 atts le mot ; Annam 1 tical 16 atts ; Tonkin 1 t. 34 a. ; Macao 2 t. 13 a. ; Hong-kong 1 t. 39 a. ; Canton 4 t. ; Amoy, Chang-hai 3 t. 12 a. ; Japon 5 t. 12 a. ; Singapour 1 t. 16 a. ; Ceylan 2 t. 40 a. ; Indes 2 t. 38 a. ; Aden 4 t. 33 a. ; France et Europe 4 t. 48 a. (et 3 t. 48 a. par la voie de Tavoy).

**Navigation** : *Messageries fluviales de Cochinchine*. Service sur Saïgon, dép. tous les 14 j. ; escales à Chantaboun, Samit et Poulo Condor.

*East Asiatic*. Service mensuel côtier sur Singapour, par Bang Ta-pan, Choumpon, Langson, Chaya, Lakhon, Sungora, Patani, Sai, Kalantan, et Tringanu. Départs fréquents sur Anvers et Copenhague.

*Norddeutscher Lloyd*. Service sur Saïgon, Hai-nan et Hong-kong. Départs réguliers sur Singapour.

*East Indian S. C.* Service sur Bang-kok et Singapour.

*Siam Steam Packet*. Service journalier de Steam-Launches sur le fleuve, entre Bang-kok et M. Ang-ton, et lorsque les eaux le permettent jusqu'à Pak-nam-Po.

**Journaux** : Siam Free Press ; Bang-kok Times ; Siam observer.

**Négociants français** : Amiet ; Lebaillif.

**Principales Curiosités** : *Fleuve, Palais royal et Vaht Phra-Kéo, Vaht Maha-tat, Vaht Poh, Vaht Sikket, Vaht Cham* (sur la rive droite), les marchés dont le *Sampeng*.

La capitale du royaume de Siam s'étend sur les bords du Mé-nam, principalement sur la rive gauche, dans un vaste demi-cercle formé par une courbe du fleuve. C'est sur cette rive que l'on débarque, à *Bang-Kolem*, long faubourg situé au sud de la ville et d'où part une grande artère, la *New-Road* qui s'allonge jusqu'à la Ville-Royale, au nord, et que dessert un tramway. Des débarcadères on n'y parvient que par d'abominables ruelles qui donnent l'idée de ce que pouvait être jadis Bang-kok avant que le roi actuel, Chula-Longkorn ait imposé ses idées, inspirées par le goût de la civilisation européenne. Dans le New-Road on trouve les consulats étrangers ; le consulat français est un vaste bâtiment construit à l'europpéenne et précédé d'un escalier à double rampe aboutissant à une terrasse couverte.

De préférence à la New-Road, le touriste qui veut, du premier coup d'œil, saisir le caractère spécial et très original

de la ville que l'on a appelée la « Venise d'Orient », s'embarquera, — ce qui est à Bang-kok la chose la plus facile, — et s'engagera dans les sinuosités du fleuve, principale voie de communication et véritable milieu de l'activité urbaine.

**Le fleuve.** Si, en remontant le Mé-nam, le voyageur a déjà été étonné par les pittoresques des maisons flottantes et le mouvement considérable des embarcations, que dira-t-il à Bang-kok même ? Ici les habitations flottantes se pressent sur trois rangs ; ce sont, pour la plupart, des boutiques très achalandées auxquelles la clientèle ne parvient que dans de petites bargues, et l'on est saisi par la prodigieuse activité qui anime cette ville lacustre. Sous la clarté du ciel d'Orient, avec la variété des costumes, appartenant à toutes les races asiatiques, toute cette batellerie circulant lestement et adroitement sur ce fleuve large et majestueux, constitue un spectacle amusant et d'un attrait tout particulier. C'est par milliers que se comptent ces légers esquifs de forme et de dimensions très variées, les uns lilliputiens, longs à peine de cinq pieds, les autres plus importants, ayant parfois une cabine couverte de paillettes ; la pirogue avec son pagayeur accroupi à l'arrière, le sampan (*sampan*, « trois planches »), le *rua-pla*, qui se conduisent par un seul et long aviron ; de légères et élégantes chaloupes à vapeur, de jolis bateaux de plaisance. A certaines heures et sur certains points, ces embarcations chargées à pleins bords, de fruits, légumes ou poissons, forment des marchés aquatiques ; d'autres vont directement porter leur marchandise chez la clientèle. Mouillés au milieu du fleuve, les gros vapeurs immobiles semblent présider à cette animation.

Quant aux maisons flottantes, leur construction est élémentaire mais ne manque pas de pittoresque ; de forme rectangulaire ; elles reposent sur des flotteurs composés de faisceaux de bambous ; une galerie couverte sert à l'étalage des marchandises ; quelquefois les habitations et les cuisines sont séparées et occupent de nouvelles cases flottantes. Comme la marée se fait sentir à Bang-kok, chaque habitation lacustre est assujettie entre deux rangées de hauts poteaux auxquels elle est rattachée par des anneaux qui facilitent par glissement la montée et la descente de l'édifice ; à l'un de ces poteaux est amarré le sampan qui est l'inévitable appendice de ces maisons, bien qu'elles soient reliées au rivage par des passerelles mobiles. Les *phés*, c'est ainsi qu'on les appelle, sont principalement peuplés de Chinois et quelques-unes ne manquent pas d'un certain luxe ; les verandas y sont larges, ornées de fleurs et d'arbustes ; des sièges confortables y sont disposés, et le soir, quand l'heure du négoce est passée, les familles se réunissent pour causer, fumer et absorber de nombreuses tasses de thé.

La promenade sur le fleuve permet de passer en revue un certain nombre d'édifices et donne un premier aperçu de cette ville étrange, mélange de huttes sordides et informes et de pagodes aux pylônes brillants de porcelaines et de dorures. A *Bang-Kolem*, on défile le long de chantiers de constructions, d'entrepôts, de moulins à riz, dont les hautes cheminées d'usine font tache sur la couleur locale par leur modernisme pratique ; puis, en pénétrant dans la ville, on reconnaît, sur la rive gauche, la mission catholique de

l'Assomption, comprenant un collège, l'évêché et une église au pignon siamois surmonté par la croix ; on passe devant Oriental-Hôtel, la Légation de France, l'Hôtel des Postes, la Douane, les légations d'Angleterre et des Etats-Unis, la Hongkong-Shanghai Bank, puis à la jonction du canal Khut-mai, l'église du Calvaire, plus spécialement fréquentée par les Chinois, s'est élevée sur les glacis d'un vieux fort à la Vauban, dernier souvenir de l'occupation française sous Louis XIV ; enfin tout à fait au Nord, la flotte siamoise est échelonnée devant la *Ville Royale* aux murailles crénelées d'où émergent sur le ciel pur les toitures chinoises des palais et les pyramides brodées et dorées des pagodes.

Sur la rive droite, des chantiers de constructions navales, puis beaucoup de maisons de style européen, occupées par les mandarins, et une église catholique, Sainte-Croix, ce terrain, don royal, était autrefois beaucoup plus important, mais le fleuve le mine, de sorte que les chrétiens refoulés dans l'intérieur, sont si resserrés, que lors de l'incendie de 1833, tout le camp devint la proie des flammes ; enfin, dominant majestueusement le fleuve et s'y mirant orgueilleusement, la haute et brillante silhouette du *Vaht Cheng*, la plus ancienne pagode de Bang-kok.

Les canaux et les rues. Ici commence la déception du voyageur : les canaux ou *klong* sont très nombreux ; ils sont un important moyen de circulation, mais, hélas, ils remplissent aussi et très imparfaitement le rôle d'égout collecteur ; quand la marée est haute passe encore, mais quand elle est basse la vue et l'odorat sont désagréablement impressionnés ; la Venise d'Orient perd alors beaucoup de son charme. Ces canaux et quelques mauvaises ruelles constituaient autrefois les seuls moyens de communication, la voiture était inconnue et les mandarins, au sortir de leur barque, se faisaient porter en palanquin.

Le roi actuel, très épris de civilisation européenne et appréciant l'élégance et le confortable du landau, a entrepris de modifier l'ancien état de choses ; par son initiative, de nouvelles voies ont été percées à travers les quartiers malsains, le macadam a été introduit et aujourd'hui, bien que l'entretien des chaussées se ressent de l'indolence asiatique, on voit circuler dans Bang-kok des tramways, des calèches et autres voitures attelées de petits poneys vifs et courageux, des pousse-pousse et même l'universelle bicyclette ; bientôt l'automobile.

**New-Road** est la principale de ces voies terrestres, qu'un tramway électrique parcourt entièrement ; elle est bordée de constructions très variées ; la case en planches, couverte d'une mauvaise paillette, y voisine avec de somptueuses demeures modernes de style occidental, ou s'appuie au mur

des pagodes. Une quantité de ponts en dos d'âne trop accentué gênaient la circulation si les poneys n'avaient l'habitude d'en franchir à grande allure les rampes abruptes. Quelques-uns de ces ponts sont mobiles parce qu'ils passent sur des klongs où circule, en certains jours de fête, la barque royale et qu'une étiquette rigoureusement observée ne permet pas qu'une créature humaine puisse passer au-dessus de la personne sacrée du roi.

L'animation est grande dans New-Road et offre des aspects très différents suivant les heures du jour. Le matin, on y voit circuler affairées les ménagères allant au marché, une corbeille sur la tête et souvent un marmot attaché à la hanche; puis ce sont les prêtres ou *talapoins*, ainsi nommés à cause d'un large éventail, *talipot*, qu'ils n'abandonnent jamais; eux aussi vont au marché ou plutôt à la quête, et c'est en pleine chaleur dans l'après-midi, que se manifeste l'activité commerciale. Vers cinq heures, les promeneurs apparaissent à pied ou en voiture et poussent jusqu'à la Ville Royale où les musiques militaires donnent un concert. La nuit, à l'époque des grandes chaleurs, le spectacle prend un caractère tout spécial: désertant leur intérieur, les habitants s'installent plus ou moins sommairement au dehors, étendus sur des nattes ou simplement à terre et y dorment du sommeil de l'innocence, sans aucun souci de la curiosité des passants et noctambules assez nombreux car théâtres, maisons de jeu, restaurants de nuit restent ouverts jusqu'à l'aurore.

**Les Marchés.** — Bang-kok, fourmillière humaine, ne se contente pas des marchés du fleuve; l'intérieur de la ville possède plusieurs *talat*, marchés permanents ou bazars des plus curieux à visiter.

Le plus important, *Talat Noi*, long de plusieurs kilomètres est une succession de couloirs étroits où les piétons seuls peuvent accéder et ne circulent que difficilement entre deux rangées d'étalages offrant à l'acheteur avec les produits de l'agriculture et de l'industrie indigènes, les articles d'importation étrangère, le plus souvent d'origine anglaise ou allemande. Tous les genres de commerce, y compris les maisons de jeu et les monts-de-piété, s'exercent dans les *Talat* où s'accroît le caractère cosmopolite de Bang-kok; si le Chinois y tient le haut du pavé, on y trouve aussi le Cam-

bodgien et l'Annamite, le Birman et l'Indou et la diversité des costumes ajoute à l'étrangeté du spectacle.

Après le Talat Noi on parvient au *Talat de Vaht Kôh*. Les Malabars vendent des graines, les Bengalais sont tailleurs, et les Chinois lapidaires. Sur le côté opposé du marché, les boutiques de nouveautés et de merceries tenues par des musulmans y sont particulièrement nombreuses.

Le marché **Sampeng** est particulièrement fréquenté par les étrangers ; les Chinois sont ici l'élément dominant, ils vendent de tout, des légumes, des nids d'hirondelles, des articles de Paris, et surtout des bibelots indigènes dont quelques-uns en argent ont souvent valeur artistique.

La série des marchés se termine par celui de la pagode *Samplum*. On trouve un pont, et on sort de la ville murée, où la propriété du sol est réservée, sauf de très rares exceptions, aux princes siamois.

Les **Pagodes**. Le voyageur qui voudrait visiter toutes les pagodes de Bang-kok aurait fort à faire, car il y en a une centaine et la multiplicité de leurs hautes pyramides et des *phra* qu'elles accompagnent est un des éléments du caractère tout spécial de la ville. Cette architecture religieuse est difficile à comprendre et à définir ; elle procède de l'art khmer mais garde quelque chose des grands monuments de l'art khmer et les *phra*, si caractéristiques peuvent passer pour un compromis entre les *gopuram* de l'Inde et les *préasat* d'Ang-kor. Ce sont des élévations cylindriques, rappelant un peu les clochetons des églises européennes ; généralement le sanctuaire principal de chaque pagode est surmonté d'un de ces *phra* de grande hauteur, mais il en est disposé une grande quantité, de dimensions plus restreintes, sur toutes les parties de l'édifice. La structure générale est, comme aux Indes, la pyramide à gradins et l'ornementation de ces gradins est constituée par la répétition du même motif, la figure humaine y apparaît parfois, mais généralement les gradins sont couverts d'une sorte de broderie architecturale qui produit son effet surtout par l'éclat de la matière employée : l'or, la porcelaine, l'émail sont prodigués. Au fond il y a quelque puérilité dans cet art tout oriental qui est néanmoins charmant. C'est le clinquant poussé au sublime et quand, là-dessus brille la magie du soleil d'Orient, ce puissant et inimitable artiste, le raisonnement est aveuglé par cette orgie de lumière et l'admiration éteint la critique.

Nous signalerons au touriste les plus remarquables de ces pagodes, dans lesquelles il aura à visiter non seulement le sanctuaire ou *dôt*, mais la multitude des dépendances qui accompagnent chacune d'elles : écoles, logis des talapoins, édifices de toutes sortes.

Le *Vâht Cham*, situé sur la rive droite est le plus ancien des temples de Bang-kok ; il est le premier qu'on aperçoive en arrivant par le fleuve ; il envoie fièrement dans les

airs son phra, haut de 200 pieds couronnant une pyramide richement et finement brodée de sculptures.

Le *Vâht Phra-Kéo* est situé dans la Ville Royale ; c'est la plus riche des pagodes de Bangkok.

Nous ne saurions mieux faire que transcrire ici les impressions d'un écrivain particulièrement compétent, M. Fournereau : « Dès qu'on parvient en face de la pagode, on jouit d'un coup d'œil à tel point féérique qu'il passe toute imagination : c'est grandiose et c'est fou, fou par les lignes, fou par la couleur. Une débauche de terrasses, d'escaliers, de pylones, de toits et de flèches, avec le revêtement obligé de l'or, de la porcelaine, de l'émail, forme un chaos harmonieusement étrange, quelque chose d'exquis et de diabolique, qui jette son arabesque hardie sur le velours immaculé du ciel. Ajoutez à cela une multitude de statues grotesques, de lions hiératiques en bronze, de géants de six mètres de haut au masque superbement hideux, qui montent la garde à la porte du temple, et vous n'aurez encore qu'une idée très vague de ce spectacle merveilleux qui, à lui seul, vaut le voyage et fait dégringoler dans des bas-fonds platement mesquins les évocations les plus magiques, les plus folles des *Mille et une Nuits*... Tout autour de la pagode court une galerie dont les murailles, peintes à fresques, retracent les épisodes héroïques du *Ramayana* (en siamois *Ramakien*) ; ces peintures, exécutées dans le goût siamois, sont d'un haut intérêt au point de vue des attitudes, des physionomies et du paysage ; Bouddha y trouve partout sa place, et l'on peut suivre sur le mur l'histoire de cette étrange religion, qui se modifie sur tous les points de l'Asie, dont les traditions sont inextricables et les canons contradictoires.

« Le guide nous conduit ensuite vers le bôt, le grand temple, entouré de hautes phra-séma, bornes sacrées, d'une élégance remarquable, au pied desquels veille le lion hiératique. Après avoir pénétré dans l'enceinte de marbre et de porcelaine, une large porte aux deux vantaux de laque incrustée de nacre s'ouvre devant nous, et nous voici dans le temple.

« Au fond se dresse un colossal autel couvert du fouillis le plus incohérent : des statues de Bouddha en or et en argent, des porcelaines anciennes, d'une haute valeur, cou-

doient des lampes à modérateurs, aux globes de verre dépoli, et des fleurs affreusement artificielles qui s'épanouissent sous verre. Un peu interloqué au premier abord par ce mélange complexe, le visiteur se rend bientôt compte des richesses inouïes qu'il a sous les yeux : de hautes statues de Bouddha en or repoussé montrent leur figure placide et tournent vers nous la paume de leurs mains, offrant à nos regards éblouis leurs bagues innombrables et les stupéfiantes pierreries dont sont chargés leurs vêtements et leur septuple couronne ; des statuettes du Dieu, de minuscules éléphants en or ou en argent rehaussés de pierres précieuses, brillent au milieu des cierges allumés nuit et jour. Enfin, comme point extrême de l'autel, la célèbre figurine de Bouddha, taillée dans une émeraude, préside à l'Olympe siamois. Cet objet fut pris en l'an 1777 de notre ère par le roi *Phaya Tack* dans la capitale du Laos (Vieng-Chan) et rapporté dans cette pagode, à laquelle il donna son nom, *Phra Keo*. Cette petite merveille, dont tous les voyageurs ont parlé, a pour principal défaut de n'être pas en émeraude ; elle est en jade, ce qui n'en fait pas moins un assez joli bibelot (*Tour du Monde*, 1894). » Ce fétiche, que la France serait en droit de réclamer puisqu'il provient de pillages sur la rive gauche du Mé-kong, est un précieux talisman pour les asiatiques : sa possession assure, d'après eux, la puissance et l'opulence.

Ajoutons que sous le porche on voit deux statues de marbre, don du roi de France, Louis XIV, représentant le Printemps et l'Hiver. Quant aux dépendances du *Vâht Phra-Kéo*, elles couvrent une surface énorme et peuvent longtemps retenir l'attention et exciter l'admiration du voyageur.

Il y a encore, près du palais du roi, le *Vâht Maha-Tat*, où sont conservées les cendres des rois et des membres de la famille royale, et où le roi défunt est déposé durant un an, avant la crémation. Cette pagode, bijou des plus luxueux, surtout à l'extérieur, est réservée aux membres de la famille royale qui assistent d'une tribune aux exercices et aux prédications des talapoins.

Citons encore le *Vâht Poh* où l'on admire un Bouddha couché de 50 mètres de long entièrement doré ; le *Vâht Sikhet* entouré de fours crématoires et dont la base qui a des aspects de forteresse, repose sur un rocher artificiel,

La crémation des morts n'a lieu qu'après des délais d'autant plus longs que la position sociale du défunt était importante; en attendant des prêtres restent constamment en prières près de la bière; le jour venu, après une procession autour du bûcher, on y dépose le corps; la combustion est surveillée par les parents qui de temps à autre, font jeter de l'eau afin que l'opération dure plus longtemps, car c'est une occasion de boire du thé avec des confiseries.

Pour les pauvres, pas tant de cérémonies : le corps, déchiqueté, est livré aux vautours, puis les os sont brûlés.

En temps d'épidémies, hélas trop fréquentes, on jette simplement les cadavres dans les canaux qui les roulent au fleuve.

**La Ville-Royale.** Cette cité, située au nord de Bang-kok, est comme une vaste citadelle, baignée par le fleuve et entourée d'une enceinte crénelée et bastionnée, d'aspect cependant assez pacifique et dont la sévérité est tempérée par l'épaisse végétation de vieux et beaux arbres plantés sur le chemin de ronde. A l'intérieur, le touriste se trouve en présence d'un nouveau Bang-kok dont les maisons à étages et couvertes en tuiles diffèrent en tout des cases en désordre couvertes de paillettes de la ville; mais il ne faut pas pénétrer très avant dans ces demeures d'extérieur relativement séduisant pour retrouver l'insouciance siamoise vis-à-vis de l'hygiène ou de la simple propreté.

Très étendue, l'enceinte comprend, outre le **Palais royal** et les *ministères*, des *pagodes* avec leurs *monastères* de talapains, un *champ de manœuvres* et de vastes casernes de style européen; on y voit encore un ancien palais, transformé en *musée* assez curieux. Les ministères et la grande pagode, le *Vâht Phra-Kéo* (p. 121), sont enfermés dans une seconde enceinte où l'on rencontre aussi les *écuries des éléphants royaux*, la caserne des gardes du corps et autres dépendances; la plupart de ces édifices n'ont de siamois que leurs toitures à larmiers relevés, à pignons superposés et à pyramides aiguës.

Il faut franchir une troisième enceinte pour arriver au **Palais** où réside S. M. Chula-longkorn; c'est une grande construction dans le goût anglo-italien, avec colonnades, loggias et galeries, coupé au centre par un avant-corps abri-



tant un perron monumental, à double montée, et flanqué aux deux extrémités de hauts pavillons. Au devant s'étend une large pelouse bordée d'un cadre de pierres, égayé de place en place par des arbustes ou des fleurs plantées dans des vases élégants.

Le perron franchi, on accède à une loggia d'où l'on passe dans des salons d'attente peuplés d'un mélange bizarre de meubles et bibelots d'origine étrangère ou de provenance indigène, les uns assez pitoyables, d'autres riches et de grande valeur.

Ces salons sont l'antichambre de la *salle du trône*, où ont lieu les grandes réceptions, aujourd'hui débarrassées des génuflexions et prosternements de l'ancienne étiquette ; toutefois, il n'y a qu'un seul siège dans cette grande salle, le trône, fauteuil doré, exhaussé sur une estrade et abrité par un immense parasol à neuf étages, qui est l'insigne du pouvoir royal. Devant le trône, la mosaïque pavant la salle étend sa nudité, mais les murs sont d'aspect moins austère : outre les portes monumentales qui y sont percées, on y voit se faisant face deux grandes toiles, copies d'œuvres françaises, représentant les réceptions des ambassadeurs siamois par Louis XIV et Napoléon III ; des panoplies les accompagnent et tout le long des murs s'alignent des arbustes artificiels au feuillage doré, piqués sur des colonnettes, et des parasols à plusieurs étages en étoffes brillantes. Au-dessus de la corniche, un attique vitré verse la lumière ; au plafond pend un immense lustre en cristal de Baccarat, un des *clous* de l'Exposition de 1878, à Paris ; ce plafond est en verre, afin de bien établir que nul ne peut habiter ou circuler au-dessus du logis réservé au roi, dont les appartements particuliers sont contigus à cette salle d'audience, une des curiosités de Bang-kok.

### 3. Bang-kok à Ayouthia

PAR LE FLEUVE : La *Cie Stam Steam Peuket* fait un service journalier de Steam Launches sur le fleuve. On peut louer à la journée une de ces chaloupes à vapeur 20 à 25 tic. ; faire préparer ses vivres. — Le voyage par le fleuve est particulièrement recommandé. — Trajet en 7 à 9 h. pour la montée ; en 5 h. pour la descente.

PAR CHEMIN DE FER : 70 kil. ; trajet en 3 heures et demie. La station à Ayouthia est éloignée des ruines et de la chrétienté.

Après avoir dépassé les bâtiments de guerre, mouillés devant le Palais Royal, on retrouve encore une multitude d'habitations flottantes jusqu'au delà des faubourgs.

Sur la rive gauche, le camp et la chapelle de la Conception, habité par des chrétiens d'origine cambodgienne; puis toujours sur la même berge le camp et la chapelle de Saint-François-Xavier où réside une importante colonie d'Annamites. Cette concession entourait une pagode; les talapoins, gênés par ce nouveau voisinage, se retirèrent bientôt, et leur terrain augmenta d'autant la vaste propriété que le roi avait attribuée en 1834 aux catholiques.

Pendant la montée, on croise de nombreux trains de bois; la plupart appartiennent à des Chinois protégés étrangers.

Les rives sont bien peuplées, et de nombreux jardins entourent les maisons indigènes.

*Talat Khuan*, bourgade, où l'on retrouve des files d'habitations aquatiques.

Les groupements deviennent plus rapprochés. *Pak-tret* est un gros village très étendu et peuplé de descendants de prisonniers du Pégou; ils cultivent des jardins et se livrent à la fabrication de poteries communes. Là encore des maisons et des boutiques flottantes; dans le bourg quelques jolies pagodes.

Les villages se succèdent nombreux et vivants, puis *Sam-khòk*, dont les habitants descendent de colonies originaires de Birmanie; on y voit des briqueteries.

Ici finit la longue série des jardins; la campagne immense s'ouvre à perte de vue; le riz devient la culture principale.

Après *Bang Sai*, le fleuve présente deux bras; le vapeur glisse dans les eaux du bras oriental qui bientôt se rétrécit.

Les rives deviennent verdoyantes, on accoste à **Bang Pha-in**, la résidence d'été du roi, le Versailles siamois. Depuis les événements franco-siamois de 1893, S. M. Chula-Longkorn a délaissé ses chalets balnéaires de Chantaboun et de Koh Si-chang pour ces jolis jardins de Bang Pha-in. (Se munir d'une autorisation pour pénétrer dans les palais.)

La résidence royale comprend un palais et un pavillon

chinois. Le harem habite la rive opposée. A visiter le hangar des éléphants et parcourir les jardins.

Aux environs d'Ayouthia le fleuve se divise en quantité de canaux, cependant on remarque deux bras principaux, le bras occidental mène au camp catholique, le bras oriental au bourg d'Ayouthia, au krall des éléphants et au grand boudha.

Le touriste est immédiatement attiré par les ruines de l'ancienne capitale, tristement abandonnées aux ravages du temps. Il faut les découvrir dans l'épaisse et vigoureuse végétation qui les a envahies et, en présence de leur importance, on demeure étonné de la facilité et de l'indifférence avec laquelle ce peuple siamois abandonne de si beaux édifices pour porter ses affections sur de nouvelles constructions. Quelqu'un a dit qu'au Siam on n'entretient pas les pagodes; quand elles menacent ruine, on en construit de nouvelles.

L'ancienne Ayouthia, *Si Ayo Thaya*, fut une ville florissante de 1350 à 1767; elle était bâtie dans une île de huit kil. de tour; une muraille de briques avec créneaux l'enserrait et un fort bastion défendait la cité commerçante. Les jonques pouvaient pénétrer jusqu'à la ville par de grands et de petits canaux sur lesquels avaient été élevés de hauts et beaux ponts de pierre arqués et bordés de balustres.

Parmi « les vastes ruines qui couvrent la surface de cette île, dit Mgr Pallegoix, les plus remarquables sont celles du palais et des pagodes royales, où sont encore des statues colossales de cinquante à soixante pieds de haut; l'intérieur de ces statues est en briques et l'extérieur est d'airain d'une épaisseur de deux doigts environ. Selon les annales de Siam, une de ces statues fut fondue avec vingt-cinq mille livres de cuivre, deux mille livres d'argent et quatre cents livres d'or. Les murailles sont toutes bouleversées et cet immense monceau de ruines est couvert de broussailles impénétrables et ombragé par d'antiques peupliers d'Inde, asile des chats-huants et des vautours. Ces ruines recèlent de grands trésors enfouis lors de la prise de Juthia; on y fouille continuellement et presque toujours avec succès ».

Henri Mouhot, le regretté voyageur auquel on doit les

premiers renseignements sur Ang-kor, décrit ainsi les ruines d'Ayouthia :

« Comme la beauté d'un temple siamois ne consiste pas dans son architecture, mais bien dans la quantité d'arabesques qui recouvrent ses murs de brique et de stuc, il cède bientôt à l'action du temps et devient, s'il est négligé, un amas informe de bois et de briques recouvert de toutes sortes de plantes parasites. Il en est ainsi des monuments d'Ayouthia. Un monceau de briques et de terre, que surmontent encore quelques sommets, marque la place où, dans un temps, des milliers de croyants sont venus se prosterner devant l'autel de Bouddha. Les angles de cet immense quadrilatère de décombres, dont j'ai suivi en tous sens, mais non sans peine, les murailles bouleversées et frangées de broussailles, sont encore indiqués par des dômes ébréchés et des pyramides écroulées. »

La ville fortifiée est très vaste, trop grande même pour la population qui l'habitait, car on y voyait, comme actuellement dans la plupart des grandes cités chinoises, d'immenses étendues de terrains vagues, et même des rizières.

Le roi avait trois palais. Le plus récent avait été construit au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, il était situé dans le centre de la ville et était orienté vers le N.; c'était un grand carré, divisé en plusieurs quartiers, et dont les habitations, suivant les règles de l'architecture chinoise, avait des toits superposés. Les écuries étaient vastes et pouvaient contenir une centaine d'éléphants.

Un second palais avait été élevé à l'extrémité septentrionale de la ville; c'était la résidence du prince héritier.

Une troisième demeure royale, plus ancienne et de dimension plus restreinte, était située dans l'O.

De nombreuses pagodes, très luxueusement ornées, avaient été construites dans les divers quartiers de la ville royale. Tout n'est que ruines depuis l'invasion birmane.

Dans les faubourgs on rencontrait de nombreuses colonies d'étrangers; des Chinois, des Indous, des Malais, des Birmans, des Japonais avaient dressé leurs habitations sur les deux rives du fleuve. Les Hollandais avaient un grand comptoir au S. de la ville et à proximité du fleuve; en face d'eux, sur la rive opposée, des métis portugais formaient

une agglomération compacte, au N. de laquelle s'élevait une église, St-Dominique, desservie par trois missionnaires dominicains. A la suite, une chapelle appartenait aux PP. Augustins, enfin venait l'église St-Paul, dirigée par les Jésuites français.

Dans le S.-O. de la cité royale, l'évêque avait sa demeure avec une belle église; le tout fut confisqué lors de l'emprisonnement de Mgr Louis. Les Missions Etrangères ont réédifié, en 1891 (le P. Pérot), leur ancien sanctuaire qu'elles avaient construit en 1667 et qui fut détruit par l'invasion birmane. Du sommet du clocher de l'église française (Vaht Farang), on jouit d'une belle vue sur les monuments ruinés du vieil Ayouthia.

La ville moderne, *Kroung-kao*, a 20.000 âmes; elle prolonge sur le fleuve ses boutiques flottantes; c'est le rendez-vous des marchands du Laos et des pèlerins qui vont à la pyramide de *Patavi*: « Au centre d'une plaine, dit Mouhot, à quatre milles environ de la ville, il y a une pyramide sacrée d'une hauteur et d'une largeur immenses; elle sert en quelque sorte d'asile et le roi vient encore parfois la visiter. On n'y arrive qu'en bateau ou à dos d'éléphant; car il n'y a en fait de route pour aller jusque là qu'un canal ou des terrains marécageux. Cet édifice est très célèbre chez les Siamois à cause de sa hauteur; mais le seul attrait qu'il puisse y avoir pour un étranger, c'est la vue magnifique qu'on a du sommet. Ainsi que tous les autres monuments du même genre, celui-ci est composé d'une succession de degrés partant de la base pour arriver au faite; quelques images mal faites viennent distraire la monotonie de cet édifice de brique. Il n'a aucun de ces ornements de faïence dont les temples et les pyramides de Bang-kok sont si abondamment recouverts.

« Au troisième étage de ce monument, quatre corridors, formant la croix, aboutissent dans l'intérieur du dôme, aux pieds d'une colossale statue dorée de Bouddha, qu'entourent, assiègent et souillent incessamment des tourbillons de chauves-souris et de chats-huants. Les fétides excréments des oiseaux nocturnes sont désormais le seul encens du dieu abandonné, leurs cris aigus et sinistres son seul cantique! *Sic transit gloria mundi!* »

**Excursion à Louvo**, l'ancienne capitale siamoise à l'époque de l'occupation française sous Louis XIV. On y remarque encore le palais de Phaulkon, et son ancienne chapelle, désaffectée plus tard en pagode.

On passe par Ang-thong (commerce de bois), Chai-yo (voir une grande statue de Bouddha), Bang-peng (mission catholique), d'où part un autre canal qui aboutit non loin de Louvo. De Ayouthia à Bang-peng, 8 h. env. de chaloupe à vapeur en remontant contre-courant, et trajet en 4 h. 1/2 à la descente.



# INDEX

## INDEX

	Pages
Abyssinie. . . . .	23
Adam, pic. . . . .	95
Addis-Harar. . . . .	21
Aden. . . . .	24
Adoni. . . . .	72
Andaman. . . . .	98
Ang-thong. . . . .	129
Anuradhapura. . . . .	95
Arkonam. . . . .	78
Architecture indoue. . . . .	51
Armée siamoise. . . . .	111
Assab. . . . .	16
Assal, lac. . . . .	15
Ayouthia. . . . .	126
Bab el Mandeb. . . . .	15
Badja. . . . .	70
Badulla. . . . .	98
Baïresiah. . . . .	70
Bandarawela. . . . .	97
Bang-kok. . . . .	115 et 124

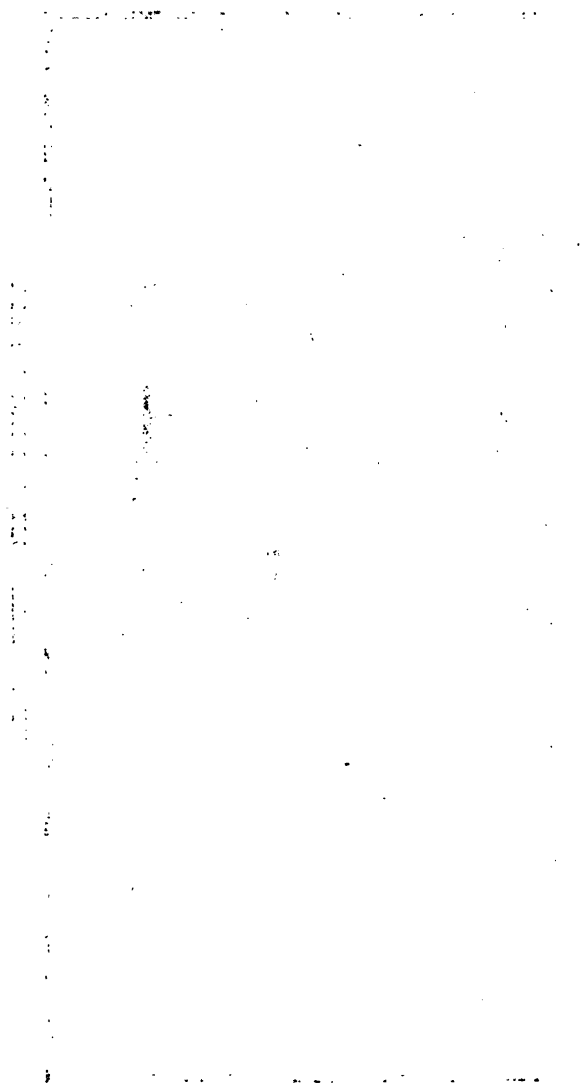
	Pages
Bang Pha-in. . . . .	125
Bang Peng. . . . .	129
Bang Sai. . . . .	125
Barre du Me-nam. . . . .	113
Bijapur. . . . .	71
Bombay. . . . .	63
Bonifacio. . . . .	7
Calabre. . . . .	7
Canal de Suez. . . . .	10
Candie. . . . .	8
Castes aux Indes. . . . .	50
Ceylan. . . . .	85
Chai-yo. . . . .	129
Cheik-Saïd. . . . .	15
Chemins de fer aux Indes. . . . .	60
Chidambaram. . . . .	77
Chingleput. . . . .	76
Crète. . . . .	8
Colombo. . . . .	82 et 88

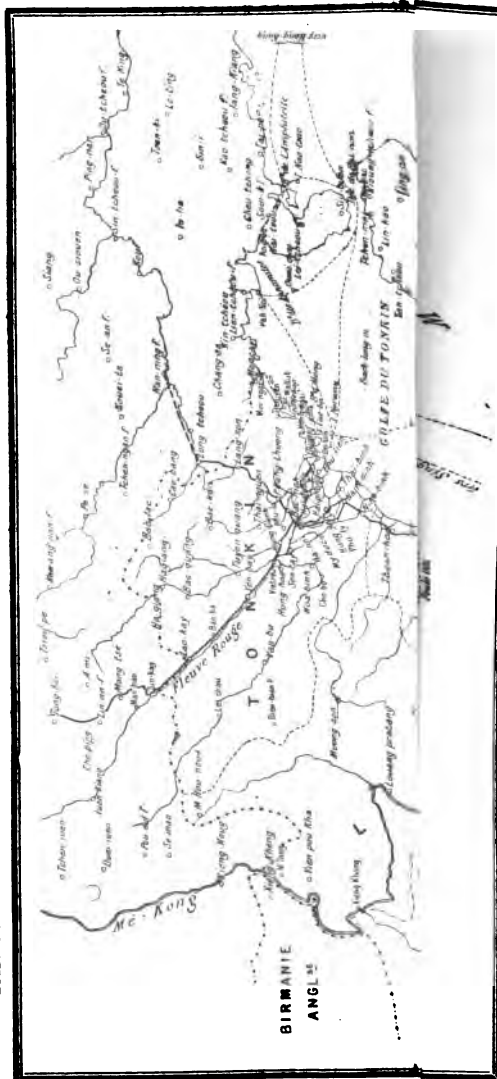


	Pages		Pages
Cuddalore . . . . .	76	Hôtels de Ceylan . . .	87
Cuddapah . . . . .	72	Hôtels des Indes . . .	59
		Hotgi . . . . .	71
Dadar . . . . .	69	Hyderabad , . . . .	72
Dahlak . . . . .	14		
Daouanlé . . . . .	20	Indes . . . . .	31
Dhond . . . . .	71	Isma'iliya . . . . .	11
Dindigul . . . . .	79		
Djepdad . . . . .	13	Kadugannawa . . . .	91
Djibouti . . . . 17 et	48	Kalyan . . . . .	69
Djohor . . . . .	100	Kandy . . . . .	92
Domestiques aux Indes.	60	Karli . . . . .	70
Eléphanta, grottes . .	68	Kegella . . . . .	91
El-Quantara . . . . .	10	Khandala . . . . .	69
Ethiopie . . . . .	23	Kirkee . . . . .	70
		Klang . . . . .	100
Faro . . . . . 7 et	8	Koduru . . . . .	73
Fêtes au Siam . . . .	110	Kroung-kao . . . . .	128
		Kumbakonum . . . .	77
Georgetown . . . . .	99	Kurunegala . . . . .	91
Ghâttas (chaînes des)	69		
Golconde . . . . .	72	Lacs Amers . . . . .	11
Gooty . . . . .	72	Lassarat . . . . .	21
Goulet Kharab . . . .	16	Lonavla . . . . .	70
Gouvernement du		Louvo . . . . .	129
Siam . . . . .	109	Maddalena . . . . .	7
Gulbarga . . . . .	71	Madras . . . 73, 76 et	84
Guntakal . . . . .	72	Madura . . . . .	79
		Malacca . . . . .	100
Halkgalla . . . . .	98	Maniyachi . . . . .	81
Harar . . . . .	21	Marseille . . . . .	1
Harr, col du . . . . .	21	Massaouah . . . . .	14
Hatton . . . . .	95	Mayavaram . . . . .	77
Henaratgoda . . . . .	91	Mello . . . . .	21
Historique de Ceylan.	85	Messine . . . . .	8
Historique de l'Inde.	31	Moka . . . . .	14
Historique du Siam.	108	Monnaie de Ceylan . .	87
Hodeïda . . . . .	13	Monnaie des Indes . .	59
Holl-holl . . . . .	20	Moucha, îles . . . . .	17

	Pages		Pages
Nanu-Oya . . . . .	97	Religion aux Indes . .	40
Neral . . . . .	69	Renigunta . . . . .	73
Nicobar . . . . .	98		
Nuwara Eliya . . . .	97	Sagallo . . . . .	16
		Sam-khók . . . . .	125
Obok . . . . .	16	Satur . . . . .	81
		Scilla . . . . .	8
Pace . . . . .	8	Sept frères . . . . .	16
Pak-lat . . . . .	114	Steamer-point . . . .	26
Pak-nam . . . . .	114	Sicile . . . . .	7
Pandharpur . . . . .	71	Singapour . . . . .	101
Parel . . . . .	69	Sholapur . . . . .	71
Peradeniya . . . . .	92	Straits Settlements . .	100
Perim . . . . .	15	Stromboli . . . . .	7
Pidura Talagala . . .	98	Suez . . . . .	42
Pinang . . . . .	99		
Pondichéry . . . . .	82	Tadjoura . . . . .	16
Poona . . . . .	70	Tadpatri . . . . .	72
Population de Ceylan.	86	Talat Khuan . . . . .	125
Port-Dickson . . . .	100	Tanjore . . . . .	77
Porto-Novo . . . . .	76	Telok-Anson . . . . .	100
Port-Saïd . . . . .	9	Tiruparankundram . .	81
Possessions étrangè-		Trichinopoly . . . . .	78
res aux Indes . . .	57	Tungabhadra-River . .	72
Postes et télégraphes à		Tuticorin . . . . .	82
Ceylan . . . . .	87		
Postes et télégraphes		Vadgaon . . . . .	70
aux Indes . . . . .	59	Villupuram . . . . .	76
Raichur . . . . .	72	Wadi . . . . .	72
Rambukkana . . . . .	91		
Reggio . . . . .	8	Yadgiri . . . . .	72







# INDO-CHINE

---

## INTRODUCTION

**Gouvernement.** L'Indo-Chine constitue un Etat. Elle est divisée en cinq grandes régions, le *Tonkin*, l'*An-nam*, la *Cochinchine*, le *Cambodge*, le *Laos*; un territoire nouveau en dépend également le *Kouang-tcheou-wan*.

A la tête de ce vaste empire colonial asiatique est un *Gouverneur général*, assisté d'un *Directeur des Affaires civiles* ou secrétaire général; chacune des cinq grandes provinces est administrée par un haut fonctionnaire appelé soit *Résident supérieur*, soit *Lieutenant-Gouverneur*, et desquels relèvent les services locaux et les budgets des régions qu'ils administrent.

Le Gouverneur général est assisté d'un *Conseil supérieur* qui approuve les affaires générales et le budget de l'Indo-Chine, et d'un *Conseil de défense* qu'il préside également.

Le commandement supérieur des troupes est exercé par un *Général de division*; il est assisté de plusieurs autres généraux.

La flotte est sous les ordres du *Vice-amiral* qui dirige l'« Escadre des mers orientales », dont la base en Indo-Chine est Saïgon avec des annexes à Haï-phong et à Kouang-tcheou.

**Populations.** La race annamite est la plus nombreuse, elle compose presque entièrement la population de la Cochinchine, de l'An-nam et du Tonkin, au contraire les Cambodgiens peuplent le Cambodge, et les Laotiens sont les indigènes les plus nombreux au Laos. (Cette dernière dénomination régionale s'étend au bassin moyen du Mé-kong; la rive gauche du fleuve est administrée par la France, la rive opposée jusqu'à Korat reste dans la zone d'influence française, — Convent. anglo-franç. de janv. 1896.) Enfin

un sixième territoire, le Kouang-tcheou-wan est habité par des Chinois.

Cochinchine (déc. 1901).....	2.968.429
Cambodge.....	1.600.000
Laos.....	1.000.000
Annam (1902).....	8.124.340
Tonkin.....	10.000.000
Kouang-Tcheou (1902).....	189.000
	<hr/> 21.881.669

**Poste.** L'organisation est la même qu'en France. Consulter les notices. Les bureaux sont fermés de 11 h. à 2 h. en semaine, et depuis 10 h. du m. le dimanche, sauf à Saïgon, à Ha-noï et à Haï-phong où ils restent ouverts la semaine de 7 h. du m. à 8 et 9 h. du soir.

**Tarifs :** Pour la France, les colonies françaises et les bureaux français à l'étranger (Siam, Chine, etc.), les lettres ordinaires paient 15 centimes, pour les pays de l'Union postale 25 centimes.

**Téléphone.** Il est installé à Saïgon, et fonctionne entre Hanoi et Haï-phong.

**Télégraphe.** Les télégrammes doivent être écrits lisiblement et rédigés en langage clair. Pour le service intérieur trente-trois langues sont admises; pour les dépêches transmises dans le service international, seules les langues suivantes sont autorisées : le français, l'anglais, l'allemand, l'espagnol, l'italien, le hollandais, le portugais et le latin. Les mots peuvent contenir quinze lettres s'ils sont rédigés en *clair*, et dix seulement dans les dépêches en *langue convenue*. Pour communiquer avec les Chinois, on a ordinairement recours à un vocabulaire spécial adopté en Chine dans lequel chaque mot correspond à un chiffre.

Les télégrammes à destination de la rade de Tourane ou de la baie d'Along paient une taxe supplémentaire d'*express*.

**Tarif :** Par les lignes de terre, 8 cent. par mots entre les bureaux de Cochinchine, du Cambodge, du Siam, du Laos, et 2 cent. entre bureaux de chacun de ces pays.

Par la voie du câble. De Cochinchine en Annam 1 fr. 03, au Tonkin 1 fr. 55.

Pour les pays étrangers, par le câble anglais :

De Cochinchine à Singapour 1 fr. 10, à Ceylan 2 fr. 44, au Siam 3 fr. 075, à Java 2 fr. 05, Djibouti 5 fr. 30, à Madagascar 8 fr. 825, en France et la plupart des pays d'Europe 5 fr. 30, à Hong-Kong 1 fr. 65, à Macao 1 fr. 90, à Chang-Hai 2 fr. 65, au Japon 4 fr. 85.

Du Tonkin à Hong-Kong 6 fr. 85, à Chang-Hai 1 fr. 85, à Macao 1 fr. 60, à Singapour 2 fr. 50, en France 7 francs.

**Colis postaux.** Dans les villes desservies par des services de navigation maritime ou fluviale, par le chemin de fer et par les voitures, le tarif est de 20 cents par colis de 3 kilos, et de 30 cents par colis de 5 kilos.

Pour l'étranger ; les 5 kilos à domicile en France 4 fr. 25, à Pondichéry 1 fr. 50, à Madagascar, 3 fr. 50, en Angleterre 5 fr. 50, en Belgique et en Suisse 4 fr. 50, en Italie 4 fr. 75, en Allemagne 5 fr., au Japon 2 fr. 50, à Chang-hai 1 fr. 50. Les paquets doivent être étetés à la cire.

**Passeport.** L'Européen n'a pas besoin de passeport en Indo-Chine, mais il peut être souvent d'une grande utilité d'être muni de quelques pièces d'identité.

Les Français jouissent, dans toute la Colonie, d'une pleine et entière liberté pour leur personne et leurs propriétés. Ils peuvent circuler, posséder et s'établir librement dans les différents pays qui appartiennent, ou sont sous le protectorat de la France.

Les Asiatiques non indo-chinois doivent être en possession de leur permis de séjour; si le voyageur européen emmène des domestiques chinois, il devra en temps voulu s'assurer que ses boys se sont munis d'un passeport pour quitter les divers pays de l'Union indo-chinoise.

**Hôtels.** Les hôtels n'ont aucun luxe, mais on trouve dans ceux des cités importantes un bon confortable et une installation bien comprise pour les pays chauds. Les prix varient entre 8 et 12 francs par jour dans les grandes villes.

**Domestiques indigènes.** Le personnel indigène est ordinairement chinois en Cochinchine, et annamite au Tonkin; chacun à sa fonction spéciale: cuisinier, tireur de panka, valet de chambre et même femme de chambre, — l'annamite rempli souvent ce rôle.

**Excursions.** Le voyageur doit être accompagné d'un ou plusieurs domestiques, surtout lorsqu'il entreprend un long déplacement qui l'oblige à pourvoir lui-même à sa cuisine et à son coucher. Ce personnel sera choisi avec soin; on s'assurera qu'un des hommes au moins connaît la langue des habitants du pays qu'on traversera. L'Annamite de Cochinchine ne comprend pas toujours aisément son compatriote du Thanh-hoa ou du Tonkin, il y a quelques variantes dans le langage et il faudra toujours quelques jours pour que le Cochinchinois ne se sente plus dépaysé. Si l'on doit se rendre au Cambodge, au Laos, au Siam, ou chez les populations montagnardes, il faudra s'assurer d'avance des interprètes; ordinairement les boys peuvent remplir cette fonction.

En An-nam, le voyageur trouve sur les grandes routes le nombre de porteurs nécessaire. Il s'adresse au chef du *tram*, ou relai, et au maire du village. Le tarif est de 10 cents par homme et par relai.

Arrivé à l'étape, l'Européen s'installe dans la *maison communale*, ou mairie; dans certaines régions des Résidents ont fait réserver pour l'usage des voyageurs quelques pièces bien aménagées. Il serait à souhaiter que cet esprit d'initiative se généralisât afin d'aller au devant du besoin des voyageurs et de provoquer ainsi le nombre croissant des touristes.

Au cas où il y aurait quelques difficultés, en cours de route, avec les indigènes s'adresser toujours *avec calme* aux autorités annamites et faire son rapport au Résident de la province; — ne jamais se faire soi-même justice par des moyens violents, on se rabaisserait aux yeux des aborigènes, « on perdrait la face ».



A défaut de chevaux, on voyage sur les routes soit en pousse-pousse, soit en chaise ou en palanquin.

Le pousse-pousse a l'avantage d'être assez rapide sur les bonnes routes, mais il ne peut servir pour une course de longue haleine et surtout en dehors des plaines et des grands centres.

Le palanquin à l'inconvénient d'obliger le voyageur à conserver la position allongée, aussi donnerons nous toutes nos préférences à la chaise comme étant de beaucoup la plus pratique; elle est portée ordinairement par quatre hommes.

Si l'on doit sortir des agglomérations européennes on devra se munir: d'un matelas cambodgien ou pliant, d'une moustiquaire, indispensable dans les régions basses, d'une petite pharmacie contre la fièvre et les piqures, de provisions et d'une batterie de cuisine.

Les œufs et les volailles se trouvent facilement en route. Dans les campagnes on paie la douzaine d'œufs 12 cents, un poulet 6 cents, le poisson est encore meilleur marché si on est à proximité de la mer.

**Climat.** Le climat de l'Indo-Chine diffère selon la latitude et les régions: plaines, montagnes et terres intermédiaires. En règle générale l'hiver, du mois de novembre à février, est l'époque la plus favorable pour un voyage en Indo-Chine. Les résidents vont passer l'été au bord de la mer, les habitants de Saïgon se rendent au cap Saint-Jacques, en attendant l'installation du sanatorium du Lang-bian à 1.500 m. d'altitude, les Tonkinois vont respirer l'air de la mer sur la plage de Do-son; l'achèvement du chemin de fer en Chine permettra aux Indo-Chinois d'aller sur les plateaux du Yunnan retrouver des climats européens et des paysages alpestres.

**Plan de voyage.** Les voyageurs se contentent souvent d'une courte visite de Saïgon et repartent aussitôt avec le courrier qui a fait escale dans cette ville; ils ignorent les splendeurs des monuments khmer, une visite de Bang-kok ne leur semble pas nécessaire, et ils délaissent le Tonkin parce que cette riche région est en dehors des grandes lignes de navigation.

Il faut que les touristes sachent que l'Indo-Chine française vaut les Indes anglaises, que les paysages y sont aussi beaux, que la vie indigène y est également intéressante et que les monuments y sont très remarquables.

On s'est servi jusqu'ici des transports par mer pour aller de Cochinchine au Tonkin, mais le temps n'est pas éloigné où l'on ira soit de Saïgon, soit de Tourane à Ha-noï en chemin de fer, si ces deux importantes régions ne sont pas encore liées entre elles, les fleuves et les rivières sont sillonnés de services à vapeur, les paquebots y sont tous confortablement installés, et remontent les cours d'eau fort loin dans l'intérieur, ainsi l'on va en paquebot, lorsque les eaux le permettent, de Haï-phong à Lao-kay (frontière de Chine),

et également avec de bons marcheurs sur tout le Mé-kong on gagne Louang-prabang dans le Haut-Laos.

On peut donc sans hésiter faire un séjour de longue durée en Indo-Chine. Nous indiquons un plan de voyage pour les personnes qui auraient à disposer de deux bons mois.

A. — COCHINCHINE. — CAMBODGE. — SIAM.

Débarquement à Saïgon. Départ le lendemain par les *Messag. Stinales de Cochinchine* pour Bang-kok. Traversée avec escales, 4 jours ; séjour à Bang-kok, 2 jours ; retour, 4 jours..... 10 jours

Excursion aux ruines d'Ang-kor, 48 heures d'escale, arrêt à Pnom-Penh ; départ le mardi, retour le samedi de la semaine suivante..... 11 à 13 "

Visite de Saïgon et de Cho-lon entre les deux voyages précédents soit 4 à 5 jours environ, et autant au retour de Ang-kor ; excursions au Cap Saint-Jacques, à Thu-dau-mot, ou à Bien-hoa et si on a le temps aux rapides de Trian, à Tay-Ninh..... 8 "

B. — ANNAM. — TONKIN.

L'Annexe des *Messag. Maritimes* pour l'An-nam et le Tonkin fait un service hebdomadaire. De Saïgon à Tourane..... 3 "

Excursion de Tourane aux Montagnes de marbre, à Fai-Fo, à Hud, se rembarquer à Thuan-an ou à Tourane..... 8 "

Arrivée à Haï-phong le lendemain..... 1 "

Haï-phong et Do-son..... 2 "

Hanoï ; voyage en chemin de fer à Lang-son (4 j.), à Nam-dinh (2 j.), etc..... 10

D'Hanoï à Tuyen-quan et à Lao-kay et retour..... 1)

64 jours

### Ouvrages à Consulter

*Voyage dans le royaume de Siam, de Cambodge, de Laos, de 1858 à 1861.* Tour du Monde, 1863, par H. MOUHOT.

*Voyage dans l'Indo-Chine, 1848-1856, 1859,* par BOUILLEVAUX.

*L'Art Khmer.* 1875, par DE CROIZIER.

*Voyage d'exploration en Indo-Chine 1866-1868.* 2 vol. 1872-73, par DOUDARD DE LAGRÉE et GARNIER.

*L'Indo-Chine française.* 1887, par HARMAND.

*Comment j'ai parcouru l'Indo-Chine.* 1901, par M<sup>m</sup> Isabelle MASSIEU.

*Atlas archéologique de l'Indo-Chine.* 1901, par LUNET DE LAJONQUIÈRE.

*Tour d'Asie.* Cochinchine, Annam, Tonkin, 1899, par Marcel MOURIER.

*Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient,* publié à Ha-noï depuis 1901.

### Les Arts khmer et tiam.

Une des conséquences de la pénétration européenne en Indo-Chine a été la révélation progressive des témoignages de l'existence d'une civilisation remontant à une haute antiquité. Ces témoignages, qui attestent une longue période de puissance et de prospérité, s'inscrivent éloquentement dans les restes encore merveilleux de monuments immenses et splendides groupés principalement dans les anciennes provinces du Cambodge passées sous la domination du royaume de Siam. Ce groupe, connu sous le nom d'Ang-kor, n'a été sérieusement étudié que dans le xix<sup>e</sup> siècle et même assez tard, bien que, dès 1564, les Portugais aient eu connaissance de ces monuments, si l'on s'en rapporte à un ouvrage publié en 1601 à Barcelone par Ribadeneyra.

Vers 1820, un savant français, Abel Rémusat, fit paraître la très curieuse traduction de la relation d'un voyage au Cambodge, accompli au xiii<sup>e</sup> siècle par un Chinois et donnant sur les édifices d'Ang-kor Vaht et d'Ang-kor Thom des indications qui ne sont pas démenties par les observations savantes faites de nos jours. Ce ne fut cependant qu'en 1861 qu'un explorateur français, Mouhot, qui trouva la mort dans ses voyages, donna une description des ruines d'Ang-kor où son admiration s'élève jusqu'à l'enthousiasme.

Plus tard, vinrent successivement la mission Doudart de Lagrée, puis le lieut. de vaiss. Delaporte qui fit des monuments la première étude approfondie et fut l'organisateur, à Paris, du Musée khmer installé aujourd'hui au Palais du Trocadéro.

Enfin, ces admirables vestiges de la puissance des Khmer ont été de la part de M. Fournereau, architecte, l'objet de longues observations résumées dans un magnifique ouvrage publié à Paris en 1890.

Depuis, il a été fondé, à Ha-noï, une savante académie qui, sous le nom d'*École française d'Extrême-Orient*, s'attache à pénétrer dans l'histoire très obscure encore, des civilisations qui se sont succédé en Indo-Chine. Cette école a signalé aux orientalistes une architecture qui, ayant, comme les monuments d'Ang-kor, son inspiration dans la légende brahmanique, en diffère cependant assez pour justifier des

comparaisons intéressantes et qui est, dès à présent, désignée sous le nom d'Art tiam.

**L'Art Khmer.** L'origine indoue de l'architecture d'Ang-kor est généralement admise: cette opinion est basée sur certaines analogies dans les constructions et appuyée par la lecture des annales. En ce qui concerne les monuments, il ne faudrait pas prendre pour points de comparaison ceux qui existent actuellement sur le territoire indien et dont la plupart sont, ou de caractère arabe ou de date moderne, généralement du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le dr Le Bon, dans son bel ouvrage *Les Monuments de l'Inde*, pose en principe que les édifices anciens, très rares, sont à peine antérieurs de trois siècles à J. C. Il ajoute, il est vrai, qu'il existe des preuves certaines qu'antérieurement à cette époque, les Indous avaient une architecture et que les descriptions des épopées du *Mahābhārata* et du *Rāmāyana*, aussi bien que les vestiges qui en restent à la balustrade de Bharhut impliquent nécessairement un long passé artistique.

Ce serait donc cette architecture disparue qui aurait engendré l'architecture khmer, et les annales n'y contredisent pas. Elles nous apprennent qu'au V<sup>e</sup> siècle avant notre ère, un prince indien, Préa-thong, entra en révolte contre son père, souverain de la contrée appelée aujourd'hui le Delhi. Il dut quitter les Indes et vint s'établir, avec de nombreux partisans, dans la péninsule indo-chinoise, qui doit cette désignation générale à ces apports et combinaisons de deux civilisations plus avancées. Après des luttes et des vicissitudes diverses, sa puissance prit un grand développement et il fonda l'Etat khmer dont il plaça la capitale à Ang-kor, au nord du Grand lac, sorte de mer intérieure qui se déverse dans le grand fleuve Mé-kong.

Cet empire khmer, dont l'histoire est peu connue, fut certainement florissant jusqu'au X<sup>e</sup> siècle de notre ère et c'est dans cette période de quatorze siècles que furent construits les beaux monuments que nous admirons encore malgré l'état de délabrement où les ont laissés, d'une part, la décadence de la puissance khmer, refoulée par l'invasion sino-anamite, d'autre part l'incurie des bouddhistes, disciples d'une religion sans foi et sans légendes, succédant aux brahmanistes croyants et ardents. Enfin, l'indifférence asiatique pour

l'entretien des monuments a laissé le champ libre à une végétation trop vigoureuse qui a désagrégré les assises, renversé les tours, rempli les terrasses, recouvert les galeries et défiguré le tout de telle sorte que Delaporte et Fournereau ont dû, pour reconstituer techniquement ces édifices, procéder à de véritables défrichements et se livrer à des observations méticuleuses qui suffisent à leur mériter la reconnaissance aussi bien des simples touristes que des spécialistes qui voudront compléter leur œuvre.

C'est bien dans ces multiples édifices de la région d'Ang-kor qu'il faut, avec ces deux bons guides, chercher les éléments qui peuvent caractériser l'architecture khmer. Tout d'abord, on peut dire qu'elle se manifeste par la recherche du grand, et même de l'immense, quant aux dimensions des monuments, par la profusion, sans désordre toutefois, quant à leur ornementation.

Le plan général présente un rectangle allongé formant une enceinte fermée par un mur, dans laquelle s'inscrivent un édifice central et principal de plan également quadrangulaire, de longues galeries, des portiques, des terrasses et parfois des édicules isolés.

A Ang-kor Vaht, le rectangle extérieur a 1.050 mètres de long sur 830 de large; le pont qui, de la porte principale, conduit à l'édifice intérieur, est long de 223 mètres et large de 12 m. 50. Les galeries présentent un développement de panneaux sculptés en bas-relief, de 517 mètres de long sur près de 2 mètres de hauteur, soit une surface de plus de mille mètres carrés.

A Ang-kor Thom, les dimensions de l'enceinte se chiffrent par kilomètres, mais il s'agit là non d'un monument unique, mais de toute une ville royale.

Sur ces plans gigantesques se multiplient les portiques, les portes monumentales, les galeries voûtées, obscures ou ouvertes, les frontons, les escaliers énormes et les tours ou *préa sat* qui, par leurs combinaisons, donnent aux édifices leur aspect grandiose, leur profil à la fois majestueux, élégant et pittoresque.

Examinons les plus caractéristiques de ces divers éléments.

Les voûtes sont d'une construction toute particulière :

les architectes khmer ne connaissaient pas le claveau ; ils y suppléaient par des superpositions d'assises en encorbellement qui ne permettent pas de donner aux voûtes une grande largeur ; aussi est-il rare qu'elles dépassent 3 mètres ; elles couvrent de longues galeries, entre deux murs parallèles ou entre un mur et une rangée de colonnes. Cet appareil en encorbellement se reproduit à l'extérieur et forme aux galeries une toiture du meilleur effet.

Les escaliers, tous extérieurs, appliqués aux soubassements, ont été très certainement considérés comme un élément architectural important ; ils sont traités avec un luxe extraordinaire et beaucoup plus en vue de l'effet décoratif que de la commodité de l'ascension ou de la descente ; larges à la base, ils vont en se rétrécissant de degré en degré jusqu'au sommet et les marches augmentent en même temps de hauteur, disposition que l'on croit pouvoir attribuer à un effet voulu de perspective ; des lions de grand style sont accroupis à chaque palier de ces montées importantes qui réunissent les terrasses sur lesquelles s'assoit le préa-sat central.

D'autres terrasses, de plan cruciforme, sont ornées de colonnes décoratives ; les bassins ou *srad*, très nombreux, ont leurs parois disposées en gradins.

Mais la particularité la plus remarquable, celle qui caractérise vraiment cet art, qui se multiplie sur les portes, galeries et portiques et, finalement, constitue le centre et le sommet du monument, c'est la tour ou préa-sat. Ces constructions, de plan carré, se terminent pyramidalement par un nombre impair — 3, 5 ou 7 — d'étages décroissants ; le dernier de ces étages est surmonté d'une assise cylindrique supportant le couronnement fait d'une fleur de lotus ; différents ornements en saillie, des acrotères, des stèles, etc., s'accrochent au relief de chacun des étages, modifient la ligne brisée des gradins de la pyramide et impriment à celle-ci une silhouette nouvelle, rappelant la forme d'une tiare.

Le centre de l'édifice est lui-même un colossal préa-sat et, à Ang-kor Vaht, par exemple, il n'a pas moins de 81 mètres de hauteur au-dessus de la dernière des trois terrasses qui lui servent de soubassement.

Tout cela, tours, portes, galeries, est couvert à profusion, mais avec méthode, d'une ornementation d'une richesse prodigieuse, ne laissant place, on peut le dire, à aucune surface plane; on s'en convaincra en remarquant que le plat des marches des escaliers est comme brodé de dessins gravés au trait.

L'ornementation est représentative ou simplement décorative; dans le premier cas, racontant les scènes des légendes brahmaniques, elle couvre les murs de furieuses mêlées humaines, dans le second cas, elle se compose d'éléments empruntés à la flore, de délicates arabesques ou d'élégants fleurons; les animaux sont associés aussi bien aux bas-reliefs épisodiques qu'aux panneaux décoratifs.

Les représentations de Bouddha sont fréquentes, puis-que vers le VII<sup>e</sup> siècle, le bouddhisme s'est installé dans les édifices construits pas la foi brahmanique. Le dieu — ou plutôt le prophète, puisque Çakia-Muni n'est pas dieu — se tient accroupi à l'indienne, prêchant ou en extase, et de physionomie calme et douce. (Voir INDEX. Religion.)

Les quelques images de Brahma qui subsistent le représentent à quatre visages adossés, le nez large, l'expression bienveillante. Visnu a quatre bras dont les mains portent des attributs : une conque marine, une massue, la fleur de lotus et un disque. Çiva se reconnaît à ses bras multiples dont chaque main tient une arme; il est parfois assis sur le taureau Nandin.

Les *Tévada* et *Apsara* sont de gracieux personnages féminins qui jouent un très grand rôle dans l'ornementation. Les premières, isolées, se détachant d'un panneau brodé d'arabesques, sont debout dans une pose hiératique, une fleur de lotus à la main, le torse nu chargé de colliers; un étroit vêtement tombe de la ceinture jusqu'aux pieds; la coiffure est un vaste diadème couronné de hautes aigrettes pyramidales. Les *Apsara* sont plutôt associées en processions, dansant et souriant du même geste et du même sourire; elles sont à peine vêtues d'une ceinture et d'un petit tablier triangulaire; elles sont, comme les *Tévada*, chargées de bijoux, mais leur coiffure est beaucoup plus simple. D'autres personnages de la mythologie brahmanique, bons ou mauvais génies, figurent dans les grandes compositions.

Les animaux entrent pour une grande part dans l'ornementation, soit isolés, soit associés aux mêlées humaines. Les éléphants forment souvent cariatides et sont alors tricéphales; le serpent, *Naga*, figure dans les scènes historiques ou dresse en éventail ses têtes multiples, formant ainsi un motif de décoration de grand style; l'aigle, *Garuda*, est tout à fait conventionnel: les pattes sont du lion, le corps d'un homme trapu, la tête seule est bien de l'oiseau au bec puissant; le singe, *Hanumant*, ne figure que dans les bas-reliefs, avec un corps humain, mais une tête grimaçante et bien simiesque; le taureau, *Nandin*, aux courtes jambes, au corps énorme, porte la petite bosse du zébu; le lion orne à profusion les escaliers ou les avenues; il est d'autant plus conventionnel que l'animal, n'existant pas dans l'Asie méridionale, n'a pu servir de modèle aux sculpteurs khmer; M. Fournereau pense que l'on peut admettre dans cette représentation la tradition d'un autre art et signale l'analogie avec le lion ailé des monuments assyriens.

On rencontre encore dans cette brillante ornementation le cheval, le cerf, le rhinocéros, le sanglier, des poissons et quelques autres animaux plus ou moins fidèlement figurés.

La sculpture n'était pas seule à constituer la décoration des édifices khmer; la peinture y avait sa part et la dorure était prodiguée, même à l'extérieur, ainsi qu'en témoignent de nombreuses traces.

La science du constructeur s'y joint à la fantaisie des décorateurs; la masse de ces constructions énormes a résisté aux ravages du temps, aggravés par l'incurie des hommes. On a reconnu que les fondations sont solidement établies sur des lits de béton; les matériaux employés, le grès et une pierre ferrugineuse et résistante connue en Cochinchine sous le nom de Bien-hoà, sont disposés par assises à joints vifs et dressés avec une remarquable précision. Les piliers, les colonnes, les montants et les linteaux des portes sont monolytes et assemblés à la manière des charpentes de bois. La brique a été également employée dans l'architecture khmer.

Cette architecture, malgré son origine indoue, a des caractères tellement particuliers qu'on s'est demandé à quelle influence elle les avait empruntés. Sans conclure, M. Four-



nereau fait des rapprochements avec l'art égyptien et l'art assyrien ; il serait imprudent, en l'état actuel des connaissances acquises sur la civilisation des anciens khmer, de formuler une opinion précise.

Peut-être faut-il montrer la même réserve quant aux dates des constructions. Si Préa-thong a fondé sa capitale en 447 avant J. C., cela n'implique pas que tous les édifices compris dans l'immense enceinte d'Ang-kor Thom soient d'une époque aussi ancienne ; si on admet que la pagode royale d'Ang-kor Vaht n'a été commencée qu'en 57 de notre ère, on trouve une période de 500 ans durant lesquels le même style, le même mode de construction se sont conservés ; et comme c'est seulement en 633 que l'on constate l'achèvement d'Ang-kor Vaht, ce sont encore six siècles à ajouter. Cela démontre suffisamment que l'âge des monuments khmer ne peut se déterminer par le style et qu'il faut attendre que la lecture des inscriptions que l'on y trouve ait procuré des données plus positives.

**L'Art Tiam.** Les monuments qui nous ont révélé cet art sont situés à l'Est de la péninsule indo-chinoise, dans les provinces qui ont le plus longtemps résisté aux invasions sino-annamites. Ils ont tous une destination religieuse inspirée, comme chez les Khmer, par la doctrine et le panthéon brahmanique, mais, comme eux aussi, ils ont été envahis par un bouddhisme corrompu par les superstitions locales. Sans nous attarder à les décrire, nous renvoyons à la description du sanctuaire de Po-Nagar, à Nha-trang, dans lequel sont résumés les caractères de cet art très particulier (p. 86).

Disons seulement que le préasat des monuments khmer est l'élément principal de cet art où nous ne retrouvons ni les grandes enceintes, ni les galeries, portiques, pourtours, escaliers des constructions d'Ang-kor. Ajoutons que l'harmonie des proportions est peut-être mieux entendue ; que la profusion des ornements est remplacée par une sobriété qui laisse à l'architecture proprement dite toute sa valeur esthétique, que les dimensions sont restreintes, et nous aurons résumé tout ce qui rapproche et tout ce qui éloigne les deux genres.

Alors, que conclure ? Il faut être très prudent, en l'état

actuel, des études extrême-orientales, il semblerait que l'on peut considérer l'architecture tiam comme un dérivé de l'architecture khmer, mis en œuvre par une civilisation moins avancée, surtout moins puissante et par conséquent plus parimonieuse.

Cette hypothèse trouverait un appui dans les observations rapprochées de deux hommes particulièrement compétents. Si fixe et immobile qu'ait été le style khmer, M. Fournereau y distingue trois époques et caractérise ainsi la troisième :

« La troisième période, celle des *monuments en briques*, n'offre plus de galeries à colonnes, et les tours simples dans leur aspect général n'y sont chargées ni d'acrotères, ni de dentelures. Mais elles sont admirablement assises sur leurs *soubassements de proportions imposantes*, et leur ornementation bien exécutée surprend par la fantaisie, la variété et l'*heureuse disposition des motifs*, ainsi que par la *parfaite entente de l'effet* ».

Ces appréciations peuvent s'appliquer en majeure partie au sanctuaire de Nha-trang.

D'autre part, que nous apprend M. Parmentier, de l'Ecole française d'Extrême-Orient, l'un des révélateurs de l'architecture tiam ?

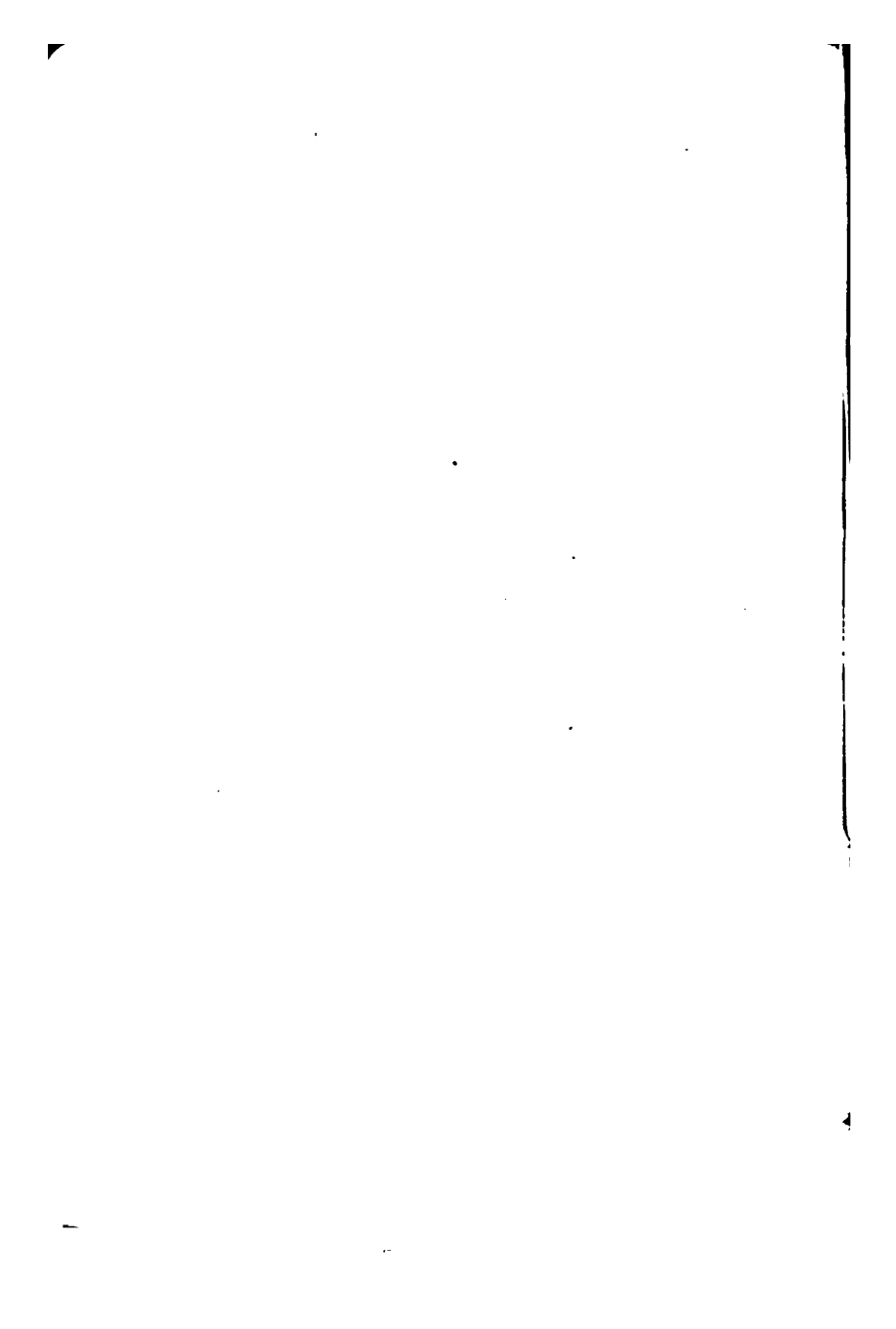
Il nous dit :

1° Que la caractéristique, dans la construction des monuments tiam est l'emploi *presque exclusif de la brique* ;

2° Que le sanctuaire principal de Po-Nogar est du ix<sup>e</sup> siècle (817) et que son voisin, plus ancien de quelques années, est de la fin du viii<sup>e</sup> (784).

On trouve donc une certaine analogie entre les plus récents édifices de l'art khmer et les plus anciens de l'art tiam.

Toutefois, il y a, notamment dans l'ornementation, de telles différences qu'il serait téméraire de prendre une conclusion ferme, car la continuation des études de ces vieilles civilisations peut nous révéler que d'autres influences sont à la source de l'architecture des tiam, soit qu'ils aient apporté des traditions, soit qu'ils aient adopté celles de la contrée sur laquelle ils se sont fixés.



# LA COCHINCHINE

---

## INTRODUCTION

**Historique. Intervention française.** (Voir ANNAM et TONKIN). La Cochinchine française ou Basse-Cochinchine, a fait partie du royaume du Cambodge jusqu'en 1689, époque à laquelle elle fut envahie par les Annamites qui finirent par s'y établir et la conservèrent jusqu'à l'occupation française.

L'intervention de la France fut motivée par le mauvais vouloir des gouvernements annamites à l'égard des nationaux et par les vexations et les persécutions qu'eurent à subir les français missionnaires et les catholiques. Bien que Gia-long, — neveu de Dué-tong, mis à mort par les révoltés en 1776, — ait dû à un missionnaire français, l'évêque d'Adran, et à l'appui armé de la France de pouvoir remonter sur le trône, la reconnaissance de sa dynastie pour cet important service, s'éteignit avec lui en 1820. Son successeur prit, dès le début, une attitude hostile : en 1823, il chassa du royaume les officiers français qui avaient organisé l'armée, instruit les troupes, construit les forts et installé les arsenaux. En même temps, la persécution religieuse recommença : partout les missionnaires européens ou catholiques indigènes furent l'objet de poursuites et de rigueurs odieuses et finalement de massacres abominables. Minh-mang, fils de Gia-long, ayant eu à subir deux insurrections, causées par ses exactions et ses cruautés, accusa

les catholiques d'en être les inspirateurs ; il fit mettre à mort quatre missionnaires français, trois moines espagnols et des centaines d'Annamites catholiques. Sous le gouvernement de la monarchie de Juillet, peu porté à l'extension coloniale, les tentatives de la France pour mettre fin à cet état de choses furent assez molles et de nulle efficacité. En 1831, le capitaine Laplace apparut sur la *Favorite*, mais n'eut aucun succès. En 1843, le commandant Lévêque mouilla devant Tourane avec l'*Héroïne* et fut assez heureux pour obtenir de Thiêu-tri, successeur de Minh-mang, la mise en liberté de plusieurs missionnaires français retenus prisonniers. De même, en 1845, l'amiral Cécille put sauver la vie de Mgr Lefèvre. Ces démonstrations n'eurent pas d'influence sur l'attitude des rois annamites ; aussitôt que les navires français cessaient d'être en vue, les persécutions recommençaient. En 1847, les amiraux Lapierre et Rigault de Genouilly ayantsommé Thiêu-tri de respecter les conventions, essayèrent un refus catégorique et le roi fit même attaquer leurs vaisseaux dans la baie de Tourane où, après un combat, l'escadre annamite fut détruite.

La fureur de Thiêu-tri redoubla et se traduisit par un édit portant peine de mort contre tous les Européens. Son fils Tu-duc, hérita de ses sentiments haineux contre les étrangers et les chrétiens : deux missionnaires furent décapités. Cette fois le gouvernement français intervint plus vigoureusement ; en 1856, le *Catinat* arrivait devant Tourane portant de Montigny, envoyé spécialement par Napoléon III pour demander satisfaction. Tu-duc ayant insolemment refusé de le recevoir, le ministre de France fit débarquer un détachement d'infanterie de marine qui prit les forts de Tourane, détruisit les poudres et mit les canons hors de service. Mais une troupe aussi faible ne pouvait se maintenir sur le territoire annamite et cette démonstration eut le même résultat que les précédents : les édits de proscription et de persécution recommencèrent et l'on ne tarda pas à apprendre en Europe la mort violente de deux évêques espagnols, Mgr Diaz et Mgr Garcia, et de nombreux Annamites convertis.

Une action énergique et soutenue était devenue indispensable et elle fut résolue de concert entre la France et l'Espagne. C'est encore à Tourane que l'escadre franco-espä-

gnole, comprenant huit bâtiments armés et six transports, vint, sous les ordres de l'amiral Rigault de Genouilly, appuyer les revendications des deux nations. Le 1<sup>er</sup> septembre 1858 Tourane fut occupé et l'escadre séjourna durant cinq mois dans la baie. Peut-être eût-on pu, de ce point, aller vers Hué, mais les troupes dont l'amiral disposait n'étaient pas très nombreuses; il ne jugeait pas que cette position, dont les cantonnements étaient peu salubres, fut d'un accès facile; il s'arrêta à un autre plan et chercha sur la côte un point plus propre à devenir la base d'une occupation définitive. Son choix se fixa sur Saïgon, ville importante, la seconde du royaume, très heureusement située sur un affluent du fleuve Donnaï. Cette ville avait été mise en état de défense; elle mettait en batterie près de 200 bouches à feu et les approches avaient été couvertes d'ouvrages multipliés et très sérieux; elle n'en fut pas moins enlevée à la première attaque des troupes de débarquement, le 17 février 1859, malgré la réelle bravoure de ses défenseurs.

Ce grave échec ne triompha pas sur l'heure de la ténacité de Tu-duc; il se plaisait à représenter à son peuple l'évacuation de Tourane comme une déroute et il était d'ailleurs encouragé à la résistance par la Chine, alors en difficultés avec la France et qui, au fond, a toujours considéré les provinces indo-chinoises comme lui appartenant. Les circonstances extérieures semblaient favoriser cette résistance: la France venait d'entrer en campagne contre l'Autriche et se préparait à agir contre la Chine, de concert avec l'Angleterre. L'amiral Rigault de Genouilly avait été rappelé et il ne restait à Saïgon qu'une faible garnison de huit cents hommes et une flotille de six bâtiments légers.

Tu-duc envoya contre ces forces par trop réduites un chef militaire renommé, Nguyen Tri-Phuong, avec une armée nombreuse qui ne parvint pas cependant à repousser du sol annamite les huit cents hommes du commandant français d'Ariès et du colonel espagnol Pallanca Gutierrez, mais qui put emprisonner Saïgon dans un blocus étroit. Le commandant d'Ariès luttait depuis huit mois lorsque, en février 1861, la guerre de Chine étant finie, l'amiral Charner débarqua à Saïgon, d'où il dirigea sur le camp de Ki-hoa, où Nguyen s'était retranché, une attaque par terre et par le fleuve qui amena l'écras-

sement des Annamites. En cinq jours le corps expéditionnaire avait livré cinq combats sous un ciel brûlant et dans les plus mauvaises conditions climatiques ; deux cents Français ou Espagnols avaient été mis hors de combat, mais les Annamites laissaient un millier des leurs sur le terrain. Ils se retirèrent à My-tho, sur le bras principal du Mé-kong. Cette forteresse ne résista pas aux Français qui avaient à venger la mort du commandant Bourdais. Enfin, en décembre 1861, l'amiral Bonard qui avait remplacé l'amiral Charner, les délogea de Bien-hoa, leur dernier refuge.

Entre temps, l'amiral Bonard avait entamé des pourparlers avec Tu-duc qui, outre ses difficultés avec les Français de Saïgon, avait sur les bras une grosse insurrection au Tonkin. Le chef de ce mouvement, Le Phung, était un descendant de la dynastie des Le, dépossédée au XVIII<sup>e</sup> siècle ; élevé par les missionnaires, il avait des sympathies pour les Européens et, dès l'apparition sur les côtes de l'amiral Rigault de Genouilly, il lui avait proposé de combiner leur action. L'amiral refusa son concours et dirigea ses efforts sur Saïgon. Le Phung agit seul, souleva le Tonkin occidental, conquît une partie de la province de Nam-dinh, s'empara de la flotte annamite et domina une vaste étendue de territoire. Fort de ces succès, il envoya à Saïgon des émissaires pour demander l'appui de la France en lui offrant le protectorat. Cette combinaison eût peut-être épargné dans l'avenir bien des difficultés et c'était l'avis du colonel espagnol Palanca qui proposa à l'amiral Bonard de l'accepter et de proclamer Le Phung, chrétien et ami de la France, roi du Tonkin.

L'amiral ne crut pas devoir accepter, mais il tira néanmoins profit de l'insurrection, car Tu-duc, pris entre deux feux, voulut sauver sa couronne et envoya à Saïgon une ambassade qui, le 5 juin 1862, conclut un traité qui assurait à la France la possession des trois provinces de Saïgon, Bien-hoa et My-tho, avec les îles de Poulo-Condor ; ouvrait trois ports au commerce ; accordait la liberté du culte dans le royaume d'An-nam et promettait à la France et à l'Espagne une indemnité de guerre de vingt millions de francs. C'était pour Tu-duc un simple répit lui permettant de réunir toutes ses forces pour combattre Le Phung, qui ne fut cependant réduit et supplicié qu'en 1865. Mais le roi et ses mandarins cares-

## HISTORIQUE

saient toujours l'espoir de rentrer en possession des trois provinces aliénées, et un Annamite de grande distinction, Phan-thanh Giang fut, en juillet 1863, envoyé à la cour de Napoléon III, avec mission d'offrir une indemnité pour le rachat de la Basse-Cochinchine. Il ne réussit qu'à faire changer l'occupation en protectorat. Des pouvoirs furent donnés à cet effet au consul général de Bang-kok en janvier 1864, mais au moment où il allait entrer en relations avec le gouvernement de Tu-duc, le 21 juillet, il reçut contre-ordre; une réaction s'était produite en France et quelques-uns des ministres, animés de patriotisme et de clairvoyance, sauvèrent la colonie; la Cochinchine ne fut pas abandonnée.

Tu-duc commença alors une guerre de diplomatie cauteleuse et d'intrigues sourdes, suscitant des difficultés pour l'exécution des traités, fomentant des insurrections, favorisant les incursions des pirates, en un mot cherchant partout des alliés contre la France; il avait échoué au Cambodge qui, depuis le 11 août 1863, était placé sous le protectorat français. Malgré les sages avis de Phan thanh Giang, malgré les difficultés que lui occasionnaient les révoltes incessantes au Tonkin, il persista dans cette politique dont le résultat fut d'obliger la France à donner à sa colonie de Cochinchine ses frontières naturelles; l'amiral de La Grandière s'efforça de faire comprendre à son gouvernement que la colonie serait continuellement exposée tant que les provinces occidentales pourraient servir de refuge aux pirates et resteraient des foyers de rébellion. Il conclut à la nécessité de les conquérir et prépara si bien son expédition que lorsqu'il parut sur sa flottille de canonnières devant Vinh-long, le 19 juin 1867, il ne rencontra aucune résistance; le gouverneur général de la Cochinchine indigène, qui n'était autre que Phan-thanh Giang, monta à bord de l'*Ondine* où l'amiral avait son pavillon, et après lui avoir demandé d'user de bienveillance envers les nouvelles provinces, il lui en fit la remise. Ni Chau-doc, ni Ha-tien ne résistèrent et en une semaine à peine, sans qu'un coup de fusil ait été tiré, la Cochinchine française avait acquis son territoire définitif. Phan-thanh Giang, du reste, ne voulut pas survivre à cet événement; entouré des siens, il leur recommanda de rester fidèles aux Français, mais déclara que fidèle lui-même aux serments qu'il avait



prêts à Tu-duc, il ne pouvait consentir à servir les nouveaux maîtres du pays et stoïquement il s'empoisonna.

Dès lors l'établissement de la France était assuré en Cochinchine et, sauf la répression de quelques troubles l'histoire de cette colonie ne fut que le développement de son organisation administrative et la répercussion des événements du Tonkin.

**Mœurs, Coutumes, Religion des Annamites.** Voir AN-NAM.

**Administration.** La Basse-Cochinchine formait, avant l'intervention française, une sorte de vice-royauté, dépendant du royaume d'An-nam, et dirigée par un *Kinh-luoc*. Depuis le traité de Saïgon, du 5 juin 1862, complété par celui du 15 mars 1874, la Cochinchine est devenue française. Un lieutenant-gouverneur, résidant à Saïgon, administre cette colonie, sous la direction du Gouverneur général; il est assisté d'un *Conseil privé*.

Un *Conseil colonial*, comprenant 10 membres européens élus et 6 indigènes, vote le budget.

La Cochinchine est divisée en 20 provinces; Saïgon, Cho-lon, le cap Saint-Jacques, et Poulo Condor forment des centres administratifs spéciaux.

Un administrateur est à la tête d'une province; il est assisté de fonctionnaires indigènes : tong-doc (gouverneur), phu (préfet), huyen (sous-préfet), tong (chef de canton), xa (maire).

1 <sup>re</sup> Provinces :	Résultats généraux du recensement du 27 décembre 1901	FRANÇAIS popul. civile	CHINOIS	CAMBOD- GIENS
Bac-lieu .....	87.877 hab., dont	55	4.500	13.914
Ba-ria .....	20.212	42	383	8
Ben-tré .....	216.816	59	2.404	184
Bien-hoa .....	105.740	95	1.881	1.158
Can-tho .....	226.978	60	5.542	20.409
Chau-doc .....	145.399	44	1.816	28.847
Cho-lon .....	184.451	92	3.668	29
Gia-dinh .....	217.351	105	2.495	4
Go-cong .....	93.825	26	770	44
Ha-tien .....	13.873	21	2.645	2.592
Long-xuyen .....	151.001	63	1.790	1.916
My-tho .....	312.324	94	3.142	59
Rach-gia .....	102.389	41	2.048	33.915
Sa-dec .....	182.924	33	2.308	22
Soc-trang .....	155.116	67	7.922	48.689
Ta-nan .....	92.815	24	998	312
Tay-ninh .....	66.533	46	483	7.843
Thu-dau-mot .....	105.774	51	1.213	4.501
Tra-vinh .....	185.164	39	6.397	66.607
Vinh-long .....	156.195	43	2.470	509

*2° Administrations séparées :*

Cho-lon, ville.....	63.237	—	132	13.003	289
Sai-gon, ville.....	47.577	—	3.581	24.227	128
Cap St-Jacques, ville..	5.690	—	106	719	4
Poulo Condor.....	559	—	13	62	9

**Étendue, Population.** — La superficie de la Cochinchine est évaluée à 60.000 kmq. environ; sa population est de 2.968.429 habit., divisée en 2.813.390 de popul. fixe et en 155.139 de popul. flottante. Le recensement du 27 déc. 1901, donnait un gain de 470.000 habitants sur l'évaluation de l'année 1899.

*1° Population civile.* — Elle se décompose en :

Français civils.....	4.932
Etrangers européens.....	398
Annamites de Cochinchine.....	2.551.986
— des pays du protectorat.	6.315
Cambodgiens.....	231.902
Chinois.....	92.075
Minh-huong, métis sino-annamites.	42.940
Autres asiatiques.....	25.364
Malais.....	5.547
Indous.....	1.300
Métis franco-annamites.....	566
Total.....	2.963.325

*2° Population militaire :*

Français.....	2.537
Indigènes.....	2.667
Total.....	5.204

La population française comprend 7.469 nationaux dont 4.932 civils. Cette fraction de l'élément métropolitain se décompose en 3.204 hommes et 993 femmes âgés de plus de dix-huit ans, et respectivement 374 et 361 moins âgés.

**Ouvrages à consulter :**

- Histoire et description de la Basse-Cochinchine*, 1863, par G. AUBARET.  
*Un an de séjour en Cochinchine*, 1887, par DELTEIL.

## COCHINCHINE

1. De Singapour à Saïgon. . . . .	8
Cap Saint-Jacques.	
2. Saïgon. . . . .	9
3. De Saïgon à Cho-lon. . . . .	16
4. De Saïgon à My-tho. . . . .	18
Tan-an.	
5. De Saïgon à Pnom-penh. . . . .	20
Vinh-long. — Sa-dec. — Ba-nam.	
6. De Saïgon à Bang-kok. . . . .	22
Poulo-Condor. — Hon-chong. — Ha-tien. — Phu- quoc. — Samit. — Chantaboun. — Koh Si-chang. — Barre du Mé-nam.	
7. De Saïgon à Bien-hoa et à Tan-linh. . . . .	27

## 1. De Singapour à Saïgon.

648 milles. — Les *Mess. Marit.* font entre ces deux villes un service hebdomadaire. Prix : 175 et 125 francs. Le passager de 1<sup>re</sup> cl. a droit au transport gratuit, sur le pont, d'un domestique asiatique entre Singapour, Saïgon et les escales de Chine et du Japon (moins sa nourriture). Les autres serviteurs paient le prix des passagers de pont, sans nourriture, cependant ils sont nourris comme indigènes.

De Singapour à l'embouchure du Donnaï, on passe au large de l'archipel de Natuna, puis en vue du groupe de Poulo-Condor (p. 00). Au Cap Saint-Jacques, le vapeur stoppe, à l'abri du promontoire nu que domine le phare; le pilote monte à bord et le bâtiment s'engage dans le fleuve Donnaï par sa bouche principale, le Soi-rap.

Le Cap Saint-Jacques (hôt. : *Gr. Hôtel; de la Plage*) était le chef-lieu d'un arrondissement, mais depuis qu'en 1892 on a décidé d'en faire la cité balnéaire des Saïgonnais et la clef de la défense du Donnaï; la ville est devenue une commune autonome.

On compte 5.690 habitants dont 106 Français et 719 Chinois, plus des troupes d'infanterie et d'artillerie réparties dans neuf forts ou batteries.

Saint-Jacques comprend deux quartiers : la baie des Cocotiers en façade sur l'entrée du Donnaï, et la plage de Tiouane (à 2 k.) également fréquentée par les baigneurs. La route qui mène à cette plage traverse un grand marais couvert de fleurs de lotus et habité par des oiseaux aquatiques.

Il y a diverses promenades autour de ce sanatorium :

1<sup>re</sup> La route du Cap au phare et à Baria; 2<sup>de</sup> celle à Ganh-rai, 7 kil.; 3<sup>de</sup> celle à la Fausse baie, 4 kil.; 4<sup>de</sup> celle des batteries A et B; 5<sup>de</sup> La voie militaire du fort de Ganh-rai.

Comme distractions, la pêche et la chasse; une curiosité, la



Echelle

0 50 100 200 300 400 500 M

## SAIGON

- 1 Palais du gouverneur général.
- 2 Collège Chasseloup-Laubat.
- 3 Château-d'Eau.
- 4 Evêché.
- 5 Poste de police.
- 6 Hôtel du général.
- 7 Cercle des officiers.
- 8 Cathédrale.
- 9 Presbytère.
- 10 Palais de Justice.
- 11 Prison centrale.
- 12 Commissariat central.
- 13 Hôtel du Lieut.-Gouverneur.
- 14 Trésor.
- 15 Gendarmerie.
- 16 Enregistrement et Domaine.
- 17 Recette spéciale.
- 18 Hôtel des Postes et Télégraphes.
- 19 Imprimerie coloniale.
- 20 Hôtel du Secrétaire général.
- 21 Secrétariat général.
- 22 Hôtel du Procureur général.
- 23 Mairie.
- 24 Manufacture d'opium.
- 25 Théâtre municipal.
- 26 Atelier du service local.
- 27 Justice de paix.
- 28 Ateliers des Travaux publics.
- 29 Immigration.
- 30 Poste de Police.
- 31 Gare de My-tho.
- 32 Tramways de Cho-lon.
- 33 Hôtel Olivier.
- 34 Poste de Police.
- 35 Douane.



*pagode de la Baleine* élevée en 1848 par les marins annamites, en souvenir d'un cétacé échoué sur la plage.

Rien n'est triste comme cette entrée en rivière bordée de palétuviers ; le fleuve lui-même semble désert, aucun navire, pas d'habitation sur les rives, à peine quelques pirogues indigènes, et à un moment, dans le lointain, un plateau élevé. Rien ne trahit la présence des Français, quand tout à coup, avant de quitter le Donnai pour la rivière de Saïgon, on aperçoit les tours de la cathédrale ; le cours d'eau forme des méandres capricieux, et c'est tantôt à gauche, tantôt à droite que l'on voit grandir ces points de repère. On passe bientôt entre deux anciens fortins annamites et on entre dans le port de Saïgon amélioré par de récentes installations sur la rive droite.

Lorsque le voyageur aperçoit pour la première fois des Annamites, il est fort surpris de ne pas trouver au premier abord une différence marquée entre les silhouettes des hommes et celles des femmes ; tous les indigènes portent en effet les cheveux enroulés en une sorte de chignon et le même costume, longue tunique et pantalon. Cet étonnement est du reste de courte durée, et il suffit bientôt d'un peu d'attention pour reconnaître à la démarche et au visage le sexe du passant.

Visite de la Douane. — Voiture ou pousse-pousse pour aller à l'hôtel.

## 2. Saïgon.

**Hôtels et Restaurants :** *Gr. H Continental*, rue Catinat (repas 4 p. 20, et 4 p. à l'abonnement ; pens. 3 et 4 p. par jour ou 44 p. par mois ; chaque chambre a son antichambre et sa douche) ; *Univers* ou *Olivier*, rue Turc ; *des Nations*, boulevard Charner.

On peut encore citer : *des Colonies*, rue Nationale ; *du Globe*, même rue ; *de la Marine*, place Rigault-de-Genouilly ; *de l'Orient*, du *Marché*, boulevard Charner ; *du Gr.-Balcon*, de la *Rotonde*, *Saïgon-H.*, rue Catinat.

**Cercles :** *Militaire*, de l'*Union*, *Colonial*, *Cyclistes cochinchinois*.

**Voitures.** Il y a deux classes : la première à deux chevaux. En ville, la course 45 cents ; l'heure 40 cents ; les suivantes 30 ; de Saïgon à Cholon 50 cents, le Tour de l'Inspection 60, et avec une 1/2 h. d'arrêt 80, le Grand Tour de l'Inspection 1 piastre, et avec une 1/2 h. d'arrêt 4 p. 20.

Pour les voitures dites *Malabar*, la course 10 cents, l'heure 25 et les suivantes 20. De Saïgon à Cho-lon 40, le Tour de l'Inspection 45 et avec arrêt 55, le Grand Tour 75.

**Pousse-pousse.** En ville, la course 10 cents, et avec retour et 1/4 h. d'arrêt 15, l'heure 25 et les suivantes 20. De Saïgon à Cholon 40 cents, aller et retour avec 1 h. séjour 80, Tour de l'Inspection 45, et avec une 1/2 h. d'arrêt 55, le Grand Tour 75 et avec une 1/2 h. d'arrêt 85.

**Sampan.** Tarif des embarcations à deux rameurs: dans la rade, la course, le jour 8 cents, la nuit 10; l'heure, le jour 10 cents, la nuit 15. En dehors de la rade, l'heure 20 cents, et les autres, 15; la journée 1 p. 50 De Saïgon à Cho-lon 40 cents.

S'il est nécessaire de renforcer l'équipage de marinières supplémentaires, il sera payé en plus 4 cents par heure et par homme, sans que le prix de la journée puisse dépasser 50 cents par rameur.

**Tramways à vapeur:** Saïgon à Cho-lon par la route haute (5k., 112), projeté jusqu'à Bin-dong, et un autre service par la route basse (6 k., 265).

Saïgon à Go-viap par l'Inspection de Giadinh (7k., 404) plus l'embranchement de Da-kao (4 k., 074).

Saïgon au Fort du Sud (en construction) pour desservir le quartier du nouveau port.

**Chemin de fer:** 1° Saïgon à My-tho, à Vinh-long et à Can-tho.

2° Saïgon à Tan-linh, au Lang-bian, et vers la côte d'Annam.

**Vapeurs:** Saïgon à Cholon.

**Poste:** Hôtel sur la place de la Cathédrale.

**Télégraphe:** Bureau central à l'Hôtel des Postes.

**Théâtre:** *T. municipal.* La saison est d'octobre à avril. Représentations le mardi, le jeudi, le samedi et le dimanche. Prix: loge 2 p., faut. 1 p. 50.

**Concerts:** *Musique militaire*, le mercredi soir sur le boulevard Charner, et le dimanche, l'après-midi, soit au Jardin de la Ville, soit au Jardin zoologique.

**Courses:** Elles ont lieu à plusieurs époques.

**Librairie:** *Rey et Curiot; Claude* tous deux rue Catinat.

**Journaux:** *Mékong.*, *quotid.*; *Opinion: Courrier de Saïgon; Courrier Saïgonnais; Nam-ky.*

**Banques:** *B. de l'Indo-Chine, Hongkong, Shanghai B.*, toutes deux sur le quai de l'Arroyo chinois; *Chartered B. of India-Australia and China.*

**Consulats:** d'Allemagne, d'Autriche-Hongrie, de Belgique, de Danemark, des Etats-Unis et du Siam, de la Grande-Bretagne, d'Italie, d'Espagne et du Portugal, des Pays-Bas.

**Curiosités:** *Cathédrale, Palais du Gouverneur général, Jardin de la Ville, Jardin zoologique, Arsenal maritime.* Pour juger de la vie saïgonnaise, aller de grand matin au *Marché*, et faire le soir de 5 à 7 le *Tour de l'Inspection*.

**Saïgon.** 47.577 hab. (1901) (comprenant 5.475 Français dont 3.531 civils, 300 étrangers de race blanche, 12.003 Chinois) est la capitale de la Cochinchine. Elle s'est élevée autour du fort annamite que les Français et les Espagnols enlevèrent d'assaut en 1859. Le terrain était autrefois couvert de rizières; en quarante années les marais ont été comblés, des égouts creusés, de larges rues et des squares tracés, et des monuments remarquables élevés. C'est aujourd'hui une jolie ville animée que les Français désignent souvent sous le nom de « Perle de l'Extrême-Orient ».

Le 9 février 1859, le *Phlégéton*, portant le pavillon du v.-amir. Rigault de Genouilly, le *Primauguet*, trois canonnières, autant de transports mixtes, et un aviso à vapeur espagnol, l'*El Cano*, entrèrent dans le Donnai. Le fleuve était défendu par une douzaine de forts et par trois estacades, de nombreuses pièces d'artillerie. Ces défenses furent rapidement enlevées, sauf les deux dernières plus rapprochées de la ville qui luttèrent pendant une heure. Les alliés arrivèrent devant la cité de Saïgon, dans le faubourg commercial situé le long de la rivière était enfoui au milieu d'une végétation luxuriante qui masquait un grand fort, bastionné et solidement armé. Le quartier fluvial fut facilement occupé, quant à la citadelle les alliés tirèrent d'abord au jugé, puis s'en étant approché, l'escaladèrent. On y trouva un matériel considérable, un arsenal complet, 85.000 kilos de poudre, des équipements militaires, du riz pour nourrir 8.000 hommes et 130.000 francs en monnaie du pays (17 févr.). La citadelle, qui avait été construite en 1790 par le colonel français Olivier, renfermait les demeures des mandarins et des casernes, elle fut détruite par les alliés qui ne conservèrent que les lignes extérieures de défense. Cet ancien fort annamite s'étendait au S. jusqu'à la rue d'Espagne, à l'O. à la rue Fillippini, au N. à la rue Richard, et vers l'E. dépassait le boulevard de la Citadelle.

Saïgon est aujourd'hui le siège de la défense de la Cochinchine, et une garnison nombreuse, appuyée par une flotte importante, couvre la ville d'une attaque ennemie. Des forts et des batteries de rupture et de soutien ont été élevés au Cap et sur le Sol-rap; Saïgon, elle-même, doit-être prochainement protégée par une ligne de seize ouvrages détachés.

La moderne Saïgon est une ville bien plantée, aux voies larges et ombragées; les constructions européennes sont confortablement aménagées et entourées de jardins bien entretenus et plantés d'arbustes aux feuillages multicolores.

Le *Bougainvillea*, aux fleurs pourpres, le flamboyant aux fleurs rouges se mêlent aux orangers, aux pample-moussiers, aux manguiers et autres arbres originaires de Malaisie ou d'Asie.

Les distractions sont le *Tour de l'Inspection* de 5 à 7 h. lorsqu'il n'y a pas *musique* dans les Jardins de la Ville; le soir, le *théâtre*, quand on n'est pas invité aux *réceptions* chez les principaux chefs de Service de la colonie ou chez les particuliers. A Saïgon, comme ailleurs, les Françaises se reconnaissent aisément à leur cachet d'élégance; les hommes revêtent le plus ordinairement la tenue de toile blanché sous forme de veston montant, de smoking ou même d'habit; dans ce dernier cas, on remplace, comme aux Indes, le gilet par une large ceinture en soie.

Le **Port de commerce** s'étend de l'ancienne usine Denis près l'entrepôt des Messageries maritimes jusqu'aux abords du Port du Sud sur un front de 1,100 mètres; en arrière du quai une série de docks, desservis par des voies ferrées, se raccordent à la ligne de Mytho aux abords de la gare de triage, à l'embranchement des lignes de l'Ouest et de l'Est, plus par une autre ligne à la gare de Cholon, afin de desservir les rizeries situées sur les deux rives de l'arroyo chinois. Le nouveau port de Saïgon coûtera environ 13 millions.

En débarquant sur le quai des Messageries maritimes, on trouve deux ponts jetés sur l'arroyo chinois et qui font



communiquer la ville commerçante et officielle avec la cité maritime.

En suivant les quais de la rivière de Saïgon, on voit se développer le *boulevard de Canton* sur lequel est la gare du chemin de fer de Mytho, puis le boulevard Charner d'où partent les divers tramways à vapeur. C'est sur ce quai Francis-Garnier que commence la rue Catinat, que les Saïgonnais prétendent mettre en parallèle avec la Canebière. La rue Catinat coupe en effet la ville en deux et met en communication les quais du commerce avec la partie nord de la ville qu'on appelait autrefois le *plateau*. Ses larges trottoirs, plantés d'arbres et bordés de maisons élégantes, le mouvement de la population provoqué par ses magasins européens, les cafés, et les bureaux des principaux services de l'administration, font de cette artère, dans sa partie haute, la voie la plus fréquentée.

Le *boulevard Bonnard* traverse la rue Catinat.

C'est sur cette belle avenue qu'on a élevé en 1896 le nouveau théâtre. La ville, qui a dépensé 3 millions pour la construction de ce monument, veut une troupe excellente chaque année elle donne une subvention de 120.000 francs à l'imprésario, plus le passage gratuit, aller et retour, à toute la troupe. La salle avec ses deux étages contient 739 places.

En face le théâtre, la statue de *Francis Garnier*, marin et explorateur, tué sous les murs de Hanoï en 1873.

En parcourant la rue Catinat on passe devant le Trésor, le Cadastre, l'Enregistrement et les Contributions directes, la Direction de l'Enseignement, l'Hôtel Continental, puis on arrive à la place de la Cathédrale où s'élève la statue de Mgr *Pigneaux de Béhaine*, inaugurée en 1902 : l'évêque d'Adran présente à la cour de Versailles le prince Canh, fils de Gia-long, roi d'An-nam, dont il était l'ambassadeur et tient à la main le traité qu'il vient de signer avec le comte de Montmorin, ministre des affaires étrangères de Louis XVI.

La Cathédrale, de style roman, a été construite de 1877 à 1883 sur les plans de l'architecte Bourard ; elle coûta plus de 2 millions. Les proportions ne sont pas harmonieuses ; la façade se compose d'un portail trop étroit entre deux tours carrées trop massives surmontées de croix dorées à 70 m. au-dessus du sol ; la brique rouge employée sur des sou-

bassements en granit, ne satisfait pas l'œil du visiteur. A l'intérieur la nef est vaste et chaude, l'air n'y pénètre pas.

Sur cette place, le presbytère et le magnifique **Hôtel des postes et télégraphes**, on y admire l'élégance du vaste hall, décoré de fresques.

Dans le prolongement de la rue Catinat, le *château d'eau*. C'est en faisant les fondations de la cathédrale qu'on découvrit la vaste nappée d'eau limpide, filtrée par le sol sablonneux, qui fournit l'eau nécessaire à la ville ; la machine élévatoire est à proximité.

Le **boulevard Norodom** a été prolongé jusqu'au jardin zoologique lors de la suppression d'une partie des remparts de la *Citadelle*. Cette fortification, du système Vauban, occupe l'angle N.-E. de l'ancienne forteresse construite par les Annamites en 1790 sur les plans de la mission française à la solde de Gia-long. C'est aujourd'hui un quartier militaire où ont été élevés de belles casernes bien aménagées.

Sur cette avenue se trouvent l'*Hôtel de la brigade*, le *Cercle des officiers*, créé en 1876 par l'amiral Duperré, puis sur le square, l'*Evêché*, construit de 1869 à 1877, la *statue de Gambetta*, et le **Palais du gouverneur général**.

Ce monument ferait honneur aux plus belles cités ; il a été élevé au temps des amiraux au milieu d'un beau parc. La façade, percée de larges baies cintrées, mesure 80 mètres ; elle est flanquée de deux petites ailes. On accède au rez-de-chaussée par un perron et par deux rampes douces. En entrant, un vaste vestibule où prend naissance un escalier en marbre. Le cabinet de travail du gouverneur et les archives, à droite, la salle à manger à gauche, au fond s'ouvre la *salle des fêtes*, fort belle nef, bien décorée, où peuvent se réunir six cents invités. Au premier étage, les nombreux appartements du gouverneur et de sa maison civile et militaire.

Le **Jardin de la ville** est contigu ; moins attrayant que le Jardin zoologique, il possède cependant de fort beaux arbres et de belles plantes. La musique s'y fait entendre tous les quinze jours, le dimanche ; cette promenade est alors le rendez-vous de toute la belle société, et les jolies *congai*, vêtues de riches vêtements de soie, ne manquent pas de s'y montrer.

Du nord du jardin, le *Collège Chasseloup-Laubat*, d'où sortent de nombreux interprètes indigènes.

En quittant le parc par la porte sud, la rue Tabert, puis parallèlement, la *rue La Grandière*, avec ses ombrages inappréciables sous ce brillant soleil. Sur cette voie la *Prison*, et le *Palais de Justice* d'un style sévère et construit dans de vastes proportions; tous les services judiciaires y sont centralisés et confortablement installés. La rue La Grandière est parsemée de villas avec jardins, puis on arrive à l'*Hôpital militaire* formé de pavillons, reliés entre eux par de grands portiques.

Le *Jardin zoologique* est proche, c'est un des parcs les plus renommés de l'Extrême-Orient et le lieu le plus apprécié des Saïgonnais. Le jardin possède deux serres intéressantes; dans l'une on voit de belles collections d'orchidées et de magnifiques plantes ornementales. Les allées du jardin sont bordées d'essences tropicales, et les pelouses, très vertes, sont ornées de corbeilles de fleurs aux couleurs éclatantes. Des volières, des pavillons, abritent une infinie variété d'oiseaux de toutes tailles, ainsi que la faune de l'Indo-Chine: les tigres, les panthères, les ours, les éléphants, les serpents y sont représentés. Des palmipèdes apprivoisés nagent en liberté dans un délicieux étang au centre duquel est un flot où se tient la musique.

Le jardin a d'autres dépendances sur la rive opposée de l'arroyo, dont un vaste champ d'expériences d'une étendue de 5 hectares.

L'*Arsenal* est mitoyen avec le jardin. Il est situé tout à fait à l'est de la ville, au confluent de la rivière de Saïgon et de l'arroyo de l'Avalanche. Cet établissement de 22 hectares est la principale base de notre escadre d'Extrême-Orient. Son matériel est très complet, on y remarque un marteau-pilon du poids de deux tonnes, des ateliers et des forges qui permettent à l'arsenal non seulement de remettre en état nos bâtiments, mais encore d'en construire; récemment plusieurs torpilleurs sont ainsi sortis des chantiers de Saïgon.

Au fond du terrain un bassin de radoub de 168 mètres de longueur, commencé en 1884, a été inauguré en 1888; son établissement a coûté plus de 7 millions; il rend à la navi-

gation en Extrême-Orient un service inappréciable, car par ses dimensions, il permet aux bâtiments du plus fort tonnage d'y réparer à l'aise leurs avaries. Cinq à sept cents ouvriers annamites et chinois, sous la surveillance de contremaîtres des spécialités, sont employés dans cette ruche coloniale.

En rivière plusieurs cuirassés, croiseurs et avisos sont en station; leurs pavois animent la rade.

En sortant du *boulevard de la Citadelle*, on suit les quais; les services de l'artillerie, de la manutention, de l'*Hôtel de l'Amirauté* ouvrent sur le quai Primauguet, où sont encore les appontements de la marine.

Sur le *Rond-Point*, la statue de *Rigault de Genouilly* qui occupa Saïgon et Tourane, et le mausolée du marin et explorateur *Doudart de Lagrée*.

Le *boulevard Charner*, belle promenade sur l'emplacement d'un ancien canal. On y remarque le nouvel *Hôtel de Ville*, le *Marché*, la coquette *Justice de Paix* avec ses palmiers-éventails, et des cafés très animés les soirs où la musique vient se faire entendre sur cette avenue.

La *résidence du lieutenant-gouverneur* (ancien musée) façade grecque.

Malgré la prédominance de l'élément asiatique à Saïgon, on ne trouve aucune pagode chinoise ou annamite, seul un petit temple bouddhique indien — qui n'a rien de remarquable — se cache dans un quartier excentrique.

PROMENADES. — **Tour de l'Inspection** : Promenade ordinaire de l'après-midi des Saïgonnais aux environs de la ville. La route quitte le territoire communal et s'engage par un grand coude sur l'arrondissement ou *Inspection* de Giadinh, qui lui a imposé son nom. La route est bordée de beaux arbres, elle traverse un quartier de villas et de jardins, un village annamite, puis de longues rizières.

On se rend à cette promenade en voiture bien attelée ou en charette anglaise, à cheval, ou à bicyclette, enfin beaucoup d'autres, plus modestes, en *isidore*.

Sur le parcours on échange des saluts, des regards intrigués se posent sur les nouveaux visages, on se croit un instant transporté « aux Acacias ».

On rentre en ville jusqu'à la rue Catinat, c'est l'heure de

l' « apéritif » et celle où le Tout-Saïgon se promène et respire une température plus fraîche avant d'aller dîner.

**Tombeau d'Adran :** On s'y rend par la route de Go-vap ou Go-viap, et on rentre à Saïgon par celle de Tong-kéou, en traversant le *Canal de ceinture* et les *Lignes de Ki-hoa*, enlevées par les troupes de la marine en 1861, après un rude combat. Le tombeau est celui de Mgr Pigneaux de Béhaine, évêque d'Adran, qui fut l'auteur du traité de 1787 entre Louis XVI et Gia-long, roi d'Annam. L'évêque missionnaire mourut en 1799; le conquérant cochinchinois après avoir fait à son conseiller et ami des funérailles magnifiques, ordonna d'élever ce mausolée, aussi beau que le comporte l'art annamite; il est situé au milieu même de la propriété que le défunt avait habitée; des fresques les plus étranges décorent ses murailles. Ce monument funéraire a toujours été respecté par les indigènes; l'amiral Charner en 1861 l'a déclaré propriété nationale.

Parmi les autres promenades ou excursions; *Go-viap*, *Binh-tay*, *Bien-hoa*, *Thu-dau-mot*, *Tay-ninh*, *Cho-lon* et le *Cap Saint-Jacques*.

### 3. De Saïgon à Cho-lon

*Tramways :* 1° par la route basse (par l'arroyo), toutes les demi-heures; 2° par la route haute, toutes les 20 minutes. Prix 10 cents et 5 cents. Trajet en 14 minutes.

*Chemins de fer :* Prix 20 et 15 cents; trajet en 9 minutes.

*Voitures :* Il y a quatre routes, la route basse, la route haute, la route stratégique et la route du Polygone. Prix 50 cents, et 1 pour aller et retour. Distance 5 kilomètres.

La *Route basse*, ou bord de l'eau, longe l'arroyo chinois; elle traverse de grosses bourgades annamites et passe devant l'hôpital de Cho-quan. Ce village en partie catholique, se livre à l'industrie de la fonderie des marmites à cuire le riz. Plus loin la route est coupée par plusieurs ponts et offre sur tout son parcours le coup d'œil pittoresque de l'arroyo couvert, au moment des marées, par une infinité de jonques de toutes dimensions, de barques, de sampans, de pirogues payant avec une ardeur sans égale.

La seconde route, ou *Route stratégique*, est bordée de jardins européens, de potagers chinois et annamites. Elle cotoie ensuite, à droite, l'établissement agricole nommé la

*Ferme des Mares*, où l'on remarque les ruines d'une pagode royale, destinée à perpétuer le souvenir des hommes illustres du pays. Puis on quitte l'arrondissement de *Gia-dinh* (217.351 h. (1901), dont 2.495 Chinois), pour entrer à travers la *Plaine des tombeaux*, dans la commune de Cho-lon. La plaine est recouverte, sur un parcours de plusieurs kilomètres, de tumuli en briques et en pierres.

### Cho-lon.

**Restaurants, cafés :** *De Paris*, av. Jaccareo. *De la Gare*.

**Bijoutiers :** Chau Binh, rue Gia-long, 78. Ngo Phuoc, rue des Jardins, 47. Nguyen Gluong, rue des Jardins. Ta-quang Thanh, rue de Canton, 80. Tieu Thang, rue de Canton, 94.

**Brodeur :** Duyet-hoa Xuong, dit O-chau, rue de Canton, 73.

**Poste, télégraphe, téléphone** avec Saïgon.

**Négociants français :** Kloss, Plombier, Perrault.

*Cho-lon*, 63.237 habitants (en 1901). C'est la grande cité industrielle et commerciale de la Cochinchine et l'entrepôt général des riz : son aspect est plutôt celui des villes chinoises.

Des Célestes l'ont créée en 1780; ils y sont aujourd'hui en grand nombre, (24.227 en 1901), et détiennent les plus grosses affaires. Ils sont divisés en congrégations d'après leur lieu d'origine : Canton, Phuoc-kien (Fou-kien), Hak-ka (autocht. non chinois de la province de Canton), Trieu-chau, et Haï-nam (Hai-nan). Ces émigrés sont des ouvriers habiles; ils travaillent beaucoup, ne se plaignent jamais, se contentent de peu, et économisent sur tout.

Cho-lon possède plusieurs usines à vapeur pour décortiquer le paddy et pour blanchir le riz; la vie y est intense, et le soir encore très tard, les rues sont très animées, la foule se presse aux portes des théâtres chinois ou annamites pour assister à des drames interminables qui font la joie des Asiatiques.

La population de Cho-lon augmente toujours, mais la ville semble fuir les approches de la capitale et préfère grandir du côté opposé.

Les rues se développent sur une étendue de 46 kilomètres; et les quais sur 4.126 mètres. Les ponts très nombreux sont tous très élevés pour permettre aux barques et aux jonques une libre circulation.

Les rues sont remplies de magasins, on y vend de tout; le

gros Céleste, le buste demi-nu, le ventre rebondi, le nez orné de larges bésicles s'occupe de son commerce, tandis que le comptable fait mouvoir ses doigts sur l'abaque (aux boules enfilées sur des tiges verticales) à l'aide duquel il fait les calculs les plus compliqués.

Les différentes congrégations ont chacune leur pagode : il sera intéressant de les visiter entre autres celle de Canton, et celle du Phuoc-kien : cette dernière est sise rue de Cai-mai, elle a servi de modèle à la pagode qui a été élevée à Paris lors de l'exposition de 1900, pour contenir les produits asiatiques de la section Indo-Chinoise.

Cho-lon a été érigée en municipalité le 20 octobre 1879 : la ville a été depuis très embellie et presque entièrement rebâtie ; de nombreux canaux sillonnent le pays et un nouveau bassin a été construit pour les chantiers de radoubage et de construction des jonques.

La ville est divisée en 14 quartiers ; à la tête de chacun est placé un chef nommé à l'élection.

La fête la plus importante est celle du " Dragon " ; elle se célèbre tous les ans.

Cho-lon est le chef-lieu d'un arrondissement de 184.151 habitants, sans comprendre la ville. On comptait en 1901, 3.668 chinois dans la campagne.

La culture principale de la population est le riz.

Aux environs, la fabrique de *céramique de Cai-mai*, située à côté d'un blokhaus.

#### 4. De Saïgon à My-tho

Chemins de fer. — 74 kilomètres. Trajet en 2 heures et 3 h. 1/4. — Tarif : 2 p. 55 et 1 p. 70. Aller et retour : 4 p. et 3 p. — Trois trains par jour.

*Cho-lon.* On laisse sur la droite un retranchement sur une collinette. Les habitations et les vergers s'étendent jusqu'à *Phu-lam* où passe un petit arroyo. — *Binh-dien*, près le canal chinois qui mène du grand Vai-co à Saïgon. — *Binh-chanh*, au milieu de nombreuses rizières. — *Go-den*, sur un petit affluent du Vai-co, et où aboutit la belle route qui mène vers le sud à la sous-préfecture de Go-cong.

*Long-phu* ou *Ben-luc* (nom cambodgien) à 6 kilom. de la gare ; puis on traverse le grand Vai-co par un long pont en





A hand-drawn map of Indochina, showing the borders of French Indochina and the borders of the Republic of Vietnam. The map includes numerous place names such as Hanoi, Haiphong, Vinh, Thanh Hoa, Hue, Da Nang, Saigon, and Ho Chi Minh City. It also shows the Gulf of Tonkin and the South China Sea. The map is signed "Paulo Andor" in the bottom right corner.

**COCHINCHINE. CAMBODGE**

fer ; sa longueur y compris les rampes d'accès, est d'environ 1 kilom. et demi. Ce tablier a été posé à 20 mètres au-dessus des eaux afin de laisser le libre passage aux vapeurs et aux jonques. On quitte l'arrondissement de Cho-lon pour celui de Tan-an. — *Binh-anh*.

48 kilom. **Tan-an**, sur les bords du petit Vai-co, qu'on a traversé sur un pont tubulaire. Tan-an est le chef-lieu d'une sous-préfecture de 92.815 habit. (1901) dont 998 chinois et 24 français, c'est la station la plus importante de la voie ferrée de Cho-lon à My-tho ; ce centre est également desservi par les *Messageries fluviales*, par un service hebdomadaire sur Go-cong et Soai-rieng. La région est renommée pour la fertilité de son sol et l'excellence de ses rizières.

*Tan-huong* ; on entre dans l'arrondissement de My-tho. — *Tan-hiep*, est un gros centre et un marché important, pagodes ; école cantonale. — *Luong-phu*. — *Trung-luong* sur l'arroyo de la Poste.

71 kilom. **My-tho** (hôt. rest. *Viel*), ville de 6.000 âmes, chef-lieu d'un arrond. de 312.324 habitants (1901) dont 94 Français et 3.142 Chinois.

Le chemin de fer continue sur Vinh-long et Can-tho à 95 kilom. de My-tho.

My-tho fut occupée par les troupes de l'amiral Charner, le 12 avril 1861 ; lorsque la division du contre-amiral Page se présenta devant la citadelle, le fort était désert, les Annamites l'avait évacué dans la matinée. La flottille des canonnières de l'arroyo de la Poste, commandée d'abord par le capitaine de frégate Bourdais avait assuré ce succès. L'expédition de My-tho avait été longue et pénible ; les troupes avaient eu à lutter jour et nuit.

La ville commerçante s'étend le long de l'arroyo de la Poste et sur le bras antérieur du Mé-kong. Au nord est le quartier français et l'ancien fort dont les murs ont été abattus en 1888 et remplacés par une grille. De belles casernes abritent un bataillon d'infanterie. Dans l'ancienne cour d'honneur de la citadelle, aujourd'hui boulevard Desvaux, est enterré le capitaine de frégate Bourdais, tué le 10 avril 1861 à bord de son bateau en forçant le passage du 5<sup>e</sup> fort annamite, près de My-tho.

Cette place est par sa situation un lieu de passage ou de relâche pour tout le commerce venant du Cambodge ou de Cochinchine ; la ville est du reste la troisième de la colonie comme importance.

Aucun monument; l'Eglise a une façade de temple grec.

My-tho était autrefois une ville malsaine, mais à la suite de travaux d'assainissement, mares comblées, routes entretenues, plantations d'eucalyptus, la cité a perdu son renom d'insalubrité.

## 5. De Saïgon à Pnom-penh

*Service Maritime.* — Trois fois par semaine, les mardi, jeudi samedi, à dix heures du soir de Saïgon; arrivée à Pnom-penh les jeudi, samedi et lundi matin. Départ de Pnom-penh pour Saïgon, les vendredi (juillet à janvier) ou samedi (février à juin), lundi et mercredi. Prix 15 et 11 p. nourriture comprise. De Saïgon à Pnom-penh 230 milles.

Ordinairement le voyageur prend à Saïgon le train du matin; il trouve à My-tho le vapeur parti la veille de Saïgon.

Les vapeurs sont confortables et de taille assez grande pour affronter la mer; l'itinéraire est la descente du Don-nai jusqu'à l'Océan, puis le Cua-tieu et le Cua-dai, bouches du Mé-kong.

Après une courte escale à *Ben-chua* le paquebot remonte le fleuve en longeant l'arrond. de Go-cong. berceau de la famille royale d'An-nam qui y possède toujours les tombeaux de ses ancêtres. — *My-tho*; le paquebot y prend la correspondance de Saïgon partie par le train du matin. — Le fleuve est parsemé de nombreux îlots allongés, les terres sont plates, rien n'arrête la vue. — *Cai-bé*, sur un canal (*rach*) qui permet aux sam-pan d'aller jusqu'à Saïgon, a une mission catholique importante. Bourg natal du tong-doc Loc, dévoué à la cause française.

Le vapeur prend un petit bras du Mé-kong ou Rach-long Ho qui le mène à **Vinh-long** où on accoste à un appontement donnant sur un quai planté de flamboyants.

La province de Vinh-long était autrefois cambodgienne; les Annamites commencèrent à y émigrer au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. En peu d'années ces colons couvrirent toutes les rives du Mé-kong de villages, et le roi du Cambodge dut céder en 1756 à Hien-tong, 26<sup>e</sup> roi de la dynastie des Lê, tout le sud de la Cochinchine.

En 1867, le gouverneur annamite Phan-thanh Giang livra les provinces occidentales du Mé-kong à l'amiral de la Grandière; Vinh-long fut occupée sans résistance.

C'est une coquette sous-préfecture, bordée de quais, percée de belles rues. On remarque l'église, le marché, l'hôtel de l'inspection. A 200 mètres du fleuve se trouve un énorme banyan, c'est à cet arbre qu'autrefois on pendait les con-

damnés à mort. L'arrond. a 156.195 h. (1901) dont 43 Français, 2.479 chinois et 809 cambodgiens. Les rives du Mé-kong se resserrent entre les villages de My-thuan et Tan-hoa ; le chemin de fer entre My-tho et Vinh-long passe le fleuve à cet enfilade.

**Sa-dec**, 15.000 hab., sur un petit canal, est au centre d'une très riche région peuplée de 182.924 h. (1901) dont 2.308 chinois et 33 Français. Le quartier européen est dans un flot, la ville indigène s'étend de l'autre côté du rach La végétation est exubérante et de toute beauté et ce n'est pas sans raison qu'on a appelé ce lieu le « Jardin de la Cochinchine ». Une route, bien entretenue, même à Vinh-long.

La cité asiatique a quelques belles maisons chinoises et annamites ; on remarquera l'église catholique, et la maison commune aux faïences éclatantes, avec un belvédère supporté par de curieuses colonnes de bois sculpté.

Comme promenade on cite « l'allée des Soupirs », route plantée de cocotiers et longeant un arroyo.

Derrière les quelques villages qui bordent la rive gauche du bras antérieur, s'étend la *Plaine des Joncs*, vaste région que le Mé-kong remplit chaque année, qu'il exhausse régulièrement, et qui deviendra une nouvelle terre, très riche en limon et favorable à la culture du riz.

**Cai-tau Dat-set**. Ces deux villages sont séparés par un canal qui met en communication les deux bras du Mé-kong. Hoi-an est un gros marché très peuplé à proximité de ce débarcadère.

On longe la terre de *Culao Gien* où la mission du Cambodge possède des établissements : un séminaire, un orphelinat de jeunes filles où les enfants élèvent le ver à soie et tissent de superbes soieries ; un hôpital pour les indigènes et des écoles.

**Cho-tu**, sur la rive droite. — *Rachong*. — *Tan-chau*, près d'un canal qui conduit à Chaudoc, sur le second bras du Mé-kong ; fabrique de soie. — A mi chemin vers *Vinh-xuong*, on passe la frontière cambodgienne. Depuis *Tan-chau* jusqu'à Ba-nam la rive gauche est presque inhabitée. — *Vinh-loi*, poste de douane cambodgien.

**Ba-nam**, mission catholique importante peuplée d'Anna-

mites et de Chinois. à l'embouchure du Prek (rivière) de Prey-veng (m. à m. « forêt large »), cours d'eau très poissonneux. Ba-nam est dans la province de Ba-phum; les produits principaux sont le riz, les bois de construction, la résine, la gomme, le sucre de palme et les « haricots de Ba-nam ». A l'horizon la montagne de Ba-phum où se trouvent quelques ruines khmer. Les villages se succèdent sur les rives du fleuve. *Mot-kresas* ou *krasas*, centre important, chrétienté. — A la réunion des *Quatre bras* : *Lovea-em*, chef-lieu de la province du même nom, sur la rive gauche, produit des arachides, du tabac, de l'indigo, du maïs, des légumes, et des fruits; le pays est riche en riz et en sucre de palme. En face, **Pnom-penh**, m. à m. « montagne pleine ». (Voir CAMBODGE. R. 1),

## 6. De Saïgon à Bang-kok

Départ, tous les 14 j., en concordance avec les courriers des *Mess. Marit* Trajet en 3 j. 1/2. Prix 45 p. et 30 p.; all. et ret. 65 p. et 48 p. Escale de 2 j. à Bang-kok. Les arrêts à Hon-chong et à Ha-tien n'ont lieu qu'en mars, avril et mai. — 1.510 milles.

Le paquebot quitte Saïgon avec la marée; il descend le Don-naï, laisse le cap St-Jacques dans le lointain par babord et se dirige sur les îles Poulo Condor où il arrive le lendemain.

La grande Poulo Condor est seule habi'ée, on y compte 559 individus (1901), — la moitié sont des condamnés asiatiques. — Chaque semaine un vapeur venant de Saïgon fait escale devant l'établissement pénitencier; c'est à tour de rôle le courrier de Bang-kok ou celui de Singapour.

Ce groupe d'îles fut d'abord cambodgien, puis annamite. De 1702 à 1705, la Compagnie anglaise des Indes orientales y établit un comptoir fortifié, mais dans une révolte des troupes indigènes les Anglais furent massacrés. En 1721, la Compagnie française des Indes avait décidé d'y élever un comptoir; pendant plusieurs années des bâtiments allant en Chine avaient l'ordre d'y stationner, mais le mauvais renom de cette île — tant au point de vue des habitants que de ses ressources, — fit abandonner l'entreprise.

Poulo Condor fut cédée à la France en 1787, mais l'île ne fut occupée qu'après l'expédition de Cochinchine, par l'avis *Echo* en 1863.

Un appontement a été construit dans la baie. Les prisonniers asiatiques (principalement annamites et chinois) sont employés à des essais agricoles, à fabriquer de la chaux, et

à entretenir les diverses constructions du pénitencier. Les routes ombragées et les jardins font de ce groupement un véritable parc.

Poulo Condor forme une administration spéciale depuis mai 1882. Un fort est en projet; il interdira les mouillages des îles à une flotte ennemie.

Ce groupe d'îles étant placé sur la route de Hong-kong à Singapour, un grand nombre de vapeurs viennent le reconnaître. Depuis 1887, un phare perché à 212 m. d'altitude éclaire ces récifs.

*Poulo Obi* est un petit groupe d'îlots rocheux dont le principal élève une cime boisée à 318 m. Un phare y a été construit en 1902; c'est un feu éclair de 3<sup>e</sup> ordre, petit modèle, à éclats équidistants blancs.

La *pointe Ca-mau* est formée de terres basses; le vapeur s'éloigne de ce promontoire, dont l'approche est indiquée par la couleur trouble de la mer.

L'archipel *Poulo Dama* sur la gauche, *Hon-ray*, élevée et boisée, sur la droite, puis *Minh-hoa* et de nombreux récifs avant d'arriver au Cap de la Table.

**Hon-chong** ou **Binh-tri**, dépend du cercle de Hà-tiên. Le village est presque tout entier bordé par des collines au pied desquelles s'étagent des poivrières qui en font un centre important.

Les indigènes se composent d'Annamites et de Cambodgiens qui cultivent surtout les rizières; la population étrangère, beaucoup plus nombreuse et plus laborieuse surtout, peut s'élever, au moment de la récolte des poivres, à 1.200 Chinois, originaires pour la plupart de Hai-nan. Ce sont ces derniers qui ont créé dans ce coin de terre infertile ces belles poivrières et les entretiennent si bien. Beaucoup de Hai-nanais sont ici propriétaires.

On trouve dans les environs quelques petits ours à miel, beaucoup de sangliers, des lièvres, et dans les montagnes des pythons, mais les morsures mortelles sont rares.

Le port n'est fréquenté qu'en mousson du N.-E., c'est-à-dire de novembre à juin.

En rade quelques îlots; celui de *Hon-héo* où depuis 1890 un colon a planté 40.000 pieds de café de Libéria.

**Hà-tiên** est le chef-lieu d'un arrondissement de 13.873 h.

(1901), dont 21 Français, 2.502 Cambodgiens et 2.645 Chinois. Il est situé sur la rive droite du canal de Vinh-té, qui le met en communication avec le Mé-kong. Ha tien est le seul port de la Cochinchine sur le golfe de Siam ; encore est-il d'un accès peu commode pour les vapeurs à cause des récifs et des bancs de vase.

Ha-tien était autrefois une dépendance du Cambodge ; son nom était Mang-kham (pays fleuri).

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, un Chinois, originaire du Lei-tcheou-fou, dans la province de Canton, nommé Mac cuu s'empara de Mang-kham qu'il offrit au roi d'An-nam. Cet aventurier sut si bien organiser ce coin de terre et faire acquérir à ce pays une réputation d'activité et de richesse commerciale qu'il attira une invasion siamoise. La ville fut pillée et ses habitants emmenés en captivité.

Mac-cuu, s'étant échappé du Siam, fut remis en possession de sa cité, et le roi d'An-nam créa pour lui, en 1715, le gouvernement d'Ha-tien, à la tête duquel sa famille resta pendant plus d'un siècle.

L'histoire de cette province pourrait presque constituer l'histoire de la Cochinchine : c'est là qu'à deux reprises, le roi d'An-nam, chassé de ses États par les Tay-son, ses sujets revoltés, a pu trouver un refuge, à Phu-quoc d'abord, puis à Hon-chong.

Ha-tien a été longtemps le siège d'une colonie chinoise assez florissante ; elle fut la citadelle de l'ouest du royaume annamite contre les tentatives d'invasion des Siamois.

On dit qu'au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle une flotte espagnole aurait été détruite au Cap de la Table par une tempête et que ce lieu fut habité pendant quelque temps par les équipages qui avaient dû se réfugier dans les grottes d'alentour.

Les Français occupèrent Ha-tien le 24 juin 1867.

Ha-tien est renommée en Cochinchine par la grosseur de ses noix d'arec.

On remarque un massif calcaire appelé « Bonnet à poil » où il existe de grandes grottes, et plus loin dans l'arrondissement le volcan du Mont Thi-van, qui était encore en activité sous Minh-mang.

Les *Iles des Pirates* furent longtemps le repaire des écumeurs de mer de la côte du Cambodge et de la Cochinchine.

L'île de *Phu-quoc* est couverte de bois.

On y rencontre une race de chiens fort remarquable qui ressemble aux fox-terriers anglais, des bœufs et une quantité de buffles sauvages qui n'hésitent pas à charger les habitants.

L'île produit du poivre, du café, de la vanille, du coco ; on y a trouvé de même que dans ses annexes, l'île du Milieu et l'île à l'Eau, de l'anthracite et du jais.

La populaire insulaire est de 3.000 habit.; le village principal est Duong-dông sur la côte ouest; on y fabrique la saumure nommée « nuoc mam » et la pâte de chevrettes « nam-ruoc »; on fait aussi le commerce d'huile, de bois et de résine.

Les îles jusqu'à Samit dépendent du cercle de Kampot. Toutes présentent des hauteurs boisées: *Rong Sam-lem* a une très bonne rade sur la côte est, où les grands vapeurs peuvent mouiller et prendre de l'eau; petit poste cambodgien; on y chasse le sanglier et il y a encore quelques tigres. Cette île est annoncée en mer par un feu éclair de 4<sup>e</sup> ordre, à 4 panneaux à éclats équidistants. Cette terre avec Koh Kong ferme la baie de Kompong Son qui est limitée au nord par la pointe *Samit*, où est installé un poste de milice cambodgienne. Un phare y a été élevé en 1902; c'est un feu éclair avec axe optique de 50 cent. de distance focale, à groupe de deux éclats.

Il y quelques roches en mer à la hauteur de la terre de Koh Kong; c'est sur l'une d'elles que s'est échoué le *Mei-Nam*, le 29 septembre 1894 à 10 heures du soir.

On longe un chapelet d'îles; Koh Kut avec un bon mouillage et de l'eau à l'extrémité N.-O.; Koh Chang a une montagne plate très élevée (740 m.), les tigres y sont nombreux. Ce groupe ferme la baie de Tung-Yai.

**Le Pak-nam de Chantaboun ou Chanta-bourri.** Une barre gêne l'entrée du cours d'eau qui mène à Chantaboun; les vapeurs mouillent dans la rivière. Cette entrée est dominée au nord par un massif rocheux et boisé sur lequel se trouvent un fortin, un sémaphore et une ancienne habitation d'été du roi de Siam. C'est une excursion à faire pendant l'escale. En façade sur la mer le casernement militaire.

La ville de Chantaboun est à 20 kil. dans le N.-E., mais l'accès par la rivière n'est possible qu'aux chaloupes et aux jonques. La cité commerçante et le fort sont sur la rive gauche; le gros du groupement catholique annamite est sur le bord opposé.

Aux termes du traité franco-siamois du 3 octobre 1893, conclu après les affaires de juillet précédent, le gouvernement français « continuera à occuper Chantaboun jusqu'à l'exécution des prescriptions » du traité en question. Enfin l'arrangement anglo-français du 15 janvier 1896, qui divise le Siam en trois parties, laisse Chan-



taboun avec le bassin du Mé-kong dans la sphère d'influence française.

Des troupes de Cochinchine occupent Chantaboun et la rivière.

La population de la ville comprend 8.000 Siamois, Chinois, Annamites ou Birmans, habitant pour la plupart des maisons élevées sur pilotis. Les Chinois sont, comme partout, les gros commerçants et tiennent les fumeries d'opium et les maisons de jeu; les Siamois ont quelques petites boutiques; les Birmans s'adonnent au commerce des pierres précieuses. La fraction la plus homogène comprend les Annamites. Ils sont groupés au nombre de 1.500 autour d'un missionnaire catholique, et forment une population industrielle et dévouée à la cause française. Les Annamites détiennent le commerce du bois; ce sont des charpentiers renommés, surtout pour la construction des jonques; quelques-uns sont même de véritables artistes.

Ces Annamites sont les descendants d'une centaine de réfugiés catholiques qui quittèrent la Cochinchine à la fin du dix-septième siècle sous la conduite de missionnaires français, lors des persécutions dans le royaume d'An-nam.

Les catholiques ont une belle église, où reposent Mgr Kerhervé, évêque apostolique du Sseu-tch'ouan (Chine), mort le 22 janvier 1766, et le P. Ranfaing décédé en 1835.

La ville commerçante est traversée par une longue et étroite ruelle qu'on appelle la « rue du marché ». Une autre ruelle, perpendiculaire à la première, mène au faubourg de *Ban-katia*, marché important à quelques kilomètres plus au nord.

*Chantaboun à Battambang.* 140 kilomètres. On fait la route en charrette à buffles en 6 jours pendant la saison sèche. Au premier tiers du parcours on arrive aux mines de saphirs et de rubis de *Baur*, exploitées par des Birmans. Ce district minier, couvert de forêts, est malsain.

Du Pak-nam de Chantaboun aux îles du *Cap Liant* ou Lem Sahemsen la côte est E.-O., puis au delà elle prend la direction N. jusqu'à l'entrée de la rivière Pé-triou.

En remontant le golfe de Siam, dans lequel tombe le Mé-nam, menant à Bang-kok, capitale du royaume de Siam, on laisse sur la droite *Koh Si-Chang*, île où le roi possède dans un site charmant, un palais d'été et qui commande une rade vaste et sûre où séjournent les navires que

leur fort tonnage met dans l'impossibilité de franchir une barre qui défend l'accès du Mé-nam. C'est là qu'après les événements de juillet 1893, l'amiral Humann installa son quartier général. Koh Si-chang est en effet un point stratégique et la clef du Siam. L'île est réunie télégraphiquement à la terre ferme par un câble.

*La Barre du Mé-nam.* Au sud de cette barre on doit attendre la marée pour pénétrer en rivière, la côte est basse, à peu près invisible, et sans un phare qui sert de point de repère on ne pourrait discerner de loin l'entrée du Mé-nam. Sur la barre et dans le voisinage de la côte de nombreuses pêcheries. (Voir SIAM R. 1.)

## 7. De Saïgon à Bien-hoa et à Tan-linh

132 kilomètres en chemin de fer.

*Saïgon.*— La voie traverse le canal de ceinture et les villages de la banlieue saïgonnaise, puis un pont de 54 mètres jeté sur le rach Lang.

Le chemin de fer rencontre la rivière de Saïgon au lieu dit *Binh-loi*, il passe ce cours d'eau sur un pont de 215 mètres de long.

Cet ouvrage d'art comprend six travées métalliques, il est disposé pour donner également passage à la route de Saïgon à Bien-hoa.

La première travée a 22 mètres, les trois suivantes chacune 62 m., la cinquième est une travée tournante de 40 m., la dernière, fixe, a 22 m. Elles reposent par l'intermédiaire d'appuis métalliques, sur deux culées et six piles en maçonnerie. Les culées sont fondées à ciel ouvert sur pieux en bois et les piles le sont au moyen de l'air comprimé à des cotes qui atteignent 27 m. au-dessous des basses mers. L'ouvrage a 7 m. 20 de largeur d'axe en axe des poutres et 6 m. 70 de largeur libre. La dépense a été de 1.400.000 francs.

La voie se tient à peu de distance de la rivière de Saïgon jusqu'à son coude voisin, où s'ouvre le rach Go-gua sur lequel est jeté un pont de 94 mètres.

*Thu-duc*, marché très important. Belle maison communale, école cantonale.

Près *Xom-bô-dê* la voie entre dans la province de Bien-hoa.

*Cho-don*, sur le bord du fleuve; marché; fabrique de poteries.

Le Donnaï est franchi par deux ponts reliés entre eux par l'île Pho. Le premier pont jeté sur le grand bras a 222 mètres, le second 124.

A *Culao Pho* les Annamites eurent autrefois une fonderie et une manufacture de canons en cuivre; on y remarque aussi une belle pagode restaurée par les Chinois.

**Biên-hóa**, petite ville percée de belles rues, 3.000 habit., dont 580 Chinois et 40 Européens; chef-lieu d'une province de 105.749 hab. dont 95 Français, 1.881 Chinois et 1.158 Cambodgiens. La résidence et son parc dominant le Donnaï. Ecole Tribunal.

A 800 m. au N.-O. de Bien-hoa, on remarque au village de *Binh-truoc*, canton de *Phuoc-vinh-thuong*, dans la pagode de *Buu-son*, une statue de Visnu, haute de 1 m. 50. Le dieu est assis les jambes repliées, il porte une tiare (*mukuta*) et des bracelets; il a quatre bras: les deux mains supérieures tiennent le disque et la conque et les deux mains inférieures chacune une massue.

A quelques kilomètres, à *Tân-trien-dong*, canton de *Phuoc-vinh-chung*, les Annamites ont transporté dans la pagode de *Hôi-phuoc*, une statue de Ganeça, haute de 0 m. 70 peinte en rouge, qu'ils vénèrent au même titre que leurs autres sages.

Au delà de Bien-hoa, la ligne s'élève doucement sur un plateau élevé. Dans cette partie il n'y a pas de travaux d'art très importants, mais 50 ponts de petite dimension, 2 à 30 mètres; la maçonnerie comprend 40 aqueducs ou dallots et environ 50 buses. La voie est en construction jusqu'à *Tan-linh*; plus loin elle se dirigera d'une part sur le *Lang-bian* et de l'autre sur la côte d'*An-nam*.

# LE CAMBODGE

---

## INTRODUCTION

**Historique.** L'histoire du Cambodge remonte à une très haute antiquité et ses commencements, malgré les savantes études et les découvertes modernes, restent très obscurs ; elle se lie intimement, à ces époques lointaines, à celle de l'Annam, du Siam, du Laos et de toute la péninsule indochinoise, soumise à des invasions violentes ou à des absorptions lentes qui en ont modifié bien souvent les différents Etats ou Provinces. Envahis à l'Est par les Khmer, race de civilisation indienne, puis par les Siamois, comprimés au Nord par la Chine, à l'Ouest par l'Annam, les Cambodgiens furent peut-être eux-mêmes des envahisseurs succédant aux Tiam, qui, eux aussi, avaient probablement refoulé une population primitive.

Si, comme on le croit, les édifices royaux d'Ang-kor Thom datent de 447 avant J.-C., si ceux d'Ang-kor Vaht ont été commencés en 57 de notre ère, il faut admettre que l'influence indienne, apportée par les Khmer, et peut-être avant eux par d'autres migrants, a longtemps et puissamment prédominé dans ces contrées aux limites peu déterminées, sans que l'on puisse exactement préciser ce qui était du Siam, du Cambodge, du Laos ou de l'Annam.

Du reste, une légende indoue proclame cette confusion d'origine et d'intérêts : elle parle d'une épée mystique dont la lame était de cristal, la poignée d'ivoire, le fourreau

d'or et qui, apportée des Indes par des *Baku* fut partagée entre les trois rois du Siam, du Cambodge et de l'An-nam: le premier eut la lame, le second, la poignée, le troisième le fourreau; ce partage fait, les *Baku*, qui n'étaient que des Brahmes, reprirent la garde de cette épée, symbole d'une sorte d'unité dans la trinité.

Le savant qui rapporte cette légende ajoute que ce n'est qu'au iv<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne que l'on rencontre d'une façon certaine le royaume du Cambodge.

Au siècle suivant, le bouddhisme venant de Ceylan, s'y implante à la place du brahmanisme; cette importation fut-elle seulement un événement religieux? Il est probable qu'il fut la conséquence d'événements politiques.

En 616, les Chinois absorbent quelque peu le Cambodge qu'ils appellent *Tchen-la*, le rattachent à la province de *Fou-nan*, qui est à peu près l'An-nam actuel, et lui imposent le paiement d'un tribut qui fut payé à plusieurs reprises sous différentes dynasties chinoises.

Cependant, en 625, le roi de Cambodge avait recouvré une certaine puissance et s'était agrandi vers l'Est et les Annamites devinrent tributaires du Cambodge. Mais, d'autre part, les Siamois, chassant les Khmer, redeviennent indépendants, prennent le nom de *Thaï* (hommes libres) et constituent pour le Cambodge un voisinage dangereux.

Dès lors, la puissance cambodgienne alla toujours en décroissant et en 1028 on la voit payant un tribut aux Annamites; les rôles étaient renversés. Au xiii<sup>e</sup> siècle, cette décadence s'accroît par suite des guerres avec la Chine. Les xvi<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles furent une période de luttes avec le Siam et l'Annam. Au xix<sup>e</sup> siècle, en 1809, les Siamois prirent la province de Battambang. En 1834, à la mort du roi Mac-Ang-Chan, qui régna 38 ans, les Siamois firent de nouvelles entreprises contre le Cambodge, mais ils furent arrêtés par les Annamites. Ce malheureux pays, serré ainsi à l'Ouest et à l'Est, ne trouva définitivement la paix qu'en 1847, époque à laquelle le Siam et l'An-nam reconnurent comme roi du Cambodge Mac-An-Duong, sous la condition de payer un tribut à chacun de ses voisins. En 1860, ce roi mourut, laissant le trône à Norodom, et l'histoire du Cambodge devient l'histoire du Protectorat français.

**Le Cambodge et la France.** L'intervention de la France au Cambodge fut la conséquence de ses entreprises dans la Basse-Cochinchine. On avait, en effet, à redouter la prépondérance du Siam sur son tributaire et les hésitations de Norodom entre l'influence française et celle de la cour de Bang-kok. Un officier de marine de grand mérite, Doudart de Lagrée, négocia avec autant d'énergie que d'habileté et obtint de Norodom, au mois d'août 1863, la signature d'un traité en 18 articles, confiant à la France le protectorat du Cambodge, avec un résident près du roi, assurant aux Français toute liberté, y compris celle du culte catholique, la concession d'un terrain pour la construction d'un fort et de dépôts de charbon et magasins pour l'approvisionnement de la navigation française sur le Mé-kong. Ce traité ne fut ratifié par Norodom, dans sa capitale d'Oudong, qu'en avril 1864, et, dans l'intervalle, ce roi cédant à la pression de son voisin de l'Ouest, concluait avec le roi de Siam, le 1<sup>er</sup> décembre 1863, un arrangement secret dont les causes, connues plus tard, réservaient au Siam sa suzeraineté sur le Cambodge et lui assuraient définitivement la possession des provinces de Battambang, d'Ang-kor et du Laos, jusqu'au Mé-kong. Mais, en 1867, ces difficultés et d'autres qui avaient surgi furent résolues, en théorie, par un traité entre la France et le Siam, par lequel cet Etat abandonnant le tribut que lui payait le Cambodge, reconnaissait le protectorat français, sous réserve de la possession assurée des provinces de Battambang et d'Ang-kor.

En 1870, Norodom ayant déjà transféré sa capitale à Pnom-penh et, agissant désormais sous la seule influence de la France, procéda à plusieurs réformes, supprima en principe l'esclavage (qui subsiste sous une forme adoucie), organisa la justice française et vit, par le fait, son autorité progressivement remplacée par celle des résidents français ; à l'heure actuelle, le protectorat ressemble beaucoup à la conquête.

Cependant, cette assimilation graduelle ne se fit pas sans quelque résistance des Cambodgiens. Dès 1863, la rébellion de Pacombo avait été l'occasion de l'intervention française dans les affaires du Cambodge. Pacombo mourut en 1867, année qui marqua, en outre, dans les annales du Cambodge

par une crue extraordinaire du Mé-kong dont les eaux s'élevèrent à 15 mètres au-dessus du niveau normal. En 1876, un frère du roi, Si-Votha, mécontent des exigences du protectorat, entra en rébellion et il fallut, pour le réduire, faire venir des troupes de Saïgon. En 1884, au moment où les liens du protectorat, à la suite d'un nouveau traité passé entre Norodom et Thomson, gouverneur de la Cochinchine, allaient encore se resserrer, les bonzes suscitèrent une insurrection et firent appel à Si-Votha qui s'était retiré dans les montagnes; ce mouvement fut comprimé et, depuis lors, la pacification est complète. Les Cambodgiens n'ont pas perdu l'espoir de recouvrer leurs anciennes provinces saisies par le Siam : Battambang, Siem-réap, etc., qui sont peuplées de races de même origine qu'eux, ils ont été sur le point d'obtenir cette satisfaction lors de la rupture franco-siamoise, en 1893 : ils ont encore confiance en l'avenir.

**Religions.** *Brahmanisme, Bouddhisme.* L'état religieux du Cambodge, et en général de toute la péninsule Indo-Chinoise, se ressent singulièrement des superpositions et des mélanges de races dont ce territoire a été le théâtre. Les anciens Cambodgiens avaient une religion « animiste » de laquelle leurs successeurs ont conservé la croyance aux divinités locales, aux esprits protecteurs, mais surtout aux esprits malfaisants, démons, mauvais génies, que le Cambodgien vénère par frayeur, et ses principales dévotions ont pour but de conjurer les maléfices de ces terribles divinités. Les premiers envahisseurs venus de l'Inde importèrent le culte de Brahma, que les Cambodgiens appellent *Prom*, et auquel furent dédiées primitivement les superbes pagodes d'Ang-kor. Plus tard vint de Ceylan le culte de Bouddha Çakya-Muni, en cambodgien *Préa-Put*, qui remplaça celui de Brahma dont les images furent parfois simplement transformées en représentation de *Préa-Put*.

De tout cela résulte un mélange très confus de croyances ou de superstitions et, en réalité, il y a presque autant de religions que de pagodes ou même de bonzes. Toutefois l'esprit de continuité qui caractérise les Asiatiques maintient la persistance du sentiment religieux et donne aux prêtres bouddhistes une très grande autorité. Ils sont appelés bonzes

ou *talapoins*, nom qu'ils tirent des énormes éventails dont ils font usage. Leur hiérarchie est très fortement organisée; ils sont une puissance dans l'Etat et leur chef, le *Sangharâj*, marche de pair avec le roi. Outre le clergé des temples, il y a, comme chez les catholiques, de véritables couvents, appelés bonzeries, sous la direction de supérieurs hiérarchisés comme dans les monastères occidentaux.

Les Cambodgiens aiment beaucoup les fêtes et les bonzes les leur prodiguent, y trouvant d'ailleurs la source principale de leurs richesses, car la plus haute et salutaire marque de dévotion, consiste en cadeaux qui, le plus souvent, restent anonymes. Les bonzes ou talapoins ne peuvent se livrer à aucun travail, à aucune œuvre servile; ils vivent uniquement des générosités dues à la foi des fidèles.

A côté de ce puissant clergé officiel, vit cependant une armée d'imposteurs, se prétendant sorciers, exploitant la crédulité des âmes simples et des esprits rétrécis du peuple et faisant payer très cher leurs cérémonies d'exorcisme ou autres. Enfin, le Cambodgien croit aux talismans; chacun a le sien, consistant le plus souvent en dents d'animaux possédant des propriétés variées, suivant leur origine.

*Catholicisme.* Une petite colonie portugaise s'implanta au Cambodge en 1553 et apporta la doctrine catholique; elle dépendait du diocèse de Malacca. Peu à peu ces Portugais se sont mélangés et confondus avec les Cambodgiens et sont aujourd'hui presque complètement assimilés. En 1617, vinrent les Jésuites et, en 1659, fut fondé un vicariat apostolique de Cochinchine dans lequel était compris le Cambodge; deux siècles plus tard, en 1850, il y eût un vicariat du Cambodge desservi par les Missions étrangères de France. La Propagande de Rome a depuis réservé aux Français le bénéfice d'évangéliser les Cambodgiens. Un évêque réside à Pnom-penh.

**Langue. Ecriture. Littérature.** La langue cambodgienne ou khmer est presque complètement monosyllabique, et si l'on constate que s'il y a, principalement dans la langue poétique ou théologique, quelques mots polysyllabiques ils sont d'origine *pali* ou *sanskrite*, et que les lettrés khmer ont une tendance à les ramener, par contraction, à la forme monosyllabique. C'est, du reste à peu près la même opinion



qu'exprime Mgr Pallegoix quand il écrit : « La langue nationale est fort curieuse. Tous les mots qui ont rapport à la religion sont du pali altéré ».

L'idiôme cambodgien diffère des autres langues parlées en Chine et en Indo-Chine en ce que les intonations variées n'y jouent aucun rôle. Ainsi on caractérise ce langage par le mot *recto-tono*, par opposition à ce qu'on appelle pour les autres langues le *vario-tono*, parce que le même mot peut avoir jusqu'à quatre ou cinq significations suivant l'intonation donnée, c'est ce qu'un écrivain, le P. Bouillevaux, appelle « langue chantante ». Suivant ce religieux, la même chose en cambodgien ne s'exprime pas toujours par le même mot, suivant que l'on parle à un bonze, à un dignitaire ou au roi; le langage dont on fait usage pour le souverain serait même un dialecte différent, tant il s'y trouve de mots étrangers à la langue vulgaire. Pour l'Européen, la grande difficulté de cette langue réside dans le son des voyelles où des nuances difficiles à saisir viennent dérouter son oreille; il faut une étude patiente et persévérante pour percevoir des différences très subtiles qui, d'ailleurs, laissent au langage cambodgien une allure très nette et une articulation ferme. Il a fallu pour rendre le son cambodgien au moyen de l'alphabet latin, accentuer les voyelles par des signes conventionnels.

L'écriture cambodgienne est, comme le langage, monosyllabique, et comprend plus de soixante caractères. Ce qui en rend la lecture difficile, c'est que les mots ne sont jamais séparés entre eux, non plus que les phrases. Toutefois les lettrés modernes commencent à renoncer à cette accumulation de caractères se suivant à la file et se décident à mettre des intervalles, au moins entre les phrases.

Quant à la grammaire, elle est peu compliquée : la syntaxe est sommaire, la phrase coule naturellement sans jamais aucune inversion et cette régularité de construction favorise la clarté du discours.

Si, d'ailleurs, le langage cambodgien est riche, c'est surtout dans le domaine matériel et pour tout ce qui se rapporte aux choses usuelles, aux instruments et ustensiles ou aux matières qui servent pour la vie de chaque jour, aux cir-

constances, aux incidents qui naissent des différentes opérations qu'elle nécessite.

Dans le domaine des idées, il n'en est plus ainsi, le langage vulgaire devient insuffisant, il faut faire appel au pâli ou au sanskrit, notamment pour les poésies, pour les écrits religieux. Mais il n'y a qu'un très petit nombre de lettrés en état de s'y reconnaître. Aussi, l'instruction générale est très sommaire; les bonzes sont les seuls instituteurs; ils enseignent à la volonté de chacun, sans règles, sans méthodes fixes. Leurs élèves, en général, se montrent satisfaits quand ils savent lire et écrire. Pour le vulgaire la lecture se borne à des traités de morale et de religion. La science, l'histoire, la géographie, ne sont pas cultivées; elles apparaissent comme complètement inutiles, mais il est probable que cet état de choses se modifiera à la longue et que ces peuples, chez lesquels l'intelligence ne manque pas, agrandiront peu à peu par le frottement avec les Européens, le champ de l'instruction publique et en régulariseront les méthodes.

Quant à la littérature proprement dite, elle vient plutôt du passé et se compose principalement de poèmes, romans chansons, évoquant presque uniquement les anciennes légendes consacrées à la gloire des souverains fondateurs du royaume et de la civilisation indo-chinoise, dont les qualités physiques et morales, les faits et gestes, les succès ou les malheurs sont rapportés avec une emphase très orientale: néanmoins ces œuvres ne sont dépourvues ni de poésie, ni de sentiment et conservent le charme d'une gracieuse naïveté d'expression.

**L'art Khmer.** Voir INDO-CHINE.

**Gouvernement.** Le roi du Cambodge est S. M. R. NORODOM; il est né en 1834, il fut couronné à Ou-dong en 1860, et réside à Pnom-penh depuis 1866. Il a 13 fils et 23 filles.

Le second roi ou l'*obbarach* n'a aucune part active dans le gouvernement; il n'a plus qu'un titre honorifique.

**Administration française.** Le *Résident supérieur* est le représentant du gouvernement français auprès du roi du Cambodge, il a droit d'audience privée et personnelle auprès S. M. R., et préside le conseil des ministres. Il a sous ses ordres des administrateurs siégeant dans onze résidences :

celles de Pnom-penh, de Kampot, de Kratié, de Kompong-thom, de Kompong-speu, de Kompong-chan, de Kompong-chhuang, de Prey-veng, de Pursat, de Soai-rieng et de Ta-kéo. Ces administrateurs sont chargés du maintien de l'ordre et du contrôle des autorités locales réparties dans 57 départements indigènes.

**Administration cambodgienne.** Cinq ministres, dont quelques-uns sont assistés de secrétaires européens, centralisent à Pnom-penh les différents services de l'administration indigène, ce sont : le premier ministre, le ministre de la justice, celui de la guerre, celui de la marine et celui du palais; à ces hauts fonctionnaires sont adjoints treize autres mandarins dont l'un est chargé de l'apposition du sceau.

**Calendrier.** Il y a trois ères en usage chez les Cambodgiens.

1<sup>e</sup> L'ère de Préa Put Sacrach; il commence en 544 avant J.-Chr., date de la mort de Bouddha Préa Suman Cudam, appelé Prea Put. Elle est employée dans les livres religieux.

2<sup>e</sup> L'ère de Moha Sacrach, commençant en 78 après J.-Chr., date à laquelle Moha Sacrach monta sur le trône du Cambodge. Elle est usitée pour fixer l'histoire et les règnes des rois.

3<sup>e</sup> L'ère de Cholla Sacrach, débutant en 638 après J.-Chr., est celle d'un règne de gloire. Elle est d'un usage courant pour tout ce qui touche aux affaires commerciales.

**Cycle.** On emploie le cycle lunaire de 60 ans et on se sert de 12 termes auxquels on a donné des noms d'animaux, et qu'on répète 5 fois de suite dans le même ordre  $= 12 \times 5 = 60$  années qu'on divise en 6 décades :

1	Année du Cochon.
2	— Rat.
3	— Buffle.
4	— Tigre.
5	— Lièvre.
6	— Dragon.
7	— Serpent.
8	— Cheval.
9	— Chèvre.
10	— Singe.
11	— Poullet.
12	— Chien.

Pour désigner une année, on énonce d'abord l'ère dont on veut se servir, puis l'année du cycle.

**Ouvrages à Consulter**

*Voyage au Cambodge, L'architecture khmer*, 1880, par L. DELA-  
PORTE.

*Le royaume de Cambodge*, 1883, 2 vol., par MOURA.

*Le Cambodge, le royaume actuel*, 1900, par AYMONIER.

*Les ruines d'Ang-kor*, 1900, par FOURNEREAU et PORCHER.

## CAMBODGE

1. Pnom-penh . . . . .	38
2. De Pnom-penh à Ang-kor et à Battambang . . . . .	42
La montée du Tonlé-sap. — Le Grand lac. — Battambang.	
3. Les ruines khmer d'Ang-kor . . . . .	51
4. De Kompong-chhnang à Ang-kor (voie de terre). . . . .	61
Prah-khan. — Koh-ker. — Beng-Mélea.	
5. De Pnom-penh à Chau-doc. . . . .	65
6. De Pnom-penh à Khone . . . . .	67

Le Cambodge est un pays de chasses ; pour monture on se sert d'éléphants dressés et robustes ; les jeunes se paient de 80 à 180 piastres. On loue la bête et son cornac 1 piastre par jour. Les principales chasses sont celles aux tigres, aux buffles, aux bœufs sauvages, aux cerfs, etc.

Assister à une danse des bayadères.

## 1. Pnom-penh.

**Hôtels :** *G. Hôtel ; H. Laval.*

**Poste, Télégraphe.**

**Banque :** *Banque de l'Indo-Chine.*

**Cultes :** Église catholique. Pagodes.

**Lignes de navigation :** Les services fluviaux sont assurés par les *Messageries fluviales de Cochinchine* et par des Sociétés chinoises. Les lignes vers le Tonlé-sap, sur Kratié et sur Ba-nam ont des services journaliers.

**Librairie :** *Claude.*

**Négociants français :** Bonade, Dumarest. Graf de Lailhacar, Vandelet et Faraut, Rondy et Dupuy, Hibry, Leblanc.

**Société hippique. Société de tir.**

**Curiosités :** Le *Pnom* ; la *Résidence royale*.

**Pnom-penh**, 26 572 hab. (1901) dont 360 Français, 15.680 Cambodgiens, 6.788 Chinois, 3.346 Annamites, est à 73 milles de la mer. C'est le chef-lieu d'un district indigène de 29,976 hab. (92 par kmq.) et le siège d'une résidence comprenant 126,611 hab., dont 92,463 Cambodgiens, 20.020 Chinois ou métis, 7.114 Malais, 6.615 Annamites, 192 Siamois et 206 Indiens.

Pnom-penh avec ses faubourgs est une agglomération de 14 villages ; Svay-pop, au delà du canal et du pont de Ta-kéo ; — Ta-kéo, un peu plus loin ; — Truoy-roluos, au bord du déversoir de Tonlé-sap, en face le palais ; — Veath-bo-

tum, au sud du palais, en deça du canal de Ta-kéo; — Kroy véang, derrière le palais; — Saravéan, derrière la prison cambodgienne; — Kompong-phé, touche Véath-botum; — Bœng-dechou; — Bak-tuk, faubourg de l'O; — Svayett, le quartier ou magasin à pétrole; — Schœndam-dek, au N. du palais de l'Obaréach; — Rossey-keo, village catholique; — Phsar-thom, quartier du grand marché; — Kompong-rosey. Si à ces 26.572 hab. on ajoute l'île de Chruoy-changhva qui, en face de la ville, est une véritable annexe de 5,058 âmes, on trouve que la population de la capitale cambodgienne est de 31.610 hab.

Les Chinois sont nombreux (3,680); ils se décomposent en 2.168 Cantonnais, 966 Trieu-chau, 353 Hak-ka, 158 Fou-kien-nois et 35 Hai-nanais.

Les rois cambodgiens avaient déjà résidé à Pnom-penh au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle; la ville s'appelait alors Cho-do-mouk, la Churdu-muco des Portugais. Les Siamois la brûlèrent en 1834.

Pnom-penh est la troisième capitale du Cambodge moderne, venant successivement après Ou-dong, encore debout, puis Lo-vek qui a cessé d'exister, mais dont on reconnaît encore les restes de sa triple enceinte.

Ce fut en 1866 que le roi Norodom (couronné à Ou-dong en 1860) vint établir sa résidence en cet endroit, que les cartes dénomment les *Quatre-Bras*.

La Pnom-penh nouvelle date de 1891. Avant cette époque ce lieu géographique n'était encore qu'une réunion de cases, plantées sans disposition préconçue, au milieu de marais. Depuis, toute une ville s'est élevée, des hôtels rappelant le style khmer ont été édifiés, des boulevards tracés, des quais établis, un canal de ceinture de 3,100 mètres a été creusé et la terre a servi à combler les étangs; enfin les Chinois eux-mêmes ont construit un quartier avec des rues à arcades; Pnom-penh est depuis devenu une véritable capitale; il s'y fait des affaires importantes surtout au moment de la pêche du grand Lac et de la récolte du coton, bénéfices que les indigènes vont dépenser le soir dans les maisons de jeu les fumeries d'opium ou autres lieux de plaisir.

Parmi les jeux les plus employés on cite le *ba-quan*.

Le Chinois tient ordinairement la banque; cet homme jaune est impassible aussi bien au gain qu'à la perte, et sa physionomie ne sait trahir aucune émotion.

Le ba-quan consiste en quatre numéros : 1, 2, 3 et 4. Les paris se font indifféremment sur un ou plusieurs de ces chiffres. Le banquier prend une soucoupe creuse, et puise au hasard dans un tas de sapèques une quantité quelconque de piécettes. Lorsque les enjeux sont faits on découvre le bol, et le Céleste compte les sapèques par paquets de 4. S'il ne reste que deux sapèques, ce sont les paris faits sur ce nombre qui gagnent, et ainsi de suite. Le banquier ne retient comme bénéfice que le dixième des enjeux.

Une grande avenue, parallèle au fleuve, traverse toute la ville; elle passe devant le Palais royal, le Jardin public, la Résidence supérieure et la Cathédrale.

Pnom-penh possède également des ponts; devant une construction à l'européenne portant sur son fronton *Trésor du Cambodge* on a jeté sur un petit canal un superbe pont de style khmer : le naga, cher aux ancêtres des Cambodgiens, y sert de balustrade et redresse ses sept têtes en éventail à chacune des extrémités du pont.

**Le Palais royal.** Cette résidence occupe un espace très vaste; il comprend deux parties, l'une en style indigène l'autre construite à l'européenne. La première renferme les appartements du roi, ceux de son harem, la salle du trône, etc. la seconde se compose d'un élégant pavillon à un étage, et d'un bâtiment important en fer et en briques.

La *salle du trône* est un hall de 35 mètres, sur 15 mètres de large; elle est surmontée d'un toit pointu, et consiste en une nef centrale, séparée des ailes latérales par des colonnes carrées, ornées de verreries. Au centre est le trône, construit en bois doré et sculpté. Le plafond est peint, sans art, de fresques représentant des nymphes et des déesses.

Le **Pnôm** (monticule), est la colline située au centre de la ville et surmontée d'une pagode, datant d'après Moura de l'an 986 de notre ère; un jardin public de 10 hectares l'entoure. Cette agréable promenade, ombragée et bien entretenue, renferme une collection d'oiseaux et d'animaux sauvages du Cambodge.

La colline s'appelle Pnom-penh. Suivant une tradition ce serait une femme d'une grande piété, nommée Yeai-Penh qui aurait érigé cette pagode. En 1806 le roi Ang-chan fit reconstruire cet édifice, qui fut brûlé en 1881.

Le peuple attachait une grande importance à la restauration de ce sanctuaire cambodgien : suivant une légende popu-

laire l'exécution des travaux devaient coïncider avec le relèvement du pays. L'inauguration de la pagode eut lieu le 17 février 1894; elle fut accompagnée de brillantes fêtes et de réjouissances publiques.

La base du monument est carrée, et le cône légèrement évidé qu'elle supporte est orné de moulures horizontales d'un fort relief. Le monticule a 27 mètres de haut; quant au monument il a 32 mètres de la base au sommet; c'est, dit Garnier, un de ces *stûpa* ou *dagoba* si communs en pays bouddhiques, et qui sont censés contenir une relique de Çakya Muni. Il y avait autrefois, assurent les indigènes, un gros diamant au sommet de cet édifice, mais les Portugais l'auraient volé. Il est plus vraisemblable que le monument se terminait par une boule et une flèche dorées.

Un large escalier de pierre, gardé par des lions, des naga et des guerriers armés de massue, se divise en paliers et monte droit à la pagode.

Le sanctuaire est de petite dimension, il abrite un Bouddha; les murs ont des reliefs en ciment sur lesquels le rouge et l'or dominant.

Sur le Pnom on jouit d'un joli coup d'œil sur la campagne et le fleuve.

Les autres édifices religieux sont modernes : le *sanctuaire du grand Bonze* et le *Temple royal*, Vaht Phra-keo sont les plus importants. L'extérieur en est élégant et est décoré par des panneaux dorés représentant des sujets de la mythologie brahmane. L'intérieur ressemble à une basilique chrétienne avec la nef et les ailes latérales. Dans l'enceinte on trouve des *dagoba* (tombes), renfermant des reliques ou des urnes funéraires.

Le Vaht Phra-keo, est la cathédrale de Saint-Pierre pour le Cambodge bouddhiste; c'est là que se tient le grand chef des bonzes, le sangharâj. Ce vénérable commande à plus de deux mille talapoins; c'est ordinairement un savant sorti des bonzeries du Siam, très versé dans l'étude du pâli.

Le *Crématorium*, dans un terrain étendu, est d'une grande simplicité : un terre-plein aux angles duquel sont d'immenses colonnes soutenant des toits superposés, tandis qu'au milieu des cadavres achèvent de se consumer.



## 2. De Pnom-penh à Ang-kor et à Battambang.

### Voie fluviale.

Ce service ne fonctionne qu'à l'époque des hautes eaux de juillet à janvier. Départ une fois par semaine, de Pnom-penh pour le Grand lac, le vendredi à 7 h. du m. Prix 15 et 10 p. nourriture comprise. Au retour, le départ de Battambang a lieu le lundi. A l'aller, le 1<sup>er</sup> j. de navigation, le vapeur s'arrête à Pursat avant de traverser le lac qu'il franchit la nuit; le 2<sup>e</sup> j. il va jusqu'à Bac-préah dans la rivière de Battambang; le 3<sup>e</sup> j. au matin il atteint Battambang — 436 milles.

De février à juin, le vapeur part de Pnom-penh le jeudi à 7 h. m.; il ne va que jusqu'à Kompong-chnang. Prix 3 p. 75 et 2 p. 20, nourriture comprise. Le retour du courrier a lieu le même jour dans la soirée à Pnom-penh.

Pour l'excursion de Ang-kor, faite à l'époque des hautes eaux, s'adresser à la *Compagnie des Messageries fluviales* à Saïgon qui se charge de procurer les moyens de transport de l'embouchure de la rivière de Siem-réap par barque puis par charrette à buffles jusqu'aux ruines. S'assurer un boy parlant le cambodgien et le siamois. Les voyageurs pressés couchent le premier jour à Siem-réap; le deuxième ils visitent Ang-kor Vaht et Ang-kor Thom à une heure de marche l'un de l'autre, et le troisième jour à la chute du jour reprennent le vapeur retour de Battambang.

De Saïgon à l'entrée de la rivière de Siem-réap, 24 p. 40 cents et 17 p. 20. De Pnom-penh à la rivière de Siem-réap 9 p. 40 et 5 p. 05.

Les touristes isolés ont pris l'habitude de faire des présents au gouverneur siamois de Siem-réap et parfois même à ses domestiques — cigares, liqueurs, articles de Paris, etc. — pour gagner les bonnes grâces du mandarin; dans l'intérêt même des voyageurs, il serait bon que ces cadeaux fussent donnés judicieusement et par fractions, de façon qu'ils provoquent chez les fonctionnaires un stimulant.

Pour aller de Pnom-penh à Ang-kor et à Battambang, on remonte le Tonlé-sap. Ce déversoir de 120 kilomètres est alternativement émissaire du lac ou du fleuve suivant la saison; il est aussi soumis en mars et en avril à l'influence des marées qui se font sentir légèrement jusqu'au fond du Grand lac.

La rive droite du fleuve présente d'abord une suite ininterrompue d'habitations jusqu'au village catholique.

Ce groupement est établi sur les deux rives : à droite, le bourg annamite avec une belle église et le presbytère; à gauche, les habitations des Malais et les cases des Cambodgiens chrétiens et celles des métis portugais entourant une petite chapelle.

Ces derniers sont des descendants de gens de Macao et des anciennes colonies portugaises du détroit de Malacca qui vinrent ou commercer ou se réfugier au Cambodge surtout

ndant le XVIII<sup>e</sup> siècle. Ces étrangers conservèrent longtemps leur type national, mais depuis un siècle ils se sont fondus avec la population indigène.

En face, le village annamite respire plus d'aisance, il est mieux bâti et on y voit des jardins et de belles plantations de mûriers, qui permettent l'élevage des vers à soie.

Le groupement de la rive gauche est Chruoy-Changhva, il comprend 5.059 habitants dont 1.975 Malais, 1.500 Annamites, 794 Chinois et 790 Cambodgiens. Sur la rive droite, le district indigène de Muhk-kompul avec 8.456 Cambodgiens, 1.018 Chinois, 262 Annamites et 216 Malais, soit 9.947 âmes.

**Pon-héa-lu** ou *Pin-ha-lu*, est une ancienne chrétienté. D'Acosta, vicaire général de Malacca vint s'y réfugier après la prise de cette ville par les Hollandais, et fonda en ce lieu en 1692 une église catholique qui, plus tard, devint une résidence d'évêques. Ce village chrétien, d'origine portugaise, se maintint jusqu'en 1867, époque où les partisans du rebelle Poucombo le détruisirent. Depuis, la résidence du vicaire apostolique a été transportée à Pnom-penh.

Pon-héa-lu est le chef lieu d'un district indigène de 11 804 âmes, dont 7.022 Cambodgiens, 3.031 Malais, 758 Chinois et 493 Annamites (1901). Cet arrondissement d'une étendue de 110 kmq donne 102 hab. par kmq.

**Kompong Luong** (le Rivage royal), port important au moment de la pêche du Grand lac; les Chinois sont nombreux. Ce lieu est le débarcadère de la résidence royale de *Ou-dong*. Une bonne chaussée de 6 kil. plantée d'arbres fut faite en 1849. A droite, dans le village, une pagode moderne aux toitures superposées, où l'art cambodgien a déployé toutes ses munificences, puis à gauche une colline au sommet de laquelle est une vieille pagode renommée où est exposée une statue colossale de Bouddha.

**Ou-dong** (la superbe), n'offre plus que des ruines de fortifications et des pagodes abandonnées pour la plupart. Cette cité devint, en 1619, après la chute de Lo-vek, la capitale du Cambodge jusqu'au départ de Norodom pour Pnom-penh (1866); la reine-mère alors resta seule dans ces palais où elle avait à surveiller la construction d'un mausolée qui devait être consacré à la mémoire de son mari. Ce temple en bon état est placé sur un monticule artificiel formé de trois terrasses superposées et de grandeur décroissante à partir de la base.

« Sur le bord de ces terrasses disposées en gradins, dit Moura, on a aligné une foule d'idoles monstrueuses appartenant, pour la plupart, au panthéon brahmanique.

• La pagode est orientée E.-O. La façade principale est tournée vers l'E.; on y arrive par un large escalier d'accès assez facile. La longueur du temple, hors maçonnerie, est de trente mètres et la largeur de quinze mètres. Une véranda très étroite règne tout autour, et elle est couverte par le toit inférieur, qui fait saillie d'un mètre cinquante centimètres environ. Le bord de ce toit est supporté par des colonnes à fût carré et maçonnées. La toiture du temple est à trois pentes de chaque côté, inégalement inclinées et vernissées. De loin, lorsque le soleil donne sur ces surfaces luisantes et colorées, l'effet produit est considérable, et il en est de même dans tous ces temples khmer lorsque les couvreurs ont été heureux dans l'agencement des couleurs.

« Le médaillon du fronton porte les armes du souverain, avec cette différence que, à la place de la vieille épée des anciens rois khmer, il y a un livre de prières. Au-dessous des armoiries, on a gravé une courte description que l'on peut traduire ainsi : « Sanctuaire élevé par ordre de la Reine-mère, en 2448 de l'ère de Bouddha. » Le faîtage, à chaque bout, est terminé par une énorme trompe d'éléphant, relevée et dorée.

« La façade principale est percée de deux portes magnifiquement encadrées. Chacune d'elles est surmontée d'une gigantesque couronne royale sculptée dans le bois et dorée. Des cadres en beau bois noir incrusté de nacre entourent ces ouvertures, et enfin les bords des couronnes sont supportés, de chaque côté des portes, par de forts piliers en bois sculpté et finement doré.

« Les ouvertures des portes et des fenêtres du temple sont plus grandes du bas que du haut. Les panneaux des portes sont incrustés de nacre formant de beaux dessins d'ornement, mais qui ressortent à peine sur un fond qui a été trop surdoré.

« La surface du parquet est entièrement couverte de feuilles de cuivre jaune. Au fond de la nef trône une idole énorme du Bouddha, représenté assis à l'indienne sur un trône proportionné à la statue, et comme elle, doré dans les coins et recoins.

« Le toit supérieur, couvrant la nef principale, ou centrale, est supporté par huit colonnes en bois de chaque côté, inclinées uniformément vers le centre et doublées de cuivre doré du haut en bas.

« La hauteur du plafond est de 40 mètres. Les murs intérieurs, les plafonds, sont décorés de peintures rappelant les principaux épisodes de la vie de Bouddha. Sur l'un des panneaux, on a représenté le jeune prince fuyant le palais de son père et se coupant les cheveux avec son glaive, aux portes mêmes de Kapila, comme pour s'interdire tout espoir de retour dans cette magnifique cité, sur laquelle régnait son auguste père et où lui-même avait connu tous les honneurs et tous les plaisirs.

« A partir de ce moment, on voit le Sidharta (le futur Bouddha) que l'on désigne aussi sous le nom de Bodhisattva (l'être unifié l'intelligence), parcourir les diverses contrées de l'Inde. Arrivé dans le royaume de Mèa (sans doute les Maghala, à l'est de Bénarès), il lui faut soutenir une lutte acharnée avec Mara, le roi des démons, que l'on voit se présenter sur le terrain monté sur un Réachéa Sev (sorte de lion fantastique) suivi de nombreux démons noirs et blancs, montés sur des éléphants, des tigres et des chevaux. Au moment où tout cet appareil guerrier se déploie dans la plaine, la déesse de la terre apparaît, et de son immense chevelure qu'elle tord elle-même, jaillissent des masses d'eau qui inondent toute la contrée. On voit les officiers et les pauvres soldats infernaux servir d'appât à des monstres marins énormes, qui n'en font qu'une bouchée.

« La tentative d'assassinat de Dévidatta, cousin et disciple jaloux de Sidharta, est figurée assez clairement, car on voit le rocher que

ce criminel fait rouler du haut d'une montagne venir frapper le pied du Sage.

• Dans un autre endroit, on voit le Bodhisattva assis sur un rocher et recevant la nourriture des mains d'une dame riche, qui lui offre en même temps le plateau en or sur lequel les mets sont servis. Cette dernière offre est repoussée et le vase précieux est jeté à la mer et entraîné par les courants jusqu'au royaume des Nêac (naga), où se trouvent déjà trois vases du même genre que les trois Boudha antérieurs refusèrent de recevoir dans des circonstances analogues. On aperçoit ces trois coupes superposées dans l'intérieur d'un superbe palais.

• Partout où passe le nouveau prophète, on voit des monuments commémoratifs s'élever sur les traces de ses pieds sacrés. Arrive au royaume des singes, ceux-ci lui construisent un vrai palais de cristal et ils le proclament sage, éclairé et saint.

• De là, le Bodhisattva se rend dans le pays des Naga, où leur roi Muchalin (Mutchilinda) lui fait un siège de son corps roule en corde sept fois sur lui-même. La tête multiple du fameux serpent paraît au-dessus de celle du Sage en forme d'aureole.

• Suivent une foule d'autres sujets représentant le futur Boudha parcourant le monde et recevant les hommages des princes et des peuples.

• Sur le mur de droite s'élève l'énorme montagne de Phnom Caylas (l'Hymalaya), formée de minéral d'argent pur, couronnée par le palais féerique du roi Oum Préalac. La est un immense bassin carré, de cinq cents lieues de côté, entouré d'arbres gigantesques dont les ombres se projettent sur la surface entière des eaux. Les angles du bassin sont occupés par d'énormes animaux : un cheval, un bœuf, un éléphant et un Reachéa Sey. Ces bêtes colossales aspirent l'eau de cette mer intérieure et la rejettent aussitôt avec force au dehors, afin de former de puissantes rivières. Il faut voir là, pensons-nous, l'image des grands bassins de l'Hibet déversant leurs eaux par dessus la chaîne Hymalayenne et formant les grands fleuves connus sous les noms de Yang-tse Kiang, Mékong, Irrawaddy, Brahmapoutre, qui arrosent sur une vaste étendue la Chine, l'Indo-Chine et l'Inde.

• Le panneau qui est au-dessus des portes d'entrée, à l'est, représente les sept continents séparés par des Océans. Dans celui du centre s'élève le mont Méru, qui porte le riche palais du roi des anges (Indra), qui apparaît au perron entouré de serviteurs prêts, comme lui à aller rendre hommage à Sidharta.

• Près d'un stûpa, ou immense reliquaire renfermant la chevelure du jeune prince devenu Sidharta, nous voyons une foule d'adorateurs, qui par la diversité de leurs traits semblent représenter tous les peuples de l'Asie.

• Sur l'un des vantaux de la porte d'entrée, à droite, on a dessiné, en demi-grandeur, le prince In-thac-chit (Indrajit), fils de Keap (Ravana), roi des Rakshassa. Il tient un arc d'une main et une flèche de l'autre. Plusieurs soldats sont à ses côtés.

• Préa-Leac (Lakshmana), frère puîné de Rama, occupe l'autre panneau. Il tient une épée et engage un combat avec Indrajit. Lakshmana est soutenu par une bande de siéges et l'on reconnaît là un épisode de la guerre que Rama entreprit contre les géants hérétiques et anthropophages de Lanka (Ceylan).

• Sur l'un des vantaux de l'autre porte, on voit Ravana dans une attitude menaçante, armé d'un arc et entouré de géants. Son adversaire, Rama, le visage peint en vert, armé lui aussi d'un arc immense, est campé sur le battant voisin et semble prêt pour la lutte. Un singe énorme, Hanuman (Hanumat), à la tête de nom-

breux soldats simiens s'est rangé sous la bannière de Rama. C'est là un épisode du Ramayana.

« Au-dessus de l'idole du Bouddha, la peinture du plafond du sanctuaire figure un immense parasol à cinq étages.

« La peinture du fond du temple représente la mort et la sépulture du Bouddha Çakya Muni. Dix-huit rois viennent réclamer ses cendres ; ils en obtiennent chacun une partie, et on en réserve une part plus considérable pour le royaume de Cocsen Noréai (Kucinagara), où le Bouddha s'éteignit pour delà passer dans le Nirvâna. »

A 5 kil. au S.-E., il y a une colline à triple sommet, c'est ce qu'on appelle la **Colline d'Ou-dong** :

On remarque d'abord un ancien fort, adossé au mamelon, qui fut la résidence de la reine Ang-mey, esprit faible, que les Annamites placèrent sur le trône du Cambodge de 1832 à 1844, lorsqu'il mirent l'ancien pays khmer sous leur suzeraineté.

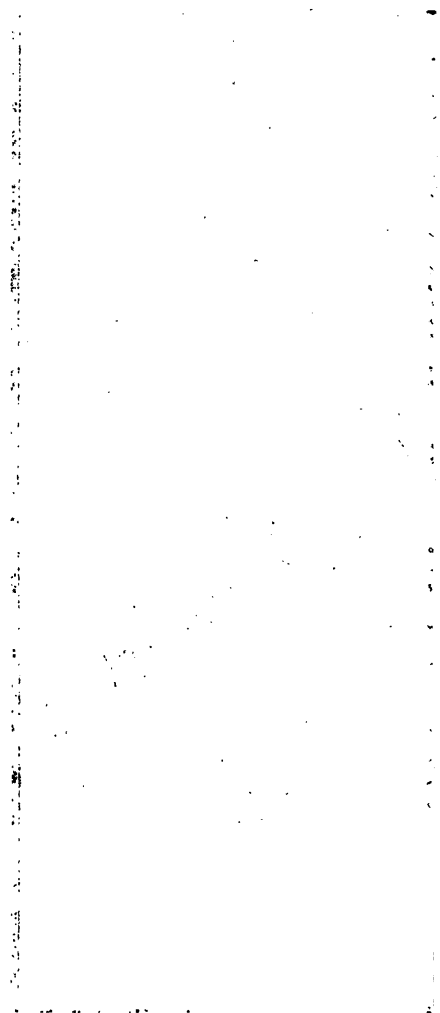
C'est vers le N. que l'on accède le plus facilement à ce groupe de collines. Après avoir contourné une vaste pièce d'eau et passé entre deux tombeaux, en forme de cloches élevées, où reposent les cendres de princes indigènes, on voit un premier édifice du même genre, puis enfin au sommet une construction plus massive. C'est une pagode qui abrite assez mal un grand Bouddha. On y voit six monolithes en grès, un beau linteau sculpté d'une parfaite conservation, quelques colonnettes, des encadrements de porte, des pierres de soubassements à moulures ; mais on s'aperçoit vite que ces sculptures ne proviennent pas des mêmes mains que la pagode et que l'affreux Bouddha : ce sont des spécimens de l'art khmer ancien provenant de quelque ruine antique.

Plus au S., un pavillon abrite un bœuf ; c'est ici le culte çivaïque, car on sait que cet animal est un des attributs sous lequel on adore encore Çiva dans les Indes.

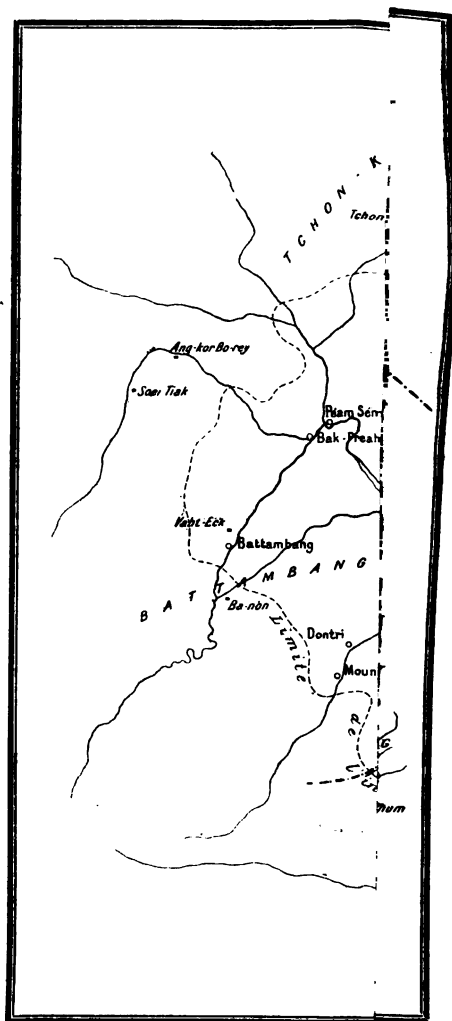
Le mamelon le plus élevé est couronné par une pauvre mosquée, visitée par les Malais. Ainsi cette colline d'Ou-dong est le lieu sacré de trois sanctuaires de cultes différents.

Sur la rive droite, une bourgade malaise **Lo-vek**. Cette population étrangère que les Cambodgiens appellent *Chvéas*, sont dispersés dans tout le pays, et ce village est toutefois une de leurs plus importantes colonies. Ces Asiatiques sont cultivateurs, pêcheurs, orfèvres et surtout commerçants ; leur culte est l'islamisme ; malgré leur établissement déjà ancien sur le continent, ils ont toujours su conserver la religion que les Arabes et les Persans leur importèrent à Sumatra vers le xii<sup>e</sup> siècle ; leur caractère s'est également perpétué, ils sont dissimulés, hardis, cruels même, après au gain et trafiquants habiles. On ne sait à quelle époque remonte leur émigration sur le Mé-kong, mais l'histoire cambodgienne rappelle que les Malais jouèrent un rôle important dans les troubles du pays : en 1673, ils étaient déjà assez nombreux pour fomenter une révolte dans le but d'assassiner le roi.

A huit kilomètres dans l'Ouest et à égale distance du



GUIDE MADROLLE



LES RU

fleuve et de Ou-dong, on trouve les ruines de **Lo-vek**, l'ancienne capitale du Cambodge (avant le XVII<sup>e</sup> siècle).

Ce fut en 1528 que le roi quitta Méan-cheypour résider à Lo-vek; il fit construire des fortifications en pierre et en terre, et élever quatre statues de Bouddha (Préa-Put) sur un monticule artificiel; il fit construire un autel à Bouddha avec une pyramide au centre; Ce temple, le Vaht traleng Keng, était remarquable par ses sculptures et des incrustations dorées. Il ne reste que peu de chose : les pieds d'une statue en grès qui devait être colossale; un néac ta, portant les cheveux relevés suivant la mode ascétique, est une idole brahmanique; il a été relégué derrière Cakya Muni.

Sur un autre plateau, dans la citadelle, le sanctuaire Vaht Préat In-tep (temple de l'ange Indra). Cette petite pagode, au toit de chaume, a sans doute remplacé un édifice plus considérable; elle fut consacrée au roi du ciel, Swarga.

**Kompong Tralac**, à l'embouchure d'une rivière, est le groupement le plus important de la province (khet) de Lovek.

La population vit principalement du commerce du bois. Les bûcherons abattent leurs arbres et même les équarrirent et les font flotter à l'aide de bambous jusqu'à Tralac, où un préposé aux contributions perçoit une dîme sur la valeur des trains de bois.

Les rives sont basses et boisées; les habitants sont rares, mais par contre les singes se font voir et entendre.

**Kompong Chhnang** (le marché des marmites), est le chef-lieu de la province de Kompong Lenk et le siège d'une résidence française. Le village est presque entièrement flottant; il compte une dizaine de Français, 297 Cambodgiens, 293 Annamites et 641 Chinois.

Ce marché est au pied d'une haute colline sur laquelle sont construites une pagode et une bonzerie; c'est le centre commercial de la province et de l'industrie indigène des marmites et des poteries. Une vaste excavation, réunie au fleuve par un étroit chenal, permet à la population lacustre de mettre en lieu sûr ses maisons flottantes au moment des grandes crues; cette rade est une particularité naturelle spéciale à cet endroit.

Dans le district, on cite les sanctuaires (khmer) en briques de *Preasat Prah Sret*, de *Preasat Toch*, de *Preasat Kalo*, du *Pnom Ponrea* et l'édicule du *Pnom Chidoh*.

On a quitté les dernières hauteurs; le paysage redevient plat et monotone, cependant une partie de la rive est un peu plus élevée et boisée. Bientôt les chenaux se multiplient, on



appelle cette partie du fleuve le *Labyrinthe* ; on est dans le Véal-Phok, ou plaine de boue.

**Chuoc-trou.** Une partie des habitants vit sur l'eau ; c'est un centre de pêche important au moment des basses eaux.

Dans le voisinage, *Bobo*, qui fut la capitale du Cambodge au XIV<sup>e</sup> siècle, n'est plus qu'un misérable village. Il reste de sa splendeur une vieille pagode abritant un Bouddha en bois doré, et dans l'intérieur des peintures grossières reproduisant des épisodes du *Ramayana*.

On navigue dans le Petit lac jusqu'à l'entrée de la rivière de *Pursat*, où l'on dépose le courrier à destination de cette localité, située à une demi-journée dans le S.-O. Les deux rives du lac sont françaises ; celle de droite relève de la résidence de Kompong-thôm, chef-lieu de la province cambodgienne du même nom sur le Sung Sen, à 39 kil. du lac.

Dans le cercle résidentiel, on a retrouvé de très belles ruines khmer, particulièrement dans le nord. Ces monuments peuvent ainsi se grouper : vers la frontière siamoise de Siem-réap, Beng-Méaléa ; vers l'E., Prah-khan ; et au N.-E., Pontéay Ká-ker ou Koh-ker. (P. 63.)

**Pursat** est le siège d'une résidence et le chef-lieu d'une province cambodgienne. La cité est sur une rivière qui n'est navigable qu'au moment des crues. La province compte 30.000 Cambodgiens, 3.000 Annamites, 4.500 Chinois, quelques milliers de Pol (aborigènes) et une cinquantaine de Français ; elle se divise en partie bien distinctes : la région basse voisine du lac, la région montagneuse au sud, et la région intermédiaire, propre à la culture du riz. Ses produits principaux sont le cardamome dont la récolte se fait en septembre, le riz, les peaux, les bois, le marbre, etc.

Comme ruines khmer, on trouve celles de *Préa-sat Donang*, et celles de *Ba-khan* et de *Prah-khan*, à 4 lieues au N.-O. de Pursat ; ces dernières sont des sanctuaires en briques et grès.

A un ou deux jours dans l'intérieur on peut chasser toutes sortes d'animaux sauvages : buffles, bœufs, cerfs, sangliers, tigres.

En allant vers l'ouest, la frontière avec le Cambodge siamois est marquée par le Stung Prak (rivière d'Argent).

La chaîne montagneuse qui limite au sud le bassin du Tonlé sap est appelé par les Cambodgiens Pnom Krevanh ou la montagne du Cardamome.

Cette région élevée de 800 à 1.000 mètres et même plus, est habitée par une race d'aborigènes non cambodgienne connue sous le nom de *Por* ou *Pol*; leurs villages groupés ou isolés sont construits sur les flancs des montagnes, ou souvent encore en forêt sur les arbres. Dans ce cas ils élèvent leurs cases sur des tiges d'arbres rapprochés afin d'être préservés des animaux féroces.

Ces habitants des montagnes sont grands et robustes, ils ont le teint foncé et parlent une langue qui leur est propre. Leur arme est le fusil à pierre et surtout l'arbalète dont ils empoisonnent la flèche pour tuer le gros gibier. Leur origine? sans doute une proche parenté avec les autres aborigènes de l'Indo-Chine française que les Annamites et les Laotiens appellent *Moï*, *Khà*, etc..

Ils s'emploient à récolter le cardamome, plante recherchée par son odeur aromatique, et qui pousse sur ces montagnes spontanément; elle ne demande d'autres soins que d'être débarrassée des plantes parasites.

Ces autochtones ont un chef relevant du gouverneur de Pursat; ils payent en cardamome leur tribut annuel à l'administration cambodgienne.

Après la rivière de Pursat on entre dans le Grand lac. C'est une nappe d'eau douce d'une longueur de plus de 100 kilomètres au moment des basses eaux; mais quand l'inondation commence, elle s'épanche sur la campagne, et le volume en est triplé. Pendant les mois d'août et de septembre les routes sont supprimées dans la partie basse du pays; les barques circulent à travers les champs, les arbres montrent leur tête au-dessus de l'eau, les animaux se retirent sur les hauteurs, rien ne donne une plus juste idée du déluge. Les habitants se réfugient eux-mêmes sur les collines où ils envoient leurs bestiaux.

Le voyage à travers le lac est des plus monotones. En effet, en automne les rives sont éloignées et peu habitées, et couvertes, sur une grande profondeur, d'arbres rabougris n'offrant aucun attrait. La vue se perd dans un espace sans horizon, sauf vers Pursat où la chaîne dentelée du Krevanh apparaît par beau temps.

Cependant au moment de la pêche, de février à mai, ce voyage est plus attrayant; les eaux ont baissé et des milliers de barques se livrent à l'industrie de la pêche dans le lac et son déversoir; elles sont montées par plus de 30.000 pêcheurs, Annamites pour la plupart. Les bateaux se chargent de poissons à pleins bords; une partie de ce produit entre dans l'alimentation publique, dont elle constitue un élément considérable; l'autre est employée à faire de l'huile ou de la colle.

De la fin d'octobre à la mi-mars, le poisson descend du

Grand lac vers la mer jusqu'à la rencontre de l'eau salée, aux environs de My-tho. Les plus petits poissons, ceux qui servent à fabriquer l'huile, remontent en avril, les poissons de grosseur moyenne en juin et juillet, et les grands en août, septembre et octobre. La pêche est surtout abondante sur les rives cambodgiennes, parce que le poisson préfère les fonds élevés.

*Kompong Phluong*.— Le bateau s'arrête à la lisière de la forêt noyée, à l'entrée de la rivière de Siem-réap qui est également celle qui mène à Ang-kor. (V. R. 3.)

Le vapeur reprend sa course à travers le Grand lac et gagne l'entrée de la rivière de Battambang ou Song-ké; sa première escale est *Péam-séma*, à l'embouchure d'un ruisseau venant du Nord, nommé Stung Tuk tio : c'est un village de pêcheurs où on fabrique de l'huile de poisson.

Sur ce premier affluent de gauche se trouve un village annamite catholique, Ta-ôm.

*Bak-préah*, station commerciale au confluent du Stung de Mongkol-Borey.

Les jonques peuvent remonter le Prek (cours d'eau) en toute saison, mais les petits vapeurs ne peuvent y pénétrer que pendant la saison des hautes eaux.

**Battambang** s'étend sur 4 kilomètres le long des deux rives du Seng-ké : c'est le long de cette rivière qu'est concentré tout le commerce.

A la suite de guerres prolongées entre le Cambodge et le Siam, ce dernier pays occupa les rives du grand lac en 1795 et gouverna directement Battambang et Siem-réap à partir de 1815.

En 1860, Norodom, élevé à la cour du Siam, est appelé au trône du Cambodge, mais une révolte éclate et il doit chercher protection auprès des autorités siamoises. Le Siam profite de cet événement politique pour se faire promettre la cession des districts septentrionaux du Tonlé-sap et le traité secret de 1863, est bientôt ratifié par Norodom en janvier 1864 à l'insu du gouverneur de la Cochinchine.

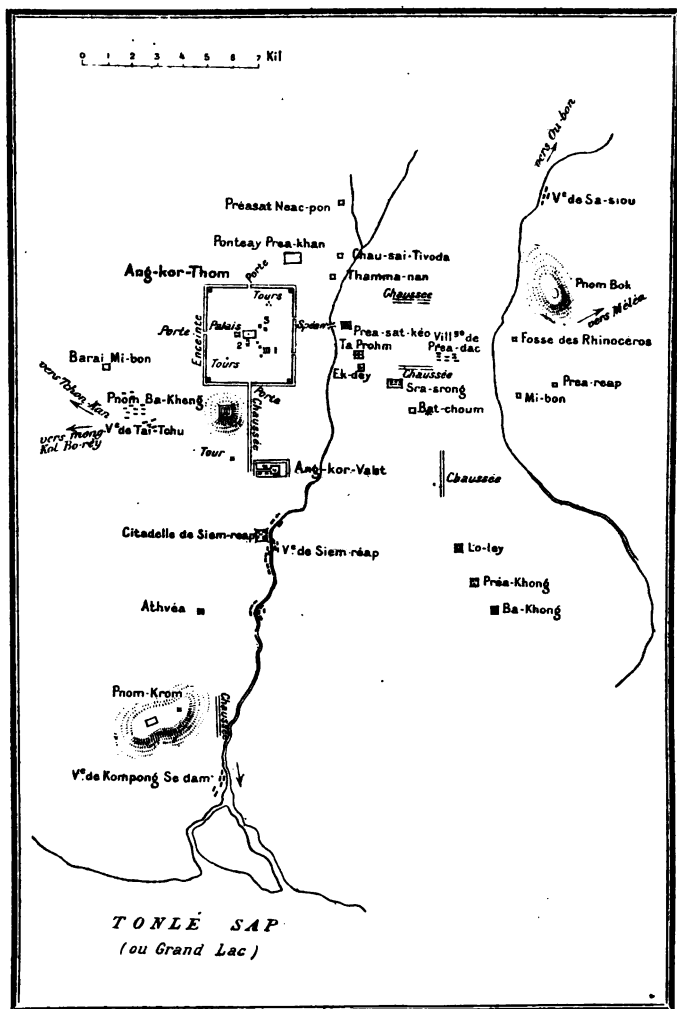
Le traité de 1867, entre la France et le Siam, reconnaît au Siam les provinces de Battambang et de Siem-réap (Ang-kor), mais la convention de 1893 interdit à la cour de Bang-kok d'entretenir des forces armées sur ces territoires.

Les principaux édifices de la ville sont les pagodes : *Vaht Seng-ké*, *Vaht Balat*, sur la rive droite, *Vaht Tam-may-sa* ou de l'Eléphant blanc, et *Vaht Rom-dal*, etc., sur la rive opposée, sont sans cachet.

La citadelle a un développement de 1,500 m.; c'est un carré



# GUIDE MADROLLE



## ANG-KOR ET LES ENVIRONS

flanqué de quatre bastions avec des murs de 4 m. de hauteur sur 50 centimètres d'épaisseur. On y remarque de vieux canons, vendus à un gouverneur par l'ancienne compagnie des Indes.

Le gouverneur de la ville et de la province est nommé par la cour de Bang-kok auquel il paye une redevance annuelle de 30 piculs de Cardamone.

Autour de Battambang on rencontre quelques ruines khmer :

*Vaht Eck*, preasat orné de belles sculptures ; la porte orientale de l'édifice est précédée d'une galerie à triple colonnade. On dit ce sanctuaire contemporain de la grande pagode d'Ang-kor.

*Ba non*. Un escalier mène du pied du rocher au sommet du monticule dont la porte orientale est gardée par deux Yack-sa et des Song des chaussées mènent des portes au monument central.

A peu de distance, voir la *grotte de Prah-teuk* dans laquelle se trouvent des statues de Çakia-Muni.

*Ba-set*. Trois grandes enceintes entourent le preasat central relié à deux tours plus petites en briques.

### 3. Les ruines khmer d'Ang-kor.

Après une heure de chaland on arrive à une case flottante qui représente la douane siamoise, là on prend des sam-pan qui mènent en une demi-heure à un débarcadère où des chars à buffles conduisent en deux heures à Siem-réap. On s'installe dans une *sala* ou bâtiment peu confortable réservé aux voyageurs.

C'est dans cette région que l'on a découvert les plus belles ruines khmer, qui sont une preuve indéniable qu'un grand peuple a jadis habité ce pays aujourd'hui siamois, mais habité par des Cambodgiens.

Les plus anciens de tous ces monuments sont ceux d'Ang-kor Thom, dont la cité fut créée par le roi Prea-thong en 447 avant Jésus-Christ. L'introduction de la religion brahmanique dans ce pays date de cette époque.

Ang-kor Vaht, mieux conservé, est plus moderne ; sa construction ne fut entreprise qu'en 57 de notre ère par Préa-ket Méaléa ; on consacra le temple à la Trimurti brahmanique. (Ce ne fut qu'en 638 que le culte de Bouddha, importé de Ceylan, remplaça ici le brahmanisme.)

En remontant la rivière on trouve sur la rive située à gauche, les pagodes de Pnom Krom et d'Athvéa; — Ang-kor Vaht; — le Pnom Bakheng ou Raheng; — Barai-mi-Baune, palais des bains royaux; — Ang-kor Thom; Pongteay Prah-Khan, la forteresse de la divine épée; — Prast-Néak-Pon (Tour des dragons enroulés) au milieu d'une immense plaine qui était ou le terrain de manœuvres ou le champ de courses des éléphants.

Sur la rive droite: Lo-ley; — Ba-kou et Ba-khong, à 15 et 18 kilomètres d'Ang-kor Vaht; — Prah-rour; — Mé-Boune; — Bachoum; — Ta Prohm avec Ké-dei et la pièce d'eau de Sra-srang; — Prasat-Kéo, en face Ang-kor Thom, où est un ancien pont khmer de 14 arches.

Tous ces palais sont construits sur un plan à peu près semblable; ils ont la forme d'un rectangle dont l'axe transversal est orienté à l'O. et l'axe longitudinal vers le N. La pierre de Bien-hoa et le grès ont servi à la construction des monuments principaux, la brique aux édifices moins importants, et le bois pour les portes et l'ornementation des plafonds.

Une muraille, défendue par un fossé, et percée de portes aux quatre faces, entoure ces palais.

L'architecture khmer, dérive de l'art indou, mais elle est plus sobre d'ornements; elle eut, dit Fournereau, trois périodes: « La première est l'époque fantastique, pendant laquelle les artistes ont donné libre carrière à leur imagination et créé ces grandioses décors de Thôm et de Prah-khan, etc., tout en inventant une infinité de motifs d'ornementation qui se sont développés, affinés, maniérés peut-être, dans l'époque suivante ou deuxième période dont Ang-kor Vaht est le type principal et où l'on admire surtout l'immensité du plan, le développement des lignes, des combinaisons, des saillies architecturales, la richesse des moulures, la finesse des ornements et la belle exécution de toutes les parties; la troisième période, celle des monuments en briques, n'offre plus de galeries à colonnes, et les tours simples dans leur aspect général, n'y sont chargées ni d'acrotères, ni de dentelures. Mais elles sont admirablement assises sur leurs soubassements, de proportions imposantes, et leur ornementation, bien exécutée, surprend par la fantaisie, la variété et l'heu-

reuse disposition des motifs, ainsi que la parfaite entente de l'effet. »

Aymonier, d'après ses traductions des inscriptions khmer, nous renseigne sur l'histoire des travaux exécutés sous quatre rois camboïens du ix<sup>e</sup> siècle :

Jayavarman II, qui vint de Java, eut pour résidences successives : Indrapura ?; Hariharalaya (Prah Khan ?; près Ang-kor Thom) ; Amarendrapura ? le Mahendraparvata (Beng Mealea). Dans ses dernières années, il revint à Hariharalaya qui resta la capitale jusque vers le milieu du règne de Yaçovarman.

Son successeur fut Jayavarman III. Il ne se passa aucun fait remarquable sous son règne.

Indravarman construisit les monuments de Bakou et Bakong, et Civaçrama (le Bayon ?)

Yaçovarman fit creuser l'étang de Yaçodhara situé à 1 kil. E. d'Ang-kor Thom, ordonna la construction d'un temple au centre d'un étang (le Mébouné), bâti sur un îlot le sanctuaire de Loley, et acheva Angkor Thom (Yaçodharapurî) qui devint sa capitale. Au centre de cette résidence, il fit élever une pyramide appelée Yaçodharagiri (Pimân-akas). Une inscription trouvée dans le temple de Banteai Chhmar, au N. de la province de Battambang, nous apprend que ce roi fit la guerre au Tchampa, qu'il y détrôna le roi Jaya Indravarman, mais qu'il tomba ensuite dans une embuscade.

Sans doute que la statue du roi Lépreux trouvée sur un belvédère d'Ang-kor Thom représente ce roi khmer qui mourut avant 910.

Les successeurs de Yaçodharapurî furent ses deux fils Harsavarman I, et Içanavarman II.

En 928, Jayavarman IV, oncle des précédents, en montant sur le trône quitta Ang-kor Thom et se fixa à Chok Gargyar (Koh Ker).

Harsavarman II, son fils cadet et successeur resta à Koh Kér, mais à sa mort, Râjendravarman, frère aîné du précédent, installa sa cour à Râjendrapurî qui devint dès lors la capitale du royaume khmer.

**Ang-kor Thom**, la *Grande résidence royale*, est close par de grandes murailles crénelées ayant près de 4 kilomètres de côté. Cette enceinte est percée de cinq portes avec tours en grès, surmontées par quatre grandes faces humaines ; elles ont un cordon de statues de Bodhisattwa les mains jointes et des motifs de triples éléphants sortant des murailles.

On pénètre dans la ville royale par cinq ponts ornés de yack et de rois portant des naga à neuf têtes.

Dans l'intérieur il y a un preasat à chaque angle, et divers monuments autour du corps principal, comme le *Bayon* ou *Banh-yong*, le *Ba-puon*, le *Prah-Pithu* et le *Pimân-akas*.

Le **Bayon** est peut-être le monument le plus original qu'ait produit l'art khmer. C'est une construction percée de 16 portes, précédées de péristyles donnant accès dans des chambres où se trouvaient des statues de Çakia Muni. L'édifice a plusieurs étages ; il se termine par un haut preasat



à faces humaines entouré de huit tours plus petites et de deux clochetons; il repose sur un massif en forme de croix grecque. Ce massif porte huit preasat de diverses grandeurs; il est environné de galeries à colonnades, renfermant huit tours intérieures, comprises entre elles et les bras de la croix. Cet ensemble forme extérieurement un carré avec un magnifique soubassement, colonnade régnant tout autour et ayant sur chaque face cinq portes surmontées de preasat à faces humaines. Devant la porte orientale de cette galerie se trouve un preasat dont le sommet est orné de krut, de bodhasavista, et d'autres personnages sculptés tout autour du sommet. L'édifice est complété par une galerie plus grande encore, avec une double colonnade extérieure, précédée d'une vaste terrasse sur la face orientale, entourée d'un parc avec deux sra sur la face O.

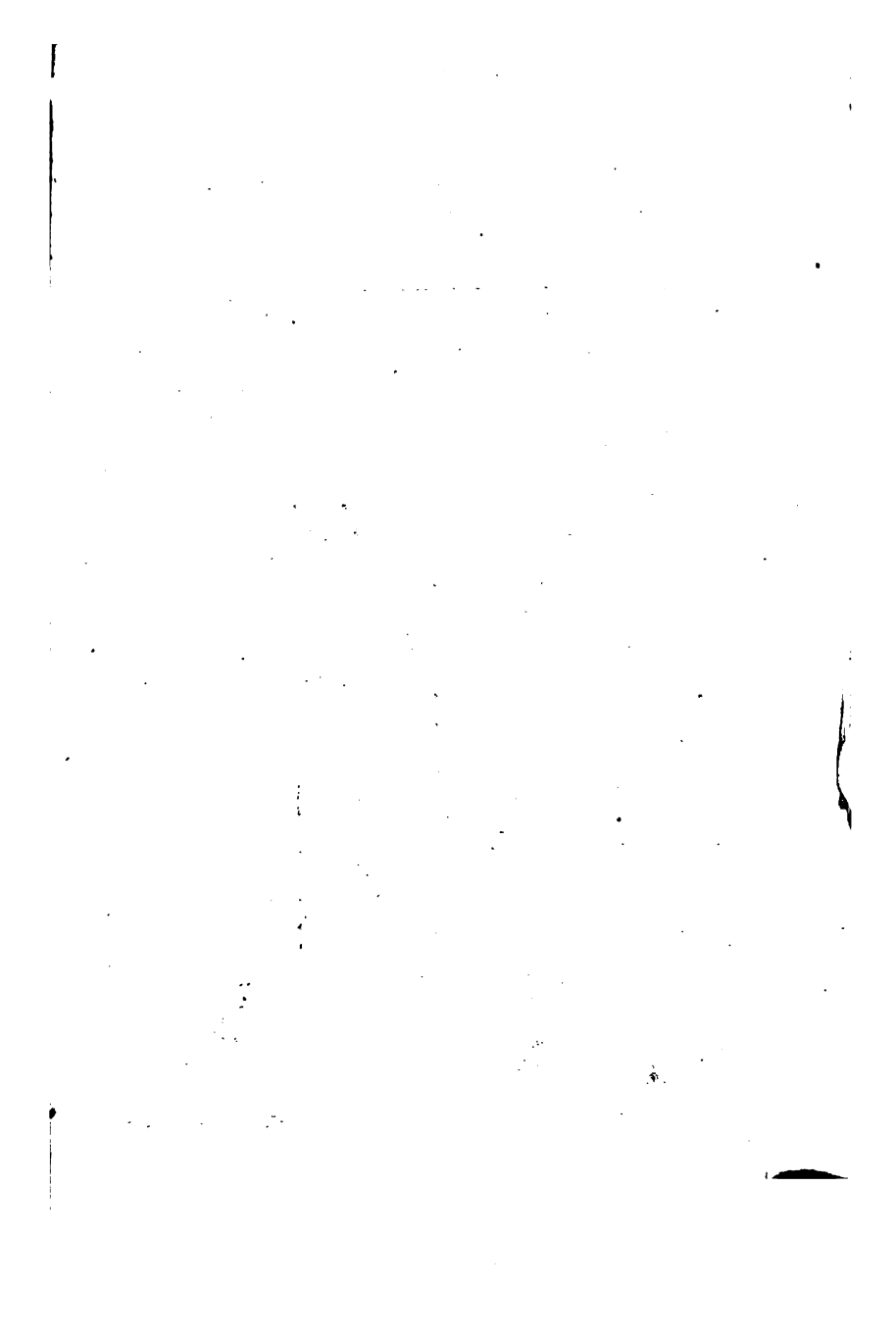
**Ba-puon.** Une longue galerie avec des preasat ruinés servait d'entrée au monument. De la porte principale partait une chaussée entre les deux grands sra. L'édifice a 150 mètres environ de côté; quatre étages le surmontent. Les escaliers sont ornés de sinha et chacun des trois premiers était environné d'une galerie avec des preasat surmontant les angles et les portes. Le quatrième étage servait de soubassement à une statue ou à un preasat.

**Prah Pithu.** C'est un preasat élevé au centre d'un grand soubassement avec une enceinte précédée d'une terrasse entourée de colonnes.

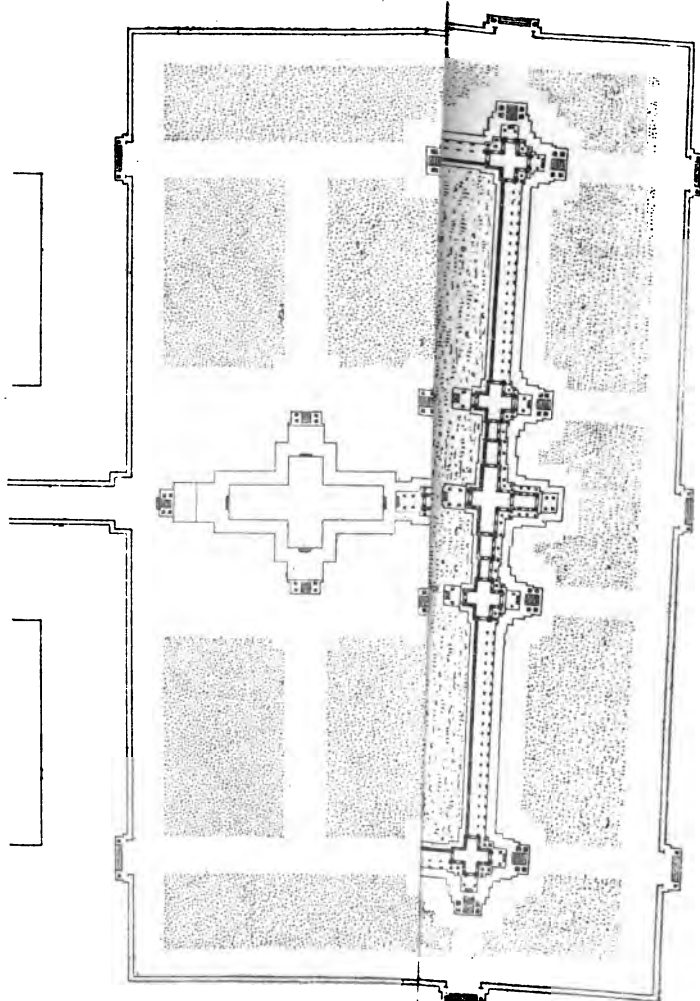
**Pimân-akas.** Les pyramides du monument sont à deux étages et à gradins avec des escaliers ornés de nombreux song. Le premier étage porte une galerie et renferme deux élicules.

Cette construction occupe le centre d'un vaste parc où se trouvait sans doute le palais des rois khmer. L'enceinte est précédée à l'E. d'une terrasse avec cinq belvédères, ornée de song, de naga et couverte de bas-reliefs, présentant des cortèges d'éléphants, des knout, des déva, des rois, etc. A l'une des extrémités de la terrasse se trouve la statue dite du *Roi lépreux*.

**Ang-kor Vaht.** Le « temple de la cité royale » est encore de nos jours un sanctuaire du bouddhisme, là campent des pèlerins dévots et un peuple de bonzes. Ce sont ces derniers



GUIDE MADROLLE



qui sont chargés de l'entretien des ruines et de la garde des idoles. Ang-kor Vaht est le monument khmer le mieux conservé.

« Cet important édifice, dit Delaporte, dont Mouhota a cru pouvoir dire, dans un premier transport d'admiration, qu'il figurerait avec honneur à côté de nos plus vastes basiliques, et qu'il l'emporte pour la grandeur sur toutes les œuvres de l'art grec et romain, occupe une étendue peut-être moindre que Pontéay Chma et un peu supérieure à celle de Prah-Khan (d'Ang-kor) et de Méaléa; il est, comme ceux-ci, entouré d'un parc avec enceinte et fossé disposé de la même manière. Par une exception presque unique, sa façade principale regarde le couchant. Nous allons l'aborder de ce côté en dehors du parc.

« Au premier plan, une esplanade environnée de grands dragons à neuf têtes et de lions fantastiques; puis une vaste nappe d'eau limitée par des quais, un pont flanqué de colonnades interrompues au milieu pour faire place à de larges escaliers descendant jusqu'au bassin, toutes les allées sont bordées de naga, serpents, tous les escaliers sont garnis de lions étagés; enfin, comme fond, une belle galerie à colonnes avec trois entrées centrales surmontées de tours aux étages dentelés, et deux grands porches ouverts aux extrémités pour le passage des chars et des éléphants. Sur les côtés, des massifs de végétation; dans le lointain, le groupe des cinq plus hautes *préasat* (pyramides) du temple, presque perdues au milieu d'innombrables cîmes de palmiers. Tel est le spectacle imposant qui surgit soudain à vos yeux, comme par un coup de baguette magique, quand, débouchant de la voie tracée sous les sombres voûtes forestières, vous atteignez la ligne ou fossé qui marque nettement la limite de la haute futaie.

« Le pont a 80 mètres de longueur. Franchissez-le, ainsi que la grande porte et le passage voûté dont j'ai fait mention, et arrêtez-vous près des piliers du péristyle intérieur qui donne sur le parc. Ici va vous apparaître le second tableau de féerie.

« A un demi-kilomètre devant vous, au bout d'une avenue spacieuse que bordent de sveltes bouquets de borassus, de cocotiers, de bambous, se développe l'ensemble du temple. Sa masse pyramidale d'un gris luisant tranche sur la verdure

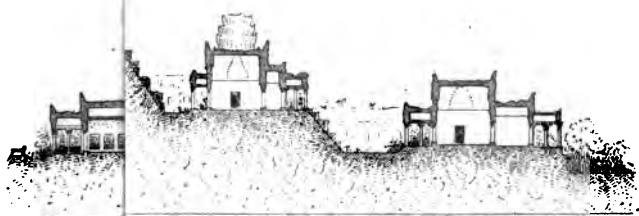
sombre qui l'enveloppe. Le monument sort, pour ainsi dire, du sein des eaux, il semble émerger des deux grands *sra* (étangs sacrés) qui en baignent le pied.

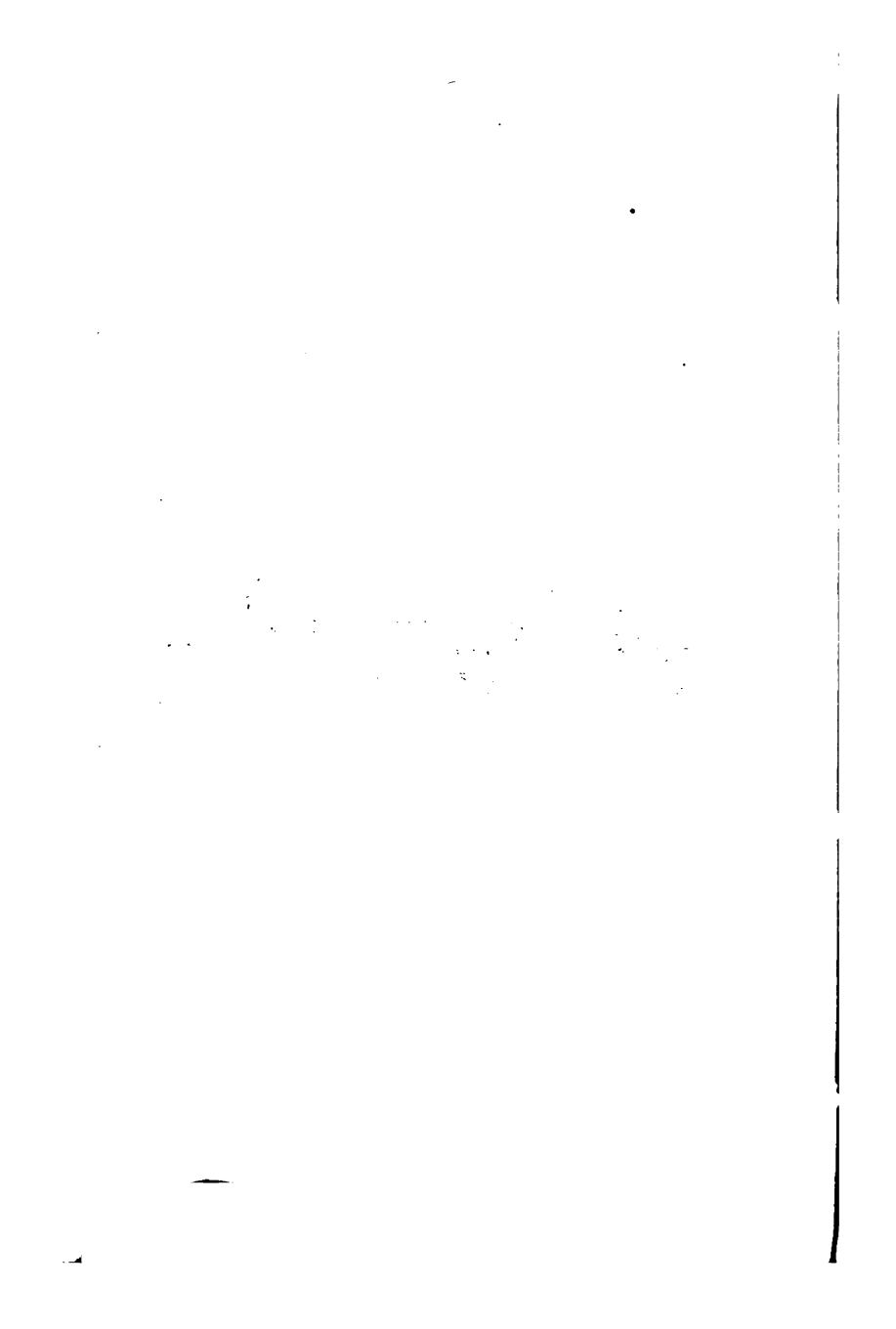
Il est divisé en trois étages; le premier, composé d'une galerie à colonnes de 250 mètres de façade; le second, d'une galerie moins développée avec fenêtres à balustres et hautes tours aux angles; le troisième, d'une galerie du même genre juchée sur un haut massif, et dont les préasat déjà plus élevées sont dominées par la tour du sanctuaire.

« Traversez maintenant la chaussée, en laissant de chaque côté un bel édicule dont les ruines disparaissent à demi sous le treillis envahissant de la végétation. La nappe azurée des *sra* s'allonge en avant du temple; au-dessus brille l'aire sableuse d'une esplanade bordée d'une assise de grès sculpté, et d'une balustrade; au milieu s'avance une terrasse en croix avec des dentelures et un entourage de colonnettes; cette terrasse précède l'entrée principale et fait partie d'un premier soubassement; celui-ci, tant extérieur qu'intérieur, n'a pas moins de 2.500 mètres de pourtour sur 4 mètres de hauteur : il est couvert de magnifiques moulures d'un dessin très perfectionné, et il n'y a pas un décimètre de sa surface qui ne soit finement fouillé : rinceaux d'acanthé; gueules de dragon enguirlandées de feuillage; perles, fleurs épanouies, disposées en rond, en losange, en ellipse, arabesques encadrant de petites figures, et mille autres ciselures gracieuses ont ici transformé la pierre en une véritable dentelle.

« Sur ce soubassement repose la première galerie d'enceinte, plus belle encore que celle de Ta-Prohm et de Méaléa. Vue de près avec sa colonnade terminée par d'élégants péristyles d'angle, dont les piliers se profilent à jour sur la verdure et sur le ciel bleu, avec ses frontons et ses toits étagés qui montent jusqu'à une hauteur de 20 mètres, en masquant le reste de l'édifice, cette galerie produit à elle seule un effet grandiose. Les piliers en sont couverts de sculptures : des dieux, des saints, des bayadères dans des ogives, des entrelacs, des rinceaux, des ornements innommés qui se répètent de haut en bas. Chapiteaux, entablements, frises, abondent également en saints motifs; c'est un modèle de délicatesse sculpturale.

« A l'intérieur de cette première galerie, sont de vastes





cours où l'on voit s'allonger des perspectives infinies de moulures profondes, de frontons flamboyants et des tévada innombrables, incrustés sur toutes les murailles. Quatorze escaliers dont onze à ciel ouvert et trois sous des passages voûtés qui donnent lieu à de petites cours à colonnes d'une très grande richesse, conduisent au bout d'un massif à double gradin — sur la terrasse qui porte la seconde galerie, aux angles surmontés de tours.

« En traversant par la porte principale (suivant l'axe de l'ouest à l'est), on se trouve au pied d'un nouveau massif à trois divisions qui monte par une pente rapide à la hauteur de 15 mètres. Douze escaliers abrupts — trois sur chaque face — d'un effet aussi saisissant que grandiose, avec cent quatre lions étagés et de superbes moulures, dissimulent cet escarpement. A la plate-forme supérieure se trouve la troisième galerie. Des degrés par lesquels on y accède, l'œil embrasse un panorama merveilleux : toutes les constructions inférieures du temple, les bassins, l'immense parc avec son enceinte et ses fossés, et la campagne environnante ; mais ce spectacle éblouissant s'évanouit soudain dès qu'on pénètre dans l'enceinte supérieure dont les fenêtres à balustres interceptent entièrement le champ de la vue.

« Nous sommes ici dans une grande cour aérienne, entourée d'un double cloître et coupée de deux galeries à jour. Du haut en bas de chaque pilier des colonnades, de chaque pilastre des tours, sont sculptés des dieux, des adorateurs, des saintes aux formes attrayantes, et, devant cette foule recueillie de personnages, déjà si loin de la terre, et si rapprochés du ciel, on sent passer sur son front comme un souffle émané du sanctuaire. Il est là, en effet, devant nous, surélevé sur un dernier massif à deux marches, à l'intersection des galeries à jour avec lesquelles il se raccorde par une superposition de piliers formant péristyle autour de sa base. Ce sanctuaire est un magnifique preasat ouvragé tout entier de riches sculptures, et dont la flèche demi-ruinée atteignait jadis la hauteur de 65 mètres. Il est clos de toute part, on n'y voit aucune entrée apparente, et tous, prêtres et fidèles, se contentent de se prosterner au dehors devant des images dorées de Çakya Muni qui sont figurées en bas-reliefs sur ses quatre portes.



« Il va sans dire que chacune des œuvres d'art exécutées dans toutes les parties de cet édifice incomparable mériterait une mention à part. Ne voulant pas de nouveau m'étendre sur les détails, je me bornerai à parler de la muraille de fond de la grande galerie dont la longueur totale est de près de 1.000 mètres et sur laquelle règne une série ininterrompue de compositions en bas-reliefs comprenant des milliers de personnages.

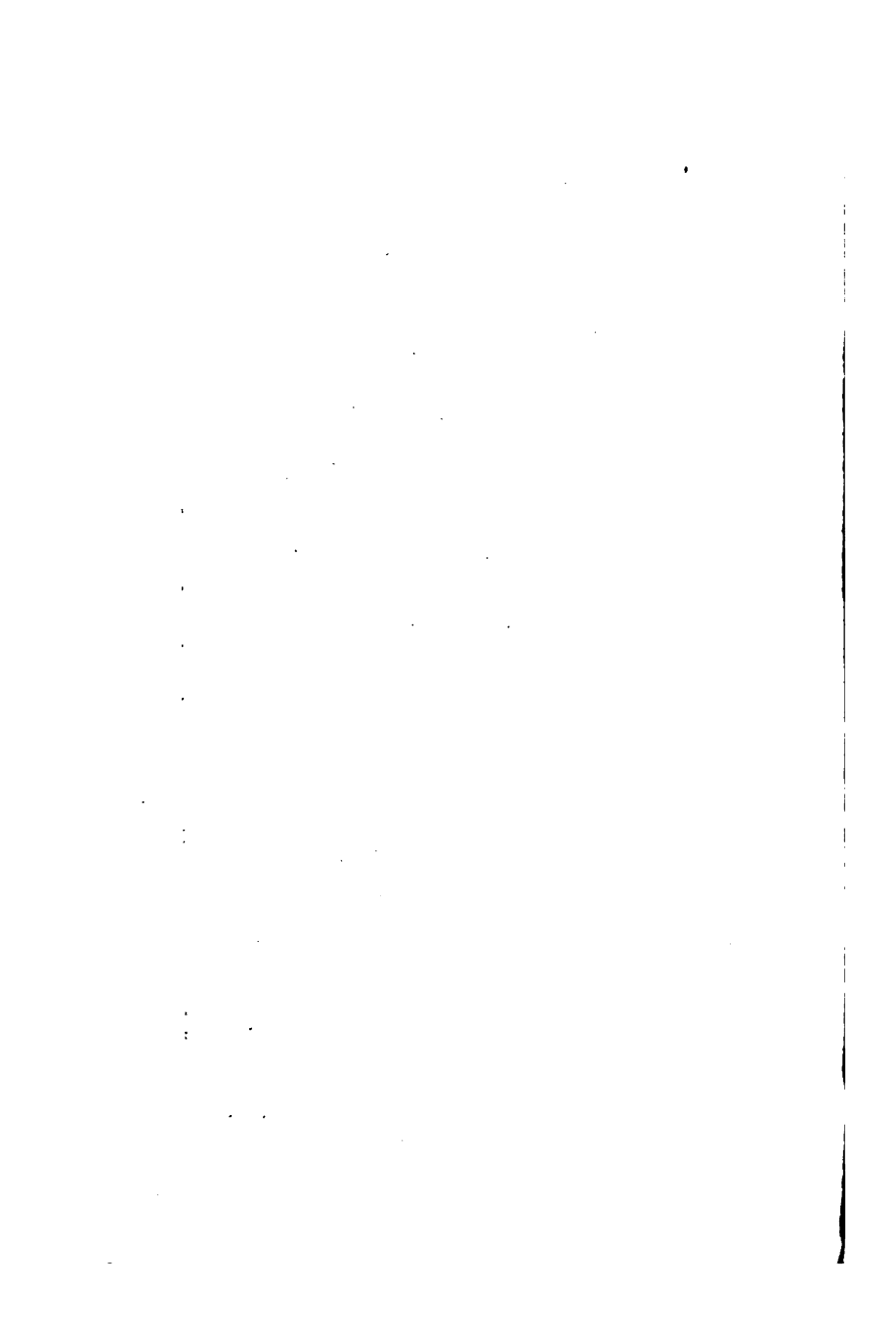
« Cette galerie, rectangulaire on le sait, est divisée en vingt-huit chambres, correspondant aux entrées d'angles et de milieu, et en huit salles longues de 50 à 100 mètres, comprises entre la double colonnade extérieure et le mur de fond sur lequel se développent les grandes scènes.

« Dans la moitié nord, ce sont d'immenses combats, parmi lesquels on reconnaît des épisodes guerriers de Ramayana, cette lutte héroïque du roi d'Ayodi, Rama, septième avatar de Visnu, contre Ravana, roi de Ceylan, ravisseur de la belle Çita, son épouse. Mais ce n'est pas la légende, telle qu'elle a été enfantée par l'imagination du poète indou; c'est quelque épopée fabuleuse où le génie khmer a vraisemblablement fondu les exploits des dieux avec ceux des conquérants du Cambodge.

« Dans cette multitude de guerriers qui prennent part à la lutte, ceux dont la tradition nous a conservé les noms sont aussi des héros du poème brahmanique. Jamais Valmiki, si souvent interprété dans l'Inde, n'a rencontré d'artiste animé d'un souffle aussi puissant que le sculpteur khmer d'Angkor Vaht.

« La taille des guerriers, lorsqu'ils représentent des rois ou des dieux, ne dépasse guère celle de leurs soldats; leur pose est superbe, parfois on dirait des héros d'Homère sculptés par quelque grand artiste grec. Les divinités malfaisantes et les démons fantastiques ont, au contraire, la figure grimaçante et la stature des géants. Reproduits dans les différentes phases du combat, les guerriers principaux s'y montrent dans des poses variées : tantôt ils se tiennent à l'arrière de leur char ou sur la croupe de leur monture. Tantôt ils s'avancent jusque sur la tête de l'éléphant, ou sur le timon, en avant des coursiers, pour en venir aux mains à l'arme blanche; enfin ils ont pour cocher un personnage nain





dans des poses pittoresques, et quelle que soit l'ardeur de la mêlée, ils sont toujours entourés de nombreux serviteurs qui, indifférents au combat, tiennent au-dessus de leur tête, parasols, chasse-mouches et autres insignes de la puissance. »

La sculpture s'étend sur tous les murs ; parmi les bas-reliefs les plus remarquables on voit dans une chambre située dans l'angle N.-O., un ouvrage remarquable, « La mort du roi des Singes » que Croizier décrit ainsi : « Le roi des Singes est étendu sur un lit, son fils aîné le soutient. Le roi a une flèche en pleine poitrine, il semble exprimer ses dernières volontés. Le plus jeune de ses enfants embrasse ses genoux. La guenon lui soutient la tête. La physionomie des courtisans présente un mélange de colère et de tristesse rendu avec une extrême justesse. Tout est remarquable dans cette scène tirée des combats de Rama et de Ravana, assisté de l'armée des singes de Hanuman ».

L'étage supérieur est le *Bakhan* ; sur les piliers des galeries 13 inscriptions bouddhiques relatent des pèlerinages et des bonnes œuvres.

#### AUTOUR D'ANG-KOR :

*Ek-day* a un mur d'enceinte de 2 kil. avec 4 portes surmontées de tours à faces humaines. L'édifice a 9 tours sur des galeries triples croisées avec 12 petites cours. Une belle terrasse triple, avec song et naga, donne accès au monument.

*Sra-Seroum* situé dans l'O, était sans doute une dépendance d'*Ek-day*. Sur la face O. une belle terrasse.

*Ta-kéo*. Edifice en grès à 4 étages ayant 100 m. de côté à la base. Le troisième étage se compose d'un magnifique soubassement portant 4 tours aux angles. Le monument paraît avoir été inachevé.

*Prah-Khan*. Ce monument a une enceinte de 800 m. de côté, flanquée de krut. De belles portes à 3 tours donnent accès dans ce palais au moyen de ponts bordés de naga à 9 têtes. L'édifice central a 200 m. de côté à sa base ; il est orné d'une double colonnade extérieure avec 3 portes précédées d'une triple terrasse. Sur les autres faces une galerie carrée traversée par deux galeries en croix, avec cinq tours surmontant les extrémités et la croisée des galeries.

La grande tour centrale est environnée d'un ensemble d'édicules et de petites tours de formes et de dimensions diverses, symétriques deux à deux par rapport aux axes. Les sculptures et les ornements sont nombreux.

*Ta Prohm* a une encainte crénelée percée de portés monumentales à l'E. et à l'O.

Vingt-huit tours très soignées, de 5 étages surmontent le monument. Dans le bâtiment central il y a une galerie à double colonnade extérieure de 100 m. de côté avec des bas-reliefs d'ornementation tout le long de la muraille.

*Bakou* fut érigé par Indravarman en l'honneur de son père Prithivindravarman, et consacré à Çiva.

*Lo-ley* est clos par une grande enceinte. Le massif pyramidal a 3 étages. On y a trouvé de belles inscriptions et des statuts d'Aréak. *Lo-ley* fut élevé pour les funérailles de Indravarman par son fils Yaçovarman.

*Bakong* comprend une pyramide à 5 étages et gradins; des éléphants sont placés aux angles et des song de chaque côté des escaliers. Ces stateus sont de grandeurs décroissantes à mesure qu'elles occupent une place plus élevée. On compte 10 préasat en briques.

*Prah Rup.* C'est un magnifique monument au centre d'un grand parc, avec un grand soubassement central, entouré d'édicules et de préasat, orné de 12 escaliers avec 62 lions. Ce soubassement porte 4 préasat plus grandes, dominées elles-mêmes par un préasat d'une dimension exceptionnelle.

On remarquera de belles et de grandes statues de Çakia-Muni.

*Bakeng* est précédée d'une chaussée garnie et entourée d'un mur d'enceinte rectangulaire et de 88 édicules. Ce massif pyramidal s'élève sur une colline; il renferme l'empreinte du pied de Çakia-Muni.

*Athvéa.* Tour avec deux édicules. La porte O. est précédée d'une colonnade.

*Pnom Krôm* s'élève au sommet d'une colline. Le monument consiste en 8 préasat.

On a trouvé près de là les débris d'une statue de Brahma avec tête à 4 faces, 4 corps et 8 bras.

*Me-Boune.* Pyramide de 200 m. de côté, formée de 4 sou-



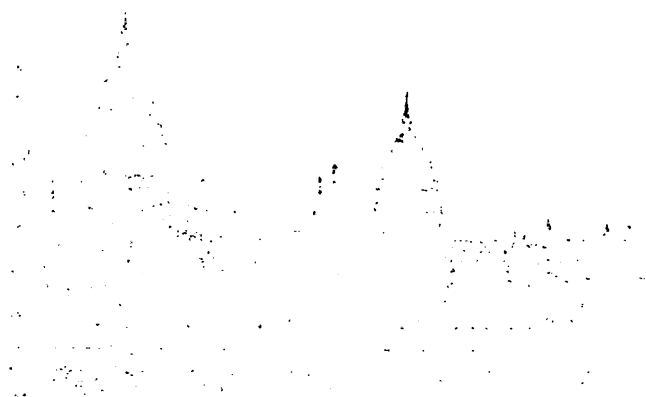


Fig. 1. 1. 1. 1.  
1. 1. 1. 1.

bassements superposés portant des préasat, avec de belles moulures.

*Baraï Me Boune* comprend 4 édicules avec des dessus de porte portant de grosses têtes de Gaudama, de Yack-sa à bouche grande ouverte; tout autour des étangs sacrés entourés d'un mur de 200 m. de côté.

#### 4. Kompong Chhnang à Ang-kor.

Voie de terre.

Se munir de bons guides et de vivres pour ces excursions longues et fatigantes; on rencontre peu de population.

Partir de Kompong Chhnang, sur le bras du Ton-lé Sap, se rendre à Kompong Thôm sur des éléphants ou en charrettes à buffles, où à 15 kilomètres dans l'E., on peut visiter les ruines du Pnom San thuk.

A Kompong Thôm on s'engage par le sentier de Stung pour Prah-khan; on met 3 à 4 jours.

De Prah-khan, voyage à Pontéay Ka-ker ou Koh-kér, 2 journées, puis on revient à Prah-khan pour s'engager par l'ancienne route dallée des khmer pour Beng Méaléa, près la frontière siamoise par laquelle on gagne Ang-kor.

Toute cette partie nord du Grand Lac est remplie de belles ruines; ces monuments indiquent qu'il y eut autrefois des cités nombreuses et de fastueuses résidences royales; nous les placerons d'après le groupement administratif du Cambodge.

Dans le S.-E. de Kompong Thom, Pnom San thuk, on remarque sur le sommet d'une hauteur un sanctuaire célèbre dont il reste de remarquables vestiges; un des versants est à pic, la paroi est ouvragée de gigantesques effigies, une de ces sculptures représente Bouddha étendu au fond d'une excavation et dormant la tête appuyée sur des oreillers; les rochers environnants sont profondément sculptés et d'une belle exécution.

Dans ce district de TANG KASANG, on a relevé la stèle de *Kah-koh*; et une inscription dans le sanctuaire de *Phum Preasat*.

Le district de PREI KEDEI est dans le N.-O. de Kompong Thom; on y remarque le sanctuaire en briques de *Preasat Néak Ta Palup*, et les deux pagodes en briques avec sculptures du *Pnom Barieng*.

Si l'on franchit les limites de l'arrondissement de STUNG on trouve : le sanctuaire en briques de *Pontéay Stung*, le temple en limonite avec enceinte de *Preasat Siri Sach*, les



inscriptions et les sculptures de *Preasat Thvear Kedei*, et les *Preasat* en briques d'*Ampil Roloh*, d'*Andek* et de *Svay Yer*.

Dans le district de *KOMPONG SVAY*, le monument le plus important est le *Pontéay Prah Khan*. C'est un édifice entouré par un mur crénelé de 600 mètres d'un côté, défendu par un fossé sur lequel est jeté un pont avec balustrade en forme d'énormes naga avec tête très fouillée. Ces ponts sont flanqués de krut en cariatides. Le pont oriental est continué dans l'intérieur de l'enceinte par une voie dallée.

Le monument central en grès se compose d'une galerie carrée à colonnade extérieure. A l'intérieur sur la face E., sont divers édicules et des *preasat* à 5 étages.

On remarquera un pont massif que flanquent des rangées fuyantes d'immenses cariatides, moitié femmes, moitié oiseaux (garuda). Une chaussée conduit à une magnifique construction à trois entrées, surmontées de trois tours et précédées de péristyles. Tous ces restes s'étendent sur 5 kilomètres carrés.

A voir aux environs : *Preasat Prah Thnol* et *Preasat Prah Damrey*. Ce dernier comprend une pyramide à gradins avec *damvey* aux angles, et *phi* et *sinha* au haut des quatre escaliers; la terrasse est ornée de naga et d'étangs.

Le *Pontéay Prah Thnol* consiste en une enceinte rectangulaire avec des portes monumentales ornées de statues de géants et de grands lions. La porte orientale est précédée d'une chaussée garnie de balustrades formées de longs dragons à 7 têtes et bordées d'étangs à marches de pierre.

Au centre s'élève une haute tour; c'est une des œuvres les plus remarquables de l'architecture khmer. Sa base est en forme de croix grecque.

Le long du soubassement règne une ceinture de statues à genoux, les mains jointes. Plus haut, chaque pilastre est orné d'une femme demi-nue tenant une fleur à la main. On voit aussi de remarquables groupes symétriques composés de saints et de figurines de danseuses, et au milieu trois têtes d'éléphants.

La tour, ruinée, se terminait par quatre autres étages en retrait successif avec pilastres et entablements.

Parmi les autres monuments : le ponceau en limonite de *Komeng* avec un monument khmer dans le voisinage, le

*Preasat Bang* en limonite, le *Preasat* en briques de *Veal Kuk Klong* avec enceinte et des inscriptions sur les quinze temples près *Sam-buor*, enfin les ruines de *Vaht Maha* avec des inscriptions, des sculptures et une enceinte en grès.

Au nord du Cambodge, l'arrondissement de *Promtep*. C'est le plus riche en monuments de tout genre. L'Ecole française d'Extrême-Orient a relevé en 1901 des ruines dans 42 endroits.

Le groupement le plus important est celui du *Ponteay Koh-kér* que d'autres écrivent *Ka-kér* ou *Forteresse de l'île de Cristal*.

Le grand temple comprend une haute tour à cinq étages, élevée et massive sur laquelle est un entablement profondément fouillé. A l'E., il y a une série d'édifices composés de galeries avec colonnades, tours en briques et en grès, puis de vastes pièces d'eau ornées de statues.

Ces monuments complexes, aux caractères variés, semblent appartenir à une époque de transition. On y a relevé des inscriptions.

Dans le groupe de *Koh-kér*, on place les trois sanctuaires en briques avec enceinte en limonite de *Preasat Pram*.

*Preasat Néang Khmau* avec un sanctuaire et une enceinte en limonite.

*Preasat Roloh*, dont le soubassement du temple est en grès ; les sanctuaires en limonite des *Preasat de Damrei* et de *Chen*. A *Dong-kuk* les 4 sanctuaires sont en briques. On a aussi découvert 9 monuments à l'E. et au N. du *Prahal*.

Parmi les autres ruines de la région : le ponceau en limonite de *Trung*, les 5 sanctuaires de *Cheam-sram*, ceux du *Pnom Sandak* avec une porte monumentale en grès, les *Preasat de Dap* en briques, de *Bei* en grès, de *Khna Sen Keo* en grès, de *Samlanh* en limonite, de *Pen Chum* en briques, de *Khna* dont les annexes sont en limonite, les ruines de *Prah Lean* et de *Trapeang Kuk* en grès.

Les autres sanctuaires sont *Preasat Pnom Kol*, *Preasat Pram* avec 6 temples, *Nong Ku* avec des inscriptions, *Prah Trapeang* nord et sud, *Chamrek Chau* avec 3 pagodes, *Preasat Mrech* avec des inscriptions, la grotte de *Prah Khpur* où on a trouvé des sculptures, *Preasat Chhuk* et *Preasat Spean Chey*

avec 3 temples en briques ; *Preasat Pram*, les cinq Tours, est un monument en grès ruiné ; on y remarque une petite enceinte ornée sur ses 4 faces de deux étages de fronton couverts de sculptures très fines. Le *Preasat Ein* est en grès, le *Prahk Téat Khvao* en limonite, et *Ta Dong* en briques. Sur les rochers de *Pung Keng Kong* on a relevé des inscriptions et des sculptures, ainsi que la stèle de *Kuk Rosey*. Le petit pont de *Komeng* est en limonite ; la grotte de *Prah Thvéar*, le *Pnom Kulen* sont couverts d'inscriptions, le sanctuaire de *Svay Kabal Tuk* est en briques et les murs en grès ; le *spéan Toch* est en limonite.

Le dernier district de la résidence de Kompong Thom est celui de CHI-KRENG. Le monument principal est **Beng-Méaléa**, le *Lac des Lotus*. Ce monument est entouré d'une vaste enceinte peu élevée avec un large fossé ; quatre chaussées suivant les axes aboutissant à 4 terrasses à colonnes, précèdent les portes du monument. Cet édifice se compose d'une première galerie de deux cents mètres de côté, avec double colonnade extérieure, 5 preasat sur la face E., 3 sur les autres. Deux édicules sont plantés dans les angles du côté de l'O., et sont reliés à l'axe par des chaussées que supportent des colonnes. Deux autres édicules plus importants sont également placés de chaque côté de l'axe dans la partie S. La troisième galerie est reliée à la précédente par des galeries à colonnades.

L'architecture est ici remarquable, et les sculptures d'ornementation sont d'un goût sobre et pur.

**Preasat Kong Pluk. Tour du siège d'Ivoire.** Une vaste chaussée dallée, garnie d'un double rang de stèles sculptées, mène à une grande et belle tour. Trois édicules formaient l'avant-corps de ce monument.

Les autres annexes de Méaléa sont : *Preasat Dong Chan*, *Préasat Beng Keo*, et *Kuk Top Thom*.

Les Khmer ont laissé le monument en grès de *Teap Chei*, le pont en limonite de *Keng*, et celui de *Ta Ong*. Ce Spéan en limonite, a 60 m. de long sur 12 m. de large, il est jeté sur le Stung Chi-kreng. Le pont repose sur 14 arches avec balustrades en forme de naga à 9 têtes entourant un dieu.

Parmi les autres ponts : *Spéan Tnot*, *Ta Deu*, *Spéan*

*Praptos, Spéan Toch, Spéan Chaap, Spéan Dong kéo*, tous en limonite.

Les sanctuaires sont ceux de *Preasat Slap Pdei*, et de *Preasat Tameng* avec 3 pagodons, *Tran Khna* et *Preasa Phung Phang* en briques, *Preasat Praptos* en limonite. A citer les sculptures et inscriptions de *Vaht Chi-kreng* et de *Beng*.

Du district de CHI-KRENG on gagne le territoire siamois de SIEM-REAP où sont les ruines d'Ang-kor.

## 5. De Pnom-penh à Chau-doc et à My-tho.

On peut rentrer en Cochinchine par le Bassac ou bras occidental du Mé-kong; à Chau-doc on trouve la correspondance pour My-tho, d'où l'on peut rentrer à Saigon par le chemin de fer. De Pnom-penh à Chau-doc 5 p. et 3 p. 75, nourr. compr. Deux services par sem : dép. les lundi et vendredi à 10 h. m., arrivée le même jour à Chau-doc.

Le lit occidental du Mé-kong est le Hau-giang. La rive gauche est formée par l'île de *Kien-svay* où on cultive le coton, le tabac, la sésame, le maïs, le bétel et des arbres fruitiers. Le district de Kien-svay (320 kmq) a 16.227 habitants, soit 51 habitants par kmq. Cette population comprend 14.110 Cambodgiens, 1.744 Chinois, 211 Malais et 162 Annamites.

Un peu avant *Cai-coc*, une chaîne de collines contraint le bras du fleuve à faire un léger coude vers l'E. On entre dans le district indigène de Saang (483 kmq), peuplé de 15.188 habitants, dont 8.922 Cambodgiens, 5.560 Chinois, 487 Annamites et 219 Malais (1901).

*Ka-thom*, pêcheries, station télégraphique, douane cambodgienne. La plupart des escales ont des dépôts de bois.

Sur les rives du Mé-kong, les Annamites se sont juxtaposés aux indigènes cambodgiens. Entre ces deux peuples l'antipathie est très ancienne, très prononcée et ne diminue pas; chacune de ces races vit sans se pénétrer, ni se mélanger tant ils diffèrent de mœurs, d'idées et de religion. Cette incompatibilité d'humeur tient surtout à l'orgueil déraisonnable de l'Annamite qui le porte à ne considérer le Cambodgien que comme un être inférieur; il agit ici en conquérant il s'installe partout, se groupe sans s'inquiéter de ses voi-

sins : avant un siècle il aura colonisé les rives du Mé-kong et sera fortement installé au Laos; l'Annamite sera le meilleur auxiliaire de l'expansion française en Extrême-Orient.

Ce bras postérieur du Mé-kong, ou Bassac, moins large que l'autre, est plus riant, et les berges du fleuve sont un peu plus élevées; on rencontre moins souvent ces humbles et disgracieuses cases des Annamites de Cochinchine.

Les habitations cambodgiennes, plus spacieuses et plus sveltes, sont élevées sur pilotis à un, à quatre mètres et même plus. Cet usage est fréquent chez un grand nombre de populations asiatiques, les cases rangées le long des cours d'eau ne sont pas les seules ainsi édifiées, celles de l'intérieur le sont également. Le but évident est de préserver le logement de l'humidité, des scorpions, voire des serpents et des fauves.

La plupart des groupements importants possèdent une pagode; on la distingue facilement à ses toits superposés.

Le Cambodgien est de taille plus haute que l'Annamite, il est bien proportionné et d'un aspect imposant. Autrefois, il se rasait la tête, à l'exception d'une touffe sur le dessus du crâne, mais aujourd'hui cette coutume est presque tombée en désuétude; les femmes elles-mêmes n'ont pas d'autre coiffure que celle des hommes, aussi le voyageur a-t-il tout d'abord quelque difficulté à les distinguer. Le costume national, de même que pour les Siamois, est le *sam-pot*; c'est une longue bande de coton ou de soie enroulée autour des reins, et dont les extrémités passent entre les jambes.

*Ben-guy*, à la frontière cochinchinoise; poste de douane annamite. — On retrouve quelques villages malais. — *Khanh-binh*, est peuplé de Cambodgiens, d'Annamites et de Malais. — *Bac-nam*.

**Chau-doc**, chef-lieu d'un arrondissement de 145.399 habitants (1901), dont 44 Français, 28.847 Cambodgiens et 1.813 Chinois. Centre commercial important au débouché du canal de Vinh-té qui commence à Ha-tien. La région est française depuis 1867.

A 6 kil., la hauteur isolée de *Nui-chan* ou *Phum-chiso*, au pied duquel est le tombeau de *Nguyen-ngoc Thoai*, le créateur du canal vers Ha-tien. Sur la face S. et au sommet de

la montagne, des ruines khmer, qui comprennent des forteresses, des grottes, des monastères, des temples bouddhiques et brahmaniques. Pour arriver au sommet de la hauteur Isvara (la montagne de Çiva), il faut gravir un escalier de 400 marches taillées dans le roc.

Six preasat de dimensions différentes, disposés symétriquement par rapport à l'axe E.-O. ; puis un édifice central à trois galeries. A peu de distance est une petite bonzerie.

## 6. De Pnom-penh à Khone

276 milles. Service des *Messag. fluviales* pendant les hautes eaux (août à décembre) : départs le lundi et le vendredi à 10 h. du m., arrivée le lendemain matin à Chlong (Tché-long), le surlendemain à Stung-Streng, et le quatrième jour à Khône-Sud. — Retour le jeudi et le lundi (quelques heures après l'arrivée du paquebot); descente en 18 heures.

Pendant les basses eaux (de janv. à juill.). Les vapeurs ne vont que jusqu'à Kratié; retour de Kratié sur Pnom-penh le mercredi, quelques heures après l'arrivée. De Kratié à Khône le parcours s'effectue en chaloupes et en pirogues suivant la hauteur des eaux.

Prix de Pnom-penh à Kratié 44 p. 25 et 5 p. 95; jusqu'à Khône-Sud 20 p. et 10 p.

*Pnom-penh.* — Les villages se succèdent le long de la rive gauche du Me-kong; on traverse alors le district indigène de Muk Kompul.

*Roka Kong*, port fluvial au croisement de plusieurs canaux.

*Koh Sutin*, au milieu d'un groupe d'îles et au confluent du Tonlé Toch qui mène jusqu'à Banam. Les métis chinois y sont nombreux et se livrent à la culture cotonnière; on élève une race chevaline appréciée au Cambodge.

*Kompong Cham*, chef-lieu d'une résidence de 220.000 hab., est un marché important sur la rive droite du Grand Fleuve,

A 4 kil. de là, le sanctuaire khmer de Pnom Bachey ou Vaht Nokor se compose de quatre enceintes rectangulaires avec un temple central, sorte de tour à base carrée, dont chaque face, précédée d'un avant-corps, présentait jadis une statue de Bouddha.

*Peam Chilang*, dépôt de bois.

*Krochmar*, sur la rive gauche, centre d'un commerce de bois.

*Chlong*, chrétienté au confluent du Prek Clong, dépôt de

bois. C'est un centre commercial important où se sont établies des colonies de Chinois et d'Annamites.

**Krachèh** ou **Kratié** est la dernière résidence française avant de pénétrer au Laos.

**Sambok**, sur le Pnom Chambak Meas, on remarque une tour en briques d'origine khmer.

**Sambor.**

Le lit du fleuve s'encombre de nombreux flots, pu's la navigation devient plus difficile, on traverse bientôt les *rapides de Sambor*, puis de *Prea Patang*. On est alors à la frontière du Cambodge, du Siam et du Laos.

**Stung Streng**, au confluent du Se Khong, premier poste laotien.

**Khône.** Voir LAOS.

# AN-NAM

---

**Historique.** Les territoires que les Européens désignent aujourd'hui sous le nom d'An-nam, ont été pendant de longs siècles le théâtre de luttes de races incessantes, d'invasions successives, mettant aux prises, comme dans toute la péninsule indo-chinoise, la civilisation chinoise avec la civilisation indienne.

Antérieurement, la contrée était occupée par une population primitive dont l'histoire reste obscure; mais il est probable que la plus grande partie de ces autochtones resta sur place, subissant les alternatives des luttes et des conquêtes.

Les Tiam, que l'on croit d'origine malaise furent longtemps les possesseurs du littoral que les voyageurs d'autrefois connaissaient sous le nom de Tcham-pa.

Ce peuple eut une culture originale, et il nous a légué des monuments fort intéressants que l'on rencontre dans tout l'An-nam, depuis le pays de Ha-tinh jusqu'à la Cochinchine.

Ainsi établis vers le S. de la presqu'île indo-chinoise, les Tiam eurent bientôt à entrer en contact avec les Annamites, Giao-chi, du Tonkin. Ceux-ci, devenus nombreux et forts, ne les y laissèrent pas tranquilles, engagèrent avec eux de longues guerres, les refoulant progressivement vers le S., leur enlevant, l'une après l'autre, leurs capitales. Hué d'abord, puis Chaban. Le royaume de Tcham-pa disparut complètement à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, alors que les Annamites s'étaient, depuis le XV<sup>e</sup>, rendus indépendants de la Chine.



C'est en 1490, qu'un chef militaire, Le Loi, souleva le pays contre les Chinois, chassa leurs troupes et se fit proclamer roi. Toutefois, la Chine conserva une certaine suzeraineté sur le nouveau royaume qui lui payait un tribut à certaines époques et dont les souverains recevaient l'investiture du Fils du Ciel.

Au xvi<sup>e</sup> siècle, un mouvement séparatiste se produisit dans les nouvelles colonies annamites de l'ancien Tcham-pa contre les provinces du Nord, et le gouverneur de la marche militaire, Nguyen Hoang, finit par reconnaître de moins en moins l'autorité du roi Le, il se proclama régent du sud de l'Empire et fonda une nouvelle dynastie. Ce fut, jusqu'à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, une série de luttes entre les deux dynasties qui furent renversées, l'une et l'autre par un soulèvement général, parti encore de l'An-nam. Les Le se réfugièrent dans les monts peu accessibles du Tonkin; les Nguyen allèrent demander asile au roi de Siam. C'est alors que Gia-long, neveu du régent dépossédé, rencontra un prêtre français, Pigneaux de Béhaine, évêque d'Adran, vicaire apostolique de Cochinchine, qui prit en main ses intérêts et lui persuada de recourir à la France pour essayer de rentrer en possession de sa souveraineté. Gia-long entra dans les vues de l'évêque d'Adran, qui espérait ainsi amener l'An-nam au catholicisme et asseoir l'influence française en Indo-Chine. Muni des pouvoirs de Gia-long, le prêtre passa en France avec le fils aîné du prétendant et fut reçu avec faveur par le roi Louis XVI. Le 28 novembre 1787, fut signée une convention par laquelle la France entra en possession de Tourane avec sa baie et le groupe de Poulo Condor; ses consuls pourraient résider dans les ports de Cochinchine, des avantages commerciaux importants étaient assurés aux Français et la liberté des cultes garantie. Le traité prévoyait le concours de troupes annamites pour les guerres que la France pourrait avoir à supporter en Inde ou en Indo-Chine; en retour, le roi Louis XVI promettait l'envoi d'une force militaire et navale importante pour faciliter le retour de Gia-long dans ses Etats.

Ce traité ne fut pas exécuté à la lettre; l'évêque d'Adran eut des difficultés inattendues avec le gouverneur de Pondichéry et, au lieu de l'escadre promise, il dut se contenter de

deux transports équipés à ses frais qu'escorta une seule frégate, *la Méduse*. Des officiers et des ingénieurs de distinction accompagnaient l'évêque d'Adran. Grâce à leur concours, Gia-long put lever des troupes, construire une flotte et reconquérir son royaume; Hué, sa capitale, Saigon, My-tho, villes importantes, furent fortifiées suivant le système de Vauban, et Gia-long devenu puissant, étendit sa domination sur le Tonkin; en 1802 il fit reconnaître sa souveraineté par la Chine et régna paisiblement jusqu'en 1820. Il n'avait pas été précisément ingrat, avait refusé aux Anglais l'expulsion de deux Français Chaigneau et Vannier, qui les gênaient et fait à l'évêque d'Adran, mort en 1798, de magnifiques funérailles. Cependant il ne mettait aucun empressement à montrer à la France des sympathies efficaces. Il n'ignorait pas les défaites des Français à la fin de l'Empire, il constatait le développement de la puissance anglaise dans les Indes, l'éloignement de la France qui, par ce fait, lui semblait peu redoutable, le traité étant un peu vieux; et on rapporte qu'au moment de sa mort il adressa à son fils la singulière recommandation suivante : « Aime les Français, sois reconnaissant de ce qu'ils ont fait pour nous, mais ne leur laisse pas mettre le pied dans ton empire. »

L'histoire de la conquête de la Basse-Cochinchine par les Français, qui devient l'histoire de l'An-nam, montre que la seconde partie de ce testament verbal fut la seule que retinrent les successeurs de Gia-long.

### Les Annamites.

**Religion.** Une étonnante indépendance caractérise l'état d'esprit des Annamites au point de vue religieux. Les uns se contentent du culte des ancêtres qui est général; d'autres, les lettrés principalement, gardent de la civilisation chinoise le respect et la pratique de la doctrine de Confucius; enfin le bouddhisme — un bouddhisme très modifié — est la religion populaire et quasi-officielle. Mais beaucoup pratiquent les trois religions. Le culte des ancêtres domine; il a été évidemment importé par la conquête et on peut même penser que ce culte si profondément enraciné dans l'esprit des Annamites, a été l'élément modificateur du bouddhisme. Il suppose, en effet, la croyance à une sorte d'immortalité

future et par conséquent à un Dieu dispensateur des récompenses ou des punitions du bien et du mal, tandis que le bouddhisme est une doctrine sans autre aboutissant que le *Nirvanâ* ou le Néant. On peut encore en conclure que là est la raison pour laquelle l'Annamite s'est refusé à la crémation des morts qui implique par avance, même chez les Européens modernes qui la pratiquent, l'idée de l'anéantissement complet, à laquelle l'Annamite est absolument rebelle puisqu'il honore et invoque ses pères, et que chaque habitation renferme un autel qui leur est consacré. De ce culte, le chef de famille est l'unique desservant, et à de certains jours fixés par la tradition, il fait devant l'autel familial les invocations et les offrandes destinées à honorer les fondateurs de sa famille.

Le confucianisme reste l'apanage des classes instruites, philosophie plutôt que religion.

Le bouddhisme est la religion de l'Etat; il y a à Hué un ministre des rites, mais c'est là toute l'organisation, et il n'y a pas de véritable hiérarchie ecclésiastique; les bonzes qui desservent les pagodes sont isolés et tiennent plus du sorcier que du prêtre. De plus, les pagodes, à côté des représentations bouddhiques renferment de nombreuses images étrangères à la doctrine de Çakya-Muni, car, aux trois religions que nous avons énumérées, il faut encore ajouter un nombre considérable de pratiques superstitieuses, de croyances à une foule de génies, bons ou mauvais, associés aux circonstances diverses de la vie privée ou publique et même aux phénomènes de la nature.

A certaines époques, il y a des fêtes et la plus importante est celle du renouvellement de l'année. Elle dure plusieurs jours et préoccupe les populations longtemps à l'avance; les moins fortunés mettent quelque finance en réserve pour fêter le *Têt*, c'est ainsi que se nomme cette solennité nationale qui est surtout célébrée en l'honneur des ancêtres. Les affaires sont arrêtées pendant cinq jours, tout commerce cesse, toute activité publique disparaît; on ne voit dans les rues que les visiteurs allant les uns chez les autres gravement et en silence, au milieu du bruit des pétards d'artifice éclatant dans les habitations, car les réjouissances ont lieu à l'intérieur de chaque logis, décoré et pavoisé pour la circonstance.

Un des rites du Têt consiste à faire la toilette des tombeaux de famille, à en arracher les herbes, à les orner de papiers multicolores. Les festins succèdent aux festins; la part des ancêtres y figure, mais comme ce sont les vivants qui la consomment, il arrive que l'Annamite, habituellement si sobre, inaugure l'année dans l'ivresse.

Outre cette fête, il en est d'autres moins populaires, spéciales à la Cour et aux mandarins et, enfin, le ministre des rites en prescrit parfois pour conjurer les calamités publiques.

**Population. Mœurs. Coutumes.** L'Annamite, le Tonkinois, le Cochinchinois diffèrent très peu entre eux et leurs caractères physiologiques dénotent une origine commune modifiée fort peu par des influences diverses. Ils sont de taille peu élevée; les Tonkinois sont un peu plus grands et certains observateurs attribuent cette élévation de la taille à des croisements avec les montagnards. Les caractères généraux sont les suivants : couronné de cheveux noirs, plaqués et brillants, la face est large, de contours presque géométriques, le carré ou le losange, suivant que le menton est large ou pointu; les yeux, très bruns, sont souvent obliques avec les paupières bridées; le nez est aplati chez le Tonkinois, plus fin en Cochinchine; la mâchoire est forte et le menton très accentué; les pommettes sont saillantes; le teint est jaune, avec des reflets bruns. Le corps est mal équilibré, les membres grêles, les bras un peu courts. En revanche, les attaches ont une certaine délicatesse et la main est petite et gracieuse.

Les femmes sont souvent d'aspect agréable, malgré la détestable habitude de mâcher du bétel qui leur noircit les dents et les lèvres; elles arrivent souvent à acquérir un certain embonpoint, tandis que les hommes restent plutôt maigres.

Le costume des deux sexes est à peu près le même: pantalon large et une sorte de tunique ou blouse attachée sur le côté et fendue dans sa partie inférieure. Chez les femmes, les vêtements sont un peu plus longs et elles y ajoutent, sur la gorge, un carré d'étoffe attaché au cou et sous les bras.

Les maisons annamites, bâties sur le même modèle et sommairement construites, sont largement ouvertes à la

curiosité des passants ; la distribution en est simple. Dans la pièce principale est placé l'autel des ancêtres plus ou moins orné et accompagné de vases, de brûle-parfums ; le mobilier se compose d'une grande table centrale autour de laquelle sont rangés des sièges ; aux parois s'appuient des lits couverts de nattes, où l'Annamite aime à s'étendre, fumant et bavardant, pendant que les femmes s'occupent aux soins du ménage.

La famille est la véritable base du système social annamite c'est un petit royaume, et son chef, en même temps qu'il est le ministre du culte rendu aux ancêtres, est investi d'une autorité absolue sur les autres membres de la famille qui lui doivent respect et soumission ; il est même en possession d'un certain pouvoir judiciaire et règle les questions litigieuses dans sa famille qui est parfois très nombreuse, car les branches cadettes restent souvent sous l'autorité de la branche aînée. Chaque famille se perpétue par les mâles et quand la jeune fille se marie, elle devient pour toujours partie intégrante de la famille de son mari.

L'épouse annamite conserve une personnalité et une liberté relatives, qui rendent sa condition beaucoup plus digne que celle de la femme mahométane ; la polygamie est bien autorisée, mais elle n'est que rarement pratiquée et, en tous cas, la première femme a seule le caractère d'épouse et les autres sont un peu ses servantes.

Dans ce petit Etat familial règnent généralement la paix, le bon ordre et une affection mutuelle qui se prolonge même après la mort. Le culte des morts est, en effet, très développé ; les funérailles sont l'objet de longues cérémonies ; on se sépare avec peine du défunt, et il s'écoule parfois de longues journées avant l'ensevelissement.

**Gouvernement. Provinces.** L'An-nam a comme souverain S. M. le roi Thanh-thai ; la capitale est Hué. La France y a installé, depuis le traité du 25 août 1883, un Résident supérieur qui, depuis le 28 août 1893, préside le Conseil des ministres, le Conseil privé, *Co-mat*, dont les membres sont nommés par le souverain. Un conseiller français est adjoint à chaque ministère.

Les ressources spéciales à l'An-nam sont de plus de 4 millions de francs sans compter les parts revenant au gouver-

nement général de l'Indo-Chine, ni les budgets urbains, communaux ou provinciaux.

Le royaume est divisé en 13 provinces qui sont elles-mêmes subdivisées en *phu*, préfectures, desquelles dépendent des *huyen*, sous-préfectures indigènes. Ces provinces ont à leur tête un administrateur français chargé de diriger les autorités annamites.

En suivant le littoral, ce sont d'abord trois provinces qui firent longtemps partie du Tonkin; leurs habitants, du reste, prétendent être les descendants de la vaillante tribu des Giao-chi. Ces indigènes, en effet, sont plus grands et plus solides que les sudistes et par leur corpulence ils se rattachent bien aux Tonkinois.

Provinces	Population	Chefs-lieux
Thanh-hoa.	1.250.000	Thanh-hoa.
Nghê-an.	300.000	Vinh.
Ha-tinh.	600.000	Ha-tinh.
Quang-binh.	420.000	Dong-hoi.
Quang-tri.	250.000	Quang-tri.
Thua-thiên	340.000	Huê.
Quang-nam.	850.000	Fai-fo.
Quang-ngai	300.000	Quang-ngai.
Binh-dinh.	900.000	Qui-nhon.
Phu-yên.	350.000	Song-câu.
Kanh-hoa.	220.000	Nha-trang.
Binh-thuân.	120.000	Phan-tiet.
Haut-Donnai.	45.000	Djiring.

Le recensement de 1902 a donné 6.121.240 habitants.

## Les Tiam.

On écrit *Cham*, mais on dit en langue vulgaire *Tiam*; on marque *Campa* et on prononce *Tcham-pa*; nous orthographions comme on prononce.

Parmi les peuples de la péninsule indo-chinoise que les invasions sino-annamites ont refoulés peu à peu pour, finalement, les absorber et supprimer leur nationalité, les *Tiam* furent un des plus puissants et des plus intéressants. Leur civilisation a laissé des traces qui appellent les recherches

des historiens de cet Extrême-Orient encore mystérieux. Ils nous ont malheureusement légué peu d'annales, dispersées dans quelques inscriptions monumentales dont la jeune et savante Ecole française d'Extrême-Orient a dressé l'inventaire sommaire et dont elle saura, nous n'en doutons pas, tirer de jour en jour quelques lumières sur un peuple que l'on peut considérer comme disparu, dont les survivants ne sont pas renseignés, mais qui, évidemment a connu (les monuments en témoignent) des siècles de prospérité.

Déjà, la langue des Tiam, les particularités que révèle l'examen anthropologique, justifient l'opinion généralement admise, que ce peuple est d'origine malaise, teinté de civilisation indienne, et provient de Java.

L'histoire de cette invasion restera probablement inconnue et il est même difficile de déterminer quelle fut l'étendue de la domination des Tiam en Indo-Chine, avant que leurs fréquentes et malheureuses guerres avec les Sino-Annamites et la conquête définitive au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, aient amené leur dispersion et provoqué un mouvement de décadence qui permet de conclure à une inévitable et prochaine disparition. Identifiant leur Capitale *Campa* (Tchampa) avec le *Canf* dont parlent les annales arabes, un anglais, le colonel Yule, a cru pouvoir affirmer que, jusque vers le <sup>xi</sup><sup>e</sup> siècle, cette capitale était située sur la Côte Occidentale, assez haut dans le golfe de Siam. Mais, dans une savante dissertation M. Barth établit que l'identification proposée par Yule peut être juste, mais que la situation attribuée par cet écrivain à *Tchampa* ou *Canf* n'est pas la bonne, et que c'est bien sur la Côte orientale annamite, là où l'ont trouvée les Arabes du <sup>ix</sup><sup>e</sup> siècle, puis Marco Polo et les Portugais, qu'il faut placer cette ville.

Aujourd'hui, cette nation, que Yule faisait encore plus grande qu'elle ne le fût, est anéantie et les Tiam occupent quelques villages dans deux petites vallées, au sud de l'Annam et dans le Cambodge. Toutefois, M. Cabaton, auteur de très judicieuses *Recherches sur les Chams*, constate que dans tout le versant oriental de la chaîne annamitique on rencontre des populations nombreuses qui, si elles ne sont pas absolument Cham (ou Tiam) ont reçu du moins une forte empreinte de cette race.

**La race.** C'est qu'en effet, si les Tiam ont perdu leur autonomie politique ils ont conservé, là où ils sont réunis en communautés spéciales, leur autonomie sociale, leurs mœurs, leurs religions et surtout les caractères physiques par lesquels ils se distinguent des Annamites. Ils sont de taille plus élevée, mieux musclés, plus souples et plus vifs; ils ont les membres moins grêles et la tête mieux proportionnée; leur peau, qui passe par les différentes nuances du brun, est douce et mate, dépourvue de ce luisant que l'on trouve chez les noirs. Chez les femmes, la taille reste étonnamment petite, mais elles sont gracieuses et de couleur moins foncée que les hommes.

**Religions.** On constate chez les Tiam la co-existence de trois religions différentes : l'*Islamisme*, le *Brahmanisme* *civite* et un peu de *Bouddhisme*; mais à ces cultes se juxtaposent en une étrange confusion, des superstitions vulgaires, des pratiques irréfléchies, des formules purement rituelles qui ont singulièrement dénaturé les dogmes primitifs.

Les Tiam mahométans se distinguent par le nom de *Tiam boni*. Leur *islamisme* est très mitigé; il s'y mêle des pratiques païennes; les imans ont perdu toute notion de la langue arabe et récitent sans les comprendre quelques versets du Coran transmis par tradition orale; leur ramadan ne dure que trois jours, les ablutions quotidiennes, la circoncision même ne sont que des simulacres. Cependant les Tiam mahométans du Cambodge montrent un peu plus de ferveur et même, en ces derniers temps, on en a vu quelques-uns entreprendre le pèlerinage de La Mecque.

Le *bouddhisme* n'a pu avoir au Tchampa que fort peu de développement. On en trouve des traces à Dong-durong dans un édifice à quatre portes où l'on voit une grande statue de Bouddha haute de 1 m. 50; dans le voisinage de ce sanctuaire bouddhique, M. Finot a trouvé plusieurs autres représentations plus ou moins mutilées de Bouddha. Dans la grotte sacrée de Phong-nha (Quang-binh) on trouve des médaillons en terre offrant des représentations bouddhiques. Près de Binh-dinh on a recueilli une statuette de bronze bien conservée représentant un personnage assis à l'indienne sur les replis d'un Naga (serpent) dont les sept têtes lui forment une sorte de dais; il faut y voir un Bodhisattva.



Mais ces constatations sont isolées et le bouddhisme n'a été qu'une exception chez les Tiam.

La religion principale, la plus généralement pratiquée, celle qui a laissé de nombreux sanctuaires, est le *Brahmanisme çivaïte*, l'adoration simultanée ou exclusive des trois dieux de la Trimûrti indienne : Brâhmâ, Visnu et Çiva, et des çaktis ou épouses des deux derniers : Umâ et Laksmi. À vrai dire, Brâhmâ n'apparaît qu'à peine dans les monuments religieux que nous ont laissés les Tiam. C'est Çiva principalement qui fut leur dieu préféré et dont le culte a laissé les traces les plus nombreuses. Le symbole le plus ordinaire de ce culte est le *linga*, dont il reste d'assez nombreux spécimens sous la forme ordinaire d'un cylindre de pierre à bout arrondi; si, dans les sanctuaires conservés, ce symbole a disparu, il reste les tables à libations auxquelles il était fixé. Çiva est aussi représenté sous sa forme humaine et dans des attitudes variées, entouré de ses attributs habituels, le trident, la feuille de lotus, des armes, des instruments de musique; il est souvent associé au taureau Nandin, qui lui-même fut de la part des Tiam l'objet d'un culte populaire et dont la représentation figure habituellement dans le vestibule des sanctuaires. Mais ce fut surtout Umâ, la çakti de Çiva, qui fut la déesse la plus honorée, sous les noms de *Po-Nagar* ou de *Bhagavati*. L'un des sanctuaires les mieux conservés et des plus curieux à visiter, celui de Nha-Trang, abrite encore une belle statue de Po-Nagar que les Annamites ont conservée et à laquelle ils rendent même hommage. Il faut encore signaler, mais à titre d'exception, quelques représentations de Ganeca, le dieu à tête d'éléphant. Sans avoir la même importance que le culte de Çiva, celui de Visnu et de Laksmi, sa çakti, a laissé d'assez nombreuses traces et des représentations variées dans lesquelles figure souvent Garuda, le dieu-oiseau, soit comme monture de Visnu, soit isolément.

Il est à remarquer, d'une façon générale, que si les Tiam ont conservé des rites indiquant manifestement l'origine brahmanique de leur religion, ils ont au cours des siècles, abandonné peu à peu et enfin complètement oublié les personnages de la trimûrti hindoue et ont donné à leurs images les noms des rois ou des reines, fondateurs des divers sanc-

tuaires, et le plus souvent les idoles sont accompagnées des attributs de la royauté. D'autre part, les Tiam ont associé à la religion brahmanique le culte de quantité de dieux mâles et femelles, de bons ou mauvais génies, éléments qui proviennent probablement des populations que les Tiam trouvèrent en Indo-Chine en arrivant de Java. Les *Recherches* de M. Cabaton donnent sur ce mélange les renseignements les plus curieux.

**Les Prêtres.** Les prêtres forment comme aux Indes, une caste, la caste des *Basaih*. La qualité de basaih est héréditaire mais non obligatoire, c'est-à-dire que si le fils d'un basaih ne veut pas être prêtre, il est libre d'embrasser toute autre carrière et dispensé des abstinences auxquelles les prêtres sont assujettis.

Les basaih sont vêtus de blanc : sur une pièce de coton enroulée aux reins et tombant jusqu'aux pieds, ils revêtent une tunique assez longue également en coton ; pour coiffure, une sorte de turban à franges rouges : les cheveux sont relevés en chignon ; ils gardent la moustache et la barbe. Dans les cérémonies, ils se coiffent d'une mitre blanche brodée de dessins rouges et bleus.

Au-dessous des basaih, figurent les *cameneï* qui font office de diacres, et les *kathar* ou chantres.

A côté de ce clergé régulier, qui a pour chefs trois grands prêtres élus à vie, il y a un clergé ouvert à tous dont les titulaires, appelés *modvou*, tiennent leur investiture tout simplement de leur prédécesseur et dont le principal instrument liturgique est un tambour ; au fond, le modvou est plutôt un sorcier de village qui se fait une clientèle en guérissant les malades ou en prédisant l'avenir. Il faut lire dans M. Cabaton les cérémonies de l'initiation de ces prêtres indépendants qui paraissent d'ailleurs vivre en bonne intelligence avec le clergé basaih.

Le modvou est l'auxiliaire de la *paja*, prêtresse libre comme lui, comme lui aussi quelque peu sorcière, et comme lui encore, choisie et investie de son caractère par une autre *paja*, avec des cérémonies encore plus compliquées. Les *paja* sont astreintes au célibat, mais malgré des peines terribles, il est constamment dérogé à cette loi et la plupart de ces prêtresses ont eu pour mère celle qui les initie.

**Le Culte.** Les édifices religieux des Tiam n'ont rien d'un temple vaste, pouvant contenir une foule et servir à des cérémonies du culte; ce sont, au contraire, de petits sanctuaires comprenant une salle exigüe, obscure et destinée seulement à recevoir avec les prêtres celui qui offre le sacrifice.

Il y a cependant de grandes fêtes religieuses, auxquelles chose assez curieuse, les Boni ou musulmans prennent part, mais elles se passent moins dans les sanctuaires que dehors ou dans des huttes de feuillages, improvisées pour la circonstance.

**Funérailles.** Les Tiam brûlent leurs morts, sauf les enfants qui sont enterrés. La crémation est accompagnée de longues cérémonies; le mort est brûlé avec ses armes, ses vêtements et ses bijoux. Après la crémation on recherche dans les cendres l'os du front que l'on brise et qui, enfermé dans une boîte de métal, plus ou moins précieux suivant la fortune de la famille, est enterré au pied d'un arbre pour, au bout de sept ans, être définitivement inhumé dans le cimetière familial, où l'on place une pierre tombale; ces cimetières, ombragés d'arbres, sont généralement placés à proximité d'une riziére.

**Littérature.** La langue actuelle des Tiam est, dans son ensemble un dérivé du malais, mais on y rencontre quantité d'éléments provenant des langues khmer, chinoise, annamite, ou même empruntés aux peuplades sauvages de l'Indo-Chine; il s'y trouve aussi des vocables d'origine sanskrite et arabe, introduits avec le brahmanisme et l'islamisme. Les mots sont invariables et l'usage de préfixes ou suffixes les transforme facilement de substantifs en verbes. Les Tiam, comme les Indiens et les Européens, écrivent de gauche à droite; il y a entre l'alphabet des Tiam de l'An-nam et celui des Tiam du Cambodge quelques différences; pour chiffrer, ils emploient, en les modifiant quelque peu, les lettres de l'alphabet, mais la décadence de l'instruction est telle chez les Tiam du Binh-thuan qu'ils savent tout au plus écrire les nombres au-dessous de la centaine.

Au Cambodge, les Tiam lettrés écrivent avec un bambou taillé, et emploient du papier européen; en An-nam, ils

emploient le pinceau des Chinois et se servent également de papier chinois.

Les manuscrits reçoivent parfois quelques ornements; certains mots, notamment chez les Tiam-boni ou mahométans, sont écrits en rouge alors que la ponctuation est écrite en bleu; les alinéas sont souvent précédés d'un fleuron.

Chez les Tiam-Kaphir, les manuscrits reçoivent une ornementation plus compliquée; encadrements de certaines pages, dessins d'amulettes, figures magiques, fleurs, animaux et même personnages sont peints avec assez d'art.

Quant à la littérature, les spécimens que nous en connaissons ont surtout trait à la religion et les transcriptions suivantes peuvent en donner une idée :

« Nous rendons hommage à Çiva et aux divinités!

« Alors j'ai quitté de nouveau ma demeure, j'ai vu la déesse Nôgarai. La déesse Nôgarai s'est emparée de moi, elle m'a transporté au delà des mers. Elle s'est dépouillée de sa peau, sa peau s'est changée en corne de rhinocéros d'où l'eau a filtré goutte à goutte. Elle a laissé tomber son gros intestin et un fleuve en est sorti. Elle a laissé tomber son intestin grêle et le banian a été créé. Qui pourrait opérer de semblables merveilles?

« Et moi, j'ai pris un long bâton, j'ai touché les entrailles de la déesse Nôgarai et les branches du banian se sont multipliées. J'ai su faire sortir de ces branches les Tiam, les Siamois, les Chinois, les Churus, les Raglai et tous les hommes et toutes les femmes. Qu'ils frappent tous leur poitrine!

« C'est moi qui te donne la mort, alors tu descends vite sous terre par ma main. Je tiens le glaive au fer brillant. J'ai posé la terre sur l'écaille d'une tortue, je puis l'écraser comme une fourmière, la placer sur le dos d'un éléphant, lui donner l'immobilité du cadavre, la faire trembler ou l'entr'ouvrir ».

Cela se continue par une invocation aux serpents sacrés dont voici la conclusion :

« Moi que voici, j'appelle le roi des serpents blancs; qu'il s'établisse dans le royaume, qu'il vienne assister à cette cérémonie. Moi que voici, j'appelle le Roi des serpents gris; qu'il demeure dans le royaume, qu'il aille se placer au milieu des nuages du sommet de la montagne. Que Pô Nitra

purge la terre de ses impuretés. Que les serpents qui ont nom Chien, Chat, Bœuf, Buffle purifient les lieux souillés où habitent les hommes ».

Voici encore un fragment d'un hymne à Pô Nagar ;

« La « déesse mère du royaume » est la créatrice de la terre, des plantes et des bois précieux..... Que l'homme qui presse sur son index la feuille de bétel ou qui hume le parfum d'une poignée de riz rende hommage à la divine créatrice en lui offrant une oblation de fruits. Daigne accepter ce sacrifice, ô déesse, et exaucer la prière du maître de maison ! ».

Autre fragment d'un hymne au génie Cathun :

« Le génie Cathun aime la sagesse, il n'est jamais irrité, personne n'a le cœur aussi bon. Le harnais de son cheval est garni de grelots, sa cravache est rouge ; le génie Cathun monte bien à cheval. Il part, il galope. Quand il entend une voix, le génie tourne la tête et dirige son cheval où on l'appelle. Il boit l'alcool d'oblation et accepte les offrandes d'œufs de poule quand on l'implore par la voix d'une devineresse ».

Les Tiam les plus savants n'en savent d'ailleurs pas plus long sur ce Cathun écuyer et buveur d'alcool.

On voit par ces échantillons de littérature religieuse quel mélange de superstition se greffe, chez les Tiam, sur la doctrine brahmanique.

**L'Art tiam.** Voir INDO-CHINE.

### Ouvrages à consulter

*Le Consulat de France à Hué sous la Restauration.* 1884, par H. CORDIER.

*Le pays d'Annam.* 1878, par E. LURO.

*Histoire des Relations de la Chine avec l'An-nam, Viet-nam.* 1880, par G. DEVÉRIA.

*Les Monuments anciens des Kiams.* 1894, par CH. LEMIRE, dans le " Tour du Monde ".

## AN-NAM

1. Saïgon à Tourane (par mer) . . . . .	83
Phan-tiet. — Phan-ry. — Nha-thrang. — Qui-nhon. — Tourane.	
2. Tourane à Hué (par le col des Nuages). . .	94
Hué. — Tombeaux royaux. — Thuan-an.	
3. Tourane à Nong-son . . . . .	102
Montagnes de Marbre. — Fai-fo. — Les ruines de Tra-kiêu et de My-son. — Houillères de Nong- son. — Défilé de Tra-leing.	
4. Qui-nhon à An-khé. . . . .	106
Citadelle de Chaban et les tours tiam des envi- rons de Binh-dinh.	

## 1. De Saïgon à Tourane

*par mer.*

Service toutes les semaines par les *Mess. Marit.*; départ de Saïgon pour le Tonkin avec escales dans les ports de l'Annam, à l'arrivée soit du courrier français venant de Marseille, soit de l'annexe de Singapour où elle a pris la correspondance apportée par le paquebot allemand. Prix de Saïgon à Tourane 128 fr. et 89 fr. 50; de Saïgon à Haï-phong 192 et 140.

Après avoir doublé le Cap Saint-Jacques, le paquebot s'écarte lentement des côtes tout en les suivant à distance. On pénètre bientôt dans les eaux de l'Annam.

La pointe *Kéga*, puis on entre dans une large baie ouverte à tous les vents, celle de **Phan-tiet**. La côte est formée presque partout de dunes basses, blanchâtres ou boisées. On mouille à un demi-mille des rochers de l'entrée, mais les jonques pénètrent jusque dans la rivière. La marée est ici semi-diurne.

Phan-tiet est le chef-lieu de la province du Binh-thuan. Derrière la ville s'étend une grande plaine bien cultivée et riche où vit une nombreuse population. Le marché est à *Man-tiet* sur le bord de la rivière.

La province du *Binh-thuan* fut cédée à la France par le traité franco-annamite du 25 août 1883, mais rétrocédée l'année suivante à l'Annam.

Des troupes sont envoyées de Cochinchine en juin 1886 pour former une colonne expéditionnaire dans les deux provinces du Binh-thuan et du Khanh-hoa; en septembre de la même année

ces provinces sont pacifiées avec l'aide du mandarin Tran-ba-loc ; les colonnes expéditionnaires sont alors dissoutes.

A 4 km. dans l'E., à *Pho-hai*, on remarque trois tours tiam, élevées en briques ; la tour du S. contient un linga sur une table à libations, carrée.

La baie de Phan-tiet est bornée à l'est par la pointe Vinay, petit morne bas, formé de dunes blanches, et dernier contrefort d'un massif boisé qui s'élève à une assez grande hauteur.

A peu de distance, la baie de *Phan-ry*, limitée par des falaises d'une teinte rougeâtre et bordée de dunes blanches au Sud.

*Phan-ry*, près Binh-thuan, est située à quelques kilomètres de la côte. Elle fut la dernière place forte de la race tiam (p. 00), et tomba aux mains des Annamites à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.

Cette ville s'étend autour d'une citadelle, le long de la rivière qui vient déboucher à proximité du mouillage. Le bourg maritime est *Cua-man-ry*, où les jonques viennent s'abriter en rivière. On y fait le commerce de saumure, de poisson, et on exporte des défenses d'éléphants, des peaux, des cornes, du cardamome, que les tribus aborigènes descendent des montagnes.

La côte d'Annam est éclairée depuis 1899 par le feu du cap *Padaran* qui limite au sud la baie de Phan-rang.

*Phan-rang*, dans le Khanh-hoa, à 7 kil. de la côte, est desservi par le petit port de *Man-rang* ; la ville s'étend sur les rives d'un cours d'eau descendant de la chaîne du Lang-bian ; il est réuni à ce sanatorium par une bonne route. Les Tiam, populations aborigènes, sont encore nombreux dans cette région, et principalement dans le Nuyen de An-phuoc, près Phan-rang. On a retrouvé dans les environs quelques-uns de leurs anciens monuments.

Dans l'arrondissement de Nin-thuân :

1° Le temple de *Po Klong Garai*, au village de Dac-nhon, à 5 km. dans l'O. La tour principale contient un mukha linga, un nandin, quatre piedroits inscrits. Ce monument et les inscriptions sont de la fin du XIII<sup>e</sup> ou du commencement du XIV<sup>e</sup> siècle.

Au cours de fouilles exécutées en août 1901 dans ce

sanctuaire, l'architecte Parmentier, membre de l'Ecole française d'Extrême-Orient, mit la main sur une cachette qui contenait une partie du trésor du temple. On recueillit dix-huit pièces de métal : un plat d'argent, quatorze vases de même nature, deux vases en argent doré, un vase en or. On présume que cette cachette fut pratiquée par les Tiam lors de la conquête annamite au xv<sup>e</sup> siècle de notre ère. Ces objets ont été déposés dans le musée de l'Ecole.

2° Le temple *Po Romê*, dans la commune de An-xuân, comprend une tour en briques contenant un bas-relief représentant un roi avec les attributs de Çiva; deux statues de déesses, dont l'une porte une inscription sur la poitrine; deux nandins; deux piédroits inscrits.

3° Les trois tours en briques de *Hoa-lai* ou de *Nhon-son*, à 10 km. N.-E. de la résidence.

Dans l'arrondissement de An-phuoc :

4° Les vestiges de trois tours en briques, à 9 km. S.-O. de Phan-rang, au village de *Chung-my*.

La plaine de Phan-rang était autrefois peu cultivée, le P. Guillaume fit tracer vers 1837 un long canal qui en a changé l'aspect inculte en riches rizières. Depuis quelques années des Européens ont créé dans les environs de florissants établissements.

On va de Phan-rang à Dalat et à Dang-kia (Lang-blan). Une route carrossable de 50 km. mène au pied de la chaîne annamitique; là on atteint un bon sentier, long de 22 km., qui permet de gravir la montagne; après avoir traversé l'une des branches du Donnai, une route de 28 km. parcourt le plateau jusqu'à Dang-kia où sont établis divers services de colonisation.

Une bonne route de 110 km. conduit de Phan-rang à Nha-trang; on traverse une région sablonneuse et déserte pendant 60 km. Se défilent le tigre et l'éléphant.

Le Faux cap Varella.

Le havre de *Cam-ranh*, dans un pays montueux, est un des plus beaux ports de cette côte; l'entrée est commandée par l'île Tagne; le refuge est sûr. En 1886 on y avait installé la résidence provinciale; elle a été supprimée l'année suivante.

Les flots des Pêcheurs.

## Nha-trang et Po-Nagar

Les autorités indigènes demeurent dans la citadelle à Khanh-hoa, située à 12 kil. de là; ce fort fut élevé en 1798



par le colonel Ollivier après que le roi Gia-long eut conquis cette province sur les Tay-son; sur un rocher au bord de la rivière une pagode remémore les victoires des Annamites.

La rivière de Nha-trang coule dans la plaine, rasant de près les hauteurs de la rive gauche et laissant à droite la plus grande partie de la vallée; ses bords sont couverts de villages et de cultures, et son lit., d'environ 250 mètres de largeur est régulier jusqu'au delta intérieur. Au point où les bras de ce delta se réunissent pour former l'unique embouchure à la mer les eaux baignent un gros rocher de forme prismatique, haut de 10 mètres, que les Tiam marquent dit-on d'une inscription, tandis que sur la rive gauche se dressent, au sommet d'une petite colline boisée les vieilles tours de Po-Nagar.

**Po-Nagar.** L'ensemble des édifices sacrés désignés sous le nom de Temple de Po-Nagar, à Nha-trang, est situé sur la commune de Cu-lao, huyen de Vinh-xuong. Non loin de l'embouchure, au bord des eaux tranquilles d'une lagune, en vue de la mer, un plateau surélevé d'une douzaine de mètres et probablement nivelé de main d'homme sert de base aux édifices subsistants, adossés à un bois broussaillieux, peu pénétrable qui, dans la pensée de certains observateurs, doit recouvrir les traces d'autres monuments ruinés. Ceux qui nous restent regardent l'Est et s'alignent du Nord au Sud au nombre de trois par ordre d'importance, un quatrième est isolé au N.-O. Malheureusement, une longue construction annamite masque une partie de cet alignement et en rompt le pittoresque. Au-dessous du plateau et dans l'axe de l'édifice principal, à douze mètres en contrebas, on trouve les traces de quatre rangées de colonnes ayant soutenu, selon toute apparence une toiture recouvrant un abri à trois nefs, sans murs latéraux. M. Parmentier, de l'Ecole française d'Extrême-Orient, après un examen approfondi, en 1901, des vestiges de cet édifice, que les Annamites ont relié à leur grande construction par un escalier, a conclu qu'il devait faire partie de l'ensemble du temple de Po-Nagar qui fut certainement, au temps de la prospérité des Tiam, un lieu de pèlerinage particulièrement important.

Actuellement, les édifices sont dans un état qui fait naître de justes craintes pour la conservation de ces intéres-

sants témoins du passé : l'habitude des populations d'Extrême-Orient de ne jamais faire de réparations, la poussée de végétations vigoureuses dont on n'a pas songé à entraver le développement et une construction défectueuse des parties en brique ont amené un trouble sérieux dans l'ordonnance des quatre monuments de Po-Nagar, et il faut une étude patiente et sagace pour les concevoir tels qu'ils furent aux temps prospères des Tiam, avant les dégradations et modifications résultant des guerres et invasions et, finalement, d'une cession régulière aux Annamites qui ont continué à vénérer (sans savoir de qui il s'agissait et en adoptant ou forgeant des légendes) la déesse dont l'image est dans le sanctuaire principal, mais ont ajouté aux antiques sanctuaires des annexes de style différent.

*Tour du Nord-Est.* — L'édifice principal, au N.-E., est bien le type parfait de cette architecture tiam, caractérisée par des monuments quadrangulaires, élevés en forme de tours et terminés en pyramide. Ce sanctuaire, dédié à Po-Nagar ou Bhagavoti (qui n'est autre que Umā, l'épouse, ou Çakti de Çiva, le second personnage de la trimurti indoue) est constitué par un étage carré, à murs verticaux de 10 à 12 mètres de hauteur, surmonté de trois étages bas, décroissants, en retraite l'un sur l'autre, formant pyramide à gradins et servant de base à un amortissement terminal aujourd'hui incomplet. La hauteur totale de l'édifice pouvait être de 24 à 25 mètres. La silhouette extérieure de la tour du N.-E. se complète, sur la façade E., d'un vestibule également terminé en pyramide et précédé lui-même d'une porte en saillie, unique ouverture du sanctuaire, absolument dépourvu de toute baie laissant passer la lumière. Les trois autres faces sont décorées de fausses portes d'un assez fort relief et de hauts pilastres, accouplés deux à deux, peu saillants, à bases et chapiteaux composés de moulures identiques mais inversées, système décoratif très caractéristique de l'architecture tiam.

Les fausses portes se détachent du mur et avancent vers le spectateur par deux saillies successives et décroissantes; elles sont encadrées du même système de pilastres et se terminent en tympans ogivaux d'une courbure particulière, l'arc, très aigu, au sommet, s'élargissant à la base et ne retombant sur le pilastre d'appui que par un nouveau retour, ce qui donne à l'ensemble l'aspect d'une feuille en cœur.

Les pilastres et fausses portes s'appuient sur un soubassement ingénieusement décoré de moulures; à la base de chaque couple de pilastres est disposé un ornement spécial rappelant, comme les tympans des fausses portes, la forme d'un feuillage en cœur et que l'Ecole d'Extrême-Orient désigne sous le nom de *pilettes*. Quelques-unes de ces pilettes sont ornées de feuillages sculptés, les autres attendent — depuis le IX<sup>e</sup> siècle — cette décoration, ce qui vient à l'appui des observations de M. Parmentier touchant l'inachèvement de la tour N.-E. Entre les piliers des fausses portes, la pilette est remplacée par une figure taillée en demi-relief dans la brique, représentant une femme aux mains jointes, coiffée d'une mitre.

Au soubassement correspond, au sommet de ce premier étage

rectangulaire de l'édifice, un entablement de même caractère, relevé aux angles par des figures en saillie ou acrotères, au-dessus duquel s'élèvent successivement les trois étages en retrait l'un sur l'autre, qui forment la pyramide terminale. L'ordonnance décorative de ces trois étages est la même que celle de l'étage droit : pilastres accouplés, fausses portes à tympan ogival et entablements à moulures; le tout très réduit en hauteur. Mais la silhouette de cette ordonnance est beaucoup plus pittoresque et l'ensemble beaucoup plus riche. C'est qu'outre les acrotères multipliés aux angles des entablements, chaque étage est accompagné, aux quatre angles, de pinacles ou petites pyramides d'un profil très accidenté; enfin, sur les quatre faces, entre les pinacles et les fausses portes, sont sculptés, au premier et au troisième gradin de la pyramide, de grands oiseaux aux ailes éployées; au deuxième gradin, des cerfs portant des colliers à grêlots.

Sur le dernier des gradins s'élevait le sommet de la pyramide; il est en fort mauvais état et l'on ne peut aujourd'hui que supposer qu'il se composait d'une pile centrale flanquée de quatre petits pinacles, et supportant une pierre taillée ogivalement « en forme d'obus », dit M. Parmentier.

Tel est le principal sanctuaire du groupe de Po-Nagar : si l'œil et l'esprit de critique de l'observateur européen, habitué à l'analyse de monuments soit d'architecture classique, soit des beaux et vivants édifices dus à l'art, improprement mais définitivement appelé gothique, sont un peu déroutés de prime abord par cette esthétique nouvelle et très spéciale, il est incontestable, toutefois, que l'examen attentif des éléments qui la composent explique assez facilement l'impression première qu'elle ne peut manquer de produire. On y trouve, en effet, avec l'élégance et l'harmonie des proportions, la fidélité à des règles précises, un heureux ensemble des caractères qui, dans tous les genres d'architecture et même dans tous les arts, réalisent ce que l'on entend par la « pureté du style ».

Voyons maintenant l'intérieur de ce sanctuaire : quand on a franchi la porte avancée et le vestibule, on arrive dans la salle unique qui occupe la tour; très haute, ses parois s'élèvent verticalement jusqu'au niveau de l'entablement extérieur, sans aucun autre ornement que la porte d'entrée et, sur les trois autres faces, trois petites niches peu profondes et destinées, sans doute, à recevoir des lampes; sans transition, sans corniche ou entablement d'aucune sorte, la voûte prend la forme pyramidale du sommet extérieur, par la simple disposition des assises de briques avançant l'une sur l'autre.

Au centre de cette salle obscure, sur un piédestal accompagné d'une pierre à ablutions, est la statue de Po-Nagar ou Bhagavati, la déesse du lieu. Elle est en pierre noire : c'est une figure de femme à dix bras, assise les jambes croisées à l'indienne; les deux bras antérieurs sont étendus de telle sorte que les mains viennent s'appuyer sur les genoux, la paume en-dessus; les bras supplémentaires tiennent différents attributs, principalement des armes de guerre ou de chasse. La déesse est appuyée à un beau dossier, orné avec élégance de moulures sortant de la gueule d'une tête d'animal monstrueux; la tête — il n'est pas certain qu'elle soit ancienne — se détache complètement de ce fond; le torse est nu et une sorte de jupe constitue tout le costume avec un pantalon très collant et très long, dépassant les chevilles; une profusion de bijoux, boucles d'oreilles, bracelets, colliers complète le costume de Bhagavati.

*Tour centrale.* — A côté et au Sud de cette tour principale s'élève un second sanctuaire, à peu près du même plan, de dimensions beaucoup moins importantes, d'une ornementation plus sobre, surtout en ce qui concerne le toit, simple pyramide à pans curvi-

lignes sans étages à gradins, sans pilastres ni ornements; tout indique, d'ailleurs, que cet édifice est antérieur au premier; l'intérieur est aussi simplement disposé mais la statue a disparu; elle a été remplacée par une pierre honorée comme un *linga* mais qui au dire de M. Parmentier, n'est qu'un fragment du couronnement d'une tour.

*Tour du Sud.* — Dans le même alignement et plus au Sud encore est un édicule d'un type particulier; au lieu de la terminaison pyramidale qui caractérise les tours, il est couvert d'une toiture à deux pignons ou tympan en ogive surbaissée; les murailles en sont nues et toute la décoration consiste en un soubassement et une corniche de la plus grande simplicité.

*Édicule.* — Enfin, derrière le sanctuaire principal s'élève un quatrième édifice, petit, mais de riche ornementation et qui ne possède pas non plus le sommet pyramidal des tours, mais une toiture à deux versants et à deux tympan, orientée en sens contraire à l'édifice, surélevée sur un étage en retraite, cantonné de quatre pinacles élégants.

Ces constructions étaient enfermées dans un simple mur d'enceinte dont les traces se voient sur quelques points; elles sont un peu défigurées par l'adjonction d'une grande salle et de deux pagodons de construction annamite. Il est probable que des fouilles pratiquées dans les bois épais qui entourent le plateau sur deux de ses faces feraient découvrir d'autres vestiges du passé.

M. Parmentier, qui a fait de ces monuments une étude très complète (*Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, 2<sup>e</sup> année, page 46 et suiv.), propose très justement la restauration tout au moins de la tour principale qui offre, en effet, le type caractéristique de l'art tiam. On ne peut que faire des vœux pour la réalisation de ce projet.

De nombreuses inscriptions couvrent les monuments et l'étude qui en a été faite démontre qu'un édifice primitif, détruit en l'an 774 de notre ère, par des pirates, a précédé le temple actuel; on doit supposer qu'il était en partie au moins, construit en bois, puisque l'inscription dit qu'il a été brûlé.

Le roi de l'époque, Satyavarman, en fit construire un nouveau en 787 et M. Parmentier pense que la seconde tour, par ordre d'importance, peut seule être attribuée à cette époque. En résumé, l'étude des monuments combinée avec celle des inscriptions, porte M. Parmentier à attribuer au VIII<sup>e</sup> siècle la tour Sud; au IX<sup>e</sup> (817), la grande tour et le petit édifice placé en arrière; également au IX<sup>e</sup>, mais provenant d'une autre fondation l'édicule Sud. La statue de Bhaghavati, dans le grand sanctuaire ne remonterait qu'au XI<sup>e</sup> siècle.

Tout, évidemment, n'a pas encore été dit sur ce curieux groupe de monuments.

**Nha-trang** est la résidence d'un administrateur.

Les vapeurs mouillent à distance de la ville, soit dans la

baie que protège l'île de *Bay-mieu*, soit au mouillage de *Chut*, plus rapproché de la ville.

Le *Laboratoire*. C'est dans cet établissement que le docteur Yersin découvrit, en 1897, le microbe de la peste asiatique.

La *Résidence*, construite en 1837, est entourée d'une muraille, et précédée du côté de la mer de plantations et d'un fortin. Or remarquera dans le jardin une stèle avec une inscription en sanskrit archaïque remontant au IV<sup>e</sup> siècle environ; elle relate une offrande faite par le roi Srinava aux divinités. Cette pierre de 2<sup>m</sup>,50 de haut a été trouvée dans une rizière à 6 kil. de la ville; c'est une des plus anciennes inscriptions qu'on ait déchiffrées aux Indes ou en Indo-Chine. Sur la côte, des bouquets de cocotiers.

Au N., une grande presqu'île formée de montagnes boisées, repaires de tigres, sépare la baie de Bing-Cang de celle de Hon-Koh; de cette dernière dépendent, la baie de *Cua van-phong* avec l'île de *Hon-lon* qui défend le fort *Dayot*, très favorable à un établissement militaire. Toutes ces rades sont très pittoresques, les bâtiments de grand tonnage peuvent y évoluer à leur aise dans des eaux saines et toujours calmes; le paysage est grandiose avec ses montagnes étagées jusqu'à la chaîne de la *Mère et l'Enfant* (2,100 m.) et dans laquelle se trouvent des curiosités naturelles, les grottes de Houg-xao.

Le cap et le phare *Varella*. L'appareil optique est un feu éclair de 3<sup>e</sup> ordre, petit modèle, à groupes de deux éclats blancs.

On longe les côtes de la province de Phu-yen dont la villa résidentielle est *Song-cau* dans la baie de *Xuan-day* ouverte au commerce étranger par le traité du 25 août 1883. Dans cette province les tiam ont laissé une inscription sur roc de Bhadra varman I<sup>er</sup> qu'on attribue au V<sup>e</sup> siècle.

Après l'île Poulo Cambir, on entre dans le pays de Binh-dinh, dont le chef-lieu est Qui-nhon ou *Thi-nai*, à l'entrée d'une longue nappe d'eau malheureusement peu profonde. Le port n'est pas suffisamment abrité des vents du N., et n'offre au mouillage qu'une étendue restreinte.

« Cette baie, dit Labarthe, offre une disposition singulière, c'est un golfe qui s'avancait autrefois très avant dans les terres. Le flux et le reflux de la marée amenèrent peu à

peu à l'entrée du golfe un cordon littoral qui a toujours été en s'accroissant à l'Est avec les sables et à l'Ouest avec le limon qu'apportent à la crue annuelle des eaux, les deux rivières qui débouchent au fond du golfe. Le cordon littoral n'a pas tardé à émerger au-dessus de l'eau, et il constitue une langue de terre jaune et basse, isolant la baie intérieure de la haute mer. Au fond du golfe, le rivage est formé par un cirque de montagnes élevées et boisées qui abritent un grand nombre de tigres. On aperçoit, sur une colline qui se dresse à pic sur la rive droite à l'entrée du port, les ruines d'un fortin annamite en maçonnerie qui commandait autrefois la passe de la baie intérieure ». Gia-long remporta en 1792 une victoire navale dans les eaux de Qui-nhon.

Dans les îlots de la baie, on récolte des nids comestibles d'hirondelles salangues, très recherchés par les habitants du Céleste-Empire.

La ville de Qui-nhon est le débouché des produits des riches vallées du centre de l'Annam et le point de départ du chemin qui gagne An-khé et les hauts plateaux habités par les *Bahnar* (p. 111).

Ce port, ouvert au commerce par le traité du 14 mars 1874, est fréquenté par les bateaux venant de Hong kong. L'évêque de la mission de la Cochinchine orientale y a sa résidence; les principaux établissements religieux sont aux environs, à Lang-song.

Cette région fut le centre du royaume Tcham-pa dont l'ancienne Qui nhon fut une des capitales.

On voit dans le jardin de la Résidence, à Qui-nhon, quatre bas-reliefs en grès rectangulaires qui proviennent de ruines tiam des environs; l'une de ces pierres représente deux rangées de femmes en prières.

Qui-nhon est à 18 kil. de la citadelle de *Binh-dinh*; cette ville fut occupée le 3 septembre 1895 par le général Prud'homme, après les massacres des chrétiens.

La pêche sur ces côtes d'Annam comprend une trentaine de mille d'hommes et emploie autant de femmes et d'enfants. Les rivages de la mer, les lagunes et les cours d'eau contiennent des variétés de poissons fort nombreuses; les rivières donnent l'anguille, le squal, l'ambaste, le mulot, la murène, la silure, la perche, la carpe; la mer fournit le thon, le chien de mer, le rouget, le requin, la raie, la sole, l'anchois, la sardine, le turbot, la barbu, le bar, l'éperlan, l'équille, le carrelet, la vieille, etc. La saumure et la salaison emploient le mulot, le cyprin, le maquereau. La langouste

est abondante sur les côtes du Quang-binh, du Phu-yen et du Khan-hoa. On pêche des coquillages dans le Thanh-hoa dont on tire la nacre qu'emploient les incrusteurs du Tonkin.

*Quang-ngai*, à 12 kil. de la côte, est la capitale de la province du même nom ; son port indigène est *Cua-day*, mais le commerce se tient surtout dans le bourg chinois de *Tan-an* à 5 kil. de là. — Les îles *Cu-lao Ray* riches en nids d'hirondelles.

Le port de *Son-tra*, ouvert en 1899, est à la limite du Quang-nam, à l'embouchure du Song Tra-bang. — Proche de la baie de *Ki-huik* se trouve une crique qui par les canaux intérieurs permet aux barques indigènes de circuler jusqu'à *Fai-fo* et à Tourane.

En mer, *Cu-lao Chan* cache l'embouchure du Song Thu-bong et la ville chinoise de *Fai-fo* (p. 105) ; dans cette île, d'origine volcanique, les indigènes retirent des nids comestibles qu'ils exportent en Chine.

Une terre élevée ressert l'entrée de la baie de Tourane, c'est la presqu'île de l'*Observatoire* ou *Thien-tcha* sur laquelle est le cimetière des marins français et espagnols morts lors de la première occupation.

Dans le S., la ville de **Tourane**.

**Hôtel.** *H. Gassier.*

**Banque.** *Banque de l'Indo-Chine.*

**Services maritimes :** *Messag. Maritimes ; Compagnie Nationale de Navigation.*

**Gare :** *Ligne du Nord* sur Hué et Quang-tri (175 kil.), projetée d'une part sur Vinh et Hanoi, et d'autre part vers le Mé-kong. — *Ligne du Sud*, vers Qui-nhon et Saigon (en projet).

*Tourane* s'étend sur la rive gauche du canal du Song Hau, au fond d'une rade bien abritée. La mise en exploitation du terrain houiller de Nong-son, et de quelques autres mines des environs, l'ouverture du chemin de fer sur Hué, le Tonkin et plus tard vers le Mé-kong, donnent à ce nouveau port un avenir incontesté.

A remarquer les quais et dans le jardin public des sculptures de ruines tiam, recueillies dans divers lieux de la province, particulièrement à Trà-kieu où les motifs semblent empruntés au règne animal, et à Kuong-my d'où on a rapporté surtout des sculptures représentant des personnages, dont plusieurs sont mutilées. On y remarquera : une statue de Ganega ; un bas-relief de combattant ; un bas-

relief, Kâla; trois acrotères, éléphants; une statue, Nandin; une autre, Laksmi; un piédestal composé de deux demi-socles sculptés et deux bases rondes ornées de lotus; un tympan, Çiva sur Nandin; un autre Çiva dansant; un bas-relief, Brahmâ; un autre Çiva assis; et divers autres sculptures, Garuda, Kâla, etc.

Le nom de Tourane est peu connu des indigènes; ceux-ci l'appellent Han-san.

Par le traité du 28 nov. 1787, signé entre l'envoyé de Gia-long à la cour de Versailles et Louis XVI, « le roi de Cochinchine et son Conseil d'Etat céderont à perpétuité à S. M. T. C., ses héritiers et successeurs, le port et le territoire de Han-lan et la péninsule (baie de Tourane), et les îles adjacentes de Fai-lo au midi, et de Hai-wen au nord. » Mais la Révolution ne permit pas d'occuper ces concessions.

La baie de Tourane est le mouillage le plus voisin de Hué, c'est là que les marins français vinrent jeter l'ancre chaque fois qu'un de leurs nationaux était molesté par les autorités annamites. Ainsi successivement le capitaine Laplace apparut avec la *Favorite* en 1831, le commandant Lévêque avec l'*Héroïne* en 1843, le contre-amiral Cécille en 1845, l'amiral Lapière avec la *Gloire* et la *Capricieuse* en 1847, ils avaient ordre de faire des démonstrations pour faire cesser les martyres inutiles entrepris par la cour de Hué contre les missionnaires catholiques. Ces ambassades étaient ordinairement mal écoutées, et quelques-unes comme celle de 1847, puis celle de Montigny en 1856, durent faire usage de leurs armes pour se défendre.

Le gouvernement de Napoléon III résolut d'agir plus vigoureusement et une flotte se rendit sur les côtes d'An-nam. L'Espagne ayant à venger des insultes faites à ses nationaux se joignit à l'expédition.

Le 1<sup>er</sup> septembre 1858, les ouvrages qui commandaient la baie de Tourane furent enlevés par moins de 2.000 hommes. La moitié étaient des Français et le reste se composait d'officiers espagnols et de soldats Tagal, de Luçon, sous le commandement du colonel Lauge-rotte. Dans le fort de l'Observatoire on trouva des tirailleurs annamites armés de fusils à pierre provenant de la fabrique d'armes de Saint-Etienne. Les alliés firent sauter le fort de l'E., puis celui de l'O. Ils avaient été mollement défendus mais étaient très fortement armés; celui de l'O., entre autre, contenait un parc d'artillerie de campagne et de jolies pièces de 6 et de 9 presque semblables aux canons français de l'époque.

Un détachement important s'installa dans la presqu'île de Tien-tcha où furent élevés des établissements et des ambulances. Le reste de la flotte alla occuper Saïgon et ne revint mouiller à Tourane qu'après l'occupation de la capitale du S.

Les Annamites profitèrent de ce répit pour fortifier toutes les hauteurs N. de la baie et plus particulièrement la route de Hué par le col des Nuages.

L'amiral Rigault de Genouilly, à son retour de Saïgon, décida d'occuper ces retranchements. Dans la nuit du 14 au 15 sept. 1859 les compagnies de débarquement se formèrent; les Français furent placés aux ailes et les troupes des Philippines au centre, et au point du jour l'attaque des montagnes était commencée. En dépit des obstacles accumulés au milieu d'escarpements à pic, les troupes alliées ne tardèrent pas à couronner les hauteurs. Vers le



milieu du jour, 1.500 Français et Tagal enlevaient à la balonnette une ligne de retranchements de deux kilomètres d'étendue s'appuyant sur huit forts, armés de 46 canons et défendus par 6.000 Annamites.

Les Indo-Chinois résolurent de défendre la route de Hué pas à pas, ils se replièrent au N. du ravin et concentrèrent leurs forces sur une montagne élevée. Le contre-amiral Page, avant son départ pour la Chine, fut chargé d'attaquer ces retranchements. Le 18 sept. à 4 heures du matin la frégate *Némésis*, portant le pavillon de l'amiral, le *Phlégeton*, deux canonnières, un transport et une corvette espagnole allaient mouiller de l'autre côté de la baie de Tourane. L'ennemi ouvrit le feu sur le vaisseau-amiral, des officiers furent atteints, mais une colonne de 300 marins, conduite par de Saulx, s'empara en moins de trois quarts d'heure de l'ouvrage principal; cette prise ouvrait aux Français la route de Hué; mais les alliés ne poussèrent pas plus loin leur entreprise; ils se retirèrent même de Tourane le 23 mars 1860.

Par le traité de Saigon du 5 juin 1862, Tourane fut ouvert au commerce français, puis par le traité du 25 août 1883 les étrangers purent venir y trafiquer; enfin une ordonnance royale de Dong-khanh, du 3 oct. 1888 a érigé la ville actuelle en concession française.

On a renoncé au projet primitif qui était de construire le port sous la presqu'île de Tien-tcha pour l'établir au N. de Tourane.

Les travaux qu'on a entrepris en 1902 sont évalués à 10 millions: une jetée de protection de 2.850 m. est constituée par deux branches faisant entre elles un angle de 135°; la première branche se détache du rivage N. de la ville et longe le banc de sable qui s'était formé à l'entrée de la rivière; la seconde branche, dirigée de l'O. vers l'E., pénètre dans les grands fonds et se termine par un musoir demi-circulaire.

Le port a 8 m. de profondeur; il est limité vers la ville par un quai de 1.000 m. d'étendue sur lequel reposent des docks desservis par deux kilom. de voies ferrées se raccordant à la ligne de Tourane à Hué.

## 2. De Tourane à Hué

*par le col des Nuages. 107 kil.*

Prévenir la Résidence de son voyage, dire quel sera le nombre de coulis nécessaire pour le palanquin et les bagages. A chaque *tram* ou poste de relais, tous les 8 à 12 kil., des porteurs nouveaux se tiennent prêts. Prix 40 cents par homme et par relais.

En quittant Tourane, route monotone, longeant de grandes dunes contre lesquelles sont adossées, de distance en distance, de misérables huttes de pêcheurs; cette plaine de

sable est coupée par quelques petits ruisseaux que les porteurs passent ordinairement à gué; enfin la route quitte le rivage pour s'enfoncer, au milieu de manguiers, dans un chemin bien ombragé et d'aspect pittoresque qui vient aboutir au 6<sup>e</sup> kil. au fort village de *Nam-ho*.

Les chefs de villages sont prévenus du passage de l'Européen : le gong résonne dans le bourg lorsque la caravane apparaît, des porteurs dispos remplacent les anciens, on fait régler devant soi les coulis, et la colonne reprend sa marche; on ne perd ainsi qu'une dizaine de minutes.

En quittant *Nam-ho*, la route traverse des plantations de cocotiers et d'autres arbres au milieu desquels perchent des bandes de pigeons verts et de tourterelles grises à col noir.

Après le passage d'un bac, une bonne et large route gravit la montagne qui borde au nord la baie de Tourane.

L'ancien fortin Isabelle est là; il fut occupé par les Espagnols en 1858.

Au 20<sup>e</sup> kil., la Porte de Hué et le Col des Nuages (470 m. d'alt.); on pénètre dans la province de Thua-thiên, dont la capitale est Hué.

La nouvelle route construite en 1895-96 laisse sur la droite l'ancienne voie mandarine très rapide à cet endroit; elle mène à la lagune; des sampans font traverser le petit bras de mer et s'arrêtent sur la plage sablonneuse de *Lang-co* (80 kil.)

On change de porteurs un peu avant la traversée d'un pont (44<sup>e</sup> kil.), puis on arrive au 55<sup>e</sup> kil. à *Câu-hai* sur la lagune de Phu-loc. — Près de la passe de Chou-may, vers la mer, on distingue la tour-tiam de Linh-tai au village de Vinh-hoa. Les barques annamites mettent dix à douze heures pour parvenir à Hué. Trois heures après le départ de *Câu-hai*, les mariniers hissent le sam-pan dans un canal qui débouche dans la rivière de Hué, près de la Légation de France.

## Huế

Hôtel : *H. Guérin*.

Curiosités : \* *Cité royale* (avec autorisation spéciale). \* *Tombes royales* (autoris. spéc.)

Huế est construite sur la rive gauche de *Huong-giang* ou  
INDO-CHINE, 4.

rivière de Hué ; le quartier français avec la Résidence supérieure (ancienne Légation) est sur la rive opposée.

Au <sup>xiii</sup> siècle, le roi Po-Klong, repoussé vers le Sud par les Tonkinois, se construisit sur les bords de la rivière de Hué une capitale appelée « la ville des sapins » ; en effet, on retrouve encore une des enceintes de cette place forte, située au-delà de la rivière Phu-cam ; ce lieu est aujourd'hui le temple des sacrifices impériaux.

On connaît peu l'histoire de Hué ; cette ville paraît n'avoir acquis de l'importance que lorsqu'en 1558. Nguyen Hoan, premier seigneur chargé par les Lê du gouvernement de la Cochinchine, y établit sa résidence. Elle devint capitale un siècle plus tard lorsque les descendants de ce Nguyen s'affranchirent des liens de vassalité et se déclarèrent indépendants.

La cité fortifiée est la ville gouvernementale ; c'est là qu'habitent tous les hauts fonctionnaires. Les bastions en briques et terre ont été élevés par des Français à la fin du <sup>xviii</sup> siècle ; ils fuient à angle droit sur 2,800 mètres ; de distance en distance, des portes de style chinois, sorte de mirador, rompent la monotonie. Un canal fait le tour de cette enceinte dont l'angle nord, appelé Mang-ka, est occupé par des troupes françaises.

La citadelle fut occupée par les troupes françaises en août 1884, au moment où le jeune roi Kien-phuoc était remplacé par Me-triu. Pour les Annamites, la mort du souverain annulait les traités, aussi pour soustraire le pays aux obligations gênantes des conventions précédentes, il fallait faire un grand sacrifice : le roi mourut. Le résident, Rheinhardt, réclamait depuis longtemps l'occupation de la citadelle ; les dernières conventions l'autorisaient, il profita de l'arrivée d'une troupe de renfort qui devait assister à l'investiture du nouveau roi pour prendre position dans la ville fortifiée, à l'emplacement choisi autrefois par Patenôtre, ancien plénipotentiaire à Hué. Le camp français forme un carré de 400 mètres de côté, très éloigné de la Résidence, circonstance que les Annamites ne manquèrent pas de mettre à profit en juillet 1885. A cette époque le général de Courcy, commandant en chef les forces du Tonkin et de l'Annam et en même temps Résident général auprès de S. M. R., était venu à Hué présenter ses lettres de créance. La cour de Hué voulait profiter de la présence de l'Envoyé, représentant l'Etat suzerain, pour se débarrasser de tous les Français réunis à Hué et s'affranchir de la tutelle de la France.

Le 4 juillet 1885, la journée se passa en négociations pour le règlement du cérémonial ; pendant ce temps le ministre de la guerre Thuyet avait fait avancer des troupes nombreuses et donné ses derniers ordres pour l'attaque de nuit.

Le soir, le général, installé à la Légation, recevait tous ses officiers ; vers 10 heures quelques-uns commençaient à regagner leurs cantonnements. Tout était calme, rien ne pouvait faire supposer que l'armée annamite se préparait ; le mandarin posté aux abords de la citadelle avec ordre d'égorger les officiers au fur et à mesure de leur retour vers Mang-ka n'exécutait pas sa consigne.

Le 5, à une heure du matin, au signal donné par un coup de canon, l'attaque commence simultanément contre la Légation et contre le cantonnement. Des bandes d'Annamites, munis d'engins incendiaires, bousculent les sentinelles, se ruent sur les paillottes

où dorment les soldats et y mettent le feu. De tous côtés des incendies s'allument avant même que l'éveil ait pu être donné. Les hommes se lèvent, s'arment et se groupent autour de leurs officiers. A la citadelle, les Annamites se glissant par le canal, pénètrent dans le cantonnement, mais les zouaves les repoussent à la baïonnette. Les attaques se produisent partout à la fois, mais elles sont mal conduites, par contre le bombardement continue avec fureur. Le colonel Pernot organise des colonnes et s'empare des ministères et du palais. A 7 h. 40 le pavillon annamite était amené et remplacé par le drapeau français; 4.237 hommes avaient lutté contre 10.000 Annamites.

Du côté de la Légation, les indigènes mirent le feu aux dépendances, au garde-meuble et aux casernements; l'hôtel fut aussitôt organisé en réduit. Au point du jour l'ennemi amène deux batteries d'artillerie et ouvre le feu sur la face O. du bâtiment, mais elles sont bientôt prises à revers par une section d'infanterie de marine qui parvient à s'en emparer. A ce moment les canons de la face S. de la citadelle ouvrent un feu vif et bien dirigé sur la Légation qui est en peu de temps criblée de boulets, mais les zouaves ont gagné du terrain dans la citadelle et les Annamites cessent partout le feu; ici 150 hommes subirent le choc de 3.000 indigènes. Plus de mille cadavres ennemis furent enterrés; les Français n'eurent que 11 tués et 76 blessés. Toute la cour était en fuite.

A l'intérieur de l'enceinte, longue de 9 kilomètres, un chemin de ronde suit les murailles. Cette voie est un vrai boulevard planté de grands arbres ou bordé de haies de bambous; il dessert un grand nombre de palais et de résidences, entourés de jardins et de parcs.

Dans l'intérieur de la ville est la *Cité royale*.

Les deux portes centrales en façade sur le fleuve y conduisent. Immédiatement après avoir franchi le fossé extérieur sur un joli pont en briques et passé sous une voûte, on se trouve sur une vaste place dallée; en face se dresse une immense porte à triple ouverture, surmontée de clochetons à deux étages, dont les tuiles jaunes et rouges et les ornements de porcelaine bleue resplendissent au soleil : c'est la porte Ngo-mon qui donne accès dans l'enceinte royale.

A l'intérieur, on traverse un pont de briques jeté sur un fossé intérieur à moitié desséché, puis on gagne une grande terrasse.

« Aux deux extrémités du pont, dit le docteur Hocquard, se dressent deux portiques supportés chacun par quatre colonnes en bronze, fondues d'une seule pièce. La *grande terrasse* est flanquée de deux tigres dorés reposant sur un piédestal en maçonnerie et abrités par un petit toit en coupole supporté par quatre colonnes; elle est surmontée d'une deuxième plus petite qui aboutit à la *salle du trône*.

« Cette salle occupe toute l'étendue d'un vaste bâtiment à triple toiture, dont les corniches et les faîtières sont ornées de grandes chimères dans le goût chinois; elle est superbe. Une succession d'immenses colonnes laquées rouge et or se dressent jusqu'au toit garni d'une profusion de sculptures. Les murs sont revêtus de boiseries très joliment fouillées allant du sol au plafond. Dans le fond, entre les colonnes, le trône royal repose sur un piédestal de trois marches; il est en laque rouge et tout doré; sa forme rappelle celle d'un fauteuil; il est placé contre une riche tenture représentant, brodé en relief, le dragon à quatre griffes qui est l'emblème royal; il est surmonté d'un dais en soie jaune, couvert de broderies de couleur. C'est dans la salle du trône que le roi donne ses audiences solennelles, en présence de tous les mandarins de la cour, groupés à droite et à gauche en dehors du bâtiment, sur les deux terrasses qui y conduisent. Ces jours-là, les stores qui, en temps ordinaire, ferment la salle du côté de ces terrasses, sont complètement relevés.

« Ce premier bâtiment communique, par deux ouvertures latérales, avec une cour intérieure, pavée de larges dalles, sur laquelle s'ouvrent trois grandes portes en laque rouge ornées d'immenses dragons dorés. Ces portes donnent sur une deuxième enceinte, au fond de laquelle se voit un autre *grand palais* de même architecture que le premier et précédé par une cour dallée.

« Dans cette partie le roi se tient en permanence; les fonctionnaires et les gens de service doivent quitter leurs chaussures et parler à voix basse, par respect pour le souverain.

« La cour est flanquée sur les côtés, par deux corps de bâtiments où sont les postes des soldats de garde.

« Le deuxième palais contient une salle de même dimension que celle du trône, mais beaucoup moins ornée. Les grandes colonnes qui supportent le plafond sont en beau bois de tek, sans peinture; un dais d'étoffe brodée est suspendu à la voûte, au-dessus d'un lit de repos devant lequel est placée une table de forme curieuse et d'un très joli travail. Au fond de ce lit est suspendue une grande glace européenne, dont le cadre lourd et grossier contraste avec le reste de l'ameublement. C'est là que le roi préside des

audiences privées sans s'astreindre au cérémonial des réceptions officielles. »

Puis viennent les galeries où le roi se promène, le *musée*, puis le *théâtre* où les comédiennes exécutent des pièces censurées par le conseil du *Noï-cac*.

Enfin dans une dernière enceinte sont situés, au milieu de cours et de jardins, les appartements privés du roi et de ses femmes. C'est aussi dans cette partie reculée de la cité royale que s'élève sur pilotis au milieu d'un étang, le palais du Trésor. En 1885 les troupes du général de Courcy ont trouvé à cet endroit une douzaine de millions. Quant aux collections artistiques, d'un prix inestimable, elles furent respectées.

En dehors de la ville fortifiée, le pont de Hué réunit la rive droite où se trouvent la Résidence supérieure de l'Annam et presque tous les services civils, à la rive gauche siège du gouvernement annamite, de la trésorerie et des services militaires.

La route mandarine présente en ce point une solution de continuité d'env. 400 m. dont le passage ne pouvait être effectué autrefois qu'en sampan.

Ce pont a six travées métalliques de 67 mètres de portée, constituées par deux poutres principales à treillis dont la semelle inférieure est horizontale et la semelle supérieure parabolique. Des poutrelles en acier supportent un cours de longrines, en bois de lim, sur lesquelles est placé le platelage du tablier. La largeur est de 6 mètres dont 4 m. 50 pour la chaussée. Une hauteur libre de 2 mètres a été réservée entre le dessous des poutres principales et le niveau des plus hautes eaux reconnues. Ce niveau a été atteint par la crue le 4 octobre 1900.

Les travaux ont été commencés en mai 1899 par la maison Schneider, ils coûtèrent 732,000 francs. Le roi d'An-nam inaugura ce pont en décembre 1900.

L'ancienne légation est occupée par le Résident supérieur; elle fut construite en 1876 aux frais de la Cochinchine.

La Maison de France est une construction très confortable, elle se compose d'un vaste bâtiment avec ailes et à un étage avec toit élevé et mansardé. Elle est disposée à l'européenne et comprend un rez-de-chaussée avec véranda, une salle à manger donnant sur un beau parc, enfin le grand salon désormais historique.

Ce fut dans cet hôtel qu'après la prise des forts de Thuen-an, le 23 août 1883, le Commissaire général, Harmand, signa avec les plénipotentiaires annamites Tuan-dinh-tuc et Nguyen-trong-hiep, le 25 août le traité qui plaçait l'Annam sous le protectorat de la

France. Plus tard, Pâtenôtre, envoyé en mission auprès de la cour de Hué, y ordonna la destruction du sceau chinois, dernier lien de vassalité qui, malgré nos derniers traités semblait encore retenir l'Annam à la Chine. Ce sceau avait été donné en 1803 à Gia-long et son empreinte était apposée au bas de tous les documents envoyés par les souverains de Hué au Fils du Ciel. Le 6 juin 1884 ce sceau fut apporté à la Légation avec un cérémonial tout oriental. C'était une plaque d'argent doré de 10 à 12 centimètres de côté, pesant 5 kil. 900 et dont la poignée était formée par un chameau. On avait installé dans le salon un soufflet de forge et un fourneau en terre; le petit creuset rougit bientôt sous l'action du charbon de bois et quelques minutes après le dernier vestige palpable de la longue suzeraineté, que revendiquait la Chine sur le pays d'Annam, avait disparu; il ne formait plus qu'un bloc informe de métal.

Lors de la rébellion du 5 juillet 1885, la façade de la Résidence fut trouée par plusieurs boulets lancés des bastions qui lui font vis-à-vis.

#### EXCURSIONS :

#### De Hué aux Tombeaux royaux.

Demander une autorisation spéciale par l'intermédiaire de la résidence; un mandarin, assesseur du ministère des rites accompagne le visiteur. Ne pas insister pour entrer par la porte centrale des monuments, réservée au roi.

On part ordinairement la nuit pour arriver à l'aube au tombeau le plus en amont. On descend ensuite la rivière en visitant les tombes de Gia-long, Minh-mang, Thieu-tri, Tu-duc. Ces deux dernières sont réunies à Hué par des routes carrossables; pour le retour on peut se faire envoyer une voiture à l'un de ces endroits.

Les tombeaux royaux de la dynastie des Nguyen sont tous construits sur les bords de la rivière de Hué en amont de la capitale.

Dans une région mamelonnée et pittoresque se trouve le mausolée de Gia-long. Le monument funéraire est situé à 1 k. de la rivière, dans un parc rempli de beaux arbres. La tombe de la mère de ce roi est également sous ces ombrages. On prétend que les corps ne reposent pas exactement dans ces sépultures, mais dans le voisinage; ce serait dans la crainte de voir les cendres profanées à la suite de guerres ou de révolutions que l'emplacement des cercueils royaux n'est connu que de quelques serviteurs éprouvés et de la famille.

Il faut plus d'une heure d'embarcation pour arriver au débarcadère du \*tombeau de Minh-mang. Ce lieu est remarquable par ses grands jardins bien tracés et soigneusement entretenus, et par ses bassins où fleurissent des lotus; voir la pagode et le tombeau.

De Minh-mang à Thieu-tri on met près d'une heure et quart. En descendant la rivière on laisse sur la droite la *Sépulture de Gia-duc*, père de Gia-long, dont la tombe fut profanée par les Tay-son (xviii<sup>e</sup> siècle).

Du débarcadère de Thieu-tri, une grande allée, bordée de statues en pierre, de grandeur naturelle, représentant des mandarins ou des animaux, mène au mausolée ; on passe sur un petit pont, puis sous deux arcs de triomphe soutenus par quatre colonnes en bronze.

Après avoir gravi plusieurs terrasses on pénètre dans un pavillon où, à l'étage supérieur, sont exposés dans une grande salle divers meubles ayant appartenu au roi défunt.

Sur la rive droite le *Tombeau de la mère de Minh-mang*, et sur l'autre rive la *Pagode de la Sorcière*.

Le monument de Tu-duc est à vingt minutes de Thieu-tri ; c'est la nécropole la plus intéressante. On y pénètre par une allée bordée de grands arbres, on passe près d'étangs couverts de nénufars où sont construits des petits pavillons sur pilotis, enfin on arrive à un grand rond-point où sont superposées trois terrasses qui mènent à la pagode funéraire. Elle abrite une grande pierre de granit gris dont l'inscription rappelle les qualités du roi. Deux colonnes flanquent ce monument.

Pour regagner Hué, on met plus de trois heures par la rivière, et moitié moins de temps par la route de terre. En suivant cette dernière on traverse la voie ferrée et on laisse sur la droite un mamelon couvert de pins maritimes ; c'est la *Pagode des Sacrifices au Ciel*. Le roi y vient solennellement tous les trois ans, avec un brillant cortège de mandarins, immoler un buffle qu'il offre en sacrifice au ciel. Cet autel comprend trois terrasses carrées superposées, d'où la vue s'étend sur la campagne d'alentour et d'où l'on distingue les toits aigus des palais couverts de tuiles vernies de la tombe de Tu-duc.

Après avoir traversé la rivière de Phu-com, on pénètre bientôt dans le quartier de la Résidence.

### De Hué à Thuan-an

La rivière décrit des circuits à travers une campagne riante et bien cultivée ; tantôt ce sont des champs de riz,



tantôt des bosquets ombreux au milieu desquels sont des habitations : ce sont pour la plupart des demeures de hauts fonctionnaires de la cour.

Le cours d'eau est large, des bras communiquent dans tous les sens avec les lagunes voisines de Thuan-an, où des anciens fortins annamites semblent défendre la passe et les chenaux intérieurs.

### Thuan-an

Les 18, 19 et 20 août 1883, la division française des mers de Chine, commandée par le contre-amiral Courbet, resta au mouillage de Thuan-an et bombarde les forts annamites. Le dernier jour 1.050 hommes de débarquement gagnèrent le rivage et s'emparèrent des retranchements. L'impression produite fut telle que la cour de Hué sollicita une suspension d'armes. Le 23, le Commissaire général, Harmand, se rendait à Hué et faisait signer le traité du 25 août. L'Annam se mettait sous le protectorat de la France.

## 3. Tourane à Nong-son

par les *Montagnes de Marbre, Fai-fo*, et les ruines tiam de *Trà-kiêu* et \* *My-son*

Il faut une heure et quart avec un sampan pour atteindre le débarcadère, puis une demi-heure de marche pour gagner les Montagnes de Marbre.

Le trajet par eau de Tourane à Fai-fo, sans arrêt, est de 8 h. environ.

De Fai-fo à Nong-son le moyen le plus confortable de voyager est de louer une embarcation, elle remontera le Song Thu-bong qui est navigable bien au-delà de Nong-son. Mais ici l'itinéraire s'écarte parfois du lit de la rivière pour aller visiter les ruines des environs de Trà-Kiêu et de Tay-loc.

Le massif du *Ngu-hanh-son* ou **Montagnes de Marbre** est situé entre la rivière et la mer, à 7 kil. de Tourane.

Le soulèvement calcaire comprend cinq collines de marbre blanc, teinté parfois de gris et de rose, et isolées les unes des autres.

Chacune d'elle porte le nom d'un des cinq éléments (annamites) :

*Kiem-son* ou montagne de métal, *Moc-son* ou montagne de bois, *Thuy-son* ou montagne de l'eau, *Hoa-son* ou montagne de feu, *Tho-son* ou montagne de terre. Ces roches possèdent une stratification des plus irrégulières et des formes différentes ; les unes se dressent en cônes aigus, d'autres en arêtes étroites et allongées, formant des crêtes dentelées. Les flancs sont abrupts, souvent verticaux, et présentent dans le sens de la hauteur des saillies en forme de colonne.

Près d'un des escarpements un portique émerge du sable ; cette construction marque le commencement d'un chemin dallé menant à la hauteur, mais sur une longueur d'une centaine de mètres le sable a recouvert cette voie de plusieurs dizaines de mètres d'épaisseur.

La montagne de calcaire cristallin la plus intéressante est celle de *Thuy-son*. Cette dernière renferme des grottes pittoresques, et des temples bouddhiques établis depuis longtemps puisqu'un agent de la *Compagnie royale de la Chine* à Canton entra en communication en 1702 avec le grand bonze de ce sanctuaire. Il est probable que les Tiam avaient converti ces grottes en lieux saints car on peut voir à l'entrée de l'une d'elle des sculptures anciennes. On accède dans cette colline par des escaliers de marbre, coupés de paliers, avec des portiques tombant en ruines. Des bancs ont été ménagés dans le roc et permettent de se reposer pour reprendre haleine. Tout autour et le long des rampes des palmiers, des aloès géants sortent des flancs de la montagne.

Ces travaux furent commencés en 1824 par l'ordre de Minh-mang, souverain entièrement dévoué au bouddhisme. Lorsque les embellissements furent achevés, le roi d'An-nam vint visiter ces rochers à deux reprises en 1836 et en 1837 et donna à la moindre pierre un nom particulier. Une bonzerie est installée pour garder ces lieux sacrés.

Le capitaine Laplace, venu sur la *Favorite* en 1831 dans la baie de Tourane, fut un des premiers Européens à visiter ces lieux. Il fut conduit aux grottes par le mandarin de Tourane qui paya cette politesse de cinquante coups de bambou et de la dégradation, punitions qui lui furent infligées par le gouvernement annamite.

La colline de *Thuy-son* a deux pagodes remarquables, *Tam-thai* et *Chua Ung-son*. Ces deux sanctuaires complètement distincts l'un de l'autre sont situés le premier au S. et le second au N.-O.

On remarque dans la première, sur l'autel du milieu, les bouddha Di-can, Di-da et Ho-phap, sur l'autel de gauche, Quan-Thanh-Dé ou Quan-Cong, guerrier chinois devenu saint ; sa figure est rouge brique.

Dans la pagode de *Ung-son* : Tam-the occupe l'autel du milieu, en face de lui et le regardant est le protecteur du lieu Ho-phap, sur l'autel de droite Di-da, et Thien-than

génie du bien, sur celui de gauche, Di-can et Oc-than, génie du mal.

Près le temple de Tam-thai, deux maisons couvertes en tuiles sont les demeures des bonzes et des bonzesses. Dans ces lieux sont groupées quatre statues assises représentant les grands maîtres de leur ordre : Hoa-thuong et Hue-thuong dont les tombeaux s'élèvent entre les collines Thuy-son et Moc-son.

Toutes les statues de ces pagodes ont été fondues par ordre de Minh-mang, et sont inscrites au Ministère des Rites à Hué.

« La pagode, dit le résident Baille, est assez simple et beaucoup moins ornée que la plupart de celles des plus simples villages. À droite et à gauche deux autels laqués rouge, surmontés de petits Bouddha accroupis, devant lesquels brûlent quelques baguettes odoriférantes. Quelques fleurs, des ibiscus à la belle couleur pourpre se fanent dans d'assez pauvres vases, enfouis derrière l'ombre humide de l'autel et regrettent leur grand soleil. Deux immenses tam-tam de bronze en forme de sapèque pendent à une poutre, attendant l'heure où ils appelleront les fidèles à l'office ; puis sur des tablettes, des livres de prières et de psaumes, car les prêtres semblent n'étudier que des cantiques en caractères tibétains. Les caractères chinois leur sont étrangers. Telle est leur seule étude, telle est aussi la seule chose qu'ils enseignent aux jeunes néophytes qui viennent leur demander l'initiation et la bonne nouvelle.

« Au moment de notre passage, ils étaient quinze, divisés en deux couvents et réunis sous les ordres d'un supérieur unique (thu-tri). Ces hommes, de fort humble condition, ne sont entrés dans le monastère que volontairement, les uns parce qu'ils étaient victimes de dissensions de famille ou aussi parce qu'ils avaient échoué dans les examens de lettrés ; les autres purement et simplement pour se soustraire aux charges communales, c'est-à-dire à la milice et à la corvée. Ils ont des femmes, mais la vérité nous oblige à dire qu'ils n'ont pas eu le droit d'être fort difficiles dans leurs unions. Leurs femmes, ne sont, en effet, nous explique un interprète, recrutées que parmi celles qui « n'ont pas été demandées en mariage, qui ont été trompées et délaissées par d'autres hommes, ou qui, enfin, ont commis des fautes contre les lois ». Il ne nous a pas été donné d'apercevoir une seule de ces dames, et j'aime mieux croire que l'interprète est un impertinent. Cependant, à toutes les portes se montrent des figures rieuses de petits enfants, fort bien portants, peu vêtus d'ailleurs, mais qui semblent au moins témoigner que les bonzes ont trouvé le bonheur conjugal au fond de la résignation et demeurent, à tout prendre, fort contents de leur sort.

« Le supérieur tient à nous faire visiter toutes les merveilles. Il nous mène en gravissant de nouveaux escaliers de marbre, à l'entrée de la fameuse grotte. Nous descendons, dans une demi-obscurité, quelques degrés, et nous nous trouvons devant le plus merveilleux des spectacles : quatre guerriers de grandeur naturelle, à cheval sur des dragons, et la lance au poing, grimaçant sous leurs rouges enluminures, l'œil démesuré et fixé, défendent l'entrée, dignes gardiens d'un pareil lieu. La grotte est immense et mesure, à son sommet, plus de trente mètres de hauteur, et en diamètre vingt mètres au moins. Elle ne prend jour que par un trou du haut,

et, en levant les yeux on aperçoit par là un petit coin coupé par les fines branches d'un cicca qui se balance au-dessus du vide et tamise la lumière. Les parois sont du plus beau marbre, le temps les a recouvertes d'une teinte sombre et d'un vert foncé. Quelques immenses racines d'arbres, ont poussé au-dessus et ont fini par percer la voûte. Dans les excavations de la roche, sont nichés plusieurs autels où trônent des Bouddha ventrus et grimaçants. Dans ce silence qui a quelque chose de religieux et de pénétrant, on ne perçoit que le bruit lent et monotone d'une eau qui tombe goutte à goutte des hautes voûtes dans une vasque de marbre. C'est une eau sacrée. C'est d'elle que les bonzes se serviront tout à l'heure pour les sacrifices et les cérémonies du culte. Il règne dans ce sanctuaire, bâti par une fantaisie de la nature ou par un caprice de Bouddha, une lumière glauque et verdâtre qui séduit d'abord, mais peu à peu impressionne le cerveau et lui donne froid. Une humidité glaciale vous saisit. Cela est très beau, d'une très haute poésie religieuse, mais on a quelque peu hâte d'en sortir pour renaître à la clarté ; les visions de cette sorte gagnent à ne point durer plus que les rêves. »

Derrière le domicile des bonzes, on voit un autel isolé dans une excavation ; il est formé de quatre blocs de grès superposés ; deux de ces pierres sont d'anciens chapiteaux ; « les deux autres, dit Ch. Lemire, sont des médaillons en ogive encadrant un guerrier tiam, revêtu de son armure et brandissant une épée, dans l'attitude du combat. C'est ainsi que les Annamites tantôt détruisent systématiquement les vestiges du peuple conquis, tantôt les font servir à des constructions ou au culte bouddhique. Existait-il dans les grottes ou, dans les rochers de la montagne un édifice tiam, ou sont-ce les Annamites qui ont transporté ces blocs à cette hauteur ? C'est une question qu'on pourrait peut-être élucider en dépouillant les archives conservées dans la bonzerie. Les bonzes qui y habitent s'en préoccupent fort peu, et il faudrait secouer leur torpeur pour les tirer un moment de la béatitude d'un nirvana anticipé dans lequel ils paraissent plongés. »

On jouit, d'une plate-forme saillante où se dresse la stèle commémorative du roi, d'une belle vue sur la mer, sur le groupe des Cu-lao Cham et sur la ville sino-annamite de Fai-fo.

Lorsqu'on a regagné l'embarcation on remonte le canal ou rivière de Cam-lé. Il faut trois heures pour atteindre *Quang-nam* où résident les autorités annamites de la province du même nom.

En amont, à une demi-heure en sampan, et à 400 mètres dans l'intérieur des terres, les ruines tiam de Thap-binh, au village de Bang-an, (4 kil. de Quang-nam). Elles se composent d'une grande tour octogonale, d'un édicule au S.-O., et d'un autre ruiné au N.-E. ; tous sont construits en briques plates ; un rhinocéros en pierre semble en garder l'entrée.

On débouche dans le Song Thu-bong, près de l'embouchure duquel est Fai-fo ou Phai-phô, à 120 k. de Hué par le col des Nuages.

C'est une ville de 5.000 h. d'aspect chinois ; elle est la

plus commerçante de la province. Ses exportations consistent en soie grège, en cannelle, en sucre, en thé.

Les services français du Quang-nam y ont leurs bureaux ; l'administrateur habite une ancienne pagode ; voir les ruines du portique de Cam-ha.

Fai-fo fut autrefois occupé par les Japonais : elle fut la résidence des vicaires apostoliques en Indo-Chine au xvii<sup>e</sup> et au xviii<sup>e</sup> siècle. Un corps français s'y installa le 23 septembre 1885.

Le Song Thu-bong est le fleuve le plus important de la province ; son bras principal est appelé Day ; il est en communication avec Tourane par un bras de mer, et vers le S. il est relié à la passe An-hoa par deux longs canaux.

De Fai-fo vers Tra-kiêu, on prend le bras méridional du fleuve ; il faut 2 h. 1/4 env. pour atteindre le débarcadère de Tra-kiêu ; le village est à 3 kil. de là.

Tra-kiêu est une chrétienté ; en 1885 le P. Brayère et ses chrétiens y soutinrent un siège et purent s'emparer de deux canons de l'artillerie annamite. L'église contient quelques statues et des bas-reliefs tiam. Les principales constructions sont élevées sur les talus d'une immense enceinte de citadelle tiam, flanquée de tours en briques dont l'une est encore debout. Dans le voisinage se dresse une colline appelée *Beou Chan*, entourée de contreforts ; c'est là que s'élevait, dit-on, un palais royal tiam.

« Des terrasses, dit Ch. Lemire, et des escaliers conduisaient au sommet de la colline ; ces escaliers étaient garnis d'animaux en pierre : sphinx, lions, éléphants, etc. Le bœuf Nandin, au poitrail orné de colliers et de grelots, est au repos dans une pose inclinée. Il a les oreilles et les cornes brisées. Sur la plate-forme, un plein relief représente des théories de bayadères. Elles ont le ventre et la poitrine enlevée à coups de coupe-coupe et ce bloc intéressant reste à demi enfoui dans la terre et les herbes.

« Un autre nous montre un cortège royal composé d'un personnage à cheval, d'un autre assis, avec une suite de guerriers et de femmes. Les angles soutenus par des sphinx (krut).

« Sur ce bloc de 1,900 kilos trônait la statue, plus grande que nature, d'Umâ ou Pârvatî, femme de Çiva, de 1 m. 30

de haut. Elle est accroupie, les jambes croisées, le buste nu, coiffée de la tiare, portant un collier, une ceinture, des anneaux aux bras et aux jambes. La tige de lotus ou l'emblème qu'elle tenait dans chaque main a été brisé. Cette statue, été transportée à Tourane, ainsi que deux socles ronds en grès fin, de 1 m. 30 de diamètre, sculptés avec art et autrefois recouverts d'un vernis spécial. Des tympanes de fronton ont été également sauvés de la destruction.

« Dans un médaillon ogival on voit Visnu, couronné et dansant, tenant une fleur de lotus. Dans un autre, mieux conservé, Çiva est entouré de treize serpents (nâga) tournant vers lui leur gueule menaçante, dont le nez a été coupé.

« Des sphinx debout, des charmeurs de serpents agitant d'une main une banderole et de l'autre un serpent, des chapiteaux figurant des lions, des linteaux à filets grecs ou au feuillage entrelacé, des femmes en prière, de fines têtes de jeunes hommes à la fine moustache droite, au type aryen, des anges ailés les mains jointes, un grand linteau composé de neuf femmes sur des socles flanqués chacun d'un animal différent, constituent un ensemble curieux de spécimens de l'art des tiam ».

Au S. de Trà-kiêu la tour en briques de Chim-son.

A 5 kil. dans l'O. de Trà-kiêu, au bord du Sông Thu-bon, le rocher inscrit appelé Hon-cûc,

Un sentier conduit de Trà-kiêu à *Tay-loc* (6 kil.). Des colons français se sont installés dans le voisinage des plantations Bonte, et cultivent le café, le thé, le mûrier, le coton, le ricin, etc.

A 11 kil. de là, existent des ruines tiam avec des sculptures sur briques; c'est tout une cité qu'on a découverte en 1895 au milieu d'une brousse épaisse sur le territoire de la commune de **My-son**, du huyen de Duy-xuyên; à peu près à mi-chemin, belle vue sur la vallée. Le tigre n'est pas rare de ce côté.

Parmi ces monuments, on remarque une grande tour et d'autres ruines, des maisons d'habitation, des édicules, un portique à 4 portes, un petit temple, etc.

De Tay-loc, rejoindre le fleuve vers *Tam-ky*; une bonne route dessert les plantations jusqu'au Song Thu-bong.

*Quang-houé* sur la rive gauche est un marché important surtout pour la soie et le coton.

Puis des hauteurs resserrent le lit du fleuve. En 1885 les Annamites avaient barré la rivière et établi des fortins sur les collines.

*Tron-loc*; un sentier mène aux sources thermales de *Phiouc-bin* (6 kil.). Ces eaux sulfureuses ont 56°, elles ont été reconnues en 1895. La campagne est peuplée. On pourrait aller d'ici par les sentiers à Tam-ky, par les hauteurs de la Dent du Chat (*Rang-Méo*), les ruines *Tiam* et *Tay-loc*.

**Nong-son.** Les mines sont à 2 k. du débarcadère.

Nong-son est une bourgade sur la rive gauche du Song Thu-bong, presque en face de l'ancien poste de Trong-phuoc.

En 1881 le chinois Luong-van-phong obtint du gouvernement annamite l'exploitation de la mine de charbon pour une période de 29 ans, moyennant une redevance annuelle qui devait progressivement s'élever à 18.000 ligatures. Les Chinois ont commencé par exploiter les affleurements, particulièrement dans le voisinage de la Cascade où l'on remarque de nombreuses entrées de galeries. Mais tous ces travaux exécutés sans études ne donnèrent aucun avantage financier et l'association chinoise vendit son privilège le 12 janv. 1889 à MM. Cotton et Amok. Le 11 avril 1890 la Société française des houillères de Tourane fut constituée, mais ses capitaux étant insuffisants, la concession fut passée en mai 1899 à la Société des Magasins Généraux et Houillères de Tourane, au capital de 3,500,000 francs.

La mine est grisouteuse et le feu qui s'est déclaré en juillet 1890 a déterminé le comblement de toute une galerie.

De Nong-son on peut remonter la rivière jusqu'au *défilé de Tra-leing*. Partir en sam-pan la nuit de manière à arriver aux gorges au lever du jour. On reste entre deux hautes murailles pendant un quart d'heure, jusqu'à *That-beg*. A la descente on ne met plus que trois heures et demie.

#### 4. Qui-nhon à An-khé.

**Qui-nhon** (p. 90).

On se trouve ici en pleine civilisation du peuple *tiam*; les monuments qu'on rencontre dans la riche plaine de Binh-dinh attestent l'époque de ses grandeurs passées, et les ruines trouvées jusqu'aux

sources de la Se-san assurent que les bienfaits de sa culture furent étendus aux populations des montagnes du bassin du Mé-kong chez lesquelles du reste on rencontre encore l'empreinte de son passage.

Près de la route de Qui-nhon à Binh-dinh, à 6 kil. de la résidence, sur une hauteur rocailleuse, genre pierre de Bien-hoa, on aperçoit deux monuments en briques, ce sont les **tours de Tháp-dôi** ou de *Hung-thanh*, dans le huyen de Tuy-phuoc.

« Les voûtes, écrit Lemire, sont basses et ogivales, et celle d'un remarquable édifice voisin est cylindrique. Ces voûtes sont construites comme au Cambodge. Les pierres, superposées de chaque côté par assises horizontales, se rapprochaient, se correspondaient, chacune dépassant celle du dessous. On abattait les extrémités intérieures depuis la naissance jusqu'au sommet, et l'on obtenait la coupe cylindrique ou ogivale. La surface était ensuite polie et quelquefois peinte.

« La grande tour a quatre portes, se coupant selon les points cardinaux, comme un dôme ou un arc de triomphe. L'édifice voisin en a deux, orientés nord et sud. Dans cette tour trônait un Giva avec dix bras, coiffé de la tiare, simplement vêtu du caleçon tiam, les jambes croisées sur un lotus épanoui. Sur sa poitrine nue se déroulait un serpent relevant la tête vers celle du dieu. La statue est taillée dans un granit noir à grain très fin dont il n'existe pas d'échantillon dans les environs.

Ce Giva est parvenu en France en 1884, mais d'autres envois de sculptures tiam ont été perdus dans un naufrage en mer Rouge. Rien n'assure qu'en fouillant la région on ne puisse découvrir encore de nombreuses statues de pierre ou de bronze, ou des inscriptions en sanskrit ou en tiam ancien ».

A la bifurcation de la route de Qui-nhon avec la route mandarine on se trouve en présence des tours de **Thi-thiên** ou *tours d'argent*. Elles comprennent une tour principale avec une annexe, puis un édifice E, et un autre S.

Les angles des murs sont soutenus par des yak à la bouche fendue, à la face grimaçante avec des yeux en saillie.

Après avoir dépassé la sous-préfecture de *Tuy phuoc*, on arrive à la citadelle de **Binh-dinh**, résidence des autorités indigènes de la province du même nom. En 1885, les chrétiens y furent assiégés par les Annamites et délivrés par les troupes françaises venues de Qui-nhon.

A 8 kil. au N. on relève les vestiges de l'ancienne citadelle de **Chaban**.

La route de Binh-dinh à Phù-cat suit un moment le parapet de l'enceinte de la vieille forteresse tiam qu'elle rencontre vers sa face E.

« Une chaussée percée d'aqueducs en dalles de granit, dit Navelle,



franchit les rizières qui s'étendent entre les deux enceintes et conduit au tertre sur lequel s'élevait la place forte. De larges glacis bordés de larges fossés dont il ne reste plus que des tronçons, contournaient les remparts formés d'un épais massif bâti en pierres de Bien-hoa. Leur ligne irrégulière, pour englober tout le monticule principal, suivait les courbes de sa base.

« A chacun des angles de la place, un petit tertre s'élevait à l'extérieur correspondant à un tertre intérieur auquel il était sans doute relié de façon à former un ouvrage avancé. Les faces Sud et Est paraissent seules avoir été percées de portes. Le vaste espace circonscrit par les murs dont le développement pouvait atteindre de 40 à 42 kilom. et sur lequel trois villages s'étendent aujourd'hui à l'aise, était sillonné de chemins creux, bordé de haies vives et renfermait sans doute de nombreux monuments, temples et palais. Une seule tour carrée, en briques rouges est restée debout, elle s'élève sur un petit tertre central, svelte, élégante, bien prise entre ses angles de granit blanc et coiffée d'un dôme léger comme un bonnet de dentelle. Dans l'O. de ce tertre, en plaine, deux éléphants de pierre, d'excellente tournure, dont l'un porte une couronne et un collier, se font face à 24 mètres environ de distance, autrefois gardiens majestueux de quelque portique royal, aujourd'hui tristement égarés dans un champ d'arachides; ailleurs près d'un tombeau annamite, construit sur le soubassement d'un monument disparu, deux animaux fantastiques dus également au ciseau d'un artiste, et enfin dans le jardin d'une belle pagode consacrée aujourd'hui au culte de Bouddha, des débris de bas-reliefs, de statues et de linga, tels sont les derniers témoins d'une vieille civilisation que les Annamites ont pu détruire, mais n'ont pas su remplacer; voilà tout ce qui reste de cette citadelle qui résista pendant des siècles aux entreprises des rois de Hanoi, puis des seigneurs de Hué ».

Chaban était au xv<sup>e</sup> siècle la capitale du Tchampa. L'Indo-Chine orientale était alors entre les mains de deux races ayant des civilisations d'origines diverses, au Nord les Annamites, formés aux usages des Chinois, au Sud les Tiam de provenance indoue. Le choc était inévitable, il dura plusieurs siècles, mais les Tiam durent céder; Chaban succomba à la fin du xv<sup>e</sup> siècle. Ses monuments furent détruits et la ville ne fut plus qu'un simple chef-lieu de province qui cessa, au milieu du xvii<sup>e</sup>, d'être administrée par un mandarin aborigène.

Un instant, les rebelles Tay-son font de cette cité leur capitale, mais ils sont défaits et la ville tombe en 1798 au pouvoir de Gia-long. Qui-nhon (règne de la vertu) change de nom; elle prend celui de Binh-dinh (la pacifiée), mais elle retombe une seconde fois aux mains des Tay-son qui doivent presque aussitôt l'évacuer. Cet événement marque la déchéance de la ville, elle fut abandonnée, et une nouvelle cité fut créée au lieu appelé aujourd'hui Binh-dinh.

Qui-nhon doit son réveil aux Français.

Dans le voisinage de l'ancienne Chaban, les Tiam avaient élevé d'autres monuments :

La tour de **Phuoc-lôc** ou *tour d'or*, construction en briques, sur la commune de Phu-thanh, dans le huyen de Phu-cat. En façade, on remarque des *ganeça*, hommes à tête d'éléphant portant la tiare et des colliers; ils tiennent en main un sceptre, et la trompe repose dans l'autre main, symbole de la puissance et de l'intelligence.

La tour de **Kinh-tien** ou *tour de cuivre*, au village de Nam-an, dans le huyen des An-nhon, est un monument en briques; il est surmonté de petites tourelles détachées, aux angles desquelles se dressent des pierres sculptées en feuilles d'acanthé recourbées, se découpant sur un bleu ciel. Les angles de la tour consistent en colonnes carrées en grès sculptés. La voûte est pleine, le dôme est carré, et les quatre faces se rejoignent au sommet qui devait être surmonté d'une boule ou d'une pointe de cuivre.

On regagne le fleuve qu'on retransverse à la sous-préfecture de An-nhon: on poursuit le sentier vers l'O., jusqu'à la tour de **Thu-thiên**, dans le canton de Nhon-nghia. C'est un monument très délabré.

« Les pierres en grès sculpté, dit Lemire, qui recouvrent le gros œuvre en briques rouges se disloquent et disparaissent dans la broussaille. Il reste à la porte des pierres ogivales avec un personnage accroupi ou des bustes de femmes à l'opulente poitrine. Dans le fond, au-dessus de l'autel démoli et disparu, une arcade nous montre douze personnages en prière. Cette arcade repose sur un soubassement en grès terminé par deux têtes de dragons la gueule ouverte, entre les dents desquels une femme est couchée ».

En reprenant la route, on longe le fleuve qui arrose la belle plaine de Binh-dinh et on laisse à gauche la jolie maison commune de Lai-nhi. Des champs de mûriers s'étendent à perte de vue, alternant avec les rizières et les champs de maïs, de patates, de cannes, de mûriers, d'indigo, de haricots. Après deux heures de marche, on passe un gué pour visiter les trois édifices en briques et pierres du village de Ván-tuong, qu'on appelle les **tours de Duong-lang** ou *tours d'ivoire*.

Lemire en donne une description: « Elles s'élèvent sur une colline, dans une forêt de superbes manguiers et jacquiers. Ces monuments sont beaucoup plus hauts, plus ouvragés et mieux conservés que les deux tours de Thi-nai. Celle du milieu est plus grande et plus ornée que les deux autres. Le gros œuvre est en briques rouges, mais elles sont richement rehaussées d'ornements de granit représentant des éléphants et des dragons; au-dessus des portes court une série de bas-reliefs représentant des danseuses, des lions debout, des monstres, des animaux, des femmes, des éléphants. Les angles sont formés d'énormes têtes de dragons et d'animaux à la figure grimaçante, qui se succèdent en se rapetissant, ce qui est d'un effet fantastique. Ces tours sont encore entourées de moulures et de frises taillées dans le granit. Les portes sont formées de quatre gros monolithes; elles sont un peu au-dessus du sol ».

La route qui dessert toutes ces ruines est celle qui mène au pays des Bahnar, sur les plateaux élevés du bassin du

**Mé-kong.** On passe à Cay-coc, renommée par ses petites fabriques de soie grège. Après avoir quitté près Dong-tho la rivière qui va se jeter dans la baie de Qui-nhon, le chemin traverse quelques hauteurs, puis descend dans la vallée du Song-Ba.

*An-khé*, dans le huyen de Binh-khé, est un marché à la frontière du Laos. Les convois laotiens y sont fréquents et il se fait dans ce village un mouvement incessant d'échanges. Les montagnards viennent chercher du sel, du cuivre, des cotonnades et laissent des peaux, de la cire, de l'ivoire, des bois de cerf. Le fonctionnaire annamite a le titre de than-thù de Phuong-kieu.

# TONKIN

---

## INTRODUCTION

**Historique.** De même que les autres contrées de la péninsule indo-chinoise, le Tonkin (*Tong-king*), a un passé fort obscur, et ce que nous en connaissons semble beaucoup plus du domaine de la légende que de celui de l'histoire. D'après les indigènes, le pays que nous appelons Tonkin et que les Chinois désignèrent à une époque par le nom de Kiao-tche (orteils rencontrés, croisés ou bifurqués), était occupé par une population autochtone dont on ferait remonter les annales à 2874 ans avant Jésus-Christ. Si peu sûres que soient ces indications, il paraît bien, précisément à raison de la conformation particulière du pied, que les Kiao-tche, ou Giao-chi, furent les ancêtres des Annamites; avant de tomber dans la vassalité de la Chine, ce peuple avait eu des rois aborigènes ayant fourni trois dynasties. On connaît de l'un de ces princes une loi qui ordonnait de décorer l'avant des embarcations ou jonques de deux grands yeux, dans le but de conjurer les entreprises des monstres marins, usage qui subsiste encore. En 1109 av. J.-C., des Annamites, envoyés à la Cour de Chine, en avaient rapporté la boussole, inventée au Céleste-Empire bien avant que les Européens la connussent.

Les annales chinoises apportent un peu de vérité historique dans les choses de ce Tonkin primitif, qui fut le ber

ceau du royaume d'An-nam. En 214 av. J.-C., une formidable invasion chinoise avait passé sur le pays des Kiaotche. En 111, la contrée était sous la dépendance absolue de Chine. Mais, en l'an 39 de l'ère chrétienne, deux sœurs appelées Trung Trac et Trung Nhi, appartenant sans doute à la dernière dynastie détrônée, réussirent à soulever le pays, à le soustraire au joug chinois et à s'emparer du pouvoir. Elles ne le conservèrent pas longtemps : les Chinois revinrent en force en 42 et, sauf de fréquentes rébellions locales plus ou moins rapidement réprimées, tinrent le pays sous leur domination jusqu'en 968, tantôt par des gouverneurs chinois, tantôt par des rois annamites soumis à une étroite vassalité.

En 968, le joug chinois est définitivement secoué : Dinh Tien prend le pouvoir et règne pendant douze ans. Il eut pour successeur un habile homme de guerre, Le Hoan, qu'une guerre heureuse avec la Chine fit proclamer roi, alors qu'il avait la tutelle d'un jeune prince âgé de six ans qui disparut. Cette première dynastie des Le fut remplacée en 1010 par la dynastie des Ly qui eut à soutenir de longues luttes contre les Chinois et les Tiam du Tchampa et qui dura jusqu'à la reine Ly Chien. Cette princesse n'ayant pas d'enfants laissa, en 1225, la couronne à son mari, Tran Lanh, fils d'un officier du palais. Il fut proclamé roi sous le nom de Tran Thai-tong et paraît avoir été un souverain soucieux des intérêts matériels du pays ; il réglementa des impôts, canalisa les cours d'eau et s'occupa de l'instruction des lettrés. Il en fut de même de son successeur, et ces réformes purent être menées à bien, grâce à la période de paix qui, par extraordinaire, régna pendant quelques années. La dynastie des Tran ne jouit pas longtemps de cette tranquillité et, durant plus de 180 ans, elle eut à lutter tantôt contre les Mongols ou les Chinois, tantôt contre les habitants du Tchampa, qui occupaient le sud-est de la péninsule, et à réprimer la piraterie le long des côtes ou des révoltes à l'intérieur ; les Tran eurent encore à supporter les calamités, suites de la famine qui provenait elle-même de cet état incessant de guerres et de troubles.

Vers le commencement du xv<sup>e</sup> siècle, les Chinois, trouvant le pays affaibli, n'eurent pas de peine à l'envahir et le der-

nier roi de la dynastie, Trung Quang-dé, fut fait prisonnier, envoyé par mer en Chine et périt au cours de la traversée. Redevenus maîtres de tout le pays occupé par les Annamites les Chinois, de gré ou de force, imposèrent leur civilisation, leurs mœurs, leurs institutions, et réglementèrent jusqu'au costume. Certaines de ces réformes, telles par exemple que l'organisation communale et le système fiscal, ainsi que le développement de l'industrie et de l'agriculture, devaient profiter à l'An-nam, mais elles ne s'accomplirent pas sans soulever la haine des asservis contre les oppresseurs, et les dix années de domination chinoise ne furent qu'une série de luttes. En 1418, un ancien serviteur de la dynastie détrônée, Le Loi, organisa un formidable soulèvement et, après dix ans de combats, parvint à expulser les autorités chinoises envoyées par les Minh (Ming), en mettant en usage les ressources et les procédés dus à cette importation forcée de la civilisation chinoise. Il mit d'abord sur le trône Tran Kieu, descendant de l'ancienne dynastie régnante, mais il y monta bientôt lui-même par la volonté du peuple et fonda ainsi la seconde dynastie des Le. Soit par respect des traditions, soit par politique et pour enlever au Céleste-Empire de nouveaux prétextes d'intervention dans les pays annamites, Le Loi demanda l'investiture à l'empereur de Chine. Il régna paisiblement jusqu'en 1434; il eut assez d'influence sur ses sujets pour les astreindre à certaines obligations d'origine chinoise et notamment à l'exploitation des richesses minières, qui avait été la principale cause du soulèvement.

En 1471, un de ses successeurs, Le Than-thong, entreprit de conquérir une partie du Tchampa. De 1523 à 1600, il y eut une succession de rois faibles, tombés sous la domination de leurs ministres, appartenant à une certaine famille Mac, qui, de père en fils, furent pendant cette période les véritables maîtres du pays, envoyant des ambassades en Chine et cherchant même à obtenir l'investiture impériale. Vers 1600, le Sud suivit l'exemple du Nord, et avec Nguyen Cam forma bientôt une vice-royauté presque indépendante. Ha-noï et Hué furent les capitales de ces deux gouvernements. Cette séparation devait avoir pour résultat des querelles incessantes, des rébellions fréquentes qui signalèrent la durée de la dynastie des Le.

C'est aussi vers la même date que l'on peut placer l'entrée en relations des Européens avec les contrées annamites, et ce furent les tentatives des missionnaires catholiques qui les inaugurèrent : assez malheureusement, car, en 1596, un dominicain, le P. Diego Adverte, ayant essayé de pénétrer en Cochinchine, fut fort maltraité et dut se rembarquer. En 1627, un Français, le P. de Rhodes, établi en Cochinchine depuis deux ans, vint au Tonkin où se trouvait déjà un jésuite, le P. Baldinotti, mais après avoir été assez bien accueillis pour prendre de l'influence et opérer un assez grand nombre de conversions, même parmi les dignitaires du royaume, ils virent s'opérer contre eux une réaction et furent bannis. En 1631, cependant, les Jésuites purent rentrer au Tonkin, et pendant une trentaine d'années, leur mission fit de nombreux prosélytes. En 1664, la persécution recommença : la religion catholique fut interdite sous peine capitale et d'un seul coup quarante Annamites furent mis à mort.

Dans un autre ordre d'idées, vers 1640, les Hollandais avaient pu établir un comptoir à Pho-hien (Hung-yen), sur le bras principal du Fleuve Rouge. Cet établissement prospéra d'abord, puis, en 1700, les Hollandais rencontrèrent de telles difficultés qu'ils préférèrent l'abandonner. Durant cette période, quelques bâtiments français et portugais abordèrent également cette ville.

Si les relations avec les Européens étaient soumises à des vicissitudes constantes, la tranquillité intérieure des pays annamites n'était pas moins troublée. En 1774, une révolte éclata : elle était dirigée par un puissant négociant, Nhac, secondé par ses deux frères. On les connaît plutôt sous le nom des frères Tay-S'on. Ils s'emparèrent de Hué en 1785 et en chassèrent le régent Tien-thon, qui se réfugia en Cochinchine, tandis que son neveu, The-to, connu plus tard sous le nom de Gia-long, après de vaines tentatives pour reconquérir son gouvernement, accepta l'asile offert par le roi de Siam. C'est alors qu'il rencontra l'évêque d'Adran (Voy. AN-NAM Historique) grâce auquel il put remonter sur le trône. En 1802, il se déclara roi du Tonkin.

Ses successeurs ayant rompu les bonnes relations avec les Français, on recommença à persécuter les Chrétiens, et il surgit avec la France une série de conflits qui amenèrent d'abord

la conquête de la Cochinchine et, un peu plus tard, l'occupation du Tonkin, dont l'histoire n'est plus, dès lors, que celle des expéditions successives des forces navales et militaires de la France.

**Les reconnaissances scientifiques et commerciales :**  
*Doudart de Lagrée. — Jean Dupuis.*

C'est beaucoup plus par la force des choses, par l'enchaînement des circonstances que pour l'exécution d'un plan déterminé que la France fut amenée à faire au Tonkin des expéditions et une campagne dont le résultat fut l'organisation actuelle qui, sous le nom de protectorat, a les effets de la possession directe. La Cochinchine conquise et la France tenant l'embouchure du puissant Mé-kong, les amiraux qui se succédèrent à Saïgon comprirent toute l'importance de cette voie de pénétration pour le développement commercial de la colonie. Ils résolurent d'en faire étudier les conditions de navigabilité et, sous les ordres du capitaine de frégate Doudart de Lagrée, secondé par le lieutenant de vaisseau Francis Garnier, une expédition fut organisée et quitta Saïgon le 5 juin 1866 sur une canonnière, avec mission de remonter le fleuve, d'en compléter la carte, d'en sonder le cours, d'en reconnaître les rapides et, en même temps d'étudier les ressources agricoles ou industrielles des populations riveraines ainsi que la nature de leurs rapports avec l'Etat indo-chinois.

Bien reçue à Pnom-peah, capitale du Cambodge, par le roi Norodom, la mission dut abandonner la canonnière et s'embarquer sur de légères pirogues. Elle traversa tout le Laos par le moyen de cette navigation lente et pénible, mais recueillit de précieux renseignements. Après quinze mois d'efforts persévérants, surmontant tantôt les obstacles formés par la nature, tantôt les difficultés suscitées par les hommes, au milieu de populations très défiantes, Doudart de Lagrée franchissait, le 16 octobre 1867, la frontière chinoise et entraînait dans le Yun-nan qui, depuis plus de dix ans, était le théâtre de la guerre civile due à la rébellion des Musulmans. Dans ces conditions défavorables et à travers des difficultés inouïes, la mission se lança dans le Yun-nan et, en même temps qu'elle avait le spectacle douloureux de la ruine de la contrée, elle reconnaissait les ressources indus-



trielles et particulièrement les richesses minérales de la province.

Un jour, elle arriva dans une région élevée, coupée par un grand fleuve : c'était le Song-koï ou Fleuve Rouge qui, traversant le Yun-nan, va se jeter dans la mer de Chine en fertilisant le Tonkin. Bien accueilli à Yuen-kiang, Doudart de Lagrée chargea Francis Garnier de reconnaître une partie du cours du Fleuve Rouge.

Cette reconnaissance fut arrêtée par de nombreux rapides à mi-chemin de Man-hao, où le fleuve devient réellement navigable. Néanmoins, la question du Fleuve Rouge était posée.

On sait comment se termina la mission du Mé-kong : Doudart de Lagrée, épuisé de fatigues, succombait le 12 mars 1868 à Tong-tchouan-fou ; Garnier, qui avait pénétré jusqu'à Ta-li-fou, en plein pays de rebelles musulmans, revint sur ses pas avec la mission, fit exhumer le corps de son chef qui fut porté à dos d'homme jusqu'à Soui-fou, où le Yang-tse-kiang est navigable. et le 12 juin on arrivait à Chang-hai, après deux ans de marche et un parcours de plus de 10,000 kilomètres. Le 29, la mission rentrait à Saïgon avec le cercueil contenant les restes de l'infortuné commandant de Lagrée.

Fort des constatations faites, des renseignements accumulés, Francis Garnier exposa à l'amiral de la Grandière, qui gouvernait alors la Cochinchine, toute l'importance d'une voie de pénétration telle que le Fleuve Rouge ; l'amiral se convainquit facilement et ce fut le germe des entreprises françaises au Tonkin.

La mission, en descendant le Fleuve Bleu avait rencontré à Han-kéou, un négociant français, Jean Dupuis, qui depuis plusieurs années déjà entretenait des relations avec les provinces occidentales et méridionales de la Chine par le fleuve du Yang-tse. Francis Garnier lui fit connaître ce que la mission avait constaté et lui détailla les avantages d'une route par le Fleuve Rouge et le Tonkin. Dupuis, homme d'une énergie singulière, voulut voir par lui-même. Sa persévérance triompha d'une première tentative infructueuse et, en septembre 1870, presque seul, il prit le chemin du Yun-nan, arriva au Fleuve Rouge qu'il descendit jusqu'à Lao-kay à la frontière du Tonkin.

Il avait reconnu l'exactitude des renseignements fournis par Francis Garnier et, avec sa compétence de négociant avisé, avait apprécié l'importance de cette voie fluviale. Les gouverneurs provinciaux chinois avec lesquels Dupuis était en relations, comprirent à leur tour les avantages de ce nouvel itinéraire, et donnèrent au courageux Français une mission officielle ayant pour but de faire passer au Yun-nan, pour le ravitaillement de l'armée chinoise, occupée à contenir les rebelles, des armes, des munitions et des vivres, en passant par le Fleuve Rouge, à travers le Tonkin, — la Chine considérant toujours l'Annam et ses dépendances comme des vassalités, puisque les souverains de Hué recevaient l'investiture de la cour de Pe-king et lui payaient un tribut périodique.

Mis par les circonstances au service de la Chine, Dupuis n'oubliait pas qu'il était Français et avait rapidement compris que c'était surtout à l'influence française que la possession du Fleuve Rouge devait profiter à l'aide prêtée par la Chine, au nom de sa suzeraineté, il voulait joindre l'appui de la parole sinon de l'action de la France et, fort de ce double secours, triompher des obstacles que ne manquerait pas de soulever et d'accumuler l'esprit d'intrigue et de ruse des mandarins annamites. Il vint à Paris. C'était en 1872 ; la France n'était pas encore remise de la secousse de 1870-71. Pas plus que l'opinion, les pouvoirs publics ne se préoccupaient des questions coloniales ; la réorganisation intérieure, la gestion des finances, la reconstitution de l'armée absorbaient tous les efforts. On ne vit, ou on affecta de ne voir dans l'entreprise de Dupuis que son caractère d'opération de commerce et, malgré l'appui que lui prêta Francis Garnier, alors en France, il dut se contenter d'une lettre de recommandation pour l'amiral Dupré, gouverneur de la Cochinchine.

Après avoir acheté en France le matériel de guerre destiné aux troupes chinoises du Yun-nan, il retourna en Indo-Chine et prépara son expédition. Le 5 novembre 1872, sa flottille, comprenant deux canonnières à vapeur et une jonque chinoise de transport et montée par 25 Européens et 125 Malais ou Chinois, arrivait à la hauteur d'Haï-phong, sur le Fleuve Rouge. Il y trouva une canonnière française, le

*Bourayne*, qui venait détruire la piraterie côtière et avait même dû atteindre jusqu'à Ha-noï pour punir des mercenaires chinois dont l'hostilité était encouragée par les mandarins annamites. Cette rencontre fut favorable à Dupuis et rendit le gouverneur du Tonkin, Le Thuan, un peu plus conciliant; il consentit à demander à Hué l'autorisation pour l'expédition Dupuis de s'engager dans le haut fleuve. La réponse n'arrivant pas, Dupuis passa outre et vint à Ha-noï où il eut à subir des retards causés par le mauvais vouloir du mandarinat annamite. Son énergie triompha de tous ces obstacles, il remonta le fleuve et put arriver près du maréchal chinois MÀ qui venait de refouler les rebelles. Il lui fit la remise de son convoi et, le 30 avril 1873, il était de retour à Ha-noï avec un chargement d'étain; il apprit qu'en son absence les mandarins annamites avaient incarcéré et même torturé certains indigènes qui s'étaient mis en relations avec lui.

Dupuis dut faire acte d'autorité et, sur sa menace de bombarder la ville, il obtint la mise en liberté des prisonniers, puis il s'établit avec un appareil militaire dans un quartier de la ville. Cette expédition, à la fois commerciale et militaire eut un très grand retentissement en Extrême-Orient. Les Anglais de Hong-kong offrirent à l'intrépide explorateur de l'aider à organiser sur le Fleuve Rouge un service de navigation à vapeur. Dupuis se contenta de faire connaître au gouverneur de Cochinchine le succès de son entreprise, en indiquant comme conséquence la nécessité d'occuper le Tonkin, se faisant fort de le placer sous le protectorat français par ses seules ressources et moyens personnels.

**Intervention française.** Les choses en étaient là : Dupuis était installé à Ha-noï lorsqu'on y vit arriver le maréchal Nguyen Tri-phuong ennemi déclaré de la France, envoyé par la cour de Hué. Il entra immédiatement en conflit avec Dupuis et celui-ci ayant à sa disposition une escorte imposante, la lutte dégénéra en une véritable guerre intestine dans les murailles de la ville.

La cour de Hué ne tarda pas à réclamer contre les actes de vigueur auxquels l'énergique Français s'était vu contraint de recourir pour garantir la sécurité des siens. L'amiral Dupré, qui commandait à Saïgon, avait compris que tôt ou tard il

faudrait en venir au protectorat mais il voulait agir diplomatiquement et invita Dupuis à quitter Ha-noï. Celui-ci fit connaître ses griefs, valoir ses droits à une indemnité et signala les exagérations et les mensonges de la diplomatie annamite, tout en continuant à se défendre énergiquement, peut-être trop, par ses moyens militaires.

Bientôt arriva Francis Garnier, chargé par l'amiral Dupré de faire une enquête ; il amenait cependant, car il faut tout prévoir, deux canonnières et quatre-vingts soldats d'infanterie de marine. Il reconnut promptement la nécessité de défendre les intérêts français, en même temps qu'il faisait personnellement l'expérience de la fourberie annamite ; il entama cependant la négociation d'un traité de commerce mais rien n'aboutissait et il se vit amené à l'imposer par la force. C'était la guerre et, malgré ses intentions pacifiques, Garnier, en face d'adversaires qui l'avaient prévue et s'y préparaient de longue main, dû prendre une vigoureuse offensive. Le 19 novembre 1873, avec ses marins et ses soldats il s'empara de la citadelle d'Ha-noï que défendaient 4 à 5.000 Annamites. Ce premier succès fut suivi de l'occupation des places fortes du delta du Fleuve Rouge et d'un peu plus de docilité chez les mandarins ; des délégués vinrent de Hué pour négocier, mais, un jour, pendant une conférence, la citadelle fut attaquée par une bande de Pavillons-Noirs. Garnier courut à sa défense, repoussa les assaillants et s'engagea à leur poursuite ; dans un retour offensif des fuyards, il fut entouré et massacré avec un sous-officier qui l'avait suivi. En même temps, un autre officier, Balny d'Avricourt, à la tête d'une autre colonne, périssait dans une embuscade.

Les survivants de l'expédition, pour venger leurs chefs, se multiplièrent et, avec le concours de Dupuis, s'établirent sur plusieurs points dans le delta.

Mais, comme nous l'avons dit, en France les pouvoirs publics, absorbés par d'autres questions d'une immédiate urgence, n'avaient pas tourné leur activité vers la politique d'expansion coloniale et ces incidents n'eurent pas immédiatement la conséquence qui en découlait naturellement, l'occupation du Tonkin. Tout au contraire, la mort glorieusement tragique de Francis Garnier ne préserva pas sa mémoire du blâme. Dupuis, dans lequel on s'obstinait à ne

voir que le commerçant, fut désavoué et les mandarins annamites eurent le triomphe de voir leurs menées couronnées de succès par l'intervention même du gouvernement français : le Tonkin fut évacué.

Toutefois l'amiral Dupré fut assez habile pour obtenir de la cour de Hué la signature de la convention de 1874 qui reconnaissait à la France une apparence de protectorat et, au prix de beaucoup de sacrifices, ouvrait au commerce européen les ports de Ha-noï, Haï-phong et Qui-nhon, avec liberté de navigation sur le Fleuve Rouge jusqu'au Yun-nan.

Ce traité n'était qu'une feinte ; il resta pour la cour de Hué à l'état de lettre morte et les amiraux qui se succédèrent à Saïgon ne cessèrent de représenter au gouvernement français la nécessité d'une action énergique et décisive. En attendant on marchait d'indécisions en temporisations et l'empereur d'Annam, Tu-duc, encouragé par cette faiblesse, pouvant compter sur les Pavillons-Noirs et même sur les réguliers chinois, se montra chaque jour plus hostile à la France, si bien que le gouverneur civil de la Cochinchine, Le Myre de Villers, malgré des instructions qui l'obligeaient à agir pacifiquement, en vint, après avoir menacé la cour de Hué, à passer de la menace à l'action.

On se décida à envoyer au Tonkin un corps expéditionnaire, commandé par le capitaine de vaisseau Rivière qui parut dans le delta en mars 1882. Il avait lui aussi la consigne de ne faire parler la poudre qu'en cas de nécessité absolue mais, sur ce point, le passé pouvait faire prévoir l'avenir et il était facile de juger que la perfidie des Annamites amènerait le conflit. Dès les premiers jours, Rivière fut obligé de combattre : après avoir pris Hon-gay sur le littoral et Nam-dinh que les Annamites occupaient pour intercepter les communications entre Ha-noï et la mer, il était rentré à Ha-noï, dans la citadelle, lorsqu'il y fut assiégé par les Pavillons-Noirs et les Chinois ; il périt le 19 mai 1882 dans une sortie avec plusieurs de ses officiers.

Cet événement produisit en France une très vive impression et on jugea qu'il exigeait une réparation prompte et efficace. Près de 4.000 hommes furent envoyés au Tonkin sous les ordres du général Bouet, tandis que le contre-amiral Courbet s'emparait des forts commandant la rivière

de Hué. Sur ces entrefaites, Tu-duc était mort; l'An-nam était gouverné par le régent Nguyen Tan-thuong qui demanda à négocier. Le ministre de France, Harmand, signa le 25 août 1883 un traité qui reconnaissait formellement le protectorat de la France sur l'An-nam; des résidents français devaient être placés dans chaque province et les douanes étaient remises entre les mains françaises.

Si tout semblait fini avec l'An-nam, il n'en était pas de même avec la Chine qui entendait maintenir quand même d'anciens droits de suzeraineté; elle fit du chef des Pavillons-Noirs un mandarin de classe élevée et lui donna le concours de ses soldats, de sorte que la guerre continua au Tonkin. L'amiral Courbet, promu commandant en chef, avec 9,000 hommes sous ses ordres, enleva, le 16 décembre 1883, Son-tay, quartier général des Pavillons-Noirs. A Hué, le mauvais vouloir s'accroissait: le successeur de Tu-duc avait été empoisonné par les mandarins qui lui substituèrent Kin Phuoc sans le consentement du résident français, tenu à moitié prisonnier.

La question s'élargissait et, de fait, la France entra en guerre avec la Chine; le corps du Tonkin fut porté à 16,000 hommes commandés par le génér. de div. Millot, ayant pour lieutenants les généraux Brière de l'Isle et de Négrier. L'amiral Courbet se consacra à la guerre maritime. A terre, les généraux enlevèrent brillamment trois postes importants, Bac-ninh, Hong-hoa et Tuyen-quang. Cela fit réfléchir à Pé-king et Li Hong-tchang, vice-roi du Pe Tche-li, homme d'Etat de valeur, négocia avec un officier de marine, le capit. de frég. Fournier, le traité dit de Tien-tsin, au moment où, à Pé-king, Semallé allait signer d'autres conditions favorables; Fournier prétendait alors obtenir le rappel des troupes chinoises.

Le traité ne fut malheureusement pas viable; une troupe venue de France qui, sur la foi du texte français, allait occuper Lang-son, fut attaquée à Bac-lé le 24 juin 1884 par les réguliers chinois. La guerre était rallumée, l'amiral Courbet, par ordre du gouvernement français, arriva le 22 août à proximité de l'île de Formose, pénétra dans la rivière Min et détruisit en aval de Fou-tcheou la flotte et l'arsenal des Chinois, leur coulant 22 bâtiments, avec 2.000 hommes

d'équipage et leur infligeant pour 30 millions de dommages; cette brillante campagne de huit jours n'avait coûté aux Français que 10 hommes tués et 45 blessés.

Courbet ne voulait pas s'éterniser à Formose et son désir était de se porter au nord, de bombarder les ports chinois et de bloquer le golfe de Pe Tche-li, mais il reçut l'ordre de continuer les opérations à Formose; Courbet laissa le c.-amir. Lespès à Ki-loung et partit à la recherche d'une flotte chinoise dont l'objectif était d'attaquer les positions françaises à Formose; il la découvrit à Chei-pou par un brouillard intense qui permit aux croiseurs chinois de se sauver, mais deux de leurs bâtiments, le *Yu-yuen* et le *Tcheng-king* furent torpillés et coulés dans la nuit du 15 janvier 1885 par les canots à vapeur du vaisseau amiral.

Le gouvernement français ayant, sur les instances de l'amiral, déclaré le riz contrebande de guerre, Courbet organisa un blocus afin d'affamer les provinces du Nord et alla s'établir aux îles Pescadores, après avoir forcé l'entrée du port de Ma-koung et détruit les forts. La signature de la paix mit fin à cette brillante campagne et quelques jours après, le 14 juin 1885, Courbet mourait en rade de Ma-koung.

Pendant ces événements maritimes la guerre avait continué au Tonkin avec des phases diverses. Le général Brière de l'Isle avait pris le commandement; son lieutenant, de Négrier, par une série de brillants combats ouvrit la route de Lang-son et le général en chef put attaquer cette place avec 7,000 hommes; elle fut prise le 13 février 1885. Pendant cette marche vers le nord le commandant Dominé, isolé à Tuyen-quang y subissait avec 600 hommes un siège rigoureux, luttant avec une énergie indomptable contre dix à douze mille Chinois. Le général Brière de l'Isle aussitôt après la prise de Lang-son se porta par une marche rapide et savante à Tuyen-quang, bouleversa à Hoa-moc les retranchements de Luu Vinh-phuoc, le chef fameux des Pavillons-Noirs, et sauva Tuyen-quang et ce qui restait des 600 braves de Dominé.

Brière de l'Isle était encore à Tuyen-quang lorsque les Chinois revinrent en force, le 28 mars, attaquer Lang-son;

dès les premiers engagements, Négrier fut blessé et dût remettre le commandement au lieut.-col. Herbinger qui, par des motifs restés peu explicables, ordonna une retraite précipitée, au moment où les Chinois eux-mêmes étaient en déroute.

Cet incident amena, en France, la chute du cabinet présidé par Jules Ferry. Mais déjà les négociations étaient engagées et le 9 juin 1885, Patenôtre signait le traité qui mettait fin à la guerre avec la Chine; celle-ci renonçant définitivement à ses prétentions sur l'Annam, ouvrait les frontières chinoises au-dessus de Lang-son et de Lao-kay au commerce étranger.

Il s'agissait de pacifier le Tonkin où étaient encore les Pavillons-Noirs secrètement encouragés par la cour de Hué. Le général de Courcy avait été envoyé à Ha-noï et disposait de troupes nombreuses; il se rendit à Hué pour y faire acte d'autorité et affirmer le protectorat de la France.

Pendant qu'on négociait pour le cérémonial de sa réception, dans la nuit du 4 au 5 juillet, il fut attaqué traîtreusement par les Annamites, mais son escorte et la garnison de la citadelle eurent raison de cette tentative. Le régent Tuyet qui en était l'instigateur s'enfuit dans la montagne avec le roi, Ung-lich, qui fut cependant repris et conduit en Algérie; il fut remplacé par Dong-khanh. La période qui suivit fut celle de la pacification. Elle fut longue et difficile mais peu à peu la domination française s'établit; les gouverneurs civils succédèrent aux généraux; le Tonkin fut, par un décret du 17 octobre 1887, déclaré partie intégrante de l'Indo-Chine française et la prospérité de cette colonie se développa rapidement.

**Administration.** Le Tonkin est administré par un *Résident supérieur*. Un Kinh-luoc, ou vice-roi indigène, dirigeait autrefois les autorités annamites, depuis 1899 cette fonction a été supprimée et ses pouvoirs ont passé au Résident supérieur.

Le Tonkin se divise en 21 provinces civiles, 4 territoires militaires et 2 administrations municipales.



PROVINCES	CAPITALES	PROVINCES	CAPITALES
Bac-kan	Bac-kan	Phu-lien	Phu-lien
Bac-giang	Phu-lang-Thuong	Phu-lo	Thien-duoc-Thuong
Bac-ninh	Bac-ninh	Quang-yen	Quang-yen
Hai-duong	Hai-duong	Sontay	Sontay
Ha-nam	Phu-ly	Thai-binh	Thai-binh
Cau-do	Cau-do	Thai-nguyen	Thai-nguyen
Hoa-binh	Huo-binh	Tuyen-quang	Tuyen-quang
Hung-hoa	Hung-hoa	Van-bu	Van-bu
Hung-yen	Hung-yen	Vinh-yen	Vinh-yen
Nam-dinh	Nam-dinh	Yen-bay	Yen-bay
Ninh-binh	Ninh-binh		

Sur les limites de la Chine, quatre territoires militaires relèvent du Général, commandant les troupes de l'Indo-Chine.

1 <sup>er</sup> territoire.....	Lang-son.
2 <sup>e</sup> — .....	Cao-bang.
3 <sup>e</sup> — .....	Ha-giang.
4 <sup>e</sup> — .....	Lao-kay.

Enfin deux municipalités, Ha-noï et Haï-phong, forment des administrations séparées.

#### Ouvrages à consulter :

*L'Ouverture du Fleuve Rouge au commerce et les événements du Tonkin, 1872-1873* par JEAN DUPUIS.

*Tongking. De Hanoi à la frontière de Kouang-si, 1884*, par A. AUMOITTE.

*Trente mois au Tonkin, 1889*, par HOCQUARD, dans le « Tour du Monde ».

*Au Tonkin et sur la frontière du Kwang-si, 1895*, par F. FAMIN.

## TONKIN

1. De Thuan-an à Haï-phong . . . . .	127
2. Haï-phong. . . . .	128
3. De Haï-phong à Ha-noï, par chemin de fer.	130
4. Ha-noï. . . . .	132
5. De Ha-noï à Lang-son et à la frontière de Chine . . . . .	143
6. De Ha-noï à la frontière d'An-nam. . . . Nam-dinh. — Ninh-binh.	149
7. De Ha-noï à Lao-kay. . . . .	151
8. De Haï-phong à Dap-cau et à Phu-lang-thuong.	154
9. De Haï-phong à Ha-noï, par voie fluviale .	155
10. De Viétry à Tuyen-quang . . . . .	155

## 1. Thuan-an à Haï-phong.

\* La baie d'A-long.

Les *Messageries Maritimes* font escale à Thuan-an pendant la bonne saison; pendant le restant de l'année il faut aller s'embarquer à Tourane.

Le sillon tracé par les courriers se tient en pleine mer entre la côte d'An-nam et l'île de Hai-nan; aucune terre ne se présente à la vue avant le rocher sur lequel est élevé le phare de *Hon-dau* (poste télégraphique et sémaphore). Ce feu est situé à proximité de la presqu'île de Do-son (p. 00), il marque l'entrée du Cua-cam qui mène à Haï-phong. Sur le bord opposé le phare des îles *Norway*.

Ces feux indiquent le voisinage de la baie d'A-long, commandée par l'île Cac-ba et par tout un chapelet d'îlots et de rochers.

Dans le golfe du Tonkin, la marée est diurne, c'est-à-dire qu'il n'y a qu'une marée par 24 heures, aussi les bâtiments doivent-ils régler leur marche en conséquence, sous peine de s'exposer à perdre un jour à attendre le flot qui doit leur faire passer deux barres, l'une extérieure de sable, la seconde intérieure de vase molle, pour arriver directement par le Cua-cam devant Haï-phong.

Les bâtiments de gros tonnage gagnent la baie d'A-long et pénètrent par les nouveaux canaux intérieurs commencés en 1902.

\* La baie d'A-long est une merveille, c'est une des curiosités naturelles les plus étonnantes qui soit au monde : un

cirque d'ilots et de rochers surgissant de la mer pour fermer une baie de 10 kilomètres de diamètre; des aiguilles très élevées, des colonnades, des flèches de cathédrale ajourées, torturées, des tours en ruine, des cavernes où la marée s'engouffre, des monolithes aux formes curieuses, placés comme un jeu de quilles, forment une barrière presque impénétrable contre la tempête venant du large. Il faut une assez grande habitude pour se reconnaître dans ce dédale; on navigue pendant des milles en rasant des éperons, des parois énormes, tandis que par derrière toutes ces murailles semblent se refermer, (*Curiosités*; les *Grottes de la Surprise*, des *Merveilles*, le *Cirque*, le *Tunnel* (long de 2 kil.).

Les passes principales sont commandées de chaque côté par un fort central, flanqué de batteries secondaires dissimulées.

Ces ilots de calcaire gris foncé sont tapissés d'arbustes, de plantes grasses et d'orchidées. Les premiers relevés de cet archipel si compliqué furent exécutés en 1877 par la *Bourayne*.

Lorsqu'on débouche dans la baie d'A-long on a dans le fond le port de *Hon-gay*, débouché d'importantes mines de charbon.

Des travaux importants sont entrepris pour rendre commode aux gros bâtiments l'accès du port de Haï-phong.

Les grands vapeurs s'engagent par l'Entrée Profonde, gagnent la rade du Crapaud et la passe du Volta, puis à travers les ilots qui bordent à l'O. la baie d'A-long, contournent l'île de la Cacba par un chenal dragué. Ils entrent alors successivement dans les eaux du Cua-nam-trieu et du Cuacam par un premier canal creusé dans les terres basses de l'île Ha-nam, puis par un second qui permet aux bâtiments d'arriver à Haï-phong où tout un nouveau port s'achève.

*Haï-phong*. On débarque actuellement par les pontons des Docks. Visite de la douane. Pousse-pousse pour gagner la ville.

## 2. Haï-phong.

**Hôtels** : du Commerce; de la Poste; de l'Univers.

**Câbles** : Sur Saïgon et sur Hong-kong.

**Cercles** : Du Bantian; du Commerce; Annamite; Chinois.

**Banque** : B. de l'Indo-Chine; Chartered B. India, Australia and China; Hong-kong Shanghai B. Corpor.

**Chemin de fer** : Haï-phong à Ha-noï.

**Navigaton** : Messag. Maritim. de Haï-phong à Saïgon et en France; Compagnie Nationale; Chargeurs-Réunis; Compagnie

*de navig. tonkin.* sur Hai-nan, Kouang-tcheou wan, et Hong-kong; *Correspond. fluviales*, services sur les rivières du Tonkin; ligne sur Vinh en An-nam.

**Librairie** : *Schneider (aîné)*.

**Journaux** : *Courrier de Haïphong*; *Echo du Tonkin*; *l'Indo-Chine financière*; *Petit Haïphonnais*.

**Médecins** : *Boury*; *Mazot*; *Ziegler*.

**Pharmaciens** : *Brousmiche*; *Paris*; *Martin*.

**Dentiste** : *Guez*.

**Photographes** : *Martin*; A-kil, 3, rue du Commerce; A-dong, 59, même rue.

Société de courses. Société musicale. Pédale haïphonnaise.

*Haï-phong*, 18.480 hab., dont 1.100 Français et 5.000 Chinois, est située au confluent du Song Tam-bac et du Cua-cam. Ce port, à 37 kilomètres de la mer, est le plus important du Tonkin; c'est le siège d'une subdivision militaire, d'un tribunal de première instance et d'un commandant de marine pour les ateliers, annexes de l'arsenal maritime de Saïgon.

Haï-phong a été créée sur des marécages, elle n'existait pas en 1874 à l'époque où la France y installait un consulat, mais l'ancienne concession française est devenue depuis l'occupation une saine, belle et grande cité commerçante et industrielle.

La transformation d'Haï-phong a commencé en 1885. Le résident Bonnal fait creuser à cette époque le canal qui porte son nom et se sert de la terre ainsi recueillie pour combler les mares pestilentielles qui existaient partout et pour tracer les rues principales.

La ville européenne est aujourd'hui entourée d'eau courante de tous côtés, de belles constructions se sont élevées le long du *Canal Bonnal*, un *Jardin public* a été créé et l'électricité a été installée en 1894.

Haï-phong ne possède pas de monuments très remarquables; cependant parmi les constructions européennes les plus intéressantes on peut citer la Résidence-mairie, la Cathédrale, le Théâtre, l'Hôtel du Commerce et les Docks.

Le nouveau port commencé en 1902 sera achevé en 1908; le plan comporte le percement d'un canal de 7 mètres de profondeur jusqu'à la baie d'A-long, l'établissement de 550 mètres de quais entre le canal Bonnal et le Song Tam-bac, puis la construction d'un bassin de radoub de 200 mètres de long. Tous ces travaux représentent une somme de plus de 21.000.000 de francs.

On a élevé en 1902 un monument à **Jules Ferry**. Cette œuvre d'Antonin Mercié comprend un groupe de quatre statues représentant Jules Ferry, la France, un écolier français et un jeune Annamite. Sur le piédestal est gravée la déclaration que cet homme d'Etat a faite dans l'un de ses ouvrages: « Je revendique fièrement le titre de Tonkinois. »

Le **théâtre** a été inauguré en 1901. En entrant un grand hall dessert les fauteuils d'orchestre et les baignoires. Deux escaliers avec rampes et lampadaires mènent aux loges et au foyer.

La marine a élevé dans le quartier d'Ha-ly des ateliers importants pour l'entretien de sa flottille; d'autre part la maison Marty et d'Abbadie possède de vastes établissements sur le Cua-cam, et la maison Porchet de grands ateliers sur le canal.

L'armée est confortablement installée, les casernements sont prévus pour 4.000 hommes de troupes, plus les dépôts de tous les services militaires.

Sur le *Boulevard de l'Hippodrome* le **Champ de courses** et la *Gare centrale*.

#### AUX ENVIRONS.

**Do-Son** (hôtels : *Grand Hôtel* ; *de la Plage*), à 22 kilomètres de Haï-phong, est la station balnéaire des Tonkinois; la plupart des négociants de Haï-phong et de Ha-noï y ont de charmantes villas; la plage est très fréquentée pendant la saison.

### 3. De Haï-phong à Ha-noï

101 kil. Ligne exploitée par la Compagnie des Chemins de fer de l'Indo-Chine et du Yun-nan. Trajet en 3 h. 40. Prix 7 p. 07 et 5 p. 05.

**Haï-phong. Gare centrale.** Un embranchement d'un -kil. dessert *Haï-phong Docks* ainsi que les quais du *Port de commerce*.

La voie vers Ha-noï contourne la ville de Haï-phong, et passe le Song Tam-bac sur un pont de 90 m. de longueur (une travée fixe de 42 m. et une travée tournante de 48 m.)

10 kil. *Vat-cach-thuong*. — 15 k. *Du-ngha*. — 23 k. *Phu-tai*, chef-lieu de canton de la sous-préfect. indig. de Kim-thanh. — 29 k. *Pham-xa*. — 33 k. *Lai-khé*. — La voie tra-

verse le Song Lai-vu par un pont de 124 m. de longueur répartie entre deux travées de 62 m. — 37 k. *Thien-thuong*.

Le large cours d'eau du Tai-binh est franchi par un pont long de 380 mètres; ce passage est réparti en 5 travées de 76 m.

La voie longe le flanc N. de la citadelle de **Haï-duong**, 44 k., résidence d'un administrateur, et chef-lieu d'une province de 800.000 hab. La ville (8.000 h.) s'étend sur le bord de la rivière de Ke-sat et de Thai-binh. On y remarque le fortin de la garde indigène, la tour de l'horloge haute de 25 m., le monument commémoratif de la garde indigène, l'hôtel de la Résidence dans un beau parc, le square public, les villas des fonctionnaires la plupart au milieu de jardins, les bâtiments de la mission catholique espagnole et l'ancienne cathédrale, car Haï-duong fut le siège d'un évêché, transporté aujourd'hui à Haï-phong

Le 3 décembre 1873 l'*Espingole*, commandée par Balny d'Avricourt, assisté du sous-lieut. de Trentinian et du doct. Harmand avec quinze soldats, arrive devant Haï-duong. Le gouverneur annamite avec une insolence polie reçoit Trentinian et l'assure de ses paroles de paix mais lui dit qu'il ne peut aller à bord de la canonnière pour rendre hommage au représentant de Garnier. Le lendemain 4 déc. le gouverneur n'ayant pas paru, Balny et ses collègues décident d'attaquer la place avec leur faible escorte. Sans canon, sans échelle, avec une simple hache et leurs armes personnelles, ils escaladent le mur du redan, brisent une porte de la citadelle et malgré un feu violent pénètrent dans le fort, Haï-duong était prise. Balny resta dix jours dans cette ville pour organiser provisoirement la province puis laissa le commandement à Trentinian avec ses quinze hommes. Après la mort de Garnier, Haï-duong fut évacuée le 2 janvier 1874.

En 1883, le lieut.-col. Brionval fut chargé d'occuper cette place importante commandant les voies d'accès à la mer. La défense fut aussi molle que dix ans auparavant. On trouva 150 canons, des approvisionnements très importants et près de 250.000 fr.

Il n'y fut laissé qu'une très faible garnison et les rebelles en profitèrent pour rentrer nuitamment dans la ville et la piller dans la matinée du 17 nov.

50 k., *Cao-wa*. — Un canal, puis, 54 k. *An-diem*.

La voie traverse un canal, puis, 60 k., **Cam-giang**, sous-préfecture indigène de la province d'Haï-duong.

De Cam-giang doit partir un tramway à vapeur sur route pour *Phu Nting-giang*, par *Ke-sat* (séminaire du vicariat espagnol du Tonkin oriental; belle église), *Bac-dong*, *Phu Bing-giang*, *Thothuong*, *Tho-cau*, *Bac-giang*, et *Vé*.

66 k. *Xuan-dao*. — 76 k. **Lac-dao**, canton de la sous-préf. de Van-lam, du Phu de My-hao, province de Hung-yên.

— 80 k. *Dinh-du*. — 84 k. *Phu-thay*. — 95 k. *Gia-lam*. Dans les environs, des colons ont installé des fermes et parcs à bestiaux, entourés de prairies.

*La gare de triage*, d'où se détache l'embranchement allant à la gare fluviale de *Ha-noï-rive gauche*.

La voie est sur un remblai élevé à 12 m. de hauteur puis on franchit le Fleuve Rouge par un pont monumental de 1.682 m. de long, c'est le *Pont Doumer*. Après moins de 4 années de mise en œuvre ce travail imposant a été inauguré en février 1902 par le gouverneur général Doumer, assisté de S. M. Thanh-thai, roi d'An-nam.

Ce pont est du système *cantilever* ou à contrepoids. Les piles au nombre de 18 sont fondées sur des caissons métalliques descendus à 30 m. sous l'étiage au moyen de l'air comprimé. La longueur totale est divisée en 49 travées; les poutres de rive ont 78 m. 70 c. de portée, les intermédiaires ont alternativement 75 m. et 106 m. 20 c. de portée. Elles sont en acier doux. La distance d'axe en axe des poutres est de 4 m. 75 et il existe en dehors de ces poutres, de chaque côté, un trottoir de 1 m. 30 de largeur reposant sur des consoles en encorbellement; un parapet de 1 m. de hauteur sert de garde-corps extérieur. Enfin le pont est en palier et le niveau inférieur des poutres est à 13 m. 50 au-dessus de l'étiage, pour laisser une hauteur libre de 5 m. au moment des plus fortes crues du fleuve. La voie de 1 m. repose sur le pont par l'intermédiaire de longrines en bois dur de go-lim; afin d'assurer le jeu de la dilatation, il est intercalé sur la longueur de la voie 10 appareils compensateurs. La construction fut effectuée d'après le projet de MM. Daydé et Pillé; 2 à 3.000 ouvriers indigènes furent employés à ce travail qui a coûté à la colonie 6.120.000 francs dont 3.400.000 pour les tabliers métalliques.

#### **Ha-noï. Quai du Commerce.**

Le chemin de fer traverse la ville sur un viaduc long de 896 m. et haut de 5 m. 10.

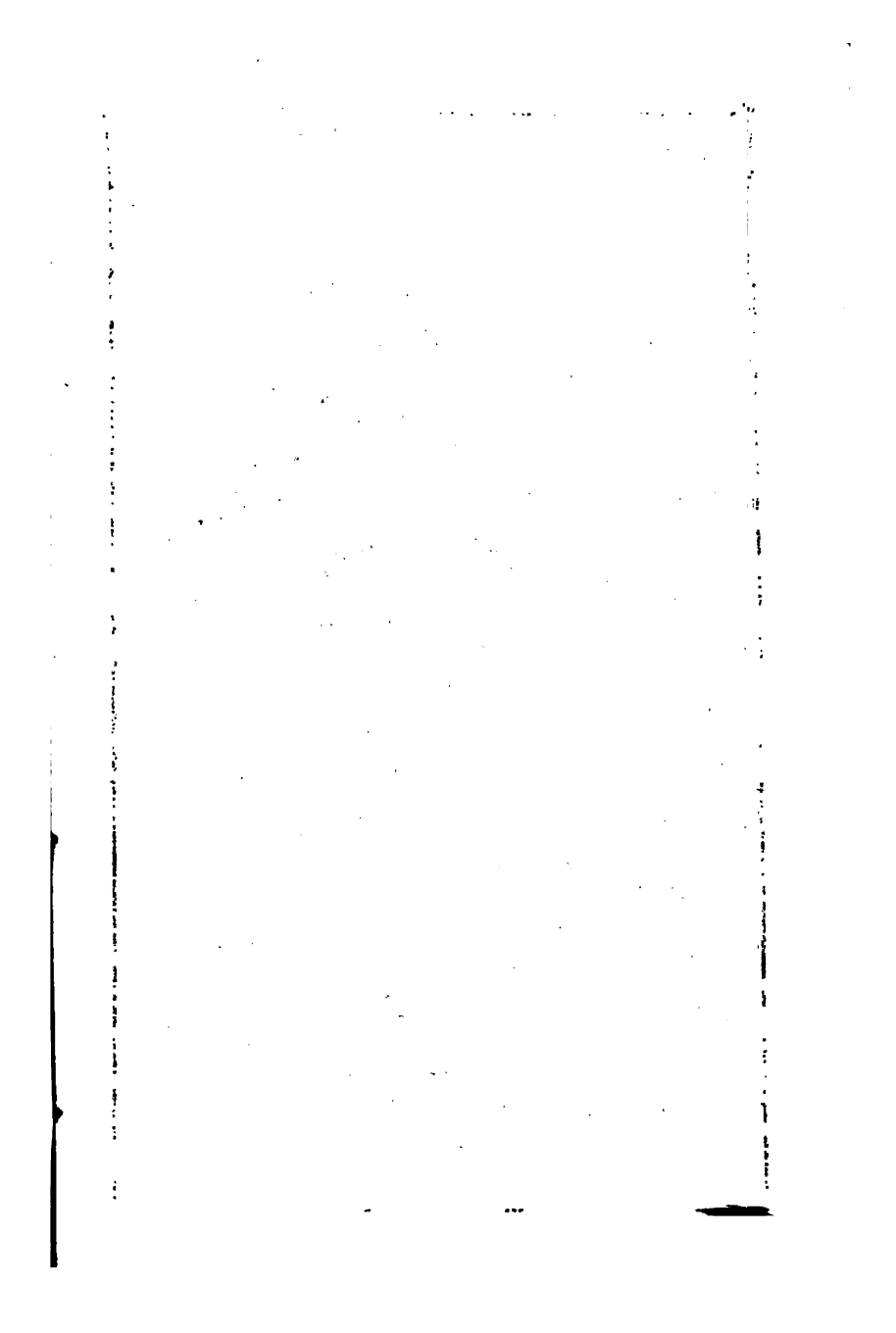
Cet ouvrage comporte 125 arches en maçonnerie de forme elliptique, d'une ouverture moyenne de 4 m. 61, surbaissées au tiers, et 5 passages inférieurs à tabliers métalliques, variant de 14 à 26 m. d'ouverture.

A droite le quartier militaire (ancienne citadelle), à gauche la cité chinoise et le long du Fleuve l'ancienne Concession.

101 k., la *Gare centrale*; elle a été établie (1901-02) sur un terre-plein qui donne sur le prolongement du Boulevard Gambetta.

#### **4. Ha-noï**

**Hôtels** : *Gr.H.Metropole*, boulev. Henri-Rivière. bon pens. 6 p.); *de la Paix*, rue Paul-Bert; *du Lac*, rue Jules-Ferry; *Hanoi-H.*,



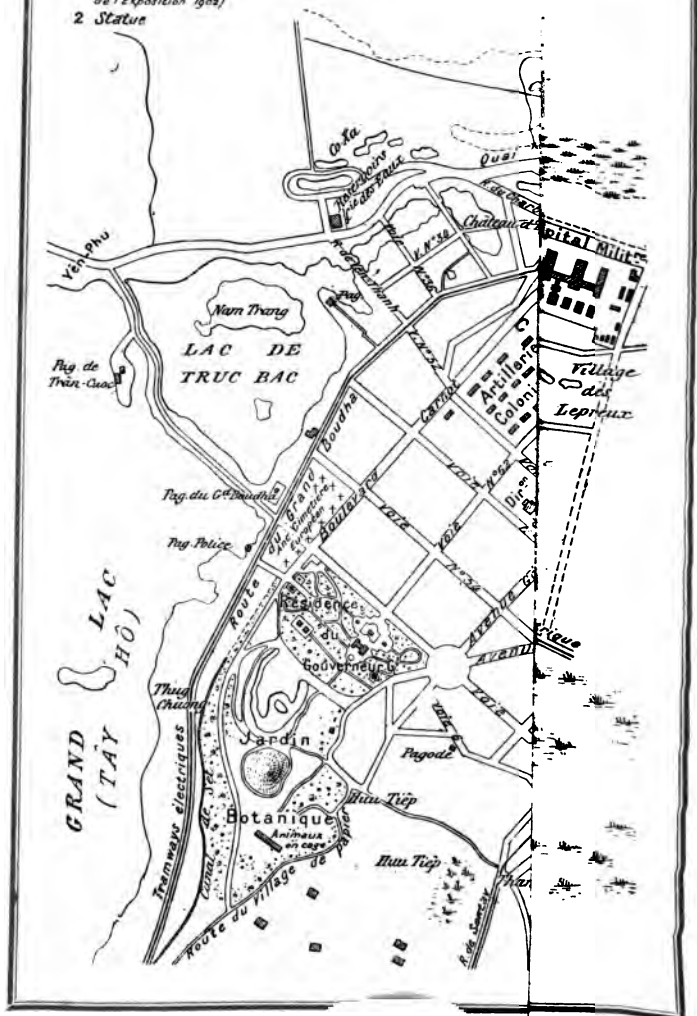


HANOÏ

FLEUVE RO

1000m

- 1 Musée (anc palais de l'Exposition 1902)
- 2 Statue



rue Paul-Bert; *Gtraud*, rue Paul-Bert. Les pensions sont de 4 à 6 p. : deux repas et le petit déj.; chambre, service et électricité compris.

**Cercle :** *De l'Union*.

**Tramways électriques.** Tarifs : 5 cents en première classe, 3 cents en seconde. Trois lignes sont exploitées par la « Cie des Tramways électriques d'Hanoi et extensions. »

De la *Place de Négrier* au village de *Bac-mot-phuong*. Cette ligne a une longueur de 3 k. 530; elle longe le Petit Lac par le boulevard Francis-Garnier, prend ensuite le boulevard Dong-khanh et la route de Hué; elle aboutit au marché de Bac-moi.

De la *Place de Négrier* au village du *Papier*. 5 kil. 400. Elle est en fait le prolongement de la ligne précédente et l'exploitation est faite sans transbordement. Elle passe dans les rues les plus fréquentées de la ville indigène, dessert les Halles centrales, le Château d'eau, le carrefour du Grand Bouddha et le Jardin botanique, le village des Cochons où est l'usine électrique de la Cie, puis le village du Papier.

De la *Place de Négrier* au village de *Tan-ap*. 4 kil. 140.

**Chemin de fer sur route.** *Ha-noï à Son-tay* (en constr.).

**Chemins de fer :** 1° *Ha-noï à Hai-phong*. — 2° *Ha-noï à Lang-son* et à la frontière chinoise. — 3° *Ha-noï à Lao-kay*; voie pour-suivie à travers le Yun-nan. — 4° *Ha-noï à Ninh-binh*; ligne continuée sur Saïgon par l'An-nam.

**Vapeurs :** 1° sur *Hai-phong*. — 2° sur *Nam-dinh*. — 3° sur *Viétry* et le Haut fleuve.

**Poste et télégraphe :** Square Paul-Bert.

**Téléphone avec Hai-phong.**

**Théâtre :** *Th. municipal*; *Th. Chinois*.

**Concerts :** *Musique militaire* : le jeudi soir, Square Paul-Bert; le dimanche après-midi au Jardin botanique; *Société philanthropique*.

**Courses :** Il y a plusieurs réunions annuelles.

**Banque :** *B. de l'Indo-Chine*.

**Journaux :** *Avenir du Tonkin*; *Indépendance tonkinoise* et *Indo-Chine franc.* réunions : quotidiens. *Indo-Chinois*; *Petit tonkinois*; *Tribune indo-chinoise*; *Revue indo-chinoise*.

**Libraires :** *Schneider*; *Crébessac*; tous deux rue Paul-Bert.

**Curiosités :** Les *marchés* et la *ville indigène* (p. 137), les pagodes dont le *Grand Bouddha* (p. 137), et la *Pagode de l'île de la Jade* (p. 140), le *Jardin botanique* (p. 138), le *Palais du Gouverneur général* (p. 138), la *Promenade du Petit Lac* (p. 135), la *Cathédrale*.

*Ha-noï* est la capitale de l'*Indo-Chine*, le siège des services administratifs du *Tonkin*, la résidence du général commandant en chef les troupes de la colonie, et de l'évêque, vicaire apostolique du Tonkin central,

Cette ville a 127.000 habit. (1902), dont 3.630 Français, et 2.000 chinois (1.591 cantonnais, 106 phuc-kiennois, etc.) ; elle s'étend sur l'emplacement de 106 villages divisés en six quartiers administratifs sous l'autorité de chefs indigènes, relevant du Résident-maire d'*Ha-noï*.

Elle est située sur la rive droite du Fleuve-Rouge, au

sommet du delta du Tonkin, par 21° 58' de latitude N. et 108° 29' de longitude E.

Par suite d'embellissements récents la cité d'Ha-noï est devenue une des plus jolies villes d'Extrême-Orient et des plus agréables à habiter. « Une ville charmante, en vérité, écrivait Marcel Monnier en 1895, et excellemment française. La société y est accueillante et affable : les femmes s'habillent avec goût, bien que de façon très simple, chose assez rare aux colonies. Dans les réceptions, peu ou point de toilettes prétentieuses.

Rien des élégances de casino. A cet égard, on pourrait dire que Hanoï est la plus parisienne de nos créations d'outre-mer. Je ne lui adresserai qu'un reproche : encore l'observation est-elle applicable à toutes nos colonies. Pourquoi faut-il que l'oreille y soit à chaque instant blessée par l'extraordinaire jargon substitué, dans les relations avec les indigènes, à la bonne langue française ? Certains vocables surtout vous poursuivent avec acharnement : « Y a moyen... Y a pas moyen... Toi connaître?... Moi pas connaître... » Les Anglo-Saxons ont doté l'Extrême-Orient du *Pidgin-English*. Nous y importons le « Petit Nègre ». Tout cela n'empêche pas que la ville soit un agréable séjour. Elle est si vivante et, par certains côtés, si moderne, qu'on en arrive à s'exagérer le chiffre de sa population européenne ». Le budget de la ville était en 1902 de 700.000 piastres soit plus de 1.700.000 francs.

**Historique.** D'après les annales indigènes, Ha-noï, au VII<sup>e</sup> siècle, était encore fréquentée par les jonques de mer ; aujourd'hui la ville est à 150 kil. de l'Océan et les vapeurs de rivière peuvent seuls y remonter.

Ce fut vers 767 de notre ère que la cité, que plus tard les Européens dénommèrent *Ké-cho* « le marché », devint la capitale du Tonkin. Les Chinois l'occupèrent à plusieurs reprises.

La France, étant intervenue au Tonkin pour assurer la liberté de commerce, dut occuper Ha-noï en 1873.

Les intentions perfides des fonctionnaires annamites envers Dupuis, la malveillance qui s'exerçait autour de Garnier depuis son arrivée à Ha-noï, contraignirent ce dernier à poser un ultimatum au vice-roi du Tonkin. La réponse n'étant pas arrivée le 19 nov. 1873, Garnier se décida à agir et pour faire respecter la liberté de commerce par le Fleuve Rouge, il résolut de faire occuper la citadelle. Il disposait alors de 11 canons et de 214 hommes dont une trentaine d'Asiatiques, et comptait sur le personnel de la mission commerciale de Dupuis pour tenir la cité commerçante.

Le jeudi 20 nov., avant le lever du jour, les colonnes étaient en marche, et en moins d'une heure l'ancienne capitale de l'An-nam

était occupée, et ses principaux fonctionnaires retenus prisonniers pour expliquer leurs méfaits.

La prise de plusieurs villes du Tonkin méridional avait contraint les mandarins du haut fleuve Rouge à chercher des alliés ; ils eurent recours aux Pavillons Noirs, irréguliers chinois qui occupaient une partie du Tonkin voisin du Yun-nan. Les soldats annamites et les Pavillons Noirs se rapprochèrent si près de Ha-noï que Garnier résolut de leur donner la chasse. Le dimanche 21 déc. il donna quelques hommes à Balny d'Avricourt et partit par une autre route avec quelques soldats. L'ennemi, gêné par le tir des canons, s'éloigna de la citadelle mais se retrancha près des villages de Hayen-khé et de Thu-le. Ce fut en avant de ces hameaux que Balny d'Avricourt et Francis Garnier, entourés par des forces nombreuses succombèrent sous le nombre avec quelques-uns de leurs hommes.

Bain de la Coquerie prit alors le commandement des troupes tandis que Dupuis faisait débarquer tout son monde pour aider au maintien de l'ordre à Ha-noï.

Les renforts ne tardèrent pas à arriver, Esmez approchait avec une centaine d'hommes, d'autres quittaient la Cochinchine pour tenir garnison au Tonkin, tandis que Philastre était nommé pour traiter avec Nguyen van Tuong, ambassadeur de la cour d'An-nam. L'occupation française fut de courte durée, Philastre consentit à l'évacuation ; Dupuis dut se réembarquer et les troupes furent retirées de la citadelle d'Ha-noï le 20 janv. 1874, mais la convention du 15 mars suivant donnait à la France une concession territoriale près du fleuve et l'autorisait à y établir une garde consulaire importante.

A la suite de divers incidents la France fut amenée en 1882 à augmenter le détachement d'Ha-noï, les autorités indigènes de leur côté armèrent la citadelle et les relations se tendirent à un tel point que le cap. de vaiss. Rivière dut occuper la ville fortifiée le 26 avril de la même année. Un ultimatum avait été présenté au tong-doc dès la veille ; comme il restait sans réponse, six cents hommes prirent part à l'attaque de la forteresse qui en moins de deux heures tomba entre les mains des Français. Les forces annamites s'organisèrent en province et les autorités indigènes eurent encore recours aux Pavillons Noirs ; ceux-ci entourèrent la ville de si près que Rivière résolut de les chasser ; le 18 mai 1883 le commandant marcha sur Phu-hoai avec quelques petits détachements ; c'est dans cette sortie, et près Hayen-khé, qu'il fut tué. Sa mort décida l'occupation du Tonkin.

*Ha-noï* se divise en trois parties : le quartier militaire, installé sur l'ancienne citadelle, la cité indigène qui était autrefois le faubourg commerçant de la ville officielle annamite (la citadelle) ; enfin le quartier français qui s'est d'abord constitué autour de la concession française.

La rue **Paul Bert** est la voie commerçante du quartier européen ; elle part du **Théâtre** pour aboutir au **Petit Lac**, belle pièce d'eau entourée de jolis jardins, et véritable joyau de la capitale tonkinoise. Avant l'occupation, ce lac était bordé de masures indigènes, le côté Paul Bert entre autres était occupé par des incrusteurs dont les maisons basses prolongeaient leurs auvents en paillette sur la rue, tandis

que leurs communs baignaient dans l'eau. Ce groupement formait le village de Cuu-lau, dont l'incrusteur Nguyen Kim était le génie protecteur ; ce patron de la corporation, était honoré dans une pagode, qui a été démolie avec le village en 1887 afin de dégager la promenade.

Tout autour, des magasins, des cafés, des hôtels, des villas, des jardins ; c'est le centre de la ville. Aujourd'hui l'étang separe le quartier indigène de la nouvelle cité française ; il renferme deux petits îlots : le *Ngoc-son* ou la *Montagne de Jade*, et la *Tour de la Tortue*. Sur le premier est une pagode ; sur le second, une statue de Bartholdi « La Liberté éclairant le monde », envoyée au moment de la première Exposition d'Ha-noï en 1887.

Ce *Petit Lac*, que les Annamites appellent *Hoan-Kien-Ho* ou *Lac de la grande épée*, a sa légende ; elle a rapport à des faits historiques et a pour héros le roi Le Loi, fondateur de la dynastie postérieure des Lê.

A l'époque où l'An-nam, dit Dumoutier (à la fin de la dynastie des Tran) était encore sous le joug exécré de la Chine (1418 de notre ère), vivait à Ha-noï un pauvre homme qui avait eu autrefois un emploi à la cour et qui en avait été dépossédé ; cet homme qui se nommait Le Loi, exerçait la profession de pêcheur.

« Un jour qu'il avait jeté ses filets dans le Petit Lac ! il ramena non point du poisson, mais une épée splendide dont la lame, large et forte, lançait des éclairs.

« A ce moment, il eut l'intuition d'une communication céleste, d'un ordre d'en haut, il cacha soigneusement l'épée, travailla sourdement à un soulèvement populaire, puis lorsqu'il eut recruté suffisamment de partisans, il se mit à leur tête, se déclara en révolte contre les Chinois, et commença cette admirable guerre d'indépendance qui dura dix ans et qui restera sans contredit, la plus belle page des annales héroïques du Tonkin (1418-1428).

« Lorsque les Chinois furent chassés du territoire, Le Loi se fit couronner à Ha-noï et à cette occasion, il voulut offrir lui-même un sacrifice au génie du lac où jadis il pêchait des poissons.

« Il s'y rendit ceint de l'épée miraculeuse, précédé et suivi d'un imposant cortège. Mais, à peine le roi était-il arrivé près de la rive, que l'on entendit comme un coup de tonnerre ; chacun vit alors avec épouvante, l'épée royale sortir elle-même du fourreau et se métamorphoser en un dragon couleur de jade qui se précipita dans les eaux du lac où il disparut.

« Il fut dès lors manifeste que le génie du lac avait pris la forme d'une épée et s'était servi du bras de Le Loi pour battre les Chinois ».

Si l'on fait le « Tour de Ville », autrefois le « Tour de la Citadelle », on remarque les hautes tours de *Saint-Joseph*. Cette cathédrale, située sur un terrain légèrement en pente, fut inaugurée le 24 décembre 1886.

On entre dans la ville indigène où l'on se trouve trans-

porté en plein moyen-âge parmi les corporations. Les noms des rues suffisent à faire deviner la physionomie du passage : c'est la *rue de la Soie*, la *rue du Sucre*, la *rue du Riz*, la *rue du Papier*, etc. ; elles forment l'artère principale du quartier chinois. Dans la rue du Riz : le *marché*, formé en 1889 de plusieurs grandes halles en fer, de 52 mètres de longueur sur 19 mètres de largeur chacune.

Tout près, la *Pagode du dieu de la guerre*, dans la rue des Voiles. Elle contient une statue remarquable ; c'est une des plus belles pièces de bronze existant au Tonkin. Le dieu est de grandeur humaine, assis sur un trône à dragons.

Un rond-point : le *Château d'eau*, puis à partir de la *route du Grand Bouddha* on sort de la ville indigène.

Près du lac de *Truc-bac* dans un joli site, la *Pagode du Grand Bouddha*, élevée au temps de la dynastie des Ly. Ce temple est dédié à Tran-vu, génie originaire de Chine et gardien des quatre portes du ciel. Le monument ancien a disparu depuis l'occupation et a été remplacé par une construction d'un style qu'on pourrait appeler franco-chinois.

La façade de la pagode est une boiserie sculptée et laquée rouge et or. Dans l'intérieur l'autel principal avec son riche retable doré, est un don des Chinois, il a remplacé l'ancien autel laqué noir et incrusté de noir.

La statue en bronze est à 1 m. 50 du sol, sur un soubassement de marbre sculpté. Le génie a été fondu dans de vastes dimensions, sous le règne de Hi-tong, au moyen d'un moule fait par les Chinois ; la statue mesure 3 m. 07 de hauteur, et son pied a 0 m. 80 de longueur.

L'expression est terrible, ses yeux sont peints, et des touffes de poils lui descendent de la lèvre supérieure et du menton. Le bras gauche est ployé, le petit doigt et l'index de la main sont levés ; la main droite saisit la poignée d'un glaive, autour duquel un serpent s'enroule ; une tortue est au côté du demi-dieu.

Le serpent et la tortue sont les satellites de Tran-vu, ils écartent tout péril et tout malheur, ils sont les emblèmes de la vigueur et de la longévité.

Une inscription rappelle que Tran-vu est le protecteur de la ville d'Ha-noï et que le sanctuaire a été restauré par le dernier Kinh-luoc avec le bienveillant concours des Fran-

çais. Le nouveau monument fut inauguré le 7 janvier 1894.

En arrière, au milieu de plusieurs bâtiments, un autre petit autel, celui élevé en l'honneur de Van-xuong, le génie de la littérature.

En face la pagode un ancien cimetière français, puis l'entrée du jardin botanique.

Cette promenade a été créée sur l'emplacement des anciennes rizières du village de Khan-xuan, aujourd'hui disparues, de même que la bourgade ; elle s'étend sur 23 hectares.

Au centre la « Vieille Montagne » *Nui-sua* a été débroussaillée, des lacets mènent à la plate-forme de la butte transformée en jardin d'agrément.

De ce sommet on découvre un vaste panorama : les lacs, le nouveau quartier de la citadelle, la coulée lointaine du Fleuve Rouge, la campagne avec ses touffes épaisses de bambous.

Au pied, l'ancienne mare est devenue un joli étang, au milieu duquel est un petit îlot.

Ce parc possède de belles collections de plantes très variées ainsi que de nombreux échantillons de la faune du Tonkin : serpents, tigres, oiseaux, biches, etc.

Un *jardin d'essai* est adjoint à cette promenade.

Devant le jardin, le **Palais du Gouverneur général**, décidé depuis 1895 mais construit seulement en 1902. C'est un beau monument dans un parc joliment tracé sur une partie des anciens fossés et des remparts de la citadelle, et entouré de villas modernes et de jardins.

Le quartier militaire est dans la direction de l'E. On y remarque les casernements de l'infanterie coloniale, des troupes indigènes, et le nouveau quartier d'artillerie, avec tous leurs dépôts et accessoires.

A la hauteur de l'avenue Puginier, la nouvelle route de Sontay.

Au sud du Jardin botanique, le **Chua Mot-cot** appelé officiellement *Nhut Chu-tu*, est encore connu sous le nom de « Pagode Lotus ».

D'après les uns elle aurait été construite par le roi Thaitong des Ly, selon les autres par son fils Thanh-tong (XI<sup>e</sup> siècle).

A l'entrée un grand portique moderne, avec un étage, surmonté d'un clocheton, aux toits relevés.

L'intérêt se trouve dans une stèle du ix<sup>e</sup> siècle rappelant les exploits de Cao-bien, général chinois qui délivra l'An-nam du joug des Nam-chau (les Tcheou du Sud) en l'an 860, et dans un bassin et une colonne de pierre qui datent de la fondation de ce sanctuaire.

Dans le petit temple se trouve la statue de Chuan-de, la divinité de la Pitié et de la Miséricorde, la *Pagode de la Littérature*, *Van Mieu*, que les Européens appellent la *Pagode des Corbeaux*.

C'est là qu'eurent lieu les concours littéraires depuis le règne de Thai-to, de la dynastie des Lê, jusqu'à la révolte des Tay-s'on (fin xviii<sup>e</sup> siècle). Quatre-vingt-deux stèles élevées sur des tortues de pierre y sont conservées.

La *Pagode de Pho-lai*, puis celle des *Trung-Liet* ou *Pagode des deux sœurs Trung*, les deux Jeanne d'Arc tonkinoises qui délivrèrent l'An-nam du joug des Chinois en l'an 38 de notre ère. *Trung Nhi* et *Trung Trac* y ont des statues de vastes dimensions.

« Ces statues, dit G. Dumoutier, étant des figures d'apothéose, les personnages sont représentés assis dans l'attitude hiératique imposée par la tradition taoïque, et rien ne les distingue communément des *bouddha*. Dans les cloîtres latéraux de certaines pagodes on peut voir, alignées le long des murs, des figures polichromes de personnages dans les postures les plus variées; ce sont ou bien des La-han (arhats) ou bien des saints du taoïsme. Chacun d'eux est représenté avec une physionomie spéciale et dans un mouvement conventionnel qui est le sien et qui sert à le distinguer des autres; mais ce mouvement, cette physionomie, rompent absolument avec la tradition hiératique; les traits des personnages expriment des caractères personnels, des passions humaines; leurs attitudes sont celles de la vie réelle, et nulle part ailleurs il n'est possible de mieux se rendre compte de l'esthétique des Annamites dans les arts plastiques; leurs personnages n'ont ni anatomie ni proportions, et lorsqu'ils veulent accentuer un caractère ils tombent toujours dans la caricature. Ces statues sont en terre durcie et laquée. »



On arrive à la *Rue du Camp des Lettrés* où sont installées les *Chambres du Commerce et de l'Agriculture* dans l'ancien *Palais du Kinh-luoc* ; en arrière est le *Boulevard Rolandes*, c'est là que s'élèvent la *Prison* et le *Palais de Justice*. Ce dernier comprend d'une part la chambre civile et la chambre correctionnelle de 1<sup>re</sup> instance, et d'autre part la salle d'audience de la Cour avec leurs dépendances.

On est de retour au *Petit Lac* qu'on longe sur le bord E par le *Boulevard Francis-Garnier* :

L'*Hôtel des Postes et Télégraphes*, puis le **Square Paul Bert** avec la statue de l'ancien Résident général, inaugurée le 14 juillet 1890.

Dans ce jardin, la musique se fait entendre chaque semaine ; c'est alors le rendez-vous de tous les Hanoïens.

La *Résidence-Mairie*, l'*Usine d'électricité*, la *Société philharmonique*, enfin, dans le *Petit Lac*, la *Pagode de l'île de Jade*, ou *Ngoc Son*.

L'accès en est indiqué par un portail sur le fronton duquel on lit, en caractères chinois : « Porte de la montagne du lac. » Puis sur les côtés : « Cette voie mène à l'eau et à la montagne, c'est l'entrée des régions merveilleuses... »

On s'engage dans une ruelle pavée de briques ; sur un côté, s'élève un haut obélisque surmonté d'un pinceau ; plus loin on passe sous le *portique de l'encrier*, dont les piliers sont couverts de sentences. Ce sont bien là les emblèmes des lettrés. Une passerelle en bois et sur pilotis relie l'îlot.

Le *Ngoc Son* comprend une cour intérieure où reposent une jolie cloche de métal et un tam-tam de pierre, au N. un petit sanctuaire, un temple élevé au génie *Van-xuong*, protecteur des lettres. Ce nom signifie « splendeur littéraire ». Il habite un groupe d'étoiles dont les Chinois ont fait une constellation qui porte son nom, auprès de la Grande Ourse. Dans la pagode, le génie est accompagné de deux satellites ; *Koui-tinh* (étoile fantôme), tient un pinceau et un lingot d'argent ; *Van-giap* personnifie la chance aux examens.

La *Bibliothèque populaire*, propriété de la Loge maçonnique de Ha-noï, est installée dans le *Temple des Vérités ténébreuses*, ou *Huyen chan*.

Cette ancienne pagode fut construite en 1557 sous

Anh-tong, de la dynastie des Lê, sur les bords du Lac de l'Épée. Dès le début de l'occupation militaire, elle servit d'habitation et fut désaffectée.

La *fabrique d'allumettes*, sur l'emplacement du *Nam-giao*, l'ancien temple des Sacrifices au Ciel.

Le *boulevard Amiral-Courbet* est une belle et large voie, on y a construit de beaux immeubles, il mène au **Théâtre**. Ce monument terminé en 1902 a coûté un million, il peut contenir 800 places. On entre dans la **Concession française** qui fut longtemps le seul lieu de résidence autorisé des européens sur le Fleuve Rouge. Ce quartier est surtout occupé par les services militaires d'état-major. On y remarque l'*Hôtel du général en chef*.

A côté, l'**Hôpital militaire**, construit 1892-93 sous le gouverneur Lanessan. C'est un des édifices les mieux compris de tout l'Extrême-Orient; il peut contenir 400 malades; son prix de revient est de 4 millions.

On est sur le bord du Fleuve Rouge, limité par des quais de 3 kil. de long. Ces remblais forment de beaux boulevards de 26 mètres de largeur; ils prennent le nom de *quai du Commerce*; des perrés en maçonnerie ont été juxtaposés aux talus afin de disposer d'une pente douce pour permettre aux chaloupes l'accès du quai à toute époque. Ce boulevard maritime est éclairé par des lampes à arc qui lui donnent un aspect féerique.

Le *boulevard Gambetta*, belle et large voie, déjà très fréquenté lorsque l'hippodrome se trouvait en bordure de cette avenue, est devenu un quartier très animé depuis l'achèvement de la *Gare centrale* d'où rayonnent les voies se dirigeant vers Hai-phong, vers Lang-son, vers Lao-kay et le Yun-nan, vers Nam-dinh et Vinh, etc. Avec ses dépendances et ses services annexes, la gare n'occupera pas moins de 1,200 mètres de développement.

Un peu avant la gare, et à l'emplacement de l'ancien hippodrome le \* **Musée** et les vastes installations de l'**Ecole française de l'Extrême-Orient**. Toutes ces constructions furent élevées pour la seconde Exposition d'Ha-noï (1902-03). Au centre le *Musée* où sont réunies les plus belles collections provenant des monuments khmer, tiam, laotiens, annamites. Ce palais a 100 mètres de façade sur 25 mètres de pro-

fondeur; il comprend un rez-de-chaussée surélevé et un premier étage; au centre un dôme; sur les côtés, de vastes galeries terminées aux extrémités par des salles; en façade une belle colonnade.

A droite et à gauche du palais, les *Expositions permanentes* industrielles et commerciales; après l'aile droite, l'*Ecole des artistes* sculpteurs et peintres où sont pensionnés les sujets les plus distingués; ces élèves sont choisis par l'Institut de France. A l'extrémité de l'aile gauche l'*Ecole française d'Extrême-Orient*. A la sortie, l'*avenue Richaud* et un rond-point sur lequel s'élève le beau monument de Théodore Rivière : **La France protectrice de l'Indo-Chine**. L'édifice a 12 mètres de haut, au pied de la France quatre personnages des types annamite, chinois, cambodgien, laotien offrent à leur protectrice les produits de leur région.

Ces statues sont un mélange de bronze et de grès gris. Le monument repose sur un vaste socle de 8 mètres de côté, où le fleuve Rouge et le Mé-kong sont représentés sous la figure de deux femmes comme étant les deux principales causes de la fécondité du pays.

PROMENADES AUTOUR DE LA VILLE. — Une grande partie des terres du delta étant au-dessous de la crue du Fleuve Rouge des remblais ont été élevés pour retenir les eaux et pour servir de routes.

**Le Tour du grand Lac.** Arrivé au grand Bouddha on tourne à droite sur une digue qui sépare le lac de Truc-bac du grand Lac. Avant de rejoindre la terre ferme, la *Pagode Tran-Cuoc* sur un îlot. On contourne le lac et on rentre en ville par l'*Hippodrome* de la *digue Parreau*, le *Village de Papier* et le Jardin botanique.

**La Route de Son-tay.** C'est pour les Français un lieu de pèlerinage, c'est là que succombèrent ces héros qui déterminèrent l'intervention française au Tonkin : ce fut au village de Kieu-mai que fut retrouvé le corps du capitaine de vaisseau Rivière, décapité et amputé de ses mains; plus loin une pagode où l'enseigne de vaisseau Balny fut tué par les Pavillons-Noirs en 1874, puis le lieu où Francis Garnier trouva la mort. Le *pont de Papier* est célèbre par la défense de Rivière; à peu de distance de là Berthe de Villers fut blessée mortellement.

Non loin du Pont de Papier, la pagode du village de

*Yen-lang* renferme dans un grand tabernacle la statue dorée du roi Thang-tong, de la dynastie des Ly.

## 5. Ha-noï à Lang-son et à la Porte de Chine.

169 kil. Direction de l'Etat. Trajet en 8 h. 1/2. Prix 12 p. 83 et 8 p. 45. Un train par jour. — De Ha-noï à Ti-can, d'où embranchement sur Dap-cau, 33 kil. Prix 2 p. 34 et 1 p. 65. Quatre trains par jour. Trajet en 4 h. 6 m. et 4 h. 20. Un train va le soir directement sur Dap-cau, en correspondance avec le service fluvial de nuit sur Hai-phong; de même le matin un train formé à Dap-cau, emmène sur Ha-noï les passagers débarqués du paquebot de nuit venant de Hai-phong.

**Historique :** La construction du chemin de fer de Lang-son restera inoubliable à cause des incidents soulevés au Parlement français, et des attaques des pirates au début de son établissement.

Cette ligne de pénétration, dirigée vers la province chinoise du Kouang-si, eut d'abord sa tête de ligne à Phu Lang-thuong. Cette voie, décidée par le gouverneur de Lanessan, fut d'abord établie avec une largeur de 60 centim.; son prix de construction avait été évalué à 4,000,000 de francs pour 75 kil., mais on arriva bientôt, par suite d'imprévus et de l'établissement de postes de police, à dépenser 20 millions. Le kilom. revient à 264,000 francs. En 1895, le gouverneur Rousseau décida de continuer cette ligne d'une part sur Ha-noï et de l'autre vers la frontière de Chine, et de la remanier en portant l'écartement de ses rails à 1 mètre. Une nouvelle somme de 20 millions fut reconnue nécessaire pour ces divers travaux qui furent approuvés par la loi du 10 février 1896.

La longueur de la voie ferrée était de 163 kil., mais par suite de la construction du Pont Doumer sur le Fleuve Rouge, la tête de ligne qui était à Gia-lam, à 1 k. 500 du fleuve, fut reportée en pleine ville d'Ha-noï. La ligne actuelle a 169 kil. Le premier tronçon, de Phu Lang-thuong au Kep, fut inauguré le 10 mai 1891, et plus tard jusqu'à Lang-son, le 24 décembre 1894.

La région que parcourt la ligne entre Bac-lé et le col de Cut fut la plus attaquée par les pirates, surtout pendant les années 1893 et 1894. Les bandes du Dé-tham et les pillards chinois tentèrent des attaques directes contre les trains, mais bientôt ils trouvèrent plus de profits à surprendre les Européens isolés qu'ils capturèrent pour les rançonner : Chesnay et Logion furent saisis sur la ligne en août 1894, la colonne Bonneau, qui transportait de l'argent, fut surprise peu après, enfin des Anglais qui voyageaient à petites journées, chargés d'écus, furent assassinés.

Mais ces événements sont déjà bien lointains, de tels actes ne se reproduisent plus depuis 1894; le chemin de fer a pacifié toute cette zone autrefois infestée de pillards, et tous ces fortins, aux formes moyennageuses, qui ont été semés sur la ligne, ne sont actuellement d'aucune utilité. Aujourd'hui le touriste peut circuler partout et sans arme; on voyage sans escorte.

**Ha-noï gare centrale** (voir p. 132). — *Ha-noï, quai du Commerce.*

La voie est sur une large plateforme sur laquelle est la *gare de triage*; de ce point se détache l'embranchement aboutissant au débarcadère de la rive gauche du fleuve d'où part un bac à vapeur sur Ha-noï.

5 kil. **Gia-lam**, sous-préfecture indigène comprenant 7 cantons. 65 villages et 35.000 habitants.

A 245 m. de Gia-lam se détache la ligne de Haï-phong, sur la gauche, la *Ferme des Rapides*, propriété de 221 hect. où l'on fait un commerce d'élevage et de foin ; importante laiterie.

10 kil. 5. *Canal des Rapides*. La voie passe le cours d'eau par un pont en biais de 226 m. d'ouverture.

Le tablier est en acier doux, à poutres droites, à voie inférieure, composé de 5 travées indépendantes dont une tournante, reposant sur 7 appuis fondés à l'air comprimé. La distance d'axe en axe des poutres de rive est de 4 m. 50 ; en dehors et de chaque côté règne un trottoir en encorbellement, pour piétons, de 1 m. 30 de largeur. La hauteur des poutres est de 5 mètres.

Le Canal des Rapides met en communication le Fleuve Rouge et le Thai-binh, et abrégérait de près de moitié la distance de Ha-noï à Haï-duong si la navigation pouvait se servir utilement de cette voie fluviale, malheureusement les nombreux bancs de sable et la violence du courant à l'époque des hautes eaux font que ce canal n'est pas fréquenté.

Au kil. 13, la ligne de Viétry se détache dans la direction N.-O. près de la *Pagode de Cohah*.

Sur la droite le village de *Dinh-bang*, où existe un ancien temple funéraire en mémoire de la dynastie des Ly. Cette pagode contient des personnages vêtus de longues tuniques noires et coiffés d'un haut bonnet cylindroconique, et des statues de bouffons difformes, de soldats, de palefreniers royaux et de nains dans leurs costumes du xii<sup>e</sup> et du xiii<sup>e</sup> siècle.

17 kil. **Phu Tu-son** (hôt. *Délevaux*) préfecture indigène.

24 kil. *Pagode de Lim*. Entre les deux préfectures indigènes de Tu-son et de Bac-ninh, la pagode des *Nuages Rouges*, au sommet de la colline de Lim. Les sculptures qu'on y remarque sont des imitations en réduction des animaux et personnages qui jalonnent la nécropole des Ming au N.-O. de Pé-king.

29 kil. 5. **Bac-ninh** (café-hôt. *Wolff*), 8.000 hab. chef-lieu d'une province de 480.000 hab., résidence d'un administrateur français et d'un doc-hoc indigène, siège de l'évêché espagnol du Tonkin septentrional.

Bac-ninh est un centre actif du commerce du riz de la

province, en juin et en décembre. La ville s'étend autour de la citadelle, mais principalement au S., où se trouve le centre des affaires et la cathédrale. Non loin de ce quartier est le champ de courses.

La voie ferrée longe les murs de la citadelle.

La citadelle fut occupée par la brigade du général de Négrier le 12 mars 1884, après une série de combats. Dans sa marche sur Bac-ninh, le général de division Millot avait divisé son armée en deux, une brigade avec le général Brière de l'Isle suivit le Canal des Rapides qu'il franchit au marché de Chi, tandis que la seconde brigade avec Négrier débarquait aux Sept-pagodes, sur le Thai-binh et longeait le Song Cau par Dap Cau. Huit mille Chinois attendaient les Français par la route d'Ha-noï; grâce à ce mouvement tournant, les troupes françaises ne trouvèrent devant elles que cinq à six mille Célestes.

33 kil. *Ti-cau*. De cette station part un embranchement qui dessert le quai et la gare fluviale de *Dap cau*.

35 kil. *Song-cau*. La voie traverse le Song-Cau par un pont droit de 170 m. d'ouverture; le tablier comprend 4 travées dont 1 tournante, reposant sur 6 appuis. Sa largeur est de 4 m. 50; en dehors règnent des trottoirs en encorbellement de 1 m. 30 pour les piétons.

38 kil. *Sen-ho*. — 44 kil. *Nui-tiet*. Le rail passe le Song Thuong sur un pont de 130 m. d'ouverture, de 3 travées dont 1 tournante et de 5 appuis. A droite et à gauche des trottoirs pour les piétons.

49 kil. **Phu-lang Thuong** (hôt. : *Devaux*; *Darnaud*), chef-lieu de la province de Bac-giang (250.000 hab.), est un centre de 3.000 hab. aux grandes rues bien tracées. Résidence d'un administrateur et de fonctionnaires indigènes; dépôt important du matériel du chemin de fer de Ha-noï à Lang-son, et tête de ligne d'un service fluvial sur Haï-phong. Phu-lang Thuong possède un hippodrome.

55 kil. *Les Pins*. Les mamelons aux environs sont couverts de hautes herbes et de bouquets de bois.

67 kil. **Kep**. A la hauteur du village s'ouvre une grande plaine de rizières qui va en s'élargissant jusqu'au Song Thuong.

Kep était un camp chinois fortement retranché, le général de Négrier s'en empara le 8 octobre 1884. Au N., la pagode et le bois de Dei-kanh étaient le centre de la ligne ennemie dont les deux ailes s'avançaient vers Kep. Le mouvement enveloppant des Français empêcha les Chinois de s'échapper comme dans les combats précédents; l'ennemi laissa 600 morts et plusieurs centaines de

blessés, le général de Négrier eut 32 tués et 61 blessés. Quinze cents Français avaient battu quatre mille Chinois.

Au sortir de la plaine la pagode Dei-kanh, anc. blockhaus Planté, sur la gauche l'anc. blockhaus Triboulez constituèrent longtemps le camp français le plus avancé vers Lang-son.

On aborde la région montagneuse, puis on gagne la haute vallée du Song Thuong que la voie emprunte jusqu'à Long-giai (kil. 125).

73 kil. *Sui-nganh*. — 83 kil. *Pho-vi*.

90 kil. *Bac-lé*. La ligne fut ouverte de Phu lang-thuong à Bac-lé le 1<sup>er</sup> juin 1893.

La voie se rapproche du Song Thuong.

C'est là que la colonne Dugenne, en marche pour occuper Lang-son, franchit le fleuve le 23 juin 1884. De l'autre côté elle devait y rencontrer les Chinois, et dans sa marche en avant être assaillie à la hauteur de Song-hoa, à 41 kil. de Bac-lé. C'est ce qu'on a appelé le guet-apens de Bac-lé.

Les camps ennemis étaient établis sur la chaîne rocheuse du Nui Dong-naï, et barraient le passage dans un défilé bordé de rochers à pic de plus de 400 mètres d'élévation.

N'y aurait-il pas eu un peu trop de vivacité de la part des Français? Le manque de bons interprètes ne fut-il pas une des causes de cette terrible attaque? C'est ce que les Chinois ont prétendu. Le combat dura deux jours; il fut héroïque et meurtrier : 350 hommes luttèrent dans une position désavantageuse contre 3.000 Célestes.

Le blockhaus Charpentier sur la droite, puis un cours d'eau; on quitte la province de Bac-giang pour entrer dans le 1<sup>er</sup> territoire militaire.

99 kil. *Song-hoa*. A gauche, le blockhaus Bouyër.

De Song-hoa jusque vers Lang-nac, le flanc gauche est formé par la muraille rocheuse du Nui Dong-naï, haute de 100 à 150 m., à pic sur la vallée. Sur la droite, la chaîne du Deo Quao est couverte de forêts.

110 kil. *Than-moi*, chef-lieu de secteur militaire et du chau de An, dans le phu de Truong-khanh; marché important.

Les Chinois, depuis l'affaire de Bac-lé (juin 1884), et la prise du Kep (octobre 1884), attendaient les Français dans les défilés de Than-moi, où ils avaient élevé des retranchements considérables, mais la marche sur Lang-son se fit en février 1885 par Chu, Dong-song et Pho-vi, sur une voie parallèle, à 20 kil. plus dans l'E.

119 kil. *Lang-nac*. — 120 kil. *Lang-giai*.

137 kil. *Ban-thi*. La voie traverse, au col de Cut, la

ligne de faite, qui sépare la vallée du Song Thuong de celle du Song-ki Kong, à l'altitude 303 m. Le tracé descend ensuite vers la plaine de Lang-son. Cette vallée est dominée vers le N. par des hauteurs étagées sur lesquelles des fortifications ont été élevées et qui s'aperçoivent de très loin ; ce sont des casernements et des retranchements chinois ; la frontière est au pied de cette chaîne.

149 kil. **Lang-son** (hôt. : *Comme*) est le chef-lieu du 1<sup>er</sup> territoire militaire. Cette ville est située, sur la rive gauche du Song-ki Kong, par le 21° 51' 38" de latitude N. et le 104° 26' 24" de long. E. Lang-son est une place forte, défendue par les forts Brière de l'Isle et Négrier, et par les blockhaus Ouest, Normand et Bossant.

La veille du jour de l'an chinois, le 13 février 1885, à midi 40, un chasseur d'Afrique plantait un fanion sur le mirador de la porte S. de la citadelle. Lang-son était occupée. Les Chinois, après les combats de Thay-hoa (4 févr.), de Ha-hoa (5), de Dong-song (6), de Deo-quao (8 et 9), de Pho-vy (11), de Bac-viay (12), n'avaient pas osé défendre Lang-son ; ils avaient évacué la place, seul le camp des rochers de Ky-lua était encore occupé jusqu'au lendemain.

Cinq mille cinq cents hommes séjournèrent quelques jours à Lang-son, mais lorsque le général Brière de l'Isle eut emmené la brigade Giovaninelli pour secourir Tuyen-quang, il ne resta plus au général de Négrier pour lutter contre toute l'armée du Kouang-si que 2,899 combattants. Les Français rejetèrent cependant les Chinois au delà de la frontière, mais l'armée ennemie, forte de 30,000 hommes, après l'attaque de Bang-bo, se mit en mouvement, et le général de Négrier dut rallier ses hommes sous Lang-son (25 mars). Le Song Ki Kong était une excellente ligne de défense ; sur la gauche les Rochers de Ky-lua commandaient une grande partie de la plaine, au centre de laquelle, et couvrant Lang-son, étaient les forts du mamelon de Ky-lua contre lesquels les colonnes chinoises vinrent se faire anéantir le 28 mars. Ce combat était une belle revanche de Bang-bo ; l'armée chinoise était en retraite à 3 h. 4/3 du soir, lorsqu'à ce moment le général de Négrier fut blessé et dut remettre le commandement au lieutenant-colonel Herbingier. Celui-ci ne crut pas devoir se maintenir dans la place, il profita de la victoire de Ky-lua et du départ de l'armée ennemie pour lui-même décamper. Tout ce qu'on ne put pas emporter fut jeté dans le Song Ki Kong. Cette retraite inutile s'opérait au moment où l'armée chinoise repassait la frontière dans un désordre tel qu'une panique, on le sut plus tard, se répercuta jusqu'à Long-tcheou-ting. Lang-son ne fut réoccupée qu'à la fin de 1885.

Un pont droit de 90 m. d'ouverture est jeté sur le Song-ki Kong.

Il comprend 2 travées sur 3 appuis, sa largeur est de 4 m. 50, plus deux trottoirs en encorbellement de 4 m. 30 de large.

Des rocher isolés sont éparpillés au milieu de la plaine



de Lang-son; sur la gauche, l'importante masse des Rochers de Ky-lua.

152 kil. **Ky-lua** est un centre commercial habité par de nombreux Chinois; c'est également un marché très fréquenté.

Les Chinois avaient en 1878, au mépris du traité franco-annamite de 1874, envahi les pays frontières, sous prétexte de réduire les bandes rebelles de Li Yang-ts'ai, et leurs troupes tenaient toute la région de Cao-bang à Kep et à Lang-son, au moment de l'intervention française de 1883. Ky-lua était la résidence d'un des principaux officiers chinois, tandis que le mandarin annamite demeurait à Lang-son.

Après le combat de Bang-bo, en Chine, les Français concentrèrent leurs forces à Lang-son; Ky-lua devint le centre de la défense. Le bourg est bâti à mi-pente sur le versant méridional du mamelon. Au sommet, les anciens forts chinois avaient été remaniés et reliés entre eux par un chemin couvert; vers le N., les pentes se terminent aux rizières; c'était un superbe champ de tir. Le 28 mars 1885, les Chinois voulurent faire l'assaut de la place; en cinq minutes toute la colonne ennemie fut anéantie; 1.200 cadavres jonchaient la plaine.

A 4 kil. les **Rochers de Ky-lua**.

Ces récifs calcaires contiennent de nombreuses et vastes cavités; la principale est située au fond et à gauche de l'ancien camp chinois; c'est la *Grotte du Nuage Clair*. L'entrée est à 45 mètres au-dessus du sol; on y arrive par un escalier d'une trentaine de marches taillées dans la roche et praticable aux chevaux indigènes qui ne sont pas ferrés. A l'entrée, une porte, petite et étroite, en avant de laquelle sont deux jolis arbres qui l'abritent des rayons du soleil.

Deux immenses guerriers, armés de lances et de sabres, semblent en défendre l'accès; ils sont décorés des couleurs les plus vives. A droite et à gauche, de nombreux dieux sont disposés ou sculptés sur les parois de la grotte. On voit des statues se reposant sur un piédestal de stalagmites, d'autres sont encadrées par des stalagmites et des stalagmites qui se sont rejoints; dans le fond, un immense bouddha semble présider la réunion de tous ces dieux.

Les Chinois s'étaient servis, en 1885, de ces hauteurs pour y établir un camp très important: un parapet en terre très élevé, précédé d'un fossé, reliait entre eux deux énormes rochers de façon à barrer la dépression. Ils avaient construit des baraquements, et la grotte avait été transformée en magasin.

157 kil. **Quan-ho**. La vallée se resserre. — 161 kil. **Tam-luong**.

166 kil. **Dong-dang** (hôt.-rest. *Weber*), est le chef-lieu d'un secteur militaire, et celui d'un chau indigène.

Un énorme récif haut de plus de 200 mètres se poursuit jusqu'à la frontière. Les Chinois avaient établi en 1885 sur cette muraille gigantesque des fortifications importantes et une forte batterie sur le saillant méridional. Le 23 février, le général de Négrier occupa cette place; il avait eu à ce combat, qui conduisit les Français jusqu'à la porte de Chine, 55 hommes mis hors de combat. 2.200 hommes avaient refoulé 6.000 Chinois.

Un mois plus tard, les Célestes, après l'attaque de Bang-bo, avaient franchi la frontière au nombre de 30.000, les Français évacuèrent Dong-daung le 25 mars pour se concentrer sur Lang-son.

169 kil. *Nam-quan*, dont le mamelon voisin de la *Porte de Chine* est surmonté d'un château-fort.

Le 24 février 1885, le lendemain du combat de Dong-daung, les Français firent sauter la Porte à 2 h. 1/2 de l'après-midi, tandis qu'à proximité il était placé un écriteau en caractères chinois : « Ce ne sont pas les murailles de pierres qui protègent les frontières, mais l'exécution des traités ».

Les Chinois se replièrent, élevèrent de nouvelles fortifications sur la route de Long-tcheou t'ing, puis ayant ramassé leurs troupes fortement renforcées, ils vinrent prendre contact le 22 mars avec les postes français de la Porte de Chine. Le général de Négrier n'avait qu'un faible effectif, 2.500 hommes, à opposer à une armée compacte de 30.000 Chinois parfaitement retranchés ; il se décida pourtant, après cette alerte, à une marche en avant et franchit la frontière, se dirigeant sur Bang-bo. Les premiers forts chinois tombèrent aux mains du général le 23 mars, mais le lendemain, accablés par le nombre et ayant eu 287 hommes hors de combat, les Français jugèrent plus prudent de se retirer sur le territoire annamite. Cette attaque sur Bang-bo avait mis en branle toute l'armée chinoise, celle-ci continua sa marche en avant jusqu'au combat du 28.

## 6. De Ha-noï à la frontière d'An-nam.

### *Nam-dinh. Ninh-binh.*

117 kil. Chemin de fer exploité par l'Administration.

#### *Hanoï. — Cau-dien.*

*Phu Thuong-tin*, chef-lieu d'une préfecture de la province de Cau-do où la plupart des villages s'occupent de l'élevage, du filage ou du tissage de la soie. Ce centre est un marché très important et très fréquenté ; commerce du bétail.

*Dau-xa. — Phu-xuyen*, sous-préfet, du phu de Thuong-tin ; industrie de la soie.

On pénètre dans la province de Ha-nam, créée en 1890. *Dong-van* dans le huyen de Duy-tiên.

La voie franchit le canal de Phu-ly par un pont comprenant deux travées fixes de 80 à 82 m. de portée et une travée tournante de 40 m.

*Phu-ly*, chef-lieu de la province de Ha-nam (260.000 h.), à 57 k. de Ha-noï par la route. Ce centre est à la jonction du canal de Phu-ly et du Lach Day.

*Binh-luc*, chef-lieu d'une sous-préf. indig.

*Nam-dinh* (hôt.: Caralp). — Un embranchement de 2 kil.

mène au port de cette ville. Cette cité de 34.000 h. (dont 800 Chinois et 75 Eur.) est le chef-lieu d'une province de 520.000 âmes; elle s'étend sur le canal de Nam-dinh sur une longueur de 4 kil. C'est dans cette préfecture que tous les trois ans les lettrés viennent concourir pour l'obtention des grades universitaires indigènes qui doivent leur ouvrir l'entrée des fonctions publiques. Les marchés et les quais avec leur animation, quelques pagodes bien décorées, le mirador, le monument élevé à Lamothe de Carrier sont les principales curiosités à signaler. Les établissements scolaires sont nombreux : une école supérieure indigène, écoles du protectorat, école congréganiste. La province est riche en riz et en soie ; ce dernier produit a attiré principalement l'attention du protectorat qui encourage les plantations de mûriers et qui a créé une filature et une magnanerie modèles.

Le 11 déc. 1873, Francis Garnier, sur l'*Esptingole*, avec l'ens<sup>e</sup> Bouxin, l'ingén. Bouillet et quatre-vingt-dix hommes escalada la citadelle : une garnison y fut laissée. Nam-dinh eut comme premier gouverneur le doct. Harmand; elle fut restituée aux autorités annamites le 10 janvier 1874.

Une dizaine d'années plus tard le cap. de vaiss. Rivière dut occuper cette citadelle pour assurer ses communications, et le 27 mars 1883 la place forte fut prise d'assaut par les Français. Le chef de bataill. Badens fut appelé au commandement de la province.

D'immenses terrains plats cultivés en rizières, traversés et fertilisés par des canaux d'irrigation, s'étendent à perte de vue. Des hameaux aux clôtures vives de bambous arrêtent seuls le regard.

*Núi Gôi.* Au milieu de cette vaste plaine s'élève la montagne de Gôi.

Le Day, dont une des bouches est vers Sontay est passé par un pont comportant deux travées fixes de 80 et 82 m. et une travée mobile de 40 m.

**Ninh-binh** (hôt : *Ferrand*). Jolie petite ville, chef-lieu d'une province de 355.000 hab. Elle est située au confluent du Day et du Van-giang. Au lieu du village de paillottes qui s'élevait ici avant l'occupation, les Français en ont fait une belle cité : un quai a été élevé et des promenades ont été créées; la citadelle a été rasée et a fait place à de belles avenues bordées d'arbres.

L'aspirant Hautefeuille se présente devant Ninh-binh le 5 déc. 1873 avec un canot à vapeur et huit hommes. Les murs de la ville

sont couverts de troupes et deux forts bâtis chacun sur un rocher dominant le fleuve. L'ennemi apparaît nombreux et les milices descendant de la berge cherchent à démarrer des jonques pour venir cerner le canot. Hautefeuille décide immédiatement d'agir avec vigueur et par intimidation. La batterie annamite et les remparts ayant été nettoyés par la mitraille, il laisse deux hommes dans l'embarcation et descend à terre avec les six autres.

Près du pont du fossé de la citadelle, voisin du Vàn Sãn, le jeune aspirant aperçoit quatre parasols abritant un vénérable mandarin à barbe blanche : c'était le gouverneur. Il le fait prisonnier, le décide à entrer avec lui dans la citadelle, et se saisit des principaux mandarins qu'il fait enfermer dans le fort du rocher. Les 1.500 soldats voyant leurs chefs ainsi traités n'osent agir et s'enfuient en toute hâte. La clé de la route d'An-nam tombait ainsi au pouvoir des Français et la liberté de navigation était aussitôt proclamée.

Garnier arriva le 9; il félicita Hautefeuille de son étonnant coup de main, le maintint à la tête de la province et porta l'effectif des forces françaises à dix marins! Après le fâcheux événement d'Ha-noï du 21 déc. quelques troubles se produisirent, mais, assisté de nombreux partisans, l'aspirant rétablit rapidement l'ordre. La convention Philastre rendit les places fortes aux autorités annamites; Ninh-binh fut évacuée le 8 janv. 1874.

Après la mort de Rivière (1883), les Français réoccupèrent la citadelle.

Le chemin de fer se poursuit sur l'An-nam. De Ninh-binh à Vinh 204 kilm. Vinh est également reliée à son port Ben-thuy, sur le Song Ca, par une voie ferrée de 5 kilm.

## 7. De Ha-noï à Lao-kay

*Ha-noï au Canal des Rapides* (p. 132). — Au kil. 13 de la ligne de Lang-son la voie de Viétry bifurque. — *Xuan-kié*. — **Dong-khé**, dessert la résidence de Phu-lo, chef-lieu d'une province de 100.000 habitants. — *My-noï-tho*. — **Trach-loi**.

*Thap-miêu*, commune de 400 habitants dans le canton de Bach-thu, huyen de Binh-xuyen, province de Phu-lo. A un kil. de la gare, vers le Sud, *Dam-xuyen*, 100 habitants. On a découvert dans cette commune les débris d'un mobilier funéraire très ancien, dont on n'a pu encore déterminer l'époque, mais qui, vraisemblablement, doit être antérieur à l'introduction de la civilisation chinoise au Tonkin.

En juin 1898, des ouvriers, en écrétant un tumulus, mirent à découvert deux caveaux en maçonnerie formée de grandes briques de 0,31 cent. de long sur 0,18 cent. de large et 0,05 mill. et demi d'épaisseur. Ces briques étaient ornées de dessins en losanges. A l'entrée de ces caveaux était un petit autel carré en maçonnerie, abrité par un rideau léger et transparent qui tomba en poussière au contact de l'air. Parmi le mobilier funéraire on trouva un vase en terre blanc jaunâtre, des vases en cuivre qui tombaient en poussière à la moindre pression.

Le Song Ca-lo est franchi sur un pont comprenant deux travées de 45 mètres; on pénètre dans la province de Vinh-yen, puis on traverse *Son-loi*, commune de 2.520 habitants et chef-lieu de canton.

**Huong-canb**, 2.800 habitants, chef-lieu de canton dans le huyen de Binh-xuyèn, est un centre de fabrication de poteries communes à l'usage des indigènes; on exporte depuis la petite marmite jusqu'aux grandes jarres à salaison ainsi qu'une sorte d'urne dans laquelle les Annamites recueillent les cendres de leurs parents.

Non loin du bourg existe une pagode, remarquable par des statues curieuses qui nous montrent quelques costumes des anciens Annamites. Ici les figures sont dorées, le nez est aquilin et la chevelure longue est bouclée.

**Vinh-yen**, 2.000 habitants dont 20 Français. Cette résidence est sur le bord du lac de Tich-son, dans lequel on pêche une espèce de carpe. Dans le voisinage un gisement de kaolin est en exploitation. Vinh-yen est le chef-lieu d'une province de 350.000 habitants; il est situé à 51 kilom. d'Ha-noï, à 17 kil. de Viet-tri et à 22 kil. de Son-tay.

**Bac-hat**, 3.300 habitants, chef-lieu d'une sous-préfecture indigène de 120.000 âmes, est situé au Sud du confluent du Song-Day et de la Rivière Claire; dans ce dernier cours d'eau on trouve des soles de rivière. Scierie mécanique alimentée par les bois descendant avec le courant de la rivière et par les forêts du Tam-dao.

La voie franchit la Rivière Claire sur un pont de 295 mètr. de long. répartis entre 4 travées de 73 mètres.

**Viet-tri** ou **Viétry** (hôtels-restaurants : *Domain; Lauriac.*) au confluent du Fleuve Rouge et de la Rivière Claire; est à 21 kil. de Hung-hoa; c'est la tête de la ligne des vapeurs sur Tuyen-quang, et de celle de Cho-bo sur la Rivière Noire. Viétry est surtout un centre militaire.

De Vié-try à Lao-kay 223 kil. Les ouvrages d'art ne sont pas importants mais ils sont très nombreux; on compte 174 ponts métalliques dont 105 de 4 à 30 mètres d'ouverture. La ligne sera livrée à la circulation en 1904.

**Hao-loc**, les Pavillons-Noirs s'étaient fortement retranchés en 1885 sur les hauteurs voisines et avaient formé un camp formidable à Than-moi. En mars 1885, une petite colonne

avait dû rebrousser chemin tant les fortifications étaient considérables; le général de division Jamont forma trois corps qui enveloppèrent la position des pirates; se voyant sur le point d'être bloqués les pirates se sauvèrent. Le 25 octobre 1885, Than-moi était occupée sans résistance.

*Phu-to* à un coude du Fleuve Rouge. — *Hoang-kien*.

**Thanh-ba** à 32 kil. de Hung-hoa, 1.500 habitants; siège d'un poste administratif, et d'une sous-préfecture indigène de 32.000 habitants.

*Ham-thuong*. — *Doan-thuong*.

**Yen-bay**. (hôt. : *Lacour*), 4.000 habitants environ, chef-lieu du IV<sup>e</sup> territoire militaire, aujourd'hui résidence de l'administration de la province de Yen-bay; marché indigène important, commerce de bois et de bambous.

A peu de distance de la ville et en aval, *Than-quan*, ancienne forteresse des Pavillons-Noirs. Après la délivrance de Tuyen-quang, les Chinois rallièrent ce poste; ils l'évacuèrent après la paix, mais les bandes de pirates prirent leur place. Le 4 février 1886, la colonne du commandant de Mibielle entra dans l'ancien poste de douane des Pavillons-Noirs.

Dans les environs on a reconnu des calcaires pétrolifères, et à Bai-duong une mine de houille est exploitée; c'est un véritable charbon à gaz (35 0/0 de matières volatiles) brûlant bien et donnant un bon coke.

*Tu-ding*. — *Ngoi-hop*. — *Mo-ha* — *Trai hut*.

On quitte la province de Yen-bay pour le commandement militaire du 4<sup>e</sup> territoire. — *Lang-key*.

*Bao-ha*, marché fréquenté par les Man des hauteurs voisines.

*Tai-van*. — *Pho-lu*, poste militaire.

**Lao-kay**, (hôtel : du *Commerce*), 800 habitants, chef-lieu du 4<sup>e</sup> territoire militaire, au confluent du Fleuve Rouge et du Nam-ti qui servent ici de frontière avec la Chine.

Lao-Kay est surtout une ville militaire, les marchandises y passent en transit. Les Chinois de Canton y sont nombreux, ils y ont une pagode. En face, sur territoire annamite, Coc-leu; sur le territoire chinois, Ho-kéou.

En 1855, une colonie cantonnaise importante était venue s'installer à Lao-kay et avait créé en ce lieu une sorte de ville libre. Plus tard les débris des troupes chinoises des Tai-p'ing, campées près du Fleuve Rouge, résolurent de faire de cette cité la résidence de leur commandement; ils en entreprirent le siège, mais les Cantonais se défendirent, et ce ne fut qu'après un investissement de deux années

que les chefs des Pavillons Noirs, Luu Vinh-phuc et Hoang Anh purent occuper Lao-kay (1868).

Le gouvernement annamite ne pouvant les combattre leur conféra des titres, et Luu-vinh-phuc fut nommé mandarin à Lao-kay avec le droit de taxer la navigation sur le Fleuve Rouge. L'intervention de la France au Tonkin, le souci du gouvernement annamite de trouver des alliés et d'augmenter ses troupes accrut la fortune des Pavillons-Noirs; ils se louèrent à la Cour de Hué. Après la paix de 1885, les Chinois évacuèrent la place qui ne fut occupée par les Français que le 29 mars 1886, par le colonel de Maussion; la place était libre.

## 8. De Haï-phong à Dap-cau et à Phu-lang-thuong.

Voyage de nuit. Service fluvial journalier (moins le dimanche). Départ de Haï-phong à 8 h. du soir et de Dap-cau à 9 h. du soir. Les passagers pour Phu-lang-thuong trouvent aux Sept-pagodes la correspondance à 4 h. 1/2 du matin. Un train formé de bonne heure a Dap-cau emmène rapidement les voyageurs à Ha-noï.

Le vapeur remonte le Cua-cam.

*Dong-trieu*, centre administratif de la province de Haï-duong. Sur une colline de 40 mètres, un château-fort d'aspect féodal sert de casernement à l'infanterie coloniale.

La région voisine, montagneuse, renferme des richesses forestière et minière. Des gisements houillers ont été découverts et quelques-uns sont en exploitation.

**Sept-Pagodes** (hôt.-rest. : *Poineuf*) est à 55 kil. de Haï-phong. C'était autrefois le chef-lieu d'un territoire militaire; ce centre doit son importance au camp vaste, salubre et bien aménagé, installé sur les mamelons voisins.

Tandis que la correspondance prend le Song Thuong pour Phu-lang-thuong (p. 145), le paquebot remonte le Song cau pour atteindre le débarcadère de Dap-cau.

**Dap-cau** (hôt. : *Gouguenheim*), 3.000 h., est un port d'accès facile, à 31 k. de Ha-noï rive gauche, et à 1.200 m. de Ti-cau. Une gare fluviale est installée sur les quais et une voie ferrée va rejoindre à Ti-cau la grande ligne d'Ha-noï à Lang-son.

Dap-cau possède un établissement industriel important, créé dès le début de l'occupation; on y travaille le bois, le fer, le cuivre; de nombreux ponts en fer, genre Eiffel, sont sortis de ces ateliers. On remarquera aussi une tuilerie. Cette ville possède son champ de courses.

## 9. De Haï-phong à Ha-noï.

### *Voie fluviale.*

Par paquebot. Départs de Haï-phong les lundi, mercredi et vendredi. Au retour, départs de Ha-noï les mardi, jeudi et samedi à 5 h. du soir. Prix 8 p. 50 et 4 p. 50.

C'est par des canaux assez étroits que le paquebot vient accoster à **Phu-lien**, chef-lieu, depuis 1898, de la province de Haï-phong; la population de cette région est de 150.000 âmes. Un observatoire a été installé en 1902.

Les méandres des cours d'eau font apparaître de tous côtés successivement la *chaîne des Eléphants*. On traverse un instant le Thaï-binh, et l'on pénètre dans le Canal des Bambous, sur lequel est *Phu-ning giang*.

On quitte la province de Haï-duong. Le commerce des bambous est, sur ce cours d'eau, l'objet d'échanges dans tous les villages du bord du canal.

On entre dans le bras principal du fleuve Rouge.

**Hung-yen**, 5.000 hab., fut autrefois un centre très important; les Hollandais et les Français y eurent au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle des comptoirs commerciaux; à cette époque le fleuve était alors accessible aux grands voiliers. Cette ville est le chef-lieu d'une province riche, peuplée de 240.000 hab.

**Historique.** Garnier, maître de Ha-noï, avait besoin d'avoir ses communications libres avec la mer, et pour cette raison, de détenir les places qui commandent les passes. Du nombre de ces villes importantes était Hung-yen; Balny d'Avricourt, assisté du sous-lieutenant de Trentinian et du docteur Harmand avec quinze soldats furent chargés de l'occuper. L'*Espingole* arriva le 24 novembre 1873 devant cette place. La citadelle est à un kilom., Harmand s'offre pour aller en parlementaire et remet une lettre au gouverneur. Celui-ci arrive à midi avec toute sa suite à bord de la canonnière et assure qu'il est tout acquis aux conditions du nouveau traité de commerce composé par Garnier. La place fut rendue lors de la convention Philastre, puis réoccupée sans violence lors de l'intervention française de 1883.

Le fleuve est bordé de hautes digues, cependant les villages annamites se reconnaissent bien à leur épaisse touffe de bambous.

**Ha-noï** (p. 182).

## 10. De Viétry à Tuyen-quang.

Service fluvial. Départ le mercredi à 5 h. du matin. Prix 6 p. 50. Retour: départ de Tuyen-quang le vendredi à 5 h. du matin.

Le vapeur remonte la Rivière Claire dont les sources



sont au Yun-nan, dans le voisinage de K'ai-hoa-fou<sup>1</sup>; ce cours d'eau pénètre au Tonkin après s'être perdu deux fois sous terre. Sur la rive droite, *Phu-ninh*, ancien poste militaire.

La rivière est entourée de hauteurs; le paysage, monotueux et très vert, ne manque pas d'un certain cachet. Escalé à *Lé-my*.

Au confluent du Song Chay, *Phu-doan*, poste militaire. C'est un lieu de transit important; dans les environs, les plantations Duchemin. Sur la rivière, un intéressant village flottant habité par des pêcheurs.

*Phu-doan* fut occupée en 1884 pour tenir la voie fluviale entre Tuyen-quang — objectif des troupes du Yun-nan — et Hung-hoa, à la naissance des plaines du delta.

Ce fut dans ce lieu que la colonne formée pour secourir Tuyen-quang, assiégée par les Chinois, se trouva réunie le 27 février 1885 sous les ordres du général de division Brière de l'Isle, assisté du général Giovaninelli.

Les montagnes se resserrent. Sur la rive droite, *Hoa-moc*. Dans sa marche pour ravitailler et relever la garnison de Tuyen-quang, le colonel Duchesne dut enlever les ouvrages de Hoa-moc et du défilé de Yoc, le 19 octobre 1884.

Le *rapide de Yoc*. Les Chinois, en 1884, barrèrent la rivière à cet endroit, puis en 1885 ils fortifièrent si bien le col, par où passe la route de Tuyen-quang, qu'au combat du 2 mars la colonne Giovaninelli eut 76 tués et 337 blessés.

**Tuyen-quang** (hôt. : *Rochat*) est mémorable par le siège que soutint en 1885 le commandant Dominé contre toute l'armée chinoise du Yun-nan. Cette ville a été longtemps le siège du III<sup>e</sup> territoire militaire; elle est aujourd'hui un chef-lieu de province.

**Historique.** Les Français l'occupèrent, sans résistance en juin 1884, afin d'élargir le cercle de défenses du delta. Le 12 octobre suivant, un fort parti chinois surprenait les habitants de la ville ouverte et incendiait les cases. C'était l'avant-garde des troupes du Yun-nan, commandées par le vice-roi du Yun-kouei, et auxquelles s'étaient joints les Pavillons-Noirs de Luu Vinh-phuoc (Licou Yong-fou), récemment nommé général chinois. Plus de vingt mille Célestes commençaient l'envahissement du Tonkin N.-O.

Le 19 octobre 1884 la garnison fut ravitaillée et relevée par le colonel Duchesne; le commandant Dominé fut chargé de la défense de la place. A la mi-novembre, 6.000 Chinois et Pavillons-Noirs entouraient déjà Tuyen-quang. La canonnière *Revolver*, allant ravitailler la place, eut, au passage du rapide, 2 tués et 10 blessés sur 15 hommes d'équipage; on décida alors une attaque simultanée partie de la ville assiégée et de *Phu-doan*; le choc eut lieu le 19 novembre. Les Chinois furent enfoncés, mais, après le départ des forces françaises, les Célestes réoccupèrent leurs anciennes posi-

tions et augmentèrent les retranchements; ils formèrent ainsi une véritable muraille entre le delta et Tuyen-quang. Le siège commença le 24 novembre 1884; la garnison comprenait 450 Français et 162 tirailleurs annamites; les défenses étaient constituées par une muraille entourant la ville et au centre de laquelle était un mamelon; une canonnière tenait la rivière; à l'extérieur, un blockhaus fut élevé à la mi-décembre sur une colline à 300 m. au S. de la ville, parce que de cette hauteur on avait vue dans l'intérieur de la place, mais les ouvrages d'approche des Chinois rendirent bientôt ce bastion intenable, et à la fin janvier on dut l'évacuer. Tuyen-quang repoussa plusieurs assauts, des mines éclatèrent jusque dans la citadelle, la garnison avait les deux tiers de son effectif hors de combat, lorsque le 3 mars 1885 la brigade Giovaninelli débloqua la place.

Il était grand temps d'arriver au secours, car les Chinois avaient préparé cinq nouvelles mines qui devaient faire sauter encore plus de 150 m. de mur; il aurait été impossible à la garnison de couronner une pareille brèche. Aussi, en vue de parer à un pareil événement, le commandant, qui fut l'âme de cette défense héroïque, avait-il fait creuser un retranchement intérieur. D'autre part, ce n'était pas sans un effort considérable qu'un corps de 3.000 hommes avait pu arriver jusqu'à Tuyen-quang: les retranchements ennemis de Hoa-moc et de Yoc avaient mis à terre 463 hommes, mais toute l'armée chinoise était en fuite.

## CHINE MÉRIDIONALE

**Au Yun-nan**

- |   |     |
|---|-----|
| 1. De Lao-kay à Mong-tseu. . . . .            | 158 |
| 2. Le Fleuve Rouge. De Man-hao à Mong-tseu. . | 160 |
| 3. De Mong-tseu aux mines de Koué-tchao. . .  | 163 |

**Au Kouang-tong.**

- |  |     |
|--|-----|
| 4. De Haï-phong à Hong-kong . . . . .    | 163 |
| Pak-hoi. — Hoi-hao. — Kouang-tcheou-wan. |     |
| 5. De Hong-kong à Canton. . . . .        | 168 |
| 6. Canton. . . . .                       | 169 |
| 7. Macao. . . . .                        | 177 |

**1. De Lao-kay à Mong-tseu.**

165 kil. — Le trajet de cette ligne comprend trois parties : le parcours le long du Fleuve Rouge sur 65 k., puis la montée de 1.500 m. d'altit. par la vallée du Sin-hien-ho, enfin la descente vers la plaine de Mong-tseu. Ces deux dernières fractions s'étendent sur 100 kil.

Cette entrée en Chine a lieu dans une région montagneuse ; les terrains sont caractérisés par des pentes transversales excessivement fortes et par des accidents à angles très aigus. Ils nécessitent pour le chemin de fer des rayons de courbes aussi petits que possible et une étude détaillée des profils en travers qui absorbent beaucoup plus de terrassements et comportent beaucoup plus de maçonneries qu'on ne le croirait à la seule inspection du profil en long.

Le rayon minimum des courbes est de 50 m., sur une longueur de 100 kil. dans la montée du Sin-hien ho ; partout ailleurs, il est de 100 m., ce qui est aussi le minimum adopté pour les lignes du Tonkin. La rampe maxima est de 25 kil. ; mais cette pente n'est employée que par tronçons limités qui sont franchis par la double traction ; en dehors de ces tronçons, la plus forte déclivité est de 15 millim.

Il n'y a eu, nulle part, besoin de recourir à des lacets avec rebroussements, comme aux Indes, sur la ligne de Bombay à Poona, pour escalader ces divers gradins ; on a pu aussi éviter les tunnels.

**Lao-kay.** La voie franchit le Nam-ti sur un pont de 120 m. comprenant quatre travées de 30 m.

**Ho-k'eu** (Song-phong des Annamites), douane chinoise. Cette bourgade a longtemps été un refuge de pirates.

**Ban-qua** dessert le poste de la rive g. du même nom.

La voie passe près des postes chinois de Ba-ngo, puis à distance du fortin franç. de Ba-xat.

*Tien-fang* ; sur la rive opposée, le poste français de Trinh-thuong.

**Long-po** dessert les postes français et chinois. La rivière qui débouche sur la rive droite est la limite des territoires chinois et annamites.

*Sin-kai*, poste chinois à 65 k. de Lao-kay. La voie quitte la vallée du fleuve Rouge pour celle du Sin-hien, qu'elle remonte en lacets.

*Tien-tang*. — *Tsou-lin-kan*. — *Ma-tien*. — *Tao-tse*. — *Mi-mi-ti*. — *Sin-hien*. — La voie franchit les dernières hauteurs par 1.615 m. d'alt., à proximité d'une exploitation houillère, puis descend dans la plaine de Mong-tseu.

*A-san-tchai*, petit village près d'une mine de charbon.

**Sin-gan-so s**, **Sin-ngan-souo p**. Bourg fortifié de 3.000 hab., par 1.535 m. d'alt.

Cette vieille cité fut emmurée au temps des Ming (1368-1644) ; elle donna asile aux derniers princes de cette famille lorsqu'ils furent pourchassés par les Ts'ing. C'est dans ce lieu, de « récente tranquillité », que le célèbre général chinois Wou San-kouei, p., qui soumit le Yun-nan occidental et oriental, installa quelque temps sa capitale (xvii<sup>e</sup> s.) pour organiser les confins de l'empire, peuplés alors d'autochtones indépendants. Un ancien chef des Pavillons-Noirs est commandant militaire de cette place ; il a sous ses ordres un *ying* (camp) de 220 anciens pirates.

**Mong-tseu** à 1375 m. d'alt., résidence d'un tao-t'ai, du sous-préfet du Mong-tseu-hien, et du général commandant la première brig. yun-nanaise appelée Lin-kiang, 10.000 hab.

#### Consulat de France. Hôpital français.

Mong-tseu fut assiégée inutilement, en 1858, par les troupes musulmanes commandées par Ma Sien. En 1899, les mineurs de Koué-tch'ao entourèrent la ville et pillèrent les établissements européens.

Ce fut par la Convention additionnelle sino-française du 20 juin 1887 que Mong-tseu fut désignée comme ville ouverte au commerce franco-annamite ; le service des douanes ne fut installé qu'en juin 1889, et le lieutenant-gouverneur-inspecteur des préf. du S.-E. eut désormais sa résidence dans cette ville, avec le titre de surintendant des douanes.

## 2. Le fleuve Rouge — De Man-hao à Mong-tseu.

La partie du fleuve Rouge la plus pittoresque est entre Yen-bay et Lao-kay, au Tonkin ; au-delà, la navigation devient plus monotone.

De Lao-kay vers Sin-kai la rive droite est annamite, la berge opposée est chinoise ; la première est boisée, agréable à l'œil, la seconde nue et également à pic ; les deux bords sont surveillés par des postes militaires qui se font vis-à-vis, et le nouveau chemin de fer serpente à flanc de côteau, dominant le lit du fleuve ordinairement très encaissé.

De Sin-kai à Man-hao, la navigation est plus facile, les rapides importants sont passés.

**Man-hao** est à cheval sur le fleuve ; à droite, le Man-hao Vieux : sur la rive opposée, le bourg récent, peuplé de Cantonnais et de Chinois du Yun-nan. C'est ici que les jonques venues de Láo-kai déchargent les marchandises qui seront transportées à dos d'animaux à Mong-tseu, ville ouverte au commerce étranger.

Le fleuve Rouge prend sa source dans la préfecture de deuxième classe de Mong-houa-t'ing ; sa vallée encaissée ne permet pas à la terre végétale de s'accumuler, aussi les hameaux sont-ils fort peu nombreux dans le voisinage du lit du fleuve.

Les cours d'eau principaux sont situés sur la rive gauche ; ils traversent le plateau du Yun-nan en vallées étroites et profondes, et déversent, avec leurs eaux rapides, dans le fleuve Rouge un limon rouge qui, aux crues, donne au courant une couleur rouge brique très foncée.

Comme toutes les rivières de Chine, le fleuve Rouge est diversément nommé. Les géographes Célestes les mieux renseignés l'appellent Yuen-kiang dans sa partie supérieure, Ho-ti « Rivière profonde » jusqu'à Man-hao, et Li-houa « Fleur du poirier » jusqu'à la frontière tonkinoise.

**Yuen-kiang-tchéou**, en amont de Man-hao, à 520 m. d'altit. est la cité principale de cette vallée ; c'est la tête de la navigation du fleuve ; les radeaux légers descendent les rares marchandises de la région jusqu'à Man-hao, à travers de nombreux rapides qui obligent souvent à des déchargements complets.

Entre ces deux villes, on rencontre sur la rive gauche trois rivières ; la principale est le Ya-ni « laid ; boueux », qui vient de Sin-p'ing-hien, arrondiss. de la préf. de Yuen-kiang, région habitée surtout par des autochtones non chinois, qui ont relevé dans leur région des traces de cuivre et de plomb argentifère.

Man-hao n'a pas la réputation d'un lieu sain, aussi ce bourg est-il peu habité, surtout en été ; les caravaniers, eux-mêmes, *ma-fou*, demeurent sur les hauteurs et ne descendent dans la vallée qu'à l'aube, juste le temps nécessaire pour prendre charges.

Les ballots sont répartis sur les flancs de l'animal par poids de 50 à 60 livres chinoises (la livre est de 604 gr.) ; 1.200 à

1.500 bêtes sont employées à ce service et transportent de 60 à 70 kil. de bagages, à chacun de leur voyage.

Onze heures de cheval au pas, sans comprendre les arrêts, séparent Man-hao de Mong-tseu. Ce parcours d'une soixantaine de kilomètres est généralement divisé en deux étapes, parfois même en trois, si les muletiers se sont trop attardés.

Des hauteurs à peu près à pic surplombent la vallée du fleuve Rouge. Le sentier des « dix mille escaliers » sillonne ce terrain mouvementé; il quitte Man-hao par 245 m. d'alt. pour graver un premier col près Yao-téou (1.440 m.), un second près Choueï-tien (2.350 m.), puis un sommet dénudé par 2.460 m.; c'est la ligne de partage des eaux. Cette hauteur est à 23 kil. environ de Mong-tseu; on arrive dans cette ville après être passé par San-tchai et ses mines de charbon, et par le bourg de Si-gan-so (1.500 m.), qui n'est qu'à 7 kil. de Mong-tseu.

Sur la route, mouvementée comme une « montagne russe », il existe des auberges vastes mais peu confortables. Les voyageurs qui n'ont pu quitter Man-hao dans la matinée s'arrêtent, après quatre heures de course, au hameau de Yao-teou, à une altit. de 1.950 m.; les caravanes qui ont fait route dès l'aube, couchent à Choueï-tien (2.000 m.), village situé presque à moitié route du fleuve à Mong-tseu, dans une vallée cultivée, qui, dans cette partie excentrique du Yunnan, donne l'impression d'une oasis dans un terrain mouvementé mais dénudé.

Tout ce parcours n'a rien de bien fatigant; au contraire, on se sent vivre, on respire mieux, la température est plus agréable, on est transporté sous un ciel d'Europe très clément. On a fait ses adieux au climat tropical, on ne craint plus le soleil, qui devient ici un ami.

Après un dernier escarpement, encore plus dénudé que les précédents, on descend dans la plaine de Mong-tseu. Dans le lointain un gros bourg, Sin-gan-so (p. 159); ensuite Mong-tseu (p. 159).

EXCURSIONS : Aux Sources du Dragon (3 k. à chev. all. et ret.) par le sentier de K'ai-hoa-fou, s. (Kai-houua, p).

### 3. De Mong-tseu aux mines de Koué-tchao.

31 kil. Il faut disposer de deux journées. On peut louer des palanquins ou s'y rendre à cheval. Se munir d'une recommandation particulière du taô-t'ai, et demander une escorte suffisante pour la visite des mines, car la population n'est pas toujours très bien disposée en faveur des étrangers : Pichon en 1892, Madrolle en 1895 se sont plaints de l'attitude de la populace ; Rocher fut le premier Européen qui visita ces exploitations, à la fin de la guerre musulmane ; son voyage fut favorisé par des circonstances particulières.

Koué-tchao est situé derrière les montagnes qui limitent la plaine dans l'Ouest, dans une petite vallée plus élevée que la campagne de Mong-tseu.

Après avoir longé les murs de la place de Mong-tseu et avoir traversé le champ de manœuvres, on parcourt une vaste plaine dénudée ; trois ponceaux sont les seules remarques que l'on fasse jusqu'à l'étang de l'O. On croise des caravanes transportant à dos de chevaux et de mulets des saumons d'étain, dont la destination est Hong-kong, via le Tonkin.

13 kil. *Tong-tseu*, bourgade à peine habitée et fort délabrée depuis l'insurrection musulmane, est située près du bassin lacustre.

21 kil. On atteint les premières assises des hauteurs. Dans le défilé quelques petites exploitations minières.

27 kil. Un premier col à 1,800 m. d'alt. ; ce passage est dominé par des hauteurs plus élevées de 6 à 800 mètres.

28 kil. On atteint le point culminant du passage à 1,900 m. d'alt., d'où l'on découvre un joli point de vue sur la plaine de Mong-tseu, située à plus de 500 mètres en contre-bas ; du côté opposé on domine la verte vallée de Koué-tchao.

31 kil. **Koué-tchao**, *l.*, Ko-kieou, *p.* (aub. ch.), à 1.750 m. d'alt. dans une vallée dont les eaux se déversent dans le fleuve Rouge. C'est une cité industrielle de 8,000 à 10,000 âmes, où l'étain, extrait des mines voisines, est épuré puis coulé en saumon.

Les exploitations sont situées à une heure dans le Sud, sur les hauteurs voisines. Une route dallée, jalonnée d'autels en faveur des dieux, inspireurs des prospecteurs, gagne en serpentant les diverses galeries, ou cinq à six cents ouvriers sont employés. Ces mines sont exploitées régulièrement par

les Chinois, depuis près de deux cents ans, et il est probable qu'avant eux les autochtones les connaissaient.

**De Mong-tseu à Che-p'in** (GUIDE DE LA CHINE).

**Dé Mong-tseu à Yun-nan-sen.** — Le chemin de fer qui relie ces deux villes a été concédé à la France par l'accord franco-chinois des 9 et 10 avril 1898. Les lois françaises du 25 décembre 1898 et de juillet 1901 ont autorisé la construction et la rétrocession de cette voie ferrée à la *Compagnie des Chemins de fer d'Indo-Chine et du Yunnan*.

Cette ligne, qui se relie au port de Hai-phong par les voies tonkinoises, via Lao-kay, est appelée à être prolongée vers le Nord jusqu'au Ssen-tch'ouan.

De Hai-phong à Yun-nan-sen, 858 kil.

De Mong-tseu hien à Yun-nan sen 303 kil. Un train tous les deux jours. (V. GUIDE DE LA CHINE).

#### 4. De Hai-phong à Hong-kong.

*Pak-hoi. Hoi-hao* (Hai-nan). *Kouang-tcheou-wan*.

1<sup>er</sup> Service direct sur Hong-kong, avec escale à Hoi-hao, tous les 4 jours; 2<sup>e</sup> Service côtier par Pak-hoi, Hoi-hao et Kouang-tcheou, tous les 14 jours. Prix, 45 p., nourriture comprise.

Le service côtier longe à distance l'archipel qui enserre la baie d'A-long et celle de Fai-tsi-long.

Après 17 heures de traversée, le vapeur arrive en vue de **Pak-hoi**, c., Pei-hai, p. (8,000 h.). C'est la ville maritime de la préfecture de Lien-tcheou-fou, et le débarcadère des produits de la région S. de la province du Kouang-si. Le port est ouvert au commerce étranger depuis la convention de Tche-fou (1876); les services douaniers sont installés depuis le mois d'avril 1877.

**Consulats** : de France; d'Angleterre.

**Postes** : française, chinoise. **Télégraphe**.

**Cultes** : CATHOLIQUE, chapelle française dirigée par les Missions Étrangères; PROTESTANT, temple américain.

**Navigation.** *Cie nav. tonkin.* 1<sup>er</sup> sur Hai-phong, tous les 14 jours; 2<sup>e</sup> Sur Hoi-hao et Hong-kong, tous les 6 jours environ.

Ecole française. Hôpital français.

**Pak-hoi** est située par 21° 23' de lat. N., et par 106° 47' de long. E. de Paris. Son havre est formé par l'embouchure de la rivière qui vient de la cité de Lien, p., ou Lim, c.; la vallée draine les produits de la préfecture de Yu-lin-tcheou, p., ou Wat-lam-tchao, c., et permet une communication facile dans la boucle du Si-kiang et avec Wou-tcheou fou, p. ou Ngeu-tchao, c. Le commerce par Pak-hoi atteint environ 4,000,000 de Hk. T., mais depuis l'ouverture de la Rivière de



l'Ouest et de Kouang-tcheou, le transit semble un peu diminuer.

ROUTES : 1° De Pak-hoi à Nan-ning-fou.

2° De Pak-hoi à Wou-tcheou-fou.

(Voir GUIDE DE LA CHINE.)

En sortant de Pak-hoi on laisse dans l'E. la baie des Annamites ou de Ngan-p'ou, p. (On-p'ou, c.), d'où s'élance, vers le S., la presqu'île du Tonnerre, Lei.

En mer, *Wei-tcheou* ou *Houi-tsiou*, h., île d'origine volcanique, puis celle de *Che-yang*.

Ces terres servirent longtemps d'asile aux pirates; la première est aujourd'hui habitée par une population calme et travailleuse. Ce fut un Français, le P. Jolly, qui entreprit de la coloniser. Il s'y installa, en 1868, avec quelques familles hak-ka catholiques, que la guerre civile avait ruinées. La chrétienté est aujourd'hui nombreuse, et une belle église a été élevée. L'île possède un petit havre dans sa partie méridionale.

#### ILE DE HAI-NAN.

L'entrée du *détroit de Hai-nan* est annoncée par deux phares, l'un au cap Cami, depuis 1895, le second dans l'île de Hai-nan (Lamko Light), élevé en 1894. Du paquebot, on aperçoit par beau temps les deux rivages qui limitent le canal, mais le ciel pur est assez rare, et en hiver la navigation est rendue très difficile à cause des brouillards épais qui ne se décident pas à se dissiper.

Après le cap Tchen-mai, on entre dans la baie de Hoi-hao; en face, sur le continent, le petit havre de *Hoi-on*, c., ou *Hai-ngan*, p.

#### Hoi-hao.

Le mouillage est à 3 milles de la côte; à cette distance on n'aperçoit que quelques murs blancs du quartier européen, perdus au milieu d'un océan de dunes; le paysage est peu engageant. Il ne faut pas moins d'une heure et demie de jonque, à marée basse, pour gagner la terre ferme à travers les méandres du chenal formé par les eaux de la rivière qui vient de centre insulaire.

Hoi-hao, c., Hai-k'eu, p., Hai-kao, h., 12.000 hab., est le seul port ouvert de Hai-nan. Par le traité de Tien-tsin, en 1858, les étrangers furent autorisés à y créer des établissements, mais cette clause ne fut exécutée qu'en avril 1876.

Monnaie : la piastre et le taël.

Consulats : de France; d'Angleterre.

Postes : française, anglaise.

**Cultes :** CATHOLIQUE, chapelle portugaise desservie par des missionnaires relevant de l'évêché de Macao. PROTESTANT, temple de la American Presbyterian Mission.

**Navigation :** *Compagnie de Nav. Tonkin.* 1° pour Haï-phong, tous les 4 jours ; 2° pour Pak-hoi, tous les 6 jours ; pour Kouang-tcheou, tous les 14 jours ; 4° pour Hong-kong, tous 2 à 3 jours.

*Norddeutscher M.* 1° pour Kouang-tcheou et Hong-kong, chaque semaine ; 2° pour Saigon et Bang-kok, service de quinzaine ; 3° pour Singapour direct, tous les 15 jours.

Un service français de bateaux à vapeur, dessert les petits ports de Hai-nan.

Ecole française ; Hôpital français.

La ville est peu intéressante, et l'air est empesté par le manque de propreté des rues. Cependant le commerce de transit est actif, il est annuellement de 4 à 5 millions de taëls. Les congrégations de Chinois de Canton, de Kao-tcheou, de Soua-tao, et d'A-moi détiennent le commerce de l'île. Le quartier européen est dans la partie N. de la cité.

Parmi les industries locales, des Hai-nanais sculptent des noix de coco que les Chinois montent sur des bols ou des boîtes en étain.

**Excursion** à la capitale de l'île, K'iong, p., *Ketng*, c. *King*, h. 50 minutes en palanquin.

Au milieu du trajet on traverse une longue suite de tombes ; c'est un cimetière ancien, dans lequel on a relevé les sépultures de missionnaires jésuites du XVII<sup>e</sup> siècle, Forget, Torrente, Calmes.

Derrière cette plaine des tombeaux, les murs de K'iong apparaissent. Cette ville est la résidence du tao-t'ai de la lieutenance du Lei-k'iong, du tche-fou de la préfecture de K'iong (K'iong tcheou-fou), du tche-hien ou sous-préfet du K'iong-chan, d'un général de brigade, etc. ; c'est une cité de fonctionnaires, mais sans mouvement, car tout le commerce est concentré à Hoi-hao. La ville est moins peuplée qu'on ne l'a écrit, elle peut avoir avec ses faubourgs de 10.000 à 11.000 âmes.

La rivière est dans l'est, à dix minutes de là. Ce cours d'eau est navigable jusque vers Deing-an, h., Ting-on, c.

HAI-NAN ou *Sud maritime* relève de la province du Kouang-tong. Sous les Mongols, l'île était divisée en deux lieutenances, le *Hai-pei* et le *Hai-nan*. C'est ce dernier nom qui a prévalu dans les géographies européennes, quoique de nos jours cette expression soit tombée en désuétude chez les Chinois, qui, depuis 1370, désignent cette terre insulaire du nom de la préfecture, *K'iong-tcheou-fou*, selon le dialecte de Peking.

On cite le passage d'une mission franciscaine en 1584, et celui de Puresoy en 1804 ; ces visites furent provoquées par des naufrages ; enfin, au XIX<sup>e</sup> siècle, Mail-fait, Swinhoe, Madrolle, ont laissé des renseignements géographiques sur cette île.

Le K'iong-tcheou-fou se divise en trois *tcheou* et sept *hien*, soit dix districts.

La partie chinoise comprend la périphérie de l'île ; elle a été colonisée par des gens d' Soua-tao et d'A-moi ; c'est la langue hok-lo qui est la plus répandue dans les campagnes ; au contraire, le dialecte cantonais se parle surtout dans les ports.

La région centrale est montagneuse ; c'est là que les anciens propriétaires du sol, les autochtones, de race tai chan et miao, ont trouvé le salut de leur race et de leur langue devant l'invasion pénible et lente, mais ininterrompue du peuple chinois par les vallées.

La sortie du *détroit de Hai-nan* est rendue difficile par

la présence de plusieurs bancs sur lesquels la mer vient déferler avec bruit.

Les bâtiments changent ensuite de direction pour gagner la baie de Kouang-tcheou, située au nord de la presqu'île de Lei.

On laisse sur la gauche l'île de Nao, ou Nao-tsao, c. Nao-tsiou, h., Nao-tcheou, p., 10.000 hab., terre française.

L'île *Amphitrite* ou *Tan-hai* (*Tong-hai*, p.) apparaît, bordant la grande passe vers le sud, tandis qu'à l'opposé, la terre de la *Rigaudière* est la première d'un groupe d'îlots qui ferme la baie de Kouang-tcheou et la sépare de la rivière venant de Kao. Dès l'entrée du goulet et sur la droite le *Morne du Bouquet*; c'est à cet endroit qu'en 1701 un établissement français fut installé lorsque l'*Amphitrite*, vaisseau de la Compagnie royale de la Chine, vint hiverner.

Le Kouang-tcheou wan et les côtes qui mènent jusqu'à Canton furent reconnus et relevés dès cette époque par les Français.

La passe principale constitue un goulet de 2 kil. et demi de large sur 4 env. de long, puis on pénètre dans une vaste baie mesurant 16 kil. de l'O. à l'E. et 8 kil. du S. au N. Au loin sur la gauche le *Chenal de l'Estoc* fait encore communiquer la rade avec la pleine mer; sur la droite plusieurs canaux conduisent au *Chenal des Aigrettes* qui permet aux jonques de remonter l'important cours d'eau qui mène dans la préfecture de Kao.

La France s'est fait céder la baie de Kouang-tcheou et les terres voisines par la convention franco-chinoise du 10 avril 1898. La prise de possession eut lieu le 22 suivant, mais les limites ne furent déterminées qu'en déc. 1899. La superficie du territoire est de 842 km.q.; elle contient 809 villages peuplés de 489.000 Chinois, parlant les uns un patois cantonais, les autres un dérivé hok-lo.

L'administrateur réside encore à Tche-kan; une partie des troupes tiennent garnison à Hoi-tao, c., ou Hai-t'eu, p.; le nouveau chef-lieu de la colonie s'élève sur la rive gauche à la pointe Nivet.

**Navigation :** C<sup>ie</sup> de nav. tonk. Sur Hong-kong, ou sur Hoi-hao et Hai-phong, tous les 14 jours.

Les maisons Sculfort et Lemaire font des services sur Hong-kong, Macao et Canton.

*Norddeutscher Ll.* Sur Hong-kong ou Hoi-hao, service hebdomadaire.

**Maisons françaises.** Chaix; Baudet.

En quittant le Kouang-tcheou-wan le vapeur marche parallèlement à la côte, Avant d'atteindre les chenaux qui conduisent à Canton, les Iles St-Jean dont les deux principales sont *Cheong-tchun*, c., ou *Sancian*, et *Ha-tchun*, c. Ces terres, de formation volcanique, sont élevées et couvertes de bois.

*Sancian* est la plus importante ; elle possède un mouillage que les Portugais utilisaient dès 1521. En 1551 François Xavier, revenant du Japon, fit escale dans la baie septentrionale que les Portugais appelaient Tamao ; l'apôtre des Indes y revint à la fin de 1552 dans l'espoir de pénétrer en Chine et faire des conversions, malheureusement, il n'eut pas le temps de mettre ses projets à exécution, il mourut le 17 fév. 1553 dans la petite baie de Nim-iu, c., après un séjour de deux mois et demi à Sancian.

Une chapelle, — gothique à l'extérieur, mais mélangé d'art grec à l'intérieur, — fut édifiée sur la tombe de St-François-Xavier ; elle fut inaugurée le 25 avril 1869. Derrière on a dressé, sur un piédestal de 10 m., la statue du saint.

Les approches de Hong-kong sont semées d'îles rocheuses ; à gauche, les Ladrone par le travers de l'embouchure du Tchou-kiang ; à droite le chapelet des Tai-pong et des Le-ma.

Après avoir laissé dans l'E. la grande Lan-tao, on pénètre dans la rade de **Hong-kong** ; sur le continent, la cité de *Kao-long*, c. ; dans l'île, la ville de **Victoria**.

**Hôtels** : *Connaught*, Queen's Road ; *Hong-kong*, Peddars str.: *Peak*, sur la hauteur, belle situation ; *Central*, 242, Queen's R.

**Monnaie** : le dollar (piastre), Voir INDO-CHINE.

**Banques** : *B. de l'Indo-Chine*, New Praya ; *Hong-kong*, *Shanghai B.*, 1, Queen's R. ; *Chartered B. of India-Australia and China*, Queen's R. ; *B. of China*, 10, des Vœux R. ; *Mercantile B. of India*, Queen's R. ; *National, of China*, 5, Queen's Central ; *B. of China and Japon*, des Vœux R.

**Librairies** : *Kelly-Walsh*, Queen's Road ; *Brewer*, 25, Queen's R.

**Navigation** : SERVICE DES RIVIÈRES. Sur *Canton*, deux services par jour (aucun le dimanche) : le matin départ à 8 h. ; le soir à 5 h 30 en hiver, et 6 h. en été. — Prix 8 p. *H. G. and M. S. C.*

Sur *Macao*, tous les soirs (moins le dimanche), départ à 2 h. — Prix 4 p. — *H. G. and M. S. C.*

POUR L'INDO-CHINE. Sur *Kouang-tcheou-wan*, *Hot-hao*, *Pak-hoi*, et *Haï-phong*, tous les 14 jours. — *Cie Nav. tonk.*

Sur *Hot-hao* et *Haï-phong* (direct tous les 4 jours. — *Cie Nav. tonk.*

Sur *Macao*, *Kouang-tcheou wan*, *Lei-tcheou-fou*, tous les 15 jours. — *Cie Nav. franco-chinoise.*

INDO-CHINE, 6.

Sur *Saïgon*, 934 milles, le lundi de chaque quinzaine à midi. Prix 90 et 55 p., ou 230 et 145 fr. — *Mess. Mar.*

POUR LE NORD. Sur *Chang-hai*, 845 milles, chaque quinzaine, une fois le samedi, la seconde fois le lundi. — Prix 50 et 32 p., ou 140 et 91 francs. *Mess. Mar.*

Sur *Chang-hai*, chaque quinzaine. — Prix 100 et 60 marks. — *Nord Ll.*

Sur *Chang-hai* chaque quinzaine. — *P. and O.*

**Marchands de curiosités :** *Kwong, Man-shing*, 24, Queen's R.; *Kwong, Ty-cheong*, 47, Queen's R., Central; *Wing-cheong*, 35, Queen's.

**Maisons françaises :** *A. R. Marty; Giraud.*

Voir GUIDE DE LA CHINE.

## 5. De Hong-kong à Canton

95 milles. Service bi-quotidien. Départ chaque jour (le dim. excepté) à 8 h. du m., arrivée à Canton à 3 h. du s. — Second service, départ chaque soir (le dim. excepté) à 5 h. 30 du 1<sup>er</sup> octobre au 30 avril. et à 6 h. du 1<sup>er</sup> mai au 30 septembre, arrivée à Canton à 6 h. le lendemain. m. Les paquebots sont assez confortablement installés; des emplacements spéciaux sont réservés aux Européens et interdits aux Chinois. Prix du passage, 8 piast.; il donne droit au transport gratuit d'un boy. Tiffin, 1 p. et demi. Bonne cuisine.

On accède à Canton par le **Tchou-kiang** ou *Fleuve de la Perle*, qui doit son nom à un flot rocheux, surmonté d'un fortin émergeant de ses eaux, à peu de distance au Sud de la ville. L'estuaire du fleuve, lorsqu'on y pénètre en venant du Tonkin, de Macao ou de Hong-kong, n'est pas tellement large que l'on n'ait toujours en vue quelque île de son archipel ou quelque point de la côte. Graduellement, le passage se resserre, les jonques de petites dimensions se font plus nombreuses et l'on acquiert l'impression d'avoir quitté la haute mer. Les trombes ne sont pas rares dans ces parages et c'est un spectacle curieux que de voir se former soudain ces mobiles colonnes d'eau, qu'un coup de canon tiré du navire à vapeur a parfois fait s'écrouler pour en prévenir l'atteinte. Une gorge étroite, *Bocca Tigris* ou *le Bogue*, est défendue par deux forts, réparés et aménagés aujourd'hui à l'euro-péenne, après avoir été à plusieurs reprises détruits par les étrangers, dans les luttes dont cette porte de Canton a souvent été le théâtre. D'autres forts montrent encore leurs ruines, escaladant les pentes voisines. Les rives du fleuve deviennent riantes; les plantations de riz descendent jusque sous les eaux du Tchou-kiang, tandis que des digues protègent contre elles des vergers de bananiers ou d'autres arbres à fruits. Dans le lointain : des collines à la cime boisée; çà

et là, des villages coquettement entourés d'ombrage ou quelque haute pagode que la végétation du tropique envahit jusqu'à son dernier étage, ou dont le sommet s'empanache de quelque arbre vigoureux. Beaucoup d'activité dans cette banlieue de la capitale provinciale du Kouang-tong, toute coupée de canaux, et, sur le fleuve, que les pêcheurs jalonnent de leurs estacades et de leurs filets. Au delà de ce joli paysage, que limitent, dans le Nord, des montagnes bleuâtres, on aperçoit déjà les deux flèches gothiques de la cathédrale catholique de Canton. On passe près des petits navires à vapeur de la nouvelle marine de guerre chinoise, dont les équipages portent un costume à demi-européen. Là sont aussi des jonques de combat, canonnières de l'ancien armement, faisant modeste figure auprès de leurs sœurs d'Occident.

Mais bientôt nous nous engageons dans le dédale des *sampan*, petits bateaux où vit tout un faubourg aquatique de la ville et qui essaient auprès d'elles, comme agglutinés par milliers. Les berges du fleuve se perdent sous les pilotis des maisons, au milieu desquelles des débarcadères faits de planches vermoulues tiennent lieu de quais. Les flèches de la cathédrale continuent de dominer, à nos regards, la fourmière humaine, ainsi que de sombres tours carrées, qui sont les solides réduits, ou donjons, de riches maisons de prêts sur gage, et quelques monuments que nous qualifions de pagodes, uniformément, et que leur antiquité a rendus l'orgueil de la cité.

## 6. Canton

L'expression consacrée par les Européens pour indiquer cette ville est une corruption du nom de la province, Kouang-tong; le terme nous vient des Portugais. Cette grande cité est appelée par les Chinois Kouang-tcheou-fou, et sa population urbaine est estimée, d'après le recensement indigène de 1835, à 499.238 citadins. C'est la résidence d'un maréchal tartare ou *triang-kiun*, du gouverneur général (vice-roi) ou *tsong-tou* des Léang-kouang, du gouverneur ou *jou-t'ai*, du Kouang tong, d'un grand juge ou *nie-t'ai*, d'un trésorier général ou *fan-t'ai*, d'un lieutenant-gouverneur ou *tao-t'ai*, du préfet ou *tche-fou*, du Kouang-tcheou-fou, du général ou *i-tou*, enfin de deux sous-préfets ou *tche-hien*; la ville est

en effet divisée en deux arrondissements : le Nan-hai, p., ou Nam-hoi, c., à l'O., et le P'an-yu, p., ou Poun-yu, c., à l'E.

**Hôtels :** *Shameen, Victoria.*

**Postes :** Française, anglaise, chinoise. **Télégraphe :** Chinois.

**Câble :** Anglais.

**Cercles :** *Canton, Sailor's, Law Tennis.*

**Banques :** *B. de l'Indo-Chine, Hong-kong and Shanghai B. National B. of China; Deutsch asiatische B.*

**Consulats :** de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, de Hollande, de Portugal.

**Cultes :** Eglise catholique sur la Concession française; Cathédrale dans la ville chinoise. Temples protestants. Pagodes chinoises. On compte une mission catholique française, quatre missions protestantes américaines, six anglaises et une allemande.

Ecole française. Hôpital français.

**Navigation :** 1° De Canton à Hong-kong. Deux services par jour (moins le dim.). Le matin départ à 8 h.; arrivée à Hong-kong à 3 h. du s. — Le second départ à 4 h. 30 du s.; arrivée vers 5 h. m. — Prix 8 p. — Chaque repas, prix 1 p. et demie.

2° De Canton à Macao. Départ le mardi, le jeudi, le samedi à 8 h. du m.; arrivée à Macao à 3 h. du s. — Prix 5 p. — Le repas 4 p. et demie.

3° De Canton à San-choueï (Samshui), départs fréquents. Prix 5 p., donne droit à une couchette.

4° De Canton à Wo-tcheou (Wuchow). Prix 10 p., donne droit à une couchette.

**Historique. Relations avec les Etrangers.** Canton fut, avant l'occupation chinoise, la capitale du Nan-hai, principauté dont l'étendue était au moins aussi considérable que la province actuelle du Kouang-tong. Ce fut au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère que les Chinois occupèrent ce pays; depuis cette époque la ville subit les fortunes et les revers du Céleste-Empire, et redevint même à un moment la résidence de princes chinois qui avaient su démanteler l'Empire à leur profit et réunir sous leur domination une grande partie de la Chine méridionale.

Les Arabes vinrent commercer à Canton au VII<sup>e</sup> siècle et quelques-uns de ces négociants nous ont laissé des relations de voyage. Marco Polo, ni Odoric ne semblent s'être arrêtés à Canton, et les premiers navigateurs européens qui fréquentèrent ce port important furent les Portugais, venant de Malacca, en 1514. Les Anglais n'arrivèrent qu'en 1637, puis les Français seulement en 1698 avec l'*Amphitrite* de la *Compagnie royale de la Chine*. Ces navigateurs rochelais n'étaient pas les premiers Français arrivés à Canton, bien avant eux les Jésuites français et les prêtres des Missions Etrangères s'y étaient installés, mais l'établissement et le personnel de la *Compagnie de la Chine* et plus tard ceux de la *Compagnie des Indes Orientales* répandirent de bonne heure le nom français en Extrême-Orient. L'ordonnance de Louis XVI, du 3 février 1776, décida qu'il serait « créé un consul de la nation française à Canton et lieux en dépendant à l'instar des consuls de la nation française résidents auprès des Princes de la Barbarie ».

Le consulat, fermé sous l'Empire, fut rétabli en 1829; il facilita la mission de Lagrené, qui, le 24 octobre 1844, signa avec le plénipotentiaire chinois Ki-ying, à Whampou, à bord de la corvette l'*Archimède*, le premier traité sino-français.

Avant les conventions diplomatiques, la France et l'Angleterre

avaient envoyé des missions pour discuter les torts, les meurtres, les vexations dont leurs compatriotes avaient été les victimes en Chine. En 1742, Anson avec le *Centurion* : en 1787, d'Entrecasteaux, avec la *Résolution* et le *Subtil*, en 1792-94 Macartney, en 1816 Amherst, en 1833-34 Napier échouent dans leurs missions pacifiques ; les Chinois n'admettent aucune réclamation et prétendent agir selon leur bon plaisir, ils le prouvent encore une fois en juin 1839 en faisant détruire 20,283 caisses d'opium apportées par des vaisseaux anglais. L'Angleterre se décide alors à agir, elle proclame le 9 juin 1840, le blocus de la rivière de Canton que maintient une flotte de 15 bâtiments de guerre, enfin par l'action décisive de Bremer, elle s'empare, le 26 février 1841, des forts de Bocca Tigris. Cette campagne amena la cession de Hong-kong.

La Chine ne fut pas désarmée par cette première rencontre avec les « Barbares d'Occident », au contraire, les étrangers furent plus que jamais insultés et massacrés. La France et l'Angleterre, lésées dans leurs droits, résolurent d'agir. Le 26 décembre 1857, les alliés s'emparèrent de Canton après un bombardement de 27 heures. Les marins français du *Primauguet* et de l'*Audacieux* débarquèrent les premiers et décidèrent l'assaut du fort *Ltn*. Oliphant, secrétaire de lord Elgin, écrivit alors : « Il faut rendre à nos alliés la justice de reconnaître que leur intelligence fut plus rapide que la nôtre. Nos hommes étaient même tellement dépourvus de cette qualité qu'ils se précipitèrent sur le fort avec de grands cris, prenant le pavillon tricolore qui flottait sur les murailles pour un étendard chinois. » Ho-nan et Whampou furent occupées. Canton conserva, des troupes étrangères jusqu'en octobre 1867.

Pendant l'occupation, les alliés avaient fait aménager un banc de sable, Cha-min (Sha-meen en anglais), qui leur fut cédé. En 1863, pendant la guerre sino-française, la populace cantonnaise envahit les concessions, incendia treize maisons et pilla les quatre autres ; c'était toutes les habitations de Cha-min. Depuis lors des grilles ont été élevées aux ponts qui mènent aux concessions, des postes militaires ont été installés et les Chinois ne peuvent pénétrer sur les Etablissements étrangers sans justifier leur passage.

Les anciennes *factoreries* étrangères à Canton, incendiées par les Chinois, ont cessé d'exister depuis 1856, et c'est dans une île verdoyante appelée **Cha-min**, en dialecte cantonnais, ou *Surface de sable*, que sont groupées désormais les confortables demeures de la plupart des Européens résidant à Canton. L'île, entourée d'un bon quai et reliée à la ville chinoise par des ponts, forme, depuis 1859, deux *Concessions* ou territoires autonomes, français à l'E. et anglais à l'O. ; ce dernier occupe les deux tiers de l'îlot. Les deux établissements luttent, d'ailleurs, entre eux par le luxe bien entendu de leurs constructions, le charme reposant de leurs pelouses, la beauté de leurs plantations. Le touriste y trouvera toutes les ressources de la vie occidentale. Mais, sans songer à les dédaigner, il voudra aussi pénétrer dans ce merveilleux milieu chinois qu'est la **ville indigène** de Canton, ce spécimen accompli de la Chine de paravent, cette ruche où



vivent plus d'un demi-million de Jaunes, dans des rues si étroites que les chaises à porteurs — seul mode de locomotion possible ici — ne peuvent, le plus souvent, s'y rencontrer sans que l'une d'elles ait à faire place à l'autre en s'introduisant tout entière dans la profondeur d'une boutique. Ces rues dallées, glissantes d'humidité, sont recouvertes, en été, de stores en toile ou en natte, tendus d'une maison à l'autre, et bordées de magasins de tout genre, aux étalages si variés, rehaussés d'enseignes multicolores chamarrées de ces gros caractères d'or qui sont la parure par excellence des cités chinoises, d'un décor si pittoresque et si chatoyant. Dans ce milieu, qui est comme l'exagération de tout ce qui se voit dans les centres chinois de Singapour, de Cho-lon ou de Hong-kong, règne une atmosphère de serre chaude, envahie par la pénétrante odeur du bois de camphrier ou de l'opium.

Canton, ville ancienne, qui devint chinoise pour la première fois et par conquête dans les dernières années du <sup>III</sup><sup>e</sup> siècle avant notre ère, se compose de deux enceintes murées et de vastes faubourgs, dont celui de l'Ouest est le plus considérable. *La Ville intérieure*, ou *Vieille ville*, s'étage en demi-cercle allongé vers le nord, tandis que la *Ville extérieure*, ou *Nouvelle*, lui forme une base rectangulaire au sud, parallèle au cours du fleuve. Les Chinois ont comparé Canton à une jonque immense, à une nef, dont les mâts seraient la *Tour ornée* et la *Tour nue*, et dont le château d'arrière, couvrant le pilote au gouvernail, serait le *Pavillon à cinq étages*. Tels sont les noms de trois des édifices les plus importants de la cité.

Il faut, pour excursionner dans Canton, se faire porter en palanquin. On se rendra ainsi aux *Temples bouddhiques*, à ceux du culte de l'Etat, à l'antique *Mosquée mahométane*, aux palais ou *bureaux des Mandarins*, à la *Cathédrale*, à l'*Enclos des examens*, aux *boutiques*, aux *lieux de fabrication industrielle*, aux *jardins*, à la *Clepsydre*, etc.

Parmi les temples, le plus célèbre et le plus ancien de la ville est le **Kouang-hiao-sseu**, ou *Monastère de la brillante piété filiale*, fondé en l'an 362 de J.-C., sur l'emplacement d'un palais princier, qui existait là avant l'ère chrétienne. Il contient deux petites tours de fer, de sept étages, ayant 22 pieds de haut, fondues sous la courte dynastie des Han méridionaux, et portant de vénérables inscriptions, datées

des années 963 et 967. C'est, d'ailleurs, à un titre purement archéologique que ce temple se recommande à l'attention du visiteur. Il est situé dans la partie nord-ouest de la Vieille ville.

Dans la même région se dresse dans le ciel, à une hauteur de 94 mètres, la Tour ou **Pagode ornée**, *Houa-t'a*, qui a neuf étages, avec fenêtres, balustrades, etc., et qui dépend du *Monastère de la pure intelligence*, *Ts'ing-houei-tseu*, dit aussi des *Sia banians*, *Lieou-yong-tseu*, situé à ses pieds. Cette pagode octogonale, qui ne diffère pas du type classique des édifices chinois de ce genre, est assez délabrée et l'escalier intérieur en est impraticable. « En 1859, — dit J. Thomson — des matelots anglais, au risque de leur vie, escaladèrent ce vieux monument chancelant et décrépît. Ce sacrilège causa le plus vif déplaisir aux Chinois, qui détestent de voir leurs demeures contemplées de haut et surtout par une bande de matelots étrangers... » Une pagode s'élevait là depuis l'an 587 de l'ère chrétienne, construite sous le règne de l'empereur Wou-ti des Leang. Ayant été détruite, elle fut remplacée par la tour actuelle, bâtie sous les Song, vers 1090, et qui demeura debout, lorsqu'un incendie dévora, en 1873, la presque totalité du temple qu'elle domine. Son nom de Pagode *Ornée* (qualificatif qui, en chinois, signifie aussi *fleur*); ce qui l'a fait souvent appeler à tort pagode *des Fleurs*) lui a été donné par la population cantonnaise pour la distinguer de sa voisine, la **Tour nue**, *Kouang-t'a*, située un peu plus au sud et qui n'est autre que le minaret de la plus ancienne mosquée qui ait été élevée en Chine.

L'islamisme fut introduit dans le pays par des Arabes, dès la première moitié du VII<sup>e</sup> siècle (peut-être en 628) et Canton fut, pendant de longues années, un centre très important de musulmans chinois, visité par de nombreux marchands arabes et persans. Cette mosquée porte le nom de *Houai-cheng-sseu*, *Temple d'affection pour le Saint*, et sa fondation est due à un oncle maternel de Mahomet, envoyé par lui en Chine et qui, d'après Dabry de Tiersant, s'appelait Wahb-Abi-Kabcha. Le tombeau de ce saint personnage existe dans une autre mosquée de Canton (qui en compte cinq), en dehors de la ville murée, et est soigneusement entretenu par les musulmans du lieu. Ceux-ci, dont le

nombre s'élèverait encore, dans la ville, à huit cents familles environ, habitent surtout dans le voisinage immédiat de la Tour Nue. D. de Thiersant a donné une description détaillée de cette *Mosquée du Saint-Souvenir*, le *Houai-cheng-sseu*, qui, par sa simplicité intérieure, forme un contraste frappant avec les édifices religieux du bouddhisme. Un coq d'or, qui tournait au vent, a disparu depuis longtemps du sommet du minaret. La hauteur que donnent à ce dernier les ouvrages chinois est de 57 mètres. Divisé en trois étages, sans aucun ornement, et solidement construit, il a résisté à l'injure du temps et au feu qui, deux fois au moins, a détruit la mosquée à sa base; il s'est ainsi conservé presque intact depuis sa construction, qui remonte à l'an 629, à peu près, soit à une époque antérieure de plus de cinq siècles aux parties les plus anciennes de l'église Notre-Dame de Paris. Les auteurs chinois mentionnent cependant une restauration effectuée en 1468. « Au bas de l'escalier, était une porte, — dit D. de Thiersant, — qui, aujourd'hui, est presque entièrement bouchée par des matériaux, des décombres de toute espèce entassés à une hauteur de plus de cinq pieds. On dit que ce sont les autorités locales qui ont fait condamner cette porte, sur la demande des notables de Canton, qui craignaient que, du haut de la tour, les mahométans ne jetassent quelque sort sur ceux qui n'appartenaient pas à leur religion ». Au sommet a poussé un banian, où nichent des cigognes.

Dans le N. de la Vieille ville est établi, depuis la conquête de la Chine par les Mantchoux, au XVII<sup>e</sup> siècle, le quartier des troupes tartares qui, avec leurs familles, y tiennent garnison et sont placées sous le commandement d'un maréchal. Une colline fronce le terrain dans cette direction. La muraille de la ville en franchit les pentes et, au point culminant du rempart, se dresse, dominant la cité entière et ses environs, le **Pavillon à Cinq Étages**, ou *Wou-ts'eng-leou*, construction imposante, dans laquelle les Européens ont souvent organisé des pique-niques au grand air, rendus plus attrayants par le charme du point de vue. Les Anglais, dont les soldats ont occupé autrefois ce superbe mirador, l'ont décoré du titre de *Five-storied pagoda*, bien que sa destination ne fût nullement religieuse. Les Chinois, auxquels il sert de poste d'observation en temps de guerre ou

d'inondation, l'appellent officiellement *Tchen-hai-leou*, ou *Pavillon dominateur de la mer*. Il fut édifié vers 1870, sous le règne du premier empereur de la dynastie Ming; détruit par un incendie pendant la seconde moitié du *xv<sup>e</sup>* siècle, il fut reconstruit magnifiquement, en 1686, par un gouverneur de la province.

Pour revenir aux temples, nous conseillerons aux visiteurs d'aller voir le vaste, mais un peu fruste, *Hai-toh'ouang-sseu*, aux iris réputés, situé dans l'île de Ho-nan, qui fait face à Canton, au sud; puis, le *Wan-cheou-kong*, où les mandarins vont prier pour l'empereur et pour la famille impériale, le *Wou-sien-kouan*, *Temple des Cinq Immortels*, le *Toh'eng-houang-miao*, ou *Temple des dieux protecteurs des murs et des fossés de la ville*, auquel une impressionnante figuration des supplices de l'enfer bouddhique a fait appliquer, par les étrangers, l'épithète de *Temple des horreurs*, et surtout, dans le faubourg de l'Ouest, le *Temple des cinq cents Lo-ban*, c'est-à-dire « Arhats » ou saints du bouddhisme. Il existe, en Chine, bon nombre de temples analogues à ce dernier, mais les statues des « Vénérables » y sont rarement d'aussi grande dimension ou aussi bien entretenues. Les attitudes y sont, d'ailleurs, remarquables de mouvement, ou, parfois, singulièrement grotesques. L'un de ces personnages porte le costume européen du *xv<sup>e</sup>* siècle et on a voulu voir en lui une représentation chinoise de Marco Polo. Il est, toutefois, probable que l'artiste, ayant à exécuter la statue d'un Indien, c'est-à-dire d'un homme de l'Occident, a pris modèle, pour son habillage, sur celui des Portugais, venus de l'*Océan occidental*, qui visitaient Canton depuis le commencement du *xvi<sup>e</sup>* siècle.

Des édifices publics, non religieux, méritent aussi qu'on s'y arrête, à Canton. Ce sont les *Ya-men*, ou résidences officielles, du maréchal tartare, du vice-roi, du gouverneur provincial, les immondes *prisons*, l'*Enclos des examens*, ou *Kong-yuan*, composé de plus de dix mille cellules alignées, où les lettrés viennent concourir pour les grades littéraires.

\* Monter sur les murs crénelés de la ville réserve au promeneur une intéressante vue d'ensemble de la cité, de ses faubourgs et de la campagne environnante. De vieux canons garnissent encore ces remparts, mais leur mise en activité

offrirait, sans doute, autant de danger aux défenseurs de la métropole cantonnaise qu'à ses agresseurs.

Une visite aux *jardins des Howqua*, l'un des marchands dits *hanistes*, qui avaient autrefois le monopole du commerce avec les Occidentaux, — jardins célèbres à Canton sous le nom local de **Fa-ti**, — donnera un aperçu de la façon dont es Chinois comprennent l'horticulture : mélange de rocailles, de bassins à poissons et à nénuphars, de plantes contournées de mille manières, gênées dans leur croissance, mais aussi de gracieux contrastes et de ces lignes précieusement arquées que recherche notre Art moderne, inspiré de l'Asie. Malheureusement, les jardins de **Fa-ti** tombent de plus en plus dans un regrettable abandon.

En cours de route, tout en se rendant aux monuments que nous avons énumérés, le touriste entrera dans les **boutiques** de soieries et d'étoffes brodées, du quartier proche de Cha-min, dans les magasins de porcelaine, de meubles, d'ivoires, de bijouterie, de bibelots, d'objets laqués de toute sorte et de tout format, et même dans ceux, très considérés et fort importants, où les Chinois vont acheter..... des cercueils, pour eux-mêmes ou pour leurs ascendants bien-aimés. Les maisons de fabrication de la soie et du verre et celles où on travaille le jade attirent aussi l'attention, car Canton est une des villes les plus industrielles du Céleste Empire. De même, l'**Hôtel des monnaies**, créé depuis quelques années pour la frappe, à l'aide d'un matériel européen, de dollars (ou piastres) et de monnaies divisionnaires aux armes de la Chine; la *léproserie*, l'*asile des vieillards*, situés dans le faubourg oriental et administrés uniquement par des indigènes, et ces **bateaux de fleurs**, — les *fa-siun* des Cantonais, — restaurants et lieux de plaisir, où s'organisent les parties fines, en rivière, aux accords d'un concert féminin.

Au premier étage d'une maison située dans un centre marchand et populeux, — celui de la librairie, — le guide vous conduira vers une singulière pendule d'eau, ou **Clepsydre**, *K'o-leou*, formée de six bassins de cuivre étagés, dont l'eau coule goutte à goutte, de l'un dans l'autre, de façon à marquer les heures. L'établissement de cette machine remonte à l'époque de la domination mongole en Chine, entre les années 1314 et 1320. Une autre horloge voisine avec elle.

Cette fois, il s'agit d'une sorte de cierge, dont la matière a la propriété de se consumer avec une régularité assez certaine pour indiquer aussi les heures, graduées sur sa tige.

Une excursion à Canton ne saurait être complète, si nous n'allions enfin voir de près la **Cathédrale catholique**, bel édifice gothique, commencé en 1863, bâti, avec du granit fourni par le gouvernement chinois, sur l'emplacement de l'ancien Ya-men du vice-roi, détruit au cours des bouleversements qui ont si souvent agité Canton et cédé à la France. Non loin de là sont la Sainte-Enfance et l'Orphelinat, dépendant de la mission. Dans le cœur même de la ville murée, où jadis il était interdit à tout Européen de pénétrer, s'élève depuis peu une florissante école, où des frères maristes enseignent la langue française aux jeunes Chinois. Notre Gouvernement l'a installée dans l'enceinte du **Vieux consulat de France**, qui occupait naguère, — avant son transfert à Cha-min, — une moitié du Ya-men du trésorier provincial de Canton, qui fut également concédée à la France après que ses troupes eurent, de concert avec les troupes britanniques, tenu garnison dans la cité, de 1858 à 1861. (A. VISSIERE.)

Routes : 1<sup>o</sup> de Canton à Wou-tcheou fou (Kouang-si).

2<sup>o</sup> de Canton au Kiang-si.

Voir GUIDE DE LA CHINE.

## 7. Macao.

Macao est à 40 milles S.-O. de Hong-kong. Le service à vapeur est quotidien entre ces deux villes (sauf le dimanche) ; la traversée est de 3 heures.

De Macao à Canton la distance est de 88 milles ; les vapeurs circulent par les nombreux canaux du delta, et font escales dans quelques cités chinoises importantes.

De Hong-kong à Macao la navigation est assez intéressante à travers les îles qui semblent surveiller l'embouchure du Tchou-kiang ; des villages, des pêcheries, des jonques, se succèdent. Macao apparaît avec ses sommets couronnés de forts moyen-âge.

Bientôt la ville se distingue plus nettement ; d'importants édifices d'origine monastique, des constructions badigeonnées en bleu, en rose, en vert, en jaune, comme dans les pays méditerranéens, descendent des hauteurs jusqu'aux ombrages

de la *Praia Grande*. Le vapeur contourne le rocher sur lequel repose l'hôtel Boa Vista, enfin il arrive au port; sur la gauche, la douane chinoise de Lap-pa c, ou Li-pa p., vers le fond de la baie, l'*Ile-Vert*; à droite, les quais de Macao et ses maisons à arcades.

**Macao** est un port franc, les Européens n'ont pas d'ennuis avec leurs bagages.

**Hôtels** : *Boa Vista*, dans une belle situation, 1, rua do Tanque do Mainato; *King-Kee*, bon, 65, *Praia Grande*.

**Cercle** : *Uniao*.

**Poste, télégraphe, câble**.

**Consulats** : de France (Calçada da Paz), d'Angleterre, des États-Unis, de Hollande, d'Espagne, de Siam.

**Pousse-pousse** : on les appelle ici *djinrikisha*.

**Cultes** : CATHOLIQUE : Cathédrale *Sé, S. Jose* au séminaire, *S. Laureço*, etc.

**Navigation** : 1° *Macao* à *Hong-kong*, départ chaque matin (excepté le dimanche), à 8 heures, arrivée à 11 heures du matin. — Prix 4 p.

2° *Macao* à *Canton*, départ le lundi, le mercredi, le vendredi, à 7 heures 30, arrivée à 3 heures du soir. — Prix 5 p.

**Curiosités** : *Promenade Praia-Grande*; *Jardin et grotte de Camoëns*; *Façade de l'église ruinée de San Paulo*.

*Macao*, 78.627 habitants (en 1896), compte 74.508 Chinois, 3.898 Portugais (dont 615 nés en Europe), et 161 étrangers européens. Les flots de Tai-pa et de Ko-lou-an dépendent de cette colonie portugaise.

**Historique**. Les Portugais établis aux Indes, et à Malacca (1511), firent leur apparition à Canton en 1514. Ce peuple fut pendant longtemps le seul qui fréquenta les côtes extrêmes-orientales; ses négociants étaient établis à Sancian dès 1521; mais les autorités de Canton, voyant avec inquiétude des vaisseaux étrangers jeter l'ancre si près de leur port, les forcèrent à se retirer (1522). Les Portugais s'installèrent alors à Liampo (Ning-po-fou), puis à Chincheu (Tsin-tcheou-fou), mais après la perte de ces comptoirs ils retournèrent dans l'île de San-cian. Les pirates étaient alors très nombreux sur les côtes du Kouang-tong, les Portugais proposèrent aux Chinois de les débarrasser de ces pillards et les attaquèrent dans leurs retranchements de Macao. Les Portugais prirent la place et la gardèrent (1552, ou 1557 selon d'autres historiens). En 1580 le pape Grégoire XIII érigea Macao en diocèse, et en 1623 un gouverneur général fut installé. Cependant les Chinois ne cessaient de considérer les Portugais comme des intrus et en même temps comme des tributaires et des justiciables, ces étrangers payaient en effet l'impôt et relevaient des tribunaux chinois installés à Macao. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le gouverneur Ferreira do Amaral supprima en 1843 cette ombre de suzeraineté; les habitants de Macao ne relevèrent plus que de l'administration portugaise. En 1887 la Chine reconnut enfin les droits territoriaux du Portugal sur Macao et sur les îles de Tai-pa et de Ko-lou-an.

On a comparé l'aspect de Macao à celui de la principauté de Monaco: l'hôtel Boa-Vista représenterait le rocher de Monaco, la *Praia-Grande* la Condamine, et le Fort-Guia

Monte-Carlo. On pourrait encore ajouter que les joueurs sont nombreux à Macao: le *ba-guan*, connu ici sous le nom de *fan-tan*, est un revenu important du gouvernement local; on joue dans les rues et dans les maisons, sans compter les seize établissements qui sont sensés avoir le monopole des jeux.

Le quartier riche est celui de la **Praia-Grande**, agréable promenade, ombragée, le long de la mer entre *Boa-Vista* et le fort S. Francisco, et terminée vers l'E. par un jardin où le dimanche et le jeudi se donnent des concerts. C'est sur l'avenue que le Tout-Macao vient respirer la fraîcheur, se montrer et potiner. Des habitations importantes y sont édifiées : l'*Hôtel King-kee*, le *Palais du gouverneur*, le *Cercle des officiers*, la *Résidence militaire*.

« A côté de la noble cité portugaise, dit de Hubner, coupée d'avenues régulières, bien tenues, silencieuses, où l'herbe croît, la **Cité chinoise**, aux rues étroites, populeuses, bruyantes, exerce ses industries variées, et se livre à un commerce actif. Tous les échanges de Macao avec Canton, Hong-kong, Batavia, Goa, se font par les négociants chinois et les jonques chinoises. L'élément chinois gagne constamment du terrain. Le Chinois représente la vie, le Portugais le sommeil, sinon la mort. Aussi voit-on des Chinois s'établir dans beaucoup de belles et anciennes maisons portugaises. La métamorphose est complète. L'image de la madone qui certes n'a manqué à aucune de ces habitations, est remplacée par l'autel des ancêtres. Tandis que les résidents étrangers se retirent parce qu'ils ne peuvent plus faire d'affaires, tandis que l'élément portugais, par une suite d'infusions multipliées de sang asiatique, se vicie et s'éteint; le Chinois, grâce à son activité et à sa sobriété merveilleuses, opère ce que son gouvernement, ni par la force, ni par la ruse, n'a pu obtenir; il vient, sous l'ombre même du drapeau portugais, reprendre possession du territoire conquis jadis par les héros lusitaniens. »

C'est dans une de ces artères du quartier chinois, *rua do Joco*, que se tiennent quelques-unes des principales maisons de jeu.

En se dirigeant de la Praia vers le territoire chinois, un vaste escalier de pierre conduisait autrefois la foule recueillie



à l'église *Saint-Paul*, bâtie de 1594 à 1602 par des ouvriers japonais dirigés par des jésuites portugais. Ce monument fut brûlé par des Chinois fanatiques dans la nuit du 27 janvier 1835. Le feu détruisit l'ancien couvent, l'intérieur de la basilique, et quelques habitations voisines, mais il laissa presque intacte la façade en granit de l'église avec ses statues de bronze, ainsi que les murs latéraux qu'on abattit cependant en 1838.

Les restes de l'église sont du style grec; trois portes sont percées sur la façade; elles sont entourées de piliers d'ordre ionique, continués par autant de colonnes du style corinthien, entre lesquelles ont été ménagées cinq niches. Au-dessus de la porte principale la *MATER DEI*, dont on lit encore l'inscription, puis vers le sommet la statue de *SAINT-PAUL*.

Sur une hauteur, la **Grotte de Camoëns** dans un grand parc.

Le visiteur s'inscrit sur un registre déposé dans un bâtiment militaire rehaussé des armes de la couronne royale de Portugal; un gardien le conduit.

Un joli jardin précède le parc, remarquable par ses vieux arbres. Au sommet de la terrasse, d'où on perçoit l'océan à travers la feuillée, le buste de *Louis de Camoëns* est abrité sous la voûte d'un rocher de granit. Ce fut, dit-on, dans cette retraite que Camoëns termina les *Lusiades*, poème où il chante les gloires de son pays.

Camoëns fut exilé de Portugal pour s'être épris d'une dame d'honneur de la cour de Jean III. En 1553 il partit pour les Indes où il se fit remarquer par une satire sur le vice-roi de Goa qui l'envoya aux Moluques; enfin il obtint un emploi à Macao. On dit que pendant la traversée, son navire fit naufrage à l'embouchure du Mé-kong, et que le poète dut gagner la côte à la nage, tenant dans la main droite le manuscrit des *Lusiades*, et nageant de l'autre. Il mourut à Lisbonne en 1579.

Des étrangers ont tenu à chanter les louanges du poète, et ont placé des inscriptions en diverses langues. Des vers français s'y remarquent entre tous. Ils débutent ainsi :

« Ici Camoëns au bruit des flots retentissant  
Mêla l'accord plaintif de son luth gémissant... »

Ils portent la date du 30 mars 1827 et sont signés « Louis de Rienzi, français, d'origine romaine, voyageur religieux, soldat et poète expatrié. »

La cité de Macao est séparée de la campagne par une *muraille* qui réunit le fort Monte au fort Guia. Cette fortification, haute d'environ 5 mètres, fut élevée en 1622 par les

prisonniers hollandais qui restèrent entre les mains des Portugais au moment de l'attaque par mer que dirigea sur Macao un des gouverneurs de Batavia.

Sur la côte E., le fort *Guia* d'où l'on a un beau panorama La plage de *Casilhas*, où échoua au XVII<sup>e</sup> siècle le débarquement des Hollandais. — Une route en corniche suit le littoral, et non loin de là un bloc de pierre sur lequel est sculptée une couronne royale rappelle que le 22 août 1849 Joao Maria Ferreira do Amaral, gouverneur énergique, fut assassiné. Cet administrateur avait refusé de continuer le versement de 500 taëls, que Macao remettait annuellement aux mandarins chinois de Macao et que l'Empire regardait comme un tribut de vassalité. Dans une de ses promenades à cheval il fut surpris par des Chinois, désarçonné, puis décapité, sa tête fut promenée à Canton.

A l'extrémité de la presqu'île un *Arc de triomphe* près d'un poste militaire. Une inscription rappelle l'assassinat d'Amaral. On est à la frontière portugaise; en face, la muraille chinoise élevée en 1573.

EXCURSION à Yo-mak 10 kil. Voir GUIDE DE LA CHINE.

### Ouvrages à consulter

- Du Tonkin aux Indes*. 1898, par H. D'ORLÉANS et ROUX.  
*Iun-nan sen*. 1899, par CL. MADROLLE. Questions diplomatique et coloniale.  
*La province chinoise du Yun-nam*. 1873, par ROCHET.  
*Etude géologique et minière des provinces chinoises voisines du Tonkin*. 1902, par A. LECLÈRE.  
*Excursions dans le pays chan chinois et dans les montagnes de thé*. 1900, par BONS D'ANTY.  
*Les premiers voyages français à la Chine. La Compagnie de la Chine*. 1901, par CL. MADROLLE.  
*Les Chinois chez eux*. 1899, par E. BARD.  
*La Chine qui s'ouvre*. 1900, par René PINON et Jean DE MARCILLAC.  
*Chine ancienne et nouvelle*. Impressions et réflexions. 1902, par G. WEULERSSE.  
*Hai-nan et la côte continentale voisine*. 1900, par CL. MADROLLE.  
*Tour d'Asie. L'Empire du Milieu*. 1900, par MARCEL MONNIER.  
*Bibliotheca Sinica*, par H. CORDIER.

### Ouvrages divers

- Revue d'Asie*, publication bi-mensuelle, paraissant depuis 1901.  
*Bulletin du Comité de l'Asie française*, publication mensuelle, dirigée par R. DE CAIX.  
*Recherches minières*. 1901, par F. COLOMER.  
*Les Colonies françaises*. 1901, par Maxime PETIT.  
*En Guinée*. 1895, par CL. MADROLLE.  
*La Sibirie économique*. 1901, par CL. AULAGNON.



11-11-11



# INDEX

## INDO-CHINE

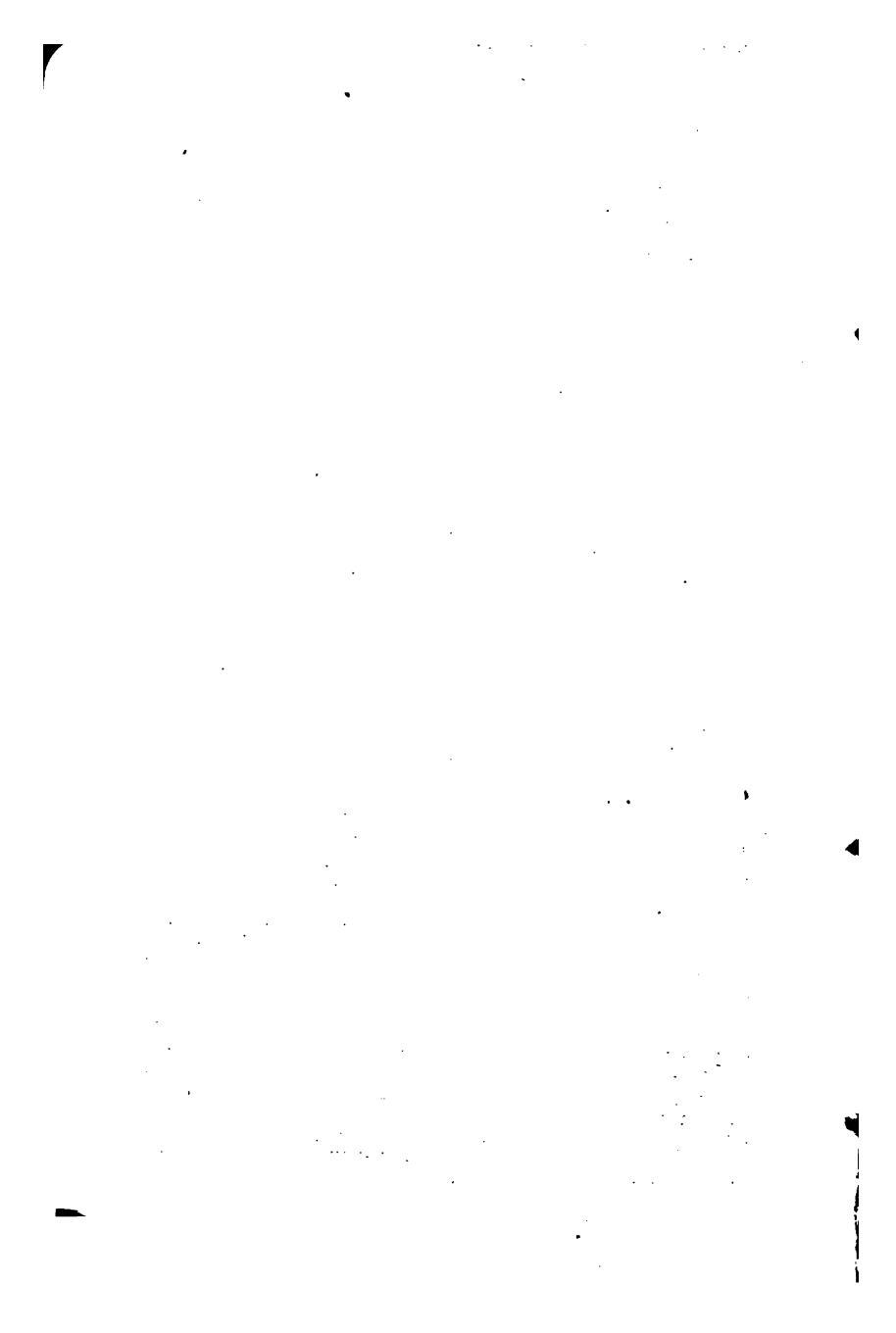
	Pages
A-long . . . . .	127 et 163
Amphitrite . . . . .	166
Ampil Roloh. . . . .	61
Andek . . . . .	61
Ang-kor . . . . .	50 et 51
Ang-kor Thom. . . . .	53
Ang-kor Vaht . . . . .	54
An-khé. . . . .	112
An-nam . . . . .	69
Art khmer. . . . .	vii
Art tiam . . . . .	xii
Athvéa . . . . .	60
Bahnar. . . . .	111
Ba-nam. . . . .	22
Ba-non. . . . .	51
Bac-hat. . . . .	152
Bac-lé. . . . .	146
Bac-nam. . . . .	66
Bac-ninh. . . . .	144
Bakeng. . . . .	60
Bakong. . . . .	60
Bakou. . . . .	60
Bak-preah. . . . .	50
Ban-gua. . . . .	158
Bao-ha. . . . .	153
Baraï Me-Boune. . . . .	60
Barre du Me-nam. . . . .	27
Baset. . . . .	51
Battambang. . . . .	50
Ben-chua. . . . .	20
Ben-guy. . . . .	66
Beng-Mealea. . . . .	64
Bien-hoa. . . . .	28
Binh-anh. . . . .	19
Binh-chanh. . . . .	18
Binh-dien. . . . .	18
Binh-dinh. . . . .	91 et 109
Binh-loi. . . . .	27
Binh-thuan. . . . .	83

	Pages
Caï-bé . . . . .	20
Caï-coc. . . . .	65
Caï-tau. . . . .	21
Cambodge. . . . .	29
Cam-giang. . . . .	131
Canal des Rapides . . . . .	151
Cau-hai . . . . .	95
Canton. . . . .	169
Cap St-Jacques . . . . .	8
Chaban. . . . .	109
Cha-min . . . . .	171
Chaîne des Eléphants . . . . .	155
Chantaboun . . . . .	25
Chaudoc . . . . .	66
Che-p'ing . . . . .	163
Cho-don . . . . .	27
Cho-lon . . . . .	17
Cho-tu . . . . .	21
Chung-my. . . . .	85
Chuoc-trou. . . . .	48
Cochinchine . . . . .	1
Col des Nuages . . . . .	95
Cohah . . . . .	144
Culao Gien. . . . .	21
Culao Pho . . . . .	28
Culao Ray. . . . .	92
Cut . . . . .	146
Dalat . . . . .	85
Dam-xuyen . . . . .	151
Dang-kia. . . . .	85
Dap-Cau. . . . .	154
Dong-dang. . . . .	148
Dong-khé. . . . .	151
Dong-kuk . . . . .	63
Dong-trieu. . . . .	154
Do-son. . . . .	130
Duong-lang. . . . .	111
Ek-dey. . . . .	59

	Pages
Fai-fo . . . . .	92 et 105
Gia-lam . . . . .	132 et 144
Go-den . . . . .	18
Grand Lac . . . . .	49
Hai-duong . . . . .	131
Hai-nan . . . . .	164
Hai-phong 128, 154, 155 et 168	153
Hao-lac . . . . .	152
Ha-noï. 132, 149, 151 et 155	24
Ha-tien . . . . .	85
Hoa-lai . . . . .	156
Hoa-moc . . . . .	164
Hoi-hao . . . . .	158
Ho-kéou . . . . .	23
Hon-chong . . . . .	127
Hon-dau . . . . .	128
Hon-gay . . . . .	167
Hong-kong . . . . .	95
Hué . . . . .	152
Huong-canh . . . . .	155
Hung-yen . . . . .	I
Indo-Chine . . . . .	161
K'ai-hoa-fou . . . . .	65
Ka-thom . . . . .	145
Kep . . . . .	61
Khanh-binh . . . . .	85
Khanh-hoa . . . . .	68
Khone . . . . .	65
Kien-sway . . . . .	110
Kinh-tien . . . . .	165
K'iong-tcheou-fou . . . . .	63
Koh-ker . . . . .	27
Koh Si-chang . . . . .	67
Koh Sutin . . . . .	162
Ko-kieou . . . . .	67
Kompong Cham . . . . .	47
Kompong Chhnang . . . . .	43
Kompong Luong . . . . .	50
Kompong Phluong . . . . .	61
Kompong Thom . . . . .	47
Kompong Tralac . . . . .	166
Kouang-tcheou wan . . . . .	154
Kouang-tong . . . . .	162
Koue-tchao . . . . .	67
Krachéh, voir Kra-tié . . . . .	67
Kratié . . . . .	67
Krochmar . . . . .	148
Ky-lua . . . . .	

	Pages
Lac-dao . . . . .	131
Lang-nac . . . . .	146
Lang-sou . . . . .	147
Lao-kay . . . . .	153 et 168
Lim . . . . .	144
Lo-ley . . . . .	60
Long-phu . . . . .	18
Long-po . . . . .	159
Lovea-em . . . . .	22
Luong-phu . . . . .	19
Macao . . . . .	177
Man-hao . . . . .	160
Me-Boune . . . . .	60
Mong-tseu . . . . .	159 et 162
Montagnes de Marbre . . . . .	102
My-son . . . . .	107
My-tho . . . . .	19 et 20
Nam-dinh . . . . .	149
Nam-quan . . . . .	149
Nao-tsao . . . . .	166
Neak Ta Palup . . . . .	61
Ngoï-hop . . . . .	153
Nha-trang . . . . .	89
Ninh-binh . . . . .	150
Nong-son . . . . .	103
Norway . . . . .	127
Nui Than . . . . .	66
Nui Goi . . . . .	150
Ou-dong . . . . .	43
Pak-hoi . . . . .	163
Peam-séma . . . . .	50
Phai-pho, voir Fai-fo . . . . .	
Phan-rang . . . . .	84
Phan-ry . . . . .	84
Phan-tiet . . . . .	83
Phiouc-bin . . . . .	108
Pho-hai . . . . .	84
Pho-lu . . . . .	153
Phu-doan . . . . .	156
Phu-lang-thuong . . . . .	145
Phu-lien . . . . .	155
Phu-lo . . . . .	151
Phu-ly . . . . .	149
Phu-ninh . . . . .	156
Phu-ning-giang . . . . .	155
Phu-quoc . . . . .	24
Phuoc-loc . . . . .	110
Phu Tong-tin . . . . .	149

	Pages		Pages
Phu-to . . . . .	153	Svay Yer . . . . .	61
Phu-tu-son . . . . .	144	Ta Prohm . . . . .	60
Phu-xuyen . . . . .	149	Tai-van . . . . .	153
Pins . . . . .	145	Tan-an . . . . .	19
Plaine des Jones . . . . .	21	Tan-chau . . . . .	21
Pointe Samit . . . . .	25	Tan-hiep . . . . .	19
Po Klong Garai . . . . .	84	Tan-huong . . . . .	19
Pol . . . . .	49	Tay-loc . . . . .	107
Po-Nagar . . . . .	86	Tchou Kiang . . . . .	168
Pon-héa-lu . . . . .	43	Thanh-ba . . . . .	153
Po-Romé . . . . .	85	Than-moi . . . . .	146
Porte de Chine . . . . .	149	Than-moi . . . . .	152
Poulo Condor . . . 1 et	22	Thap-doi . . . . .	109
Poulo Dama . . . . .	23	Thap-mieu . . . . .	151
Poulo Obi . . . . .	23	Thi-tien . . . . .	109
Pnom Barieng . . . . .	61	Thuan-an . . . . .	102
Pnom Kulen . . . . .	64	Thu-duc . . . . .	27
Pnom-penh. 22, 33, 65	67	Thu-thien . . . . .	111
Pnom Krom . . . . .	60	Thvéar Kedci . . . . .	62
Pnom Santhuk . . . . .	61	Tiam . . . . .	75
Prah Damrey . . . . .	62	Thi-cau . . . . .	145
Prah Khan . . . . .	62	Tombeau d'Adran . . . . .	16
Prah Khan, d'Ang-kor	59	Tombeaux royaux . . . . .	100
Prah Rup . . . . .	60	Tonkin . . . . .	113
Prah Thnol . . . . .	62	Tourane . . . . . 2 et	94
Preasat Kong Pluk . . . . .	64	Trach-loi . . . . .	151
Preasat Pram . . . . .	64	Tra-kieou . . . . .	106
Pung Keng Kong . . . . .	64	Trai-hutt . . . . .	153
Pursat . . . . .	48	Trinh-thuong . . . . .	159
Quang-ngai . . . . .	92	Truong-luong . . . . .	19
Qui-nhon . . . . . 90 et	108	Tuyen-quang . . . . .	156
Rachong . . . . .	21	Vaht Eck . . . . .	51
Roka Kong . . . . .	67	Vaht Chi-kreng . . . . .	65
Sa-dec . . . . .	21	Vaht Maha . . . . .	63
Saigon . . . . . 9, 27 et	83	Varella . . . . .	90
Singapour . . . . .	1	Victoria . . . . .	167
Sancian . . . . .	167	Viétry . . . . . 152 et	155
St-Jean . . . . .	167	Vinh-loi . . . . .	21
Sept-Pagodes . . . . .	154	Vinh-long . . . . .	20
Siem-Réap . . . . .	50	Vinh-yen . . . . .	152
Sin-kay . . . . .	159	Xom-bo-dé . . . . .	27
Sin-gan-so . . . . .	159	Yen-bay . . . . .	153
Siri Sach . . . . .	61	Yoc . . . . .	158
Sambok . . . . .	67	Yo-mak . . . . .	181
Spean Ta Ong . . . . .	64	Yuen-kiang-tcheou . . . . .	160
Sra Seroum . . . . .	59	Yun-nan . . . . .	158
Son tra . . . . .	92	Yun-nan-sen . . . . .	163
Stung Streng . . . . .	68		
Stung . . . . .	61		



LE NOB



104°

CH

108°

G

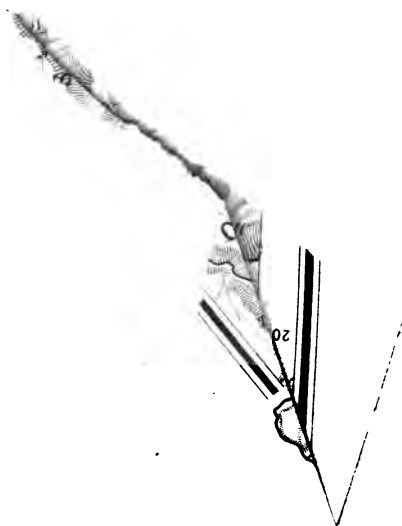
16°

5

Juin 1900.

(Chieu)  
(Chieu)  
(Chieu)





# SERVICES MARITIMES

---

**Compagnie des Messageries Maritimes.**  
**Compagnie Nationale de Navigation.**  
**Les Chargeurs Réunis.**

---

**Peninsular and Oriental S. N. C.**  
**British India S. N. C.**  
**Norddeutscher Lloyd.**  
**Lloyd Autrichien.**  
**Navigazione Generale Italiana.**

---

**Messageries fluviales de Cochinchine.**  
**Correspondances fluviales du Tonkin..**  
**Compagnie de Navigation Tonkinoise.**  
**P. Lemaire.**

---

## MESSAGERIES MARITIMES

---

**Marseille à Bombay**, escales à Port-Saïd, Suez et Aden. — Départ le dimanche tous les 28 jours; retour, départ de Bombay le jeudi. — Trajet en 16 jours (sans transbordement).

**Marseille à Ceylan** et en **Extrême-Orient**, départs tous les 14 jours, le dimanche.

Un service fait escale à Port-Saïd, Suez, Djibouti, Colombo, Singapour, Saïgon, Hong-kong, Chang-hai, Nagasaki, Kobé et Yokohama (sans transbordement).

Le service suivant s'arrête à Port-Saïd, Suez, Colombo, Singapour, Saïgon, Hong-kong, Chang-hai, Nagasaki, Kobé, Yokohama. (Les passagers qui se sont embarqués à Marseille sur le courrier d'Australie le quittent à Colombo pour transborder sur celui venant de Bombay pour la Chine, et qui a quitté la France huit jours avant). — Trajet de Marseille à Colombo en 15 et 17 j., à Singapour en 20 et 22 j., à Saïgon en 23 et 24 j., à Chang-hai en 31 et 32 j., à Yokohama en 37 et 38 jours.

### LIGNES ANNEXES :

**Bombay à Colombo**, tous les 28 jours; service fait par le courrier de Marseille à Bombay continuant sa route sur l'Extrême-Orient.

**Colombo à Calcutta**, par Pondichéry et Madras. — Tous les 28 jours en correspondance avec le courrier d'Australie.

**Singapour à Batavia**, tous les 14 jours; le paquebot va jusqu'à Samarang tous les 28 jours.

**Saïgon à Singapour**, tous les 14 jours; escale à Poulo Condor. — Le courrier va chercher la poste apportée à Singapour par la malle allemande. Les communications entre Saïgon et Singapour sont ainsi hebdomadaires.

**Saïgon au Tonkin**, service hebdomadaire, correspondant une semaine avec le grand courrier et la fois suivante avec l'annexe de Singapour amenant la poste laissée par la malle allemande.





**En Francs**

## TARIF DES PASSAGES

Port-Saïd	Suez	Djibouti	Aden	Bombay	Colombo	Singapour	Saïgon	Hong-kong	Chang-hai
CLASSES	CLASSES	CLASSES	CLASSES	CLASSES	CLASSES	CLASSES	CLASSES	CLASSES	CLASSES
1   2	1   2	1   2	1   2	1   2	1   2	1   2	1   2	1   2	1   2
425   325	500   375	875   625	950   650	1375   900	1300   875	1550   1025	1700   1125	1875   1275	1875   1275
<b>Port-Saïd.....</b>									
65	50	605	470	715	605	1240	885	1170	800
<b>Suez.....</b>									
550	425	600	570	1240	825	1135	770	1430	950
<b>Djibouti.....</b>									
<b>Aden.....</b>									
<b>Bombay.....</b>									
<b>Colombo.....</b>									
<b>Singapour.....</b>									
<b>Saïgon.....</b>									
<b>Hong-kong.....</b>									
<b>140   91</b>									

# Tarif sur la ligne du Tonkin

En francs

De	Nha-trang		Qui-nhon		Tourane		Haï-phong	
	1	2	1	2	1	2	1	2
Saïgon à	56 50	41	82 50	60	123	89 50	192	40
Nha-trang			26	19	66 50	48 50	135 50	98 50
Qui-nhon					41	29 50	110	80
Tourane							69	50

## Tarif depuis Marseille

De Marseille	Nha-trang		Qui-nhon		Tourane		Haï-phong	
	1	2	1	2	1	2	1	2
	1750	1200	1800	1225	1850	1250	1875	1275

*Administration*, à Paris, 1, rue Vignon (boul. de la Madeleine).

*Direction de l'Exploitation*, à Marseille, 16, rue Cannebière.

*Agences*, dans toutes les escales.

Parmi la nombreuse flotte des Messageries maritimes, voici les paquebots affectés aux lignes des Indes et d'Extrême-Orient :

Annam.....	6.343 tonnes	et	7.200 chevaux
Iudus.....	6.357	—	7.200
Tonkin.....	6.363	—	7.200
Laos.....	6.357	—	7.200
Ernest-Simons.....	5.707	—	6.000
Océanien.....	4.259	—	4.000
Yarra.....	4.255	—	4.000
Salazie.....	4.255	—	4.000
Sydney.....	4.232	—	4.000
Calédonien.....	4.248	—	4.000

## Courriers de Ceylan et d'Australie

Armand-Béhic.....	6.635 tonnes	et	7.200 chevaux
Ville de La Clotat.....	6.630	—	7.200
Australien.....	6.569	—	7.200
Polynésien.....	6.568	—	7.200

### Aux Annexes et autres Services

Dupleix.....	2.546 tonnes	et	2.300 chevaux
La Seyne.....	2.378	—	2.000 —
Tibre.....	1.838	—	1.600 —
Tamise.....	2.439	—	1.400 —
Manche.....	2.413	—	1.400 —
Eridan.....	1.852	—	1.400 —
Haiphong.....	1.548	—	1.400 —
Guadalquivir.....	2.657	—	1.400 —

## COMPAGNIE NATIONALE DE NAVIGATION

**Marseille en Indo-Chine** ; escales à Toulon, Djibouti, Saïgon, Tourane et Haï-phong, — Départs de Marseille le 1<sup>er</sup> de chaque mois, et de Haï-phong entre le 10 et le 15. — Trajet en 33 ou 35 jours, y compris un arrêt de 3 à 4 jours à Saïgon.

### PRIX DES PASSAGES de Marseille :

	Djibouti	Saïgon	Tourane	Haï-phong
1 <sup>re</sup> classe	500	1.000	1.125 50	1.150
2 <sup>e</sup> —	400	700	775 »	800
3 <sup>e</sup> —	250	400	455 25	475
4 <sup>e</sup> —	150	250	287 50	300

*Direction* à Marseille, 18, rue de la République.

Agences : Paris, 51, faubourg Poissonnière ;

Saïgon, 1, rue Doudart-de-Lagrée ;

Tourane, Escande ;

Haï-phong, Denis frères.

### Flotte :

Cholon	5.000 tonnes	Cachar	3.682 tonnes
Chaudoc	5.000 —	Cachemire	3.508 —
Canton	5.000 —	Cheribo	3.120 —
Colombo	3.795 —		

Splendides aménagements pour 50 passagers de 1<sup>re</sup> classe avec toutes les installations modernes : grand salon, cabines à deux couchettes, cabines pour dames seules, fumoir, salles de bain, glacière.



# CHARGEURS REUNIS

Compagnie Française de Navigation à Vapeur

*Siège social* : 1, Boulevard Malesherbes, Paris.

*Agence principale* : 99, Boulevard de Strasbourg, Le Havre.

*Agence générale* : 2, Place Richelieu, Bordeaux.

## LIGNE DE L'INDO-CHINE

SERVICE MENSUEL

Départ : de DUNKERQUE, le 25 de chaque mois

— — LE HAVRE, le 28 de chaque mois

— — BORDEAUX, le 2 du mois suivant

— — MARSEILLE, le 11 du mois suivant

POUR

COLOMBO, SINGAPOUR, SAIGON

TOURANE et HAI-PHONG

Connaissements directs pour Pnom-penh et Ha-noï

### Ligne de la Côte Occidentale d'Afrique.

Service postal mensuel du Havre le 11, de Bordeaux-Pauillac le 15 pour Ténériffe, Dakar, Conakry, Grand-Bassam, Cotonou, Libreville, Cap Lopez, Sette Cama, Mayumba, Loango, Banane, Boma, Matadi et facultativement aux autres ports de la Côte Occidentale d'Afrique.

Splendides aménagements pour passagers de toutes classes.

### Ligne du Transvaal-Madagascar.

Service mensuel du Havre le 17, de Bordeaux-Pauillac le 17 pour Lisbonne, Dakar, Lourenço-Marquès, Beira, Majunga, Diego Suarez, Tamatave, Vatomandry, Mananjary et Fort-Dauphin, et par transbordement pour Vohémar, Maransetra, Sainte-Marie, Fenerive, Mahanoro et Farafangana.

### Ligne du Brésil.

Service régulier mensuel du Havre les 12 et 27 pour Leixoes, Lisbonne, Pernambuco, Bahia, Rio-Janeiro et Santos.

### Ligne de la Plata.

Service régulier mensuel de Dunkerque les 7 et 17, du Havre les 10, 20 et 30, de Bordeaux-Pauillac les 14 et 23 pour Pasajes, Vigo, Ténériffe, Montevideo et Buenos-Aires.

### Ligne de Lisbonne.

Service régulier mensuel du Havre les 12 et 27 pour Lisbonne.

# PENINSULAR AND ORIENTAL

## Steam Navigation Company

---

Londres, Gibraltar, **Marseille à Bombay** ; escales à Port-Saïd et à Aden. — Départ de Marseille tous les vendredis ; arrivée à Bombay le samedi. — Retour : départ le samedi de Bombay. — Trajet en 15 j.

Un service sur deux transborde du courrier d'Australie ou de Chine à Aden pour Bombay.

Londres, Gibraltar, **Marseille** pour la **Chine et l'Australie** ; escales à Port-Saïd, Aden (correspondance pour Bombay), Colombo (correspondance pour la Chine), Pinang, Singapour, Hong-kong et Chang-hai. — Départ de Marseille le vendredi tous les 14 jours. — De Marseille à Colombo, trajet en 16 j., à Singapour en 23 j., à Chang-hai en 33 j.

**Bombay à Colombo**, en correspondance avec le courrier d'Australie et de Chine.

**Londres à Ceylan et à Calcutta** ; escales à Gibraltar, Malte, Port-Saïd, Aden et Colombo. — Départ tous les 14 j., le vendredi de Londres. — Trajet en 30 j.

Pour les prix, voir *INDEX*, p. 7.

*Direction* à Londres, 122, Leadenhall str. E. C.

---

# BRITISH INDIA

## Steam Navigation Company

---

1. **Calcutta à Rangoun.** — Chaque semaine.
2. **Calcutta, Rangoun et Moulmein.** — Hebdomadaire.
3. **Calcutta à Singapour,** escales Rangoun et Pinang. — Hebdomadaire.
4. **Calcutta en Birmanie,** escales à Chittagong et à Arracan. — Hebdomadaire.
5. **Côte de Birmanie.** 1<sup>o</sup> Rangoun et Mergui. — Hebdomadaire.  
2<sup>o</sup> Moulmein, Tavoy et Mergui. — Hebdomadaire.
6. **Madras à Rangoun,** par les escales de la côte. — Hebdomadaire.
7. **Rangoun à Madras,** par Coconada. — Hebdomadaire.
8. **Rangoun à Madras ;** escales à Negapatam, Cuddalore et Pondichéry. — Hebdomadaire.
9. **Madras à Singapour ;** escales à Negapatam et à Pinang. — Bi-mensuel.
10. **Calcutta à Colombo et à Maurice** (Ile de France). — Toutes les 4 semaines.
11. **Calcutta à Bombay ;** toute la côte, escales : False-Point, Gopaulpore, Calingapatam, Bimlipatam, Vizagapatam, Coconada, Masulipatam, Madras, Pondichéry, Cuddalore, Negapatam, Galle, Colombo, Tuticorin, Colachel, Quilon, Alleppey, Cochin, Narakal, Calicut, Tel'ichery, Cannanore, et Mangalore. — Tous les dix jours.

12. **Madras au Japon**, escales à Rangoun, Singapour et Manille. — Toutes les 3 semaines.
13. **Bombay au Golfe persique**, par Kurratchi. — Hebdomadaire.
14. **Bombay à Kurratchi**, avec arrêts aux escales intermédiaires. — Hebdomadaire.
15. **Bombay à Kurratchi**. — Hebdomadaire.
16. **Bombay à Zanzibar**; escales à Aden et à Mombassa. — Toutes les 4 semaines.
17. **Zanzibar et la Côte d'Afrique sud**. — Toutes les 4 semaines.
18. **Bombay, Marmagoa, Aden et la Côte d'Afrique**. — Toutes les 4 semaines.
19. **Londres à Calcutta**; escales à **Marseille**, Naples (parfois), Port-Saïd, Suez, Aden, Colombo et Madras. Bi-mensuel.
20. **Londres à Java** et au Queensland; escales à Port-Saïd, Suez, Aden, Batavia, Sourabaya et la côte orientale de l'Australie. — Bi-mensuel.
21. **Londres, Kurratchi, Bombay et le Golfe persique**. — Fréquemment.
22. **Tuticorin à Colombo**. Tous les jours (moins le dimanche); départ dans la soirée.

AGENCES :

Londres.....	9, Throgmorton avenue, E. C.
Londres.....	23, Great Winchester street.
Calcutta.....	} Mackinnon Mackenzie.
Bombay.....	
Madras.....	Binny.
Marseille.....	L. Thos. et Geog. Budd, 8, rue Beauvau.
Port-Saïd.....	Worms et Wills.
Aden.....	Cowasjee Dinshaw.
Pondichéry....	Gallois et Monthebrun.
Rangoun.....	Bulloch et Bross.
Pinang .....	Huttenbach et Liebert.
Singapour.....	Boustead.

# NORDDEUTSCHER LLOYD

SERVICES COMBINÉS AVEC LA

## HAMBOURG-AMERIKA LINIE

---

**Brême-Gênes en Extrême-Orient**; dép. tous les 14 jours; escales : Brême ou Hambourg, Rotterdam, Anvers, Southampton, *Gênes* (dép. le mardi), Naples, Port-Saïd, Suez, Aden, Colombo, Pinang, Singapour (le jeudi), Hong-kong, Fou-tcheou (une fois par mois), Chang-hai, Nagasaki, Hiogo-Kobé, Yokohama. — Trajet, de Brême à Gênes en 14 j.; de Gênes à Colombo en 17 j.; à Singapour en 23 j.; à Chang-hai en 32 j.; à Yokohama en 39 j. — Prix de Gênes à Singapour, 1,270 marcs en 1<sup>re</sup> cl. et 740 en 2<sup>e</sup> cl.; aller et retour 1905 et 1,110; de Gênes à Yokohama 1540 marcs en 1<sup>re</sup>; 840 en 2<sup>e</sup>; aller et retour 2,300 m. et 1,251).

**Brême-Gênes à Ceylan et en Australie**; dép. tous les 21 j.; les mêmes escales jusqu'à Colombo qu'à l'itinéraire précédent. — Trajet de Gênes à Colombo en 18 j. — Prix 1,070 mars en 1<sup>re</sup>; 655 en 2<sup>e</sup>; aller et ret. 1,600 et 985 m.

### ANNEXES DES LIGNES PRINCIPALES :

**Singapour** : Sur **Sydney**, escales à Batavia, Macassar, Berlinhafen, Friedrich Wilhelm hafen, Stephansort, Langenmarck, Herbertshohe; Townsville et Brisbane. — Dép. toutes les six semaines.

**Sur Labuan et Manille**. — Prix de Gênes à Manille 1,355 marcs et 780. Trajet de Singapour à Manille, 8 j.

Sur **Bang-kok**, Saïgon, Hoi-hao et Hong-kong. — Prix de Gênes à Bang-kok 1,310 marcs et 780. Aller et retour 1,965 m. et 1,170.

Sur Hoi-hao et **Hong-kong**.

A **Chang-hai** : sur **Tsing-tao** et **Tien-tsin**. — Prix de Gênes à Tsing-tao 1,590 m. et 878 ; sur Tien-tsin 1,620 m. et 900 m.

Sur le **Fleuve Bleu**. Prix de Gênes à Han-kéou 1.560 m. et 860.

Sur Yap et **Brisbane**.

#### AGENCES

Berlin.....	Unter den Linden 5, 6 (Hôtel Bristol)
Vienne.....	Krupter Ring 9 (Grand Hôtel).
Paris .....	Norddeutscher Lloyd, 2, rue Scribe.
Marseille....	Thos. Cook et son, 118, rue Noailles.
Gênes.....	Leupold Fratelli, Piazza S. Siro, 10.
Naples.....	Aselmeyer Pfister, Strada Piliero, 2.
Port-Saïd....	H. Bronn.
Suez.....	Th. Meyer.
Aden.....	S. Schmuck.
Colombo....	Freudenberg.
Pinang .....	Behn Meyer.
Singapour ...	Behn Meyer.
Bang-kok....	Markwald.
Saïgon.....	Speidel.
Hong-kong ..	Melchers.
Chang-hai...	Melchers.
Yokohama ...	Ahrens.
Han-kéou....	Melchers.
Fou-tcheou..	Siemssen.

DAMPFSCHIFFFAHRT-GESELLSCHAFT

DES

# ÖSTERREICHISCHEN LLOYD

**Lloyd Autrichien**

---

**Trieste à Kobe** : départ le 2 de chaque mois en hiver, et le 22 en été ; escales : Port-Saïd, Suez, Aden, Bombay (en été), Colombo, Pinang, Singapour, Hong-kong et Yokohama. — Au retour, certains courriers font les uns escale à Rangoon, les autres à Calcutta, à Bombay, à Kurratchi.

**Trieste à Bombay**. Service mensuel, en hiver seulement. Départ du 23 octobre au 23 mars.

**LIGNE ANNEXE : Bombay à Chang-hai**. Tous les 2 mois, départ le 23 février, etc. ; escales à Singapour et Hong-kong.

*Direction à Trieste.*

---

# NAVIGAZIONE GENERALE ITALIANA

## Florio-Rubattino

---

**Gênes à Bombay**, départ le 18 de chaque mois à 7 h. du matin ; escales à Naples, Messine, Port-Saïd, Suez, et Aden. — Retour, départ de Bombay, le 15 de chaque mois mêmes escales. — Trajet en 17 jours. — Prix 1.100 francs et 742, 50.

**Bombay à Hong-kong**, départ le 17 de chaque mois (13 jours après l'arrivée du courrier de Gênes) ; escales à Singapour (4 jours d'arrêt), et au retour à Singapour et à Pinang. — Retour. départ de Hong-kong le 13. — Trajet en 19 jours. — Prix de Gênes à Singapour 1.430 francs et 962,50 ; pour Hong-kong 1.677 fr. 50 et 1.127 fr. 50.

Prochainement sera installé un service direct de **Gênes** en **Chine**.

*Direction générale à Rome. Via della Mercede 6-8.*

### *Agences :*

A Gênes, Piazza acquaverde.	il Commercio colle Colonie.
A Palerne, Piazza Marina	A Aden, [Società ital. per il
A Naples, Via Nicola Amore.	Commercio colle Colonie.
A Venise, Via 22 Marzo.	A Bombay.
A Marseille, Savon fr.	A Singapour, Behn Meyer.
A Port-Saïd, Savon fr.	A Hong-kong, Carlowitz.
A Suez.	A Paris, G. Levi Bram, 10,
A Massaouah, Società ital. per	Place de la Bourse.

---



# MESSAGERIES FLUVIALES

## DE COCHINCHINE

---

**Saïgon à Bang-kok** ; escales à Poulo Condor, Hon-chong, Ha-tien, Samit, Chataboun. Départs de Saïgon tous les 14 jours, le lendemain de l'arrivée du courrier de France. — Départ de Bang-kok 48 heures après l'arrivée. — Trajet de Saïgon à Bang-kok 4 jours.

Les escales de Hon-chong et d'Ha-tien ne sont desservies que pendant la saison des poivres (mars, avril, mai).

**Saïgon à Battambang** ; escales à Pnom-penh, Kompong Luong, Tralac, Chhnang, Chuoc-trou, Pursat, Kompong-phluoc, entrée du Siem-réap (Ang-kor), Peam-sema et Bac-préah. — Départs de Saïgon le mardi et de Pnom-penh le vendredi à 7 h. du matin ; arrivée à Battambang le samedi soir dans la nuit.

**Saïgon à Soc-trang** ; escales à My-tho, Caïbé, Vinh-long, Sadec, Caï-tau, Culao Gien, Cho-tu, Rach Caïdam, Chaudoc, Long-xuyen, Lai-vung, Can-tho, Tra-on, et Dai-ngai (Soc-trang). Départs les lundi, mercr., vend., arrivée deux jours après. — Départs de Soc-trang, les mercr., vendr., dimanche.

**My-tho à Tra-vinh** ; escales à Cho-lac et à Ben-tré. Départs les mar., jeu., et dim. à 10 heures du matin. — Retour, départ de Tra-vinh les mar., jeu., dim. — Trajet 1 jour.

**Dai-ngai à Bac-lieu** ; escales à Soc-trang, et à Bay-xau ; départs les mercr., vend., dim. — Retour, départ les mar. jeu., dim. — Trajet la journée.

**Ta-nan à Tra-bec** ; escales à Phu-tuong, Thuy-dong, Phong-thoi, Bac-chanh, Tay-binh, Hung-nguyen, et Tam-lon. Départs les mar., vendr. — Trajet en 2 jours. — Retour, départs les mercr, et samedi.

**Ta-nan à Go-cong** ; escales à Bimblang-kyson, Binh-phuoc, Phu-tay, Tuam-le, Song-tra, et Binh-xuan. Départs les lun. et jeu. à 9 heures du matin. — Trajet dans la journée. — Retour mar. et vendredi.

**Rach-gia, Long-xuyen, Culao Gien** ; Départs les dim., mercr. et vendr. à midi.





**Saïgon à Tay-ninh** ; escales à Song-tra, Go-cong, Ben-luc, Rach Trambang, Ben-keou (Tay-ninh). Départ le jeudi à 8 heures du matin. — Trajet en 2 jours.—Retour, départ le vendredi à 4 heures du soir.

**My-tho à Bac-lieu** ; escales à Cho-lac, Mang-thit, Caï-nhum, Baké, Tra-luoc, Tra-on, Can-tho, Dai-ngai (Soc-trang), Mac-bat, Tieu-can, Bac-lieu. Départs les dim., mercr., et vendr. à 9 heures du matin. — Trajet en 2 j.—Retour, départ les dim., mercr., et vendredi.

**Saïgon au Cap St-Jacques**, départ le lundi à 11 heures du matin, le mardi à 9 heures du m., le mercredi à 9 heures du m., le jeudi à 6 h. 30 du m., le vendredi à 9 heures du matin, le samedi à 6 heures du soir. — Le retour, départ du Cap, les lundi, mardi, mercredi, jeudi et vendredi à 5 heures du soir, dimanche à minuit.—Trajet en 5 heures.

**Saïgon au Cap et à Baria** ; départ le jeudi à 6 h. 30 du m., arrivée à Baria à 1 h. 30 du soir, et le samedi à 6 heures du soir, arrivée à Baria le dimanche matin.

**Saïgon à Bien-hoa**, toutes les deux semaines; départ le sam. à 10 h. du s. ; départ de Bien-hoa le dim.

**Saïgon à Thu-dau-mot**, toutes les deux semaines; départ le vendredi à 10 h. du s. ; retour, départ le samedi à 7 h. du m.

**Saïgon à Pnom-penh**, escales à Ben-chua, à My-tho. Caï-bé, Vinh-long, Sa-dec, Caï-tau, Cho-tu, Ra-chong, Tan-chau, Vinh-xuong, Vinh-loi et Ba-nam. — Départs les mardi, jeudi et samedi à 10 h. du s. — Trajet en 2 jours. — Retour, départs les samedi, lundi et mercredi à 7 h. du m.

**Pnom-penh à la sortie du grand lac**. — Le service a lieu en remplacement de celui sur Batambang, pendant les basses eaux, Départ le jeudi à 7 h. du m., retour dans la même journée à 4 h. du s..

**Chau-doc à Pnom-penh et à Khône sud**; escales à Bac-nam, Ben-guy, Ka-thom, Caï-coc, Pnom-penh, Ro-kacon, Koh Su-tin, Kompong Cham, Peam Chelong, Crochemar, Tché-long, Kratié, Sambok, Sambor et Stung Streng. Départs pendant les hautes eaux (août et décembre) les samedi et jeudi à 10 h. du m. — Trajet en 5 jours. — Retour, départs les jeudi et lundi.

Pendant les basses eaux (janv. à juillet) les vapeurs ne montent que jusqu'à Kratié. Le reste du parcours se fait alors en chaloupes et en pirogues.

## HAUT MÉ-KONG :

**1<sup>re</sup> Bief : Khône à Pak-moun**, escales à Khong, Bandon, Don-sai, Fea-fay, Bassac, Ban-Mouang, Pak-se-done et Don-kho. — Départ le mardi à 6 h. du m.

### **Pak-moun à Savan-nakek.**

Services de transbordement en pirogues :

1. Hautes eaux. Du 15 juin au 15 nov. : de Pak-moun à Savan-nakek.
2. Basses eaux. Du 15 nov. au 15 janv. : de Khône-nord à Khong et de Pak-moun à Savan-nakek.
3. Basses eaux. Du 15 déc. au 15 janv. : de Khône-nord à Khong et de Feafay à Savan-nakek.
4. Basses eaux. Du 15 janv. au 30 juin : de Khône-nord à Bandon et de Don-sai à Savan-nakek.

**2<sup>e</sup> Bief : Savan-nakek à Vien-tiane**, escales à Kengkabao, Pa-nom, La-khone, Pak-hin-boum, Ou-then, Panom-neu, Don-nakhé, Pak-san et Nong-khay. — Départ le lundi à 6 h. m. ; arrivée le jeudi. — Retour, départ le jeudi.

Services de transbordement en pirogues :

1. Hautes eaux. Juillet à novembre.
2. Basses eaux. Du 15 nov. au 15 déc. : de Savan-nakek à Ka-bao.
3. Basses eaux. Du 15 déc. au 1<sup>er</sup> juill. : de Savan-nakek à Ka-bao, et de Panom-neu à Don-naké.

### **3<sup>e</sup> Bief : Vien-tiane à Luang-prabang.**

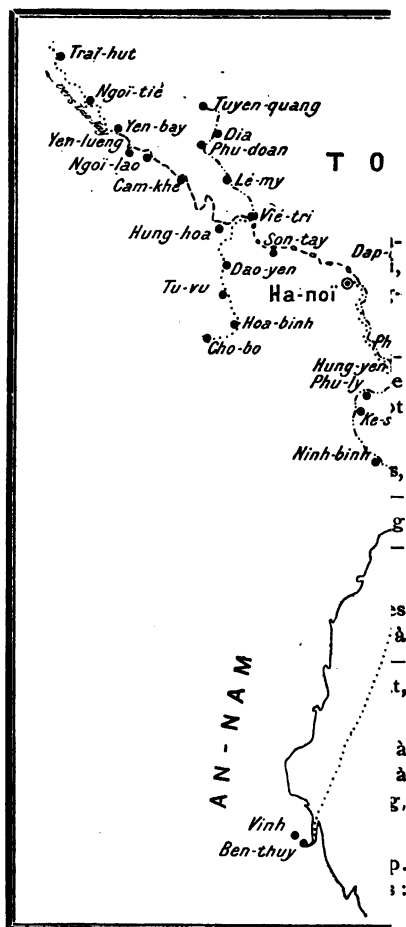
En pirogues toute l'année. Trajet 6 à 7 jours jusqu'à Pak-lay, de 15 à 20 jusqu'à Luang-prabang. — Retour en 10 à 12 jours.

*Siège social à Paris, 43, rue Taitbout.*

#### *Flotte :*

Donai	800 tonnes	Hainar	334 tonnes
Mekong	700 »	Namky	334 »
Nam-Vian	757 »	Annam	334 »
Battambang	668 »	Cambodge	334 » etc.
Attalo	362 »		

# GUIDE MADROLLE



**CORRESPOND**  
t  
le  
n.



DANCES FLUVIALES DU TONKIN

# CORRESPONDANCES FLUVIALES DU TONKIN

---

## SERVICES SUBVENTIONNÉS

---

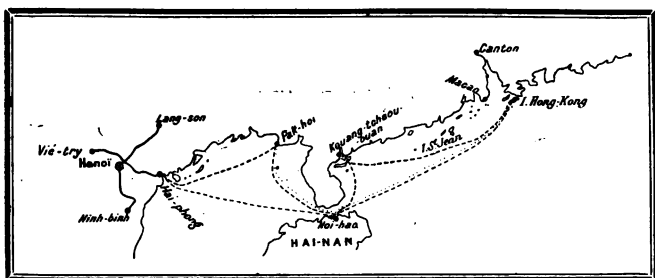
1. **Haï-phong à Ha-noï** : tous les lundi, mercredi, vendredi. — Départ de Ha-noï à 8 h. les mardi, jeudi, samedi. — Prix, 8 p. 50 et 4 p. 50. — Escales : Hung-yen, Phu-ninh Giang, Phu-liên.
2. **Haï-phong à Dap-cau** : tous les jours, sauf le dimanche. — Départ à 8 h. s. de Haï-phong; 9 h. s. de Dap-cau. — Prix, 7 p. — Escales : Dong-trieu, Sept Pagodes.
3. **Sept Pagodes à Phu-lang-thuong** : tous les jours, sauf le lundi. Correspondance avec la ligne 2. — Départ à 4 h. 1/2 matin. — Départ de Phu-lang-thuong à 9 heures soir, sauf le dimanche. — Sans escale. — Prix, 3 p.
4. **Haï-phong à Mui-ngoc** : départ à 11 h. matin les lundi, mercredi, vendredi. — Départ de Mui-ngoc à midi les mardi, jeudi, samedi. — Prix, 11 p. 50. — Escales : Quang-yên, Hon-gay, Kébao, Port-Wallut, Pointe Pagode.
5. **Haï-phong à Nam-dinh** : départ les jeudi et samedi à 5 h. soir. — Prix, 8 p. 50. — Départ de Nam-dinh à 8 h. soir. — Escales : Phu-liên, Phu-ninh Giang, Hung-yên.
6. **Haï-phong à Vinh** : le mardi à 5 h. soir. — Prix, 16 p. — Départ de Vinh le samedi à la marée. — Escales : Nam-dinh, Than-dé.
7. **Ha-noï à Nam-dinh (direct)** : les mardi à 5 h. soir et vendredi à 8 h. soir. — Prix, 5 p. 50. — Départ de Nam-dinh le mercredi à 5 h. soir. — Escale : Hung-yen.



8. **Ha-noï à Nam-dinh** (par Phu-ly) : le samedi à 5 h. soir. — Prix, 5 p. 50. — Escales : Hung-yên, Phu-ly, Kê-so, Ninh-binh, Than-dê.
9. **Ha-noï à Viétry** : les mardi, jeudi, samedi à 10 h. matin. — Prix, 7 p. — Départ de Viétry les mardi, mercredi (basses eaux) et vendredi à 2 h. soir. — Escale : Sontay.
10. **Viétry à Tuyen-quang** : le mercredi à 5 h. matin. — Prix, 6 p. 50. — Départ de Tuyen-quang le vendredi à 5 h. matin. — Escales : Lémy, Phu-doan, Dia.
11. **Viétry à Cho-bo** : le vendredi à 2 h. soir. — Prix, 7 p. 25. — Départ de Cho-bo le dimanche à 7 h. matin. — Escales : Bao-yen, Tu-vu, Hoa-binh.
12. **Viétry à Yen-bay** (service d'été, hautes eaux) : le dimanche à 5 h. matin. — Prix, 12 p. 50. — Départ de Yen-bay le mardi à 5 h. matin. — Service d'hiver : départ de Viétry le dimanche à 5 h. matin et de Yen-bay le samedi à 5 h. matin. — Escales : Hung-hoa, Cam-khê, Ngoi-lao, Yen-luong.
13. **Yen-bay à Lao-kay** (service d'été) : le mardi à 5 h. matin. — Prix, 35 p. — Départ de Lao-kay le lundi à 6 h. matin. — Service d'hiver (basses eaux) : départ de Yen-bay le mardi à 5 h. matin et de Lao-kay le mercredi à 6 h. matin. — Escales : Ngoc-tié, Trai-hutt, Bao-ha, Phu-lu, Tien-nien.
-

**CIE DE NAVIGATION TONKINOISE**  
**MARTY & D'ABBADIE**

**Services Français de HONG-KONG à HAI-PHONG**  
**et à la COTE CHINOISE**



- 1° Services de Hong-kong à Pak-hoi par Hoi-hao. *Départ hebdomadaire.*
- 2° Services de Hong-kong à Haï-phong par Hoi-hao. *Départ tous les 4 jours.*
- 3° Services de Hong-kong à Haï-phong par la côte chinoise : escales à Kouang-tcheou wan, à Hoi-hao, et à Pak-hoi. **Service postal subventionné. Départ tous les 14 jours.**

Vapeurs rapides. — Aménagements de luxe. — Restaurant à bord. — Cabines réservées, salons. — Eclairage électrique. — Correspondances avec les courriers d'Europe et de Chine. — Transit.

**TARIFS :**

Haï-phong à Hong-kong, 45 p. en 1<sup>re</sup> classe. — 70 p. aller et retour, valable pour 2 mois.

Haï-phong à Hoi-hao, 25 p. en 1<sup>re</sup> classe. — 40 p. aller et retour, valable pour 2 mois.

**FLOTTE DE LA COMPAGNIE :**

Ha-ting .....	1.394 tonnes.	Hong-kong.....	1.208 tonnes.
Huê.....	1.394 —	Hoi-how.....	814 —
Ha-noï.....	1.208 —	Hai-lan.....	416 —

# SERVICES DE LA COTE DE CHINE

*Province du Kouang-tong*

**P. LEMAIRE**, armateur

~~~~~

De **Canton à Hong-kong** et à **Kouang-tcheou-wan**.  
Service subventionné; départ chaque quinzaine par le vapeur  
*Paul-Doumer*, 550 tonnes. Installations électriques.

Escales : *Canton*, Cha-min, Ho-nam, *Macao*, *Hong-kong*, *Kouang-tcheou-wan*, Loui-tcheou.

---

---

# BANQUES

---

**Banque de l'Indo-Chine.**

**Banque Russo-Chinoise.**

**Hongkong and Shanghai Banking Corporation.**

**Banque Sino-Belge.**

---

# BANQUE DE L'INDO-CHINE

---

*Privilégiée par décrets des 21 janvier 1875, 20 février 1888  
et 16 mai 1900*

Capital: 24.000.000 de francs. Fonds de réserve et réserve  
spéciale: 8.000.000 de francs.

**Siège Social à PARIS : 15 bis, rue Laffitte.**

Agences et succursales :

|                            |            |           |
|----------------------------|------------|-----------|
| <b>En Indo-Chine :</b>     | SAIGON     | PNOM-PENH |
|                            | TOURANE    | HAÏ-PHONG |
|                            | HA-NOÏ     |           |
| <b>Au Siam :</b>           | BANG-KOK   |           |
| <b>En Chine :</b>          | HONG-KONG  | CANTON    |
|                            | CHANG-HAI  | HAN-KÉOU  |
| <b>Aux Indes :</b>         | PONDICHÉRY |           |
| <b>En Nlle Calédonie :</b> | NOUMÉA     |           |

**Banquiers en France :** *Crédit Lyonnais. — Comptoir National d'Escompte de Paris. — Société Générale. — Société Générale du Crédit Industriel et Commercial. — Vernes et Cie. — Hottinguer et Cie. — Mallet frères et Cie. — De Neufelize et Cie. — Mirabaud Puerari et Co.*

**Banquiers à Londres :** *The Union Bank of London, Ltd. — Credit Lyonnais. — Comptoir National d'Escompte de Paris.*

---

# BANQUE RUSSO-CHINOISE

Organisée par décret impérial du 10 décembre 1895

**Bureau Central à SAINT-PÉTERSBOURG.**

**Bureau à PARIS, 2, rue Le Peletier.**

## Agences : Chine.

HAN-KEOU

TIEN-TSIN

PÉ-KING

TCHE-FOU

CHANG-HAÏ

## Mantchourie. — Sibérie. — Russie.

HARBIN

NICOLAJEFFSK

IRKOUTSK

PORT-ARTHUR

KASHGAR

SAMARKAND

KHABAROVSK

STRETENSK

KIACHTA

TSCHITA

KIRIN

TIELIN

BLAGOVESTCHENSK

TSITSIKAR

DALNY

VERCHNEOUDINSK

HAILAR

VITIM

KHOKAND

VLADIVOSTOK

KWANCHENDZE

KALGAN

MOSCOU

OURGA

MOUKDEN

ZEISKAIA-PRISTAN

NIEOU-TCHOUANG

## Japon

KOBÉ

YOKOHAMA

NAGASAKI

## BANQUIERS

PARIS : *Comptoir National d'Escompte de Paris. — Banque de Paris et des Pays-Bas.*

LONDRES : *Glyn, Mills, Currie and Co.*

HAMBOURG : *Warburg.*

BERLIN : *Mandelsohn.*

AMSTERDAM : *Lippmann, Rosenthal.*

VIENNE : *La K. K. Priv. Oesterr. — Credit anstalt für Handel und gewerbe.*

# BANQUE SINO-BELGE

---

**Siège Social à BRUXELLES :** 3, rue Montagne du Parc.

**Agence en Chine à CHANG-HAI :** 13, Hankow Road.

## BANQUIERS

*Société Générale*, 3, rue Montagne du Parc à **Bruxelles**.

*Banque Parisienne*: 7, rue Chauchat à **Paris**.

*Bank of Tarapaca* and Argentina, Bishopsgate str. Within str. à **Londres**.

# HONGKONG & SHANGHAI BANKING CORPORATION

---

**Siège à HONG-KONG**

## AGENCES

|                                   |           |               |
|-----------------------------------|-----------|---------------|
| <b>En Chine :</b>                 | AMOÏ      | FOU-TCHEOU    |
|                                   | HAN-KÉOU  | PE-KING       |
|                                   | TIEN-TSIN |               |
| <b>Au Siam :</b>                  | BANG-KOK  |               |
| <b>Aux Indes Hollandaises :</b>   | BATAVIA   | SOURABAYA     |
| <b>Aux Indes Anglaises :</b>      | BOMBAY    | PINANG        |
|                                   | CALCUTTA  | RANGOUN       |
|                                   | COLOMBO   | SINGAPOUR     |
| Autres places<br>d'Extrême-Orient | HIOGO     | NAGASAKI      |
|                                   | ILOILO    | SAÏGON        |
|                                   | MANILLE   | YOKOHAMA      |
| <b>En Europe et en Amérique :</b> | HAMBOURG  | SAN-FRANCISCO |
|                                   | LYON      | LONDRES       |
|                                   | NEW-YORK  |               |
| Taux d'intérêt sur compte courant | 2         | 0/0 l'an      |
| — à 3 mois                        | 2 1/2     | 0/0 —         |
| — à 6 mois                        | 3 1/2     | 0/0 —         |
| — à 12 mois                       | 4         | 0/0 —         |

# HOTELS EN CHINE

---

**Cuisine française**

---

---

## HOTEL DE LA PAIX

*7, rue du Consulat*

**Tien-tsin.** Situé au centre des affaires, il se recommande par une excellente cuisine — Consommations de premier choix. — Diners sur commande. — Belles chambres. — Bar. — Billard. — Salle de lecture.

---

---

## HOTEL DES COLONIES

**Tien-tsin.** Chambres bien meublées. — Billard. — Cave choisie. — Cuisine de premier ordre.

---

---

## BEACH HOTEL

*- dirigé par M. Perez*

**Tche-fou (Chefoo).** Pension depuis 4 piastres (dollars) par jour. Excellente situation. — Vue sur la mer. — Soixante chambres. — Bar. — Salle de billard. — Tennis. — Vêranda. — Salon de dames.

---

---

## HOTEL DES COLONIES

sur la Concession française

*27, rue Montauban*

**Chang-hai.** Le meilleur hôtel de la ville. Cuisine excellente. Billard. — Salon de lecture. — Concert pendant les repas.

---

---

## HOTEL-CAFÉ-RESTAURANT DE PARIS

*rue du Consulat*

**Chang-hai.** Repas sur commande. — Pension bourgeoise. Chambres meublées.



# HOTELS EN CORÉE ET EN MANTCHOURIE

---

**Cuisine française**

---

---

## HOTEL DU PALAIS

*En face la grande porte du Palais impérial*

**Séoul.** Situé au centre des légations et de la ville. — Cuisine excellente. Consommations de premier choix. — Dîners sur commande. Bar. — Salle de lecture. — Cuisinier et maître d'hôtel attachés à l'hôtel. — Eclairage électrique.

L. Martin propriétaire.

---

---

## HOTEL DE FRANCE

*tenu par M<sup>re</sup> Sabbac*

**Port-Arthur.** Etablissement de premier ordre. — Belle vue sur la mer. — A portée de tous les embarcadères. — Chambres bien meublées. — Bonne table. — Service européen.

---

---

## RESTAURANT

---

**Cuisine française**

## RESTAURANT PARISIEN

*20, Nanking Road*

**Chang-hai.** Cuisine française. — Service à la russe. — Prix spéciaux pour fonctionnaires. — Une piastre le repas.

Les auteurs sont priés d'adresser leurs ouvrages à l'administrateur des GUIDES MADROLLE, au COMITÉ DE L'ASIE FRANÇAISE, 19, rue Bonaparte, Paris; les travaux seront cités dans une des éditions suivantes.

---

OUVRAGES  
SUR  
L'EXTRÊME-ORIENT  
et autres régions

---

**Bulletin du Comité de l'Asie française**, paraissant depuis 1901, 19, rue Bonaparte, au siège du Comité. Paris. 12 fr. par an.

**Toung-pao**. Archives sur l'Extrême-Orient, paraissant tous les deux mois. Rédigées par SCHLEGEL et CORDIER. 25 fr. par an.

**La Revue d'Asie**. Publication bi-mensuelle paraissant depuis 1901. 24, boulevard des Capucines. Paris. 24 fr. par an.

**Le Tour d'Asie**. *L'Empire du Milieu*, par Marcel MONNIER. 1899. Librairie Plon. Paris. 5 fr.

**Le Tour d'Asie**. *Cochinchine, Annam, Tonkin*, par Marcel MONNIER. 1899. Librairie Plon. Paris. 5 fr.

**Les Peuples et les langues de la Chine méridionale**, par CL. MADROLLE. 1898. Librairie Challamel. Paris. 2 fr. 50.

**Hai-nan et la côte continentale voisine**, par CL. MADROLLE. 1900. Librairie Challamel, Paris. 10 fr.

**Promenades autour du monde**, par DE HUBNER. 1877. Librairie Hachette. Paris.

**La Sibérie économique**, par CL. AULAGNON. 1901. Librairie Guillaumin. Paris.

**Etude géologique et minière des provinces chinoises voisines du Tonkin**, par M. A. LÉCLÈRE. 1902. Librairie Ch. Dunod. Paris, 10 fr.

**Recherches minières**, par F. COLOMER. 1901. Librairie Dunod. Paris. 7 fr. 50.

**Chine ancienne et nouvelle. Impressions et réflexions**, par G. WEULERSSE. 1902. Librairie Colin. Paris. 4 fr.

**La Ramayana**, traduit par FAUCHE. Librairie Flammarion. Paris. 2 fr. 50.

**Itinéraires dans l'ouest de la Chine**. Pour accompagner le Journal de l'auteur dans son voyage au Iun-nan, au Tibet chinois et au Se-tch'ouen. par CL. MADROLLE. 1900. 10 fr.

**Les premiers voyages français à la Chine. La Compagnie de la Chine. 1698-1719**, par CL. MADROLLE. 1901. Librairie Challamel. Paris.

**Java. Ceylan. Les Indes**. Par Emile DELMAS. Librairie de l'Art. Paris.

**En Guinée**; par CL. MADROLLE. 12 fr. Librairie Challamel. Paris.

**Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales**. 3 vol. par H. CORDIER. 1900-1902. Librairie F. Alcan. Paris. 10 fr. le vol.

---

# LIBRAIRIE CHALLAMEL

17, RUE JACOB, PARIS

---

## CARTES DE CHINE

Feuilles parues : **Ta-tsien-lou**. 1898. 2 fr.

**Iun-nan fou**. 1899. 2 fr.

**Tchao-tong fou**. 1900. 2 fr.

**Pé-king**. 1900. 1 fr. 50.

**Canton**. 1901. 1 fr. 50.

---

## CARTES D'AFRIQUE

**Afrique septentrionale**, en couleurs. 1 fr.

**Afrique méridionale**, en couleurs. 1 fr.

**Afrique occidentale**. Gambie. Casamance. Guinée portugaise. Guinée française. Fouta Diallo. En couleurs.  
2 fr.

---

# LE COMITÉ DE L'ASIE FRANÇAISE

---

Président : M. E. ETIENNE, député ; vice-président de la Chambre des Députés, ancien sous-secrétaire d'Etat des Colonies ; Président du groupe colonial de la Chambre.

Vice-Présidents : MM. GUILLAIN, C. ✱, député, inspecteur général des ponts et chaussées, ancien ministre ; SENART, ✱, membre de l'Institut ; marquis DE MOUSTIER, député.

Directeur général : Colonel DE LA PANOUSE, O. ✱.

Secrétaire général : A. JOUANNIN.

Trésorier : CHARLES PICOT, ancien inspecteur des finances.

Membres :

MM.

**Adam**, député ;

**Prince d'Arenberg**, de l'Institut, Président du Comité de l'Afrique française ;

**Aynard**, O. ✱, député, régent de la Banque de France ;

**Marquis de Barthélemy**, explorateur ;

**Barbier de Meynard**, O. ✱, de l'Institut ;

**Beau**, O. ✱, gouverneur général de l'Indo-Chine ;

**Marc Bel**, ingénieur civil des Mines ;

**Commandant Berger**, C. ✱, président de la Dette publique ottomane ;

**Bertin**, C. ✱, directeur des constructions navales ;

**Benoit Oriol**, O. ✱, député ;

**Bons d'Anty**, ✱, consul de France ;

**De Billy**, administrateur des Chargeurs Réunis ;

**Ed. Blanc**, ingénieur, membre de la Commission centrale de la Société de Géographie de Paris ;

**Prince Roland Bonaparte**, président de la Société de Géographie commerciale ;

**Vicomte Robert de Caix de Saint-Aymour** ;

**Comte Jean de Castellane** ;

**J. Chailley-Bert**, O. ✱, secrétaire général de l'*Union coloniale française*, professeur à l'Ecole libre des Sciences Politiques ;

**Charles-Roux**, O. ✱, ancien député.

**A. Chaumier**, directeur de la Banque Industrielle et Coloniale.

**Clementel**, député ;


**Baron Denys Cochin**, député ;

**Henri Cordier**, ✱, professeur à l'Ecole des Langues orientales.

**J. Couvert**, ✱, président de la Chambre de Commerce du Havre.

**J.-L. Deloncle**, ✱, maître des Requêtes au Conseil d'Etat ;

**Deluns-Montaud**, Ministre plénipotentiaire, directeur des archives au Ministère des Affaires étrangères;  
**C. Depincé**;  
**J. Develle**, ancien ministre, ancien député;  
**Paul Doumer**, député, ancien ministre, ancien gouverneur de l'Indo-Chine;  
**E. Duboc**, O. \*, lieutenant de vaisseau de réserve, administrateur de la Société centrale de sauvetage des naufragés.  
**Dubochet**, député, président de la Chambre de commerce de Nantes;  
**Froidevaux**, secrétaire de l'Office colonial à la Faculté des Lettres;  
**C. Gabiat**, député;  
**Gauthiot**, O. \*, secrétaire général de la Société de *Géographie commerciale*, membre du Conseil supérieur des colonies;  
**A. Gérard**, administrateur de la Société des Manufactures de Saint-Gobain;  
**Gervais**, \*, député;  
**J. Gévelot**, \*, député;  
**Comte J. de Gontaut-Biron**, député;  
**Guieysse**, député, ancien ministre;  
**J. Hausmann**, O. \*, receveur des finances;  
**Prince d'Hénin**, \*, député;  
**L. Henrique**, O. \*, député;  
**Baron Hulot**, secrétaire général de la Société de Géographie;  
**De Kerjégu**, député;  
**Paul Labbé**, explorateur;  
**Charles Lallemand**, \*, ingénieur en chef des mines, membre du bureau des longitudes;  
**Lavoignat**, \*, doyen des notaires de Paris;  
**Leclère**, O. \*, ingénieur en chef des mines;  
**Pierre Lefèvre-Pontalis**, \*, secrétaire d'ambassade;  
**Pierre Leroy-Beaulieu**;  
**Lesueur**, \*, ancien sénateur;  
**Commandant Levé**, \*;  
**Raphaël-Georges Lévy**, \*, professeur à l'École des Sciences politiques;  
**M<sup>me</sup> Massieu**, explorateur;  
**Claudius Madrolle**, explorateur;  
**Marmottant**, avoué;  
**Mège**, ancien député;  
**Mellier**, président des eaux et électricité de l'Indo-Chine;  
**Mercet**, O. \*, président de l'*Union coloniale française*;  
**Mézières**, O. \*, de l'Académie française, sénateur;  
**Moisant**, C. \*, ingénieur, ancien président de la Chambre de commerce de Paris;  
**Marcel Monnier**, \*, explorateur;  
**Baron Hély d'Oissel**, O. \*, ancien député;  
**Maurice Ordinaire**, député.  
**L. Pélatan**, \*, ingénieur des mines;  
**H. Pensa**, \*;

**D. Pérouse, O. \***, Conseiller d'État, Inspecteur général des Ponts et Chaussées, Directeur des chemins de fer;  
**De Peyerimhoff**, auditeur au Conseil d'État;  
**Ulysse Pila, O. \***, vice-président de l'*Union coloniale française*;  
**Ch. Prévet, O. \***, sénateur;  
**Louis Raveneau**, secrétaire de la rédaction des « Annales de Géographie »;  
**Revon, \***, I. , ancien conseiller légiste du gouvernement Japonais, professeur à la Sorbonne;  
**P. Ristelhueber, \***, consul général de France en retraite;  
**Albin Rozet**, député;  
**Ruef, C. \***, administrateur délégué de la C<sup>ie</sup> des Messageries Fluviales de Cochinchine;  
**Saint-Germain**, sénateur;  
**Eugène Schneider, \***, député, gérant des établissements Schneider et Cie, du Creusot;  
**Siegfried, O. \***, sénateur, ancien ministre;  
**S. Simon, O. \***, directeur de la Banque de l'Indo-Chine;  
**J. Trystram, \***, président de la Chambre de commerce de Dunkerque;  
**Richard Waddington, \***, sénateur, président de la Chambre de commerce de Rouen.

---

## L'ŒUVRE DU COMITÉ

---

L'heure est venue pour la France d'avoir une politique asiatique certaine, consciente d'elle-même. La crise chinoise, qui ne fait que s'ouvrir, ne manquera pas de modifier profondément, en bien ou en mal, la situation des peuples ayant des intérêts en Asie. Elle peut aboutir à un partage plus ou moins net de la Chine en sphères d'influence, et dans ce cas, il importe à la puissance maîtresse de l'Indo-Chine de savoir clairement et d'avance ce dont elle doit s'assurer pour garantir les approches de sa colonie. Elle peut au contraire laisser le grand corps chinois intact, mais travaillé par un mouvement de transformation que les influences étrangères essaieront d'orienter à leur profit. Cette évolution redoutable fera peut-être de la Chine un admirable marché pacifique, mais il n'est pas non plus impossible qu'elle fasse de la masse chinoise transformée l'instrument irrésistible de la ruine de notre empire indo-chinois. On voit combien il importe que nous discernions, que nous utilisions, dans la

mesure du possible, les forces intérieures et étrangères capables d'influer sur l'évolution de la Chine de manière à la rendre sans danger et même profitable à nos intérêts.

Dans l'Indo-Chine même nous avons à rendre inébranlable notre domination en assurant la prospérité économique du pays, et surtout la collaboration consentie, bienveillante, des indigènes avec leurs maîtres politiques français. En un mot, dans le vaste problème asiatique, nous avons plus spécialement à résoudre la question de faire de notre Indo-Chine un organisme animé d'une vie propre, pouvant au besoin survivre par lui-même, sans avoir à recourir à la métropole d'une manière épuisante pour cette dernière, et sans doute inefficace au moment décisif. L'Indo-Chine française ne saurait durer si elle ne devient une force vivante, autonome, capable de faire équilibre aux autres forces qui vont naître et grandir peu à peu dans la transformation de l'Extrême-Orient.

Ce double travail de diplomatie éclairée en Chine et d'organisation raisonnée en Indo-Chine suppose un sentiment de l'avenir, une continuité de desseins, une doctrine particulièrement difficiles, sans doute, à assurer dans une démocratie. Pour que les vues d'ensemble nécessaires ne soient jamais oubliées à travers les mille questions de détail que les événements ne peuvent manquer de faire surgir, il faut que l'opinion soit éclairée, faite pour ainsi dire en ce qui concerne l'Extrême-Orient. Tel est l'objet principal que s'est donné le Comité de l'Asie Française.

Il ne saurait d'ailleurs borner son action à la partie du continent qui fait en ce moment le plus parler d'elle. Il doit aussi défendre nos intérêts dans le Levant, que nous attachent tant de traditions et où nous occupons encore une grande situation matérielle et morale; étudier l'évolution économique de la Perse qui peut ouvrir des possibilités à notre commerce et à notre industrie. Il doit suivre attentivement les forces qui sont en rivalité dans le reste de l'Asie : la poussée russe dans le Nord, la politique d'équilibre anglaise dans le Sud. Les relations qui existent à notre époque entre toutes les questions ne lui permettent pas, enfin, de se désintéresser des questions d'Océanie, où les efforts heureux de nos colons calédoniens nous donnent à la fois des espérances et une responsabilité, ni du développement politique et économique de la jeune Fédération Australienne. Par ces



temps de politique « mondiale », la situation d'aucune région n'est sans influence sur celle des autres. Et cela même est une raison pour que le Comité de l'Asie, tout en défendant nos intérêts asiatiques, ne laisse pas le public s'en faire une idée excessive, les considérer en dehors de l'ensemble de nos affaires dans le monde. Si son rôle doit être le plus souvent d'entraîner l'opinion, il peut consister parfois aussi à la modérer.

Le Comité de l'Asie ne saurait évidemment prétendre fixer d'autorité la doctrine de notre politique asiatique. Il veut seulement devenir le centre qui réunira les nombreux renseignements économiques, diplomatiques, ethniques, sociaux et religieux, qu'exige une action raisonnée et suivie en présence du problème asiatique, tel que nous venons de l'esquisser dans ses grandes lignes.

Et il importe que ces données nécessaires arrivent au public français de source française; que nous échappions, partout où nous avons de grands intérêts, à cette information, à cette pensée britanniques qui enveloppent le monde et qui, avec un ensemble, une constance et une discipline admirables, présentent les choses de manière à égarer, à énerver les volontés qui servent des politiques nationales autres que celle de l'Angleterre. Il importe aussi que dans la lutte pour l'ouverture et le développement des marchés nouveaux, nos industriels et nos commerçants soient renseignés par d'autres que leurs rivaux, et soutenus par une opinion à la fois éclairée, bienveillante et active. *Le Comité de l'Asie Française est résolu à réaliser, en ce qui concerne l'Asie, cette nécessaire émancipation intellectuelle et économique.*

Dans ce but, il recevra directement des informations de ses correspondants d'Asie et des missions qu'il pourra organiser; il suivra les publications étrangères, et des données ainsi recueillies il fera, dans son Bulletin mensuel, un tout coordonné, suivi, appelant des conclusions rationnelles et pour ainsi dire nationales. Cette publication périodique, ne laissant passer aucun grand fait asiatique sans exposition et sans commentaires, rendra permanentes aux yeux du public, vulgarisera peu à peu les conclusions de grandes enquêtes que la France envoie successivement en Extrême-Orient.

ÉTIENNE

Président du Comité 1901.

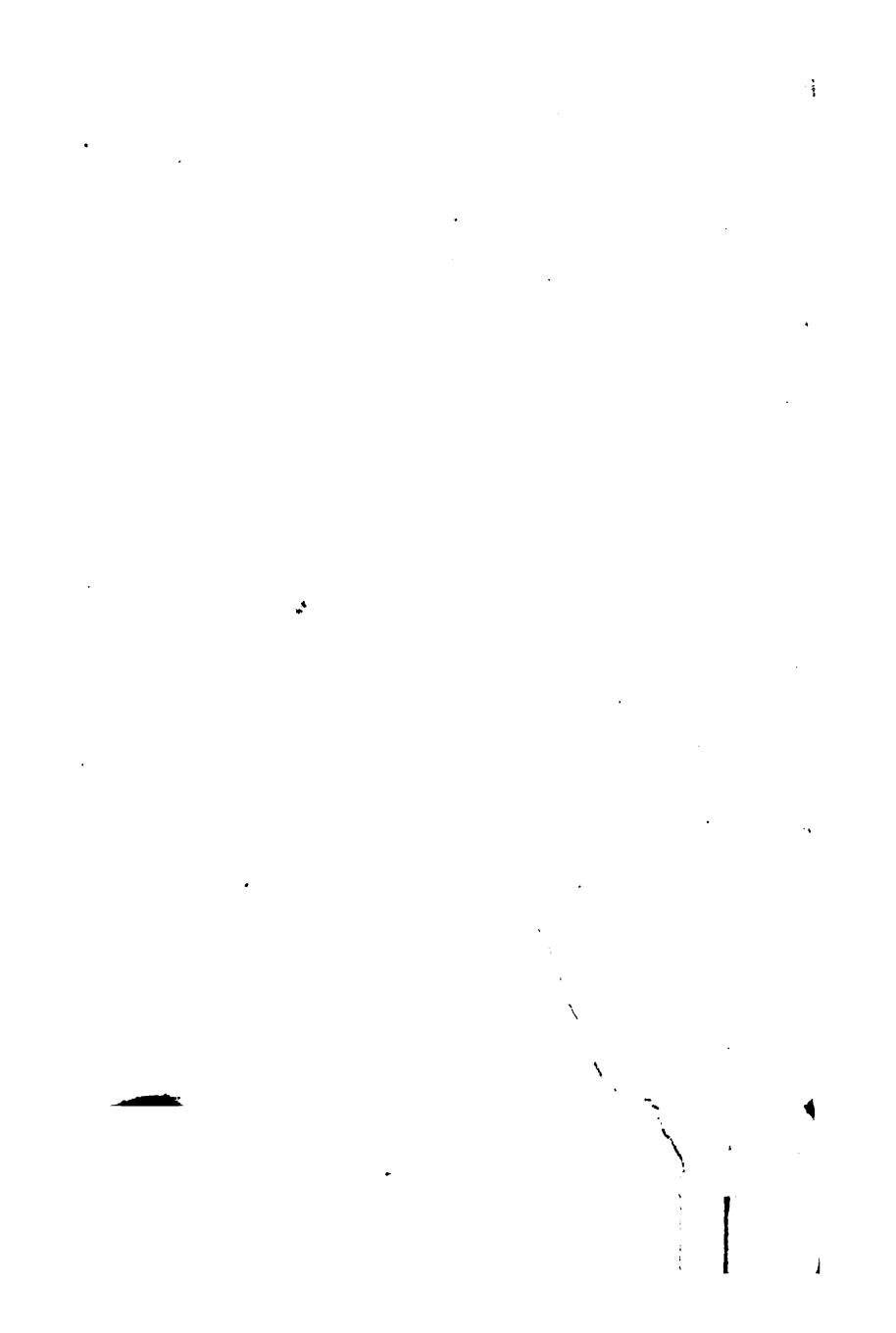
---



*Gravé par A. Simon, 12, Rue Nicole, Paris.*

Jun 1900.

(lage)  
 (pide)  
 (illage)  
 (Chef-lieu)  
 (ivière)  
 (ivière)  
 (Chef-lieu)



---

Levallois-Perret. — Imp. SCHNEIDER Frères & MARY  
18 *bis*, Rue Raspail.

---